

# Un Maître de la Caricature

## André Gill

PAR

**CH. FONTANE**

*PRÉFACE DE GEORGES MONTORGUEIL*

TOME SECOND

AUX ÉDITIONS DE L'IBIS
31, RUE DE BUFFON, PARIS-V[e]





UN MAITRE DE LA CARICATURE

# ANDRÉ GILL



F. Maglin



CH. FONTANE

# Un Maître de la Caricature

# And. Gill

*TOME SECOND*

PRÉFACE DE GEORGES MONTORGUEIL

1840  1885

AUX ÉDITIONS DE L'IBIS
31, RUE DE BUFFON, PARIS

# ANDRÉ GILL

*A la redingote de bronze du buste d'André Gill dressé sur son tombeau, le sculpteur, avec sa sensibilité de femme, a ménagé une boutonnière pour qu'on y mette un de ces gentils bouquets dont il aimait tant à se parer. Vous avez pensé, mon cher Fontane, — et sans doute, pour ce que l'artiste qui eut cette intention, me fut une chère compagne, — qu'il me serait particulièrement agréable de fleurir, sur votre beau livre, qui est d'une technique décorative aussi impeccable que votre texte, la boutonnière de bronze du maître que vous ressuscitez.*

*La génération qui a suivi la mort d'André Gill n'a retenu de sa popularité qu'un écho affaibli et recueilli quelques bribes de la triste légende de la lente nuit, aux heures fugitives et cruelles, qui ensevelit vivant l'admirable artiste. Mais il est demeuré, en la mémoire des contemporains de sa jeunesse radieuse, avec son relief puissant de beau gars et de beau maître, le Juvénal sans fiel du trait dessiné, aux pamphlets en images qui soulevaient, dans la foule, plus de rires encore que de colère. Il l'amusait pour son talent habile à ruser avec une autorité sourcilleuse des libertés que prenait à ses dépens le crayon du satiriste. Il ne réussissait pas toujours à échapper au brutal veto des gouvernants. Le dessin était interdit. Une annonce au public, sèche et prudente, le remplaçait dans le cadre du journal et la déception qu'on en éprouvait était moins préjudiciable à l'artiste qui l'avait subie qu'à ceux qui l'avaient ordonnée. Et l'image interdite pouvait n'être qu'un melon, innocent et débonnaire.*

*Dans un ouvrage comme celui-ci, où rien n'est omis de ce qui fait revivre l'œuvre et la personnalité d'André Gill, défilent, sous nos yeux, quelques-unes de ces charges séditieuses, et nous demeurons stupéfaits de l'effroi qu'elles avaient pu soulever chez les censeurs. Quelle fragilité était celle de ces pouvoirs successifs, colosses au pied d'argile, pour trembler de ces images d'une verve si spirituelle et si décente, d'une ironie si*

*fine, qui jamais ne tombaient dans la calomnie, la grossièreté ou l'insulte. C'est le chapitre de l'œuvre de Gill le moins connu, et le plus près de la grande histoire, que celui qui, dans ces dessins suspendus, avoue les transes des puissants du jour quand, se dressant contre les murs de leur citadelle, s'avançait Gill, la poitrine découverte, le rire aux lèvres, les menaçant d'un caillou de sa fronde. Mais ce caillou était toujours une pierre précieuse. N'était-ce point ce qui le faisait si redoutable? « Sous ces caricatures, disait Courbet, il y a des académies. » Ils n'étaient que deux caricaturistes dont on pouvait parler ainsi, l'autre c'était Daumier. Il était plus michelangesque que Gill, mais moins vivant et moins populaire.*

*Ceux qui ont vécu à cette époque se rappellent la curiosité fiévreuse qui les secouait, chaque semaine, quand apparaissait la* Lune *ou l'*Éclipse*; deux têtes dans le même bonnet — un bonnet légèrement phrygien et crânement incliné sur l'oreille. Avec quelle impatience, on attendait de les voir s'étaler aux kiosques, ces feuilles toutes fraîches tirées, aux couleurs vives et ingénues. Notre plaisir n'était jamais déçu et ceux mêmes dont elles froissaient les sentiments, l'éprouvaient. Une charge réussie est toujours une joie pour le Français né malin qui créa le vaudeville, et raffola de la chanson. Et de surcroît, c'étaient fréquemment de véritables chefs-d'œuvre d'un trait ferme et gras, large et précis. Aux portraits-charges, leur déformation humoristique ajoutait à une criante ressemblance physique, les secrets de caractère les plus cachés du modèle. Ces images à la manière d'Épinal couraient la rue à toute allure plébéienne, pour finir accrochées aux murs de la mansarde ou de l'atelier.*

*Lorsque Séverine, en un de ces emballements de cœur qui lui sont coutumiers, dans le journal de Vallès — dont Gill a fait une charge qui est un morceau de maître — prit généreusement l'initiative de ramener de son cimetière de banlieue, les restes de l'artiste, ce ne furent ni ses confrères, ni les personnages arrivés, dont le caricaturiste avait, dans son enthousiasme, servi les ambitions et aidé à la gloire, c'est le peuple qui, avec ses sous, fournit le bronze qui devait représenter Gill, au Père-Lachaise, ironique et puissant, avec ses cheveux au vent, sa moustache conquérante, sa robuste encolure : mélange de Fracasse et de Porthos.*

*L'inauguration du modeste monument fut dénuée de toute solennité, mais son retentissement fut considérable. Ce fut la première revanche de l'oublié. Nous avons sous les yeux un dossier, pieusement dressé à*

*l'occasion de cette apothéose : il est formidable. Les voix les plus diverses célèbrent, avec une unanimité frappante, dans les feuilles du jour, le talent, le courage, la sincérité du caricaturiste génial. Dans le splendide monument que ce livre érige à la mémoire d'André Gill, on a justement pensé que ces chroniques devaient être recueillies : quelles études critiques vaudraient l'unanimité, l'élan chaleureux, la vibrante sympathie de ces hommages spontanés?*

*Quelle tristesse de penser que ce pauvre grand Gill est mort de se croire méconnu. Il avait rempli sa carrière, et il ne s'en doutait pas. En dépit de sa vanité, qui était parfois d'un enfant, il s'imaginait que la popularité qu'il goûtait si avidement, ne serait que viagère ; il s'en est confessé dans une lettre écrite en 1880 à un ami ; il lui conseille de ne pas abandonner sa position pour se consacrer à l'art ; et, modestement, il cite son propre exemple. « Si le hasard, écrit-il, m'a fait une heure de notoriété bruyante, en un genre imposé par l'époque et la nécessité, je n'en suis pas moins resté blessé dans mon espérance qui était plus haute et dans la pratique de ma vie, dont je n'ai pas encore pu assurer le bien-être. »*

*Le bien-être! Gaiement, une autre fois, sollicitant quelque argent d'un ami, il lui disait en vers parodiques :*

Le vent qui souffle dans ma poche
Me rendra fou...

*Quand ce vent l'eut rendu fou, à l'asile où il était enfermé, il essaya de réaliser cette idée secrète de toute sa vie : peindre comme un peintre. Entre quelques autres, idylliques et tendres, l'un des sujets qui le tenta, fut Gil-Naza, dont était si réaliste, dans l'*Assommoir, *le delirium tremens, et auquel il prêta — toujours la satire, — quelques-uns des traits du médecin qui le soignait. Un peu apaisé par la joie du travail, au bras de ce fidèle Émile Cohl qui lui fut tout dévouement, il sortit de l'asile, présenta son tableau au Salon ; il y fut admis. Il en attendait la consécration, des médailles, la seule notoriété qui, à ses yeux, valût. Le jour du vernissage, arrivé le premier, il entrait satisfait au Palais de l'Industrie, extasié, les mains tendues. Les compliments des confrères gênés sonnaient faux. Devant cette toile, juchée à trois étages au-dessus de la cimaise, la foule passait, insensible. Gill sombre, accablé, s'éloigna. Il ne tarda pas à réintégrer Charenton.*

*Un jour, au hasard d'une flânerie, je vis, accroché à l'éventaire d'un bric-à-brac, rue de la Banque, le* Fou *d'André Gill. Cette exposition, en plein vent, en ce capharnaüm de la rue où la toile désencadrée voisinait avec les objets les plus disparates, dans une déchéance imméritée, était poignante. J'en saisis le public par un article. J'y retournai le lendemain, l'épave n'y était plus. On me dit qu'elle avait été acquise par une société de tempérance. Elle était destinée, paraît-il, à enseigner le dégoût de l'ivresse par le spectacle qu'en donne un malheureux qui lui doit sa folie.*

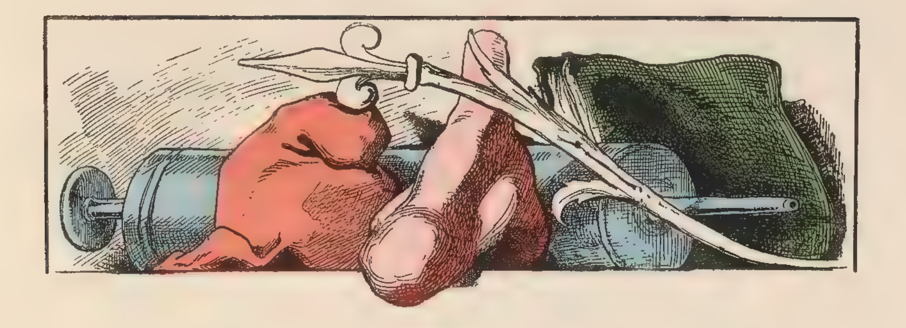
*Elle enseigne bien d'autre chose, la toile du pauvre Gill, prisonnier de sa tâche, esclave de son succès, traçant son sillon à côté de son rêve, à qui la vie de Paris fit payer si cher la rançon d'un peu de gloire.*

*Sa véritable ambition était de faire un panorama des célébrités aux Champs-Élysées : hommes d'État, comédiens, littérateurs, soldats, femmes du monde, idée reprise plus tard et qui fut le Panorama du Siècle. Sa peine de ne rencontrer aucune oreille complaisante à son projet hâta sa fuite vers le gouffre où sa raison s'abîma.*

*Que ne savait-il que ce panorama existe, original, immense, éblouissant, magnifique : que ce sont des centaines d'individualités rendues avec une fidélité spirituelle qui est un ravissement : c'est son œuvre de caricaturiste. Celle qui eut tous ses jours, qui fonda sa renommée, et par laquelle, en dépit d'une lamentable éclipse — car il y a éclipse et* Éclipse *— la postérité lui est acquise. Cette œuvre, c'est quarante ans de l'histoire de la France et de la vie de Paris. Nous la devons à son crayon ; son pinceau l'eut trahi.*

*Ce panorama que Gill voulut faire, l'auteur du présent ouvrage, qui, tout gamin, dès l'âge de Gavroche, suivit l'artiste et réunit son œuvre, feuille à feuille, avec une ferveur si clairvoyante, Charles Fontane ne nous l'apporte-t-il pas?*

*Georges MONTORGUEIL.*



1871. — QUATRIÈME ANNÉE. VOLUME IV. Nos 140 à 166.

N° 140. — *Juin 1871.* **Les Aboyeurs,** par Adrien Marie.

Avec ce numéro paraît une nouvelle *Éclipse* se réclamant de son ancienneté en inscrivant dans son titre : *Ex-journal la Lune.*

En deuxième page, le premier article est obligatoirement adressé :

A nos lecteurs.

Le 18 septembre dernier, nous prenions — momentanément — congé de vous.

Nous espérions vous revoir plus tôt.

Nous espérions vous revoir dans des circonstances plus heureuses pour Paris, — pour la France.

La Fatalité — représentée par certains hommes — en a décidé autrement.

Le siège levé, nous nous préparions à reparaître lorsque la Commune arriva.

Un nouvel investissement nous sépara du reste du pays.

On connaît les procédés des gens de l'hôtel de ville à l'endroit de la majeure partie de la presse.

Nous eûmes l'honneur d'être de leur part l'objet d'une persécution spéciale. On barbota dans notre caisse. Votre rédacteur en chef fut arrêté et emprisonné.

Nous vous revenons aujourd'hui, — débarrassés de l'ancienne législation qui nous tenait cloués hors de la politique.

On nous demandera :

— Maintenant que le cautionnement obligatoire vous permet d'être quelque chose, êtes-vous légitimistes, orléanistes ou républicains? Nous répondrons :

— Nous voulons être gais, spirituels et amusants.

Nous voulons être lus et achetés surtout.

Nous ajouterons que nous aimons la République, — la République des honnêtes gens.

Mais nous continuerons à infliger aux ridicules — de tous les partis — même du nôtre

— la férule de la plume et du crayon. En même temps qu'elle nous ouvre un champ plus vaste et plus fertile, la nouvelle loi sur la presse nous impose de nouveaux frais.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ces explications données, il ne nous reste plus qu'à prendre, en face des hommes et des choses, la physionomie du masque antique qui rit d'un côté et pleure de l'autre. Nous le répétons : rire c'est vivre. Or, il faut vivre — jusqu'à l'heure de la revanche...

Car elle sonnera, cette heure!...

Encore que les Prussiens aient emporté toutes les pendules!

*L'Éclipse.*

N° 141. — *9 juillet.* **Cinq Milliards,** par A. Le Petit.

— Ah! Sire, s'écrie Rouher, faut-il avoir gâché une si jolie position...

Dès que la paix fut signée, toutes les préoccupations du Gouvernement se portèrent sur la réalisation de l'indemnité de guerre due à l'Allemagne, payable dans un délai de trois ans, dont un milliard dans le courant de 1871. La loi du 20 juin autorisa le Gouvernement à aliéner pour deux milliards de rente cinq pour cent. L'emprunt fut souscrit deux fois et demie. La souscription publique ouverte le 27 devait être close dès que l'emprunt aurait été couvert et au plus tard le 30 juin; en moins de six heures elle avait produit plus de quatre milliards huit cents millions. C'est ce succès que souligne le dessin d'Alfred Le Petit, qui représente l'ex-empereur en buste, coiffé d'un casque prussien, devant lui des sacs d'écus témoignent de la richesse du pays, et Rouher campé les bras croisés, reproche à celui qui fut son maître de n'avoir pas su l'exploiter davantage.

En deuxième page, *l'Éclipse* s'adresse à nouveau aux lecteurs :

« La réapparition de *l'Éclipse* a été accueillie à Paris et en province avec une sympathie dont la cordialité et la vivacité nous ont flattés.

« *L'Éclipse* en remercie sincèrement ses lecteurs qui se montrent ses amis aussi gracieux que constants.

« Afin de continuer à mériter la faveur publique, qui ne lui a jamais fait défaut depuis les premiers numéros de sa collection, et jalouse de rester, comme précédemment, à la tête des journaux qui exploitent le genre qu'elle a créé, *l'Éclipse* s'apprête à surprendre avant peu, d'une façon artistique et neuve, le public qui la traite en enfant gâtée, voilà bientôt cinq ans.

« Déjà nous nous sommes attaché la collaboration précieuse de M. Alfred Le Petit[1], artiste de talent, fondateur du journal *la Charge,* feuille aujourd'hui fondue avec *l'Éclipse* et dont nous servons les abonnés.

1. Caricaturiste né en 1841. Débuta en 1867 à Rouen dans *le Tam-tam* et *le Tambour;* à Paris au *Journal amusant* avec des croquis pittoresques de la Normandie. En 1870, A. Le Petit dirigea *la Charge* contre l'Empire; en 1871, publia de nombreuses charges sur les hommes de la Commune. Collabora ensuite au *Grelot,* au *Charivari,* puis fonda *le Pétard* et *le Sans-Culotte.* Il illustra *le Trocadéroscope, Gros-Jean et son curé, la Vie drolatique des Saints,* en livraisons, et enfin un livre fort curieux : *Les Cabarets artistiques de Paris,* d'Horace Valbel.

Peintre, il exposa aux « Indépendants » des études originales. *Le banc,* une de ses meilleures toiles, appartient au Luxembourg.

Chansonnier, il composa et interpréta des chansons cocasses en s'accompagnant sur le violon.

« Voilà que notre dessinateur Gill se prépare à nous fournir le concours de son crayon magique.

« Bientôt enfin, nous saurons prouver que nous sommes décidés à nous maintenir à la place que nous avons si laborieusement conquise au premier rang des feuilles parisiennes.

*L'Éclipse.* »

N° 142. — *16 juillet.* **Rébus,** par A. Le Petit.

Ce rébus résume dans sa simplicité laconique la situation qui nous est faite momentanément. — Nous donnons un mois à nos abonnés pour nous envoyer la solution. Ne cherchons pas si longtemps : il s'agit de la censure. On verra que la presse n'a rien gagné au changement de régime : liberté point, égalité point, fraternité point.

N° 143. — *23 juillet.* **Les vieux Partis,** par Gill.

La lumière leur fait peur!

Bonapartistes, légitimistes, orléanistes, fumistes et autres cuistres se brûlent les ailes à la flamme du flambeau de la République nouvelle.

En quatrième page : *Bric-à-brac,* par Alfred Le Petit. Enfin nous avons fait faillite!!! Grrrande liquidation sociale. Vente au rabais. Vieux clichés, vieux habits, vieux galons, etc., etc.

On y découvre groupées, sous le crayon fécond du dessinateur, toutes les horreurs que nous a léguées Napoléon et que voudraient nous renouveler les prétendants à sa succession.

N° 144. — *30 juillet.* **Les Sœurs ennemies,** par Alfred Le Petit.

Polémique entre *l'Union* et *la Gazette de France* au sujet du drapeau tricolore que le comte de Chambord, en sa qualité de prétendant sous le nom d'Henri V, voulait changer pour le drapeau blanc : « Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe. » (Manifeste du 5 juillet 1871.)

En quatrième page : *Course électorale,* par Alfred Le Petit. Les élections du 2 juillet nous font assister à une course en sac. Le vainqueur est Gambetta, suivi de Faidherbe, Louvet, Laboulaye, Victor Hugo, etc., etc.

N° 145. — *6 août.* **Remember!** par Gill.

Attablé, à la lueur de bougies fumantes, devant une choucroute, l'empereur Guillaume qui, l'an dernier, n'était que le roi de Prusse, a tout à coup la vision d'une France blessée, mais encore belle et forte. Souviens-toi!...

Dans le feu de sa composition, Gill a oublié de signer cette page pleine d'émotion longtemps contenue.

En quatrième page : *L'écharpe de Laocoon,* par A. Le Petit.

N° 146. — *13 août.* **Actualité,** par Gill.

Entre les deux, son cœur balance.

L'Assemblée nationale est tirée à droite par un Versaillais et à gauche par un Parisien.

Elle ira siéger à Versailles.

En quatrième page : *Le général Chanzy,* par A. Le Petit. A la première nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, il était venu d'Afrique solliciter un commandement du ministère. Le maréchal Lebœuf le tint à l'écart; mais après le 4 septembre, le gouvernement de la Défense nationale le nomma commandant du 16e corps compris dans l'armée de la Loire, qui prit une part brillante, le 9 novembre, à la bataille de Coulmiers, et gagna, le 1er décembre, la bataille de Patay. Commandant en chef de la deuxième armée de la Loire, il lutta héroïquement pendant deux mois, avec des forces improvisées contre les armées puissantes (180.000 hommes) de von der Tann, du duc de Mecklembourg et de Frédéric-Charles, et, malgré les rigueurs de l'hiver et les lacunes inévitables d'une organisation précipitée, fit preuve de talents militaires et d'une rare ténacité. Nous le voyons venant de publier sous le titre : « La deuxième armée de la Loire », l'histoire de ses opérations militaires suspendues par l'armistice du 28 janvier.

N° 147. — *20 août.* **Le 15 août à Chislehurst,** par A. Le Petit.

C'est là que Napoléon-le-Petit est allé cacher sa honte. Dans sa nouvelle basse-cour nous retrouvons pour la circonstance ses familiers : Plonplon, Rouher, Lebœuf, Pietri lui rendant des honneurs, mais non *l'honneur.*

N° 148. — *27 août.* **Le Serpent et la lime,** par A. Le Petit (Saint-Marc de Girardin et la République).

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

La Fontaine.

En quatrième page : *l'Impôt sur le papier,* par Gill. La loi imposant les matières premières, et qui portait sur près de 400 articles, comprenait le papier parmi les principales. Le dessinateur nous en montre ici une des conséquences des plus comiques. La scène se passe aux W.-C.

Le Client. —???

La Marchande. — Encore! Ils me mettront sur la paille!

N° 149. — *3 septembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Dissolution,** par Gill.

A propos de la dissolution des gardes nationales dans toute la France (25 août), qui faillit faire sauter le Gouvernement. Six jours après, prenant en considération les services éminents rendus par M. Thiers depuis six mois, l'Assemblée nationale, par 533 voix contre 68, lui donnait le titre de président de la République (31 août).

## REMEMBER! PAR GILL



En quatrième page : *La nouvelle Phryné,* par A. Le Petit, d'après le tableau de Gérôme.

De retour en France, après un séjour à Saint-Sébastien, où il était allé chercher quelque peu de repos, l'ancien ministre de la guerre consacrera son génie politique et oratoire à établir et défendre la République.

Son discours de Bordeaux (20 juin), empreint d'une grande sagesse, est un exposé de la *République ouverte* à toutes les bonnes volontés, à toutes les opinions, à toutes les forces patriotiques du pays. « Tel est, dit-il en terminant cet appel fraternel, le programme à la fois radical et conservateur que la République seule peut accomplir. Et alors, dans le monde entier, les amis de la France pourront se rassurer : elle sortira régénérée de ses grandes épreuves, et sous les coups même de la mauvaise fortune, elle apparaîtra plus grande, plus prospère, plus fière que jamais. »

Deuxième édition. N° 149 *bis.* — Ne pouvant étouffer ces nobles paroles, la réaction s'en prend à l'interprétation du dessinateur, aussi, l'orateur découvrant les beautés de la République doit-il faire place à une page de A. Lemot : l'Été.

N° 150. — *10 septembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Problème,** par Gill.

Le problème est du grand historien de la France et de la Révolution, Jules Michelet :

*Il y a un arbre — l'arbre de la vengeance ou de la haine, comme vous voudrez. — Cet arbre a des racines dans des monceaux de cadavres français — hommes, femmes et enfants. — La sève mène du sang. — Problème posé à la Prusse. Quel en sera le fruit?*

Le magistral dessin de Gill, illustrant ce texte, est une page émouvante entre toutes, qui sort des sentiers battus de la caricature et dont on pourrait chercher — autre problème — l'équivalent dans les collections de l'époque.

En quatrième page : *Les députés de l'avenir. M. Menier,* par A. Le Petit.

Deuxième édition. N° 150 *bis.* — M. Menier n'ayant pas donné son autorisation, sa charge dut être retirée, le journal étant sous presse, et remplacée par une suite de croquis d'été, par Léonce Petit.

N° 151. — *17 septembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Vacances.**

On le reconnaît à son uniforme, lycée de Versailles; à sa perruque qui décèle ses opinions politiques, à son allure sénile et enfin à ses capacités... physiques : N'a-t-il pas le prix d'appétit?

C'est un de ceux qui, demain, donneront à la France républicaine une constitution nouvelle...

En quatrième page : *Le bout de l'oreille et le bout de la queue,* par A. Le Petit. Fable sans moralité, où l'on voit la Monarchie et la République jouer à cache-cache.

Deuxième édition. N° 151 *bis.* — Le dessin de Gill intitulé : *Vacances,* ayant été interdit, il est remplacé en première page, dans ce tirage, par celui d'Alfred Le Petit, *le bout*

*de l'oreille et le bout de la queue,* et celui-ci fait place, en quatrième page, à un *Sujet de pendule,* par A. Lemot.

N° 152. — *24 septembre.* **Le Procès de l'Internationale,** par A. Le Petit.

L'Association internationale des travailleurs, dont l'idée première appartient à Mazzini, a été fondée à Londres le 28 septembre 1864, dans un meeting auquel assistaient Malon, Murat et Varlin, délégués des sociétés ouvrières de Paris.

Aux termes de l'article premier des statuts, elle avait pour objet « de procurer un point central de communication et de coopération entre les ouvriers des différents pays, aspirant au même but, savoir : le concours mutuel, le progrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière ».

Parmi les questions soumises au congrès de Genève, 1866, la plupart démontraient que les promoteurs du congrès étaient tout aussi préoccupés des questions politiques et religieuses que des questions sociales.

Au commencement de l'année 1870, *l'Internationale* comptait près d'un million d'affiliés en Europe, dont 433.785 pour la France.

En quatrième page : *les Députés de l'avenir. M. Menier,* par Gill. Cette seconde charge est suivie d'une explication relative à la première publication.

« La modestie de M. Menier s'est effarouchée de la place que le crayon de notre dessinateur lui a donnée parmi les célébrités contemporaines. Pourtant, comme grand industriel, comme homme d'initiative et comme écrivain remarquable, M. Menier nous appartenait à tous droits. Il l'a compris, et c'est avec son autorisation que nous publions aujourd'hui la charge qui est certainement moins une réclame personnelle que la consécration de son mérite et de son œuvre. »

N° 153. — *1er octobre.* **Les Prétendants,** par Gill. — I. Henri V.

Confiant en la solidité proverbiale du Pont-Neuf, le caricaturiste a remplacé le roi vert-galant par le comte ventripotent; mais si les piles du pont résistent, les pattes du cheval fléchissent sous le poids du monarque *fleurdelisant.*

Le comte de Chambord est né en septembre 1820 et inscrit à l'état civil sous les noms de Henri-Charles-Ferdinand-Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, surnommé *l'Enfant du miracle.* Il se fût appelé Henri V, s'il avait régné.

De la frontière suisse, il adressa le 4 septembre 1870 une proclamation à la France, dans laquelle il promettait que l'étranger serait chassé et l'intégrité du territoire conservée si l'on se ralliait à lui, « au véritable gouvernement national, ayant pour base le *droit* et pour principe *l'honnêteté* ».

Le 7 janvier 1871, nouvelle proclamation adressée à tous les gouvernements de l'Europe, contre le bombardement de Paris. Il ne voulait pas voir périr la grande cité que l'un de ses aïeux avait appelée : « Ma bonne ville de Paris. »

La dernière, du 5 juillet, admettait le suffrage universel, le gouvernement constitutionnel avec deux Chambres, mais niait les conquêtes de la Révolution, qu'il qualifiait de « révolte d'une minorité contre les vœux du pays » et surtout refusait de « laisser arracher de ses mains l'étendard d'Henri IV, de François Ier et de Jeanne d'Arc ».

En quatrième page : *l'Éclipse politique,* par A. Le Petit. Conformément à la loi, le journal a dû verser un cautionnement qui lui permet alors de toucher aux choses de la politique. Malgré cela, *l'Éclipse* n'en demeure pas moins assujettie au régime atrabilaire de la censure, ou, si l'on préfère, dans la situation périlleuse de cette danseuse de corde qui, d'un faux mouvement, peut se casser le cou.

A ce numéro se rattache une bien jolie anecdote rapportée par Victor Hugo dans ses admirables *Choses vues.* L'illustre poète était allé à Versailles, le 1er octobre 1871, faire une démarche en faveur de Rochefort, auprès de Thiers qui habitait alors la Préfecture.

Après un long et assez cordial entretien avec le chef du Pouvoir exécutif, l'auteur des *Châtiments* revenait à Paris et notait ceci :

« Il y avait dans le wagon deux jeunes officiers, frais éclos de Saint-Cyr, et une jeune femme avec un jeune homme, son mari, probablement. La jeune femme lisait un journal, *l'Éclipse,* où il y a une caricature de Henri V par Gill.

Je regardais Sèvres et les bois de Meudon. Tout à coup la jeune femme montra du doigt à son mari une ligne du journal et s'écria :

— Ah! à la bonne heure! Victor Hugo...

— Prends garde, dit le jeune homme, bas, il est là! — Et il m'a montré discrètement.

La jeune femme a pris mon chapeau qui était sur la banquette et en a baisé le crêpe; puis elle m'a dit :

— Vous avez beaucoup souffert, monsieur! continuez de défendre les vaincus. — Et elle a pleuré.

Je lui ai baisé la main. C'est une âme charmante qui a de bien beaux yeux.

Je lui ai donné la main, à Paris, pour descendre de wagon, et, après un salut, nous nous sommes perdus chacun de notre côté dans la foule. »

N° 154. — *8 octobre.* **Gens de plume et d'épée,** par Gill (Faidherbe-Cremer-Bordone).

Il n'a pas suffi à ce vaillant faisceau de généraux d'avoir tracé, avec la pointe de leur épée, certaines pages de notre douloureuse histoire de 1870 : il assume encore la tâche, la plume à la main, d'en corriger les épreuves avant l'édition définitive.

Hier, c'était Chanzy; aujourd'hui, c'est Faidherbe qui publie : *La Campagne de l'armée du Nord,* puis Cremer et Bordone.

Lors de la déclaration de guerre à la Prusse, Faidherbe — comme Chanzy — ne put obtenir un commandement et dut rester en Afrique jusqu'au 4 septembre.

Il fut nommé général de division et commandant en chef de l'armée du Nord, le 23 novembre, par Gambetta qui tenta alors d'organiser les armées de la Loire, du Nord et de l'Est. Un mois après, il livra au général Manteuffel la bataille de Pont-Noyelles qui dura deux jours, causa des pertes considérables à l'ennemi et dégagea Le Havre. En janvier nous le retrouvons à Bapaume, Péronne et Saint-Quentin.

Le général Cremer fit d'abord partie du 3e corps d'armée comme aide de camp du général Clinchant. Il servit devant Metz jusqu'après la capitulation de cette place. S'étant échappé d'Allemagne, il reçut de la délégation de Tours le grade de général de division et le commandement d'un corps de gardes mobiles et de gardes nationaux mobilisés

rassemblé sur l'aile droite de Garibaldi, depuis Beaune jusqu'à Dôle. Il prit la part la plus énergique aux opérations et aux luttes si pénibles de l'armée de l'Est, jusqu'après l'armistice.

Le général Bordone, chef d'état-major de Garibaldi, concourut avec Menotti et Riccioti à la brillante défense de Dijon, 21, 22 et 23 janvier 1871.

N° 155. — *15 octobre.* **Echec et mat,** par A. Le Petit.

Ce sont les blancs qui marchent. Il n'en reste plus qu'un : le Roi! Sa Majesté voudrait bien avancer; mais elle est bloquée, la dame (la République), la tour (Paris), le cavalier (d'Aumale), le fou (Rouher), tiennent en respect le petit-fils de saint Louis.

Le roi est échec et mat.

En quatrième page : *L'ordre... et la marche de l'Empire,* par Gill.

L'ancien directeur du *Peuple français* vient de fonder *l'Ordre,* qui, distribué gratuitement dans Paris et tiré à un nombre considérable d'exemplaires, va devenir un des plus notables défenseurs du parti bonapartiste.

N° 156. — *22 octobre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le Parti bonapartiste,** par Gill[1].

Il échoue. Cela s'écrit en deux mots et se traduit en trois par le dessin. Cette interprétation fantaisiste est augmentée, ici, au second plan, par notre jeune République, chargée de mettre le chou dans la marmite. Elle ne saurait y manquer.

Il est à remarquer que cette charge est la seule que Gill aura faite de l'impératrice Eugénie, et qu'elle est bien anodine comparativement aux nombreuses caricatures qui furent publiées sur elle en 1870.

En quatrième page : *Peines perdues,* par A. Le Petit. Cela représente Duvernois et Bazaine. Le directeur de *l'Ordre* s'acharne à réhabiliter le traître qui, le 29 octobre 1870, livra aux ennemis de la France : Metz l'inviolée, deux maréchaux, 6.000 officiers, 173.000 soldats, 1.143 canons, 150.000 fusils et toutes munitions, 13.000 chevaux et — ô honte qui n'eut jamais d'égale — les drapeaux glorieux de nos régiments désarmés.

Deuxième édition. N° 156 *bis.* — La censure effarouchée par ce dernier dessin, — espérait-elle blanchir elle-même le nègre? — le fit interdire. Il fut donc remplacé par « les Vendanges », *Croquis d'Automne,* de A. Lemot.

N° 157. — *29 octobre.* **Sous l'Orme.**

Ce tableau champêtre nous rappelle un peu le dénouement de *la Fille aux trois jupons*, mais si, dans le roman de Paul de Kock, la demoiselle confond ses trois amoureux dans ce rendez-vous fixé par elle, ici les trois prétendants de Francia n'en seront pas moins honteux et confus de l'avoir en vain attendue. Napoléon peut toujours, sur l'écorce de

1. A partir de ce numéro, Gill reprend définitivement sa place à la première page de *l'Éclipse*.

l'arbre, graver l'image d'un cœur qu'il n'a jamais eu, Henri V effeuiller la marguerite et le duc d'Aumale regarder sa montre...

Oui, ils peuvent l'attendre sous l'orme.

En quatrième page : *Le Nouveau conseiller général de la Corse,* par A. Le Petit. Élu le 8 octobre, le prince dut, à la suite de violentes manifestations, donner sa démission le 24.

Ainsi se trouva réglée la question du *conseiller peut-être.* Quant à celle du *général jamais,* elle se rapporte à un incident de tribune (17 juin 1871), où M. Jules Favre, ministre des Affaires étrangères, lui répondit qu'il ne répondait pas à des attaques dirigées contre lui « par une personne qui, ayant eu l'honneur de porter l'uniforme de général français, avait tourné le dos au moment où l'ennemi envahissait le territoire ».

N° 158. — *5 novembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le Jour des morts.**

Sombre page où tous les personnages sont des morts, sauf l'accusé. Cet accusé est, bien entendu, l'ex-empereur qui comparaît devant le tribunal entre deux squelettes, en présence de témoins et de juges qui furent tous ses victimes.

Sur la table, des pièces à conviction sont exposées, les deux bilans du 2 décembre 1851 et de Sedan (2 septembre 1870).

En quatrième page : *Le Retour du lys* (doux rêve), par A. Le Petit. Comme les jours, les pages se suivent et ne se ressemblent pas : celle-ci évoque le rire avec son cortège comique où, précédé des chantres du *Monde,* de *l'Univers* et de *l'Union,* apparaît sous un dais le comte de Chambord, portant son fameux lys. Il est suivi d'une foule entrecoupée par les bannières de chaque groupe : Hors mon lys pas de salut; Dieu et mon lys; tout pour mon lys, etc., etc.

Au premier plan, un bouledogue hurle après Veuillot : c'est vraisemblablement un chien de républicain.

Deuxième édition. N° 158 *bis.* — Il va sans dire que ce dernier dessin fut jugé offensant pour la religion, dont il parodiait une des solennités. On le supprima.

N° 159. — *12 novembre.* **La Manifestation.**

Dessin d'après nature exécuté le 2 novembre, jour de la fête des morts, au cimetière Montmartre.

Il représente un sergent de ville en pleurs, revolver à la ceinture, portant sous son bras une couronne d'immortelles avec cette inscription : *A Pietri — regrets éternels.*

C'est un rappel des manifestations de l'Empire aux gens qui seraient tentés d'oublier ces beaux jours.

En quatrième page : *Les Fils de Danaüs,* par A. Le Petit.

N° 160. — *19 novembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **La Crise monétaire.**

— Un peu de monnaie, mes bons seigneurs...

— Va te faire... changer.

Deuxième édition. N° 160 *bis*. — **Correspondance d'outre-tombe,** par A. Humbert.

Au bas de cette dernière page nous lisons : « Le dessin de Gill, intitulé *la Crise monétaire,* qui devait paraître dans ce numéro, a été interdit par la censure.

N° 161. — *26 novembre*. **L'Éclipse et la censure.**

*L'Éclipse* est représentée dans la personne de son dessinateur attitré qui, un bandeau sur les yeux, marche avec précaution, mais non sans danger, au milieu d'œufs placés sur son chemin et que surveille la censure.

En deuxième page, un article sur la censure servira de légende au dessin.

N'y a-t-il pas une absurde anomalie et une révoltante injustice dans ce fait :

Un écrivain peut vulgariser aujourd'hui sa pensée sans entrave par la voie du journal, et le recours de la loi contre lui, s'il y a lieu, ne saurait se produire *qu'après la publication*.

Un dessinateur, traduisant la même idée, est soumis au contrôle d'un agent administratif, qui a le droit de supprimer cette traduction *avant qu'elle parvienne au public,* et de condamner ainsi à huis-clos, au gré de ses caprices, de ses préjugés, de ses rancunes personnelles, ce qui, sous l'autre forme, serait probablement absous devant tous, par la magistrature et le jury.

Or, écrivain et dessinateur ont le même instrument de production : la presse.

En attendant qu'un élu du suffrage universel daigne attirer l'attention de nos législateurs républicains sur cette singulière application de l'égalité légale, — nous déclarons que nous en appellerons désormais de l'arbitraire maintenu contre le crayon, à la liberté reconquise relativement — par la plume.

N° 162. — *3 décembre*. **Une Paire d'amis.**

Extrait du *Figaro,* du 22 novembre : « ... Le Prince me prit les deux mains dans les siennes, et se tournant vers ceux qui l'accompagnaient, leur dit avec un accent que je n'oublierai jamais : Ce bon Villemessant ! Je le quittai bien ému, je montai en omnibus, et comme mes voisins me demandaient pourquoi mes yeux étaient remplis de larmes : Oh ! ne me plaignez pas, dis-je, ce sont de bonnes larmes : je viens de serrer les deux mains de notre roi ! H. de Villemessant. »

On s'imagine facilement, à cette lecture, l'émotion de chacun, l'un ayant pris la coiffure de l'autre et *vice versa,* et quel tableau fut le coup de l'étrier.

N° 163. — *10 décembre*. **Savon céleste.**

Nous laissons à l'indignation des fidèles le soin d'apprécier l'attitude *rigolarde* de M. Gambetta, sous la semonce de Mgr Dupet-de-Loup... pardon : Dupanloup.

Deux mains gantées de violet épiscopal, descendant des nues, se livrent à un sérieux lavage sur la tête de l'orateur de Saint-Quentin qui avait osé émettre le vœu personnel de séparer non seulement les églises de l'État, mais encore les écoles de l'Église.

En quatrième page : *La Semaine comique*. A partir du présent numéro et jusqu'en septembre 1875, cette nouvelle rubrique, sorte de feuilleton dessiné, sera tenue régulièrement par Hadol.

N° 164. — *17 décembre.* Ce numéro publia deux éditions. — **La Tentation** (scène biblique).

Deuxième édition. N° 164 *bis*. — **Lettre sur la censure,** par A. Humbert.

N° 165. — *24 décembre.* **Entre la poire et le fromage.**

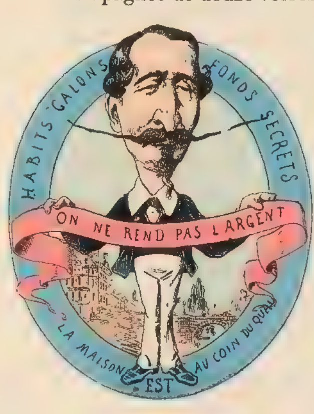
La poire est verte, le fromage trop fait. Ni l'un ni l'autre!

N° 166. — *31 décembre.* **Étrennes.**

Comme étrennes à ses abonnés, *l'Éclipse* présente dans ce numéro plusieurs primes-étrennes, notamment une lanterne magique dite : *Lampascope,* accompagnée de douze verres reproduisant quarante-huit charges les plus célèbres de Gill.



LA TENTATION




1872. — Cinquième année. Volume V. N$^{os}$ 167 à 218.

N° 167. — *7 janvier.* — **1872.** Tirage de ce numéro, 30.000 exemplaires.

La fillette que nous avons coutume de voir chaque année en pareil jour est maintenant en deuil... la pauvrette! Une brute lui a renversé son panier et cassé ses œufs. Le soudard allemand a passé par là...

N° 168. — *15 janvier.* Ce numéro publia deux éditions. — **Pile et face.**

| A l'Académie : | A la Chambre : |
|---|---|
| *Vade retro...* | l'honorable préopinant. |

Deuxième édition. N° 168 *bis*. — **L'Éclipse du 7 janvier,** par F. Rey.

Où l'on voit le soleil éclipsé par la lueur d'une chandelle. C'est bien dans la note de Victor Hugo dont d'ailleurs il s'agit, à propos de l'élection complémentaire où toute la presse radicale l'avait présenté comme le candidat de Paris. Il avait décliné le mandat impératif que voulaient lui imposer les clubs radicaux et accepté le mandat contractuel. Il échoua avec 95.000 voix, contre M. Vautrain qui en eut 122.395 sur 231.900 votants.

N° 169. — *22 janvier*. Ce numéro publia trois éditions. — **Le Roi Carotte.** (Le denier de la Veuve.)

Le duc d'Aumale, né en 1822, est le quatrième fils de Louis-Philippe. Entré dans l'armée en 1840, il prit part à la conquête de l'Algérie, et c'est en qualité de gouverneur général qu'en 1847 il reçut la soumission d'Abd-el-Kader.

Après la révolution de 1848, il rejoignit sa famille en Angleterre où il résida jusqu'en 1870, occupant ses loisirs à des travaux littéraires.

A la déclaration de la guerre, il sollicita l'autorisation de servir dans l'armée. Napoléon III refusa, comme il avait repoussé les offres de Chanzy et de Faidherbe.

Élu député de l'Oise en février 1871, et rentré en juin suivant, il ne siégea qu'après l'adoption de la proposition Rivet, confirmant à M. Thiers le poste de chef du Pouvoir exécutif avec le titre de président de la République.

En deuxième page, l'article de tête est remplacé par une lettre ouverte de François Polo au ministre de l'Intérieur, à propos des dessins interdits par la censure.

*Paris, 17 janvier 1872.*

« *A Monsieur Casimir-Périer, ministre de l'Intérieur.*

« Monsieur le Ministre,

« Sous le régime exceptionnel de l'état de siège, qui lui enlève ses garanties ordinaires, le journaliste ne sait vraiment à qui en appeler, quand de mesquines persécutions s'acharnent contre lui.

« Cependant, je me rappelle que le *bon plaisir* du dernier Empire procédait à ses iniques suppressions, contre mon journal *la Lune* (devenu depuis *l'Éclipse*), par la voie du ministère de l'Intérieur.

« C'est pourquoi je suppose aujourd'hui, Monsieur le Ministre, qu'il faut adresser mes réclamations au chef suprême du département précité, puisque les mêmes faits criants se reproduisent, vis-à-vis de *l'Éclipse*, sous le gouvernement républicain.

D'ailleurs, en me souvenant aussi du nom célèbre que vous portez, celui du plus ferme et du plus illustre défenseur de la liberté dans la légalité à une autre époque agitée ; en me disant que vous, son digne héritier, vous avez toujours noblement et énergiquement combattu les abus du pouvoir autoritaire, — je n'en remettrais pas moins ma cause entre vos mains, ne dépendît-elle point directement de vos attributions ministérielles.

Depuis sa réapparition, en juin dernier, — après que son rédacteur en chef eut failli servir d'otage à la Commune, — *l'Éclipse* voit, presque chaque quinzaine, ses dessins supprimés par refus d'autorisation préalable, au préjudice de ses intérêts financiers et autres, mais surtout à la violation flagrante des franchises actuelles de la presse.

« En effet, et je ne saurais trop le répéter, Monsieur le Ministre, car c'est une lacune ou une anomalie législative : — Pourquoi la pensée *imprimée* arrive-t-elle, sans entrave, jusqu'aux lecteurs, quand la pensée *dessinée* se trouve soumise à une censure qui l'enlève arbitrairement au jugement du public, et, de plus, à la responsabilité devant la loi?...

« Passant de la thèse générale à mon cas personnel, j'ajoute : — Lorsque, par deux fois, j'ai traduit minutieusement, avec la plume, ce que le censeur du crayon m'interdisait de publier; pourquoi cette traduction, parue dans *l'Éclipse,* ne lui a-t-elle pas attiré les rigueurs compétentes, si l'idée du dessinateur, expliquée par le rédacteur, était réellement séditieuse ou immorale?

« A ce propos, Monsieur le Ministre, j'invoque votre impartialité : En quoi mon dernier dessin interdit, intitulé *Pile et Face,* était-il assez... subversif pour mériter sa mise à l'*Index?* Il symbolisait le récent conflit entre un prélat très connu et un philosophe distingué, conflit dont presque tous les organes de la publicité se sont occupés, — et plusieurs avec beaucoup moins de ménagements que le dessinateur de *l'Éclipse.* En effet, pour ne pas offrir aux regards un costume considéré vulgairement comme sacré, M. Gill avait remplacé la charge d'un des deux personnages réels, par la silhouette typique de Basile.

« Remarquez-le bien, Monsieur le Ministre : toutes les suppressions qui frappent ma publication illustrée, s'adressent à des sujets où sont pris à partie les ennemis de l'état de choses que vous servez; — et je défie de prouver que les dessins condamnés outrepassent les immunités de la caricature, cette comédie du crayon, cette forme essentiellement française de corriger les mœurs et les hommes par le rire ou le ridicule.

« Hier, c'était l'intolérance cléricale qu'on nous défendait de railler; la semaine précédente, il s'agissait de rendre inviolables pour nous les prétentions du parti orléaniste; enfin, depuis plus de six mois, je sollicite vainement la levée du veto ayant trait à une charge de l'homme de Sedan, — si justement flétri, en toute occasion, par M. le président de la République française, — charge qui représente l'auteur des désastres de la France, essayant de se jucher sur la colonne brisée de Napoléon Ier [1].

« Si je réclame contre ces décisions arbitraires, — l'intermédiaire officiel qui me les communique répond qu'elles partent de haut lieu, et qu'à M. Thiers en personne remonte leur responsabilité!

« N'est-il pas plus que déplacé, de mêler ainsi le respectable chef de l'État à de pareilles tracasseries? — et de le montrer descendant de ses hautes et patriotiques occupations, jusqu'à persécuter un infiniment petit du journalisme comme *l'Éclipse.*

« Non, Monsieur le Ministre, ni l'éminent président de la République, ni vous, son libéral coopérateur, vous n'entrez pour rien dans ces procédés *impérialistes* dont j'ai à me plaindre.

« C'est aux rancunes occultes des séides du passé, des caméléons du présent, que *l'Éclipse* demande à se soustraire :

« *L'Éclipse,* journal républicain et patriote, proscrit en Alsace-Lorraine, malgré son infimité, par l'envahisseur prussien, journal tout dévoué en outre à l'*essai sincère* de ce grand homme d'État qui a nom M. Thiers : — *l'Éclipse* que d'obscurs agents, d'infidèles

1. Voir le n° 176.

traducteurs de l'inspiration gouvernementale traquent indignement, malgré son dévouement et son patriotisme.

« *L'Éclipse,* qui, malgré ses dix-huit mille francs de cautionnement, n'a pas la *permission bureaucratique* de traiter en riant, à ses risques et périls, de certaines matières politiques ou philosophiques, quand elle l'essaie avec le crayon au lieu de la plume.

« Monsieur le Ministre de l'Intérieur, je réclame, en conséquence, votre intervention, pour que mon journal rentre *tout entier* dans le droit commun, sous la législation qui régit la presse.

« Et comme c'est là une question d'équité, de loyauté et d'égalité légale, je ne saurais souhaiter, pour la cause de *l'Éclipse,* un meilleur patronage que le vôtre.

« Daignez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de ma respectueuse considération.

F. Polo. »

Deuxième édition. N° 169 *bis.* — **Le Pot de terre et le pot de fer,** par Mignon.

Sans légende, mais accompagné de cet avis : Le dessin de Gill, intitulé : *Le Roi Carotte,* qui devait passer dans ce numéro, a été interdit par la censure.

Troisième édition. N° 169 *ter.* — **Elle !...,** poème de Jules Cauvain.

Puis ce sempiternel avis d'interdiction :

Un premier dessin de Gill, intitulé : *Le Roi Carotte,* qui devait paraître dans ce numéro, a été interdit par la censure.

Un second dessin : *Le Pot de terre et le pot de fer,* qui devait remplacer *le Roi Carotte,* vient de subir le même sort.

Nos lecteurs ne s'étonneront donc pas si *l'Éclipse* paraît, cette semaine, sans sa première page de dessin.

Et cependant nous ne pouvons nous décider à regretter l'Empire !!!

N° 170. — *28 janvier.* **Costumes carnavalesques.** Tirage de ce numéro, 33.000.

N° 171. — *4 février.* **La Balançoire.** Tirage de ce numéro, 31.000.

Ce dessin, tel qu'il a été publié, devient une énigme à laquelle la censure a collaboré en faisant supprimer la tête du personnage qui *préside* aux premiers jeux de la jeune République.

N° 172. — *11 février.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le Rachat.**

Le produit de la vente du présent numéro est destiné à la *souscription patriotique pour concourir à la libération des départements occupés.*

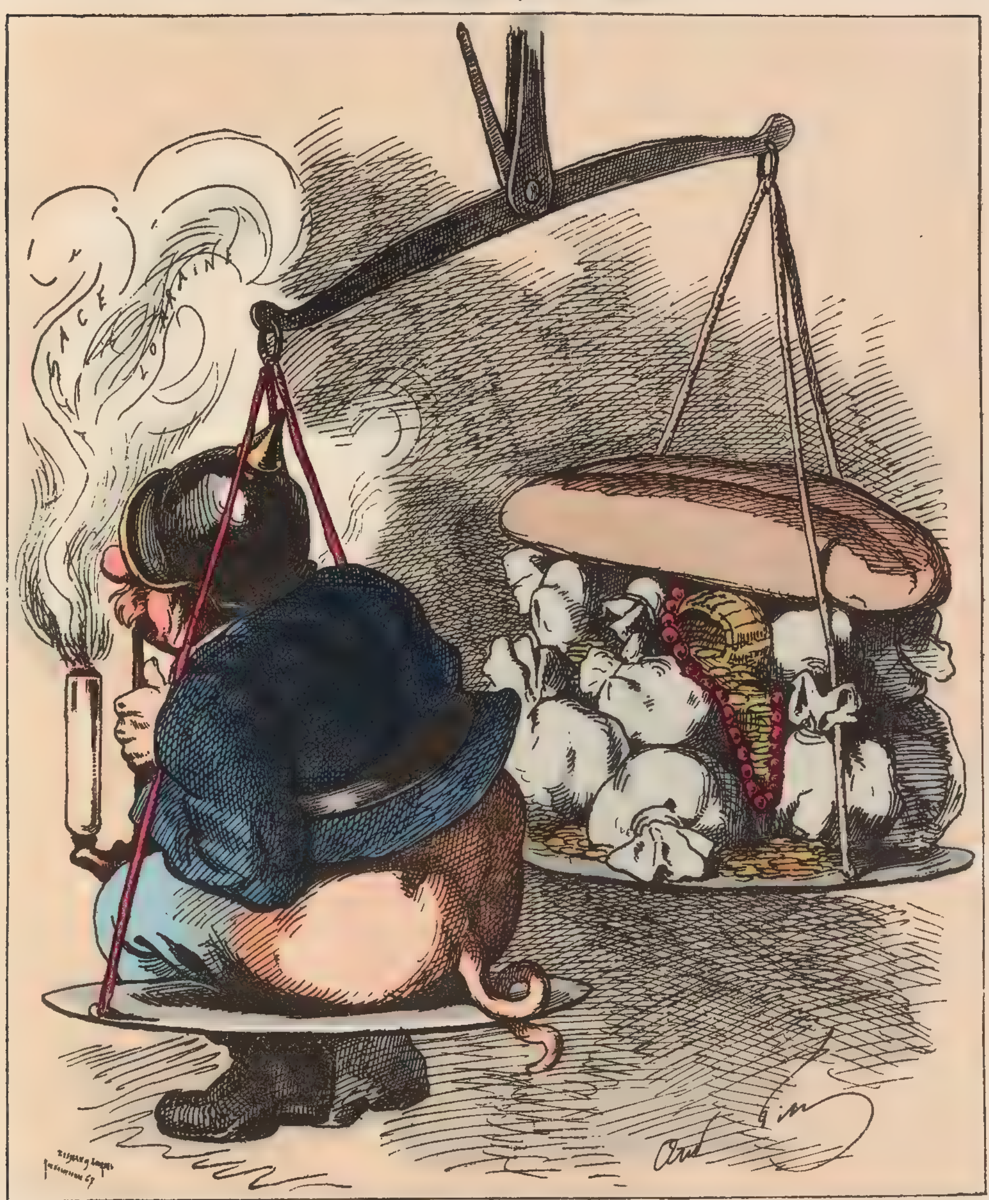
Deuxième édition. N° 172 *bis.* — **Carottiers, panés et radicaux,** par Samuel.

Sujet de nature morte représentant le Pouvoir sous la forme d'une marmite et de trois bottes de légumes, les *grosses* légumes de la politique.

Trochu, Rouher, Pietri, Émile Ollivier, d'une part; Thiers, Dufaure, de Rémusat, Casimir-Périer, d'autre part; et enfin Rochefort, Gambetta, Hugo, Ranc et Joigneaux.

Cette première page se termine une fois de plus par cette note : « Le dessin de Gill,

## LE RACHAT, PAR GILL



Le produit de la vente du présent numéro est destiné à la SOUSCRIPTION PATRIOTIQUE POUR CONCOURIR A LA LIBÉRATION DES DÉPARTEMENTS OCCUPÉS.

intitulé : *Le Rachat,* qui devait paraître dans ce numéro, vient d'être interdit. Le produit de la vente de ce dessin était destiné à la *souscription patriotique* pour concourir à la libération des départements occupés.

Au nom de nos frères d'Alsace et de Lorraine, mille remerciements à ces messieurs de la censure. »

N° 173. — *18 février.* **A propos de Rabagas.**

En légende un sonnet de Jules Cauvain.

Rabagas est une comédie aristophanesque où l'auteur, habituellement mieux inspiré, met en scène, avec beaucoup de talent mais pas du tout de tact, des personnages et des événements contemporains.

Ce dessin et les vers qui l'accompagnent cinglent, comme il convient, Sardou et sa pièce qui devait soulever, à Paris et en province, de véritables tempêtes.

N° 174. — *25 février.* **Le Député du mardi gras.** (M. Rouher.)

Il est en chemise, le chef couvert d'un bonnet de coton ; sous son bras gauche il tient l'aigle impériale, et dans sa main droite un bouquet de violettes qu'il élève, comme une torche, au-dessus de sa tête.

Mais nous ne voyons ici que ce que la censure a bien voulu y laisser, car Gill avait représenté ce nouveau génie, suppôt d'Eugénie, s'élevant au-dessus d'un vase dont on n'apercevait que le rebord et l'anse, c'est-à-dire assez pour en reconnaître l'usage, et portant, accroché à son côté, un pinceau... à colle.

N° 175. — *3 mars.* **A propos de Ruy Blas.**

Lire un sonnet de Cauvain inspiré de Victor Hugo.

N° 176. — *10 mars.* **Le Rêve de M. Rouher.**

Hardi! Sire, allons donc! elle est donc encore trop haute pour vous?

C'est donc là cette charge




A PROPOS DE RUY BLAS

dont Polo parlait dans sa lettre du 17 janvier au ministre, et que retenait le bon plaisir de la censure!

Mais si celle-ci rendit le dessin de première page, elle prit sa revanche sur la *Semaine comique*, de Hadol, qui dut être remplacé par un autre dans une partie du tirage.

N° 177. — *17 mars.* **Guet-apens.**

D'affreuses aragnes, dans lesquelles on reconnaît les prétendants unis à l'oppression, ont tissé une immense toile qui va d'un bout à l'autre du territoire, et chacun marche vers l'insecte, but de leurs criminelles manœuvres.

La République en a vu bien d'autres... La fine mouche déjouera leurs complots.

N° 178. — *24 mars.* Ce numéro publia deux éditions. — **Le Général Changarnier.**

A propos d'un ordre du jour adopté par la Chambre, dans lequel M. Changarnier sollicitait « l'amnistie du dédain », à l'égard des journalistes qui avaient publié des articles injurieux contre l'Assemblée.

Deuxième Édition. N° 178 *bis.* — **Les Lauriers sont coupés...,** par Samuel.

Ronde enfantine exécutée par la bande des réactionnaires autour de la petite République.

N° 179. — *1er avril.* **Poisson d'avril.** Tirage 36.000.

Ce jour autorise toutes les fantaisies malicieuses. Celle-ci représente, dans un bocal, M. Thiers en poisson rouge. Les prétendants qu'on ne voit que par leurs appâts : *le lard* bonapartiste; *la poire* orléaniste; *les pattes de poule* légitimistes, voudraient bien *l'empêcher* d'évoluer en rond.

N° 180. — *8 avril.* **Une coiffure s. v. p.** Tirage 34.000.

Légende : « Défense nous ayant été faite de coiffer à l'avenir la République d'un bonnet phrygien, nous avons cherché quelle coiffure pourrait bien s'adapter à sa tête : nous soumettons le résultat de nos recherches à dame Censure, espérant qu'elle mettra le comble à sa gracieuseté en choisissant elle-même parmi ces divers spécimens. »

Savoir : La couronne fleurdelisée?
Le casque à pointe, modèle prussien?
Le chapeau de Polichinelle, mais orné d'un aigle?
Le bonnet d'âne rouge?
et enfin la coiffure du bon roi d'Yvetot?

A sa deuxième page, le journal annonce *l'Album de la Lune et de l'Éclipse :* Cent des plus remarquables charges du populaire artiste ont été réduites, dans le format in-quarto de bibliothèque, au moyen d'un procédé graphique tout nouveau, qui leur conserve l'originalité et la fleur du premier coup de crayon.

Cet album est devenu excessivement rare.

N° 181. — *14 avril.* **Les Buveurs de lait** (Auguste Vitu et de Villemessant).

Condamnés à un mois de prison et trois mille francs d'amende pour un article politique qui valut au *Figaro* un procès en diffamation, intenté par le général Trochu.



L'ex-empereur ayant offert inutilement de payer l'amende, un aigle partage la cellule des deux prisonniers. On remarque dans ce dessin une

Hirondelle gentille
Voltigeant à la grille
Du cachot noir,
Vole, vole sans crainte,
Autour de cette enceinte,
Si douce à voir.

La chanson de l'hirondelle ne serait ici qu'en remplacement de l'effigie, en archange, du général Trochu.

Léger croquis, pensée d'artiste jetée sur la pierre, pour le plaisir des yeux, et par habitude de remplir les blancs.

N° 182. — *21 avril.* **Roméo et Juliette.**

M. Thiers. — J'entends le sifflet de la locomotive.

La ville de Paris. — Non, c'est le cri du hibou.

M. Thiers. — Il est minuit, il ne s'agit pas de manquer le dernier train. Que dirait-on à Versailles?

La ville de Paris. — Pourquoi me quitter?...

M. Thiers. — Adieu!

La ville de Paris. — Au revoir!

N° 183. — *28 avril.* **Touchatout.**

« Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que notre ami et collaborateur Léon Bienvenu prend la rédaction en chef du *Tintamarre*. Celui qui a signé *Touchatout*, les œuvres folles que l'on sait, pouvait seul continuer la tâche que ce journal extravagant s'est imposée : ahurir, de ses cascades sans nom, plusieurs générations. F. Polo. »

Charles-Léon Bienvenu est né à Paris, le 25 mars 1835. Il a collaboré à une foule de journaux littéraires et satiriques : *Figaro, Diogène, Nain Jaune, Corsaire, Journal amusant, Soleil, Lune, Éclipse,* etc., etc. Il s'est surtout fait connaître par sa participation auprès de Commerson à la rédaction du *Tintamarre,* auquel il a fourni une énorme quantité d'articles humoristiques.

Il a donné en volumes : *l'Histoire de France tintamarresque de Napoléon III,* dont la publication fut un moment suspendue par ordre, suivie de *la Dégringolade impériale; le Trombinoscope* (1872-75), recueil de biographies drolatiques; *le Trocadéroscope* (1878) ; *la Grande mythologie tintamarresque,* etc., etc.

En quatrième page, une réduction du curieux frontispice de l'album de *la Lune* et de *l'Éclipse :* Gill et Polo sont liés tête-bêche comme les figures de cartes à jouer, par un large ruban portant l'inscription du titre.

N° 184. — *5 mai.* **En colère.**

Rappelé à l'ordre par Pie IX pour quelques écarts de polémique, Veuillot menace de lâcher le journalisme.

A ce propos, nous rapporte un historiographe digne de foi, il aurait dit : « Si l'on ne peut plus maintenant traiter de « sales marsouins » les gens qui ne pensent pas comme vous, il n'y a plus moyen de discuter. »

Or, la mégère qui cuisine à *l'Univers* rend donc son tablier au pape.

Le dessin, tel qu'il avait été présenté à la censure, comprenait deux ailes et une auréole, — déjà vues dans la fameuse charge de *la Lune*, n° 59, — qui ont été effacées sur la pierre : on voit encore dans l'impression un bout de l'aile droite près du tablier. En enlevant l'aile gauche, Gill a remonté l'ombre et, pour conserver à son dessin autant d'intérêt que possible, il l'a découpée de façon à profiler une tête de Basile. N'oublions pas l'écumoire, attribut indispensable d'un bon portrait de Veuillot.

N° 185. — *12 mai.* **Réclame bonapartiste.** Tirage 36.000.

Légende : « Le représentant de notre maison a été complètement remis à neuf pour satisfaire aux exigences de quelques esprits chagrins. Il répondra, comme autrefois, au nom de M. le prince-président et recevra les félicitations à toute heure. Le public est prié de ne pas confondre notre maison avec celle de la *rue du Pont-Neuf,* dont l'enseigne ressemble, à s'y méprendre, à la nôtre. La maison de la rue du Pont-Neuf *n'est pas au coin du quai* et, de plus, elle rend l'argent, — ce que nous n'avons jamais fait, nous ! »

La légende est suffisamment explicative; cependant rappelons que cette maison de la rue du Pont-Neuf était un magasin d'habillements pour hommes dont la réclame, formidable à l'époque, s'étalait sur les murs de Paris, dans les gares de province et à la quatrième page de tous les journaux.

N° 186. — *19 mai.* **A propos de la loi contre l'ivresse.**

N° 187. — *26 mai.* **M. d'Audiffret-Pasquier.**

Légende : « Quand nous voyons défiler devant nous ce triste cortège de négociants sans profit, sans cœur, qui n'ont vu dans les malheurs du pays qu'une occasion de s'enrichir, nous nous demandons : Qui est-ce qui a fait l'éducation de ces gens-là?...

« Quand nous voyons des paysans ignorer que l'on ne va pas porter de préférence sa denrée à l'envahisseur, nous nous demandons : Qui est-ce qui a fait l'éducation de ces gens-là?

« Qu'ont-ils donc au cœur? » (*Discours prononcé le 4 mai 1872, à l'Assemblée nationale, par M. d'Audiffret-Pasquier sur les* MARCHÉS DE LA GUERRE ET L'ADMINISTRATION IMPÉRIALE.)

Né à Paris en 1823, entré au conseil d'État comme auditeur en 1846, y siège jusqu'en 1848; écarté des fonctions publiques pendant l'Empire, il se présente deux fois sans succès comme candidat indépendant devant les électeurs de l'Orne. Élu par ce département le 8 février 1871 par 60.226 voix, il devient président de plusieurs commissions et pose sa candidature à la vice-présidence de la Chambre.

N° 188. — *2 juin.* **Le Rocher de Sisyphe.**

Légende : « Le vice ineffaçable de son origine, la représentation nationale violée, emprisonnée... l'affront de la dictature, infligée au peuple français pendant de trop longues

années... les expériences lointaines, coûteuses, et stériles; enfin une guerre follement déclarée, conduite avec ineptie, flétrie à Sedan par des humiliations que nos aïeux ne connaissaient pas. Cette guerre couronnée par le stigmate d'une troisième invasion et par l'Alsace perdue.

Voilà le bilan de l'Empire; voilà ce que M. Rouher aurait dû défendre et ce qu'il aurait défendu, s'il avait pu le faire. » (*M. de Belcastel. Séance de l'Assemblée nationale du 22 mai 1872.*)



LE ROCHER DE SISYPHE

N° 189. — *9 juin.* **Le Radeau de la Méduse.**

Légende : « Rouher. — C'en est fait de nous!

Duvernois. — Un dernier espoir nous reste : *le plébiscite.* »

N° 190. — *16 juin.* **Le Colonel Denfert.**

Denfert-Rochereau, commandant supérieur de Belfort pendant la guerre de 1870-71, fut promu colonel par Gambetta. Il défendit cette place avec la plus grande énergie, et, le 18 février 1871, après la signature de l'armistice, obtint que la garnison fût autorisée à en sortir avec armes et bagages.

Élu député par le Haut-Rhin et démissionnaire après la réunion de l'Alsace à l'Allemagne, il fut réélu, à la fois, dans trois départements et opta pour la Charente-Inférieure.

Lors de la discussion de la loi sur le recrutement, le colonel Denfert prononça contre la théorie de l'obéissance passive dans l'armée, un discours qui provoqua, entre lui et le général Changarnier, un incident des plus vifs; mais Laurent-Pichat mit chacun à sa place en s'écriant : « Nous nous appelons Belfort, vous vous appelez Metz! » (*Assemblée nationale, séance du 29 mai 1872.*)

N° 191. — *23 juin.* **Cincinnatus-Trochu.**

Sainte-Geneviève! mes laitues ne pousseront jamais! Ils ont jeté trop de pierres dans mon jardin.

*Premier caillou :* « Les grands événements portent les grands hommes, ils laissent choir les petits. » A. Blanqui : *La Patrie en danger.*

*Deuxième caillou :*

« Participe passé du verbe Tropchoir, homme
De toutes les vertus sans nombre dont la somme
Est zéro... »

Victor Hugo : *L'Année terrible.*

*Troisième caillou :* « C'est Tartufe coiffé du casque de Mangin. » Changarnier.

*Quatrième caillou :* « Je le croyais un honnête homme. » Mac-Mahon.

La suite à la prochaine *sortie.*

N° 192. — *30 juin.* **Chambre d'été.**

La Chambre est transformée en piscine, et la joute oratoire en joute sur l'eau.

M. d'Audiffret-Pasquier pique une tête dans la direction de M. Rouher qui fait la planche (voir séance du 4 mai); le colonel Denfert menace d'un savant plongeon le général Changarnier se maintenant sur l'eau, grâce à des vessies (voir séance du 29 mai); le général Trochu et Jules Favre sont dans l'eau jusqu'au cou, pendant que MM. Thiers, Grévy et Gambetta attendent leur tour.

N° 193. — *7 juillet.* Ce numéro publia deux éditions. — **La Fille bien gardée,** par Job.

Scène villageoise où l'on voit M. Thiers cueillant, du bout de sa fourche, un conscrit suspendu à la fenêtre de la jeune République.

Ce dessin sans aucune légende fut interdit par la censure.

Deuxième édition. N° 193 *bis.* — **Le Berger et la Mer** (fable), par A. Lemot.

Traduisant le texte de La Fontaine, le dessinateur nous montre la France sous la figure du berger, mesdames les Eaux sous les apparences d'une sirène, parée de fleurs de lys (la royauté), et d'un vaisseau « l'Ordre », au-dessus duquel plane l'aigle impériale.

Il existe un tirage sur feuille simple, d'un seul côté, imprimé par erreur n° 177, 17 mars. Il fut rectifié, date et numéro, au composteur à main.

Sous ce dessin, un avis : La censure a mis son *veto* sur l'excellente page de Gill, qui devait paraître dans ce numéro sous le titre : *Les Grenouilles qui demandent un roi.*

N° 194. — *14 juillet.* **La Fusion.**

Un candélabre à trois branches portant trois figures de cire : Chambord, Napoléon et le duc d'Aumale.

Légende : « O sires fondus, sires coulés ! »

N° 195. — *21 juillet.* **L'Emprunt.**

Légende : « Trois milliards seulement — il n'y en aura pas pour les demandeurs. Bonapartistes, légitimistes, orléanistes, républicains, la main à la poche, et vive la France ! »

Une accorte femme invite les souscripteurs à passer au guichet.

La censure fit enlever sur ce dessin toutes les inscriptions qui pouvaient prêter à une autre interprétation : sur la porte, le mot *Jeux* fut effacé; les sacs sur lesquels on lisait : *Expropriation, Palais d'été, Mexique*, devinrent des blocs enfarinés, et le coq lui-même taxé 100.000.000 de francs n'eut plus rien de commun avec la poule aux œufs d'or.




L'EMPRUNT

*Dessin avant la Censure.*

N° 196. — *28 juillet.* **Situation intéressante.**

— Tout va bien. La délivrance est proche.

La jeune femme est là, dans son fauteuil, la tête appuyée sur un large oreiller; son vieux docteur, montre en main, lui tâte le pouls.

La censure, que n'effarouche point la bedaine de M. Prudhomme, exigea du dessinateur, qui avait représenté la jeune femme avec une taille de circonstance, quelques ombres par-ci, quelques grattages par-là.

Seuls, les abonnés à l'édition de luxe eurent le privilège de pouvoir contempler la *situation* sous son véritable aspect.

N° 197. — *4 août.* **La Délivrance.**

La jeune mère a l'air satisfait : c'est qu'en effet son bonheur est grand, elle a donné le jour à un superbe enfant que le vieux docteur montre fièrement à tout venant.

Mais la censure qui veillait a écarté tous les curieux, et le dessinateur dut les faire, sur son ordre, disparaître derrière des nuages qui forment ainsi une apothéose. C'est sans doute un peu *pompier,* mais la censure qui n'est pas artiste s'en contenta. Si nous voyons l'édition de luxe, c'est-à-dire le dessin tel que l'avait soumis Gill, la scène change, car au premier plan nous trouvons le duc d'Aumale, l'ex-empereur et le comte de Chambord, que ne réjouit pas l'heureuse délivrance.

Il fut fait de ce dessin expurgé plusieurs réimpressions, dont une sur la matière, texte

et annonces, du numéro à paraître la semaine suivante; c'est dire que la vente dépassa les prévisions du tirage habituel.

Ces trois dessins que nous venons de décrire ont pour sujet unique : l'emprunt de trois milliards.

La souscription ouverte le 28 juillet fut close dès le lendemain soir : elle avait produit quarante-trois milliards.

LA DÉLIVRANCE

*Dessin avant la censure.*

Ce succès, témoignant de la richesse de la France, fut aussi une éclatante manifestation de patriotisme et donna une preuve de la confiance du pays dans le gouvernement de M. Thiers.

Supplément au n° 197. — **Voyage autour de la Chambre.** Texte de Paul Parfait. Dessins de Paul Hadol.

Ce numéro comprend huit pages du format ordinaire de *l'Éclipse,* illustrées d'un nombre considérable de croquis.

Sous une forme humoristique et amusante, le *Voyage autour de la Chambre* contient sur les coulisses du théâtre de Versailles, nombre de ces renseignements curieux dont le public est toujours friand.

Paul Parfait, né à Paris en 1841, fut secrétaire d'Alexandre Dumas qu'il accompagna en Italie. A collaboré au *Charivari, Rappel, National,* à *la République française, l'Éclipse, la Lune rousse,* etc., etc... A publié divers ouvrages, entre autres : *l'Arsenal de la dévotion, le Dossier des pèlerinages, la Foire aux reliques,* livres de combat pour servir à l'histoire des superstitions, livres courageux pour l'époque, car c'était en plein 16 mai. Il fut enlevé à l'affection des siens et de ses amis en octobre 1881.

N° 198. — *11 août.* **La Moisson de 1872.**

Jusqu'au soleil qui aime la République! A lui seul, il a souscrit à l'emprunt pour plus d'un milliard, payable en épis d'or et en vins généreux. Elle s'avance joyeuse, en sautant,

une corne d'abondance sur l'épaule. Les réactionnaires font un nez dont Gill s'est plu à noter le désappointement stupide, pour ne pas dire plus.

N° 199. — *18 août.* **P. P. C.**

— Voilà les vieux partis!

Le mot est à double entente : Les vieux dont on ne voit que les affreux tibias appartiennent aux partis monarchiste, orléaniste et bonapartiste. Ils s'en vont en vacances.

Ne trouvant rien à reprendre à ces dessins — décidément la censure a des trésors d'indulgence pour ce qui représente ces messieurs, — hier, c'était leur nez, aujourd'hui c'est la jambe, — elle s'en prend à la semaine comique de Hadol. Le croquis sur l'entrevue des Suzerains fut interdit, et, sur son ordre, dut être recouvert d'encre noire jusqu'à disparition complète du sujet.

N° 200. — *26 août.* **Le Petit caporal.** Tirage 36.500 exemplaires.

« L'esprit prime la matière. » Cette légende est une réponse à la phrase qu'avec sa morgue tudesque prononça Bismarck en septembre 1870 : « La force prime le droit. »

On sait que l'indemnité de guerre de cinq milliards due à l'Allemagne, en vertu du traité de Francfort, était payable dans un délai de trois ans expirant le 2 mars 1874, et qu'en 1871, nous avions déjà réalisé deux milliards. Grâce à la politique économique de M. Thiers, nous étions en mesure, dès le 29 août 1872, d'opérer le versement des trois derniers milliards.

Le dessin de Gill symbolise cette œuvre gigantesque par un canon géant (modèle breveté avec garantie de la République), que pointe M. Thiers; et le titre de petit caporal qu'il lui donne, nous semble mieux porté par l'homme d'État qui contribua à réparer si magnifiquement nos désastres, que par l'oncle du misérable qui en fut le principal fauteur.

N° 201. — *1er septembre.* **Un Mot vengeur.**

(Un dessin de Gill, qui devait paraître dans ce numéro, a été interdit par la censure.)

En quatrième page, *la Semaine comique,* de Hadol, a été également interdite.

C'est complet.

Quel était le dessin de Gill?

Quel est le mot vengeur qui lui sert d'intitulé?

Quant au dessin de Hadol, il représentait en quatre tableaux la chasse aux journaux, aux écus, à la grosse bête et à la petite bête.

N° 202. — *8 septembre.* **Le Premier soldat de France.**

En feuilletant cette partie de la collection de *l'Éclipse,* on trouvera fréquemment la charge de Thiers; si l'on se rappelle la part prépondérante que l'homme d'État prit dans les événements qui suivirent la chute de l'Empire, on verra que dans tous les rôles que lui a prêtés le caricaturiste, Gill a surtout voulu servir la République.

Le personnage ne fut pour le dessinateur qu'une figure de légende dont, avec une verve étonnante, il s'est servi pour faire échec à la coalition bonapartiste et royaliste; mais si la tâche était, par l'obstruction constante de la censure, assez difficile, combien

elle pouvait s'inspirer des mots et des gestes de celui qui se mêla, s'associa, s'imposa à toutes les parties de l'administration et du gouvernement, à l'étude, à la décision, à l'exécution en toutes choses.

« Politique intérieure et extérieure, législation, finances, commerce, diplomatie, questions militaires, il possédait tout; il portait dans l'exposition des matières les moins accessibles une incomparable clarté.

D'autre part, son empressement à accepter la responsabilité avec le pouvoir ne lui permettait pas de se contenter de l'apparence de l'autorité ou de garder un rôle secondaire dans l'action. Aussi l'intervention directe et personnelle de M. Thiers ne cessa de se faire sentir dans toutes les affaires, et les luttes de tribune dans lesquelles il se jeta, malgré ses soixante-quinze ans, avec une ardeur juvénile et toute nerveuse, l'accentuèrent encore davantage. Il faudrait reprendre ici toute l'histoire de ces deux années, si remplies de malheurs et d'efforts féconds, pour dire tout ce que M. Thiers tenta ou fit pour le relèvement de la France, par une suite de transactions entre les principes, les passions, les intérêts les plus contraires et qui semblaient devoir s'entre-dévorer sur les ruines du pays. » G. VAPEREAU.

N° 203. — *15 septembre.* **En chasse.**

Chassé de France, en vain il chasse
Et se crotte jusqu'au menton,
Ton ton, ton ton, ton taine, ton ton!
Devant son nez le lièvre passe
Vite comme monsieur Filon[1].
Ton ton, ton taine, ton ton!

N° 204. — *22 septembre.* **Le Vin de 1872.**

Ni trop de blanc, ni trop de rouge! Mélangeons... Autrement dit : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas. » (Message du 13 novembre 1872.)

N° 205. — *29 septembre.* **Victor Lefranc** (ministre de l'Intérieur).

Victor Lefranc, avocat, né en 1809. *L'Éclipse* adresse au nouveau maître une nouvelle requête en faveur de la liberté du crayon, mais cette fois, c'est Gill qui la présente dans la langue des dieux.

N° 206. — *6 octobre.* **Casimir-Périer.**

Auguste Périer, né en 1811, fils aîné de Casimir-Périer, le célèbre ministre de Louis-Philippe; autorisé par décret présidentiel à joindre à son nom patronymique le prénom illustré par son père, le nom de Casimir-Périer sera par lui attaché à la troisième République dont il devint l'un des plus loyaux serviteurs. Sa lettre du 15 septembre aux journaux est une profession de foi, en même temps qu'une action qui le met à la hauteur des chefs de partis.

Aussi le dessinateur, le plaçant sous la toise, le présente-t-il *bon pour le service.*

1. Répétiteur du prince impérial.

« Dans le cours d'un siècle presque entier de révolutions successives, toutes les formes de gouvernement ont été essayées tour à tour, sauf une seule, celle d'une république régulière, loyalement acceptée par la majorité de la nation, servie sans préventions d'une part, sans faiblesse de l'autre. C'est une épreuve qui nous reste à faire; faisons-la courageusement et honnêtement; pour ma part je m'y engage, et si quelques-uns font pour cela un sacrifice, je crois qu'en regardant autour d'eux, ils trouveront assez de motifs qui les y déterminent. » CASIMIR-PÉRIER.



BIEN RUGI, LYON!

N° 207. — *13 octobre.* **A. Ranc.**

Arthur Ranc, né en 1831. Venu à Paris en 1853 pour y suivre les cours de l'École de Droit, il fut presque aussitôt accusé de complot et déporté sans jugement en Afrique d'où il réussit à s'échapper. L'histoire de ce début peu banal est le sujet de son livre : *le Roman d'une conspiration.*

Rentré en France après l'amnistie de 1859, il collabora aux principaux journaux de l'opposition; un article sur les insurgés de juin lui valut quatre mois de prison. Maire du IXe arrondissement après le 4 septembre 1870, il quitta Paris en ballon pour se rendre auprès de Gambetta qui le nomma directeur de la Sûreté générale dans le territoire de la République. Élu représentant à l'Assemblée nationale de Bordeaux le 8 février, il résigna son mandat. Revenu à Paris, il est nommé, le 26 mars, membre de la Commune qu'il abandonne le 6 avril. Enfin le 30 juillet 1871, nous le retrouvons membre du Conseil municipal, et en novembre à la rédaction de la *République française* fondée par Gambetta.

N° 208. — *20 octobre.* **Insecte nuisible.**

A propos de l'exposition des insectes utiles et nuisibles, ouverte actuellement au Luxembourg.

Le voilà, le plus infect des insectes qui a infesté la France pendant vingt ans; l'histoire naturelle le désigne sous le nom de punaise et Victor Hugo l'a surnommé Napoléon le Petit. Pouah!...

N° 209. — *27 octobre.* **Le terrible... Ramoneur.**

Ramonez-ci, ramonez-là, ramonez-les, de haut en bas! Au sujet du retour de l'Assemblée de Versailles.

N° 210. — *3 novembre.* **Auguste Vacquerie.**

Causer avec les voix dont le monde est l'écho
Était mon but; Paris, c'était surtout Hugo,
Mes monuments, mes parcs, mes princes et mes femmes,
C'étaient ses vers, c'étaient ses romans et ses drames;
Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom!
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette charge, qui rappelle les meilleures de *la Lune,* est encore remarquable parce qu'elle est la première, depuis la guerre, qui s'élève au-dessus de nos luttes politiques.

Auguste Vacquerie. Artiste et citoyen, né en 1819. Son nom est indissolublement lié à celui de Victor Hugo dont il fut l'un des plus fidèles disciples et fervents admirateurs.

L'artiste se révèle, dès 1840, par la publication d'œuvres lyriques et dramatiques conformes, pour la plupart, à la tradition romantique. L'une de ces dernières, *Tragaldabas,* mélodrame incompris connut la chute la plus célèbre que le théâtre de la Porte-Saint-Martin ait jamais enregistrée. C'était en 1848, après les journées de juin; une œuvre d'ironie, de verve, de caprice n'avait rien à faire dans ce tumulte.

« Les sifflets retentissaient aigus, quand Frédérick Lemaître, debout sur le chariot des saltimbanques, accentua de sa grande voix ces vers :

Les ânes sont très grands. Combien de gens voit-on
Boire du vin, marcher sur deux pieds sans bâton.
Plaider, se battre en duel à propos de vétilles,
Siffler les vers, mentir, voler, vendre leurs filles,
Enfin mener un train de gens civilisés,
Qui sont évidemment des ânes déguisés?

Vers qui déchaînèrent un ouragan de sifflets. Frédérick Lemaître, tenant bon, descendit de son char, s'avança près de la rampe, sa peau d'âne sous le bras, fit trois saluts en face, à droite, à gauche, trois saluts augmentés de ceux de la tête d'âne qui oscillait en avant, d'ici, de là, et s'adressant au public, il lui dit :

— Citoyens, le comédien a des devoirs à remplir, il ne doit pas abandonner son auteur. Mais comment accomplir ma tâche au milieu d'un pareil tumulte? Comment conserver mon sang-froid en présence des marques d'approbation dont vous me comblez? (*Rires et applaudissements ironiques.*) Dans un pareil moment, nous devons tous, intéressés et désintéressés, nous unir pour nous écrier : Vive la République!

Et comme on ne comprenait rien à cette conclusion inattendue :

— Oui, citoyens, reprit l'artiste, il n'y a plus d'autre censure que la vôtre, et vous usez de votre droit.

Frédérick Lemaître remonta sur son chariot, débita encore quelques vers, les derniers, et la toile tomba. La pièce avec elle.

Le citoyen date de 1848. Nous le trouvons d'abord à *l'Événement*, de Victor Hugo, puis à *l'Avènement du peuple*, dont le premier numéro lui coûta six mois de prison. Au 2 décembre, il suit Victor Hugo en exil. Avec Paul Maurice, Charles Hugo et François Victor-Hugo il fonde, en 1869, *le Rappel* où, depuis qu'il en a assumé la direction, « il écrit, par an, trois-cent-soixante-cinq articles, qui sont des œuvres de style, quelquefois des chefs-d'œuvre d'ironie, et toujours des œuvres de grande sincérité ».

On se rappelle de lui ces lignes énigmatiques qui firent événement, l'on peut dire, publiées en caractères immenses en première page de *l'Événement :*

« *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.*

« *Une barbe bien savonnée est à moitié faite.*

« *Au premier abord, on incline à penser qu'un tout est égal à ses parties.*

« *Si l'on en croit les histoires, le roi Henri IV a peut-être été assassiné par le jésuite Ravaillac.* »



AUGUSTE VACQUERIE

En les écrivant le journaliste républicain protestait spirituellement contre le régime qui n'autorisait pas de donner dans les journaux des pensées plus élevées ni des événements plus importants.

N° 211. — *10 novembre.* **La belle Violette.**

Le personnage ressemble à quelqu'un qui n'est pas sympathique pour deux sous. Le prix du bouquet.

C'est une sorte de Robert Macaire modernisé représentant le type bonapartiste : d'une

main il s'appuie sur un gourdin passé entre les jambes, de l'autre sur sa taille cambrée il tient un casse-tête; de ses poches émergent *l'Ordre* et *le Pays*, et sa boutonnière emprisonne l'innocente fleur réputée pour sa modestie.

Enfin un chapeau haut de forme à larges bords abrite des yeux à fleur de tête.

N° 212. — *17 novembre*. Ce numéro publia deux éditions. — **Les deux Présidents** (Grant et Thiers).

Deuxième édition. N° 212 *bis*. — **M. Thiers.**

Cliché de *la Lune* paru dans le n° 54. Il est cette fois souligné de la légende suivante : Une tempête dans un verre d'eau.

Voici un portrait de M. Thiers, écrit en 1871, pendant la Commune, par M. Alexandre Dumas fils, et qui est d'autant plus curieux à conserver que, publié alors dans un journal, il n'est pas destiné à figurer dans les œuvres complètes de son célèbre auteur.

« ... M. Thiers ne sera ni Monk ni Washington : il sera M. Thiers. Il y a encore de la place dans la mémoire des hommes à venir pour une immortalité nouvelle. M. Thiers, après nous avoir prévenus sans que nous voulions le croire, nous aura sauvés sans que nous lui en sachions gré peut-être, ou plutôt sans que vous lui en sachiez gré : car il peut compter sur ma reconnaissance à moi, reconnaissance platonique, hélas! qui ne lui rapportera rien, mais qui ne lui coûtera rien non plus; M. Thiers, après nous avoir prévenus et sauvés, après avoir fait à soixante-quatorze ans ce que le plus robuste des hommes de notre génération eût été incapable de faire (et la preuve, c'est qu'aucun de nous ne l'a fait), M. Thiers rétablira l'ordre et le mouvement en France.

Celui qui durant un demi-siècle a vécu dans l'intimité des plus grands hommes du passé, qui connaît les événements qui les ont fait monter et les erreurs qui les ont fait descendre; celui qui a suivi à travers l'histoire et la politique l'admirable logique des enchevêtrements humains et l'implacable évolution des lois divines; celui qui a élevé au César moderne ce monument de vingt volumes bien autrement indestructible que la colonne de la place Vendôme; celui qui, à partir de Tilsitt, commence à reconnaître et à dénoncer chez son héros les premiers symptômes du vertige et de la folie; celui enfin qui, après avoir écrit cette épopée gigantesque, se trouve chargé à son tour, après un second Waterloo et un second 93, des destinées de ce peuple étrange, quelquefois lassé, mais jamais assouvi, croyez-vous que cet homme va être pris au dépourvu?...

Attentif, infatigable, invisible, le chef du pouvoir exécutif imprimait le mouvement, la confiance, la vie à cette armée qu'il avait improvisée, disciplinée, convaincue en vingt-quatre heures, tout en faisant face aux injustices, aux ingratitudes et aux calomnies : le tout pendant qu'on démolissait sa maison et qu'on éparpillait aux quatre vents ses papiers, ses livres, ses tableaux, tous ses vieux amis de sa vie laborieuse et utile.

Imbéciles et misérables!

Je passais tous les jours deux ou trois fois, en allant aux interrogatoires et aux prisons, devant l'hôtel provisoire de ce petit vieillard actif, ferme et clairvoyant, et je ne pouvais cesser de l'admirer et de le plaindre. J'espérais toujours le rencontrer : je l'aurais salué... Ça lui aurait été bien égal, mais ça m'aurait fait plaisir. »

N° 213. — *24 novembre*. **Chose.**

Sous ce titre nous est montré un polichinelle portant sous son bras un rouleau de papier blanc, il marche à cloche-pied en s'aidant d'une béquille. Aucune inscription, aucune légende, cependant le dessin eut les honneurs de l'interdiction. La censure voulut y voir sans doute cet homme qui change souvent d'opinion, sans dignité : un polichinelle de la politique.

N° 214. — *1er décembre*. **Le Jeu des couteaux,** par Job.

M. Thiers, au pied de la tribune, sert de cible au joueur qui lui lance tous les coupe-papier des interpellateurs de l'Assemblée. Une commission, où entrèrent dix-neuf membres de la droite sur trente, se préoccupa soit d'interdire la tribune à M. Thiers, en lui accordant, comme compensation, un *veto* suspensif, soit de lui en rendre l'accès difficile, en soumettant son intervention dans les débats à des formalités que le spirituel homme d'État qualifiait de « chinoiseries ».

Au sujet des derniers dessins de Gill, nous lisons en deuxième page les démêlés de *l'Éclipse* avec la censure :

« Il n'y a, de notre part, aucune présomption à constater que le public s'est étonné, — sinon ému, — de la lacune causée dans notre publication par l'interdiction absolue du dernier numéro de *l'Éclipse*.

Il convient de donner là-dessus une explication brève et claire :

Plus que jamais, la censure pèse et s'acharne sur nos crayons.

Elle nous obligeait, l'autre jour, à remplacer par un portrait-charge d'ancienne date une composition intitulée : LES DEUX PRÉSIDENTS, — et nous aurons à répondre, vendredi, devant des magistrats républicains, du délit d'avoir réuni, dans un parallèle patriotique, le chef du gouvernement des États-Unis et celui de la République française.

La semaine passée, nous demandions à M. le ministre de l'Intérieur, l'autorisation préalable de faire paraître un dessin, — tout de fantaisie, — avec cette légende : M. CHOSE.

Cette autorisation nous était accordée en *bonne et due forme*.

Forts de celle-ci, nous nous préparions à mettre en vente notre numéro, lorsque l'autorité le faisait saisir, — brusquement, — dans nos bureaux.

En vain, nous excipions de l'autorisation octroyée, signée, paraphée...

Cette autorisation, non seulement on nous annonçait qu'elle était subitement révoquée... mais encore, on prétendait la saisir elle-même entre nos mains.

Devant notre refus énergique de nous démunir de cette pièce, qui établit notre droit d'une façon si évidente, — et sans nous tenir aucun compte des modifications que nous avions fait subir au numéro incriminé, — *on nous défendait de paraître* SOUS QUELQUE FORME QUE CE FUT.

Nous en appelons aujourd'hui au public de cette véritable persécution.

Mais nous sommes décidés à demander aux tribunaux raison du préjudice que ce procédé a causé à notre entreprise.

Nous intentons donc une action à fin de dommages-intérêts contre M. le ministre de l'Intérieur. La Justice prononcera. Nous avons confiance. Il nous serait trop pénible d'être forcés de penser que ce comble est réservé à nos malheurs de ne trouver de juges autre part qu'à Berlin. »

N° 215. — *8 décembre.* **Bascule parlementaire,** par Job.

Nos représentants s'amusent. La droite l'emporte sur la gauche.

Voir en deuxième page la condamnation de *l'Éclipse*.

On lit dans *le Rappel* du 2 décembre :

« Ah ! c'est un métier difficile que de rédiger un journal républicain ; mais où la difficulté frise l'impossible, c'est quand, à la prose, le journaliste veut joindre la caricature.

La caricature, essentiellement française, devrait réjouir tout le monde. Mais la *censure* n'a pas le caractère comme tout le monde. De là les nombreux déboires des journaux qui, comme *l'Éclipse,* possèdent un crayon endiablé.

*L'Éclipse* a, paraît-il, de grands torts. Premier tort : sa rédaction est républicaine ; deuxième tort : ses dessinateurs, Gill en tête, se sont permis quelques irrévérences envers « l'ami Badingue », et troisième et plus grand tort : *l'Éclipse* ose soutenir le gouvernement de M. Thiers.

C'était avec une intention toute bienveillante que Gill avait composé un dessin représentant : « Les deux présidents : — Grant et Thiers. »

Le président américain montre au président français un globe terrestre, sur lequel la République du Nouveau-Monde fait une large et belle tache.

Le rédacteur en chef accueille ce dessin, dans lequel il ne voit qu'une glorification de l'idée défendue par le journal.

On avait compté sans dame Censure, qui refuse d'autoriser la publication du dessin. Ou mieux, si l'on s'était préoccupé comme toujours de l'avis de cette grincheuse, on s'était dit : qu'elle ne pouvait décemment se fâcher et que, cette fois encore, elle ne pourrait refuser son estampille.

Et le journal avait été tiré et les envois en province étaient faits, quand on a connu le *veto* d'Athénaïs.

Ergo, procès-verbal et poursuite en police correctionnelle.

M. Le Révérend, gérant responsable, a comparu hier devant la neuvième chambre, pour s'entendre condamner à un mois de prison et trois cents francs d'amende.

Attrape!... Cela vous apprendra, monsieur le républicain, à aimer et servir le gouvernement de la République... sans républicains. »

N° 216. — *15 décembre.* **Un bon Père,** par Job. »

*C'est elle!... C'est ma fille!*

— Oui, mossieu! et désormais vous êtes pour nous *le père Thiers.*

N° 217. — *22 décembre.* **L'Attente.**

*Ah! qu'ils décident donc vite de mon sort!...*

En deuxième page, la censure continue à faire parler d'elle :

« Nous demandons humblement pardon à nos lecteurs de les entretenir une fois de plus des affaires privées de *l'Éclipse;* mais il ne nous est pas possible de rester bouche close et la plume muette, en face des incroyables abus de pouvoir dont nous continuons à être la victime...

Ces abus, — qui, non seulement nous atteignent dans nos intérêts de commerçant

honnête, mais nous frappent encore dans notre dignité de publiciste et de citoyen dévoués à la forme de gouvernement que M. Thiers représente, — il nous plaît aujourd'hui de les tirer de l'ombre de l'administration, où ils ont fait leur nid dans les cartons bureaucratiques, pour les traîner publiquement à la lumière de l'opinion. Qui sait? Les abus auront peut-être honte?... Ne dit-on pas que le grand jour effare et déconcerte les hiboux?

Ainsi, voilà qui est entendu :

On fait une révolution, — deux révolutions, — trois révolutions... et l'on croit la censure morte, — abolie, — écrasée sous les droits revendiqués, sous les libertés reconquises?...

Funeste erreur! Fatal délire! chanterions-nous avec M. Scribe, — si la gravité du sujet nous permettait de chanter.

La censure est le phénix de l'arbitre : elle renaît, — non de ses cendres, mais des cendres qu'elle fait du livre, du dessin, de nos facultés et de nos franchises!...

La Censure est toujours. La Censure est partout. Tantôt, rue Saint-Dominique, tantôt rue de Varennes, tantôt rue Cambacérès à Paris, tantôt avenue de Paris à Versailles. Hier, un homme d'esprit qui ne pense pas comme nous, M. Léonce Dupont, l'appelait M. Fouquier ou M. de Grimont. Pour *l'Éclipse,* elle s'appelle M. de Nervaux.

M. de Nervaux était un fonctionnaire de l'Empire. Le régime actuel lui a donné de l'avancement. Aussi se montre-t-il sincèrement dévoué... à tous les régimes déchus et à échoir, — excepté à celui sous lequel nous vivons.

Dieu sait sous quelles chicanes, sous quelles tracasseries misérables cet autocrate du règlement s'évertue, depuis six mois, à confisquer, au profit de ses préférences, de ses rancunes ou de ses caprices, une feuille dont le seul crime est de chercher à populariser, dans la limite de ses moyens et sous la forme qu'ils comportent, l'idée républicaine *conservatrice,* et qui, si elle a, parfois, infligé la férule du crayon à certaines individualités politiques, croit encore n'avoir pas démérité des honnêtes gens en signalant le ridicule et le danger de prétentions et de menées propres à entraver l'œuvre patriotique du chef de l'État!

Des personnages d'un caractère et d'un mérite indiscutables ont constaté la sincérité et la convenance de nos efforts dans cette voie. Nous citerons, entre autres, un de ces précieux témoignages. M. Casimir-Périer nous écrivait, il y a trois mois :

*Vizille (Isère), 25 septembre 1872.*

« Monsieur,

« Je n'ai jamais refusé à personne une autorisation du genre de celle que vous me demandez. Un homme public appartient au public et je ne trouve blâmable, même dans la satire et la caricature, que ce qui s'attaque à l'honneur, outrage la morale et les mœurs, ou est propre à troubler la paix des familles.

« Recevez, Monsieur, mes civilités empressées.

« Casimir-Périer. »

Oui, mais M. de Nervaux se soucie bien, en vérité, de ce que peut écrire M. Casimir-Périer, — autrement que pour en conserver la minute dans ses bureaux, et pour n'en rendre que la copie, sous le titre : *Pièce classée!...*

Ajoutons que M. de Nervaux est, certainement, plus royaliste que le Roi... qu'il espère, qu'il attend et qu'il ménage en l'attendant.

La semaine passée, André Gill nous crayonne le portrait-charge de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Ce portrait-charge est présenté, comme d'habitude, au dispensaire de M. de Nervaux. Celui-ci refuse péremptoirement d'en autoriser la publication.

Fort de nos bonnes intentions et du sentiment de convenance qui n'a jamais cessé de nous guider dans la mise à exécution d'icelles, nous expédions le dessin incriminé à M. Barthélemy Saint-Hilaire lui-même...

L'original examine le portrait. Il n'y trouve rien à redire. Voici la réponse flatteuse qu'il nous adresse immédiatement :

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE — RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

*Versailles, le 12 décembre 1872.*

« Monsieur,

« D'après le désir que vous nous exprimez, je vous autorise sans difficulté à publier dans *l'Éclipse* le dessin de M. Gill. Je trouve comme vous que ce dessin n'a rien d'hostile ni de méchant, et je souhaiterais que toutes les caricatures fussent aussi irréprochables que celle-ci. Le bon goût et les mœurs publiques y gagneraient beaucoup.

« Agréez, Monsieur, mes salutations cordiales.

« B. Saint-Hilaire. »

Vous vous imaginez sans doute que, après cela, notre censeur va s'empresser de revenir sur sa première décision?... Allons donc!

M. Barthélemy Saint-Hilaire dit :

— *Je consens.*

La censure riposte :

— Nous ne voulons pas!

Plus royaliste que le Roi! Plus puissante que le Pouvoir! Son *veto* inconscient efface la volonté de l'intéressé lui-même. Toujours la Force qui prime le Droit.

On nous objectera : Il y a un règlement...

Nous riposterons : Soit; mais ce règlement est une sorte de lien institué pour nous limiter et nous retenir...

Et nous le demandons au sentiment général, au bon sens, aux gouvernants, à la République :

Est-il permis d'en faire un lacet d'Orient qui nous garrotte et nous étrangle aux mains d'Eunuques et de Muets?

*L'Éclipse.* »

N° 218. — *29 décembre.* **Le Bras droit** (M. Barthélemy Saint-Hilaire).

Voici donc le dessin soumis à M. B. Saint-Hilaire, publié malgré le *veto* de la censure. La qualité en est irréprochable, l'arrangement ingénieux et l'esprit conforme à la critique impartiale. La note ci-dessous, que nous extrayons de Vapereau, en dit beaucoup plus que le dessin modéré de Gill :

« La situation auprès du chef du pouvoir exécutif et le rôle de confident que les journaux lui prêtaient volontiers, donnaient une importance particulière à ses correspondances avec les fonctionnaires et les divers corps électifs; beaucoup de ses lettres furent vivement discutées dans la presse; quelques-unes durent être officieusement et officiellement démenties; d'autres, au contraire implicitement avouées, traduisaient devant l'opinion publique la pensée même du gouvernement. »

Barthélemy Saint-Hilaire, philosophe, érudit et homme politique, né à Paris en 1805, fut un des signataires de la proposition Rivet qui égalait la durée du pouvoir de M. Thiers à celle de l'Assemblée.



BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE



1873. Sixième année. Volume VI. — Nos 219 à 270.

N° 219. — *5 janvier.* **L'Adoration des Mages.**

Cette page qui sert de frontispice à l'année qui s'ouvre n'a d'autre but que de ridiculiser une fois de plus les prétendants à propos du *jour des Rois*.

N° 220. — *12 janvier.* **Les Bottes de l'ogre.**

Publié sans légende. Publié aussi sans les aigles prussiennes dont les semelles portaient l'empreinte dans le dessin présenté par Gill à la censure.

Cette particularité nous est révélée par une épreuve tirée sur pierre, la seule que nous connaissions.

Le 9 janvier, Napoléon III mourut à Chislehurst, succombant aux suites de l'opération de la pierre.

S'il s'était décidé enfin à la subir, c'est qu'il lui était indispensable d'améliorer son état physique avant d'essayer de reconquérir le pouvoir par la force. Il devait rejoindre en Suisse son cousin le prince Napoléon et marcher sur Paris par Lyon, où il espérait facilement rallier à sa cause le général Bourbaki. Des dispositions avaient été prises pour s'emparer des membres de l'Assemblée nationale et l'on avait même arrêté les noms des principaux ministres de l'Empire restauré.

L'Empereur est mort. Vive l'Empereur!

Et *l'Éclipse* annonce pour paraître le 17, *l'Histoire tintamarresque de Napoléon III*, par Touchatout.

« Nous ne connaissons pas, dit l'auteur, de personnalité mieux faite pour tenter la plume d'un historien que celle de Napoléon III. Nous avons hésité un instant entre lui et Robert Macaire. Mais nous n'avons pas tardé à accorder la préférence au héros de Sedan, qui nous a paru beaucoup plus complet dans le genre. »

N° 221. — *19 janvier*. **Le Sergent Hoff.**

Le sergent Hoff était originaire de Saverne. Les Prussiens, en passant par cette ville, avaient fusillé son vieux père et il avait juré de le venger. Il fallait que tous les jours il eût tué son Prussien. Ses exploits sont devenus légendaires.

Un empereur meurt, et c'est un simple sergent qu'on exalte. Mais aussi quelle antithèse entre l'homme qui rendit son épée à Sedan et le soldat alsacien qui, chaque matin, rentrait dans sa tente, couvert de fange, parfois de sang, et rayonnant d'une joie farouche, jetait aux pieds de son commandant le butin de sa périlleuse expédition.

« ... En cette année maudite, dont parle le poète, alors que tant d'épaulettes à graines d'épinards, et que tant de poitrines plastronnées de croix, de crachats, de cordons et de broderies donnaient au pays éploré le spectacle navrant de leurs hésitations, de leurs défaillances, de leur aveuglement, de leur impéritie, c'était le plus souvent, sous les capotes de gros drap que battait le cœur de la France. C'était sous les képis sans étoiles ni passements d'or que germaient les plans généreux des entreprises téméraires. C'était sous le hâle de la pluie, de la neige, du vent, des privations, de la fatigue, que transparaissaient les figures ouvertes, vaillantes et loyales. Ces plans-là, que personne ne déposait chez un notaire, c'étaient des inconnus qui les exécutaient, des soldats perdus dans la masse, des héros à cinq sous par jour, nourris d'une ration de biscuit et d'une gorgée d'eau-de-vie. Ces figures, tour à tour éclairées par la colère et par l'espoir, on ne vit leur joue bise pâlir et leurs yeux ardents s'assombrir, que lorsqu'il nous fallut mettre les armes bas devant la coalition du nombre et de la fatalité. Le sergent Hoff fut un de ces héros. Le sergent Hoff fut une de ces figures. » Paul Mahalin.

N° 222. — *26 janvier*. **Temps de saison.**

Les dissentiments entre M. Thiers et les droites prennent un caractère d'hostilité de plus en plus menaçant.

N° 223. — *2 février*. **Le Supplice de Tantale.**

C'est pour M. Thiers de ne plus pouvoir monter à la tribune.



N° 224. — *9 février.* **La Situation** (d'après *le Punch*).

Ce sujet traduit de l'anglais représente Thiers et Gambetta en soldats grecs. Aux partis de droite enragés et affamés, le président présente le ministère en attendant de leur montrer le glaive constitutionnel. La censure fit enlever, sur cette arme, le mot « dissolution » qui effrayait tant alors l'Assemblée nationale.

Ce numéro, imprimé avec le mot *dissolution,* est un des plus rares de la collection de *l'Éclipse;* il n'existe pas dans l'édition de luxe qui, cependant, publiait tous les dessins *avant censure;* et dans l'édition ordinaire il y eut fort peu d'exemplaires — les premiers tirés sans doute pour la mise en train — qui arrivèrent dans les mains du public.

En deuxième page, *l'Éclipse* ajoute un nouveau chapitre aux incohérences de la censure :

« Nos lecteurs n'ont pas oublié quelles vicissitudes... judiciaires ont signalé, — en novembre dernier, — la publication de l'un de nos dessins, intitulé : *Ch...ose par Gill.*

Notre correspondant de Lille, M. Renaudin, libraire, avait été condamné, par le tribunal de cette ville, à une amende de *cinquante francs,* pour avoir mis en vente, dans cette localité, le numéro incriminé, au moment où l'autorisation venait de nous être retirée à Paris.

M. Renaudin a formé recours contre ce jugement devant la cour d'appel de Douai. Son avocat, M. Allaert, a démontré que du moment où un livre, journal, gravure, etc., soumis au contrôle de la direction de la presse, obtenait l'autorisation *préalable,* et que le dépôt en était fait légalement, l'objet avait son libre parcours. S'il plaît à la censure de retirer cette autorisation, avant de pouvoir poursuivre le vendeur, il faut qu'il soit prévenu ; s'il vend après qu'on lui a annoncé le retrait d'autorisation, alors seulement il y a contravention.

A Paris, le journal *l'Éclipse* avait été autorisé le 20 janvier; le 25, à 8 h. 45, l'on notifiait officiellement à l'administration du journal que l'autorisation était retirée.

A Lille, l'on a procédé autrement : l'on n'a pas prévenu, l'on a saisi et poursuivi en même temps.

La cour après cette plaidoirie — lisons-nous dans *l'Écho du Nord* du 1er février — a mis l'affaire en délibéré et le jugement au lendemain.

Et hier, à l'ouverture de la séance, elle a prononcé un arrêt motivé par lequel elle réforme le jugement du tribunal de Lille qui avait condamné Renaudin, déboute le ministère public de sa poursuite et prononce l'acquittement sans frais.

Nous sommes heureux de cette décision — et c'est avec joie, cette fois, que nous nous inclinons devant *la chose jugée.*

La cour d'appel de Douai vient, en effet, de nous prouver qu'il y a des juges... en province. »

N° 225. — *16 février.* **Les Grenouilles.**

Ce dessin qui fut interdit en juillet dernier est toujours d'actualité : Ce sont les mêmes coassements des mêmes batraciens : de Broglie, Batbie, Saint-Marc de Girardin, etc.

N° 226. — *23 février.* **Plus de Pyrénées!**

L'abdication du roi Amédée jette à nouveau l'Espagne dans les bras de la République,

et les deux peuples, français et espagnol, échangent une fraternelle poignée de mains; mais les républiques durent peu au pays de Torquemada...

Gare les carlistes!

N° 227. — *2 mars.* **Les Bâtons dans les roues!**

Hue! cocotte, un dernier coup de collier...

M. Thiers conduisant la carriole de l'État que tant de bâtons... noueux voudraient faire verser.

N° 228. — *9 mars.* **Peines perdues,** d'après un tableau de Schlesinger.

N° 229. — *16 mars.* **Au Palais de la... pénitence!**

Allusion à la fameuse commission des Trente qui s'était donnée pour mission de régler les attributions des pouvoirs publics.

Pour son déjeuner de carême, on a servi à M. Thiers deux douzaines d'huîtres.

Mécontentement du président qui réclame le complément. « Le nombre de trente m'est cher, dit-il au garçon qui le sert, il me faut mes trente. »

On lit dans le *Journal officiel,* du 16 mars 1873 :

« Un traité d'évacuation du territoire français, fruit de longues négociations, vient d'être signé aujourd'hui même, 15 mars, à cinq heures du soir, à Berlin... Sur les trois milliards qui restaient à payer à l'Allemagne, l'un a été entièrement soldé cet automne; le second, déjà versé en grande partie, sera complètement acquitté du 1er au 5 mai prochain. Le troisième et dernier milliard (cinquième de l'indemnité totale) sera versé au trésor allemand en quatre paiements égaux, les 5 juin, 5 juillet, 5 août et 5 septembre de la présente année.

En retour, S. M. l'Empereur d'Allemagne, roi de Prusse, s'est engagée : à évacuer au 1er juillet prochain, les quatre départements des Vosges, des Ardennes, de la Meuse et de Meurthe-et-Moselle, ainsi que la place et l'arrondissement de Belfort. Cette évacuation ne devra pas durer plus de quatre semaines. Pour gage des deux paiements restant à accomplir, la place de Verdun, avec son rayon, continuera seule d'être occupée jusqu'au 5 septembre. A partir de cette date elle sera évacuée en deux semaines. »

Et le 17, à la suite de la communication apportée à la tribune par M. de Rémusat, un vote d'acclamation eut lieu, déclarant « que M. Thiers avait bien mérité de la Patrie ».

N° 230. — *23 mars.* **To be or not to be** (Être ou ne pas être).

Hamlet n'existe plus. Le projet qu'il couvait sous son crâne impénétrable, est à la veille d'arriver à une heureuse exécution :

Le gouvernement de M. Thiers vient, — enfin, — de mener à bien l'œuvre de la libération du territoire!

On l'annonce. C'est officiel. Le traité a été signé. Les départements occupés nous seront rendus en juillet, — et dès les premiers jours de septembre, il n'y aura plus un seul Prussien sur notre sol.

Devant ce résultat inespéré, tout s'apaise et tout s'ajourne. Il ne s'agit plus, — pour le

moment, du moins, — de *balayer* ni ceci, ni cela, — ni à droite, ni à gauche, ni l'antichambre, ni la chambre.

C'est l'Allemand qui est... remboursé!

Quel cœur vraiment français ne tressaillerait d'aise devant ce *nettoyage* patriotique?

N° 231. — *30 mars.* **Thérésa!**

La nouvelle incarnation de Thérésa — dans *la Poule aux œufs d'or* — au théâtre de la Gaîté, qui nous fut présentée, n'est qu'un prétexte pour mettre en couplets patriotiques la prochaine libération du territoire.

N° 232. — *6 avril.* **L'Affranchissement.**

Il revêt, naturellement, la forme d'un timbre-poste, à l'effigie de M. Thiers.

N° 233. — *13 avril.* **Assez! Assez!** (A propos de la démission de M. Grévy.)

Avocat, né en 1813, Grévy est d'une taille peu élevée, trapu, robuste, les épaules larges; il a la figure toute carrée; il porte les favoris courts; il a les cheveux gris, la barbe grise, mais l'œil vif, clair, et le regard plein de finesse.

Grévy est plein de cœur; il a de l'ordre, mais peu de fortune, quoiqu'il ait gagné, dit-on, comme avocat, beaucoup d'argent.

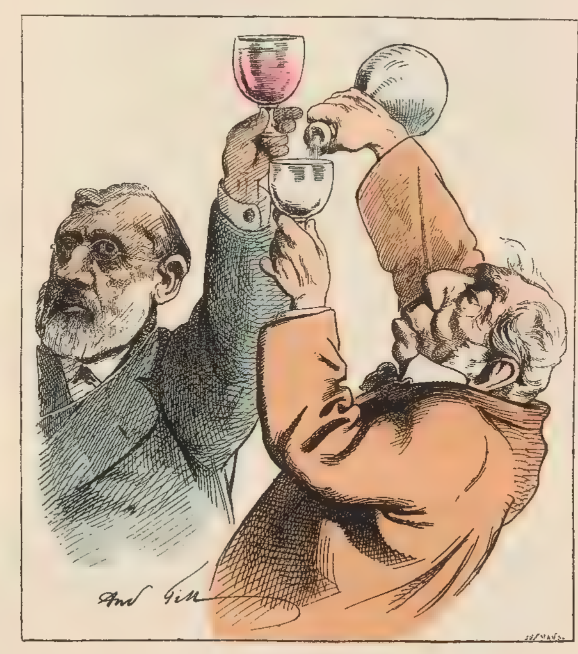
Grévy n'est point homme du monde : quand il a travaillé avec une puissance merveilleuse d'effort intellectuel sept ou huit heures, il va faire avec quelques amis une partie de dominos ou de billard, et ne tient aucun compte du *cant*.

N° 234. — *20 avril.* **Grand Écart!**

Il a de bien mauvaises cartes en main, mais le joueur est malin.

N° 235. — *27 avril.* **M. de Rémusat.**

Deux candidats, même trois, se disputent le siège vacant du député Sauvage, décédé : M. de Rémusat, écrivain et homme




M. DE RÉMUSAT

politique; M. Barodet, ancien instituteur révoqué en 1849 pour ses opinions républicaines, candidat du parti radical; M. Stoffel, candidat du parti conservateur.

M. de Rémusat étant le candidat officiel du gouvernement, la censure n'autorisa pas le portrait de son concurrent.

La caricature de Gill, qui paraissait juste à la veille du scrutin, n'avait pourtant rien de subversif : elle mettait les deux candidats au même plan, l'un élevait son verre un peu plus haut, son vin avait un peu moins d'eau, c'est vrai, mais tous deux ne trinquaient pas moins à la même santé.

Nous avons dit déjà que la censure n'est pas artiste, notons encore qu'elle n'est pas davantage intelligente, car l'effet produit par cette lacération du dessin fut tel que l'électeur averti fit sortir de l'urne le nom de celui dont on avait voulu lui cacher la figure : M. Barodet.

L'édition de luxe de *l'Éclipse* a publié le dessin dans son intégralité.

Un détail curieux de statistique montre la débauche de papier qui, depuis, a marqué d'autres batailles électorales. Le comité Barodet imprima pour sa part : 93.000 affiches, 180.000 placards, 1 million 500.000 bulletins de vote. L'élu obtint 180.045 voix, 45.800 de plus que son concurrent.

N° 236. — *4 mai.* **Ruiné.**

Triste métier par le temps qui court !...

Tout le monde connaît ces figuristes italiens qui, le jour, s'installent sur le parapet d'un pont passager, et, le soir, courent les terrasses des cafés pour vendre leurs plâtres : Diane, Vénus et autres Grâces.

C'est ce type du pavé parisien que Gill prend comme modèle pour marquer la débâcle des vieux partis... vieux débris.

Son nez s'allonge devant son éventaire désert... Quelle dèche, mon Empereur !

N° 237. — *11 mai.* **E. Lockroy,** député de Marseille.

Journaliste parisien, né en 1838. Condamné à un mois de prison et cinq cents francs d'amende pour un article intitulé : *La libération du territoire.*

C'est pendant qu'il subissait sa peine que M. E. Lockroy fut élu, dans une élection partielle (27 avril 1873), représentant du département des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale par 55.830 voix.

Le rédacteur au *Rappel* siégera à l'extrême gauche.

N° 238. — **Bien rugi, Lyon !...**

Un lion sort de l'urne le candidat Ranc. Victoire sur toute la ligne. Paris, Lyon, Marseille ! Le 27 avril, c'était Paris qui nommait Barodet avec 180.045 voix ; à Marseille, Lockroy obtenait 55.830 suffrages, et le 11 mai, Lyon envoyait à Versailles, Ranc, l'élu de 89.045 suffrages.

P. L. M. Plaignez la Monarchie !

N° 239. — *25 mai.* **Le Droit prime la force.**

La jeune République dompte la Monarchie représentée par un ours.

N° 240. — *1er juin.* **M. Martel,** vice-président.

Homme politique né en 1813. Jules Grévy ayant donné et maintenu sa démission de président de l'Assemblée, les gauches firent choix pour le remplacer, du vice-président, M. Martel qui, le 4 avril, n'obtenait que 285 voix contre 304 données à M. Buffet.



M. MARTEL

N° 241. — *8 juin.* **Petit Bonhomme vit encore** (centre gauche).

Le 19 mai, trois cent seize députés réunis chez le général Changarnier arrêtaient les termes d'une interpellation sur la politique générale :

« Les soussignés, convaincus que la gravité de la situation exige à la tête des affaires un cabinet dont la fermeté rassure le pays, demandent à interpeller le ministère sur les dernières modifications qui viennent d'être opérées dans son sein, et sur la nécessité de faire prévaloir dans le gouvernement une politique résolument conservatrice. »

Le 24 mai M. Thiers, du haut de sa tribune, répondait à cette attaque en faisant remarquer qu'il eût été préférable d'attendre encore cinq semaines (car alors le territoire eût été entièrement affranchi de l'occupation étrangère); il rappelle qu'il a accepté le pouvoir comme « un acte de dévouement » et qu'il l'a exercé « abreuvé d'amertume », mais qu'aujourd'hui le pays est relevé de ses ruines et qu'il faut sortir de l'indécision. Il a reçu le dépôt de la République : il le remettra intact au pays.

Enfin M. Thiers faisait parvenir à l'Assemblée sa démission, sur un ordre du jour voté par 360 voix contre 344 sur 707 votants et ainsi conçu :

« L'Assemblée nationale, considérant que la forme du gouvernement n'est pas en discussion, que l'Assemblée est saisie de lois constitutionnelles présentées en vertu d'une de ses décisions et qu'elle doit examiner. Mais que dès aujourd'hui, il importe de rassurer le pays en faisant prévaloir dans le gouvernement une politique résolument conservatrice. Regrette que les récentes modifications ministérielles n'aient pas donné aux intérêts conservateurs la satisfaction qu'ils avaient le droit d'attendre et passe à l'ordre du jour. »

Pendant que cette nouvelle était accueillie par le pays avec stupeur, celui qui depuis plus de deux ans présidait aux destinées de la France prenait place comme simple député au *centre gauche* de l'Assemblée. Il rentrait dans le rang après avoir bien servi son pays; nos forces militaires étaient réorganisées et disciplinées, les finances et le crédit rétablis, la reprise des affaires assurée, les souvenirs matériels de l'année terrible en partie effacés, le territoire à la veille d'être définitivement libéré. L'Assemblée nationale l'avait secondé dans son œuvre militaire et financière, mais c'est lui seul qui avait conduit les négociations libératoires avec l'Allemagne.

La nomination du maréchal de Mac-Mahon à la présidence de la République par 390 voix sur 392 votants, la gauche tout entière s'étant abstenue, inaugure le gouvernement de l'*ordre moral*.

N° 242. — *15 juin.* **M. Buffet,** président de l'Assemblée nationale.

Avocat, né en 1818. Au lendemain des débats terminés par le renversement de M. Thiers, le président de l'Assemblée nationale dut annoncer l'élection du maréchal de Mac-Mahon à la présidence de la République, et il essaya de prononcer quelques paroles de remerciement à l'adresse du président démissionnaire ; mais il fut interrompu par les protestations de la gauche : l'un de ses membres, M. de Pressensé, l'invita donc à ne pas donner « à l'ingratitude les apparences du respect ».

Drapé dans sa toge, il plaide assurément une cause. Laquelle? Cherchons un peu la pièce à conviction. C'est tout simplement une clochette sous l'aspect délicat d'une fleur de lys dont on voit encore la tige entre ses doigts et que la censure fit supprimer.

Rendu ainsi parfaitement incompréhensible, Gill souligna alors son dessin de ces deux mots : *Centre droit.*

N° 243. — *22 juin.* **M<sup>me</sup> Angot.**

Par la grâce du Sacré-Cœur de Jésus et la volonté de la *censure,* ce numéro publie en première page la chanson d'Ange Pitou, encadrée des couleurs nationales :

C'n'était pas la peine
C'n'était pas la peine
Non, pas la peine assurément,
De changer de gouvernement !

Le dessin qui devait accompagner ces couplets, représentant M. Thiers sous le costume de M<sup>me</sup> Angot, a été interdit par la censure, seule cause du retard subi cette semaine dans

l'apparition du journal. Les ministères passent, mais les dessins restent ! Il y a lieu d'espérer que nous pourrons bientôt donner au public l'œuvre très originale de Gill.

N° 244. — *29 juin.* **Le Triomphe de l'ordre.**

On voit dans une sorte d'apothéose la France se jeter au cou de M. Broglie, armé d'un glaive.

A leurs pieds, au premier plan, est un forçat chargé de fers, qui n'était autre que Gambetta quand Gill présenta son dessin à la censure. On ne saurait le reconnaître ici.

Il a été publié, sans retouche, dans l'édition de luxe.



LA FILLE DE M^me ANGOT

*Dessin interdit.*

Le duc de Broglie, né à Paris en 1821, débuta dans la diplomatie sous le ministère Guizot qui l'envoya à Madrid. Sous la République de 1848, et pendant presque tout le règne de Napoléon III, il se consacra à la défense des intérêts catholiques.

Membre de l'Assemblée nationale, en 1871 il fut nommé ambassadeur à Londres par Thiers, à qui il était uni par des relations déjà anciennes, mais il ne tarda pas à se séparer de lui, et devint l'âme de toutes les combinaisons parlementaires ourdies pour renverser le président de la République.

A propos de Gambetta, dont l'activité gênait les menées réactionnaires, rappelons ici les paroles qu'il prononçait au Havre le 18 avril 1872 : « Si le gouvernement républicain a paru, au milieu des désastres, comme le seul possible, c'est que, seul, il s'est trouvé debout au milieu du danger. Au moment de la catastrophe, nul n'a pensé à un autre gouvernement. Où étaient les prétendants ?... »

Et l'orateur républicain qui s'était successivement fait entendre à Bordeaux, Saint-Quentin, Toulon et Angers ajoutait encore : « Il y a des gens, je puis dire des hommes d'esprit, ma foi ! qui ont cru en faire preuve en m'appelant *commis-voyageur*. Cela n'est

pas fait pour m'humilier. S'ils ont cru toucher en quoi que ce soit ma vanité ou mon amour-propre en répétant cette plaisanterie, ils se sont cruellement... j'allais dire grossièrement, trompés. Je n'en rougis pas ; je suis en effet un voyageur, et le commis de la démocratie, c'est ma commission, je la tiens du peuple. Tant pis pour ceux qui passent leur vie à débiter ces misères. »

N° 245. — **L'Auteur de la Révolution** (Jules Claretie).

C'est au lendemain même des événements que Claretie a publié son livre. Malgré le recul des années qui peut manquer à pareille œuvre, cette *Histoire de la Révolution de 1870-71* est presque définitive, tant l'auteur y a apporté de sincérité et de clarté. *Liber libro,* libre par le livre, telle est la devise qui guide le jeune écrivain.

N° 246. — *13 juillet.* **Flux et reflux** (Souvenir de Trouville).

Rendu à la vie privée, pour ainsi dire, M. Thiers peut méditer sur les fluctuations de la vie politique. Mais quelles que soient ses réflexions, elles ne sont point celles d'un homme à la mer, on peut en être sûr.

N° 247. — *20 juillet.* **Perruque blonde et collet noir.**

Groupe de conspirateurs, scène imitée de *la Fille de Mme Angot.*

N° 248. — *27 juillet.* **Conserves.**

Un bocal de cornichons hermétiquement bouché sur lequel est penchée, souriante, une bonne ménagère. Le cornichon est un condiment savoureux, ce qui explique, pour une fois, l'indulgence de la censure.

N° 249. — *3 août.* **M. de Choiseul** (marchand d'oublies).

C'est une charge des plus intéressantes, au point de vue politique, dont l'origine et dont les démêlés avec la censure méritent d'être consignés tout au long.

« Les susceptibilités de la déesse Anastasie Fulbert sont devenues, depuis quelque temps, si énormes, que déjà vingt fois nous avons eu le projet de faire pour les dessins de notre ami Gill ce que *l'Illustration* fait pour ses rébus :

Les publier, sans commentaires, tels qu'ils nous reviennent de la censure, et offrir une prime à ceux de nos lecteurs qui en comprendraient le sens.

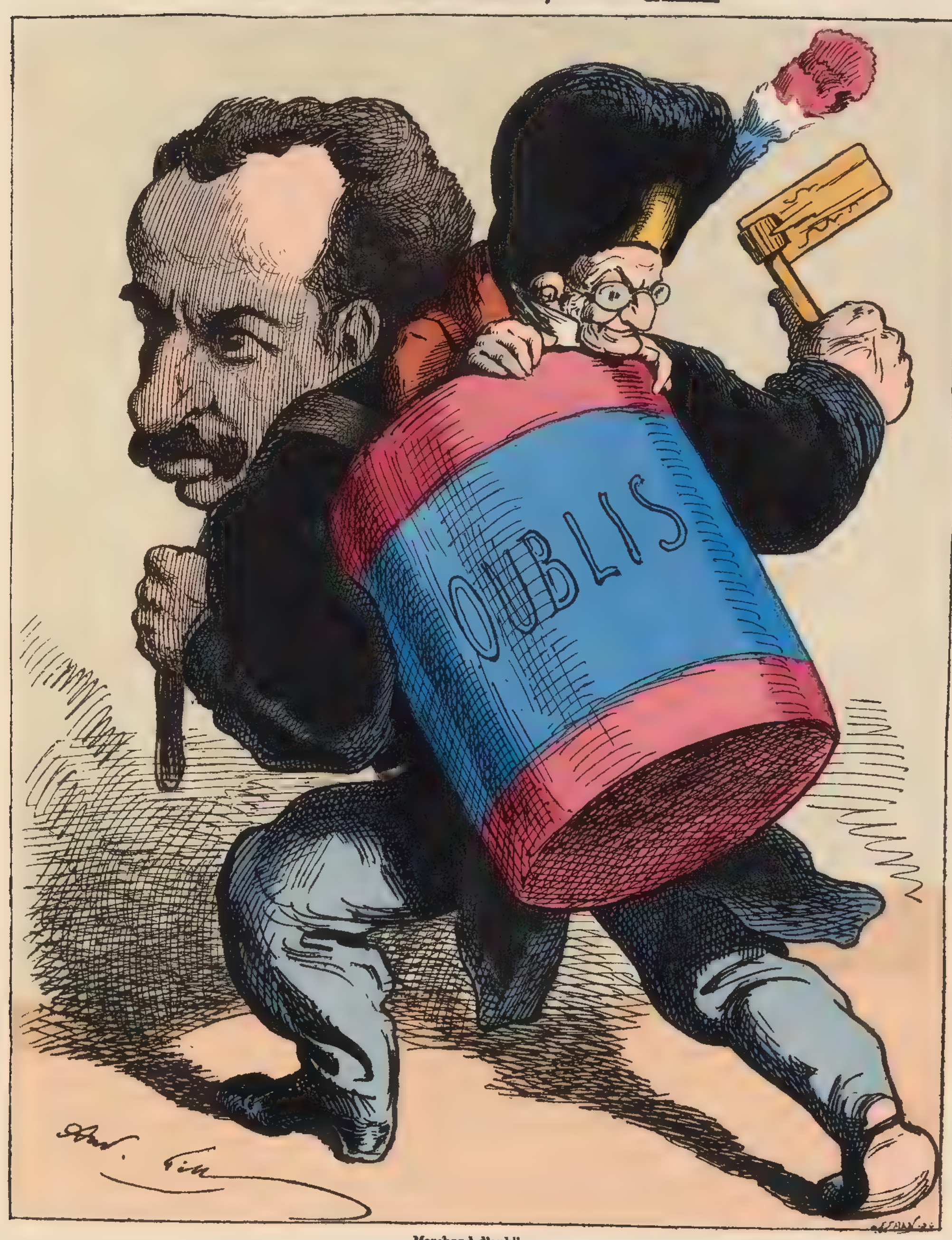
Nous serons obligés d'en venir là.

On se souvient qu'au début de la séance du 11 juillet, M. le président Buffet éprouva le désir bien légitime d'exhaler dans un pieux cantique l'enthousiasme qui l'avait saisi la veille, à la vue de notre splendide armée passée en revue par Nasser-Eddin.

On se souvient aussi qu'en cette circonstance l'émotion, trahissant la verve habituelle de l'honorable président, lui fit commettre une assez grave confusion ou, tout au moins, un grave oubli.

Ne se souvenant plus que M. Thiers avait été pendant deux ans au pouvoir, M. Buffet sembla croire que le relèvement éclatant de l'armée française avait été opéré en cinq

**M. DE CHOISEUL, PAR GILL.**




Marchand d'oublis.

semaines par M. Mac-Mahon, qu'il inonda, à ce propos, de louanges retentissantes, à la face du pays.

L'Assemblée, victime sans doute de la même émotion, acclama naturellement le maréchal et ne pensa pas, sur le moment, qu'il était peut-être bien un peu indécent de chanter si haut la gloire d'un homme qui venait de trouver un trésor dans la housse d'un fauteuil, et de ne pas seulement avoir l'air de faire attention à celui qui l'y avait péniblement entassé pièce à pièce.

Quant au pays, qui a, lui, la tête assez solide pour que le bonheur qu'il éprouve ne lui fasse pas complètement perdre de vue à qui il le doit, il trouva que le président et l'Assemblée avaient bien peu de mémoire quand il faut se souvenir, pour des gens qui en ont tant quand il faudrait peut-être un peu oublier.

Cependant, le lendemain, un jeune député, M. Horace de Choiseul, monta à la tribune et voulut signaler à M. Buffet son... absence de la veille.

Aujourd'hui encore, cependant, nous allons essayer d'expliquer au public le dessin que « nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant lui » et qui est, pour la partie intelligente, de M. André Gill, et pour la partie... (soyons poli) inintelligible, de Mme Anastasie, née Debonvouloir.

Voici l'historique de notre nouveau forfait :

Cet incident nous avait semblé digne d'être consigné à la première page de *l'Éclipse*, et Gill fit le dessin que vous savez, ou plutôt non, que vous ne savez pas.

Il représentait M. Horace de Choiseul en marchand d'oublies, la boîte au dos; de cette boîte sortait M. Thiers en lunettes et en bonnet à poil.

On porta cette feuille à Mme Anastasie Fulbert, qui, à première vue, se cacha la tête dans son tablier pour ne pas voir une pareille horreur!...

Un instant, on craignit l'évanouissement.

Enfin, Anastasie Fulbert risqua un œil; mais son premier mot fut, en nous montrant la porte :

— Jamais!...

On essaya de la calmer, en lui expliquant que ce dessin n'était pas commandé par l'Internationale, qu'il s'agissait tout simplement de montrer au public le ferme et courageux député tirant de la *boîte aux oublies*, le grand citoyen dont l'Assemblée feignait de ne plus vouloir se souvenir.

Enfin, pour lever ses scrupules, on lui mit sous les yeux la lettre suivante :

« *Publiez sur moi, monsieur le rédacteur en chef, tout dessin que vous jugerez convenable. Je voudrais que, les devoirs étant les mêmes, la liberté fût égale pour le crayon et pour la plume.*

*Croyez à ma parfaite considération.* » Horace de Choiseul.

La verte appréciation de la censure du crayon contenue en ces lignes, fit faire une forte grimace à Anastasie Fulbert, mais ne put l'attendrir.

Cependant, l'heure pressait, on allait mettre le journal sous presse.

On n'a pas toujours prêt un dessin représentant la future église du Sacré-Cœur de Jésus sur la butte Montmartre.

Mme Anastasie Fulbert demanda la suppression de M. Thiers.

A cette condition, elle autoriserait le dessin.

Il fallut se soumettre.

Et voilà pourquoi, chers lecteurs, nous vous offrons encore aujourd'hui un dessin dont la censure a presque fait une énigme.

Le dessin *complet* de Gill va retrouver ses aînés dans notre *carton des refusés,* qui est devenu, nous pouvons le dire sans trop de vanité, une curiosité artistique d'un très grand attrait.

Nos amis le disent, du moins.

Et le cadenas qui ferme le *carton des refusés* s'ouvre assez facilement pour que la réputation de la galerie qu'il renferme soit déjà grande.

LÉON BIENVENU. »

Né en 1837, le comte Horace de Choiseul est un des plus jeunes représentants du pays. Ancien sous-lieutenant, décoré de la médaille militaire, il démissionna après douze années de service.

Élu en 1869, il siégea au centre droit, vota avec l'opposition, se prononça contre le plébiscite et appuya les protestations de M. Thiers contre la déclaration de la guerre. Commanda en 1874 le 94e bataillon de la Garde nationale. Élu en février 1871 par la Seine-et-Marne, il fut nommé bientôt ministre plénipotentiaire en Italie, poste qu'il occupa jusqu'en novembre.

Rallié franchement à la République, il a pris place au centre gauche. C'est un gentilhomme au-dessus des préjugés de caste par son intelligence, ennemi de la réaction par l'expérience des classes de la société et des événements de la politique qu'il a traversés.

N° 250. — *10 août.* **La Belle aux lois dormant.**

La belle... hum! On dirait plutôt une vieille fée. Mais, chut! tout dort au château de Versailles. Lois, projets, décrets, tout dort...

Ce sont les vacances parlementaires.

N° 251. — *17 août.* **Aux Champs.**

Ce sont les vacances parlementaires. Nos élus en profitent pour visiter leur fief électoral.

Et mossieu le député plastronne devant Jacques Bonhomme, sa femme, ses mioches, et veau, vache, cochon, couvée se pressent sur son passage; jusqu'au vieux garde champêtre, débris de la Grande armée qui, pour la circonstance, a revêtu son ancien uniforme et bat aux champs en son honneur!

N° 252. — *24 août.* **La Reprise des affaires.**

C'est la canicule. Tout le monde souffre de chaleur et meurt de soif. Seul le marchand de coco est heureux autant que surpris qu'on dise que les affaires ne vont pas.

N° 253. — *31 août.* **Embrassons-nous, Folleville.**

Sous ce titre d'une pièce de Labiche, voici deux anciens partis qui s'étreignent; on pourrait croire, en voyant ce dessin, que c'est avec les meilleures intentions du monde; mais point, et c'est là tout l'esprit de cette charge qui les montrait avec des pistolets, et,

que la censure intervenant a fait rentrer dans les poches. Quant au parapluie de l'un d'eux, il aura été envoyé au Mobilier national (section Louis-Philippe).

N° 254. — *7 septembre.* **Les Quatre vents.**

Une girouette marquant comme points cardinaux les quatre partis politiques qui se disputent le pouvoir : C, pour le comte de Chambord ; R, pour la République ; A, pour le duc d'Aumale et N, pour Napoléon.

*Aura popularis.*

N° 255. — *14 septembre.* **Répétition générale,** par Job.

Pour la rentrée prochaine un orateur de la droite étudie une romance nouvelle, *Vive Henri V.* La tribune sera remplacée par un piano.

Trois dessins de Gill ont été refusés à tour de rôle par la censure : *Toto chez Tata; Passez muscade* et *l'Ordre règne à Varsovie.*

N° 256. — *21 septembre.* **L'Union fait la farce.**

Et c'est de la discussion que jaillit... le coup de poing, entre *l'Univers, l'Ordre, le Français,* et *le Constitutionnel.*

N° 257. — *28 septembre,* **Brûlons du sucre.**

Le 13 septembre, les Allemands quittaient Verdun, et le 16, la France était rendue aux Français.

La libération du territoire est un fait accompli.

Le spirituel dessin que Gill publie à cette occasion représente M. Thiers, mais pour vaincre l'hostilité du gouvernement d'alors contre l'ancien président de la République, notre caricaturiste a eu la sagesse, ou la malice si l'on veut, de ne point lui mettre de lunettes !

La censure n'y ayant vu que du feu... brûlons du sucre !

N° 258. — *5 octobre.* **Les Petits mordent.**

Tarteifle ! jusqu'aux insectes français qui nous tiennent rancune.

Après l'invasion allemande, l'invasion de punaises à Strasbourg, dans une chambre d'hôtel.

N° 259. — *12 octobre.* **M. Tirard.**

Pierre Tirard, négociant en orfèvrerie et bijouterie, né en 1827 à Genève, de parents français.

Se fit connaître en politique lors de l'élection Bancel dont il soutint en 1869 la candidature contre Émile Ollivier. Nommé provisoirement maire du IIe arrondissement après le 4 septembre, il fut maintenu dans ses fonctions, puis le 8 février 1871, élu représentant à l'Assemblée nationale.

Il signa l'affiche des maires et des députés de la Seine, consentant aux élections du 26 mars, fut nommé membre de la Commune dans son arrondissement et lors de la première réunion de cette assemblée à l'Hôtel de Ville, donna sa démission en protestant contre les droits politiques que prétendaient s'arroger les nouveaux élus. Retourna à Versailles où il reprit sa place aux bancs de l'extrême gauche.

N° 260. — *19 octobre*. . . . . . . . . . . . .

Un soldat allemand est représenté badigeonnant avec du bleu de Prusse l'Alsace et la Lorraine sur la carte de France.

Tournons la page et lisons :

Notre dessin paraît aujourd'hui sans titre et sans légende.

Pourquoi?

— « Ainsi le veulent les dieux! » répondrait un ancien.

Notre dessin paraît donc sans légende et sans titre, mais notre public, sans être César (ce dont le ciel le préserve!) saura bien lui trouver des commentaires.

Qui dit commentaires dit explications.

D'ailleurs, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner que si parmi tous les nombreux métiers que peuvent exercer les hommes, il s'en trouve qui soient malpropres, mais honnêtes, il s'en rencontre qui sont aussi malhonnêtes que malpropres.

UN MÉTIER SALISSANT

Par exemple, c'est celui qui consiste à barbouiller au moyen de l'unique couleur que l'on possède les choses qui autrefois étaient de trois couleurs.

Ça réussit parfois. On arrive à la teindre d'une façon uniforme, momentanément; mais après s'être mis beaucoup de taches, après s'être embrené jusqu'au coude, on n'a fait qu'une fort méchante besogne. Et souvent, enfin, on reconnaît qu'on a travaillé pour le roi que vous savez...

Si les *dieux l'avaient permis,* — pour continuer à parler comme l'ancien, — nous aurions pu vous offrir une jolie image. Mais les dieux ne l'ont pas permis. — Mais qui sait? Si vous êtes bien sages, nous pourrons peut-être vous en faire cadeau plus tard.

L'image en question, que nous avons remise dans nos cartons avec regret, représente :

LES PRÉTENDANTS DE FRANCINE

Francine, une jolie et fraîche bouquetière, offre un bouquet de roses rouges et blanches et de bluets au bien-aimé de son cœur, un robuste plébéien, franc du collier, dur au travail, et loyal jusqu'au bout des ongles. Derrière la jolie fille se trouvent trois prétendants, fort désappointés, mais ayant pour fiches de consolation, trois fleurs que leur abandonne la bouquetière; ces trois fleurs sont, on le sait du reste, le lys, la violette et la *crête de coq*.

Car maintenant, les orléanistes peuvent effeuiller une fleur du nom de crête de coq, laquelle appartient à la famille des amarantacées.

N° 261. — *26 octobre*. **L'ouvrier Gilbert** (M. Dumaine).

La reprise de *Marie Tudor,* pour l'ouverture du nouveau théâtre de la Porte-Saint-Matin, nous vaut le portrait de M. Dumaine, choisi par Victor Hugo pour jouer le rôle de l'ouvrier Gilbert.

On remarquera que l'ombre silhouettée du puissant artiste est coupée net à la hauteur de l'épaule. Dans l'original du dessin, elle se poursuivait par la tête en profil d'un ouvrier parisien (?).



N° 262. — *2 novembre.* **Messieurs, quand il vous fera plaisir.**

Par ces paroles onctueuses un maître de cérémonie nous invite à... tourner la page. Dans l'intérieur donc, de *l'Éclipse,* à la troisième page, nous trouvons cette note encadrée :

*A cette place se trouvait un dessin représentant un cercueil marqué aux initiales de la République Française : R. F. — Ce dessin qui complétait celui de la première page a été interdit par la censure.*

Dans l'édition de luxe, ledit cercueil est imprimé en *seconde page,* de sorte qu'en regardant la première on peut voir, par transparence, toute la composition.

Se doutant bien que la censure ferait des difficultés pour avaler d'une seule bouchée un tel morceau, Gill avait eu l'ingéniosité de scinder son sujet. Malgré tout, le cercueil fut impitoyablement refusé. De peur encore que l'idée de l'artiste n'amusât le public, la note explicative ne fut même tolérée qu'en *troisième page.* C'est peut-être compliqué, mais c'est assurément *énaurme,* comme disait Gustave Flaubert.

Notons enfin que ce dessin parut à la veille de la rentrée de l'Assemblée nationale (5 novembre), et que ce fut pendant les vacances parlementaires des mois d'août, septembre et octobre que les monarchistes, croyant enfin l'heure décisive, firent un suprême effort pour restaurer la royauté légitime en France.

N° 263. — *9 novembre.* **Le Roi d'Yvetot.**

A propos de la lettre du comte de Chambord, datée de Salzbourg le 27 octobre, adressée à M. Chesnelong, qui parut le 30 dans *l'Union* et dans laquelle il se déclarait résolu à ne pas consentir le sacrifice de son honneur, à ne pas inaugurer un règne réparateur et fort par un acte de faiblesse.

Il s'agissait de la couleur du drapeau.

Il était un roi d'Yvetot
Unique dans l'histoire,
Écrivant tard, abdiquant tôt,
Par respect pour sa gloire.

N° 264. — *16 novembre.* **La Peau de l'ours.**

Toujours à propos des menées monarchistes. On sait que le comte de Chambord vint à Versailles pour « se trouver seul à seul avec le maréchal de Mac-Mahon et conférer avec lui des besoins de la France, de ses souffrances et de son avenir. » Il y séjourna du 9 au 20 novembre.

Un journal (*Le Figaro?*) avait déjà annoncé l'entrée prochaine du Roy dans sa bonne ville de Paris.

N° 265. — *23 novembre.* **Les Canards du Capitole.**

*La Patrie, le Constitutionnel, le Pays, le Figaro, l'Ordre* et *le Gaulois* se trémoussent comme si une plaque de tôle rougissait au feu sous leurs pattes.

Coin! Coin! Coin!... Vive le Roy!...

Oyez plutôt le chant du cygne.

N° 266. — *30 novembre.* **L'Enterrement de la caricature.**

Plus sévère que jamais, la censure a tué la caricature. Gill avait beau présenter dessins sur dessins, elle les refusait tous, jusqu'aux plus anodins; on peut en juger maintenant par quelques-uns publiés depuis, tels que *Passez muscade,* n° 321 et les *Prétendants de Francine,* n° 361. Il fallait vraiment que le caricaturiste républicain fût enchaîné pour ne pouvoir, en cette période particulièrement critique, publier que des charges de tout repos comme celle de MM. Tirard et Dumaine.

La caricature politique est morte!

N° 267. — *7 décembre.* **L'Homme-chien.**

Ce phénomène, né en Russie, porte le nom de Fettichyen Adrian. Venu à Paris avec son fils Fédor dans le courant de 1873, pour s'exhiber au *Tivoli-Vauxhall.*

« Mangeons-nous les uns les autres », a écrit Gill au-dessous de son dessin, et le commentaire ajoute : « Ce moujik, échappé des forêts moscovites, n'a pas plutôt effleuré de la patte le sol du *Tivoli-Vauxhall,* — où règne une liberté sans bornes, — qu'il s'est transformé subitement :

L'animal a disparu...

Le citoyen seul est resté...

Mais, par exemple, où le citoyen redevient bête, — une bête furieuse, féroce, enragée, — c'est lorsque sous un pantalon, il flaire un bas de soie, un mollet monarchistes... »

Nous aussi, devons flairer sous le pantalon le bas de soie qui existait tout d'abord et que la censure ne permit point.

N° 268. — *14 décembre.* **Les Saltimbanques.**

Arrachez! ne guérissez pas!

« Non, la caricature n'est pas morte!

Le convoi que nous suivions l'autre jour, c'était celui des bonnes et braves charges politiques, loyales et franches, dont nous avons eu fréquemment à déplorer la perte, nous voulons dire l'interdiction.

Non, la caricature n'est pas morte!

Et la preuve, c'est que nous communiquons aujourd'hui, par le dessin ci-contre, une série nouvelle : *les saltimbanques, les charlatans, les empiriques...*

Ils ne veulent pas guérir; ils arrachent!

Nous aurions pu donner à notre charlatan le costume militaire qu'il endosse généralement sur les places publiques; il aurait dû tenir un sabre, le sabre traditionnel avec lequel il annonce qu'il fera sauter les chicots les plus rétifs hors de leur alvéole. Nous ne l'avons pas fait de bonne volonté par crainte des allusions malignes. »

L'édition de luxe nous montre le sabre que la censure a fait remplacer par une canne.

N° 269. — *21 décembre.* **Triste Situation.**

A la recherche d'une bonne Constitution.

Devant ce pauvre hère décharné, entièrement dépourvu de tout vêtement, de tout accessoire et sans geste équivoque, on ne saurait croire que la censure ait pu exercer sa vigilance.

Eh bien, si : par ordre de la censure le dessinateur dut corriger... l'épine dorsale!
Il ne reste plus qu'à fermer l'École des Beaux-Arts.

N° 270. — *28 décembre.* **Souvenirs.**

*Il y a trois ans.* Le sol français résonnait sous la botte de l'envahisseur.

Il y a trois ans, Paris bombardé souffrait de faim et de froid.

Il y a trois ans des milliers de braves, que personnifie ce héros inconnu, étaient fauchés par la mort.

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire,
Leur sang fait une mare affreuse sur la terre;
Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert;
Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes;
Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant;
La neige les modèle avec son linceul blanc;
On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée;
Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard;
Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
Les nuits passent.....

Victor Hugo : *L'Année terrible.*

1874. — Septième année. Volume VII. — N°s 271 à 322.



N° 271. — *4 janvier.* **1874.**

**Les Étrennes d'Anastasie.**

La nouvelle année s'ouvre aujourd'hui sur une page où la censure perd à peu près tous ses droits. Une fois n'est pas coutume. A demain le tour des polichinelles de la politique.

N° 272. — *11 janvier.* **MM. Lachaud père et fils.**

En ce temps de liberté illimitée, où il est permis aux journaux de s'occuper de tout, à la condition de ne toucher à rien, l'esprit de nos dessins, — trop souvent mutilé, hélas! par les ciseaux de la censure, — avait tenté de se réfugier dans l'à-peu-près, dans le sous-entendu, dans l'accessoire, dans le détail...

Cette dernière ressource vient de nous être enlevée... pour nos étrennes :

Voici que l'à-peu-près, le sous-entendu, l'accessoire, le détail sont devenus coupables, subversifs, dangereux et révolutionnaires à tous les chefs, — y compris celui de la *Division de la Presse.*

C'est ainsi que dans le portrait-charge ci-dessus de M°s Lachaud, père et fils, — que

ceux-ci nous avaient bénévolement octroyé l'autorisation de publier, — Gill avait crayonné aux pieds du célèbre avocat un énorme casque prussien, dans lequel le défenseur du sieur Bazaine puisait à pleines mains les arguments et les certificats qu'il pouvait croire utiles à son client...

Ce détail, cet accessoire nous avaient semblé rendre, — d'une façon aussi complète qu'inoffensive, la physionomie, le système de la plaidoirie de Me Lachaud.

La censure nous a enjoint d'avoir à supprimer le casque et à biffer *certificat*, sur le papier que l'avocat avait à la main!

N'est-ce pas, à la fois, puéril — et désolant?

*L'Éclipse.*




MM. LACHAUD, PÈRE ET FILS

*Dessin avant la censure.*

N° 273. — *18 janvier.* **Les auteurs de Jean de Thommeray.**

MM. Émile Augier et Jules Sandeau sont présentés sur le théâtre de leurs exploits, c'est-à-dire que le Théâtre-Français leur sert de piédestal. Le monument est complété par le masque dramatique de Mounet-Sully, leur principal interprète.

N° 274. — *25 janvier.* **Canaille et Cie.** (Paulin-Ménier.)

Grand premier rôle du théâtre de l'Ambigu. Il y joua : *Les Paysans, le Drame de famille, la Closerie des genêts, Roquelaure, l'Oncle Tom, le Château des tilleuls.*

Le talent original qu'il montra surtout dans *le Courrier de Lyon* lui valut une grande popularité; il a joué encore avec succès dans *les Cosaques, le Médecin des enfants, l'Escamoteur, la Fille du paysan, les Drames du cabaret,* et enfin : *Canaille et compagnie.* Titre d'actualité politique s'il en fut jamais!

N° 275. — *1er février.* **M. Ricard.**

Amable Ricard, né en 1828, avocat au barreau de Niort. Attaché aux institutions

républicaines de 1848, il protesta hautement contre le coup d'État de 1851 et n'échappa que difficilement à l'arrêt d'expulsion lancé contre lui.

Nommé préfet des Deux-Sèvres à la suite de la révolution du 4 septembre, et élu représentant à l'Assemblée nationale aux élections de février 1871.

Le caricaturiste le représente s'escrimant en faveur de la Presse (interpellation du 21 janvier).

N° 276. — *8 février.* **Louis Blanc.** (Le 41e fauteuil de *l'Éclipse.*)

Né en 1811 à Madrid, où se trouvait alors sa famille originaire du Rouergue, vint à Paris en 1830, fut clerc d'avoué, puis maître d'études; parti pour Arras comme précepteur du fils d'un grand usinier, il voit de près, il observe, il étudie l'ouvrier; il trouve là les germes de sa fameuse théorie sur l'organisation du travail, attaquant l'individualisme et préconisant la solidarité.

De retour à Paris (1834), il écrivit dans les journaux de l'opposition : en 1839 il fonda la *Revue du progrès politique, social et littéraire.* Son *Histoire de dix ans* de 1830 à 1840, ayant établi sa réputation comme historien, il commença une *Histoire de la Révolution française* qu'il termina en exil. En 1848, il fit partie du gouvernement provisoire et fut élu député à la Constituante.

Accusé, sans preuves, d'avoir participé au mouvement du 15 mai et condamné à la déportation, il se réfugia à Londres, qu'il habita jusqu'à la chute de l'Empire. Rentré en France le 8 septembre 1870, élu député de la Seine le 8 février 1871, il demande vainement à l'Assemblée de Bordeaux d'aller siéger à Paris; à la fin de 1871, il revendiqua encore pour Paris le droit d'être le siège du gouvernement.

Les beaux discours de Louis Blanc ne se comptent pas : de la loi de l'Internationale, de la loi des Maires, de la loi des Trente, de la loi électorale, de la loi sur les pouvoirs publics, il a parlé de tout avec la même élévation de pensée, la même magnificence de parole.

N° 277. — *15 février.* **M. de Lorgeril.**

Vicomte de Lorgeril, journaliste-poète et député légitimiste, né en 1811, conseiller général des Côtes-du-Nord depuis 1848, élu le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale. Dans la séance du 6 mai 1871, M. de Lorgeril provoqua la nomination d'une commission d'enquête sur les actes de la délégation de Bordeaux; fut l'un des onze députés qui, le 20 janvier 1872, après la crise gouvernementale provoquée par le rejet de l'impôt sur les matières premières, refusèrent un vote de confiance à M. Thiers.

Signe particulier : partisan de l'impôt sur les chapeaux.

N° 278. — *22 février.* **François Polo.**

*L'Éclipse* porte aujourd'hui le deuil de son directeur.

François Polo, né le 22 septembre 1838 à Cayenne, vint à Paris vers l'âge de vingt ans. Tout en passant ses examens en vue de revêtir la robe d'avocat, il fit du journalisme comme correspondant dramatique du *Messager des théâtres* et chroniqueur de *l'Illustration militaire.*

Nous le retrouvons en 1865 à l'administration du *Hanneton,* journal des toqués, fondé en 1862 par Le Guillois. C'est alors qu'il eut l'idée de créer un *Charivari* à deux sous, un *Charivari* populaire, un *Charivari* aux bonshommes coloriés. L'idée était excellente; avec la collaboration des Mahalin, des d'Hervilly et des Gill, elle devenait géniale.

Le nom de Polo restera attaché à *la Lune,* comme celui de Philipon l'est à *la Caricature;* mais l'honneur, le grand honneur de sa trop courte carrière sera d'avoir créé une librairie essentiellement démocratique.

Nous voulons parler de la *livraison à dix centimes,* de ces petites feuilles populaires illustrées qui devaient répandre dans la classe ouvrière des livres jusqu'alors réservés, par leurs prix élevés, à la société aisée.

Parmi les ouvrages qui connurent le succès dans cette édition, certains restent estimés des amateurs de livres. Citons au hasard de la plume : *Le capitaine Fracasse,* de Th. Gautier, illustré par Gustave Doré; *l'Homme qui rit* et *les Travailleurs de la mer,* de Victor Hugo, avec illustrations de Daniel Vierge; *la Dame aux camélias,* de Dumas fils, dessins de Gavarni; *les Trois mousquetaires* et *Vingt ans après,* d'Alexandre Dumas; *la Vie de bohème,* d'Henry Murger, illustrée par A. Gill et F. Régamey; l'*Histoire de la République française 1789-1800,* d'Élie Sorin; l'*Histoire des Français,* de Th. Lavallée; etc., etc.

C'était là une œuvre de vulgarisation hardie et qu'on ne saurait trop louer!

A ce titre, François Polo aura bien mérité des Lettres et de la République.

N° 279. — *1er mars.* **M. Langlois.**

Amédée Langlois, né en 1819. Élève à l'École navale en 1835, enseigne de vaisseau en 1841, il donna sa démission à la veille de passer sous-lieutenant (1848).

Collabora au *Peuple,* de P.-J. Proudhon. En 1865, il assista aux derniers moments de son chef, dont il était devenu l'ami, et, en qualité d'exécuteur testamentaire, il surveilla la publication de ses œuvres posthumes. Membre de l'Association internationale des travailleurs, il assista, en 1869, au congrès de Bâle, comme délégué de la section française, et y défendit énergiquement le principe de la propriété individuelle.

Après le 4 septembre 1870, il organisa le premier bataillon de marche à la tête duquel il se signala. Cité à l'ordre de l'armée, il fut promu lieutenant-colonel, commandant le 18e régiment de marche. Le 19 janvier, il fut grièvement blessé à Buzenval et décoré de la Légion d'honneur.

Aux élections du 8 février 1871, il est nommé représentant à l'Assemblée nationale. Désigné par l'assemblée des maires et députés de Paris, comme commandant des gardes nationales de la Seine, il démissionne le 19 mars, convaincu qu'on ne pourrait immédiatement résister aux forces du Comité central. Retourné à Versailles, il fit à l'Assemblée partie de plusieurs commissions, entre autres, celle du budget, et présenta une proposition d'impôt sur tous les revenus, qui fut repoussée.

Le timbre sur la presse a en lui un de ses plus ardents adversaires.

N° 280. — *8 mars.* **M. Raoul-Duval.**

Edgar Raoul-Duval, né en 1832, a été successivement avocat général à Angers,

Bordeaux et Rouen; il donna sa démission à la chute de l'Empire. Élu le 2 juillet 1871, représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée nationale, il prit place au centre droit. Il se signala par ses attaques contre le gouvernement et l'administration du 4 septembre et contre M. Challemel-Lacour, dans l'orageuse discussion des marchés de Lyon.

La caricature traduit par un geste son éloquence enfiellée, réclamant pour ses adversaires ni plus ni moins que la potence.

N° 281. — *15 mars.* **M. de Belcastel.**

Jean-Baptiste-Gaston-Gabriel-Marie-Louise de Lacoste de Belcastel (ouf!), né à Toulouse en 1821. Il n'entra dans la vie politique qu'en 1871. Élu par la Haute-Garonne, le dernier sur dix — on fait ce qu'on peut — il prit place à l'extrême droite où il brilla par l'exaltation de ses opinions religieuses et monarchiques. Nous le trouvons parmi les onze qui refusèrent leur vote de confiance à M. Thiers, après la crise provoquée par le rejet de l'impôt sur les matières premières.

M. de Belcastel, n'aimant que la musique religieuse, demande un impôt de dix francs sur les pianos.

N° 282. — *22 mars.* **M. Christophle,** par Job.

Jurisconsulte, né en 1830, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation en 1856, il fit partie du conseil de l'Ordre de 1866 à 1869. Nommé préfet de l'Orne, le 6 septembre 1870, il organisa dans son département la défense nationale en équipant quatre bataillons de mobiles et trois légions de mobilisés. Au 8 février 1871, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale et siégea au centre gauche; a fait partie des commissions des lois sur la magistrature, les conseils municipaux, etc., etc.

En deuxième page, un article sur la censure.

« Inspiré par cette œuvre grandiose qui a nom : *Quatre-vingt-treize!*... Gill avait fait cette semaine son plus admirable dessin.

Comme sujet, rien de plus simple : Le maître sculptant les bustes de ces trois géants de la Révolution française : Danton, Robespierre et Marat. Dans un coin, — et sortant de la poche du poète — Georgette traçant avec son petit doigt, sur le socle du buste de Marat, des mots enfantins : Coco... poupoupe... bobo... pipi...

Comme exécution : un chef-d'œuvre. J'en demande pardon à Gill; mais jamais son crayon ne me parut à la fois plus puissant et plus gracieux que dans cette composition.

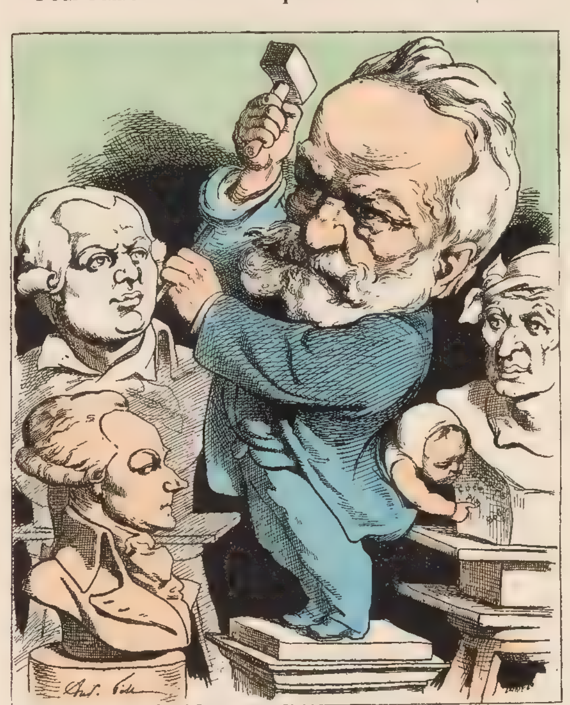
Soumis une première fois à Anastasie, ce dessin fut refusé. On ne se résout pas aisément à priver le public d'une œuvre de cette trempe. — Nous insistâmes.

Et le dessin fut présenté de nouveau à Anastasie avec cette lettre que nous avait adressée Victor Hugo, — et attestant suffisamment que Gill n'avait point dénaturé la pensée de son livre.

*J'ai vu le beau dessin d'André Gill. Il n'est pas seulement beau, il est charmant. L'enfant mêlé à ces figures sévères et terribles exprime gracieusement et gaîment la pensée du livre :* Quatre-vingt-treize, *et il est bon que, là où les passions humaines font trembler, l'innocence fasse sourire.* Victor Hugo.

Anastasie fut inflexible : elle repoussa définitivement ce dessin, et, comme d'habitude, ne donna même aucune raison de son refus.

Pour l'amour de Dieu!... qu'Anastasie nous dise donc une bonne fois ce qu'elle veut — ou ce qu'elle ne veut pas — si elle le sait elle-même, toutefois!



VICTOR HUGO

Voilà un dessin composé de trois hommes historiques, d'un grand écrivain et d'un bébé de vingt mois. Ce dessin, inspiré par une œuvre littéraire, une œuvre d'apaisement — car personne n'ignore que Victor Hugo a traité le chouan Lantenac avec autant d'égards que le sans-culotte Cimourdain; ce dessin, disions-nous, est proscrit brutalement, sans que l'artiste puisse seulement défendre son œuvre. Pourquoi?...

Anastasie prétendrait-elle maintenant faire oublier la Révolution et ses héros?

Effacer de notre histoire telles ou telles pages qui lui déplaisent?...

Ou bien est-ce la popularité de l'auteur des *Misérables* qu'elle vise, et à laquelle elle entend apporter tous les obstacles que met à sa disposition le régime du bon vouloir, dont elle relève uniquement?

Voyons, Anastasie!... ma belle, dis-nous donc ce qui te gênait dans ce dessin. Était-ce Danton? Était-ce Robespierre? Était-ce Marat?...

Tu ne dis rien... Était-ce Hugo?

Tu ne réponds pas... La petite Georgette, peut-être?...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Allons!... je crois bien qu'il faut que ce soit moi qui te le dise.

Anastasie!... mon ange!... tu n'as pas le sens commun, c'est connu; mais tu as le flair et l'horreur de tout ce qui est beau, de tout ce qui est fort, de tout ce qui est élevé.

Gill s'est encore une fois trompé.

Il avait fait un grand dessin sur un grand livre.

Il a oublié que son crayon était corvéable des petits hommes qui ne servent que les petites haines.

*L'Éclipse.* »

N° 283. — *29 mars.* **Il dit papa.**

A propos de l'anniversaire de la naissance du jeune prétendant de Chislehurst et de la visite que lui fit une délégation de bonapartistes.

N° 284. — *5 avril.* **M. Challemel-Lacour.**

Paul Challemel-Lacour, né en 1827. Professeur de philosophie au lycée de Limoges, il fut lors du 2 décembre signalé pour ses opinions républicaines, emprisonné à Paris, puis expulsé en 1852. Rentré en France, lors de l'amnistie générale du 15 août 1859, il collabora au *Temps,* à *la Revue nationale* où il se lia avec Gambetta.

A la fin de 1868, il fut poursuivi comme directeur de *la Revue politique,* à propos de la souscription Baudin. Nommé préfet du Rhône, après le 4 septembre, et commissaire de la République, il conserva cette situation difficile, jusqu'au vote des préliminaires de paix, 5 février 1871.

Après avoir accepté un mandat impératif, il fut élu le 7 janvier 1872, représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale où il prit place à l'extrême gauche. Challemel-Lacour est le rédacteur en chef du journal *la République française,* fondé par Gambetta, avec le concours de Spuller, Ranc, Allain-Targé, G. Isambert, Paul Bert, André Lefèvre, G. Avenel, Ph. Burty, etc., etc. Orateur distingué, il fit pendant les années d'exil de brillantes conférences; écrivain érudit, il publia en outre de nombreux articles sur les beaux-arts, le théâtre, la littérature, des études sur la philosophie individualiste et une traduction de l'*Histoire de la philosophie,* de Ritter.

Ce dessin le représente après la fameuse *charge* que fit contre lui M. de Carayon-Latour, l'accusant d'avoir donné l'ordre de le fusiller.

N° 285. — *12 avril.* **Pleine mer!** (Mon tableau pour le Salon.)

Au-dessus des vagues qu'éclaire un soleil radieux, six oiseaux volent à tire-d'aile.

Ces émigrants sont : Henri Rochefort, Paschal Grousset, Olivier Pain, Francis Jourde, Ballière et Grandthile évadés de la presqu'île Ducos, le 20 mars 1874, après un an et demi de déportation.

L'évasion du pamphlétaire, que nia tout d'abord le gouvernement de Versailles, passionna Paris pendant tout un mois. Enfin *le Journal officiel* publiait le 10 avril une dépêche sommaire de Nouméa, confirmant pleinement la réalité.

Le 16 mai, Rochefort se trouvant à bord du *Mikado,* qui cinglait vers l'Amérique, écrivait à sa fille une longue lettre d'où nous détachons ces quelques lignes : « Sache seulement, ma bonne mignonne, que nous avons été à la fois sous la dent des requins de la rade, sous les revolvers des gardiens de la presqu'île, et que la probabilité d'une noyade générale était le moindre de nos dangers. Pour te donner une idée de l'exaspération

produite sur les autorités de la Calédonie, apprends que Gaulthier de la Richerie, le gouverneur, lequel, du reste, est un assassin de profession, a cru un moment que nous nous étions réfugiés à bord d'un navire anglais, l'*Ellen Moris*, que le mauvais temps avait empêché de sortir du port de Nouméa, et qu'il a envoyé un détachement d'infanterie de marine, fusils chargés, à bord du bateau, avec ordre de nous fusiller sur place si on nous y trouvait. »

N° 286. — *19 avril.* **La Retraite d'Achille.**

Achille-Adolphe est retiré sous sa tente dont Patrocle Saint-Hilaire garde l'entrée; il prépare les poudre et ficelles parlementaires pour les grandes batailles que l'avenir réserve.

N° 287. — *20 avril.* **Études d'après les maîtres.** Œdipe et le Sphinx (Ingres).

Mlle Sophie Croizette et Coquelin cadet dans *le Sphinx,* d'Octave Feuillet, drame en quatre actes représenté à la Comédie-Française.

« Ce fut le premier grand succès de Croizette. Elle y joue avec un réalisme précurseur la scène où elle meurt empoisonnée. Elle avait inventé un « truc » ingénieux pour changer en une seconde sa physionomie.

Dès les premières atteintes du poison, elle portait à son visage ses mains dont les paumes étaient enduites d'une préparation à base d'oxyde de zinc. Vite, elle s'en frottait les joues. Une teinte cadavérique se répandait aussitôt sur ses traits. Mais l'idée vraiment ingénieuse était celle de rejeter en arrière ses cheveux blonds et fort beaux, qu'elle portait en frisons sur le front. D'un coup sa figure était allongée, changée, impressionnante à voir... » (J. NORMAND : *L'Armoire aux souvenirs.*)

N° 288. — *3 mai.* **Mesdames Théo et Judic.**

Pendant que la politique chôme, le théâtre bat son plein avec Offenbach qui bat la mesure de *Bagatelle* et de *Pomme d'Api,* aux « Bouffes-Parisiens ».

« Quoique le blond et le brun soient les deux couleurs les plus opposées l'une à l'autre, on concluait à juste raison que la fusion de ces deux nuances disparates était impossible, et que jamais le petit pied de Théo ne se poserait là où la bottine coquette de Judic piétinait si gentiment chaque soir. Mais un homme, pour qui le mot impossible n'est pas français, Offenbach, se mit dans la tête d'opérer ce miracle sans exemple dans l'histoire du théâtre : de faire jouer sur la même scène les deux divas qui sont devenues, grâce à sa baguette magique, les deux meilleures amies du monde. » A. MORTIER.

N° 289. — *10 mai.* **Mercure, dieu du commerce.**

Quel commerce? Enfin, il paraît que ça ne va plus : le malheureux en est réduit à porter son caducée chez ma Tante.

N° 290. — *17 mai.* **El Toréador.**

A propos de l'avènement d'Alphonse XII au trône d'Espagne.

N° 291. — *24 mai.* **Histoire naturelle,** par A. Humbert.
La femme de ménage (célérité, ordre, discrétion).

N° 292. — *31 mai.* **La Piste.**
« *Ut pictura poesis.* » En effet, le caricaturiste charmant et caustique de *l'Éclipse* se révèle ici comme un poète incisif et gracieux.

Chut!... Laissons ricaner la lune taciturne;
Et, sans l'interroger, proclamons tout d'abord
Qu'elle n'a vu, le long de sa ronde nocturne,
Que toi seul en cette île escarpée... et Chambord.

N° 293. — *14 juin.* **La Tortue et le chemin de fer.**
Fable dédiée aux mânes de M. Viennet, et dont voici la morale :

Si lentement qu'aille
La routine, à sa perte elle n'en court que mieux.
Bonne au dos, l'écaille
Est funeste aux yeux.

N° 294. — *14 juin.* **Lui, toujours lui.** (A. Thiers.)
Qui tient, encore et malgré tout, la clef de la situation.

N° 295. — *21 juin.* **L'Heure de l'absinthe.**

Ta prunelle d'horreur emplie
Semble, au fond de la mixtion,
Lire en caractère de lie
Ce long mot : *Dis-so-lu-ti-on!*

N° 296. — *28 juin.* **La Consultation.** (Thiers et Gambetta.)
Ce dessin, interdit pendant trois ans, nous montre, enfin d'accord, le docteur Tant pis et le docteur Tant mieux.

N° 297. — *5 juillet.* **Tabarin.** (Comédie française.)
Kime (*Mondor*), Coquelin (*Tabarin*), Coquelin cadet (*Fripe-Sauce*).

Bonaparte, Orléans, Chambord,
Sont déguisés sur cette estrade;
Je n'avais pas bien vu d'abord
Bonaparte, Orléans, Chambord.
Le premier seul, en cet accord,
A le profit de la parade...
Bonaparte, Orléans, Chambord
Sont déguisés sur cette estrade!

« Tabarin, c'est Coquelin, Coquelin c'est Tabarin; c'est pour fournir à Coquelin le moyen de faire une création que la pièce de M. Paul Ferrier a été conçue, écrite, reçue, répétée, jouée. Une création! voilà longtemps que Coquelin en attendait une. Les types

du répertoire auxquels le jeune comédien doit sa célébrité, ne lui offraient pas le plaisir et l'émotion de composer un rôle dans lequel personne n'avait brillé avant lui, de chercher des effets personnels sans être gêné par aucun souvenir, de se voir applaudi ou discuté, mais non pas comparé à quelque devancier illustre.

Une création! Cette ambition noble et légitime de tous les véritables artistes, M. Coquelin n'avait pu jusqu'à présent la satisfaire. Les personnages qu'il avait créés dans plusieurs comédies modernes n'avaient rien pu ajouter à ses succès; sa voix retentissante, sa verve si expansive et si communicative étaient à l'étroit dans le répertoire du jour.

Et voilà pourquoi on a joué *Tabarin.* » A. MORTIER.

N° 298. — *12 juillet.* **M. Thiers,** par E. Morin.

Gravure sur bois de L. Chapon publiée en noir.

Au-dessous on lit : Anastasie nous ayant refusé une *dizaine* de dessins, *l'Éclipse* est heureuse de pouvoir offrir à ses lecteurs un beau portrait de M. Thiers, qui a toujours su accorder au crayon une liberté relative.

En quatrième page, Hadol consacre dans sa semaine comique un croquis au principal auteur de *Un caissier,* comédie en un acte par A. Gill et G. Richard. « Gill vous indique un truc incrochetable : celui de marier votre fille à votre caissier. »

N° 299. — *19 juillet.* **Madame Anastasie.**

Touchatout qui a été, lui aussi, un de ses amants malheureux la dépeint non moins avantageusement dans son *Trombinoscope.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Quant aux dessins, elle a aussi ses quelques créatures qu'elle entoure d'une tendre bienveillance; elle prodigue des trésors d'indulgence aux cocotteries indécentes de Grévin, elle sourit avec bonté aux charges réactionnaires de Cham; mais le moindre coup de crayon de Gill lui donne des attaques de nerfs. Elle retourne les croquis du caricaturiste républicain avec des défiances infinies; elle cherche des allusions dans ses hachures, des profils séditieux dans les contours de ses ombres, et, dix fois sur sept, elle accouche de cette solution : Je ne vois rien, donc il doit y avoir quelque chose; elle repousse le dessin.

Au physique, Anastasie Censure est une vieille pointue qui se distingue par deux qualités maîtresses chez les servantes dévouées à l'arbitraire : une grande malveillance et un manque absolu d'esprit.

Ce qui exaspère surtout chez cette mauvaise pécore, qui s'imagine émarger encore au budget impérial, c'est sa stupidité. Elle persécute pour le plaisir de persécuter, mais sans savoir pourquoi. Elle serait bien embarrassée s'il fallait qu'elle justifiât les cascades de son crayon et de ses ciseaux. La loi, d'ailleurs, lui permet de ne donner aucune raison à ses refus; heureusement pour elle. Sans cela, elle ne se contenterait pas de faire mourir de faim les écrivains qui lui déplairaient, elle les ferait encore mourir de rire. »

N° 300. — *26 juillet.* **Sur quel pied danser?**

Notre ballerine qui est, comme la *belle Césarine,* la Vénus sans jambes, se demande avec angoisse quel parti prendre devant ces jambes différemment chaussées.

N° 301. — *2 août.* **La douleur de Paillasse.**

*Paillasse, mon ami, saute pour tout le monde.*
BÉRANGER.

A propos de la loi sur les saltimbanques,
Ne pouvant plus sauter pour personne.

N° 302. — *9 août.* **Chacun le sien.**

Blanche et flottante comme une aile,
La chemisette du petit
Sort des culottes que fendit
La prévoyance maternelle.

Que sa blancheur soit ou non celle
Du lis (sans tache à ce qu'on dit),
Je la préfère, ô cher bandit,
Aux malpropretés que l'on cèle.

Son drapeau, parbleu! chacun l'a,
Mais le déployer, tout est là!
Et je te loue, honnête mioche,

Effronté peut-être, mais franc,
Quand plus d'un le met dans sa poche,
D'arborer, toi, ton drapeau blanc.

N° 303. — *16 août.* **Le Chien du jardinier.**

PAROLES DE LOCKROY ET CORMON, DÉRANGÉES PAR ANDRÉ GILL
*Musique d'Albert Grisar.*

Le chien du jardinier
Est un chien bien particulier :
Devant son os qu'il considère
Il pass' le temps à ruminer
Sur ce qu'il doit faire ou n'pas faire
Pour empêcher les gens d'dîner;
Car il prétend, manie étrange,
Que personn' plus que lui ne mange.
C'est là son tic, son embarras;
Mang'ra-t-on? Ne mang'ra-t-on pas?
Ah! ah! comme on rirait
Le jour où quelqu'un mangerait!

Le chien du jardinier
Est encor bien plus singulier.
Il est sans goût pour la pâtée;
Mais qu'un voisin étourdiment
Vienne flairer à sa portée
L'objet le plus indifférent,
Soudain sa jalousie éclate,
Et, crac! il met dessus la patte.
C'est toujours le même embarras :
Mang'ra-t-on? ne mang'ra-t-on pas!
Ah! ah! comme on rirait
Le jour où quelqu'un mangerait!

*Pour copie mal conforme :*
ANDRÉ GILL.

N° 304. — *23 août.* **Histoire naturelle.** *Le Portier,* par A. Humbert.

N° 305. — *30 août.* **Nous ons voté.**

Pendant les vacances, des élections législatives eurent lieu dans une dizaine de départements : elles démontrèrent le progrès des idées républicaines.

N° 306. — *6 septembre.* **Trois moissonneurs pour un champ.**

Qui a dit que l'agriculture manquait de bras?

Ce n'est certes pas le garde champêtre que nous voyons perplexe devant ce trio d'anabaptistes : bonapartiste, légitimiste et orléaniste.

N° 307. — *13 septembre.* **L'homme qui rit.** (Adolphe Thiers.)

N° 308. — *20 septembre.* **L'homme qui parle.** (Léon Gambetta.)

Au-dessous, en autographe : « Je donne toute autorisation à *l'Éclipse* de composer et publier telle charge ou caricature à sa fantaisie de celui qui signe : *Léon Gambetta.* Paris, ce 11 septembre 1874. »

En deuxième page, un article de Jules Claretie sur la censure, paru d'abord dans *l'Indépendance belge.*

« Pauvre caricature ! Malice toute française comme la chanson, cette caricature chantée, arme joyeuse de bataille, la caricature des Daumier, des Traviès, des Grandville, est bien diminuée maintenant. On lui a rogné les ongles comme à un chat qui griffe, on la tient en laisse comme un chien qui mord. Une censure tatillonne et étroite ne lui permet de railler ni « les puissants de quatre jours », ni les sottises, ni les abus. On pourra, un jour, écrire l'histoire exacte de la liberté dont nous jouissons durant les jours que nous traversons, en écrivant l'histoire de nos caricatures. La plupart des journaux de caricatures publiés à Paris mettent très souvent leurs pages en vente avec cette indication pour tout croquis : *Dessin refusé par la censure.* Du temps de la Restauration, le *Nain jaune* paraissait ainsi parfois avec des pages blanches.

Censure? Il existe donc, pour juger ces dessins, une sorte d'aréopage de fonctionnaires dans le genre de la commission chargée d'examiner les œuvres dramatiques? Point du tout ; s'il y a une censure théâtrale, il n'y a pas, à proprement parler, de censure artistique, mais les journaux n'en sont pas moins soumis à un examen et à des formalités vexatoires. La *censure* existe, sinon dans la forme, au moins dans le fond, censure d'autant plus désagréable que les censeurs improvisés qui l'exercent sont plus souvent remplacés.

« Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! » disait ce libre penseur qui entendait sonner un jour de vendredi saint. On pourrait dire aussi, en considérant le mécanisme des différents rouages par lesquels passe un dessin caricatural avant d'être autorisé : « Voilà bien du mouvement pour un croquis! » Le dessin est remis, en effet, sous forme d'esquisse coloriée, au sous-chef de la librairie et de l'imprimerie du ministère de l'Intérieur. Celui-ci le transmet à son chef de bureau. Si le dessin n'a aucune portée politique, ce fonctionnaire se hasarde à prendre sur lui le droit d'autoriser ou de refuser. Si, au contraire, on peut soupçonner en elle la moindre portée politique, l'esquisse est transmise aussitôt à un chef de division de la préfecture de police. Le chef de division saisit ensuite de la question le préfet de police lui-même, et, pour ne pas s'attirer de désagrément, le préfet de police demande à son tour l'avis du ministre de l'Intérieur. Que d'allées et venues pour quatre coups de crayon de Gill! Pendant ce temps, le journal illustré attend patiemment une réponse qui vient avec lenteur. Certaines réponses demeurent ainsi plus de huit jours en

route. *L'actualité*, dont vit surtout la caricature, a le temps de voir pousser à son front des cheveux blancs.

O liberté d'écrire dont parle le *Figaro*, de Beaumarchais! Tu as depuis longtemps une sœur, qui est la liberté de crayonner « sous l'inspection de deux ou trois censeurs! »

Du temps de M. Thiers, on pouvait caricaturer encore.

Depuis M. de Broglie, le crayon est tenu en respect. Quand nous demandons, au surplus, la liberté de la caricature, ce n'est pas la liberté de l'insulte, de la calomnie, la liberté de la boue dont les vainqueurs ont toujours abusé, c'est la liberté de l'esprit, de la satire, de la critique ailée et aiguisée. La guêpe pique, mais voltige; le scorpion rampe et mord. Mais, sous prétexte d'écraser le scorpion, on a coupé les ailes à l'insecte rapide, bourdonnant et moqueur! »

N° 309. — *27 septembre.* **M. Maillé.**

Alexis Maillé, menuisier, né en 1815, parvint par son travail à une situation indépendante, exerça une grande influence sur les classes laborieuses, et concourut à la création de la Chambre syndicale des Entrepreneurs, dont il fut plus tard le président. Conseiller municipal et juge suppléant au tribunal de commerce, il présida pendant la guerre la commission municipale d'Angers et s'efforça de procurer du travail aux ouvriers inoccupés. Élu le premier aux élections municipales de 1871, il fut nommé maire et garda cette fonction jusqu'à la chute de M. Thiers. On doit à son administration la construction des écoles primaires laïques, dans les quartiers pauvres qui en étaient jusqu'alors privés. Élu le 27 septembre représentant à l'Assemblée nationale, siège à la gauche républicaine.

N° 310. — *4 octobre.* **L'Homme qui pense.** (Victor Hugo.)

N° 311. — *11 octobre.* **M. de Mahy.**

François de Mahy, né en 1830, à Saint-Pierre (Réunion). Étudia la médecine en France; reçu docteur en 1856, il retourna à la Réunion exercer sa profession. Rédacteur du *Courrier de Saint-Pierre,* il se fit remarquer par sa vive opposition au gouvernement impérial. Son influence sur la population de la colonie devint telle, qu'en 1871 il fut élu représentant à l'Assemblée nationale. Le membre de la gauche républicaine, qui fait aussi partie de toutes les commissions de permanence, cultive les Pourquoi?... Quand?... et Comment?... avec un à-propos souvent embarrassant pour le gouvernement.

« Les hommes de droit et de liberté se tournent naturellement vers vous, lui écrit Edgar Quinet, vous êtes leur organe, dans ce silence de la presse. Vous ne vous figurez pas combien l'effet de vos paroles est grand dans le pays. Cela encourage et fortifie. »

N° 312. — *18 octobre.* **M. Littré.**

Émile Littré, né à Paris le 1er février 1801.

« L'homme le plus laid de Paris, mais probablement aussi le plus savant. Aucune branche des connaissances humaines n'a échappé aux investigations de ce courageux bénédictin : médecine, philosophie, linguistique, histoire, philologie, M. Littré sait tout et sait tout à fond. C'est l'un des soutiens les plus fermes de la nouvelle école positiviste fondée par Auguste Comte.

Ce sont ces messieurs de l'Académie qui ne doivent pas rire de la publication du Dictionnaire de M. Littré. » Eug. Vermesch.

N° 313. — *25 octobre.* **M. Henri Monnier.**

Son nom survivra, grâce à sa merveilleuse création du fameux type de *Joseph Prudhomme,* qu'il nous a présenté sous toutes les formes par la plume et par le crayon, aussi bien dans ses livres qu'au théâtre.

« Henri Monnier n'a eu ni le dessin large, ni la conception synthétique du grand Daumier; il n'a pas répandu, en ses croquis, la variété, les légendes spirituelles et philosophiques de Gavarni, le La Rochefoucauld du crayon; il n'a pas donné à ses bonshommes la vigueur, la vie aussi des personnages d'André Gill, de Léandre; la poésie de Willette lui fut inconnue ; l'amertume puissante de Forain, le Juvénal de la caricature était au-dessus de ses forces; mais il demeurera cependant quelqu'un dans cette foule d'hommes de talent qu'a produite le XIX^e^ siècle. Il est bien supérieur à ce Traviès, contemporain oublié qui imagina Mayeux. On peut le placer dans la hiérarchie des dessinateurs satiriques, à côté et pas loin de Daumier, qui peignait si fortement les prud'hommes du Palais, les avoués aux reflets méplats formidables et les avocats aux bajoues terribles. Mais c'est surtout comme homme de lettres, créateur d'un type, qu'il doit demeurer dans l'histoire littéraire du siècle défunt.

Par sa peinture des mœurs bourgeoises et populaires de son temps, il peut prendre place à côté de Dickens et de Thackeray, ces grands caricaturistes de la plume.

Il est loin de Balzac, mais à côté d'Eugène Süe. » Ed. Lepelletier, *Écho de Paris,* 1^er^ juin 1904.

N° 314. — *1^er^ novembre.* **Les Journaux de Paris.** *(Le Rappel.)*

Meurice et Vacquerie, portant haut et ferme le drapeau du journal, sont suivis de leurs collaborateurs Gaulier, Blum, Lefèvre, d'Hervilly, Pelletan et Lockroy qui battent le rappel.

N° 315. — *8 novembre.* **Edgar Quinet.**

Né en 1803, fut, avec Michelet, un des hommes de premier ordre qui se placèrent aux avant-postes, pour défendre l'enseignement laïque et l'esprit moderne tout entier contre les attaques passionnées du clergé et l'esprit de domination des jésuites. Nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon (1839), puis au Collège de France (1842), il acquit promptement dans la jeunesse française d'alors qui pensait, une immense popularité; mais ses doctrines philosophiques, ses œuvres de polémique religieuse et politique, les tendances de son enseignement émurent le gouvernement, qui lui retira la parole (1846). Représentant à l'Assemblée constituante, il fut renvoyé à la législative où il siégea à l'extrême gauche; expulsé en 1852, il ne rentra en France qu'après la chute de l'Empire.

Élu de la Seine aux élections du 8 février 1871, par 199.472 voix, il se prononça très vivement contre l'adoption des préliminaires de paix et la cession de l'Alsace et de la Lorraine :

« C'est, dit-il, la guerre à perpétuité sous le masque de la paix. »

N° 316. — *15 novembre.* **Le Clou.**

Une partie du globe terrestre où nous voyons la France; au milieu de celle-ci est planté un clou d'or, un clou magnifique dont la tête est ciselée au modèle de la République.

Au-dessus, un maillet que tient une main nerveuse.

La légende est une pensée empruntée à Dumas fils : « Les opinions sont comme les clous. Plus on frappe, plus on les enfonce. »

N° 317. — *22 novembre.* **M. Jules Simon.**

Professeur de philosophie, né en 1814.

C'est au milieu de ses livres et dans la paix du foyer domestique, qu'est représenté l'ancien membre du gouvernement provisoire de la Défense nationale.

Ses livres! on les connaît : c'est *le Devoir,* 1854; *la Religion nouvelle,* 1856; *la Liberté,* 1859; *l'Ouvrière,* 1863; *l'École,* 1864; *le Travail,* 1866; *l'Ouvrier de huit ans,* 1867; *la Politique radicale,* 1868; *la Peine de mort,* 1869; *le Libre-échange,* 1870. Tous ont été fréquemment réimprimés et la plupart traduits dans presque toutes les langues, mais ces éditions in-dix-huit à trois francs cinquante ou in-octavo à cinq et six francs le volume, ne furent jamais accessibles que pour une classe aisée de lecteurs.

Demain, il publiera *les Souvenirs du 4 septembre,* et cette nouvelle contribution à l'histoire s'adaptera à la forme populaire et démocratique des livraisons à dix centimes.

N° 318. — *29 novembre.* **Le Hussard persécuté.** (M. Saint-Genest.)

Ancien sous-officier de cavalerie, M. Arthur Bucheron s'est fait connaître comme journaliste sous le pseudonyme de Saint-Genest. Polémiste outrancier au *Figaro,* il poursuit d'invectives intarissables les hommes et les institutions de la République, qui les lui rendent ici sous le geste de Gavroche.

A la demande d'autorisation qui lui fut adressée, il répondit par cette phrase : « Si j'étais le maître, on ne s'attaquerait jamais au gouvernement, mais on *chargerait* les journalistes tant qu'on voudrait! » A. B., dit SAINT-GENEST.

N° 319. — *6 décembre.* **Les Journaux de Paris.** (*Le XIX*e *Siècle.*)

« Plus on va, plus on ira peut-être, et plus on perdra l'habitude de faire des journaux avec des journalistes. C'est un tort. On se figure que les *reporters* suffisent. Avoir du talent semble une superfétation, on croit que c'est bien assez d'avoir un carnet et un crayon. *Le XIX*e *Siècle* prouve le contraire. *Le XIX*e *Siècle* est un journal bien écrit et bien fait. Il soutient vaillamment le bon combat. Armé à la légère, il lutte par l'esprit; il charge ses armes de sel attique. Il a la dent dure, mordante, mais blanche et bien soignée.

Il est banal de dire, à présent, d'Edmond About, qui le dirige, que l'auteur des *Lettres d'un bon jeune homme* a ramassé, je ne sais où, la plume de Voltaire. La vérité est qu'il s'en sert avec une verve infinie. Il a le tact, la malice, la raison, même l'éloquence. Il sait mieux attaquer que se défendre; s'il mord, il enlève le morceau, ou, s'il se contente de pincer, ses adversaires en gardent des *bleus* sur la peau.

Eugène Schnerb est l'homme politique du journal. Esprit cultivé, style alerte, coup d'œil juste. Un vrai talent et un homme sympathique.

Sarcey — c'est Sarcey, la bonhomie malicieuse, un causeur sans façons, n'aimant ni les superstitions ni les abus, les traitant de la belle sorte, en paysan du Danube lettré et dont la phrase est légère et la *poigne* rude.

Gill a fait de cette rédaction un bouquet de fleurs. Le général de Wimpfen s'étonnera peut-être de se rencontrer dans cette flore avec M. Viollet-Le-Duc. Le général est un patriote et un brave soldat, qui a protesté jusqu'à la fin contre la capitulation que lui a imposée celui qui s'appela Napoléon III. Il traite au *XIX*e *Siècle* les questions militaires comme M. Viollet-Le-Duc les questions politico-artistiques. Deux hommes illustres, l'un par la guerre, l'autre par l'art.

M. Liébert y fait aussi de la politique. Beaucoup de bon sens et de droiture. C'est, je crois, comme About et Sarcey, un *normalien*. M. Paul Lafargue y peint, y crayonne, à main levée, avec infiniment de malice et de gaîté, les profils de nos *honorables*. Toute la Chambre passe sous sa plume; beaucoup de nos députés sont égratignés. A qui la faute ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et voilà, du moins, une rédaction qui ne se contente pas de donner des nouvelles, des broutilles, des cancans et du *reportage* au public, mais qui lui donne encore du style, du talent et de l'esprit. » JEAN SAINT-ALVÈRE.

N° 320. — *13 décembre.* **M. Jules Verne.**

« Un homme, dont la fortune littéraire est aussi grande que méritée, a trouvé le moyen de satisfaire aux goûts de tous les amateurs d'aventures, en inventant un genre nouveau, qui est bien à lui, et à lui seul. J'en atteste un des livres les plus originaux qui aient jamais été écrits. *Vingt mille lieues sous les mers,* curieuse promenade faite par le mystérieux capitaine Nemo sur et sous tous les océans connus et inconnus du globe. »

Ces lignes, que nous empruntons à l'un de ses biographes, expriment une opinion partagée par tout le monde sans exception, et, si nous-mêmes ajoutons que l'œuvre de Jules Verne est bien la plus originale et la plus récréative des lectures enseignantes, il nous plaît de rendre à César ce qui appartient à César. Donc, en ce qui concerne précisément le livre cité plus haut, nous nous trouvons en face d'une collaboration que nous enregistrons avec d'autant plus de satisfaction qu'elle vient d'une femme dont l'existence des plus agitées ne fut qu'un long calvaire.

Il s'agit de Louise Michel.

« Si Louise n'était pas une savante, écrit Ernest Girault dans le volume intitulé : *La bonne Louise* [1], elle avait de merveilleuses intuitions.

Ainsi beaucoup de gens — pour ne pas dire tous — seront étonnés d'apprendre, par exemple, que le fameux *Vingt mille lieues sous les mers,* publié par Jules Verne, est d'elle : non pas, bien entendu, le roman tel qu'il est paru, mais l'idée fondamentale; ce qu'elle avait conçu, c'est le sous-marin, l'universellement connu *Nautilus*. Sa copie faisait environ deux cents pages, et, un jour qu'elle avait plus que besoin d'argent, elle vendit son manuscrit cent francs au célèbre vulgarisateur. »

1. Bibliothèque des auteurs modernes, Paris, 1906.

N° 321. — *20 décembre.* **Un Empirique.**

Dans une réunion de bonapartistes triés sur le volet, qui s'était tenue à Belleville, M. Paul de Cassagnac avait dirigé, contre la Constitution, les attaques les plus violentes contre la République, tous les griefs et toutes les récriminations. Traduit devant le jury de la Seine, en même temps que *le Pays* et *le Gaulois* qui avaient reproduit son discours, il fut acquitté et les journaux renvoyés indemnes. Aussi notre empirique se fait-il fort de prouver que c'est le lapin qui a commencé !

N° 322. — *27 décembre.* **Cham.**

Très amusante charge du très amusant caricaturiste ; il est assis sur quelques tomes reliés du *Charivari* et tient sur ses genoux un bon bourgeois qu'il chatouille de la pointe de son crayon.

Cham était, avant tout, comme l'a très judicieusement appelé Charles Monselet, « un journaliste du crayon ». Il a fait rire la France pendant longtemps avec ses *semaines* dessinées au *Charivari*. Mais si comme dessinateur il y eut mieux, il n'y eut pas de plus parfait gentilhomme. A l'époque où il mettait Proudhon à toutes les sauces, il alla à Sainte-Pélagie voir un de ses amis, prisonnier et voisin du célèbre socialiste. Ce dernier demanda à faire la connaissance de l'artiste.

— « Non, répondit Cham, si je le voyais seulement une heure, je ne pourrais plus l'attaquer de ma vie. »

Signalons, sans toutefois la recommander aux amateurs bibliophiles, car elle est imprimée avec des têtes de clous sur du papier d'almanach à deux sous, une édition des *Fables* de La Fontaine, illustrée par Cham de quarante dessins gravés sur bois.

## 1875. — Huitième année. Volume VIII. N°s 323 a 374.




N° 323. — *3 janvier.* **Le Passage de Vénus.**

Le soleil a naturellement figure de monarque, le roi-soleil rit jaune derrière le profil de Vénus qui a pris résolument les traits de la République.

N° 324. — *10 janvier.* **Passez muscade.**

Ce dessin qui représente un escamoteur, type Robert-Macaire, avait été interdit en septembre 1873. La censure a peut-être compris depuis que la République ne se laisserait pas faire.

N° 325. — *17 janvier.* **M. Édouard Laboulaye.**

Jurisconsulte, né en 1811, professeur de législation comparée au Collège de France (1849), prit part à diverses tentatives faites par le parti libéral pour

réveiller ou diriger l'opinion sous le régime impérial, soit dans des conférences publiques, soit comme membre de comités démocratiques. Élu représentant de la Seine en juillet 1871, il prit place au centre gauche dont il devint le vice-président. Le 24 mai 1873, il se prononça contre le renversement de M. Thiers. Au début de l'agitation causée par les manifestations légitimistes (octobre 1873), il déclara, dans une lettre rendue publique, qu'il resterait fidèle à son mandat en votant pour la République.

N° 326. — *24 janvier.* **Langues aux chiens.**

Si on dit que la langue est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance.

Est-elle bonne, est-elle mauvaise?

N° 327. — *31 janvier.* **Carnaval de 1875.**

Il ne paraît pas très gai cette année. Si encore il n'était pas grotesque avec sa tête de chie-en-lit, assemblage ridicule de polichinelle, de pierrot et d'arlequin, mélange affreux de toutes les réactions.

N° 328. — *7 février.* **Joyeuseté pyrénéenne.**

Bras dessus bras dessous, le verre en main, un bonapartiste et un ours parcourent le département des Hautes-Pyrénées.

A propos de la campagne électorale de M. Cazeaux, bonapartiste, élu le 17 janvier au scrutin de ballottage. Membre du groupe de l'Appel au Peuple, il devait bientôt prendre part à la discussion du rapport de M. Savary sur les agissements des bonapartistes.

N° 329. — *14 février.* **Colin-Maillard.**

Quatre routes : route d'Orléans, route Napoléon, route Royale et route de la République.

L'Histoire, un bandeau sur les yeux, cherche laquelle prendre.

Casse-cou!

N° 330. — *21 février.* **Plions bagages.**

Un bonapartiste, penché sur une malle, y entasse sa piètre défroque, jusqu'à l'aigle déplumé et le casse-tête, emblèmes du parti.

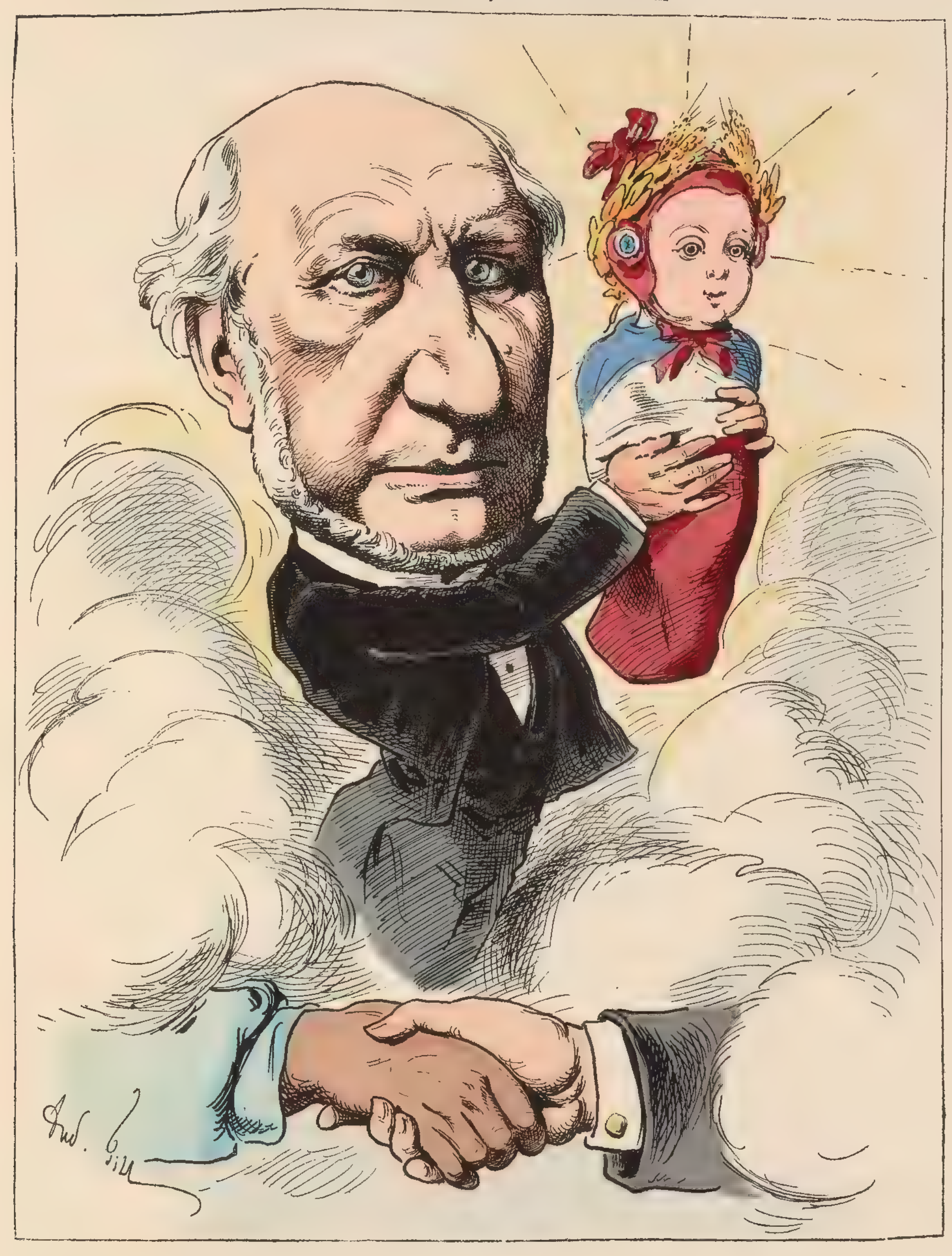
N° 331. — *28 février.* **Une Réception à l'Académie.**

Cette scène montre le comte d'Haussonville qui, fort aimablement, a dû *raser* le jeune récipiendaire. On voit cela à l'air suffisant d'Alexandre.

Le discours de M. Dumas ne répondit pas entièrement à la curiosité qu'il avait excitée, et le vrai succès de la séance appartenait à la critique, des plus modérées et des plus courtoises, que M. d'Haussonville fit du monde, peint de préférence par l'auteur de *Monsieur Alphonse,* et des théories scientifiques et religieuses qu'il avait récemment professées.

Tout semblait avoir été dit à propos de la censure.

## M. WALLON, PAR GILL.



Il manquait pourtant à la série des jugements portés sur cette vénérable institution celui de l'Académie française.

D'une lettre de M. d'Haussonville, nous apportant gracieusement l'autorisation de publier sa charge, nous sommes heureux de détacher les lignes suivantes :

« Ce petit mot suffira, je pense, pour vous mettre en règle avec la censure, une très désagréable personne à laquelle vous devriez bien demander la permission de faire sa charge. Vous la donnerait-elle ? »

Nous avons pensé qu'il était bon, au risque de compromettre un peu M. d'Haussonville, de reproduire ici l'opinion d'un académicien sur Anastasie.

Beaucoup de personnes croient peut-être encore que tous ceux qui réclament la liberté de la presse sont gens de la pire espèce.

Et il ne peut être inutile de constater, lorsque l'occasion s'en présente, que, sur certains points, nous nous trouvons d'accord avec des hommes de talent, d'esprit et de mérite, qui n'ont pas déboulonné la colonne.

Quant au conseil que veut bien nous donner M. d'Haussonville, de demander à Anastasie l'autorisation de la pourtraicturer, il est très original.

Nous y penserons.

N° 332. — *6 mars.* **M. Wallon.**

Henri Wallon, professeur d'histoire et de géographie moderne à la Sorbonne, né en 1812 à Valenciennes (Nord).

L'acte le plus important de sa vie politique se rattache à la discussion de la loi relative à l'organisation des pouvoirs publics. L'amendement qu'il présenta, connu sous le nom de son auteur, adopté le 30 janvier 1875, était ainsi conçu : « Le président de *la République* est élu à la pluralité des suffrages par le Sénat et par la Chambre des députés, réunis en Assemblée nationale. Il est nommé pour sept ans ; il est rééligible. »

Il le soutint avec ardeur et conviction et, après avoir démontré l'impuissance des monarchistes à rétablir la royauté, il adjurait l'Assemblée de sortir du provisoire par cet argument étonnant de la part d'un droitier : « Ma proposition ne proclame pas la République, elle la fait. »

L'amendement Wallon, adopté par 353 voix contre 352, fondait définitivement la République.

Camille Pelletan, qui fit au jour le jour le compte rendu des séances de l'Assemblée, écrivait le soir du 30 janvier :

« Il y a un an et demi, les royalistes disaient : « Nous ferons la monarchie à une voix « de majorité. » Le hasard est facétieux. A une voix de majorité, l'Assemblée a fait la République définitive.

« Cette voix unique, écrit-il le lendemain, cette voix unique, qui hésita si longtemps avant de se poser à gauche, vous la croyez fixée maintenant? Erreur, son histoire tourne au roman-feuilleton. Elle s'évade par une porte dérobée, revient sous un nouveau costume, disparaît, reparaît, meurt, ressuscite... Dès le début de la séance, un gros homme monte à la tribune et déclare que s'il avait été présent la veille, il aurait voté contre l'amendement. Hélas ! La voix est détruite. La droite laisse percer sa joie... Mais un autre

député se présente, un républicain cette fois. Il vient dire que son bulletin, par erreur ou négligence, s'est égaré. La voix est retrouvée. La gauche est souriante. Pas si vite. Un monarchiste arrive. Il fait la déclaration contraire. La voix est perdue, bien perdue. Oui, mais une étincelle subtile vole de poteau en poteau sur les harpes éoliennes du télégraphe, Une dépêche arrive. Sauvés! Un député qu'on a fait voter contre mande qu'il aurait voté pour. Une voix de moins à droite, un vote de plus à gauche. Cela fait deux. La voix a une fille! Nous avons deux voix! »

Ce fut le point de départ du vote des lois constitutionnelles qui, semblables au manteau d'Arlequin, purent dès l'abord satisfaire tous les partis blancs, bleus ou rouges, mais qui maintinrent aussi ce fameux état provisoire combattu depuis bientôt cinquante ans, aux cris mille fois répétés en toute occasion : Révision! révision! révision!

« M. Wallon, dit M. Ranc, a eu son jour de gloire. Professeur sans auditoire, écrivain sans lecteurs, la politique l'a, d'un seul coup, bombardé à la célébrité. Il était né pour l'oubli, et son nom vivra; nul esprit n'était plus rétrograde que le sien, et ce nom sera, dans les souvenirs, attaché à la fondation de la République. Le sort a de ces ironies. »

La figure aussi restera fixée par cette charge flatteuse du « père de la Constitution ».

N° 333. — *14 mars.* **Le Miroir.**

Le bonapartiste est effrayé devant cette glace qui lui révèle la présence d'un gendarme à ses côtés.

A propos du rapport Savary.

N° 334. — *21 mars.* **M. Savary.**

Avocat né en 1845, secrétaire de la conférence des avocats en 1869, il fut un des fondateurs de la conférence Tocqueville et s'y fit remarquer par son éloquence. Élu représentant de la Manche, en février 1871, il prit place au centre droit.

En 1873, il fit adopter une proposition aux termes de laquelle, pour être élu, il fallait réunir la majorité absolue des suffrages exprimés, et un nombre égal au quart des électeurs inscrits.

Rapporteur de la commission d'enquête sur l'élection de M. de Bourgoing, ancien écuyer de Napoléon III, il présente, le 25 février, un important rapport, où des pièces du Comité de l'Appel au Peuple furent produites, qui dévoila l'organisation et les manœuvres du parti bonapartiste.

Il porte son rapport énorme, comme une massue sur l'épaule, et traîne un aigle qui n'a plus rien d'impérial.

N° 335. — *28 mars.* **L'Œuf de Pâques.**

Cette farce d'écolier annonce les vacances. Ces messieurs ont tant travaillé!

N° 336. — *4 avril.* **Huit Journaux pour deux sous.**

Le dessin représente deux mains, l'une offrant les huit journaux et l'autre tendant une pièce de dix centimes.

Ces journaux sont : *le Figaro*, illustré d'un barbier, *le Petit Journal, le Soir, l'Univers,*

orné d'une écumoire, *le Rappel,* où l'on aperçoit son petit tapin, *le Pays,* personnifié par un type de badingueusard, *le Tintamarre,* représenté par un fou, puis *l'Éclipse,* montrant un profil anonyme.

Le texte est un pastiche d'une page de chaque journal rédigé par Touchatout.

N° 337. — *11 avril.* **La Circulaire.**

Cette allégorie sur le projet de loi sur la presse représente le dompteur Bidel s'exhibant avec un mouton dans la gueule de sa lionne, tenue ouverte par un... truc qualifié pour la circonstance de *lois constitutionnelles.*

Au-dessous de ce dessin deux vers de Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

L'opinion publique savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la choquante inégalité et l'arbitraire du traitement appliqué aux journaux, suivant qu'ils étaient favorables ou hostiles à la République. *Le Siècle* dressa, à la date du 22 novembre 1874, une statistique comparative des pénalités administratives infligées à la presse en vertu de l'état de siège, sous la présidence de Thiers et sous celle de Mac-Mahon. Dans les dix-sept mois écoulés, à partir du 24 mai 1873, vingt-huit journaux ont été supprimés, vingt suspendus, cent soixante-trois s'étaient vu interdire la vente sur la voie publique; sur ces deux cent onze actes de rigueur, cent quatre-vingt-onze frappaient des organes de l'opinion républicaine.

Pendant les vingt-six mois de la présidence de M. Thiers, la presse avait encouru cinquante-deux peines administratives.

N° 338. — *18 avril.* **La Grande colère de l'Univers et du Figaro.**

(Sur l'air des deux hommes d'armes de Geneviève de Brébant.)

Ah! qu'il est beau d'êt' homm' de plume
Mais que c'est un sort exigeant.

Paroles de H. Crémieux et Tréfeu, musique de J. Offenbach.

Cette querelle n'est pas nouvelle et sera éternelle :

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient :
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.

J. de La Fontaine.

N° 339. — *25 avril.* **La Catastrophe du « Zénith ».**

« Notre journal, qui s'est donné pour tâche de faire l'histoire du temps présent par la caricature, avait chargé Gill, à la nouvelle d'un nouveau départ du *Zénith,* de faire un dessin représentant les trois hardis aéronautes escaladant le ciel. Le travail était achevé lorsqu'on apprit à Paris le terrible accident qui ajoute deux nouveaux noms au martyrologe déjà si long de la navigation aérienne; c'est alors que Gill fit la composition placée à notre première page.

A côté d'un semblable dessin, rappelant un si lugubre drame, des articles satiriques comme ceux que publie habituellement ce journal sembleraient déplacés. Nous avons donc pensé que les lecteurs de *l'Éclipse* ne trouveraient pas mauvais que le texte du numéro fût consacré, lui aussi, au triste événement qui fait le sujet de toutes les conversations.

N° 340. — *2 mai.* **La Fille de Roland et de Bornier.**

Tragédie en quatre entr'actes augmentés d'un prologue et d'un épilogue par André Gill. Frontispice et illustrations de l'auteur.

« Rien dans la personne de M. Henri de Bornier ne dénote l'auteur tragique. On se l'imaginerait volontiers, grand, fort, les épaules puissantes, la figure mâle et sombre. Eh bien! non. M. de Bornier est tout simplement :

*Un p'tit bonhomm' pas plus haut qu' ça!*

Il est brun — la barbe déjà grisonnante — et son allure est douce et tranquille; mais l'œil est brillant, et c'est d'une voix musicale et vibrante qu'il lit les vers, avec un feu, une ardeur, une énergie qui étonnent sortant d'un corps si petit.

L'Académie ne lui a pas ménagé les encouragements : M. de Bornier est un des poètes les plus couronnés de France. De plus, la Comédie-Française lui a demandé à plusieurs reprises des à-propos, des odes, des stances, pour tous les anniversaires qu'elle a la bonne habitude de célébrer. Enfin, il est décoré. Vous voyez que rien ne manque à son bonheur.

Quand il quitte les sommets élevés de la poésie, c'est pour se rendre, son parapluie sous le bras, à la bibliothèque de l'Arsenal où il est conservateur. » A. Mortier. *Les Soirées parisiennes, 1875.*

N° 341. — *9 mai.* **Le Salon de 1875.** (Distribution des récompenses.)

Les lauréats sont représentés par leurs œuvres modifiées spécialement pour les lecteurs de *l'Éclipse,* et, nous dit la légende, un télescope est offert à ceux-ci, qui voudront essayer de découvrir le tableau (915) de leur dessinateur, dans les régions aérostatiques où la bienveillance officielle l'a placé.

Gill, en effet, exposait pour la première fois et avait envoyé cette année *Un joyeux compagnon* (915, Daubray), toile qu'accompagnait *la Chanson du fou* (71).

N° 342. — *16 mai.* **Le Jugement de Pâris.**

Projet de sculpture où l'auteur s'est représenté lui-même dans le personnage du berger. Groupe non commandé par l'État.

En quatrième page, *le Salon comique* par Hadol expose les deux œuvres de Gill, revues et corrigées selon la formule.

N° 343. — *23 mai.* **Boîte aux lettres.**

Numéro entièrement composé de lettres manuscrites dont la lecture serait entièrement dépourvue d'intérêt, à part la première qui a trait aux manœuvres réactionnaires en vue des élections sénatoriales.

N° 344. — *30 mai.* **Triste cuisine.**

Un royaliste et un bonapartiste faisant la pot bouille en commun. Bon appétit, messieurs !

N° 345. — *6 juin.* **Jean qui rit — Jean qui pleure.**

Deux dessins en deux pages qui nous rappellent ces deux chromos qu'on trouvait jadis dans les campagnes, ornant les salles d'auberge, et représentant un buveur soliloquant devant son verre.

*Premier tableau :* Je vide mon verre plein.

*Second tableau :* Je plains mon verre vide.

Mais ici ce sont deux joueurs : l'un, joyeux, parce que les cartes lui sont favorables; l'autre, navré, parce qu'il voit la partie perdue.

N° 346. — *13 juin.* **En apprentissage.**

Travail bien dur pour le frêle enfant... Jacques Bonhomme lui donnera un bon coup de main aux élections prochaines.

N° 347. — *20 juin.* **La Goguette,** par Pépin.

Ce qu'onc on ne dit guère
Peut bien estre chanté
Et c'est au fond du verre
Que gist la Vérité.

C'est en vertu de quatre rimes de maistre Adam, — le gai menuisier de Nevers, — qu'en ce numéro nous fondons un journal dans notre journal, comme certains personnages politiques prétendent fonder l'État monarchique dans l'État républicain.

La goguette, c'est l'endroit où le travailleur se délasse honnêtement, le dimanche, entre une bouteille et un refrain, et d'où la satire innocente s'envole en fredons des rasades!...

Pourquoi se montrerait-on plus sévère pour elle que Mazarin ne le fut pour les ponts-neufs piquants des Frondeurs? On a le feuilleton *parlé :* pourquoi n'y aurait-il pas la gazette en *couplets?* Quand le peuple chante, il oublie!...

Sur cette donnée, *l'Éclipse* donne comme texte un pot-pourri où le Bulletin politique, l'Assemblée nationale, les nouvelles des départements et de l'étranger, les théâtres et jusqu'aux crimes, délits et accidents sont mis en couplets sous des airs connus.

N° 348. — *27 juin.* **L'Union fait la paix.**

(Une bonne poignée de mains.)

A propos des projets agressifs de Bismarck contre la France, et de l'intervention de l'Angleterre et de la Russie (*avril-mai 1875*).

N° 349. — *4 juillet.* **Théâtre-Français : « l'Ilote ».**

Cette charge représente les deux auteurs et... un bonapartiste, l'ilote moderne réduit dernier degré d'abjection.

« Des deux auteurs de *l'Ilote,* Charles Monselet et Paul Arène, je n'ai pas à vous présenter le premier. Tout Parisien qui se respecte doit connaître de vue M. de Cupidon. Tout étranger aux premières représentations ou dans les cabarets à la mode s'est fait montrer le spirituel journaliste dont les traits malins et le sourire anacréontique nous rappellent, vaguement, il est vrai, le divin fils de Vénus. Il ne lui manque que le carquois traditionnel, qu'il a remplacé par une paire de lunettes.

Monselet a énormément d'esprit, mais il a davantage encore de gourmandise, ce qui paraît invraisemblable. Très heureusement pour lui, du reste, car c'est surtout son érudition gastronomique qui l'a posé aux yeux de ses contemporains. On apprécie certainement son talent, mais on admire son estomac...

C'est évidemment pour donner à Monselet le temps de dîner à l'aise que l'on n'a joué *l'Ilote* qu'à onze heures.

Le nom de Paul Arène, pour être moins connu que celui de son collaborateur, est loin d'être ignoré des lettrés et surtout des amateurs de jolis vers. Ce n'est pas à proprement parler un débutant. Il fit jouer, il y a six ou sept ans, un charmant petit acte à l'Odéon, *Pierrot héritier,* qui fut très remarqué des délicats. Depuis, il sema un peu partout de la prose et des vers qu'il a le tort de dissimuler derrière le voile de l'anonymat. Monselet et Arène sont amis intimes. Comment se sont-ils connus?

D'une façon bien simple. Arène, qu'a vu naître le beau pays de Provence, quitta un beau jour sa ville natale et vint à Paris, les deux poches bourrées de rimes. Le hasard, qui parfois fait bien les choses, plaça Monselet sur son chemin. Arène lui lut ses vers et Monselet l'emmena dîner. Ils ne se sont jamais quittés depuis... Ce soir, Monselet a assisté à la représentation des *Femmes savantes,* comme critique.

Quand est venu le moment solennel de *l'Ilote,* il est parti en disant aux amis qu'il rencontrait dans les couloirs : « On va jouer une petite pièce de Paul Arène; je ne veux pas voir ça! » A. Mortier. *Soirées parisiennes.*

N° 350. — *11 juillet.* **Fraternité** (Pour les inondés).

Deux hommes : un homme du peuple, un homme du monde versent leur obole dans une bourse.

On se souvient des inondations qui, en juin 1875, ravagèrent une partie du midi de la France.

Visitant les régions éprouvées, le maréchal de Mac-Mahon prononça ces mots superbes de brièveté poignante et que l'Histoire devait précieusement recueillir :

— Que d'eau! que d'eau!

N° 351. — *18 juillet.* **Alphonse Daudet.**

Né en 1840 à Nîmes. Vint, en 1857, à Paris où son frère Ernest l'avait précédé, pour vivre de littérature.

Débuta en 1858 par un volume de poésies, *les Amoureuses;* de 1859 à 1861, il écrivit au *Figaro* des chroniques charmantes; de 1861 à 1865, il fut le secrétaire du duc de Morny.

En 1868, il publia *Le Petit Chose, les Lettres de mon moulin,* 1869; *Lettres à un absent,* Paris, 1870-71; *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon,* 1872; *Contes du*

*Lundi*, 1873; *Robert Helmont; Fromont jeune et Risler aîné*, 1874. Entre temps, il faisait représenter plusieurs pièces : *Le sacrifice*, trois actes; *Lise Tavernier*, cinq actes; *l'Arlésienne*, trois actes, etc., etc.

Les *Contes et récits*, avec dessins de Gill, publiés en 1873, par la librairie Polo, sont la réimpression partielle des *Lettres à un absent*. Écrites pendant le Siège et la Commune, ces lettres sont, pour la plupart, de délicieux morceaux; malheureusement on y rencontre certaines pages qui sont, pour le moins, injustes.

Daudet l'a reconnu lui-même en faisant retirer cet ouvrage du commerce[1].

N° 352. — *25 juillet*. **Le Nez dedans.**
A propos du rapport Savary.

N° 353. — *1er août*. **Inamovible.**
Coupe et élévation d'un sénateur *indépendant!* (Loi du 24 février 1875.)

N° 354. — *8 août*. **Ce qu'on ne verra pas.**
Un bonapartiste glisser sa carte de visite sous la porte de M. Savary.

N° 355. — *15 août*. **La Revanche du petit Chaperon rouge.**
A propos de l'apparition d'une brochure bonapartiste intitulée *la Revanche du scrutin*.

N° 356. — *22 août*. **Réponse du Berger à la Bergère.**
Pour illustrer le texte de Léon Bienvenu intitulé *le Scrutin de la revanche* en réponse à *la Revanche du scrutin*.

N° 357. — *29 août*. **Victor Hugo.**
Ce dessin, interdit en mars 1874, représente l'auteur de *Quatre-vingt-treize* sculptant dans la pierre les bustes de Danton, Marat et Robespierre; la petite-fille du grand poète trace sur celui du terrible *Ami du Peuple* des mots particuliers aux enfants.

N° 358. — *5 septembre*. **Distribution des prix.**
Les lauréats de *l'Éclipse* sont, pour cette année :
*Adolphe Thiers*, premier grand prix de sagesse.
*République*, prix d'encouragement.
*Orléaniste*, prix de prévoyance (un parapluie, souvenir de famille).

1. « Un jour que Gambetta louait avec chaleur deux nouveaux livres de cet auteur, un ami lui dit : « Tu as donc pardonné *la Lettre à un absent?* » Il répondit en souriant : « A qui n'ai-je pas pardonné? »

Il eut raison de parler ainsi, car cet écrivain enfermé dans Paris pendant le Siège, le quittant au moment de l'armistice les yeux troublés par la fièvre de sang, Parisien trompé sur la province comme bien des provinciaux le furent sur Paris, lorsqu'il fut mieux éclairé sur tous les faits de cette lugubre époque, il prouva à ceux qui avaient pu en douter après la publication de *la Lettre à un absent* que, chez lui, l'homme de talent est doublé par l'homme de cœur, par le républicain sincère, et qu'il sait, sous la seule pression de sa conscience, renier les faux dieux et revenir au culte de la liberté et à la juste appréciation de ceux qui combattent pour elle ». (*Gambetta*. Lib. Sandoz et Thuillier, *1882*.)

*Monarchiste,* prix d'innocence (voir panache blanc d'Henri IV).

*Bonapartiste,* prix d'appétit (avec un morceau de lard dans son chapeau).

N° 359. — *12 septembre.* **Conférence intime.**

Démosthène allait sur le bord de la mer opposer sa déclamation aux mugissements des flots pour s'accoutumer, disait-il, aux orages des assemblées populaires. Haranguant un auditoire composé de mollusques, notre orateur s'habitue, ici, aux bâillements de ses collègues.

N° 360. — *19 septembre.* **Guillaume Tell.**

Gill a jusqu'alors caricaturé M. Thiers dans tous les rôles que pouvait commander l'actualité. Le souvenir du héros suisse semblait tout indiqué pour marquer le jour où, par son action, le dernier Prussien était sorti de Verdun.

Or, si cette charge n'apparaît ici que comme un « repentir », elle devance quand même l'hommage encore plus tardif qui fut fait en pleine séance de la Chambre, le 16 juin 1877, au « libérateur du territoire ».

N° 361. — *26 septembre.* **Les prétendants de Francia.**

Ce dessin fut interdit par la censure en octobre 1873.

Il paraît enfin, revu et corrigé; une fleur de lis, que tenait l'un des prétendants, ayant été échoppée.

N° 362. — *3 octobre.* **La Chute des feuilles.**

Le vieil arbre bonapartiste perd ses dernières feuilles : *l'Ordre* et *le Pays.*

N° 363. — *10 octobre.* **M^lle^ Rousseil.**

Née en 1841 à Niort. Son père, proscrit en décembre 1851, mourut en exil. Sa mère, marchande de quatre-saisons en plein vent, vint à Paris avec ses quatre enfants. Rosalia y connut la plus horrible misère, elle se fit marchande de fleurs, loueuse de chaises pour aider sa mère et ses jeunes frères et sœurs. Douée d'une énergie remarquable, elle se mit à l'étude, entra en 1859 au Conservatoire où elle remportait, en 1861, le premier prix de tragédie. Elle fut engagée à l'Odéon et débuta le 1^er^ septembre dans *l'Institutrice,* de Paul Foucher. En 1863, elle entra au Théâtre-Français, mais par suite d'intrigues jalouses, aucun rôle ne lui fut confié. On la vit successivement dans les divers théâtres de drame, toujours belle, toujours applaudie, et cependant poursuivie par une malchance qui l'empêchait de se fixer définitivement. Pendant la guerre, elle fit plus que son devoir, et comme ambulancière et comme artiste, mettant son talent au service de toute œuvre de bienfaisance qui la réclamait. En 1872, elle rentrait à la Comédie-Française; le 3 octobre, elle y obtenait un grand succès avec Chimène, du *Cid,* qui est le meilleur rôle qu'elle ait joué. Personne, pas même Sarah Bernhardt, n'a jamais soupiré comme elle : *Rodrigue, qui l'eût cru?*

En 1874, elle triompha dans *l'Idole,* sur la petite scène du théâtre des Arts. En 1875, elle créa à l'Odéon *un Drame sous Philippe II,* de M. Porto-Riche. La voici au théâtre historique dans *les Muscadins,* de Jules Claretie.

**LES PRÉTENDANTS DE FRANCIA, PAR GILL**



N° 364. — *17 octobre.* **Alfred Naquet.**

Médecin et chimiste né en 1834. Docteur en médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris, il enseigna aussi la chimie à l'Institut de Palerme (1863-65). Mais l'homme de science devait céder le pas à l'homme politique; en 1869, il publiait un livre intitulé : *Religion, Propriété, Famille,* pour lequel il fut condamné à quatre mois de prison, à cinquante francs d'amende et à la privation de ses droits civiques à perpétuité.

Dans ce livre, Naquet critiquait sévèrement les doctrines déistes et religieuses, défendait l'institution de la propriété, et attaquait vigoureusement le mariage et la famille actuelle. C'était un livre philosophique, une vue ouverte sur l'avenir et nullement un livre pratique ayant pour but de proposer le redressement immédiat et brusque de la société. L'auteur était trop imbu de la méthode scientifique pour ne pas savoir que le temps ne respecte rien de ce qui se fait sans lui et qu'on ne transforme pas une société à coups de décrets.

Il n'en fut pas moins accusé et condamné pour outrage à la morale publique et pour attaques contre les droits de la famille et le principe de la propriété, qu'il avait cependant défendu.

Élu, en 1871, représentant du département de Vaucluse, il prit place à l'extrême gauche et déposa, sans succès, plusieurs propositions de loi, dont celle tendant à déclarer Napoléon III responsable de la guerre contre la Prusse, et à faire saisir et vendre ses biens pour le paiement de l'indemnité de guerre. Il prendra sa revanche avec le rétablissement du divorce qu'il obtiendra, après cinq années d'une active campagne de conférences par toute la France.

N° 365. — *24 octobre.* **Tue-le! tue-la! tue-les!** ou les moralistes dramatiques.

Cette composition, agitée comme le titre l'indique, représente d'une part : Dumas fils menaçant d'un couteau un monsieur qui n'entend pas *rendre le capital,* et d'autre part, Ernesto Rossi, du Théâtre-Italien, dans le rôle d'Othello.

Dans une brochure sur la recherche de la paternité qui fit grand bruit et qui concluait à forcer le père reconnu qui ne veut pas épouser la mère à lui payer des dommages-intérêts, Dumas fils, après avoir donné ses vues sur la question soulevée à la Chambre par la proposition Rivet, dit encore : « Rien de ce qui regarde la femme n'intéresse nos hommes politiques, qui, à ce qu'il paraît, n'ont ni mère, ni sœurs, ni femme, ni filles, ni maîtresses même. Entre la Vierge Marie et Louise Michel, ils ne distinguent rien. »

N° 366. — *31 octobre.* **La Boulangère.**

« La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère. »
*Air connu.*

A propos de l'opérette d'Offenbach, jouée aux Variétés. A musique nouvelle, paroles nouvelles :

*Chanté.* — La vertu c'est un capital,
On l'a dit et je le répète.
Je connais des femmes, et pas mal,

*Parlé.* — Qui non seulement ont tout dépensé... le capital et les intérêts, mais qui même sont absolument criblées d'dettes!

N° 367. — *7 novembre.* **Paul et Virginie** (le passage du gué).

M. Thiers, toujours allègre, porte la République confiante en sa destinée. (*Arcachon, 17 octobre.*)

N° 368. — *14 novembre.* **Le Roi V'lan.**

C'est Christian. Il règne tous les soirs à la Gaîté, dans *le Voyage à la Lune,* opéra-féerie en quatre actes, musique de J. Offenbach, décors de J. Chéret, costumes de A. Grévin, et... coq-à-l'âne, pataquès, etc., de Christian, tous ceux-ci éclipsant tous ceux-là au point de faire pâlir le soleil et l'ami Daubray.

N° 369. — *21 novembre.* **Don Quichottises.**

A propos de la loi électorale.

Il fut décidé à la presque unanimité que la Chambre serait élue au suffrage universel et au scrutin d'arrondissement; les élections sénatoriales furent fixées au 30 janvier, les élections législatives au 20 février 1876.

N° 370. — *28 novembre.* **Les Théâtres de Paris** (le Palais-Royal).

Portraits de Geoffroy, Brasseur, Hyacinthe, Lassouche et Lhéritier groupés à la manière de Boilly.

N° 371. — *5 décembre.* **Les Journalistes de l'avenir.**

A propos de la nouvelle loi sur la presse.

Un écrivain, les yeux bandés, les mains attachées derrière le dos, un boulet rivé aux pieds est sur le seuil d'une porte ouverte.

— Allez, vous êtes libre...

Ce numéro porte en deuxième page le deuil de l'un de ses principaux collaborateurs.

Paul Hadol, né vers 1835. Hadol a débuté par des portraits-charges d'acteurs que publia *le Petit journal de Rouen.*

Venu à Paris, il collabora au *Charivari,* à la *Vie parisienne,* au *Journal amusant,* à *la Parodie,* à *l'Éclipse* où il a fourni d'innombrables petits dessins d'actualité, toujours soulignés de légendes, qui sont, pour ainsi dire, les miettes de l'Histoire.

Parmi l'énorme production de caricatures et dessins parus pendant la guerre et la Commune, notons son album *la Ménagerie impériale* et quatre superbes lithographies in-folio, non signées, qui lui sont attribuées : *Entrée triomphale des Prussiens à Paris; Entrée triomphale des Prussiens à Berlin; les Saltimbanques* et *la Parade.*

Il a encore illustré pour la librairie Polo *les Femmes de France pendant la guerre, la Fille de Mme Angot, le Trombinoscope*, etc., etc.

N° 372. — *12 décembre.* **Virginie Déjazet.**

La satire a fait place au deuil. Une grande actrice vient de mourir. Ses traits sont renfermés dans un médaillon qu'entourent trois croquis rappelant ses principaux rôles. Deux lignes de la chanson de Bérat et au-dessous une lyre aux cordes brisées. Au pied gît un petit oiseau, pieux hommage rendu à la Lisette par le poète-dessinateur.

« Ce numéro lui est entièrement consacré. Ajoutons-y une bien jolie anecdote rapportée par Henry Lecomte.

« C'était en 1844; elle devait quitter Paris pour aller donner des représentations en province, mais avant, elle voulut voir le grand poète dont elle s'était tant de fois inspirée et pria M. Benjamin Antier, le plus intime ami du chansonnier, de la présenter au maître bien-aimé : Béranger demeurait alors chez Mme Béga, rue Vineuse, à Passy. L'obligeant écrivain y conduisit Déjazet, tremblante d'émotion.

M. Génin, chef au ministère de l'Instruction publique, était près de Béranger. Le grand homme accueillit la comédienne avec une affabilité touchante. Il la remercia d'avoir bien voulu consacrer une de ses heures à visiter un vieillard; il s'excusa de n'avoir pas assisté à ses représentations; son grand âge, sa retraite éloignée lui interdisaient ce plaisir...

— Je suis arrivé, dit-il, aux jours où chaque heure impose une nouvelle privation; et celle de ne pouvoir vous entendre, madame, est certainement une des plus pénibles pour moi.

— Vraiment, s'écria Déjazet, vous auriez du plaisir à m'entendre?

— Pouvez-vous en douter?

— Eh bien! voulez-vous que je vous chante votre *Lisette,* ici, pour vous seul, sans autre accompagnement que les battements de mon cœur qui n'a jamais battu si fort qu'à cette heure bénie où je puis enfin voir, admirer, entendre Béranger?...

Et sans attendre la réponse du vieillard, elle jeta au loin, dans un élan d'enthousiasme, son chapeau qui l'embarrassait, s'agenouilla devant le poète, prit ses mains dans ses mains tremblantes, et se mit à chanter, avec toute son âme, la romance si populaire :

*Enfants, c'est moi qui suis Lisette...*

— Jamais, nous disait un jour l'heureux témoin de cette scène attendrissante, jamais Déjazet ne chanta avec plus de naturel, de pureté, de sensibilité à la fois touchante et fringante...

La voix si douce de l'actrice émut vivement Béranger. Il embrassa tendrement Déjazet-Lisette; puis, son caractère caustique reprenant bientôt le dessus, il dit à la comédienne, en essuyant ses yeux et en lui montrant MM. Antier et Génin qui pleuraient à chaudes larmes :

— Vous le voyez, ma chère, je suis aussi bête que ces messieurs! »

N° 373. — *19 décembre.* **Les Théâtres de Paris** (les Variétés).

Portraits de Léonce, Berthelier, Coquelin cadet, Dupuis, Pradeau et Baron.

N° 374. — *26 décembre.* **Victime de Noël.**

Le compagnon de saint Antoine se lamente à la perspective de réveillonner... en trop joyeuse compagnie.

— Voilà ce que c'est que de fréquenter les saints, dirait M. Joseph Prudhomme à son fils.

En troisième page, un sonnet de Gill, intitulé *Croquis,* qu'on peut relire dans son volume : *la Muse à Bibi.*

« L'année 1875 s'en va tout comme une mauvaise bonne à tout faire qui quitte sa place, sa malle sous le bras; on la voit rendant son tablier le 31 décembre, à minuit, et laissant tout sens dessus dessous dans la France. Le lit est en désordre, les convictions pêle-mêle, le balai par terre, les libertés toutes disloquées, le linge sale en paquet, l'opinion publique égarée, les bottines crottées, la presse bonapartiste dans le milieu de la pièce et seulement pas vidée; rien n'est rangé, tout est en l'air dans la maison, et cette mauvaise chipie laisse même à l'année qui lui succède jusqu'au soin de faire la *chambre.* » TOUCHATOUT.

1876. — NEUVIÈME ANNÉE. VOLUME IX, du N° 375 au N° 400.



N° 375. — *2 janvier.* **1876.**

La nouvelle année nous offrira pour étrennes un Sénat presque tout neuf et une Chambre nouvelle.

Et c'est Jacques Bonhomme qui les paiera.

N° 376. — *9 janvier.* **M. Tolain.**

Ouvrier ciseleur, né en 1828. Étudia en Angleterre la question ouvrière d'après les *Trade's Unions* (1861-62), et fut l'un des fondateurs de l'Association internationale des Travailleurs (1864). Nommé secrétaire correspondant pour Paris, il prit part en qualité de délégué français aux congrès ouvriers de Genève (1866); Lausanne (1867); Bruxelles (1868); Bâle (1869). En 1868, il proposa au congrès de décider que si une guerre générale venait à menacer l'Europe « les ouvriers devraient, dans la mesure de leurs forces, l'empêcher d'éclater ». En 1869, il défendit énergiquement le principe de la propriété individuelle. Il fut poursuivi et condamné comme prévenu de faire partie d'une société non autorisée. Collabora au *Courrier Français,* de Vermorel.

Élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, il siégea à l'extrême gauche. Après l'insurrection du 18 mars il proposa, comme moyen de pacification, la proclamation de la République. Son attitude lui valut de violentes attaques de la part des organes accrédités à l'Internationale, sans préjudice des calomnies des journaux conservateurs. Vota contre les préliminaires de paix et pour le retour de l'Assemblée à Paris.

N° 377. — *16 janvier.* **Il reviendra-z-à Pâques...** ou à la Trinité.

Un député *sortant,* à cheval sur un coupe-papier.

N° 378. — *23 janvier.* **Coucou! Ah! le voilà!**

Caché dans un placard, Ratapoil avance sa tête dans l'entre-bâillement de la porte, de peur qu'on ne l'oublie.

# DÉJAZET, Par GILL





N° 379. — *30 janvier.* **Courses d'hiver.**

Match entre la République et l'Empire. Hip! hip! hurrah! pour l'amazone.

N° 380. — *6 février.* **M. de Freycinet.**

Deux dates peuvent jusqu'ici résumer son passé politique : 1848-1870.

*1848.* — Le 25 février, l'hôtel de ville fut envahi par une foule d'ouvriers en armes demandant à grands cris que le drapeau rouge remplaçât le drapeau tricolore sur la maison commune. Lamartine, alors entouré d'étudiants, leur répondit : « Je répudierai jusqu'à la mort ce drapeau de sang et vous devriez le répudier plus que moi, car le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple, en 1791 et en 1793, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la Patrie. »

Tandis que parlait Lamartine, dont l'éloquence superbe dompta la violence des manifestants, l'épée nue d'un jeune polytechnicien le protégeait contre les baïonnettes menaçantes. Or, au milieu des ovations de la foule calmée et séduite par ce langage, l'orateur embrassa le polytechnicien et lui demanda son nom. Le jeune garde du corps répondit : « Charles de Freycinet. »

*1870.* — « Il y a, disait le général Borel devant la Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, un homme qui, sous le titre modeste de délégué à la guerre, a rendu d'immenses services dont on ne lui est pas reconnaissant parce qu'il n'a pas réussi. Depuis, cet homme s'est effacé; c'est à lui que nous devons l'improvisation de nos armées auxquelles manquaient la force morale, la discipline, l'instruction de nos militaires, la confiance en soi et l'organisation que la tradition peut seule nous donner. »

Cet homme était encore M. de Freycinet.

N° 381. — *13 février.* **Skating Ring.**

M. Thiers, patinant, trace sur la glace le mot : *République.*

Ce numéro donne un extrait de la fameuse *Lettre d'un cultivateur aux paysans,* par Erckmann-Chatrian, qui attira à leurs courageux auteurs la haine féroce des feuilles réactionnaires, haine qui se manifesta pendant les répétitions de *l'Ami Fritz* au théâtre.

En voici la conclusion : « Rappelez-vous bien ce que je vous dis avant de finir :

Voter pour des légitimistes, c'est voter pour le retour du gouvernement qui vous a fait cultiver la terre pendant quatorze siècles pour les nobles et les prêtres;

Voter pour des orléanistes, c'est voter pour le retour du gouvernement des écus, qui vous a toujours refusé le droit de voter sous prétexte que vous ne payiez pas deux cent cinquante francs de contributions directes;

Voter pour des bonapartistes, c'est voter pour le retour du gouvernement qui nous a amené trois invasions, qui a perdu la rive gauche du Rhin en 1815 et l'Alsace et la Lorraine en 1870, sans parler des milliards.

Voter pour des républicains, c'est voter pour la conservation et l'amélioration du gouvernement qui vous a donné la terre en 1792 et le suffrage universel en 1848. »

N° 382. — *20 février.* **Erckmann-Chatrian.**

Saluons, en ces deux citoyens, l'un des plus beaux exemples de fraternité littéraire.

Nés sous le même ciel, ils devaient vivre la tête sous le même bonnet.

Émile Erckmann naquit en mai 1822, à Phalsbourg, et Alexandre Chatrian en décembre 1826, à Soldatenthal, commune d'Abreschwiller.

Leur collaboration date de 1847, mais ce ne fut guère qu'après la publication de *l'Illustre docteur Mathéus,* en 1859, que le nom collectif d'Erckmann-Chatrian obtint un certain retentissement. Il devait devenir populaire par cette suite de romans patriotiques consacrés à l'histoire nationale et particulièrement à l'Alsace.

Publiés en feuilletons par presque toute la presse démocratique, les *romans nationaux* ont, pour une bonne part, participé à l'avènement et au maintien de la République.

Erckmann-Chatrian, soldats de la plume, ont bien mérité de la Patrie.

N° 383. — *27 février.* **La Tirelire.**

C'est l'urne électorale que les républicains ont remplie de leurs bulletins de vote.

Notre jeune République est émerveillée de la quantité et de la qualité.

Les élections sénatoriales donnèrent 149 républicains et 151 droitiers; les élections législatives, 387 républicains et 142 monarchistes et bonapartistes.

N° 384. — *6 mars.* **Parvenue à la majorité.**

Grandie tout à coup, la République passe devant le front des droitiers devenus par contre-coup, des lilliputiens.

N° 385. — *13 mars.* **Le député Spuller.**

Né en 1835, débuta dans le journalisme en 1863, comme correspondant parisien du journal *l'Europe,* de Francfort, puis collabora au *Nain jaune,* au *Journal de Paris,* à *la Revue politique,* etc., etc. Aux élections de 1869, il soutint la candidature de Bancel contre Émile Ollivier. Lié d'amitié avec Gambetta, il l'accompagna en province pendant la guerre et fut, auprès de l'organisateur de la Défense nationale, le secrétaire dévoué, « intime et privé », ainsi qu'il l'a défini lui-même devant la commission d'enquête de Versailles.

Lorsqu'en novembre 1871, Gambetta fonda la *République française,* il lui en confia les destinées.

N° 386. — *20 mars.* **Le Bonaporteur d'eau.**

Nous auchi, j'ons vota!

En commentaire des dernières élections. Fantaisie à la manière des ombres chinoises, représentant un compatriote de M. Roucher donnant la becquée à un aiglon.

N° 387. — *26 mars.* **Un pensum.**

Prière de conjuguer à perpétuité le verbe : « Ça ne va pas comme sur des roulettes. »

En effet, les élections n'ont donné au parti bonapartiste que 40 sénateurs et 76 députés.

Le jeune prétendant est à genoux devant un pupitre, coiffé du bonnet d'âne... qu'il y reste!

**M. ÉMILE ZOLA, PAR GILL.**



N° 388. — *2 avril.* **Le député Raspail, père.**

François-Vincent Raspail, chimiste, né en 1794, à Carpentras (Vaucluse). . . . .

A quatre-vingt-un ans, F.-V. Raspail est condamné à un an de prison et mille francs d'amende pour avoir fait, dans le *Calendrier ou éphémérides des hommes et des événements célèbres* servant de préface au Manuel annuaire de la Santé pour 1874, « l'apologie de faits qualifiés crimes par la loi ». Sur neuf cent vingt éphémérides, voici les six ayant servi de point de départ aux poursuites :

1° *22 janvier 1871.* — « La population de Paris, indignée contre la trahison de Trochu, accourt à l'hôtel de ville, et les Bretons de Trochu, cachés dans les caves, se mettent à faire feu; de leur côté, une vingtaine d'agents, cachés dans un café, répondent, commandés par un agent bien connu d'émeutes ridicules. Aucun de ces agents n'est atteint. Seulement, une centaine de passants, surpris par la fusillade, femmes, enfants et vieillards, tombent foudroyés. »

2° *18 mars.* — « Les généraux Clément Thomas et Lecomte, fusillés à l'instant où ils se préparaient à ordonner l'attaque de Montmartre. »

3° *21 mai.* — « Entrée des Versaillais à Paris, et commencement du massacre des innocents et des incendies coupables, mais commis par qui? »

4° *21 mai.* — « Delescluze, homme intègre et de souffrance, qui, se reconnaissant victime d'une erreur, couronna sa longue vie par l'héroïsme de sa mort. »

5° *26 mai.* — « Millière, député et étranger aux actes de la Commune, est assassiné sur la place du Panthéon, par l'ordre du capitaine Garcin. Mme veuve Millière intente une action civile contre le capitaine Garcin. On remarque le lendemain que, d'après *l'Officiel,* le capitaine Garcin est promu au grade de chef d'escadron. La demande de la pauvre veuve de l'innocent assassiné arrive devant le tribunal de Versailles le 30 juillet 1873; le 7 août suivant, le tribunal se déclare incompétent. »

6° *23 juin 1848.* — Jours néfastes de la deuxième République française, nouvelle Saint-Barthélemy, nombre d'or, des férocités jésuitiques (1848). — Garnier-Pagès le premier (ne confondez pas avec celui des 45 centimes et qui a pris part à ce massacre). »

La justice humaine — on pourrait dire inhumaine — n'a pas changé depuis l'époque où Galilée et Bernard de Palissy furent emprisonnés, le premier à l'âge de soixante-dix ans et le second de quatre-vingts pour leurs opinions politiques ou religieuses.

N° 389. — *9 avril.* **Bien joué.**

Un paysan joue aux quilles, lesquelles représentent la réaction vaincue.

N° 390. — *16 avril.* **Émile Zola.**

« Le spirituel critique de *l'Événement,* l'ingénieux auteur de *Mon Salon,* de *Mes haines,* etc., M. Émile Zola...

— Dites : le grand Zola!

— Le grand Zola...

— Ajoutez : et sublime!

— Le grand et sublime Zola.

— Toutes réflexions faites, je crois que vous feriez mieux de mettre : le divin Zola!

— Tu parles, Aglaé?... ??... ???... » E. Vermesch.

N'oublions pas que ces lignes datent de 1866; qu'en 1870, paraissait *le Sublime* de Denis Poulot et que Zola publiait, en 1876, *l'Assommoir*.

L'apparition de ce dernier ouvrage déchaîna une tempête de critiques qui alla jusqu'à accuser de plagiat l'auteur des Rougon-Macquart, et, à l'appui on publia, en les rapprochant les uns des autres, des textes du *Sublime* et de *l'Assommoir*.

Émile Zola s'empressa de répondre à cette accusation par une lettre dont voici le passage le plus saillant :

« ... Il est vrai que j'ai pris dans *le Sublime* quelques renseignements; mais vous oubliez de dire que *le Sublime* n'est pas une œuvre d'imagination, un roman : c'est un livre de documents dont l'auteur cite des mots entendus et des faits vrais. Lui emprunter quelque chose, c'est l'emprunter à la réalité. Puisque l'occasion se présente, je n'en suis pas moins heureux de le remercier publiquement des mots d'argot que son ouvrage m'a fournis, des noms réels que j'ai pu y choisir et des faits que je me suis permis d'y prendre...

Mon passé littéraire m'aurait permis de ne pas répondre. Il ne peut venir à la pensée de personne que je sois un plagiaire. C'est là une invention comique. Je prends des documents où je les trouve, et je crois les faire miens. Le plan de *l'Assommoir* a été arrêté en 1869, avant même que *le Sublime* ait paru. Si la mode avait encore été d'indiquer à la fin des romans les sources, croyez bien que j'aurais cité l'ouvrage de M. Denis Poulot, avec beaucoup d'autres; mais ce qui est à moi, ce sont mes personnages, ce sont mes scènes, c'est la vie de mon œuvre, et cela, c'est *l'Assommoir* tout entier. »

N° 391. — *23 avril.* **Invalidés.**

Ils s'en allaient dodelinant de la tête, etc. Dernier écho des élections.

N° 392. — *30 avril.* **M. Faure.**

Baryton, né en 1830. Entra fort jeune à la maîtrise de la Madeleine, puis étudia au Conservatoire (1843-52). Débuta à l'Opéra-Comique dans le répertoire; donna la mesure de son talent dans la reprise de *Joconde* (1857).

Meyerbeer écrivit pour lui le rôle d'Hoël dans *le Pardon de Ploërmel*, et l'éclatant succès qu'il obtint dans cette œuvre le conduisit au grand Opéra, où, en 1861, il chanta *la Favorite*, créa *l'Africaine*. Depuis lors, aucun des grands ouvrages montés sur notre première scène ne se passa de son concours : *Don Juan, Hamlet, Faust,* ne firent qu'accroître sa renommée devenue européenne. L'artiste est encore connu comme compositeur, son *Pie Jesu* est célèbre et ses *Rameaux* populaires.

N° 393. — *7 mai.* **La Foire au pain d'épice.** La République *à la place* du Trône.

Une fillette de six ans — l'âge de notre République — mord à belles dents l'épaule d'un bonhomme en pain d'épice au type bonapartiste.

N° 394. — *14 mai.* **Les Triomphateurs du Salon.**

Édouard Manet apparaît fulgurant au milieu de tableaux des plus notoires exposants. Le peintre du *Déjeuner sur l'herbe*, de *l'Olympia*, du *Bon Bock*, pour ne citer que trois

## LA FOIRE AUX PAINS D'ÉPICE, PAR GILL.



La République *à la place* du Trône.

de ses chefs-d'œuvre, triomphe cette année avec *Argenteuil,* toile dont il ne voulut point se séparer, et qui, mise en vente un an après sa mort, fut reprise par M. Léenhoff, beau-frère et filleul de l'artiste.

N° 395. — *21 mai.* **Edmond de Goncourt.**

« C'était le 18 mars 1871, au matin. Une foule bizarre suivait à travers des barricades, où tambours et clairons battaient et sonnaient aux champs, le char emportant au Père-Lachaise les restes mortels de Charles Hugo. Derrière le corbillard marchait le père, très décoratif dans son deuil réel. Un cortège d'amis et d'inconnus venait ensuite, bizarre ai-je dit, j'aurais dû dire hétéroclite par excellence : les sommités de la littérature, des arts, de la presse et du monde politique y coudoyaient la plus basse ouvrialle et les moins douteux galants de la Vénus vulgaire. N'importe!

Moi, à cette époque fabuleuse, je me trouvais être hébertiste, comme ça, bondé de renseignements historiques et plus innocent des agîs actuels que l'enfant non encore né. Ce mouvement communaliste, anonyme à force de noms obscurs, ce titre non déclamatoire : *Comité central,* une affiche éloquente dans sa précision bonapartesque, la garde nationale, enfin, terrible après Daumier, Cham et Monier, m'avaient grisé. J'aimais une révolution que je savais avoir du plomb dans sa giberne et que je voyais si fière.

Et, comme le hasard m'avait placé dans le long défilé à côté de M. Edmond de Goncourt, que je connaissais un peu depuis *Henriette Maréchal,* je lui fis part de tout ce que nous avions sous les yeux : cet enterrement, unique au monde, du fils d'un poète retentissant, parmi cette insurrection colossale, etc., etc.

Il me fut répondu doucement :

« M. Thiers est un détestable écrivain, ou plutôt ce n'est pas un écrivain du tout, mais du moins, lui gouvernant, l'on pourrait écrire en paix, tandis qu'avec ces gens-ci!... »

Tout Edmond de Goncourt était et est dans ce mot plus d'artiste que de littérateur, à mon sens, du moins.

Frémissant encore du coup terrible de la mort d'un frère et d'un ami, et d'un camarade, et de cet esprit charmant qui avait été Jules de Goncourt, il passait indifférent à ce véritablement beau spectacle d'un peuple en armes encore, après tant d'héroïsme exploité par précisément ce Thiers-là ou ses congénères, il passait indifférent *parce que* une vision plus suprême encore le fascinait, lui, pendant mon extase à moi, *juste aussi.*

La célébrité, l'admiration ont visité sur le tard Edmond de Goncourt. Les jeunes gens adorent ce féminin et ce robuste dont la taille un peu penchée par la pensée symbolise admirablement son talent fin et fier. L'aristocratie même de sa conversation amère n'est pas pour déplaire à cette génération triste et forte qu'ont faite les choses et les œuvres de ce tout dernier quart de siècle. » PAUL VERLAINE.

N° 396. — *28 mai.* **Malbrough s'en va-t-en guerre.**

A propos de l'élection du prince Jérôme.

Élu le 14 mai à Ajaccio, il quitte l'île familiale suivi d'un petit groom qui porte ses accessoires de garde-robe. On sait que le prince n'est pas d'un tempérament constipé.

N° 397. — *4 juin*. **Études d'après les grands maîtres.**

*Les Parques,* tableau de Michel-Ange. (Fac-similé d'un dessin du *Kladderadatsch.*)

A propos des événements d'Orient. La France garda, pendant la crise qui débuta par l'insurrection de l'Herzégovine en 1875, une neutralité dont la Russie ne put la faire sortir : le gouvernement se conforma au vœu du pays, qui redoutait une conflagration générale, craignant d'ailleurs, en prenant position, de fournir à l'Allemagne un prétexte d'agression.

Nous lisons en deuxième page :

Les journaux annoncent l'acquittement en cour d'assises du *Dimanche des familles,* journal clérical de Clermont-Ferrand, accusé d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement et des citoyens les uns contre les autres.

*Le Dimanche des familles* a été défendu par un avocat du barreau du Paris, Me Nicolay, qu'il présente de la sorte à ses lecteurs :

« Jeune, trente ans, taille un peu au-dessus de la moyenne, brun, figure intelligente animée par des yeux étincelants, bonnes manières, voix sympathique mais faible; voilà pour le physique. Quant au moral, qu'il nous suffise de dire que Me Nicolay est un des brillants conférenciers du cercle catholique du Luxembourg et qu'il y occupe un rang élevé. De plus, il se dévoue corps et âme à la moralisation de ce fameux XIIIe arrondissement où se trouvent la Butte aux Cailles et la trop fameuse rue Haxo qui vit les assassinats des généraux Lecomte et Clément Thomas. Il va sans dire que, malgré son âge, il occupe une place très honorable au barreau de Paris. »

Nous ne savons pas si, comme le prétend *le Dimanche des familles,* Me Nicolay se dévoue « à la moralisation du XIIIe arrondissement »; mais ce que nous voulons dégager du compte rendu des débats publiés par *le Dimanche des familles* lui-même, c'est que cet avocat moralisateur a usé dans sa plaidoirie d'arguments bien singuliers.

Pour défendre son client, il a accusé le gouvernement de fermer les yeux sur d'innombrables délits imputables aux organes républicains et libre penseurs. Encore a-t-il distingué, comme Thomas Diafoirus, établissant deux catégories de journaux, les journaux à articles et les journaux à images, les journaux destinés « à ceux qui savent lire » et les journaux qui s'adressent aux ignorants.

« J'ai pris au hasard, a dit Me Nicolay, ce qui se publie actuellement : les conservateurs sont représentés sous la forme d'un joueur d'orgue jouant toujours le même air : religion, famille, propriété; le gouvernement est insulté en bloc par des caricatures représentant Mac-Mahon en pain d'épice, grignoté par une cocotte représentant la République et à la partie que l'on ne nomme pas! »

Ce simple extrait permet d'apprécier l'éloquence et la bonne foi de l'avocat clérical. La censure et le public n'ont vu dans la caricature qu'il cite, parue dans *l'Éclipse,* avec la signature de Gill, que ce que le dessinateur a eu réellement l'intention d'y mettre : la République sous les traits d'une fillette de six ans, mordant à belles dents dans un affreux bonhomme de pain d'épice, dont les grosses moustaches, le chapeau tromblon et le gourdin établissent assez l'identité bonapartiste.

Me Nicolay a plus d'imagination : il métamorphose tranquillement la petite fille « en cocotte » et le partisan du Deux-Décembre en maréchal de Mac-Mahon! Nous doutons fort que par de tels procédés de discussion, ce premier sujet des cercles catholiques arrive à

« moraliser » un arrondissement quelconque. Nous lui conseillerons aussi, s'il lui arrive jamais de plaider devant la cour d'assises de la Seine, de songer que le jury parisien accepterait moins facilement que le jury clermontois l'interprétation jésuitique qu'il a donnée des caricatures à l'usage de « ceux qui ne savent pas lire ». *L'Éclipse*.

N° 398. — *11 juin*. **Fantaisie orientale.**

Fantaisie qui finira mal.

N° 399. — *18 juin*. **L'Invalide à la tête de bois.**

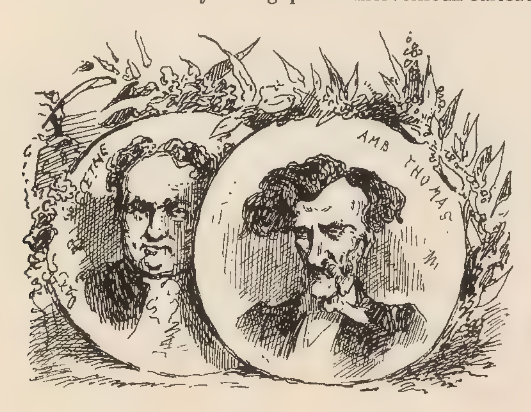
L'invalide à la tête de bois était un Picard qui s'appelait Dubois. Le malheureux perdit la tête pendant la campagne d'Allemagne, et un ébéniste de Nuremberg réquisitionné par le médecin de son régiment la lui remplaça par une bille taillée dans du sapin. Or, cet arbre étant allemand, il arriva que Dubois parla désormais le français avec un fort accent tudesque.

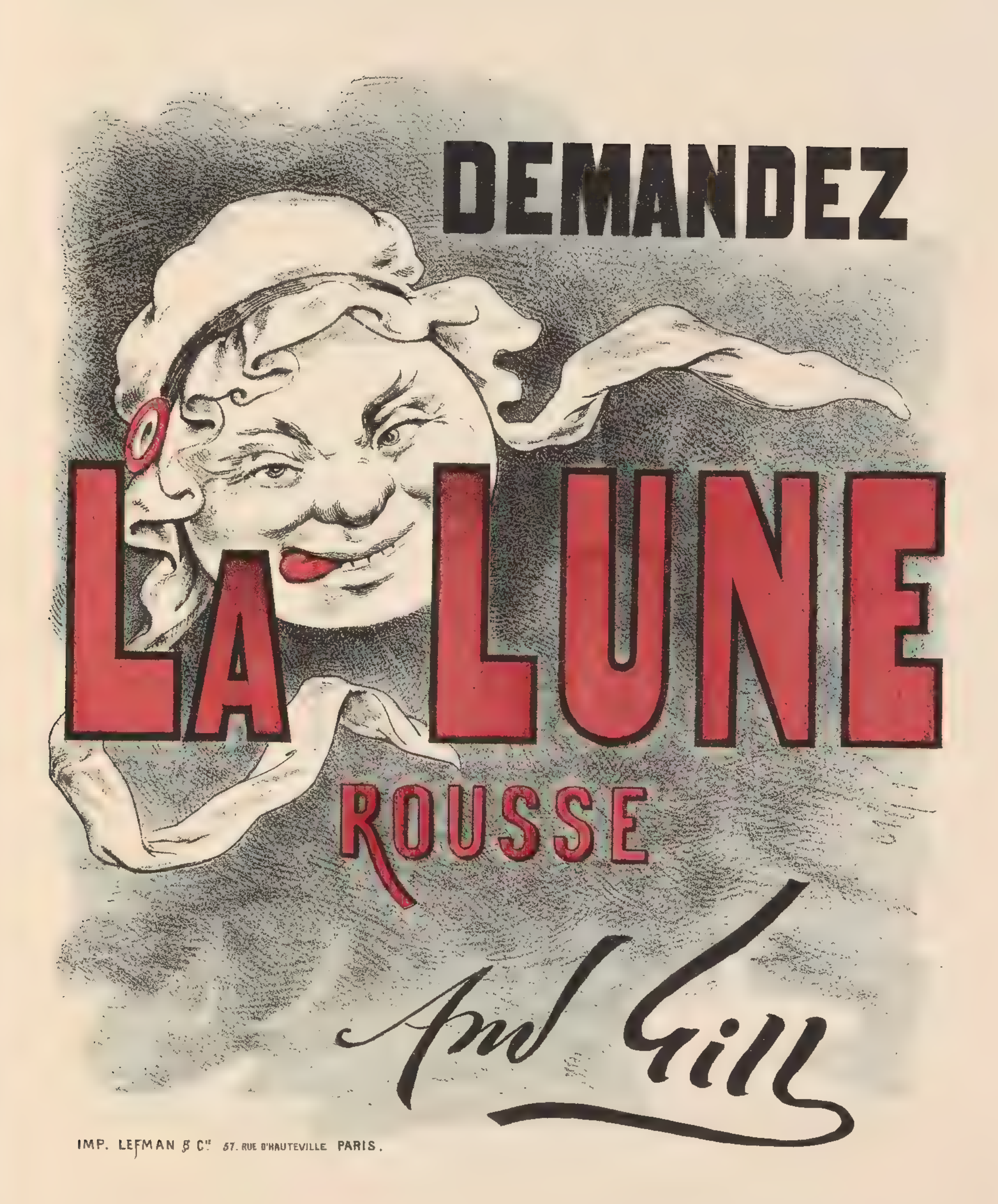
Pour rassurer la censure, disons que tous les invalides ne s'appellent pas Dubois et que tous les Dubois ne sont pas aux Invalides ; ajoutons encore qu'aucun d'eux n'a jamais été et ne sera un homme politique.

N° 400. — *25 juin*. **Les Métamorphoses de l'Éclipse.**

Ce numéro est le dernier du journal tel que l'avait fondé Polo. Sa transformation en « Revue comique illustrée », sur le modèle du *Punch*, équivaut à une disparition ; *l'Éclipse* ne sera plus visible au firmament de la politique.

C'est la fin d'une œuvre, c'est la fin aussi de cette étrange mascarade où des princes régnants, des prétendants, des présidents, des ministres, des ambassadeurs, des sénateurs, des députés, des maréchaux, des généraux, des évêques, des magistrats, des avocats, des médecins, des comédiens, des écrivains, des folliculaires, des artisans, des paysans, des banquistes, des cuistres et des gueux de toute couleur et de toute marque prirent parfois figure de grands hommes sous le crayon magique du merveilleux caricaturiste.






*Au maître enlumineur JEAN SAUDÉ, aux artistes et aux artisans, collaborateurs anonymes de ce livre, je dédie ces pages de combat pour la République.*

Ch. F.

*Au sein d'un peuple qui pense, il n'est plus permis, d'après nos législateurs, de penser autrement qu'eux, dans une ville où l'esprit court librement les rues, l'écrivain reçoit l'ordre d'emmailloter son esprit dans les langes d'un programme que la pénalité et la fiscalité ont rédigé de compagnie; au sein d'une nation rieuse et maligne, il n'est plus permis de rire de personne, si ce n'est de ceux qui ne sont rien.....*

*On lui octroiera le droit de rire, à ventre déboutonné, de Janot, des bourgeois malheureux en ménage, du prolétaire assaisonnant son morceau de pain sec à la fumée de la cuisine subventionnée ; mais malheur à lui s'il se hasarde à faire la nique à une Excellence, à le charbonner en caricature sur les murs.*

F.-V. Raspail.







# LA LUNE ROUSSE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

*5, rue du Coq-Héron, Paris.*

André Gill et Cie.

Telle est la raison sociale qui, pendant trois ans, présida à la publication de *la Lune Rousse.*

La compagnie anonyme, et financière naturellement, ne figura pas en tête du journal : elle fit les fonds et André Gill fit le journal en compagnie littéraire de Maxime Rude, une plume d'acier rudement bien trempée ; d'Ernest d'Hervilly, un complice de *la Lune* et de *l'Éclipse;* de son ami Jean Richepin[1]; Raoul Ponchon le disciple d'Anacréon

1. *Jean Richepin*, né à Médéah (Algérie), en 1849. Ancien élève de l'École normale ayant renoncé à l'Université pour courtiser la Muse, il a plus d'une fois dîné d'un sonnet et déjeuné d'une ballade. Pendant quatre ou cinq ans il a fait le terrible métier qui consiste à vendre au rabais du grec, du latin, de la philosophie et tout ce qui consiste à faire des bacheliers.

Publia en 1872 une brochure sur Jules Vallès, intitulée *les Étapes d'un réfractaire;* et de

et joyeux pilier de cabaret aux vers étincelants; Félicien Champsaur, qui lui apporta son premier sonnet; Clovis Hugues, le poète socialiste élu plus tard député de Marseille; Louis de Gramont, qui collabora aussi à *la Muse à Bibi;* Georges Sauton; G. Puissant et Francis Enne, deux anciens de *la Rue;* Georges Lorin, poète et dessinateur sous le nom de Cabrion; Émile Taboureux, son fidèle camarade des *Hydropathes;* Paul Mahalin, encore un *Lunatique,* l'auteur des *Jolies actrices de Paris;* Marc-Bayeux; Paul Parfait; Paul Arène; Alexis Bouvier, et sous des pseudonymes divers, Armand Masson, l'un des chansonniers les plus lettrés de l'époque du « Chat-noir ».

La collection complète de *la Lune Rousse* se compose de cent cinquante-neuf numéros in-folio coloriés, du n° 1, daté du 10 décembre 1876, au n° 159 du 21 décembre 1879; plus le n° 30 *bis* intitulé : *les Dissous de la République;* en 1877, trois numéros exceptionnels : le premier daté 8 mars, consacré à *Victor Hugo,* le deuxième du 5 juillet à *M. Thiers,* et le troisième du 13 août à *Léon Gambetta ;* et enfin une grande planche parue le 23 décembre de la même année : *le Jugement dernier.*

*La Lune Rousse* a publié encore un *Album de dix dessins refusés par la censure du 16 mai.*

Pour son journal, Gill fit une affiche en lithographie reproduisant le titre dessiné par Frédéric Regamey : une Lune au large sourire, coiffée d'un bonnet à rubans qu'adorne la cocarde de Mimi Pinson.

> Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
> Mais son cœur est républicain...

Cette affiche existe en deux formats; il y a des exemplaires en noir et d'autres coloriés; elle fut tirée par l'imprimerie Lefman et C$^{ie}$, 57, rue d'Hauteville.

Outre les dessins, nous devons signaler les écrits que Gill publia dans son journal sous diverses signatures. La plupart des pièces parues dans *la Petite Lune* ont été réunies dans *la Muse à Bibi,* première édition (librairie des Abrutis, 1879); celles de *la Lune Rousse,* sauf quelques-unes que nous reproduisons à leur place, composent la seconde édition de Marpon et Flammarion, 1881.

Le poète n'est pas moins original et talentueux que l'artiste. Gustave Kahn, le critique d'art auquel rien n'échappe de l'évolution de nos mœurs, n'a-t-il pas écrit, quelque part, que « l'auteur de *la Muse à Bibi,* — recueil de vers argotiques un peu sentimentaux et ironiques, — fut un de ceux qui contribuèrent le plus à préparer ces groupements d'écrivains fantaisistes et des chansonniers ». Et, parlant des chansons de Bruant : *Dans la Rue,* Séverine n'a-t-elle pas dit aussi : « Il y a un air de famille entre ce bouquin et un

compte à demi avec André Gill, *l'Étoile,* petite pièce de vers qu'ils jouèrent eux-mêmes au théâtre de la Tour-d'Auvergne, en 1873.

Mais son véritable début fut *la Chanson des Gueux,* parue en 1876, dont une demi-douzaine de pièces, par leur hardiesse, le firent traduire en justice et condamner pour outrage aux bonnes mœurs.

La presse tout entière s'en occupa, depuis *le Charivari* jusqu'à *la Gazette de France,* en passant par *le XIX$^{e}$ Siècle, l'Événement, le Gaulois, l'Univers,* etc., etc.

Depuis il a écrit *les Caresses, les Blasphèmes, la Mer, la Glu* et tant d'autres œuvres originales et fortes qui devaient, plus tard, conduire l'ancien hôte de Sainte-Pélagie à l'Académie.






*Soyons les serviteurs du droit et les esclaves du devoir.*
*Victor Hugo*

autre dont furent Louis de Gramont et le pauvre André Gill. — La muse de Bruant est la sœur de *la Muse à Bibi.* »

Chronologiquement, *la Lune Rousse* vient en dernier, mais elle mérite, certes, d'occuper la première place dans l'œuvre de Gill. C'est d'ailleurs l'époque la plus fertile du puissant caricaturiste. Il donne à son journal deux dessins par numéro, puis des doubles pages d'une magistrale exécution; à côté il publie *le Bulletin de vote* quotidien, *la Petite Lune* et *les Hommes d'aujourd'hui;* illustre *l'Assommoir,* de Zola, rime les vers de *la Muse à Bibi,* peint des tableaux pour le Salon, et tout cela, en pleine lutte contre les Seize-Mayeux de l'Ordre moral et les Ratapoils de tout poil qui menaçaient de renverser cette République qu'il avait déjà si bravement contribué à fonder.

On s'en souvient, le péril fut grand, et non moins grand fut le rôle du caricaturiste qui se montra à la hauteur d'un Juvénal.

On vit cependant les vainqueurs l'abandonner après la bataille. Le triomphe en politique a parfois de ces lâchetés.

Ce fut un *écœurement* général. Le mot peut sembler sévère mais il est juste, et d'autant plus juste qu'il a été, nous le savons, prononcé du côté des vaincus.

Malgré tant d'indignité, son œuvre est là, qui lui survit palpitante encore et vengeresse : elle montre ce que furent les hommes d'hier, et, si aujourd'hui on peut enfin les mesurer à son aune, bien peu nombreux sont ceux qui auront laissé dans les annales de l'histoire une mémoire à vénérer ou seulement un souvenir sympathique.

Ceci dit, levons le rideau.

N° 1. — *10 décembre 1876.* **Cher Cousin,** par Gill.

C'est l'ami Plonplon, représenté en vautour. On sait que cet oiseau lâche, prudent et vorace recherche plutôt les charognes que les animaux vivants qu'il n'ose attaquer.

L'histoire naturelle le dit, l'histoire politique l'a prouvé, hélas! par l'exemple de son cher cousin.

A la deuxième page nous lisons, en guise de programme, l'introduction suivante :

Lecteur,

Ce journal ne relève d'aucun parti, n'appartient à aucune coterie. Pour aucun de ses collaborateurs il ne brigue portefeuille ni sous-préfecture.

Son ambition, la seule, est de rire au nez des sottises courantes, et, par le rire, de nous consoler de l'injustice, de nous venger du mal. — Ainsi soit-il!

LA LUNE ROUSSE

Elle émerge là-bas à l'horizon, qu'elle inonde d'une lueur cuivrée, et sur son orbe énorme, pareil au bouclier d'un guerrier barbare, se profile nettement le sommet « sourcilleux » des monts.

Nous sommes en hiver, hélas! et le seul nom qui convienne au paysage qui s'étend devant nous est : Désolation. Voyez! Dans le bosquet de bois que toucha ces jours-ci

l'haleine âpre du vent d'automne, les arbres dépouillés grelottent, le hêtre seul garde les haillons de son feuillage desséché.

Dans le vignoble — car nous sommes en terre de France! les ceps, si gracieux l'été dans leur habillement de verdure et sous leurs franfreluches de pampre, n'offrent plus à cette heure que l'aspect tors, difforme d'un troupeau de gnomes qu'évoquerait la baguette d'une sorcière. Une vapeur glacée se condense et se congèle incessamment sur chaque brin d'herbe en dentelles de givre.

Partout la vie semble figée, éteinte. Et pourtant, il viendra certainement, le réveil, avec son premier souffle du printemps. Ce jour-là, la pâquerette et la sylvie émailleront d'argent la pelouse et les dessous de bois; la primevère sèmera les halliers de paillettes d'or; l'amandier secouera dans les vergers la neige embaumée et rose de ses pétales...

Puisse-t-il venir bientôt le renouveau de notre France!

Puis au rez-de-chaussée commence un feuilleton : *La Thèse du Docteur Antonius Krautz,* par André Gill.

En troisième page, les fables de Jean, rempaillées par Gill. — I. *La Cigale et la Fourmi.*

Enfin en quatrième page, un dessin en noir : *M. Thiers,* par Gill. Dernier coup d'œil au miroir avant de rentrer en scène.

N° 2. — *17 décembre.* **Le Succès de la semaine : l'Ami Fritz** (Fèbvre).

Succès à la Comédie-Française et chute au Ministère.

Il s'est f... par terre,
C'est la faute à Voltaire.
Saint G'nest a l'bec dans l'eau,
C'est la faute à Rousseau.

Les fables de Jean, rempaillées par Gill. — II. *La Grenouille et le Bœuf.*

N° 3. — *24 décembre.* **Bonjour! Bonsoir!** (de Marcère, Jules Simon).

**Les Amis de l'ami Fritz** (Barré, Mlle Reichemberg, Got, Coquelin).

N° 4. — *31 décembre.* **Une Carte de visite.**

A la quatrième page, un excellent dessin de F. Régamey, en illustration de la carte de Gill P. P. C., et suivi de cette petite note : « Quoique étranger désormais au journal *l'Éclipse,* nous lui gardons un bon souvenir; et nous offrons avec plaisir, aux lecteurs de *la Lune Rousse,* un spécimen pris au hasard dans les douze dessins de notre ami et collaborateur Frédéric Régamey composant l'Almanach de 1877, que va mettre en vente M. Georges Decaux, notre ancien éditeur. »

Puis le même numéro fait cette annonce mirifique :

Prime gratuite de *la Lune Rousse.*

*La Lune Rousse,* qui a toutes les audaces, a toutes les générosités. En présence des libéralités de la nouvelle année, elle s'est piquée d'émulation et a voulu dépasser d'un coup tout ce que la légende prête de magnificence aux califes et aux magasins de nouveautés.

Il ne s'agit pas d'une montre de quinze francs offerte à nos abonnés moyennant un supplément d'un louis. Non! non!! non!!!

Notre prime est entièrement gratuite! Et quelle prime! Comme nous n'avons pas assez de place pour aligner tous les adjectifs de M^me^ de Sévigné, figurez-vous un ÉVENTAIL inouï, tout simplement. Il est de GILL et signé devant et derrière. Cet ÉVENTAIL POLYCHROME, dont notre prochaine *Lune* décrira longuement les splendeurs, sera mis en vente au prix de *cinq francs* pour le commun des mortels.

Il est *gratuitement* offert aux abonnés de *la Lune rousse* à titre d'étrennes, et à toutes les personnes qui, d'ici au 31 janvier, s'abonneront pour un an à notre journal.

On pourra le réclamer dans nos bureaux, dès le 30 décembre courant, soit en le retirant, soit en présentant sa quittance d'abonnement.

L'Éventail est de grand format, de format adopté par la Mode. Gill n'a pas craint de s'entendre, à cet égard, avec la capricieuse déesse.

A son âge, Platon sacrifiait aux Grâces.

N° 5. — *7 janvier 1877.* **Peuh!...** (J. Simon et Gambetta).

N° 6. — *14 janvier.* **Mauvais Coucheur** (Article 8).

Les Fables de Jean, rempaillées par Gill. — III. *Le Héron.*

N° 7. — *21 janvier.* **Coup de balai... pour rire.**

A la place du feuilleton qu'on a suivi dans les précédents numéros, nous lisons cet avis quelque peu humoristique :

« Les ardents et innombrables lecteurs de *la Lune rousse* imaginent sans peine à quel formidable travail de compilation et de recherche a été contraint l'auteur de la *Thèse du docteur Antonius.* A cette heure, sur la deuxième existence de Noël Jourdelan, les renseignements abondent : souvenirs personnels, notes d'Antonius, rapports de police et des anges; grâce à d'infatigables perquisitions dans les bibliothèques du ciel et de la terre, tout nous est parvenu. Mais pour classer, colliger, tirer au clair et mettre au net tant d'éléments divers, quelque repos est de rigueur. »

Ce repos devait durer jusqu'en janvier 1882; c'est, en effet, à Charenton, hélas! que Gill reprit son œuvre que publia, à cette époque, *la Nouvelle Lune,* sous le titre définitif de NICOLAS REVERDI.

« Noël Jourdelan est un gueux à qui le bon Dieu accorde cette grâce singulière de revivre sa vie à rebours, en débutant par la vieillesse et en finissant par l'enfance. Quel joli et profond motif, à la fois plein d'humour, d'originalité et de philosophie. »

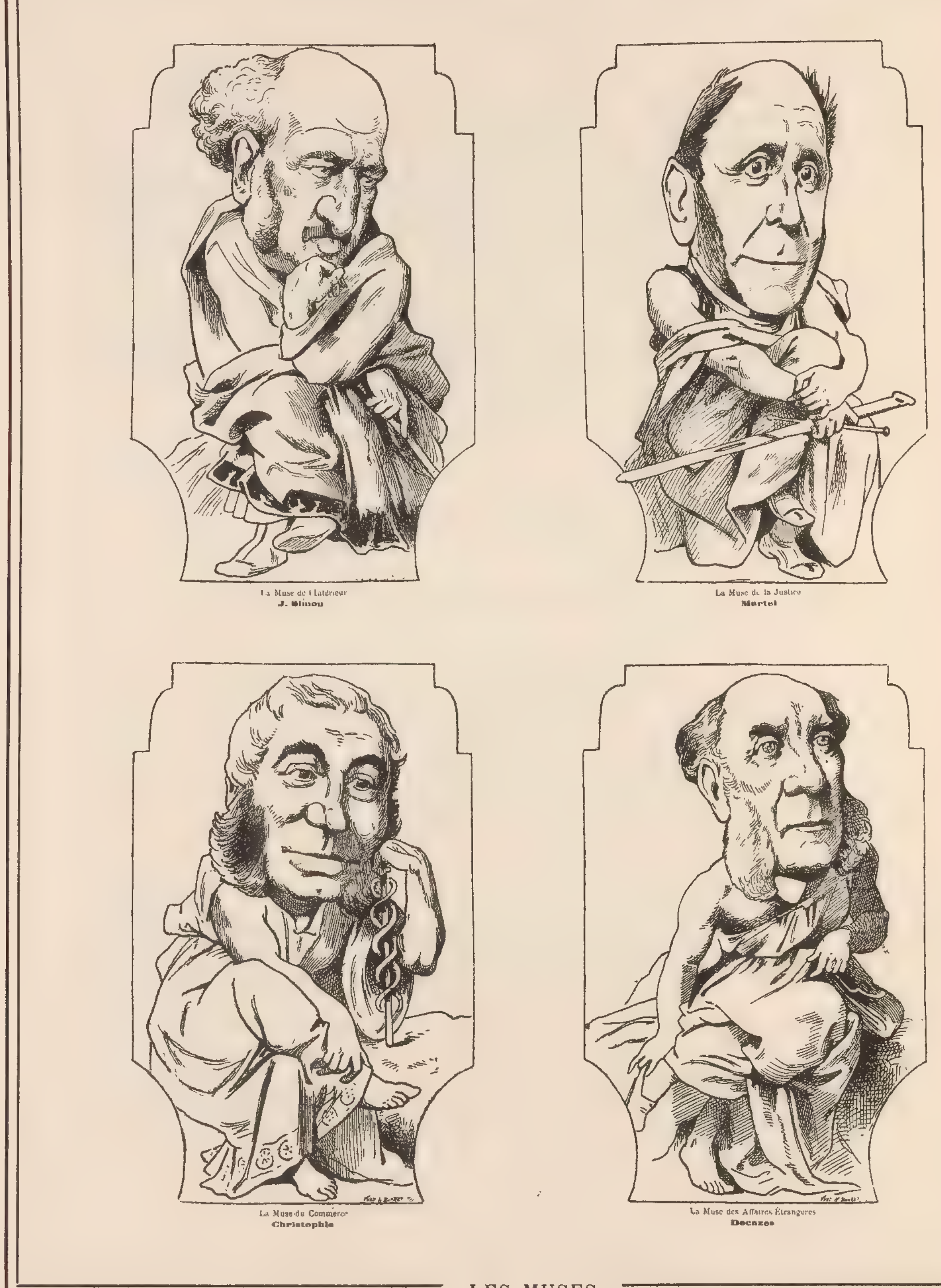
Ainsi s'exprime Jean Richepin parlant du poème de Gill, qu'il possède en manuscrit.

N° 8. — *28 janvier.* **Le Gril de saint Laurent** (MM. Leurent et Gambetta).

—

N° 9. — *4 février.* **M. Léon Say,** ministre des Finances chassant les vendeurs du Temple.

—



La Muse de l'Intérieur
**J. Simon**

La Muse de la Justice
**Martel**

La Muse du Commerce
**Christophle**

La Muse des Affaires Étrangeres
**Decazes**

LES MUSES



La Muse des Finances
**L. Say**



La Muse de l'Instruction Publique
**Waddington**



La Muse de la Marine
**Fourichon**



La Muse des Travaux Publics
**Teisserenc de Bort**

N° 10. — *11 février.* **Les Muses.**

Jules Simon, Muse de l'Intérieur;
Martel, Muse de la Justice;
Léon Say, Muse des Finances;
Waddington, Muse de l'Instruction publique;
Christophle, Muse du Commerce;
Decazes, Muse des Affaires étrangères;
Fourichon, Muse de la Marine;
Teisserenc de Bort, Muse des Travaux publics.

Nul n'ignore que les Muses sont neuf : Les neuf sœurs. Cependant nous n'en pouvons offrir que huit.

Pareil mécompte est arrivé à Paul Baudry. C'est probablement qu'au peintre de l'Opéra, comme à nous-mêmes, la neuvième Muse avait refusé son autorisation.

N° 11. — *18 février.* **Crac!!!**

*A mon cher maître Daumier,* André Gill.

Ce dessin relatif à la suppression du journal *les Droits de l'homme,* frappé par application de la loi du 11 mai 1868, et inspiré de la célèbre planche de Daumier, est une page qui fait autant honneur à celui qui l'a signée qu'à l'illustre auteur de *la Rue Transnonain.*

Qui ne connaît pas cette œuvre capitale du maître caricaturiste?

Et qui la connaît, ne lira pas sans émotion cette description qu'en donne Hippolyte Castille dans *les Hommes et les mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe.*

« L'affaire d'avril 1834 excita, au plus haut degré, cette fureur poétique. On publia des vers au profit des détenus où les condamnés étaient traités en héros, et les juges couverts d'infamie.

Un artiste dont le crayon vaut la plume, M. Daumier, publiait en même temps une simple lithographie intitulée : *Transnonain, 15 avril 1834,* que le gouvernement faisait saisir.

Lorsque, dix-huit à dix-neuf ans après ces événements, le hasard a mis entre mes mains cette image, il m'en est resté, pour l'avoir vue, une tristesse d'une journée.

Voici la description de ce terrible croquis; il vaut vingt tableaux comme *la Mort du duc de Guise,* de l'éclectique M. Delaroche :

« Une chambre d'ouvrier, près de la porte une femme en chemise étendue morte, sur le dos, et vue dans un sinistre raccourci. Le lit, qui occupe un coin de la chambre, au premier plan, est dans un désordre affreux; au bord du lit, dont on l'a arraché, gît un homme en chemise, la poitrine trouée, il est mort aussi, et écrase du poids de son corps le cadavre d'un enfant couché, la face contre le sol, et dont le petit crâne crevé laisse encore échapper un flot de sang; dans un coin on aperçoit le grand-père mort aussi. On les aura surpris pendant qu'ils dormaient, et on les aura tous tués; ils sont tous morts, il y a un quart d'heure à peine. Un jour tranquille éclaire la chambre; on entendrait une mouche voler. Les pas des soldats ont laissé des empreintes sanglantes sur le plancher... Mais ce que je ne puis vous raconter, ce sont les trivialités de génie, ces rondeurs du ventre, cet arrangement des muscles du visage et ces attitudes qui donnent au crayon de Daumier un si puissant cachet de réalité, même dans la caricature. Si M. Thiers a vu cette image-là, il a dû passer de mauvaises nuits. »

La valeur artistique de cette œuvre admirable a cependant mis trente ans à convaincre

# CRAC!!! — PAR GILL



le monde collectionneur qui agiote plutôt sur l'art qu'il prétend aimer. Une note que nous trouvons dans *la Petite Revue* du 21 novembre 1863 est toutefois édifiante : « Une lithographie de Daumier a été vendue *dix-sept francs* cette semaine, à l'hôtel Drouot. C'est la première fois qu'un caricaturiste contemporain atteint un tel prix. Il est vrai que cette lithographie est intitulée *la Rue Transnonain* et que le maître a jeté sur la pierre toute sa fièvre républicaine de 1834. »

En ce même hôtel Drouot, elle devait monter à deux mille francs (vente Sarah Bernhardt).

André Gill professait, pour celui qu'il appelait son maître et qu'il surnomma le Michel-Ange de la caricature, une sincère vénération; on verra, plus loin, l'hommage en vers qu'il lui rendit à sa mort.

N° 12. — *25 février.* **La Croix-Rousse.**

Impressionnante page montrant un ouvrier ployant sous le faix d'une énorme et lourde croix. Il y a dix-huit cents ans que Celui qui avait dit : « Aimez-vous les uns les autres », gravissait péniblement le Golgotha, portant aussi la croix qui devait être l'instrument de son supplice.

Ce numéro, qui devait être mis en vente au profit des ouvriers lyonnais, fut interdit par la censure.

N° 13. — *4 mars.* **Cramponne-toi, Gugusse, v'là que ça recommence.**

Ce dessin a trait à l'interdiction du précédent numéro, ainsi que l'article de Maxime Rude qui suit une note placée en tête du journal et qu'il faut lire d'abord :

« C'était de bon cœur, comme dit le peuple, que nous prenions part à la cotisation de tous les cœurs français, émus par la détresse des travailleurs lyonnais. C'est notre cœur qui a été atteint, lorsque la censure a frappé d'interdiction notre dernier numéro; c'est lui qu'on a saisi, en saisissant *la Croix-Rousse* et *la Lune Rousse*. Ce n'est point de notre faute si, réduits à notre seule offrande personnelle, nous n'envoyons aujourd'hui à Lyon que *deux cents francs*. Nous avions espéré mieux faire. »

Numéro exceptionnel. — *8 mars 1877.* **Victor Hugo.**

Le poète, debout sur le sommet de la terre qu'il domine de sa pensée, tient dans son bras droit un tout petit enfant, et de sa main gauche une lyre. Toute la lyre!

A ses pieds un vautour fuit devant un lion rugissant. Au-dessous de cette composition grandiose, deux lignes en *fac-simile* servent de légende :

*Soyons les serviteurs du droit*
*et les esclaves du devoir.*
Victor Hugo.

Cette double page largement traitée, comme celle inspirée de Daumier, comme aussi *la Croix Rousse,* cette nouvelle « Imitation de Jésus-Christ », explique pourquoi André Gill quitta *l'Éclipse.* Son vigoureux crayon était vraiment trop à l'étroit dans le nouveau format qu'avait, depuis six mois, adopté ce journal. Aussi dans *la Lune Rousse,* Gill sortira-t-il le plus souvent de son cadre ordinaire.

Le texte de ce numéro, entièrement consacré au Maître, contient un article de Maxime Rude, des fragments de la *Légende des Siècles*, qui venait de paraître, et des anecdotes inédites.

N° 14. — *11 mars.* **Vieux Soldat...** (M. Thiers).

Ce dessin a été gravé au burin dans le format 15 × 18, l'impression en donne l'image retournée. Cette gravure signée P. C. est vraisemblablement l'essai d'un jeune, la taille n'est pas d'un débutant mais elle manque de souplesse et enlève tout son charme à cette si joyeuse charge.

N° 15. — *18 mars.* **Daubray** (des Bouffes).

Lire dans ce numéro *Nocturne*[1], pièce de vers qui peut être considérée comme la pierre angulaire de ce monument (!) qu'est *la Muse à Bibi*, et que *la Lune Rousse* nous présente dans les termes suivants :

« Assurément, c'est une grande audace d'imprimer l'élucubration ci-jointe, fantaisie d'un réaliste en délire. Mais puisque *l'Assommoir* a paru, puisque malgré son parler brutal il est, du consentement unanime, un chef-d'œuvre, nous nous risquons. Et que saint Zola nous protège. »

Rappelons que, connue sous le titre de *Ballade à la Lune*, cette fantaisie fut souvent récitée aux soirées des *Hydropathes* par le *grand* Villain, le diseur impeccable des *Affranchis* de Rollinat, qui se vengeait ainsi de ses rôles de confidents à la Comédie-Française, et auquel Gill décocha un jour ce rondeau :

C'était vilain? Non pas, mais c'était insolite,
Et, du fond du brouillard, ça venait carrément,
Sur moi. Je me disais en me frottant l'orbite :
« Eh! mais c'est l'obélisque indubitablement,
« Qui vient de découcher — farceur de monument! —
Et dès l'aube retourne au socle qu'il habite. »
Or, comme devant lui je m'effaçais bien vite,
L'objet hors de la brume émergea brusquement...
C'était Villain!

Il avait découché, parbleu! le sybarite;
J'avais donc, sur un point, préjugé sagement,
Et je réclame ici tout l'honneur que mérite
Une observation précise; seulement,
Ce n'était ni clocher, ni pic, ni monolithe...
C'était Villain!

N° 16. — *25 mars.* **Pas vierge... et martyr** (Paul de Cassagnac).

N° 17. — *1er avril.* **Simon du jour, Simon d'antan.**

Ce dessin est l'illustration d'un article de Maxime Rude qu'on a pu lire précédemment.

Ce portrait à l'acide de l'ex-impératrice est à retenir :

1. *Muse à Bibi*, 1re et 2e éditions.

# LA CROIX-ROUSSE - PAR GILL



*Ce Numéro est mis en vente au profit des Ouvriers Lyonnais.*

VIEUX SOLDAT,....! — PAR GILL



## MADAME EUGÉNIE

« Comme majesté, elle ne fera d'autre figure dans l'Histoire que celle de la poupée de cire aux vitrines du coiffeur. Mais elle restera l'impératrice des aventurières triomphantes. On a exalté sa beauté, sa grâce et sa bonté; les plus plats courtisans n'ont jamais osé parler de son esprit. M^lle^ Eugénie de Montijo avait de l'oie, ou plutôt, — je ne donne au mot que son sens exact, — de la dinde dans la tête. Intellectuellement elle s'en ressentait : elle avait la bêtise et les colères de l'une ou l'autre, à votre choix. Il y avait, certainement, à Paris, une douzaine de filles d'une beauté supérieure à la sienne, beauté qu'elle arrangeait à sa façon. De peur de paraître rouge elle éteignait le roux ardent de ses cheveux; elle a fait inventer plus tard les faux chignons, les fausses tournures, et tout ce qu'il peut y avoir de faux de la nuque au jarret. On vantait ses épaules : elles n'effaçaient point celles de sa cousine par alliance, la princesse de Solms, — aujourd'hui M^me^ Ratazzi, — qui avait un autre charme. La grâce de l'ex-impératrice n'a jamais été que celle d'une modiste parvenue, de même que sa bonté ne dépassait pas un étalage de cœur qui ne coûte rien. Moins que consultée dans les commencements du règne, — cette femme têtue et ignorante de tout vit arriver l'heure où un mari, gâteux à attraper les mouches sur son ventre, l'appela d'un ton solennel « madame Eugénie » et était tenté de lui demander à l'occasion, comme Louis XIV à M^me^ de Maintenon : « Qu'en pense Votre Solidité? » On croirait rêver, quand on y pense.

Aujourd'hui le front se déplume, les yeux se brident et s'enfoncent, le nez s'allonge et tombe en pointe sur les lèvres amincies, abaissées aux coins, qui trahissent le départ des dents. L'oie ou la dinde vieillie tourne à la chouette. Et quelle chouette sinistre, en effet, pour la France, que celle qui poussa le cri, en 1870 : « C'est ma guerre à moi! »

A Elle?... Oui; et c'est pour cela qu'il nous est impossible d'oublier que Sa Stupidité a régné. »

N° 18. — *8 avril.* **Souvenir de Pâques.** Un œuf. — Nature morte. (Le petit oreillard.)

Cet œuf énorme, agrémenté de deux oreilles démesurément grandes, surmonte un corps dégingandé dans la pose favorite du « petit caporal » et tenant derrière lui un volumineux bouquet de violettes. Nous suppléerons à l'insuffisance des traits pour ce qui est du visage en nous reportant à un curieux portrait qui nous est ainsi présenté par son éditeur.

Nous copions servilement le boniment :

« Ce portrait authentique de S. A. le prince impérial, dont le merveilleux crayon de Staal reproduit les traits charmants avec autant de grâce que de vérité, a été photographié par A. Bertrand et réservé spécialement pour enrichir *l'Histoire héroïque des Français.*

La librairie napoléonienne de M. Eugène Pick, de l'Isère, a seule le droit de publier ce nouveau portrait de l'ENFANT DE FRANCE. »

! ! !

La photographie nous montre donc le charmant enfant de France élégamment costumé, ceint du Grand Cordon de la Légion d'honneur (déjà !), désignant la charte d'une main, et l'autre posée sur la garde d'une épée laurée — son illustre père n'avait pas encore rendu

la sienne à Sedan — et l'on remarque surtout dans ce portrait, authentique il faut le croire, que le petit Louis avait été largement servi dans la partie externe de cet organe appelé *l'ouïe.*

N° 19. — *15 avril.* **Quatre C...andidats pour un seul fauteuil.**

(Duc d'Audiffret-Pasquier, Leconte de Lisle, Victorien Sardou et Arsène Houssaye.)

Le fauteuil vacant devait être occupé par Sardou, élu le 7 juin 1877, par 19 voix sur 38 votants (!).

N° 20. — *22 avril.* **Les Charbonniers** (Judic et Dupuis).

« C'est avec un grand amour de la vérité que les deux héros des *Charbonniers* ont composé leurs rôles. Judic a tout simplement acheté la robe, le tablier et le bonnet de sa propre charbonnière. Quant à Dupuis, depuis un mois qu'il répète la pièce, il a vécu dans l'intimité d'une douzaine d'Auvergnats. Quand il passait devant la boutique d'un charbonnier, l'envie lui prenait aussitôt d'y entrer. On ne se figure pas combien cette pièce lui a coûté de voies de bois et de mesures de coke. Tout en marchandant son charbon — car il marchandait, le malheureux, pour trouver un prétexte à séjourner dans la boutique! — il tournait autour du charbonnier, étudiait sa démarche, ses gestes, ses façons d'ouvrir la bouche, de cligner des yeux, de rire, de parler. Le lendemain, il revenait et recommençait son manège...

« Aussi est-il impossible de se figurer l'effet qu'a produit la double entrée de Judic et de Dupuis. La charbonnière portait une robe de laine marron foncé, un tablier lie de vin à grandes poches bourrées de je ne sais quoi, un bonnet noir à rubans mauves. Le charbonnier avait le gilet de laine noire lacé par derrière, avec un bout de pipe sortant d'une des poches, le pantalon en velours râpé et des bottes inénarrables. Tous les deux également barbouillés de charbon, le visage et les mains noirs, les cheveux poussiéreux, les yeux éteints. On n'a jamais poussé plus loin la réalisation. » A. Mortier, *les Soirées parisiennes* (1877).

N° 21. — *29 avril.* **Route d'Orient.**

N° 22. — *6 mai.* **Pinxit** (Salon de 1877). (Sainte Opportune, par Gambetta, élève de Thièrs et Mirabeau).

N° 23. — *13 mai.* **Jovial office.**

L'*empereur des camelots,* comme s'intitulait lui-même l'éditeur Léon Hayard, publia en 1894, un placard : *l'Esprit nouveau,* in-folio, illustré d'un dessin qu'il signa avec la mention : *d'après Gill.* En le regardant, on se demande si Hayard fit cela par délicatesse, ce qui peut paraître excessif, étant donné que son dessin ne rappelle que de très loin son modèle, ou si le malin éditeur se servit du nom de Gill, dont le souvenir était encore assez vivace, pour contribuer au succès de vente de cette étrange feuille.

N° 24. — *20 mai.* **Route de Rome.** Ils s'en allaient dodelinant de la teste...

Le 16 mai, le président de la République, se jugeant atteint par un vote qui heurtait

## DAUBRAY *(des Bouffes)*

*M. Daubray fait trois pas vers le public et prononce les paroles ci-dessous :*




« Mesdames et Messieurs, pourriez-vous me dire la différence qu'il y a entre le nouveau sénateur et Moyaux ?... Non, vous ne pouvez pas me le dire... Eh bien, c'est que Moyaux est le nom DE L'HOMME DU PUITS, et le nouveau sénateur DUPUY DE LOME. »

*(M. Daubray se retire mourant de honte.)*

ses idées personnelles aussi bien que la conception qu'il s'était faite de son mandat, adressa à Jules Simon une lettre de reproches et, le jour même, le cabinet était démissionnaire.

N° 25. — *27 mai.* **A pied.**

*Premier cocher.* — Où va-t-il?

*Deuxième cocher.* — Peuh! à la fourrière.

*Ensemble.* — Hue! Polignac...

Le sujet de ce dessin présente Thiers et Gambetta en cochers; ils voient passer au loin un fiacre, d'allure misérable, traîné par un cheval étique et conduit par un homme au profil peu sympathique. Le dessin ayant paru sans avoir été autorisé, la police a ordonné la saisie du journal et condamné l'imprimeur à diverses amendes s'élevant ensemble à cinq cent trente-six francs. (Jugement du tribunal correctionnel de la Seine, 8e chambre, du 6 juin 1877.)

Ce numéro annonce un album de *la Lune Rousse :*

« L'album est composé d'épreuves des vingt-six premiers dessins de *la Lune Rousse,* par *André Gill,* imprimés avec grand luxe sur papier bristol, tirés sur pierre, chaque semaine, avant la confection du cliché qui doit servir au tirage du journal.

Ces épreuves sur pierre sont d'un fini et d'une perfection qui en font de véritables objets d'art. Il en existe de noires et de coloriées, au gré des amateurs. Les vingt-six planches seront enfermées dans un carton élégant qui permettra de les transporter facilement.

C'est en faisant des sacrifices, et par une combinaison particulière, que nous pouvons offrir aux lecteurs de *la Lune Rousse* cet album au prix de 25 francs.

Chacune des gravures qui le composent, ne pourrait, étant donnés le talent de l'artiste, le luxe du tirage et le petit nombre des exemplaires existants, se trouver dans le commerce au-dessous de cinq francs pièce.

Il n'a été fait de cet album que cent exemplaires numérotés, et les planches n'ayant pu être conservées, il est impossible d'en augmenter le nombre. Nous engageons donc les amateurs à se faire inscrire le plus tôt possible, car nous ne pouvons plus disposer que d'un très petit nombre d'exemplaires.

*Nota.* Cinq exemplaires composés d'épreuves d'artiste avant la lettre sont retouchés et signés à la main par André Gill lui-même. Prix de ces exemplaires portant la griffe de l'artiste : cinquante francs. »

Cet album complet est presque introuvable. Il y eut environ une trentaine de planches tirées à part qui sont également rarissimes.

N° 26. — *3 juin.* **Le président Grévy.**

N° 27. — *10 juin.* **Monsieur Loyal.**

N° 28. — *17 juin.* **MM. les Ministres du moment.**
(Duc Descazes; Caillaux; Brunet.)

N° 29. — *24 juin.* **L'Oiseau sur la branche.**
(Thiers et Gambetta.)

N° 30. — *31 juin*. **Lapin sauté.**

Dessin paru sans l'autorisation de la censure. Condamné à 200 francs d'amende et confiscation des exemplaires. (Jugement du 30 juin 1877.)

En quatrième page le journal donne, d'après *le Petit Parisien,* la partie essentielle d'un article sous forme de lettre ouverte adressé au ministre de l'Intérieur. Ces lignes courageuses autant que spirituelles sont signées HENRY FOUQUIER.

*A S. E. Monsieur Oscar Bardy de Fourtou.*

« Il y a quinze jours environ, monsieur le ministre, le journal *la Lune rousse,* — un joli titre qui conviendrait à merveille à un journal officiel! — publiait un dessin charmant, dont tout Paris a ri, et vous-même tout le premier, s'il est vrai, comme on le raconte, que vous ayez beaucoup d'esprit.

Ce dessin représentait M. Thiers et M. Gambetta, costumés en cochers, le fouet à la main. Ils étaient, pour le moment, mis à pied et regardaient le char de l'État, figuré par un fiacre, passant à l'horizon, traîné par une haridelle blanche assez piètre et conduit par un homme avec un chapeau à la Basile. Le dessin était large et saisissant. Ce diable d'homme de Gill a quelque chose d'un peintre d'histoire au bout de son crayon de caricaturiste. La légende de l'image était celle-ci : « Hue donc Polignac! » Ce dessin fut saisi, interdit, et c'est sous ce manteau que des milliers d'exemplaires furent vendus.

Pourtant, à vrai dire, la caricature, pour être piquante, n'était ni injurieuse, ni même grossière : Polignac est le nom de guerre que les Parisiens donnèrent, après 1830, aux mauvais chevaux, prêts à s'abattre et à verser les voyageurs. Le roi Louis-Philippe riait aux larmes quand il entendait cette plaisanterie faubourienne. Que si, d'ailleurs, M. Gill avait voulu comparer le ministère du 16 mai au ministère Polignac, il n'avait fait que devancer l'opinion émise depuis, avec un incomparable éclat, à la tribune de la Chambre et enregistrée par le *Journal officiel*.

Quant au cocher conduisant le char de l'État, c'était un personnage impersonnel et symbolique, comme de tout temps pour représenter le parti clérical dans la langue de la caricature politique.

Néanmoins, je le répète, ce dessin fut saisi. J'en ai vu reparaître, hier, une contrefaçon dans le journal *la Jeune Garde,* journal où l'on se dit de vos amis. Et quoique ce dessin sente mauvais au nez des honnêtes gens, il faut bien que je vous rappelle ce qu'il représente. Deux personnages, dont un vous ressemble fort, regardent passer une voiture de vidangeurs, sur laquelle (pour qu'on ne s'y trompe, le dessin étant exécuté d'une main plus que maladroite) est écrit le numéro 100. Cette voiture est conduite par votre confrère du barreau, par votre collègue à la Chambre, par votre prédécesseur au ministère, M. Gambetta, député de Paris après dix élections. M. Gambetta, affublé d'une casaque rouge, coiffé d'une casquette de rôdeur de barrière, fume, dans une attitude ignoble, une courte pipe. Vous-même, monsieur le ministre, en le voyant passer, vous êtes censé crier à votre collègue : « Hue donc! à la Villette! » Ce dessin n'a pas été saisi. Il s'étale librement aux devantures des kiosques; et comme en matière de dessin le service du ministère de l'Intérieur a une autorité toute-puissante, le public en conclut à juste titre que cette puante ordure a reçu l'approbation pleine et entière de M. Lavedan, l'élégant écrivain que l'on connaît.

A PIED — PAR GILL

Donc, monsieur le ministre, la responsabilité de cette publication vous incombe. Je prends la liberté de vous la signaler, — c'est un vrai service que j'entends vous rendre là, en récompense de vos déclarations sur 1789 qui m'ont touché! — Et je vous conseille de plus de faire saisir cette image, et de laver fortement la tête à M. Lavedan, si vous vous sentez une *poigne,* — comme on dit dans votre monde, — de force à blanchir un nègre.

Voici mes raisons :

Tout d'abord cette caricature ne fait pas honneur à vos amis bonapartistes. La vieille garde, en 1815, prononçait par la bouche de Cambronne, un mot malpropre, mais héroïque, sous le feu des batteries ennemies. *La Jeune Garde* en 1877, se complaît dans la chose, avec autorisation de vos employés, ce qui prête à des comparaisons fâcheuses.

Si donc je n'écoutais que mes passions politiques, il n'y aurait qu'à être satisfait de voir tomber la presse bonapartiste là où elle tombe. Cela nous est fort utile, aussi utile que le spectacle forain donné par le jeune garde de la Chambre, quand M. Tristan Lambert imite des cris de bête, — je dis « imite » par politesse.

Mais quelque chose de plus haut me touche : M. le duc de Broglie, s'il n'apas tout à fait oublié ce qui se disait chez son père, a dû vous répéter souvent cet axiome des libéraux : « Il n'y a plus de loi quand la loi n'est pas appliquée à tous. » Dans le camp de vos alliés orléanistes, les enfants à la mamelle répètent cet adage. Voulez-vous donc qu'on puisse dire qu'il n'y a plus de loi, vous étant ministre? Comment diable pourrions-nous croire à votre amour pour 1789, — date qui ne signifie rien ou signifie l'égalité de la loi pour tous?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

N° 30 *bis.* — *31 juin.* **Les Dissous de la République.**

C'est la silhouette d'un député en habit noir qui suit l'enterrement... de la Chambre; la tête est figurée par une pièce de dix sous. Ce motif quarante fois répété dans la page forme une frise originale.

Ce numéro est excessivement rare.

A la reprise de la session, le Sénat fut saisi d'un message présidentiel lui demandant de donner un avis favorable à la dissolution de la Chambre, grave mesure dont M. Brunet, le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, avait pris l'initiative et que tous ses collègues avaient approuvée. Les 16, 18 et 19 juin, la politique de résistance fut condamnée à la Chambre par Louis Blanc, Jules Ferry, Léon Renault et Gambetta.

Au cours de la séance du 16, Fourtou ayant rapporté à l'Assemblée nationale l'honneur d'avoir délivré la France de l'occupation étrangère, un député des Ardennes, Gailly, s'écria en désignant Thiers : *le libérateur du territoire, le voilà!* et la gauche tout entière, entraînée par Gambetta, fit au vieillard une ovation qui lui arracha des larmes...

Un ordre du jour déposé par Horace de Choiseul devait clore cet ardent débat de trois jours.

La Chambre des députés, considérant que le ministère formé le 17 mai par le président de la République, et dont M. le duc de Broglie est le chef, a été appelé aux affaires contrairement à la loi des majorités, qui est le principe du gouvernement parlementaire,

Déclare que le ministère n'a pas la confiance des représentants de la nation.

Cet ordre du jour fut adopté, le 19 juin, par 363 voix contre 158.

— « Nous n'avons pas votre confiance et vous n'avez pas la nôtre », avait déclaré Fourtou, tenant tête à la majorité avec une belle assurance.

— « Nous partons 363, nous reviendrons 400 », s'était écrié Gambetta.

Le Sénat, entrant dans les vues du maréchal et de ses ministres, vota la dissolution, le 22 juin, par 149 voix contre 130 et 12 abstentions.

Numéro exceptionnel. — **M. Thiers.**

On sait que partout alors et principalement dans le peuple, tout le monde, parlant de l'illustre homme d'État, disait : Monsieur Thiers. Sans doute à cause de la brièveté du nom, peut-être aussi par respect.

On disait Victor Hugo, Gambetta, on disait Monsieur Thiers. La planche de ce numéro est intitulée *Lui,* par Gill, et porte en épigraphe, LUI PARTOUT, TOUJOURS LUI.

En effet, c'est une page de dessins, une suite de croquis le représentant dans toutes les attitudes : c'est l'historien, l'orateur, le diplomate, le premier conscrit de France, le *Libérateur du territoire,* le *grand citoyen,* vu de dos, de face, de profil, en garde national, en médecin, dans un fauteuil, dans un verre d'eau, bref, c'est Lui partout, toujours Lui, avec son toupet de cheveux blancs et son regard malicieux derrière ses lunettes.

Le texte se compose d'articles de Maxime Rude et de Paul Mahalin; d'extraits de l'*Histoire de la Révolution française* et *du Consulat et de l'Empire;* de discours; d'un sonnet d'Adrien Désamy, et enfin de souvenirs et d'anecdotes.

N° 31. — *8 juillet.* **Études d'après les maîtres.** — Le serment des Horace. (Floquet; de Marcère; Devoucoux; Louis Blanc.)

N° 32. — *15 juillet.* **Le Journaliste de la France** (Émile de Girardin).

La censure a fait supprimer dans le dessin, l'inscription *16 mai,* qui se lisait au fronton du lit, et la légende : « Vas-y, Émile, fourre tout le cornet. »

Allusion à M. de Fourtou, le brillant Seize-Mayeux.

N° 33. — *22 juillet.* **Rentrée d'un cœur léger** (Émile Ollivier).

N° 34. — *29 juillet.* **Coquelin aîné,** rôle de Figaro.

Le fils du boulanger de Boulogne-sur-Mer qui devait s'illustrer sur la scène du Théâtre-Français, s'était d'abord distingué dans la confection des tartes; ce qui fit dire plus tard à son frère cadet : Constant fut un grand tartiste avant de devenir un grand artiste.

Nous lisons aux annonces de la quatrième page : C'est le 29 juillet que paraîtra aux bureaux de *la Lune Rousse :* Le BULLETIN DE VOTE avec dessin de Gill.

Paraît le mardi et le vendredi, tirage 1.000.000 d'exemplaires. — Le numéro, 5 centimes.

N° 35. — *5 août.* **Et la lumière fut.**

Un paysan tient le nouveau journal de Gill, *le Bulletin de vote,* qu'il contemple de ses quat'z'yeux. *Fiat Lux.*

Hors-texte : **Paulin Menier,** rôle de Rodin (Juif errant.) Nous placerons après chaque numéro dans lequel il devait paraître, le dessin refusé, publié plus tard sous forme d'album portant le titre de *Dix dessins de la Lune Rousse refusés par la censure du 16 mai.*

N° 36. — *12 août.* **M. Menier.**

La censure ayant refusé pour le numéro précédent la caricature de *Paulin Menier,* André Gill se vengea finement de cette malice en faisant paraître dans celui-ci le *député Menier,* offrant généreusement à la République cent mille francs pour la propagande électorale.

M. Menier fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet Broglie, et le premier, il intenta un procès en diffamation à M. de Fourtou pour la publication d'un passage, resté fameux, du *Bulletin des Communes.*

Hors-texte : **Le loup, la chèvre et le chou.**

Numéro exceptionnel. — **Gambetta.**

Cette planche est en somme le pendant de celle de M. Thiers. Il n'en pouvait être autrement, car à cette époque on ne parlait jamais de l'un sans penser à l'autre.

Gill représente donc Gambetta sur toutes ses faces : c'est d'abord l'avocat du procès Baudin; les ascensions du ministre de la Guerre, en 1870; le président de la Chambre, et enfin sa statue en bronze, nu dans la nue, c'est-à-dire sur la colonne.

Un article de Maxime Rude sert de préface à des fragments de discours prononcés par le grand tribun sur le suffrage universel, l'enseignement, le clergé; discours d'Annecy et de Grenoble qui donnent un aperçu des brillantes facultés du puissant orateur. Deux pièces de vers, l'une de Marc-Bayeux, l'autre d'Adolphe Perreau, et des notes intimes complètent le texte de ce numéro spécial qui parut au moment même où Gambetta lança cette apostrophe célèbre : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez-le bien, il faudra se soumettre ou se démettre. »

N° 37. — *19 août.* **Le Bulletin de vote.**

Quatre portraits disposés en double page accompagnent le texte suivant, imprimé en caractère d'affiche :

« En remplacement du dessin de *la Lune Rousse,* refusé cette semaine par notre vieille amie la censure, nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur offrant un spécimen des dessins du *Bulletin de vote,* dont le succès immense a dépassé toutes nos prévisions et qui, à partir du mardi 22 août, paraîtra tous les jours. »

Hors-texte : **le 15 Août.** Assis le long d'un mur, un bonapartiste, les larmes aux yeux, joue de la clarinette devant un lampion posé à terre. *Souvenirs et regrets!*

N° 38. — *26 août.* **Au Public.**

Le dessin hebdomadaire d'André Gill est, cette fois, remplacé par un texte sous forme d'affiche, moins attrayant sans doute, mais d'une égale portée satirique. « Nous ne voulons pas rappeler en détail ici les coups dont la *censure* a frappé *la Lune Rousse* pour des dessins qui attaquaient au vif la politique du jour. Mais parmi ces dessins de Gill, *la*

*censure* vient d'en refuser *trois* en *quatre* semaines, dont nous soumettons les sujets au public, notre juge à tous.

1° *Le loup, la chèvre et le chou,* problème fort connu que l'on donne à résoudre aux petits enfants.

« Pour passer d'une rive à l'autre, le loup, la chèvre et le chou, un par un, sans laisser à aucun des trois le loisir de manger son voisin, nos pères avaient trouvé un système très simple et très connu, mais qui ne vaut absolument rien quand tous trois s'entre-dévorent d'abord sous les yeux du passeur. » Telle était la devise.

2° *15 août.* Un homme à longues moustaches et en chapeau à bords retroussés qui joue de la clarinette devant un lampion.

3° Le portrait de *Paulin Menier,* dans le rôle de *Rodin,* du *Juif errant,* avec une couronne d'immortelles passée au bras gauche, sur lequel il tient un livre portant cette inscription : *Prix d'excellence.*

Ajoutons que Gill, ayant récemment proposé l'idée d'un *Coquelin cadet* en *Basile* à M. le directeur de la *censure,* celui-ci refusa net en disant :

— *Vous avez beaucoup d'esprit, mais votre esprit nous gêne. Je suis entré ici au 16 mai ; j'en sortirai peut-être ; mais jusque-là, comme la censure est une arme, je m'en servirai.*

Arme mortelle, M. le directeur le sait bien, puisque l'homme qui tient un crayon n'a pas, comme celui qui tient une plume, la liberté de produire ses idées, sans le visa de l'autorisation ministérielle. L'obstination régulière de la *censure* à refuser les dessins de Gill équivaut sans doute, aux yeux de nos maîtres du jour, à une suppression de *la Lune rousse,* sans procès.

*La Lune rousse* ne saurait s'éclipser au milieu de la bataille.

Nous y sommes, nous y restons.

Jusqu'au bout !

Seulement, lorsque le public trouvera un dessin fantaisiste au lieu du dessin plus ou moins politique, c'est que la *censure* aura usé de son arme jusqu'à l'arbitraire.

Nous le tiendrons, du reste, au courant de cette petite guerre acharnée que l'on nous déclare et que nous acceptons.

Au surplus, nous allons faire beau jeu à la *censure,* et, comme épingle, nous lui présenterons pour le prochain numéro : *Mon Concierge,* par Gill.

Le concierge de Gill n'est pas un homme politique. — il le déclare, du moins. »

Malgré l'absence de tout dessin de Gill, et peut-être même à cause de cela, ce numéro fut poursuivi et condamné : Puisque le journal prétendait fournir une explication au public, la censure, mise en cause, s'emparait de l'autre « Explication » ayant pour sous-titre : « Échos de la rue de l'École-de-Médecine. »

Donc, *la Lune rousse* fut assignée devant la neuvième chambre correctionnelle comme prévenue d'outrage aux bonnes mœurs, pour publication d'un article intitulé : *Une explication,* et publié le 28 août 1877.

Mais, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cet article avait déjà été publié, en 1869, sans avoir encouru les foudres de la justice impériale. (*La Parodie,* n° 14, du 20 novembre 1869.) Il est vrai que notre république athénienne n'aurait pas toléré les représentations

de *la Grisette et l'Étudiant* données à cette époque par Henry Monier devant la Cour de Compiègne.

Après la plaidoirie fort spirituelle de Me Beurdeley, le tribunal appliquant au journal le bénéfice des circonstances atténuantes qui se trouvaient dans la cause, condamna *la Lune rousse* à cent francs d'amende.

N° 39. — *2 septembre.* **Mon Concierge.**

Remarquons que Gill présente son concierge et non *M. Pipelet,* car le type immortalisé par Eugène Sue n'aurait sans doute pas trouvé grâce devant la censure. La vieille est si subtile. C'est à se demander aussi comment elle a pu laisser passer le geste du balai qui était pourtant assez significatif.

N° 40. — *9 septembre.* **Mon Cocher.**

C'est grand dommage que Gill n'ait point continué cette série de types parisiens. Comme ceux de Gavarni, ils auraient illustré la vie de cette époque, mais Gill, caricaturiste politique, avait bien d'autres chats à fouetter.

N° 41. — *16 septembre.* **Adieu.**

En tête de ce numéro entièrement consacré à M. Thiers, mort le 3 septembre à Saint-Germain-en-Laye, on lit une notice ayant trait au dessin de Gill.

NOTRE DESSIN... REFUSÉ

« Il représentait Gambetta debout près du lit de M. Thiers, et tenant pensif la main du mort.

Ce seul mot comme légende : Adieu.

André Gill a été bombardé en personne du refus de la censure; M. de Villeneuve, à qui il avait été conduit par M. Sanois, lui dit :

— Monsieur, nous ne sommes que des soldats exécutant une consigne.

— Fort bien, mais si au lieu de M. Gambetta je mettais la patrie ?

— Ce serait différent. Vous comprenez qu'on ne saurait laisser passer ce rapprochement entre un homme qui a été président de la République et un autre qui peut l'être.

— Soit, Monsieur, répondit Gill, je remplacerai M. Gambetta par la patrie, — et ce sera la même chose. »

C'est ce dernier dessin qui a été publié par *la Lune rousse,* en une double page endeuillée.

De celui refusé, il fut tiré directement sur la pierre même, quelques épreuves format 45×54. Il en existe aussi une réduction 29×36 qui avait été faite en vue d'un album de dessins interdits que devait publier Vanier.

On sait que depuis le 16 mai, Thiers marchait d'accord avec Gambetta, et les gauches avaient décidé de porter celui-ci à la suprême magistrature si le maréchal venait à se retirer. Gambetta, « présenté à l'Europe » par Thiers, aurait formé le cabinet, pris la direction de la politique extérieure et appliqué un programme comportant l'amnistie, l'instruction

primaire gratuite et obligatoire, la liberté de la presse, le droit de réunion et le scrutin de liste.

Le 3 septembre, Thiers prit rendez-vous avec le chef de l'Union républicaine pour lui lire, ainsi qu'à divers hommes politiques, son manifeste électoral. Mais, ce jour même, à la suite d'une promenade matinale dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye, il fut, en déjeunant, atteint d'une congestion cérébrale, et il expira dans la soirée.

M. Thiers avait quatre-vingts ans.

N° 42. — *23 septembre.* **Mon Charbonnier.**

J'aime mieux la charbonnière... quand elle s'appelle Anna Judic.

N° 43. — *30 septembre.* **La Levrette en paletot,** par Gill et A. de Châtillon.

Auguste de Châtillon fut surtout connu du public par ses vers et notamment par son « Auberge de la Grand'Pinte » et la « Levrette en pal'tot », modèles du genre.

Peintre et sculpteur de la grande époque romantique, il fit de Théophile Gautier, son ami, un portrait qu'il exposa en 1833, et en 1836 un très bon tableau de Victor Hugo et de son fils Charles, que Benjamin popularisa par sa lithographie.

Un placard occupe la seconde page tout entière; on y lit cette protestation :

*Notre dessin refusé* avait pour titre : *Échec et mat.* Il représentait M. Grévy terminant une partie d'échecs et faisant le roi blanc échec et mat avec deux pions noirs et un cavalier.

*Malgré l'autorisation de M. Grévy,* la censure n'a pas voulu admettre le coup qui est cependant bien simple. Il est vrai que pour réussir il faut avoir affaire à un bien déplorable adversaire, mais nous n'avions entendu vexer personne.

Enlevez l'échiquier ! Nous changeons de jeu.

Hors-texte : **Échec et mat.**

N° 44. — *7 octobre.* **Eau Bazana.** Quel malheur de n'avoir pas connu plus tôt cette eau sublime.

Réclame pour... la République.

En seconde page, continuation de la lutte entre *la Lune Rousse* et la censure.

*Notre dessin refusé* avait trait au nouveau livre de Victor Hugo.

Il représentait le maître en robe de juge écrivant son œuvre sur un bronze où se lisait : *Le crime du Deux-Décembre* et mesurant du regard l'aigle de l'Empire étendu à ses pieds.

La censure n'a pas voulu tolérer ce croquis dénué d'enthousiasme pour l'oiseau bonapartiste.

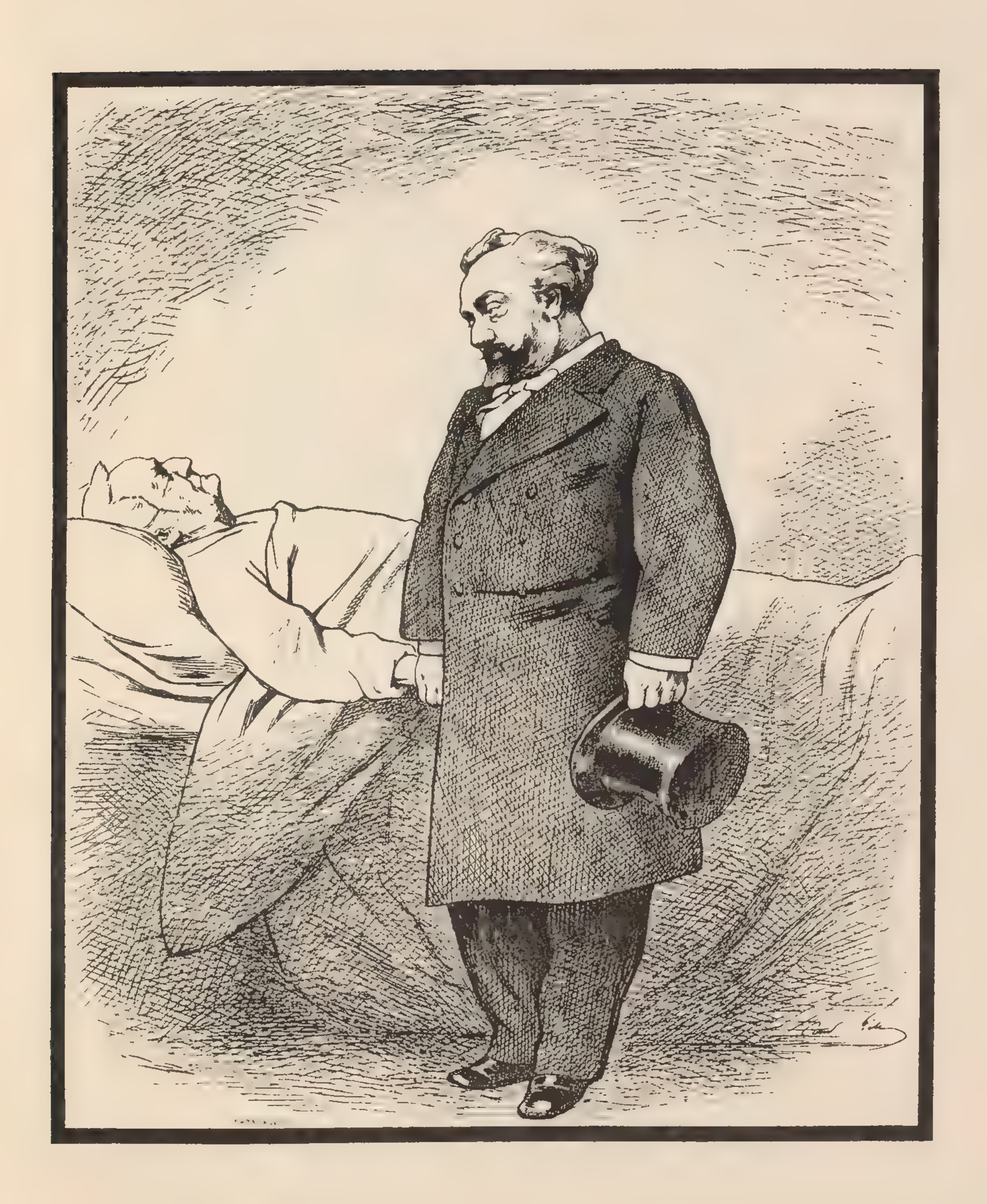
C'est pourquoi nos lecteurs devront se contenter, pour aujourd'hui, d'une réclame à *l'eau Bazana,* où la République, d'ailleurs, montre de belles dents.

Amen!

Hors-texte : **Le nouveau livre de Victor Hugo.**

N° 45. — *14 octobre.* **M. Théo** (Bouffes Parisiens).

*La petite muette.*





**NOTRE DESSIN REFUSÉ**

AVAIT TRAIT AU NOUVEAU LIVRE DE

## VICTOR HUGO

Il représentait le Maître en robe de juge, écrivant son œuvre sur un bronze où se lisait :

### LE CRIME DU DEUX-DÉCEMBRE

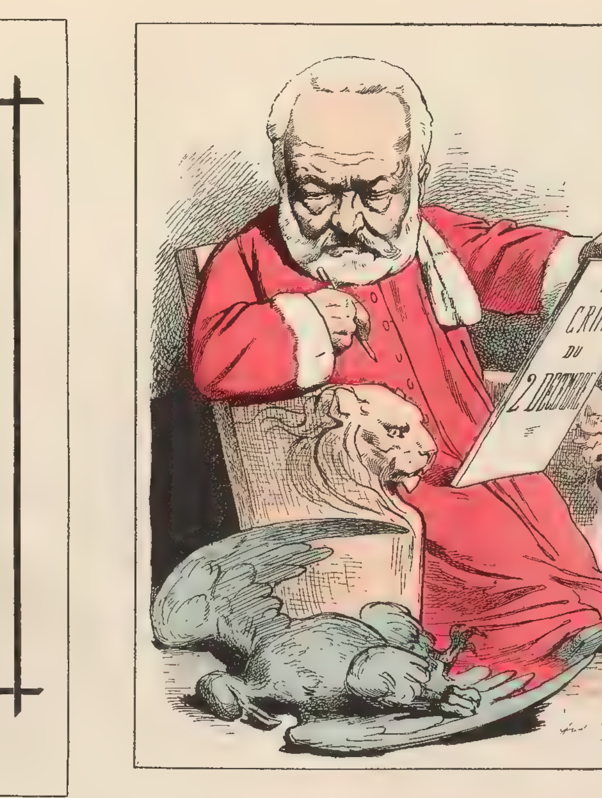
et mesurant du regard l'aigle de l'Empire étendu à ses pieds.

La Censure n'a pas voulu tolérer ce croquis dénué d'enthousiasme pour l'oiseau bonapartiste.

C'est pourquoi nos lecteurs devront se contenter, pour aujourd'hui, d'une réclame à l'*Eau Bazana*, où la République, d'ailleurs, montre de belles dents.

*Amen!*

LA LUNE ROUSSE




La « Lune Rousse » et la Censure en 1877.

L'une des trois Grâces de l'opérette — qui se place entre Judic et Granier, — a nom Louise Théo. L'ayant entendue un jour à Vienne, Offenbach écrivit pour elle une partition vive, alerte, alléchante et pimpante comme son titre : *Pomme d'api*.

C'est la pomme d'api elle-même qui se montrait aux spectateurs, avec les plus jolies couleurs de ses joues de baby, ses lèvres rouges qu'une moue enfantine avançait comme audevant d'un baiser, avec son buste penché, sa croupe remuante, ses petis gestes et ses petites mines, avec ses grâces espiègles, gamines et charmantes !

Le succès fut énorme et les plus difficiles eux-mêmes pardonnèrent à Théo son filet de voix aigrelet en disant : « C'est la voix d'une pomme d'api encore verte ! » Verte, Pomme d'api l'était de toutes façons, par son âge, par sa florissante jeunesse, et surtout par les piments qu'elle glissait en un clin d'yeux, en un geste, au milieu de ses couplets et de ses refrains.

Consacrée étoile avec la *Jolie parfumeuse,* elle poursuit sa brillante carrière dans la *Petite muette,* où elle est adorablement jolie.

Si la censure ne désarme pas, *la Lune rousse* continue le bon combat dans sa seconde page, désormais affectée à marquer les coups.

INCOGNITO

*Dessin inédit.*

## ET DE HUIT

1° On lit sur un mur blanc : Défense de déposer des...

Devant ce mur un colleur d'affiches s'arrête anxieux et se gratte le nez.

Pourquoi ?

Parce qu'il a sous le bras des affiches blanches.

2° Un fiacre passe. — Par la portière émerge une oreille gigantesque et telle qu'elle ne saurait appartenir qu'à un jeune personnage à prétention.

Le premier de ces dessins a pour titre : *Au pied du mur;* le second : *Incognito.*

Tous deux étaient signés Gill, tous deux ont été refusés par la censure. — Nous n'avons pas eu l'embarras du choix.

Hors-texte : **Au pied du mur.**

*Incognito* n'a pas été publié; il en fut imprimé seulement quelques épreuves avant d'effacer la pierre. Elles sont assez rares.

*La Lune rousse* annonce en quatrième page : *Le Bulletin de vote* publiera dimanche 14 octobre, un numéro de circonstance, intitulé : *Le Vote*. Ce numéro fut saisi.

N° 46. — *21 octobre.* **Sourires d'en haut** (M. Thiers).
— **Vieux habits!... Vieux galons.**

N° 47. — *28 octobre.* **Céline Chaumont** (la cigale).

En seconde page *la Lune rousse* riposte aux coups de la censure.

ET DE NEUF !!!

Trois dos en raccourci, qui, forcément, mettent en relief le dessous de la veste de soudard, de l'habit à pans écartés de vieux légitimiste, de l'habit à queue d'hirondelle de l'orléaniste; trois dos sont penchés sur une malle.

Ici, un aigle; au milieu, une fleur de lys; là un parapluie qui ne demande qu'à glisser du bras pour être emballé comme la fleur de lys et comme l'aigle... de Boulogne.

Légende : Bon voyage, Messieurs Dumolet !

La censure a sans doute trouvé ces messieurs trop ressemblants.

Le dessin de Gill a été refusé.

Et de neuf !

Nous comptons bien qu'à dix nous ferons une croix.

N° 48. — *4 novembre.* **Lassouche.**

Seconde page, suite des communiqués hebdomadaires relatifs à la censure.

ET DE DIX !!!

Gill avait présenté, comme dessin, à la censure, une poire à grosses moustaches en croc, une poire ventrue sur de courtes jambes. A sa gauche une main de squelette tenait un antique parapluie.

Légende : *Nature morte.* Cette poire a été refusée. Et de Dix.



Il a été tiré de ce dessin quelques épreuves sur pierre.

N° 49. — *11 novembre.* **Zulma Bouffar** (la tzigane).

Seconde page : *Dessins refusés,* nouvelle série, n° 1.

Dessin de Gill : M. Gambetta présentant la carte à payer.

Légende : *Le quart d'heure de Rabelais.*

Comme on le voit, nous avions eu tort de faire une croix. C'est M. Albert Millaud qui la porte. (Voir *l'Officiel*.)

Hors-texte : **Le quart d'heure de Rabelais.**

N° 50. — *18 novembre.* **Le Bossu** (Paul Deshayes).

Seconde page : *Dessins refusés,* nouvelle série, n$^{os}$ 2 et 3.

Le premier de ces dessins représentait un déménageur emportant sur son dos un fauteuil.

Le second, intitulé : *Comptez sur moi dans huit jours,* représentait un sénateur allumant sa pipe, près d'un arbre, tandis qu'un ministre s'accroche aux branches qui cassent. Ces deux dessins étaient de Gill. Ils ont été refusés par la censure.

C'est, on le voit, un parti pris de nous interdire tout dessin politique, quelque bénin qu'il soit, et bien que nous ayons un cautionnement. Mais nous ne nous laisserons pas abattre par ces tracasseries systématiques.

Ainsi que le dit le maréchal, nous irons jusqu'au bout; et notre bout, à nous, est plus loin que celui du ministère.

Hors-texte : **Mon déménageur.**

Hors-texte : **Comptez sur moi dans huit jours.**




*Dessin inédit.* LE PRÉSIDENT GRANT

N° 51. — *25 novembre.* **Ronde populaire.**

N° 52. — *2 décembre.* **M. Paul Meurice.** Plus cher qu'au bureau. Lire sur les théâtres, en quatrième page, l'explication du dessin de Gill.

**Le Nouveau-né d'Alphonse Daudet** (le Nabab).

A lire en première page l'entrefilet suivant qui ne manque pas de saveur.

« Le général Grant, ancien président de la Libre Amérique, a cru devoir refuser son autorisation écrite pour la publication de son portrait-charge par Gill.

Nous sommes consolés d'avance en nous rappelant que Victor Hugo, ayant mémoire de l'attitude de l'ex-président des États-Unis pendant la guerre, a cru aussi devoir lui refuser l'autorisation de se présenter chez lui.

Au reste, voici quel était le dessin de Gill : le général Grant, cigare à la main et fumant comme une torche, dansait à sa manière le pas de la liberté à *Bel Respiro Palace.* »

N° 53. — *9 décembre.*

Ce dessin avait été refusé par la censure pour le n° 47 du 28 octobre, où il se trouve décrit.

Hors-texte : **Les jambes de X... ex-riche négociant.**

En consultant les annonces de ce numéro, on y verra que le caricaturiste songeait déjà à son panorama.

N° 54. — *16 décembre.* **Le mot du « Dos ».**

Ej' me plains-t-i, moi? Ed' quoi qu'on s'plaint?

N° 55. — *25 décembre.* **Le poirier du bonhomme Misère** (Waddington).

**Le Jugement dernier,** par André Gill (14 octobre, 14 décembre 1877).

Grande fantaisie triomphale d'après Michel-Ange.

Ce dessin, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs et que nous offrirons en prime à nos abonnés, symbolise le triomphe de la volonté nationale : c'est-à-dire à quel immense succès est appelée cette spirituelle composition.

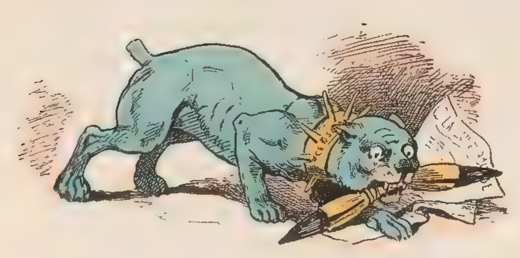
N° 56. — *30 décembre.* **Le petit Noël de Basile.**

Dans une chaussure qui fait plutôt penser aux *Parfums de Rome* qu'à *Cendrillon,* Gill a placé M. Dufaure qui tient une bouteille de vinaigre sous le bras gauche et un martinet de la main droite.

En tête du journal, on lit un *Avis important,* annonçant que l'interdiction de la vente sur la voie publique des journaux républicains vient d'être levée.

« D'un autre côté, les événements nous permettent d'espérer que la censure laissant plus de latitude à la verve de M. André Gill, *la Lune Rousse* va donc reprendre son rang et reconquérir sa vogue habituelle. »

1878. — Volume II.



N° 57. — *6 janvier 1878.* **Bon débarras.**

N° 58. — *13 janvier.* **Les Travaux d'Hercule de Marcère.**

Dans ce numéro paraît : *Le Chat botté*, poésie d'André Gill (*Muse à Bibi*, 2e édition).

Cette pièce charmante fut mise en musique par Georges Fragerolle, l'excellent auteur-compositeur de la célèbre « Marche à l'Étoile » dont plus de mille représentations au cabaret du *Chat-noir* n'épuisèrent pas le succès.

N° 59. — *20 janvier.* **François-Vincent Raspail.**

« Un homme vient de mourir. »

Raspail, le vieux Raspail, le doyen de la démocratie, comme on l'appelait, est mort.

Il n'est pas de parti qui ne doive le respect à cet octogénaire dont la vie a été faite de foi, de lutte et de martyre; il n'est pas un républicain qui ne sente que la République perd son plus vénérable, — et son âge oblige de le dire, — son plus constant, son plus ferme représentant.

L'homme est mort; mais son grand exemple reste.

N° 60. — *27 janvier.* **Un Dessin de Gill.** — Pauvre Anastasie, tu seras donc toujours la même!

Ce dessin de Gill nous en rappelle un autre, mais de Cham, représentant la censure, — vieille sorcière édentée et mal peignée — qui vient de mutiler Molière et couper Racine, puis saisissant l'auteur de *Figaro* elle s'écrie : « Ce polisson de Beaumarchais!... Je l'ai déjà taillé et rogné à trois ou quatre époques différentes et le gaillard n'en repousse qu'avec plus de force... »

Le dessin de Gill est accompagné des lignes suivantes :

**1784-1878.**

« Il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions qui « s'étend même à celles de la presse; et, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'auto- « rité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps « en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque « chose, je puis tout imprimer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »
Beaumarchais (*Mariage de Figaro*).

Le ciel et la terre changeront, mais ce qui ne changera jamais, c'est la censure. On

**NINICHE — PAR GILL (Rôle de M^me^ Judic aux Variétés)**

J'autorise le journal la Lune Rousse à publier mon portrait chargé 17 février 1878

Anna Judic



Ma chère Madame Judic,

Si, comme je le crains fort, vous ne vous trouvez pas absolument ressemblante, veuillez n'accuser que la fatalité

j'ai la main malheureuse depuis mon jeune âge

André Gill

vient encore de nous refuser un dessin, et après les déclarations de M. de Marcère sur la presse, on pourrait croire que ce dessin était terrible.

C'était simplement une de ces questions[1] si à la mode aujourd'hui (*où est le général?*).

Il représentait un cheval à côté d'un pot de moutarde, et, de ce pot, les malins voyaient sortir une paire de bottes.

Voilà ce que M. de Marcère *lui-même* a trouvé susceptible de bouleverser la société.

Enfin, promettre et tenir sont deux!!!

Il a été tiré de ce dessin quelques épreuves sur pierre avec indication de titre : OU EST LE MARÉCHAL?

Mais ne quittons pas le chapitre de la censure sans l'illustrer encore de cette *énormité* à son actif, et qui nous est révélée par une lettre de Mounet-Sully adressée à une dame. Après s'être excusé de n'avoir pu se rendre à son invitation, car il était très fatigué à la suite des représentations de *Marion Delorme*, le célèbre tragédien écrivait à sa correspondante : « Vous savez que je devais dire dimanche prochain, à Cluny, deux contes de notre cher Alphonse Daudet?... Ah! je vous le donne en cent... La censure les a interdits! Je suis absolument furieux. Je voulais dire des contes de *Mon Moulin*, trop tard pour faire viser le programme! Je suis très malheureux. Je me suis rejeté sur la *Grève des Forgerons!* Une très belle chose assurément, mais sur laquelle le public et moi sommes un peu blasés, malheureusement. »

Quelle belle chose que la censure! Quels beaux esprits que les censeurs!...

N° 61. — *3 février*. **Marceau et la Marseillaise.**

N° 62. — *10 février*. **Une question. — Où est Mossieu Rouher?**

N° 63. — *17 février*. **Mon candidat** (Louis Veuillot).

Après son concierge et même son cocher, Gill ne pouvait mieux faire en présentant son candidat que de concentrer sur ce dernier type toutes les sympathies populaires.

Mon candidat, c'est Louis Veuillot, Veuillot vêtu d'une robe blanche comme l'Immaculée Conception; Veuillot coiffé d'un bonnet de coton en forme de tiare; Veuillot portant à sa ceinture les clefs de saint Pierre ou celles de Sainte-Pélagie dont il rêvait de faire un logis pour ses adversaires; c'est enfin Veuillot qui, un miroir en main, prononce ces paroles : *Tu es Ludovicus, et in hunc Ludovicum ædificabo rigoladam meam.*

M. Veuillot, se trouvant offensé par ce portrait-charge, demanda au procureur de la République de poursuivre le journal. Ce qui fut fait.

1. On se rappelle la vogue à cette époque de ces petits cartons intitulés : Où est le chat? Cherchez la bergère? la question du Bulgare? etc., etc., c'est le jeu nouveau de l'année; on le crie tout le long des boulevards, on le vend partout. Voici la description de cette dernière actualité : Où est le chat? Sur un petit bout de carton on voit un dessin représentant une famille qui déménage. Elle passe au pied d'un arbre gigantesque. Dans le déménagement, explique la légende, le chat a été perdu; il faut trouver le chat dans le dessin. Vous avez beau chercher, point de chat.

Mais donnez deux sous au marchand, vous aurez le dessin, et de plus, vous tirant un peu à l'écart, le vendeur vous montre le chat. Quand on vous l'a montré, dans ce même dessin où vous ne pouviez le trouver, vous ne voyez plus maintenant que son corps énorme, démesuré, formé et admirablement dessiné par les branches de l'arbre sur lequel il perche.

N° 64. — *24 février.* **Niniche** (M. Louis Veuillot).

La Niniche, celle des Variétés, se nomme Anna Judic. Elle est née le sourire sur les lèvres et la sensualité un peu partout, depuis la pointe des petons roses qui grimpaient en s'y caressant sur les seins de la nounou, jusqu'à la cervelle embryonnaire qui devait plus tard si bien s'approprier les sous-entendus de ses auteurs favoris...

Une de ses qualités était de sauver les mots les plus risqués, avec l'air naïf de son visage, avec la simplicité voulue de son sourire et le feint étonnement de ses grands yeux, mimique qui, au récit des amateurs, double la force du condiment. D'après eux l'art de Judic serait tout paradoxal : esquiver la grivoiserie en la soulignant.

Paradoxe caractérisé par un journaliste théâtral qui écrivait ceci : « L'ingénue Judic est une véritable croqueuse de pommes; avec son bon rire d'enfant, elle nous jette au visage les pépins du fruit défendu. » *Paris-Artiste.*

En réponse à la convocation de son candidat, devant le tribunal, l'électeur Gill, reprenant son crayon, le représenta donc on ne peut plus enjolivé. C'était plus qu'une niche. C'était *Niniche,* accompagnée de cette biographie peu flatteuse :

« A-t-elle jamais été jolie?

On ne sait pas.

Cette fille d'un cabaretier de Bercy, cette faubourienne élevée à la *mutuelle,* n'a eu qu'indulgences pour les uns, et pour les autres que rigueurs; elle s'est livrée à un habile trafic de grossières *Odeurs* et de *Parfums* mystiques; enfin, elle est arrivée — à la force du poignet — à se créer une position très notoire dans *l'Univers.* Avec l'âge, elle est devenue acariâtre, hargneuse, enfiellée et bigote. Une grêle de malheurs est tombée sur sa tête, l'a criblée comme une écumoire. Cette malchance lui a donné une susceptibilité de sensitive. Forte en gueule, mais bégueule, elle veut qu'on la respecte, cette vieille drôlesse qui n'a rien respecté. La moins acerbe épigramme, le plus léger trait lui fait faire son nez.

Malheureusement pour elle, ce nez, tout le monde le connaît et le reconnaît partout, et, le reconnaissant, pouffe de rire.

Et, bon gré mal gré, Niniche sera forcée (châtiment providentiel) d'avaler toute sorte de *Couleuvres.* »

Suit le dessin qu'accompagnent l'autorisation signée de la très charmante artiste qui jouait le rôle de « Niniche » aux Variétés, et les excuses du dessinateur.

« Ma chère madame Judic,

Si, comme je le crains fort, vous ne vous trouvez pas absolument ressemblante, veuillez n'accuser que la fatalité. J'ai la main malheureuse depuis une quinzaine.

André Gill. »

Durant trois semaines toute la rédaction batailla aux côtés de Gill, qui en prose, qui en vers, contre le polémiste catholique, apostolique et romain.

Un candidat de cette qualité-là ne se lâche pas comme ça. Ainsi avant de nous apprendre l'issue du procès, *la Lune Rousse* du 3 mars lui décoche-t-elle encore le trait que voici :

## A MADAME JUDIC

Sur la *Niniche*, d'André Gill.

Ce n'est pas vous, Judic, charmeuse brune,
Que Gill nomma « Niniche », dans la *Lune*,
Mais son erreur est votre faute, un peu.
Votre regard où flambe un divin feu
Dut mettre en lui l'extase inopportune;
Et c'est pourquoi, dans son trouble, il fit une
Figure ayant la hideur point commune
Et l'effrayant nez d'un cafard... Parbleu!
Ce n'est pas vous.

Mais rien ne vous blesse : de la Fortune
Vous possédez tous les dons, sans lacune...
Gill peut railler par mégarde — ou par jeu —
Le souteneur attitré du bon Dieu;
Et si quelqu'un lui doit garder rancune,
Ce n'est pas vous.

Louis de Gramont.

Enfin, passons la parole au défenseur du journal. C'est en ces termes que M. Beurdeley commence sa spirituelle plaidoirie :

« M. Veuillot reconnaît lui-même que M. Gill n'a attaqué ni la religion, ni la papauté, mais seulement sa personne. C'est déjà là une circonstance atténuante. Rendons-nous bien compte de la pensée de M. Gill : au moyen âge, il existait dans la population parisienne un usage assez singulier, c'était la nomination du pape des fous. On se souvient de la scène par laquelle débute l'admirable roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*. C'est dans la grande salle du Palais de Justice; il s'agit d'élire le pape des fous. La tiare sera donnée à celui qui fera la plus épouvantable grimace et les candidats présentent leur figure à l'une des lucarnes de la salle. Tout à coup apparaît la figure velue et pustuleuse du sonneur de cloches de Notre-Dame. Voilà le vrai pape des fous; la foule l'acclame et le proclame.

M. Gill a voulu lui aussi avoir son pape des fous. Il a choisi M. Veuillot. Nous n'avons pas à comparer, au physique, le sonneur des cloches de Notre-Dame avec M. Veuillot, nous souhaiterions seulement à ce dernier d'avoir l'âme de Quasimodo.

Mais M. Veuillot n'entend pas qu'on livre sa figure à la publicité. Eh quoi! M. Veuillot n'est-il pas un homme public, un journaliste qui vit de publicité, et n'est-ce pas là pour nous une nouvelle circonstance atténuante?

M. Veuillot non seulement est journaliste, mais il est l'homme qui a le plus abusé de la presse. On parle quelquefois des excès du journalisme : qui donc en a commis plus que M. Veuillot? A une époque où la presse conservait encore toutes ses traditions de réserve et de dignité, M. Veuillot s'est fait le promoteur, l'inventeur des personnalités blessantes et injurieuses. Longtemps il a exercé le monopole de son invention. Ses attaques

allaient jusqu'à s'en prendre à la personne physique de ses adversaires. Cet insulteur public a-t-il le droit de se plaindre et de se dire outragé?... »

Le tribunal a admis les circonstances atténuantes en faveur du journal, et l'a condamné à cent francs d'amende.




*Dessin inédit.* CROQUIS DE CARÊME

N° 65. — *3 mars.* **Enfants, n'y touchez pas!** Budget des Cultes.

N° 66. — *10 mars.* **Paix aux Turcs de bonne volonté.**

N°67. — *17 mars.* **Croquis de carême** (numéro saisi).

En sous-titre : « De l'Éducation des jeunes âmes. » Sur un poêle rouge un bébé est assis, deux autres se sauvent braillant, le feu au derrière, tandis qu'une sœur en tient un quatrième par l'oreille. Sur le sol un livre ouvert où on lit : « Embrasez notre cœur de vos feux, de vos feux les plus doux. »

A droite, un frère ignorantin donne une fessée à un élève.

Il existe un autre dessin sur le même sujet qui représente un poêle d'école sur lequel est assis un bébé qui pleure. Par terre un alphabet est ouvert. Ce dessin n'a pas été publié. Il en a été tiré quelques épreuves qui sont excessivement rares.

N° 68. — *24 mars.* **Devant l'Odéon** (Gustave Courbet).

« Entrais donc, prenais donc des pômes;
On ne les vend pas, on les dônes!... »

A cette page rappelant les traits et le joyeux accent du maître disparu, nous en joindrons une autre, publiée sous la signature d'Édouard Bartell par le *Tout Paris* en 1881,

à l'occasion de la vente de ses tableaux. C'est une idylle pleine de charme et de poésie, une histoire plus honnête, sinon plus vraie que tous les racontars dont le peintre fut victime après la Commune.

Mil huit cent quarante-quatre! Hugo venait d'écrire : *Amour*.

Amour! « Foi », dit Jésus. « Mystère », dit Platon.
Sait-on quel fil nous lie au firmament? Sait-on
Ce que les mains de Dieu dans l'immensité sèment?
Est-on maître d'aimer? Pourquoi deux êtres s'aiment?
Demande à l'eau qui court, demande à l'air qui fuit,
Au moucheron qui vole, à la flamme de la nuit,
Au rayon d'or qui veut baiser la grappe mûre ;
Demande à ce qui chante, appelle, attend, murmure;
Demande aux nids profonds qu'avril met en émoi ;
Le cœur éperdu crie : « Est-ce que je sais, moi? »
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A Clamart les bois étaient parés de feuilles nouvelles, les pâquerettes et les boutons d'or venaient de fleurir sur le gazon vert tendre. Dans la ramée, l'oiseau commençait son nid et les papillons nacrés, nés d'hier à peine, donnaient aux corolles, encore vierges, un premier baiser. Le ciel était bleu, l'air tiède, les aubépines en fleurs, les marronniers en feuilles. C'était le printemps!

Le peintre l'avait rencontrée pleurant, au parvis d'une église tendue de noir, la mort de l'aïeule.

« Elle serait seule maintenant », n'ayant plus rien à chérir au monde. Père, mère, parents, amis, tous étaient au cimetière, dormant, inconnus et pour toujours, dans l'ombre qu'étendaient sur leurs simples châsses les croix de porphyre et les bustes de marbre des illustres qui reposaient près d'eux.

D'abord il en fit son protégé, son ami, son camarade, son élève. Au déjeuner, on mit deux assiettes, et le soir on trouva deux cuillères pour la même écuelle. Pour lui être utile, et sans fausse honte, elle posa bientôt nue, devant l'artiste; rougissante, d'ailleurs, jusqu'à la chute du jour; la séance terminée, il lui disait en laçant son corset : « A demain, mignonne, car je n'ai qu'un lit. »

Le dimanche, ils firent, avec la saison nouvelle, de longues courses à travers la campagne. Il lui montrait, avec ses propres yeux de grand coloriste, la nature telle qu'elle était : violette et brillante.

Peu à peu, à la brasserie, on remarqua que le buveur de bière devenait sombre; plus de saillies, trêve de bons mots. Courbet pensait. A qui? On insiste.

Cette femme a passé : je suis fou. C'est l'histoire.
Ses cheveux étaient blonds, sa prunelle était noire;
En plein midi, joyeuse, une fleur au corset,
Illumination du jour, elle passait;
Elle allait, la charmante, elle riait, la superbe;
Ses petits pieds semblaient chuchoter dans l'herbe;

Un oiseau bleu volait dans l'air, et me parla;
Et comment voulez-vous que j'échappe à cela?

Est-ce que je sais moi? C'était au temps des roses;
Les arbres se disaient tout bas de douces choses;
Les ruisseaux l'ont voulu, les fleurs l'ont comploté :
J'aime!...

La nuit de ce soir-là, Clarisse ne quitta pas l'atelier et ce fut pourtant bien assez que d'un lit.

Le lendemain, dès l'aube, Courbet prit la palette et peignant d'une main ferme, le cœur joyeux, il fit son premier chef-d'œuvre : « Les amants dans la campagne, sentiments du jeune âge. »

Ses haies sont vertes, l'air est tiède, le ciel est pur. Elle marche doucement, pas à pas, langoureusement appuyée contre lui, et la tête penchée. Elle pense de douces choses. Ses lèvres rouges, paraissent encore humides du dernier baiser, lèvres de gourmande, d'ailleurs, qui en demandent d'autres. Ses yeux mi-clos conservent la douce image. Son cou blanc est gonflé de plaisir. On dirait presque une tourterelle qui roucoule.

Elle a revêtu sa robe des beaux jours, robe de mousseline à petits pois multicolores. Dans ses cheveux, blond vénitien, court un liseron par lui attaché.

Son châle à elle, sur son bras à lui, il entoure la taille de la jolie mignonne, laissant sa main dans la main gantée de sa maîtresse.

Ils semblent tous deux vouloir valser ensemble un air d'amour!

..... Ils allaient tous deux, dès que brillait Vénus,
Sur l'herbe que la brise agite par bouffées,
Danser au bleu sabbat de ces nocturnes fées,
Éperdus, possédés d'un adorable ennui,
Elle n'étant plus elle et lui n'était plus lui!
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est jeune, beau, élégant. Un fin duvet couvre son visage. Ses cheveux noirs volent à la brise. La nuit descend sur eux. Encore quelques pas, et sous les grands arbres, le long de la berge, ils trouveront, à la guinguette, un repas frugal, mais que suivra bientôt un long dessert d'amour.

Voici l'histoire, voilà le tableau. Il est mort, elle n'est plus, la toile est à vendre.

Et dans quelques jours, au 9 décembre, le marteau d'ivoire du commissaire-priseur, en tombant, livrera peut-être à un juif la seule illustration que Courbet ait faite pour son « livre d'amour ».

« Allons, messieurs, à dix mille francs! Dix mille francs! c'est bien vu, bien entendu? Personne ne dit mot? Dix mille francs? Une fois, deux fois, trois fois? Adjugé! »

Pour ce numéro, Gill avait soumis un dessin qui représentait un jésuite mettant son chapeau de Basile sur la tête d'un élève d'une école... militaire.

N° 69. — *31 mars.* **Croquis de Carême.**

N° 70. — *7 avril.* **Rule Britania.**

N° 71. — *14 avril.* **Les Oiseaux de mauvais augure.**
(Trophées décoratifs pour le principal portail de l'Exposition universelle.)

N° 72. — *21 avril.* **L'Œuf de Pâques.**

N° 73. — *28 avril.* **L'Assommoir illustré,** par André Gill.
Spécimens de quatre bois gravés pour l'édition en livraisons du roman d'Émile Zola.
**Retour de la Foire.**

Pour lui c'n'est pas amusant
D'avoir été de la police
Et de se voir à présent
Pain d'épice!
(*Air connu.*)




L'ASSOMMOIR

N° 74. — *5 mai.* **M. Krantz,** directeur de l'Exposition universelle.

A peine sept années se sont-elles écoulées depuis les épreuves sanglantes de 1870-71; la France étonna le monde entier par le prodigieux effort qu'elle fit en ouvrant cette Exposition splendide.

A propos de ce dessin qui n'a cependant rien de subversif ni même de caricatural, *la Lune Rousse* va nous raconter, dans le n° 76, un incident qu'elle souligne de son ironie toujours en éveil.

« On nous écrit de Remiremont (Vosges) qu'une certaine dame B... vit à l'étalage d'une marchande de journaux, *la Lune Rousse* contenant le portrait de M. Krantz, se jeta sur ce numéro, le lacéra, le foula aux pieds, *coram populo*... et le paya ensuite.

Mme B... est parente de M. Krantz, mais ne partage pas, paraît-il, les opinions républicaines de l'illustre organisateur de l'Exposition de 1878. De plus, cette dame est, dit-on, femme d'un magistrat. Elle nous semble cependant avoir des notions bien vagues sur le droit.

Nous espérons, pour Mme B..., qu'elle se trouve dans une position intéressante. Nous aimons mieux voir dans son acte une envie de femme grosse, qu'une incartade de femme emportée par la colère.

Du reste, si Mme B... veut se passer la fantaisie de déchirer quotidiennement des exemplaires de *la Lune,* elle n'a qu'à nous faire savoir combien il lui en faut pour se livrer à cet exercice hygiénique. Nous nous ferons un véritable plaisir d'augmenter d'autant notre tirage. »

N° 75. — *12 mai.* **Le Renouveau.**

Ce dessin est ce qu'on pourrait appeler une chose vue, une scène vécue. Alexandre Hepp la rapporte dans son article du *Journal,* 14 juillet 1897.

« En quittant la gare du Nord avec mon pauvre ami André Gill, nous nous étions engagés dans une ruelle étroite où, d'une fenêtre à l'autre, c'était une véritable voie mouvante de drapeaux, et me montrant cette merveille d'enthousiasme, le bon Gill, avec des gestes amples qu'il aimait, s'écria :

— Ah! mon cher, comme il serait étonné, l'homme de Sedan, de voir chez nous encore tant de drapeaux, lui qui pensait les avoir livrés tous! »

N° 76. — *19 mai.* **La Grue à vapeur** (l'Exposition pour rire).
**Glorieux Anniversaire du 16 Mai.** Chacun pavoise à sa façon.

N° 77. — *26 mai.* **Un Dessinateur** (l'Exposition pour rire), section française — produit de la censure.
**Dors-tu content, Nonotte?**
Nous disions donc, Messieurs, que cet affreux Voltaire...

N° 78. — *2 juin.* **Le victorieux Sardou.**
**Gloria Victis,** d'après Mercié.
Pour l'Exposition de Chislehurst quand il y en aura une. Ce dessin avait été refusé par la censure, il devait paraître dans le n° 74.

N° 79. — *9 juin.* **La nouvelle mère Angot.** Es-tu vexé, Voltaire?
*Ma Tante Rosalie,* poésie d'André Gill.

N° 80. — *16 juin.* **Le dernier des Tyrans** (l'Exposition pour rire).
**Rêves de vacances.**

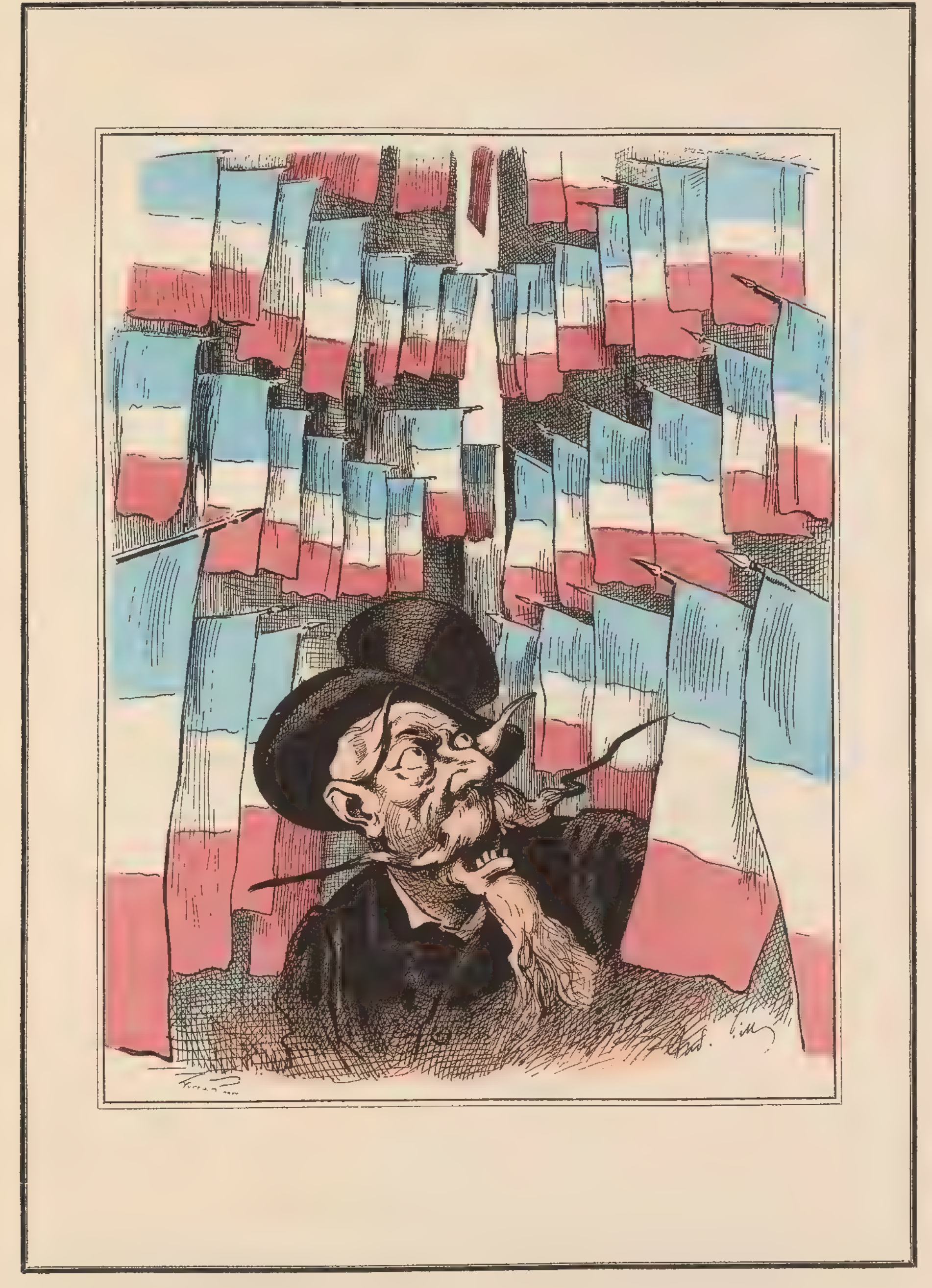
N° 81. — *23 juin.* **Longchamp.**
**La pêche est rouverte.**

N° 82. — *30 juin.* **La Fête nationale de dimanche.**

Le dessin représente un lampion allumé, dans la flamme duquel on a la vision du visage de la jeune république; autour, et comme attirés par la lumière, volent deux odieux papillons de nuit, Basile et Ratapoil, qui s'époumonent à souffler dessus pour l'éteindre.

Légende : « *Faut laisser ça tranquille, mes petits poussifs! Ça éclaire et ça ne vous demande rien.* »

## LE RENOUVEAU — PAR GILL



Vue prise des rues de Paris depuis le 1er mai, et du gracieux étonnement de notre vieil ami en revoyant tant de drapeaux français, lui qui pensait les avoir livrés tous.

FÊTE DU 30 JUIN — PAR GILL



Inauguration de la statue de la République, au Trocadéro

*Dessin inédit.*

*La Lune Rousse* (1878).

Gill présenta pour ce numéro un dessin sérieux, grave, respectueux, représentant le Maréchal-Président saluant la statue de la République, qui fut refusé.

Ce dessin — quoique inexact — était l'enthousiaste symbole de la fête du 30 juin. Ce jour-là, les envoyés de tous les pays du monde ont vu les riches et les pauvres concourir à l'envi aux magnificences de cette solennité patriotique.

Le dessin a été gravé et le cliché mis en forme pour le tirage. Il en a été tiré en cet état quelques épreuves qui sont rarissimes.

En quatrième page, aux annonces, on lit celle-ci : La Petite Lune. 5 centimes. — *On s'en fera mourir !!!*

N° 83. — *7 juillet.* **Encore! Toujours donc!**

Effectivement! C'est encore et toujours de la censure qu'il s'agit, sous la forme d'un chien enragé qui, de sa puissante mâchoire, brise le crayon de *la Lune Rousse*.

Au-dessous nous lisons : Probablement, les actions des Basiles et des Tartufes remontent et voici venir les beaux jours du 16 mai! Si c'est de l'hypocondrie simple que la censure est atteinte, elle en guérira peut-être... Mais nous craignons que ce ne soit de la rage!...

Quand cela finira-t-il?

Le dessin refusé pour ce numéro représentait des petits écoliers dansant une ronde autour de Basile qui tient dans ses bras un fourneau et des verges. Il a été tiré, de ce dessin, quelques épreuves sur pierre.

PASTEL ÉQUESTRE

poésie d'André Gill.

Le fond d'abord, le paysage :
De quoi loger une chanson,
Un bout de ciel et de buisson
Qui s'harmonise à ton visage,

Un frottis léger, presque rien,
Mais qui fasse rêver Chaville
Ou Meudon. — Marions l'idylle
Avec le goût parisien.

Vite, mon cœur, à la toilette!
Il s'agit peu d'être aujourd'hui
Modeste ; laissons-en l'ennui
Ou l'honneur à la violette.

Cette robe tombe un peu bas,
Monte un peu haut, mon adorée,
Dégage l'épaule dorée,
Laisse entrevoir le coin du bas.

Puis redresse et campe en bataille
Ce chapeau fou, sorti tantôt
Des ateliers Grévin-Watteau ;
Fleurs aux cheveux, fleurs à la taille;

Ce matin j'ai cueilli, tu vois,
Pour tes deux mignonnes oreilles,
En guise de boucles vermeilles
Des cerises doubles au bois.

— Ouvre tes yeux aux clartés fières,
Tes yeux aimés, tes yeux charmants;
Qu'ils scintillent, noirs diamants,
Dans l'écrin rosé de tes paupières;

Et lève ce nez fanfaron
Qui si gentiment se retrousse;
Enfin du bout des doigts repousse
Les mèches folles sur ton front...

Bien! Notre âne des jours de fête
Avec ses pompons, son grelot,
Qu'on me l'amène au grand galop!...
Le voici; bon! Tenez la bête!

Et toi, trésor, monte dessus.
Dans ta main, comme pour conduire,
Ce brin de branche... Un beau sourire...
Là!... Maintenant, ne bougeons plus!

Si je réussis ma peinture,
Si la main obéit au cœur,
Mon tableau s'en ira, vainqueur,
Éblouir la race future;

Et les amoureux, tour à tour
Par couples, charmés, d'âge en âge,
Viendront tous en pèlerinage
Admirer mon œuvre d'amour,

Et combien ravissante et rose
Était ma mie en mil huit cent...
— Prenons un air intéressant —
Soixante-dix et quelque chose.

N° 84. — *14 juillet.* **Ephéméride** (14 juillet).
— **Le Jour du terme** (15 juillet).

N° 85. — *21 juillet.* **La Farce prime le Droit.**

N° 86. — *28 juillet.* **Musique ratapoilue.**

N° 87. — *4 août.* **Les assassins de la rue Poliveau** (croquis d'audience).
— **La Toilette.** Deux barbes, deux!

N° 88. — *11 août.* **Chers élèves.**

N° 89. — *18 août.* **Darwin et Littré.**

N° 90. — *25 août.* **A propos de tours et de filles-mères.**

Un jour viendra qu'on apprendra à Prudhomme à ne pas porter sa bedaine comme un sacrement, et à Fanchon à ne pas cacher sa grossesse. G. Maroteau.

N° 91. — *1er septembre.* **Le Dentiste.**

N° 92. — *8 septembre.* **Souvenir** (le mouvement du 4 septembre).

N° 93. — *15 septembre.* **Place de la Roquette.**

Il est curieux de noter avec quelle persistance le dessin de Gill s'imposait à la mémoire de ceux qui l'avaient une fois vu; il frappait singulièrement l'imagination, soit par la forme, soit par l'esprit qui s'en dégageait. Une preuve nouvelle nous en est donnée par Alexandre Hepp qui, en 1897, c'est-à-dire environ vingt ans après, évoquait encore ce dessin de Gill dans l'une des *Quotidiennes* où il relatait la mésaventure arrivée à cette époque à M. Vaillant, le député blanquiste.

« Tandis qu'il portait la bonne parole collectiviste en province, des cambrioleurs ont envahi sa mansarde et subtilisé chez lui quelques objets d'utilité.

Il est vrai que cette mansarde de révolutionnaire est un coquet petit hôtel, sis, pour comble, à Bel-Air, et que ces objets sont des titres et des bijoux; il y a même, dans le lot, une collection de monnaies anciennes à rendre jaloux le plus numismate des satisfaits.

Très suggestif ce beau « travail » d'une bande qui, aux plus farouches théories sur la propriété, préfère l'action, et, à l'heure même où l'on revendique, en phrases, opère par escalade chez l'apôtre en personne. Cela me rappelle ce dessin de Gill : un gros bourgeois vante les avantages de la guillotine et, pendant ce temps, le voyou blême lui fait son portefeuille et son mouchoir.

Mais l'apôtre, ici, n'a pas voulu porter plainte, paraît-il, prêt à souffrir pour la cause, ou peut-être seulement dans la confusion d'avouer une si réactionnaire aisance. Ce serait un vain scrupule. Saluons une fois de plus, dans un entrepreneur de démolitions publiques. le propriétaire avisé, l'amateur de petits coupons qu'on épingle et de chaînes en or. »

N° 94. — *22 septembre.* **Là-bas, dans l'île** (Victor Hugo).

Ce dessin a été catalogué sous le n° 325 au Musée Victor-Hugo, organisé en 1885, au foyer du théâtre des Nations, sous la direction de H. Ballande.

N° 224 du catalogue de Aglaüs Bouvenne : *Victor Hugo, ses portraits et ses charges.*

N° 95. — *29 septembre.* **MM. de Freycinet et Léon Say.**

N° 96. — *6 octobre.* **Sarah Bernhardt.**

Le dessinateur l'a métamorphosée en chatte poursuivant les papillons bleus, costumée en drap blanc, sa tenue d'atelier.

Sarah Bernhardt l'enchanteresse
Inspire de jolis propos.
On peut la peindre en quelques mots :
Beaucoup de grâce et peu de graisse.

Mais voici mieux, de la grande tragédienne qui incarna si admirablement la Muse, c'est un petit sonnet où elle-même fait élégamment *chorus* avec les plaisants d'alors qui exerçaient sur elle leur verve malicieuse en blaguant sa maigreur extrême :

L'ESPÉRANCE

Le vert est la couleur
Des prés, la couleur sainte.
Lorsqu'une cloche tinte
Parfois je verse un pleur

Et je cueille une fleur.
Où vas-tu, douce plainte,
Soupir d'une âme éteinte?
Réponds à ma douleur.

Quand viendra l'espérance,
Superbe en habit vert,
Baiser mon cœur ouvert?

Elle sourit et danse,
Mais, ayant vu mes os.
Elle tourne le dos.

SARAH BERNHARDT.

N° 97. — *13 octobre.* **La Chute des feuilles.**

Il y a feuilles et feuilles. Pendant que les unes tombent, d'autres poussent; ainsi le présent numéro annonce la naissance des *Hommes d'Aujourd'hui.* Cette publication paraîtra chaque semaine avec un portrait-charge en couleurs dessiné par André Gill et

trois pages de texte par Félicien Champsaur. Pour chaque personnage on trouvera des anecdotes complètement inédites et toujours très piquantes. Certaines révélations sont appelées à faire sensation.

On sait qu'au bout de six mois, Champsaur abandonna cette publication, et que l'année suivante il fit paraître, sans grand succès d'ailleurs, *les Contemporains* retapés.

N° 98. — *20 octobre.* **On attend du monde.**

N° 99. — *27 octobre.* **Le prince Paul** (M. Jolly).

N° 100. — *3 novembre.* **Loterie internationale de la Lune Rousse.** Portrait d'un des lots (tous pareils).

N° 101. — *10 novembre.* **La Valse des amovibles** (musique de O. Métra).

N° 102. — *17 novembre.* **Magie parlementaire** (de Cassagnac et Ch. Floquet).

N° 103. — *24 novembre.* **Démonté** (M. de Mun).

N° 104. — *1er décembre.* **Un Compte réglé** (M. Dufaure et le 16 mai).

N° 105. — *8 décembre.* **Chonchon** (Mlle Schneider dans *la Grâce de Dieu*).

N° 106. — *15 décembre.* **Travaux patriotiques.**

N° 107. — *22 décembre.* **Grande conspiration bonapartiste.**

N° 108. — *29 décembre.* **Réveillon.**

Léon et Marianne.

Quatre ans après, juste à pareille époque, le grand tribun disparaissait, emportant les regrets de la petite Marianne, joints à ceux de tout un peuple.




1879. — VOLUME III.

N° 109. — *5 janvier.* **Les Étrennes de la Lune Rousse.**

Neuf compositions coloriées dans la dimension des dessins de *la Petite Lune*.

N° 110. — *12 janvier.* **Après la Victoire** (Gambetta et Populot).

Lire dans ce numéro l'article sur les *Hydropathes,* société artistique et littéraire. Gill et la plupart de ses collaborateurs en faisaient partie.

Les hydropathes ont refait, du quartier latin, l'antichambre de l'art... Mais, halte ! Cette expression appartient à l'un d'entre eux, laissons-le parler, d'autant mieux qu'il s'exprime en vers :

Quartier latin, marmite où l'idéal bouillonne;
Miroir où le soleil fœtus voit s'il rayonne;
Hémicycle de paix et de fraternité,
Où le cerveau s'endort par la gloire hanté.

Antichambre de l'art où couve l'incendie
Qui doit jeter ses feux sur le monde ébloui,
Torrent (dont le prélude est une mélodie)
Qui va de bas en haut, vers un but inouï,

Allez musiciens, peintres, sculpteurs, poètes,
Les amoureux du beau, les chasseurs de chouettes,
Fendez l'ombre d'éclairs, ô sondeurs indiscrets!

Et prenez de l'élan, en déchirant les voiles
Noirs dont on veut cacher la face du Progrès,
Assez pour allumer votre pipe aux étoiles!

Georges Lorin.

La Société eut son journal intitulé, naturellement, *l'Hydropathe;* la collection en est extrêmement curieuse et très recherchée. Notons, pour les amateurs, qu'elle se compose de trente-deux numéros parus du 22 janvier 1879 au 12 mai 1880. Chaque numéro publiait en première page le portrait-charge d'un hydropathe choisi entre cinq cents par l'éclectisme de Cabriol (Georges Lorin). Ces dessins étaient coloriés en rouge terre de pipe sur fond noir à l'instar des peintures étrusques et accompagnés d'un sonnet-portrait.

La charge de Gill, parue dans le numéro 2, est suivie du présent signé Jules Jouy.

Fort comme un grand coq, droit perché
Sur ses larges ergots de pierre;
Moustache noire en croc; paupière
Où l'œil ne s'est jamais caché;

Front qu'on voudrait empanaché
De quelque feutre à plume fière;
Crayon d'or, comme une rapière,
Au poing rudement accroché;

Dur cliquetis, sa pointe larde
La sale meute recularde,
Qui, loin du justicier maudit,

S'enfuit comme un vol d'oiseaux maigres.
Tout autour, le peuple applaudit,
Amoureux des crayons intègres.

N° 111. — *19 janvier.* **Remède de saison.**

N° 112. — *26 janvier.* **L'Assommoir** (Gil-Naza).

Gil-Naza, de son nom David-Antoine Chapoulade.

Né à Paris en 1825. Apprenti horloger, puis doreur sur métaux, il acquit par lui-même une instruction suffisante pour étudier la médecine et la chirurgie. Attiré en même temps

vers le théâtre, il débuta à Paris sur de petites scènes de genre, courut la province sous le nom de David et alla à Bruxelles remplir un engagement dont la faillite de son directeur le délia bientôt. Il construisit alors et exploita à Ixelles une petite salle qu'il appela Théâtre-Molière. Surpris par l'investissement pendant un voyage à Paris, il fit partie d'une ambulance comme aide-chirurgien. Après divers séjours en Italie, Gil-Naza débuta à l'Odéon, en 1873, et obtint dans le personnage de Don Salluste, de *Ruy Blas,* un réel succès. Il a tenu aussi, avec distinction, les rôles de Mazarin dans *la Jeunesse de Louis XIV,* du roi d'Espagne dans *un Drame sous Philippe II,* etc., etc. Très remarquée fut sa création du Coupeau de *l'Assommoir* à l'Ambigu (1879) où il joua encore le rôle de Robert-Macaire, dans lequel Frédérick Lemaître a laissé d'ineffaçables souvenirs. Certes, il ne l'a pas fait oublier, mais le grand Frédérick aurait-il joué Coupeau avec autant d'audace que lui?

Cette question posée par un de ses biographes est un éloge exempt de flatterie.

Sonnet d'André Gill :

ERWIN DE STEINBACH[1]

Erwin, le grand Erwin, pâle sous le ciel clair,
Quand il vit achevée enfin son œuvre immense,
La lourde cathédrale, et sa flèche en démence
Éperdument plongée aux profondeurs de l'air;

Erwin qui sentait l'âge appesantir sa chair,
Fit sa propre image; et, dans la véhémence
De sa joie, il cria : « Que ma gloire commence! »
Car l'orgueil au génie allume son éclair.

Et depuis lors, selon le vœu du statuaire,
Son image s'accorde au fond du sanctuaire,
L'éternité s'écoule; et, lentement vieillis,

Le culte se fait pauvre et rare la prière.
Les hommes vont toujours saluer, recueillis,
Le vieux Maître enchâssé dans son rêve de pierre.

N° 113. — *2 février.* **De l'Utilité des feuilles dans les vignes du Seigneur.**

En commentaire de la débauche clérico-bonapartiste qui sévissait alors, se classent ici deux dessins interdits et dont voici les sujets :

Sur l'une des faces de l'Arc de triomphe de l'Étoile, un bonapartiste inscrit au-dessous des noms glorieux de Rivoli, Arcole, Marengo, Austerlitz qui y sont gravés, le nom de la commune du *Vésinet,* illustré par un certain Maret, curé de son métier, et dont le procureur de la République dut interrompre la carrière.

Le second dessin montre Rocambole faisant le quart au coin de la rue des Postes, il attend son ami de Germiny, comte de son état. Quel triste état, quels tristes sires!

Les épreuves de ces deux dessins sont de toute rareté.

1. Erwin, célèbre tailleur de pierre originaire de Steinbach. Travailla à l'embellissement de la cathédrale de Strasbourg qui lui doit une grande partie de son admirable façade.

N° 114. — *9 février.* **J'y suis, j'y reste,** par Gill et Lorin.

A propos de la démission du Maréchal-Président, mais cette fois, c'est la République qui prononce cette phrase restée fameuse : J'y suis, j'y reste.

Le 30 janvier, en effet, le Congrès de Versailles élisait par 563 suffrages, M. Jules Grévy, président de la République.

N° 115. — *16 février.* **Effet de printemps. — Le poêle s'éteint.**

*Pauvresse paroissiale,* sonnet d'André Gill (*Muse à Bibi,* 2e édition).

Pour les bibliophiles nous relevons à la quatrième page cette timide annonce :

Vient de paraître chez S. Heymann, 15, rue du Croissant,
*La Muse à Bibi.* Prix : Un franc.

N° 116. — *23 février.* **L'Assommeur.**

Figure tragique du Ratapoil de 1879 rappelant à s'y méprendre celui de 1869.

C'était pas la peine assurément
De changer de gouvernement.

Les morts vont vite : après Thiers, Raspail et Courbet, c'est Daumier...

Devant chaque tombe ouverte André Gill traduisait pieusement la douleur, la reconnaissance ou le souvenir de la France éplorée.

Aujourd'hui, son crayon porte le deuil du Maître, et c'est par la plume qu'il salue une dernière fois le génial caricaturiste de 48.

En première page, et avant même la chronique hebdomadaire de Georges Sauton, nous lisons ce touchant hommage :

A HONORÉ DAUMIER

Maître, je vous salue au seuil de votre tombe!
Vous avez combattu sans reproche et sans peur,
Il a fallu soixante et onze ans de labeur
Pour vous rendre au néant où tout être retombe.

Le drap jeté sur vous, les planches du cercueil,
La pierre d'un tombeau, la mousse, le feuillage
N'effaceront pour moi ni votre chère image,
Ni votre renommée, ô maître, notre orgueil.

A cette heure cruelle où, triste, je me penche
Sur le sol fraîchement remué, je revois
Votre lèvre attendrie et railleuse à la fois,
Votre front haut paré d'une auréole blanche.

Vos yeux brillants d'esprit, par la verve animés,
Toujours pleins de douceur exquise et coutumière
Et qui, depuis longtemps, privés de la lumière,
Dans l'éternelle nuit sont maintenant fermés.

Notre admiration pour vous n'a rien d'étrange,
Et la postérité dira ce que je dis :
Votre génie, égal aux plus grands de jadis,
Aurait pu dire : Toi, parlant à Michel-Ange!

Car, après lui, vous seul avez eu le secret
De la force à ce point, cet art à grande flamme
Qui permet au penseur de prendre au vol son âme
Et de la circonscrire en la courbe d'un trait.

Oui, vous étiez né pour les efforts grandioses
Comme le vieux Romain, peintre et sculpteur des dieux,
Qui fut aveugle aussi pour vous ressembler mieux;
— Mais un siècle petit veut de petites choses.

Certes, si vous aviez illustré d'autres temps,
Vous auriez, soutenant des thèses gigantesques,
Fait resplendir aux murs de formidables fresques
Et peuplé les palais d'un essaim de Titans.

Mais qu'importe au génie? Il fait ce qu'il doit faire
Et, quel que soit l'outil, éclate souverain;
Au niveau des Césars faits de marbre ou d'airain,
Votre crayon puissant hausse Robert Macaire.

Et vous avez, esprit frère des grands esprits,
Sous un masque joyeux pour la foule profane,
Ainsi que Rabelais, Voltaire, Aristophane,
Bâti pour les méchants d'immortels piloris.

Du moins vous aurez vu, mourant, la bonne cause
Triomphante, vous qui sans cesse avez lutté,
Pauvre et modeste, pour la grande Liberté,
— L'Avenir aura soin de votre apothéose.

Moi je ne veux, devant votre cercueil fermé,
Que verser une larme afin qu'elle se lie
A la terre de paix et de mélancolie
Où vous allez dormir, Daumier, mon maître aimé!

André Gill.

N° 117. — *2 mars.* **Le Maître serrurier** (Clemenceau).

N° 118. — *9 mars.* **La Fausse conversion.**

N° 119. — *16 mars.* **Un Morceau de... Prince** (cuisine Zoulou).

Très supérieur à certaines mièvreries maladives d'un Musset, le sonnet qu'on va lire révèle chez son auteur toute la noblesse de son caractère, toute la délicatesse de son cœur.

### SONNET DE BON CONSEIL

Sois fier plus que les anciens preux.
Prodigue à tous ta vie : enflamme
A tous les feux d'amour ton âme;
Sois don Quichotte et songe-creux.

Cherche le Beau, chasse l'Infâme;
A tous les combats généreux
Offre ton corps, aux malheureux
Tout ton argent; — et meurs sans blâme.

Afin que plus tard, sous l'azur,
Ton être, revivant plus pur,
Enorgueillisse la nature;

Afin que tout un champ de fleurs
Exquises, parfums et couleurs,
Renaisse de ta pourriture.

N° 120. — *23 mars*. **Les Revenants** (A. Ranc).

Dans la préface d'un recueil de *Chansons d'Alsace-Lorraine* de Villemer-Delormel, nous trouvons cet émotionnant souvenir d'exil signé Ranc : « C'était en 1874. Gambetta m'avait fait la surprise de venir me voir à Bruxelles. Nous partîmes, avec Spuller, pour la Hollande, qu'aucun de nous trois ne connaissait...

Un soir, à Amsterdam, ne sachant que faire de notre soirée, nous étions entrés dans un café-concert.

Public de bons bourgeois, buvant leur bock et fumant paisiblement. Concert cosmopolite, où se succédaient des chanteuses anglaises, allemandes et françaises. C'était en somme assez médiocre. Nous allions nous en aller, d'autant qu'on commençait à nous regarder et qu'il nous semblait que Gambetta avait été reconnu. Nous nous levions, lorsqu'une jeune femme entra en scène. Elle avait une robe noire avec une écharpe tricolore.

Elle commença une chanson dont le refrain, depuis ce jour, m'est souvent revenu :

« Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace. »

Elle chantait sans grande voix, sans beaucoup d'art, mais d'un ton sincère et ému. Après chaque couplet, c'était dans la salle des tonnerres d'applaudissements.

On nous avait bien dit que les Hollandais aiment la France. Ils applaudissaient la chanson alsacienne, les yeux tournés vers nous; on avait reconnu Gambetta.

Puis l'orchestre joua *la Marseillaise*.

Quand nous sortîmes, toutes les têtes se découvrirent devant Gambetta. La Hollande saluait en lui la France vaincue.

Dans la rue, nous n'échangeâmes pas une parole, nous avions le cœur serré. C'est une des plus fortes émotions que j'aie jamais ressenties. »

**N° 121.** — *30 mars.* **Départ de Versailles.**

**N° 122.** — *6 avril.* **L'Américain de Versailles.**

Lire dans ce numéro : *Mon ami Verset,* par Ch. Cattelain, page charmante que l'on retrouvera dans « les Mémoires du chef de la Sûreté sous la Commune ».

**N° 123.** — *13 avril.* **A propos de Pâques et d'œufs.**

(Beautés de l'instruction pas gratuite et pas obligatoire.)

Ce dessin fut poursuivi et condamné. On en lira les débats dans le numéro suivant. En attendant, égayons-nous à la lecture de cette fantaisie burlesque de Bibi que Gill intitule pompeusement :

OCCIDENTALE

Le Maître, récemment, vit Zola dans l'espace
Le regarder. Hugo lui dit : « Veux-tu ta grâce?
— Non! dit Émile. — Alors, mon garçon, que veux-tu?
— Vieux, dit Zola, qui n'est pas à moitié têtu,
Joutons à qui de nous saura faire la chose
La plus naturaliste. — *Amen!* — A moi la pose :
Je prendrai l'art d'écrire et le transformerai;
Toi, tu retoucheras l'œuvre que je pondrai.
Donc, fournis-moi d'abord un bon dictionnaire
Et tout ce que la langue a d'extraordinaire.
— Soit! prends Lorgeril, fit le Maître avec dédain.
— J'aimerais mieux Balzac; Lorgeril est un daim.
— Prends Balzac, prends Flaubert; si tu veux, Claretie.
Ne te gêne pas; prends. » Sur cette repartie
Zola s'enferma, seul, et se mit à bûcher;
Puis ressortit, disant : « Je n'ai fait qu'ébaucher
Mon œuvre. Il me faudrait Restif de La Bretonne.
— C'est bien, prends, dit le grand Hugo, que rien n'étonne. »
Émile, de nouveau, forgea des mots grossiers,
Puis cria : « Je voudrais encor des romanciers
Pour mener ma besogne à bonne fin. Je sue
Sang et eau. » Mais Hugo dit : « Prends Eugène Sue
Et Soulié, Dumas père et Ponson du Terrail. »
Formidable, Zola se remit au travail,
Et l'on voyait aller et venir dans la rue
De Boulogne une foule incessamment accrue
De zingueurs en ribote, et d'atroces poivrots
Qui portaient à Zola d'affreux matériaux,
Et lui montaient des tas d'épluchures, de litres,
Et des trognons de choux, et des coquilles d'huîtres,
Qu'Émile, tour à tour, jetait dans son creuset.
Soudain, on l'entendit, farouche, qui disait :
« Le moment où j'aurai terminé se rapproche;
Mais il me faut ton œuvre entière, avec Gavroche.
Fantine et Déruchette, et Gwynplaine qui rit,

Par-dessus le marché, je voudrais tout l'esprit
De Voltaire et Shakespeare, et lord Byron, et Dante. »
— Prends. » Zola de nouveau, sur sa besogne ardente
Se courba; mais bientôt, redressant son profil
Cocasse : « J'ai besoin d'un aide! criait-il.
Toi, viens ici, Goncourt. » Mais Edmond dit : « Bernique! »
Et Zola, pour l'aider, n'eut que Léon Hennique.
Hugo dit : « Te faut-il quelque chose de plus ? »
Émile, s'épuisant en efforts superflus,
Dit : « Pour mener à bien l'ouvrage que je lime,
Je veux avoir Denis Poulot et son *Sublime.* »
— Prends. — *La Petite Lune* aussi. — C'est bien, prends-la. »
A la fin son labeur fut achevé; Zola
Tranquillement sortit de son cabinet, ivre
De bonheur. Il avait dans sa main droite un livre,
Un volume à trois francs, et, sans être étonné,
Dit à Victor Hugo : « Voici : tu m'as donné
Une collection d'ouvrages admirables,
La *Comédie humaine* avec les *Misérables,*
Tes propres vers avec ceux de tes devanciers,
Les poètes fameux et les grands romanciers
Et les plus immortels chefs-d'œuvre sans lacune,
Y compris le recueil de *la Petite Lune;*
Voilà ce que j'ai fait; je te le donne; prends! »
Hugo songeait : « Tu peux écrire à tes parents. »
Il étendit sa main qui gouverne la Lyre,
Et Zola lui donna l'*Assommoir.*
Et sans rire,
Inexorable et calme ainsi qu'un vieux troupier
Hugo prit l'*Assommoir,* en jugea le papier,
Puis en fit des carrés, cent, deux cents, cinq cents, mille,
Sans se hâter, superbe, et tout à coup Émile
Devint vert pomme, bleu foncé, jaune serin.
Hugo, de l'*Assommoir,* s'était torché... l'*airain!*

N° 124. — *20 avril.* **Le Vieux captif.**

Changement de lyre, nous allons lire : *Notre procès.*

Le dernier numéro de *la Lune Rousse,* représentant un corbeau, coiffé d'un chapeau de jésuite, qui avalait des bébés vêtus de rouge, et pondait des œufs d'où l'on voyait sortir de petits prêtres à la niaise figure, — a été saisi par ordre de la préfecture de police.

Nous sommes poursuivis pour avoir publié ce dessin, malgré le refus de la censure. A l'heure où paraîtra le présent numéro, nous aurons été jugés, en la personne de notre gérant, et condamnés, cela va sans dire.

On le voit : plus ça change, plus c'est la même chose. Comme sous l'Empire, comme sous le Seize-Mai, la censure continue à subir l'influence cléricale. Ce qui était compréhensible sous des régimes cyniquement tyranniques devient fantastique sous un régime qui s'affirme républicain.

Il est au moins plaisant de penser qu'au moment même où le gouvernement est jésuitique, la censure s'oppose à ce que Gill raille légèrement cette même institution.

Aussi cette affaire aura-t-elle surtout pour résultat d'infliger une leçon aux gouvernements qui, en dépit de leur étiquette libérale, conservent obstinément des fonctionnaires et des institutions despotiques.

Mercredi 16 courant, la onzième chambre de la police correctionnelle a condamné le gérant de *la Lune rousse* à deux cents francs d'amende pour publication d'un dessin non autorisé.

A la même audience, *le Triboulet* comparaissait, avant nous, pour un délit analogue. Son avocat, M. Oscar Falateuf, a prononcé, en guise de plaidoyer, un véritable réquisitoire contre *la Lune*.

Nous nous souviendrons de cet acte de bonne confraternité.

De son côté le *bon confrère*, — dans confrère, il y a frère, a dit le poète — rend compte aussi de sa condamnation :

« *Triboulet* a comparu de nouveau devant la onzième chambre correctionnelle pour répondre de ses méfaits.

Cette fois, le pauvre fou s'est vu condamner à 500 francs d'amende. Malgré la magnifique plaidoirie de Me Falateuf qui a su trouver, pour défendre une noble cause, les accents les plus nobles, appuyés sur des arguments les plus convaincants, le Tribunal n'a pas cru devoir user d'indulgence envers l'incorrigible prévenu; *il a préféré, sans doute, réserver ses élans de générosité pour une feuille républicaine condamnée dans la même audience et pour un délit analogue, à deux cents francs d'amende. Il est vrai qu'il s'agissait d'insultes au clergé.* »

C'est enfin *la Petite Lune* qui prend la défense de sa grande sœur : « *La Lune rousse* vient d'écoper deux cents balles d'amende pour publication d'un dessin non autorisé. Ce dessin refusé blaguait les ratichons. Paraît que Basile est toujours bien en cour.

Ce qu'il y a de rigolo, c'est qu'à la même audience, un canard réac, *le Triboulet*, passait avant *la Lune*, pour un délit semblable. L'avocat de ce canard a jugé à propos, pour défendre son client, de dénoncer *la Lune* et d'appeler sur elle les rigueurs du tribunal.

Son système ne lui a pas réussi : *le Triboulet* a pincé cinq cents francs. C'est bien fait; voilà ce que c'est d'être mufle avec les confrères. »

N° 125. — *27 avril.* **Fable. Le Rat retiré du monde** (Gambetta).

N° 126. — *4 mai.* **Le Centenaire de l'Assommoir** (Marianne et Zola).

« La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. »

Et là-dessus, le Maître ajoute : « Faisons de la musique, dansons, cultivons nos fleurs, écrivons de beaux livres. »

Et le Maître le fait comme il le dit!

N° 127. — *11 mai.* **Au public.**

« La *Lune rousse* paraît aujourd'hui avec une page blanche en guise de dessin. C'est encore, on le devine, *Anastasie* qui a fait des siennes.

## MUSIQUE PASTORALE — PAR GILL




*La Lune Rousse* (1879). *Dessin inédit.*

Le dessin de Gill était cependant bien inoffensif : Une petite fille, à genoux, chantait, accompagnée sur le serpent par un faune de pierre; comme légende, un cantique extrait d'un livre catholique qui se vend avec toutes les autorisations et tous les *visa* du monde. (Voir ce cantique à l'intérieur du journal.)

Après avoir fait enlever une noire calotte qui coiffait le faune et un rabat qui lui encadrait le cou, on nous a définitivement interdit notre dessin, revu et corrigé.

Tel a été le bon plaisir des petits potentats qui régentent et répriment la presse en l'an de République 1879.

Pour peu que cela continue, nous en viendrons à réclamer la liberté comme sous le Seize-Mai. »

Le journal parut donc sans le dessin, *mais il publia le cantique,* mélange abject de mysticisme et d'érotisme, digne du marquis de Sade, montrant ainsi aux pères de familles un des côtés les plus stupéfiants de l'éducation cléricale.

Autant le cantique était répréhensible et aurait dû subir lui-même toutes les rigueurs d'une censure honnête et intelligente, autant le dessin de Gill était châtié par son auteur, car au point de vue des mœurs, nul plus que lui n'eut le respect de la rue où s'étalaient ses caricatures, qu'il se complaisait, lui tout le premier, à regarder parmi tant d'autres.

Ce dessin porte comme titre : *Musique pastorale.* Encore une rareté difficile à trouver, même dans les collections complètes des *abonnés.*

N° 128. — *18 mai.* **Coup droit.**

Dessin sur la censure, accompagné d'une poésie de Clovis Hugues dont, à partir de ce numéro, *la Lune Rousse* publiera régulièrement chaque semaine une pièce sous le titre : *la Némésis du Peuple.* Parlant de son nouveau collaborateur, Gill disait un jour à Alphonse Millaud : « J'aime Clovis Hugues pour trois raisons : Il est chevelu comme Clodion, il s'appelle Clovis et Hugues, deux noms de rois, et il est grêlé comme Louis Veuillot. »

ANDRÉ GILL

O maître Gill, Vasco de Gama de la charge!
Neveu de Rabelais, artiste au rire large!
Bon Gaulois, frère aîné des moineaux de Cluny!
Laisse-là tes crayons : n-i-n-i, c'est fini.
Le pouvoir ne veut plus que tu montres aux foules
La ronde des rabats, le sabbat des cagoules,
Les bedeaux papelards, pipelets du saint lieu,
Les marguilliers, agents patentés du bon Dieu,
Les abbés guillerets, chastement excentriques,
Et les moines joufflus, ronds comme des barriques;
Il ne veut plus te voir égayer les passants
Aux dépens des Veuillots béats et grimaçants
Qui font, pour que Gervaise avec profit la lise,
De l'argot de Lantier la langue de l'Église;
Et pendant qu'une muse au doux front te sourit,
La censure, geôlière infâme de l'esprit,

Négresse de sérail où l'on parque l'idée,
L'œil louche, le front bas, lourde, la peau ridée,
Châtre lugubrement, taille avec ses ciseaux
Tes dessins plus tremblants que des petits oiseaux
Dont un enfant mutin aurait coupé les ailes.

*
* *

Et pourtant nous avons du lait de tes mamelles
Barbouillé notre lèvre, ô Révolution!
Nous avons épuisé toute la passion,
Tous les saints désespoirs, toutes les nobles haines;
Nous nous sommes rués, terribles, sur nos chaînes;
Nous avons fait lécher par l'éternel soleil
Les pavés tout trempés de notre sang vermeil;
A l'âge où par l'amour notre âme était bercée,
Nous nous sommes offerts à la Mort, fiancée
Qui tend à ses amants un rameau de cyprès;
Nous avons hardiment combattu, même après
Les stupides reculs et les trahisons viles;
Nous avons réveillé le vieux tocsin des villes;
Nous nous sommes vingt fois jetés dans un enfer
Fait avec la tempête effroyable du fer,
Pour conquérir le droit de parler et d'écrire
Et pour que la pensée, après son long martyre
Chaude encor du baiser des bûchers mal éteints,
Sondant la profondeur des horizons lointains,
Cueillant les astres d'or, tutoyant le tonnerre,
Fût libre dans le ciel, comme l'aigle en son aire
Et pût sans redouter les pièges des vivants,
Bercer son large vol dans la chanson des vents.

Clovis Hugues.

N° 129. — *21 mai.* **Alfred Naquet.**

« M. Naquet est un juif de pure race. Grand travailleur, intelligence remarquable, il me semble un chercheur et un convaincu.

Malgré ses idées très avancées, il arriva, il y a une quinzaine d'années, à force d'examens et de supériorité, jusqu'à la chaire de chimie!

Ce qu'il dit est ferme, solide, logique et marqué au coin de la vérité.

Il a montré de l'indépendance et du courage — chose rare par le temps qui court. C'est lui qui, sous l'Empire, a fait la motion suivante :

« Je propose au Congrès de ne pas se séparer sans un vote de flétrissure à la mémoire de Napoléon Ier, le plus grand malfaiteur du siècle. »

C'était assez crâne! surtout Napoléon III régnant et M. Delesveaux jugeant.

Aussi, dès son arrivée, descendit-il tout d'abord à la 7e chambre, où le président lui consentit un bail de quinze mois — pas à la volonté du preneur — pour un petit logement à Sainte-Pélagie.

Je trouve surprenant que ce soit un juif qui ait pris en main la cause du divorce. — Le divorce, il faut bien l'avouer, amoindrira un peu la famille, et chez les Israélites, la famille est la chose sacrée par-dessus tout! » Pierre Quiroul.

A M. ÉMILE ZOLA

*sur ses lettres à la jeunesse.*

Monsieur Zola, vous avez tort
D'attaquer Hugo, cette gloire.
Il faut des géants à l'histoire
D'un peuple, pour le rendre fort.

Pour réplique aux proses du sort
Il faut des vers sonores, voire
Un peu d'héroïsme illusoire.
Il faut des ailes pour l'essor.

Mais vous avez le don suprême
De la sincérité, quand même,
Vous êtes vous très rudement

Selon votre tempérament.
C'est pour cela que je vous aime
Et vous l'écris tout simplement.

N° 130. — *1er juin.* **Assommoir parlementaire.**

N° 131. — *8 juin.* **Jean la Rue** (Jules Vallès).

Vue prise loin d'ici dans les brouillards de Londres, d'un grand écrivain français.

Jules Vallès, en effet, était encore en exil quand, sous le pseudonyme de Jean la Rue, il publia son *Jacques Vingtras.*

Né au Puy (Haute-Loire) en 1831, Vallès, fils d'un professeur de l'Université, suivit son père à Saint-Étienne, à Nantes et termina ses études au lycée Bonaparte. Étant étudiant en droit, il fut arrêté et conduit à Mazas comme prévenu de conspiration républicaine. Peu après, il devint le secrétaire de Gustave Planche, tout en donnant des leçons pour vivre. En 1857, il publia un pamphlet anonyme, *l'Argent,* par un homme de lettres devenu homme de bourse : étude sur les rentiers, agioteurs, millionnaires, précédée d'une lettre à Jules Mirès et portant sur sa couverture l'effigie d'une pièce de cinq francs avec cette devise : « J'en vaux *cinq* au contrôle et *cent* dans la coulisse. »

Collabora au *Figaro,* puis en 1867, créa *la Rue* qui fut supprimée par un jugement de la 6e chambre pour un article intitulé « Cochons vendus ».

Lors des troubles qui sginalèrent l'annonce de nos premières défaites en 1870, il fut arrêté et conduit de nouveau à Mazas. Aux élections du 18 février 1873, il fonda *le Cri du Peuple* qui devint, après le 18 mars, l'organe officiel du comité central. A la fin de l'insurrection, il réussit à passer à Londres. Le 5 juillet 1872, le Conseil de guerre le condamnait à mort par contumace.

Après une année d'existence, *la Petite Lune* fusionne avec *la Lune Rousse* et forme désormais sa quatrième page.

N° 132. — *15 juin.* **Phase actuelle de la Lune.**

On voit la République courtisée par Gambetta et Clemenceau sous l'égide paternelle de Grévy.

P. L. — *Charité bien ordonnée.*

N° 133. — *22 juin.* **L'Éteignoir** (Blanqui).

Du beau livre que Gustave Geffroy a consacré à « l'Enfermé » et qu'il faut lire en son entier, détachons cette page qui retrace succinctement cette époque :

« Aux premiers jours de l'année, la délivrance de Blanqui par le suffrage universel est nettement à l'ordre du jour. Les journaux d'opinion révolutionnaire et radicale, à Paris, dans les départements, rompent enfin le silence. Quelques-uns des anciens compagnons se souviennent. Un mouvement de sympathie parcourt la jeunesse intellectuelle de 1879, comme autrefois la jeunesse de 1865. Tous les jours, dans *la Révolution française,* des articles de Gabriel Deville exposent le cas de Blanqui, démontrent l'illégalité commise au nom de la loi. Des pétitions de Marseille, Toulouse, Nice, Paris, vont à Clemenceau. Les sœurs de Blanqui voient luire l'espoir, se multiplient, rectifient les erreurs des journaux adverses par des lettres incessantes, rétablissent la vérité, toujours avec une réserve et une dignité parfaites. Des fleurs envoyées par une inconnue entrent dans la cellule de Clairvaux. Une adresse est signée à Nice, parvient au prisonnier qui écrit à Mme Antoine : « Dis-leur combien me vont au cœur ces paroles venues de mon pays d'enfance jusqu'au fond de ma prison. Il est toujours resté dans mon souvenir, ce pays pittoresque, et ses sites sont familiers à ma pensée, lumière éclatante de mes quarante années de sépulcre. »

Pendant que nous y sommes, transcrivons encore ce portrait que trace de lui J.-J. Weiss qui n'était pourtant pas de ses amis politiques. « Je ne connais de Blanqui, dit-il, que ce que j'ai vu de lui du 4 septembre au 8 décembre 1870, sur une estrade de club, que ce que j'ai lu de lui, pendant le même temps, sur un méchant morceau de papier jaunâtre qu'il faisait paraître à force de sacrifices, qui n'avait ni abonnés, ni acheteurs, qui n'a pu vivre plus de trois mois, et dont je suis peut-être le seul, en dehors de son cénacle intime, à me souvenir aujourd'hui. Je ne connais que le Blanqui du Siège, le Blanqui du Club des Halles et de la *Patrie en danger*...

L'extérieur était distingué, la tenue irréprochable, la physionomie délicate, fine et calme, avec un éclair farouche et sinistre qui traversait quelquefois les yeux minces, petits, perçants, et, à leur état habituel, plutôt bienveillants que durs; la parole mesurée, familière et précise, la parole la moins déclamatoire que j'aie jamais entendue avec celle de M. Thiers. Quant au fond du discours, presque tout y était juste...

Et le lendemain je lisais le journal! Ah! ce n'était pas la parole froide et correcte de la veille, cela brûlait et ravissait... Ce n'étaient que des cris de l'âme et des éclats de nerfs, mais des cris qui étaient des arguments, mais des éclats que dominait en leur désordre un jugement d'une sûreté et d'une vigueur toute géométrique.

« Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre! » s'écriait le grand Condé à la première représentation de *Sertorius*. Blanqui n'avait point, je suppose, appris la guerre plus que Corneille. Mais, comme il possédait à un degré éminent la faculté politique, il a donné du 4 septembre au 9 octobre, pendant qu'il en était temps encore, même en matière militaire, tous les avertissements qui, écoutés, eussent pu préparer le salut; il a prédit, dès avant l'investissement, la catastrophe et les causes qui l'amèneraient... »

P. L. — *Avant de rentrer à Paris.*

N° 134. — *29 juin.* **Livre fermé.**

Cette page, à propos de la mort du prince impérial, fils unique de Napoléon III et de Eugénie de Montijo, est d'une grandeur qui touche au sublime.

L'élection de Jules Grévy à la présidence de la République ayant démontré au parti bonapartiste l'impossibilité d'une action immédiate, le prince impérial décida de prendre part à la campagne dirigée par les Anglais contre les Zoulous. Le 1er juin 1879, accompagné du capitaine Carey, de six hommes et d'un guide cafre, il partit en avant-garde pour chercher l'emplacement d'un camp en pays ennemi. Vers quatre heures, pendant que la petite troupe faisait halte à quelques milles d'Itélési, des indigènes émergèrent soudain des hautes herbes et le prince fut tué d'un coup de zagaie à la poitrine; il était âgé de vingt-trois ans. Son cadavre fut recueilli le lendemain par l'armée anglaise. Cette fin tragique, dont la nouvelle parvint en France le 20 juin, ruinait les espérances des adversaires les plus acharnés de la République.

P. L. — *Représentation de dona Sol à Londres.*

N° 135. — *6 juillet.* **Pan sur la tête à Totor.**

P. L. — *A propos du trône.*

N° 136. — *13 juillet.* **Réglé.**

P. L. — *Un blanchissage à « la chaux ».*

N° 137. — *20 juillet.* **Truc d'Auvergnat.**

La pudibonde Anastasie a fait enlever un inoffensif cercueil derrière l'Auvergnat. *(A suivre jusqu'à la proclamation de la liberté de la presse et l'abolition de la censure.)*

P. L. — *La prochaine revue à passer par Jules Ferry.*

N° 138. — *27 juillet.* **Les statues de Nancy.**

P. L. — *Un parti bien uni.*

Ce numéro publie *le Modèle,* nouvelle dédiée à Coquelin cadet par André Gill. Recueillie dans son volume : *Vingt années de Paris.*

N° 139. — *3 août.* **En contravention.**

P. L. — *La fille à Jérôme.*

N° 140. — *10 août.* **On annonce des résolutions viriles.**

P. L. — *A Nancy.*

Nº 141. — *17 août.* **Mi-Août.**
P. L. — *Le joyeux sculpteur.*

Un entrefilet est à retenir à la troisième page.

« M. Félicien Champsaur a publié la semaine dernière, dans *le Figaro,* un article intitulé : *Une distribution de prix en 1824.*

*La Marseillaise* a signalé cet article comme clérico-orléaniste. Sur quoi M. Champsaur a protesté et prétendu que l'on pouvait collaborer au *Figaro* et y faire l'éloge du prince d'Orléans, sans cesser d'être républicain et libre penseur.

Nous n'avons pas l'intention d'entamer une polémique sur ce point avec M. Champsaur, dont nous sommes loin de partager la manière de voir.

Mais on nous demande à ce propos si M. Champsaur fait toujours partie de la rédaction de *la Lune rousse.* A cette question nous pouvons et nous devons répondre négativement. On n'écrit pas en même temps à *la Lune rousse* et au *Figaro.*

Nous devons reconnaître, du reste, que M. Champsaur a eu le bon goût d'attendre — pour entrer au *Figaro* — qu'il ne fût plus à *la Lune rousse.* »

Champsaur, remuant et audacieux comme pas un, hésitait encore entre la politique et les lettres. La politique n'y perdit point.

Nº 142. — *24 août.* **Vacances parlementaires** (J. Simon).
P. L. — *Élégances.*

Nº 143. — *31 août.* **Le lieutenant Carey.**
P. L. — *Horticulture politique.*

Nº 144. — *7 septembre.* **Grande vitesse.**
P. L. — *Le comble du High-Life.*

Nº 145. — *14 septembre.* **Celui qui ne rentre pas** (Henri Rochefort).
P. L. — *A l'Hippodrome.*

Nº 146. — *21 septembre.* **L'Ouverture de la chasse.**
P. L. — *A Bordeaux.*

Nº 147. — *28 septembre.* **L'Ordre règne au Zululand.**
P. L. — *Délicatesse du jour.*

Nº 148. — *5 octobre.* **Au Banquet de Chambord.**
P. L. — *Le pain augmente.*

Nº 149. — *12 octobre.* **L'Émission de M. Christophle.**

Nº 150. — *19 octobre.* **La Naissance de Nana-Vénus.**
(Motif à tableau pour les Bouguereau futurs.)

Reproduit dans *Zola en images* par J. Grand-Carteret, avec cette annotation : Image publiée lors de l'apparition en librairie de *Nana.*

Vénus sortait du fond de l'onde; Nana est née dans une cuvette. Autre temps, autres eaux!

D'une plaquette excessivement curieuse, intitulée : *Colloque sentimental entre Émile Zola et Fagus,* nous copierons ce sonnet original sur le rôle social de Nana, assigné par Zola dans son histoire d'une famille sous le second Empire :

NANA

« La Mouche d'or... Et grande, belle, de chairs superbes, ainsi qu'une plante de plein fumier, elle vengeait les gueux... »

E. Zola.

La curée assouvie et tous les ventres pleins,
Digèrent les repus à même la mangeaille,
Fumier, charnier, latrine, et fosse à victuaille,
Et gluant lit d'amour, auge à toutes les faims!

Or, de l'énorme amas de chaude pourriture
Fermentant sous le tas accroupi qui s'endort,
Or, une mouche d'or est née, et prend essor,
Et se balance en l'air et flaire sa pâture,

Et se laisse tomber sur les ventres repus;
Or, ce corps de splendeur est gonflé de pus
Suintant du monceau de cadavres liquides.

O hideuse revanche des charniers d'en bas!
D'elle chaque baiser loge un poison putride :
Elle les pourrit tout vivants, et ne sait pas.

P. L. — *A Marseille.*

« Notre vieille amie, Anastasie des Ciseaux, vient encore de faire des siennes.

Sous le 16 mai, la bonne dame ne pouvait voir, dans un dessin de Gill, un chapeau de Basile sans pousser des cris de paon et biffer impitoyablement ledit chapeau.

Aujourd'hui la coiffure jésuitique ne lui fait plus peur. Mais elle ne peut supporter la vue d'un casque prussien. Gill avait soumis à son *visa* un dessin intitulé : *Une visite,* dans lequel on voyait la pointe d'un casque poindre au seuil de la porte de Paris, et sur le sol se projeter l'ombre d'un diplomate trop connu. Une femme, personnifiant Paris, tournait le dos, d'un air fièrement railleur, à l'ombre et à son casque.

Au-dessous du dessin cette légende :

— Gougou! Ah! me foilà!...

— Bien obligée! Quel honneur!

Anastasie a refusé.

Sérieusement parlant, c'est honteux. Comment un gouvernement qui se prétend républicain a-t-il le front de maintenir, malgré les protestations unanimes de la presse, une institution aussi réactionnaire et aussi despotique que la censure?...

N° 151. — *26 octobre.* **Manuel du raseur parisien.**

P. L. — *Écrivain naturaliste.* A propos du mot de Cambronne imprimé dans *Nana,* alors publié en feuilleton par *le Voltaire.*

N° 152. — *2 novembre.* **Retour de Crêtes** (Gambetta).

On a surnommé les Crêtes le Saint-Sébastien suisse. C'est un château situé dans le canton de Vaud, près de Vevey, entre Clarens et Montreux; c'est là, chez son ami Du Bochet, que Gambetta va depuis longtemps chercher le repos à l'époque des vacances. Les Crêtes ont parfois pour hôtes MM. Challemel-Lacour, Lepère, Floquet, Spuller, amis du tribun. Les amis de nos amis sont nos amis. Mais voici Paris et les travaux parlementaires : l'Amnistie et l'article 7.

P. L. — *Rigolo et queue de poule.*

N° 153. — *9 novembre.* **Le Citoyen Alphonse Humbert.**

C'est l'un des trois jeunes hommes qui ressuscitèrent, en 1871, le fameux journal révolutionnaire d'Hébert : *Le Père Duchêne.* Les trois amis, Eugène Vermesch, Maxime Vuillaume et lui en rédigèrent seuls, au jour le jour, du 6 mars 1871 au 21 mai, les soixante-huit numéros.

P. L. — *Retour de Vacances.*

N° 154. — *16 novembre.* **Juliette Lamber** (Mme Edmond Adam).

Femme de lettres renommée, pour ses ouvrages d'un genre élevé et délicat, mais surtout pour son action politique. En effet, depuis la guerre de 1870, son salon du boulevard Poissonnière, fréquenté par les diverses notabilités du parti républicain, fut d'abord un ardent foyer de résistance sous le règne de l'ordre moral, puis est devenu un centre d'influence ou de direction politique et littéraire.

Mme Edmond Adam restera l'une des plus gracieuses et pures figures de notre troisième République.

« La première fois que je vis Mme Adam, écrit le chroniqueur d'un de nos grands journaux parisiens, je fus vivement frappé par sa grande beauté. Cette beauté est restée la même : l'œil, d'un gris bleuté et plein de lumière, est aussi éclatant, la bouche aussi ferme et l'ovale aussi pur; elle a toujours dans les joues ces deux fossettes qui font que, quand elle rit, elle semble rire deux fois. Mince et très élancée, la taille est tellement souple que la femme semble plus grande qu'elle ne l'est en réalité. La voix est douce et métallique. Quand elle parle, le mot sonne ferme et bien timbré. Elle raconte avec un charme infini. Je ne sais qui lui a vendu de l'esprit, mais à coup sûr, on ne lui a pas volé son argent; ce sont ses auditeurs qui redoivent. A travers tout cela, une façon de se pencher en arrière et de regarder très haut qui lui sied à merveille. »

Ajoutons qu'elle a les plus beaux bras du monde, les épaules et la taille d'une déesse de marbre, et que personne ne porte plus haut et plus loin l'art de s'habiller...

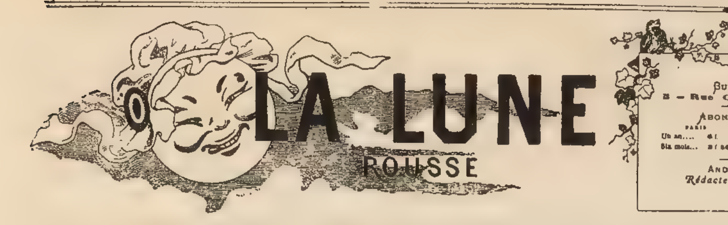
P. L. — *L'affaire Philippart.*

N° 155. — *23 novembre.* **Quand Ratapoil devient vieux.**

P. L. — *Entre Confrères.*

Les deux confrères, — nous allions dire les deux compères, — sont l'un en blouse et l'autre en habit, pour mieux distinguer le genre de littérature de chacun.

Quatrième année — N° 159 | Le Numéro : DIX Centimes | Dimanche 21 Décembre 1879




Bureaux
5 — Rue Coq-Héron — 5

Abonnements

| Paris | | Départements | |
| --- | --- | --- | --- |
| Un an.... | 6 f. | Un an ...... | 7 f. |
| Six mois... | 3 f 50 | Six mois.... | 4 f. |

And. GILL
*Rédacteur en Chef*

## SERGENT HOFF (1870) — PAR GILL



Il faisait aussi froid qu'aujourd'hui, mais on avait bougrement plus chaud, n'est-ce pas, sergent? — A la vôtre!

N° 156. — *30 novembre.* **Ramonez-ci, ramonez-la.**

« Décidément, y a-t-il d'l'ouvrage ici, ou y en a-t-il pas? » Légende qui se trouve expliquée en deuxième page par la note suivante :

« La censure vient de nous donner une nouvelle preuve de son amabilité et de son intelligence.

Dans le dessin de ce numéro, Gill avait — sur la porte à laquelle se présente son ramoneur — écrit ce nom : GENT.

La censure nous l'a fait enlever.

Il faut que nos gouvernants soient bien honteux de la révocation du gouverneur de la Martinique, pour avoir ainsi donné ordre d'empêcher, partout où faire se pourrait, toute allusion à cette histoire fantastique.

Malheureusement pour ces messieurs, la plume n'a pas les mêmes entraves que le crayon, et l'affaire Gent ne sera pas enterrée de sitôt.

La mesure prise contre notre dessin n'est donc qu'une tracasserie parfaitement inutile et parfaitement ridicule. »

M. Gent, ex-député de Vaucluse ne tardera pas, en effet, à être réclamé par les électeurs d'Orange.

P. L. — *Reprise de « Paillasse » à l'Ambigu.*

N° 157. — *7 décembre.* **Coquelin tribun.**

*Lettre ancienne,* poésie réimprimée sous le titre *Idylle,* (Muse à Bibi, 2e édition).

P. L. — *Charité parisienne.*

N° 158. — *14 décembre.* **Charité bien ordonnée.**

L'hiver de 1879-80, fut l'un des plus rigoureux que nous ayons subis depuis plus de trente ans et dont les malheureux eurent le plus à souffrir. Le froid et la neige ont brusquement paralysé les travailleurs qu'ils ont condamnés à rester au logis près de l'âtre sans feu et de la huche sans pain.

Les journaux ouvrent des souscriptions, les œuvres de bienfaisance se multiplient. Les dons arrivent de toutes parts, avec moins d'entrain, bien sûr, qu'hier, pour les inondés de Murcie, car, hélas! la générosité des grands ne fut jamais inépuisable.

P. L. — *Une course en l'hiver de grâce 1879.*

N° 159. — *21 décembre.* **Sergent Hoff**[1] (1870).

Il faisait aussi froid qu'aujourd'hui, mais on avait bougrement plus chaud, n'est-ce pas, sergent?

— A la vôtre!

1. *Nota.* — Le képi colorié entièrement en rouge est un *oubli* qui pourrait passer pour une *erreur.* Nous l'attribuons à l'habitude qu'avait l'artiste, fiévreux de travail, de n'indiquer les couleurs que par des traits de plume sur épreuves au lieu d'aquareller ses dessins. Si notre devoir était de souligner ce manque de détail, nous n'avions pas le droit de le rectifier; d'ailleurs une reproduction n'est bonne que si elle ressemble en tout à l'original.

Parmi tant de héros demeurés obscurs, le sergent Hoff est de ceux qui eurent la rare faveur d'être remarqués, récompensés, et de devenir légendaires. Bien que ses actions d'éclat soient très connues, il convient d'y revenir.

C'était un merveilleux tireur : il avait l'audace, le sang-froid, le coup d'œil, la main sûre. Il appartenait au 7e de marche, cantonné sur la Marne dès les premiers jours de l'arrivée des Prussiens. Ceux-ci, avant d'enserrer Paris dans un triple carcan de tranchées, tâtaient le terrain, observaient la défense; leurs éclaireurs, leurs vedettes se dressaient à tout coin de champ, à chaque détour de chemin. Sans tarder, le sergent Hoff exerça sur eux ses qualités maîtresses.

Le 29 septembre, il s'installe au pont de Bry; des sentinelles prussiennes s'échelonnent sur la rive gauche : trois coups de feu partent de la rive droite, trois sentinelles s'abattent.

Le 5 octobre, le sergent emmène avec lui une quinzaine d'hommes; il les place en embuscade, à bonne portée d'une route que suivaient fréquemment des troupes prussiennes. Après un temps plus ou moins long d'attente silencieuse, une colonne mixte d'infanterie et de cavalerie apparaît. Un feu de salve nourri répond au commandement de Hoff et voilà la colonne dispersée, semant le terrain de ses blessés.

Le 13 octobre, c'est sur le haut d'un toit que le sergent s'embusque avec quatre de ses hommes les plus déterminés. Deux cavaliers ennemis viennent à paraître; les chassepots font feu : les cavaliers sont descendus.

Le 1er novembre, jour de fête, Hoff opère tout seul : il se dissimule parmi les arbres de la rive, vis-à-vis de l'extrémité de l'île des Loups, et il attend. Enfin une silhouette humaine se dessine sur la rive opposée. Elle est élégamment sanglée, coiffée d'une casquette large et haute à visière baissée; un long sabre pend à son côté parmi les glands d'argent d'une écharpe blanche : c'est un officier prussien qui braque sa lunette sur les positions françaises. Le sergent Hoff épaule, fait feu, la silhouette s'écroule.

Mais il ne suffisait pas à ce brave de se montrer bon tireur; et c'est dans la nuit du 3 novembre qu'il tenta son plus grand coup d'audace. A la hauteur de l'île des Moulins, un poste prussien était établi et une sentinelle avancée se tenait droite à quelques pas de là. La nuit était noire; elle était froide, nuit d'hiver déjà : Hoff se jette dans la Marne et s'élance à la nage, sans autre arme qu'un coupe-chou. En de longues et puissantes brasses, il traverse posément la rivière, il aborde la rive opposée, il se glisse à terre, rampe comme un héros de Gustave Aymard... Tout à coup un froid éclair brille et la sentinelle prussienne tombe poignardée, sans que le poste voisin ait rien entendu... (Gaston Armelin, *Le Livre d'or de 1870*).

En le nommant gardien de l'Arc de triomphe de l'Étoile, le gouvernement reconnaissait sa belle conduite, et remerciait en lui tous les Alsaciens restés fidèles à la mère Patrie.

*L'Aumône,* sonnet. (Muse à Bibi, 2e Édition.)

P. L. — *L'Enfer pour de bon.* On n'y rôtit pas M. Veuillot.

Trois années se sont écoulées depuis la création de *la Lune rousse;* cette période qui fut un dur combat pour la République — l'histoire en garde le souvenir, — devait épuiser la verve et aussi le courage du journaliste-caricaturiste dont on ne verra plus maintenant que quelques dessins disséminés en des feuilles éphémères.

Pour satisfaire à la *Gillomanie* des collectionneurs, nous devons faire mention d'un numéro 160, lequel n'a été imprimé que pour être, suivant la loi, déposé au ministère, à l'effet de conserver la propriété du titre. Ce numéro, daté 19 décembre 1880, n'offre aucun autre intérêt. Il a été tiré à quelques exemplaires seulement sur des formes prises au hasard pour le texte et contient, non colorié bien entendu, un ancien cliché paru dans le numéro 60, intitulé : *Un dessin de Gill.*





# CATALOGUE

## DES PUBLICATIONS DIVERSES

---

SATIRE, BEAUX-ARTS
ET LITTÉRATURE MÊLÉS

---

TABLEAUX
ESQUISSES, DESSINS

---

ICONOGRAPHIE
1859-94

*A MM. RAPHAEL CASTEL ET JOSEPH KLEIN*

Collectionneurs émérites et chercheurs des plus agiles.

Amicalement,

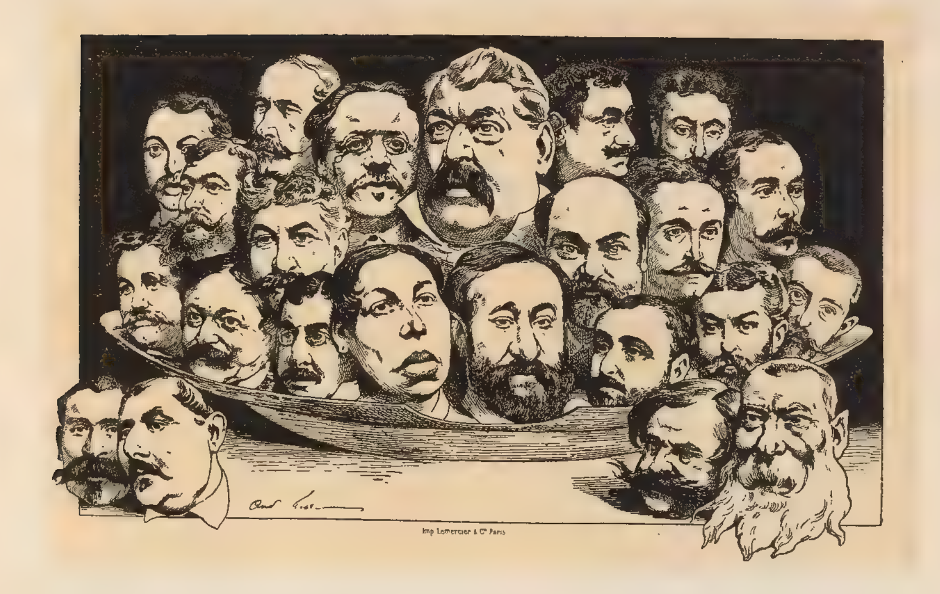
CH. F.

*Si, pour comprendre une époque, l'historien a souvent besoin d'avoir recours aux Mémoires secrets, aux inscriptions, à l'affiche, aux pamphlets, à l'épigramme, à la parodie et aux médailles, il faut bien admettre qu'il doit en être de même pour la caricature.*

PHILIBERT AUDEBRAND.




LE SALON
POUR RIRE
PAR
GILL
1864




# SATIRE, BEAUX-ARTS ET LITTÉRATURE MÊLÉS

En déclarant ici que le catalogue suivant doit beaucoup de sa documentation à l'ouvrage publié en 1887, par Armand Lods et Véga, nous obéissons à un sentiment que comprendront tous les collectionneurs dont il aura été jusqu'ici le guide unique et précieux.

Nous l'avons augmenté, comme chacun a pu le faire depuis, par nos recherches personnelles et les trouvailles de quelques-uns de nos amis, fervents admirateurs de Gill.

Disons enfin, qu'arrivé à la veille de clore cette partie de notre travail, nous avons eu la bonne fortune d'être présenté à notre honorable et savant devancier qui, les mains encore pleines de notes, a bien voulu nous aider à parfaire cette œuvre en nous les offrant généreusement.

1859. — **Journal amusant.** Paris, 20, rue Bergère.

N° 167. — 12 mars. A propos de bottes, dessin de *Gil*.

N° 182. — 25 mars. Comment on fait un paysage.

1862. — **Journal amusant.**

N° 323. — 8 mars. Le dimanche d'un collégien.

N° 345. — 9 août. La journée d'un collégien.

Ces dessins ont servi à l'impression de rouleaux de papier à tapisser édités par le

journal. Tirage en noir sur papier chamois. Voir dans le n° 547, l'annonce concernant ce papier.

**Le Mercure galant.** Paris, 5, rue Coq-Héron.

*Petit Figaro* des dames paraissant le mardi et le vendredi, in-folio. Premier numéro du vendredi 8 août 1862.

Préface aux caricatures, par Gill : Amende honorable du vieux *Mercure galant* qui, depuis longtemps, boudait dans les nuages, mais qui se trouve ramené par l'Amour aux pieds des dames.

Ce journal se donnait comme le continuateur de l'ancien *Mercure galant* et portait en tête : 192e année, n° 1. Il annonçait que les plus jolies abonnées seraient portraiturées de temps à autre par l'élite des dessinateurs, qu'à défaut de portraits, les sieurs Gill et autres fines pointes de son espèce les amuseraient de leurs charges burlesques.

**La Revue pour tous.** Paris, 5, rue Coq-Héron. — Rédacteur en chef : Camille Étiévant.

N° 1, du 12 mai 1861. La première année contient quinze compositions d'André Gill; la seconde une parodie des *Misérables,* publiée en dix numéros, du 31 août au 2 novembre 1862.

1863. — **Les Légendes populaires.**

Récits illustrés de toutes les histoires curieuses qui sont restées dans le souvenir des peuples. Première livraison, février 1860. Chaque légende se vend séparément, prix : 50 centimes la livraison. Brochure grand in-8°. Bureaux, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 14. Éditeur : Gabriel de Gonet. — Dessins par Célestin Nanteuil, V. Coindre, L. Tobb, etc.

M. Gabriel de Gonet, éditeur du docteur Véron, tient aussi la *Brasserie des fleurs,* à la porte du cimetière Montmartre. Je ne sais pas trop jusqu'à quel point cette publication peut contribuer à l'éducation des peuples. Elle me paraît rédigée dans un sens peu favorable à la vérité historique et philosophique. Cependant elle piquera la curiosité des portières. Les légendes qui ont déjà paru sont : La pie voleuse; Héloïse et Abélard; Geneviève de Paris; Robert le Diable; Cagliostro; Mandrin; l'Homme au masque de fer; Latudé; le Juif errant, etc., etc. (*Gazette et Gazetiers,* deuxième année, par J.-F. Vaudin.)

Gill illustra les livraisons II : Louis XVII, douze dessins, signés *Gil;* liv. XV, Guillaume Tell, dix dessins; liv. XVI, Cartouche, douze dessins; liv. XXIII, le Naufrage de la *Méduse,* quatre dessins. Ces derniers sont signés André Gill avec deux *ll.*

**Le Clergé de France au XIXe siècle,** publication dont chaque numéro est composé de quatre pages de texte et d'une lithographie tirée à part, 10, rue Vavin.

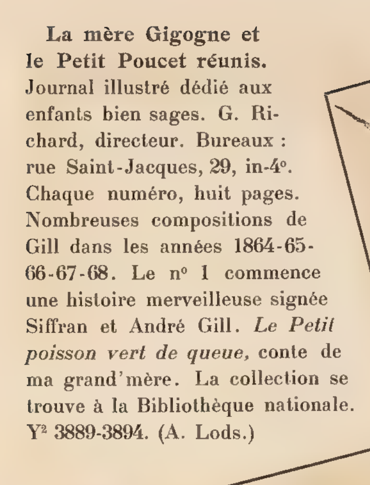
*Mgr Dupanloup,* lithog. Becquet, avec notice de Nettement.

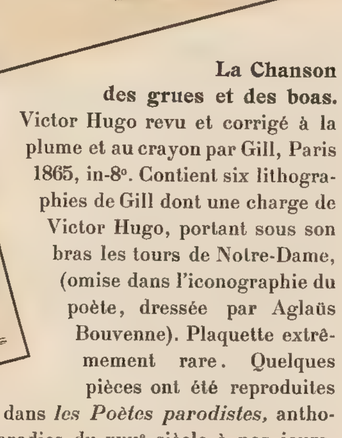
**Portrait du curé d'Ars,** l'abbé Vianney, lithographie 16 × 22, signée André Gill. Imp. Becquet, *Au clergé de France,* rue Vavin.

**Portrait de S. S. Pie IX.** André Gill, del. et lith. *Librairie historique,* rue de Beaune.

1864. — **Le Salon pour rire.** Gustave Richard, éditeur. Parodie des œuvres du Salon de 1864, par Gill, in-8°. Huit pages, lithographies en noir sous couverture.

**La mère Gigogne et le Petit Poucet réunis.** Journal illustré dédié aux enfants bien sages. G. Richard, directeur. Bureaux : rue Saint-Jacques, 29, in-4°. Chaque numéro, huit pages. Nombreuses compositions de Gill dans les années 1864-65-66-67-68. Le n° 1 commence une histoire merveilleuse signée Siffran et André Gill. *Le Petit poisson vert de queue,* conte de ma grand'mère. La collection se trouve à la Bibliothèque nationale. Y² 3889-3894. (A. Lods.)





**La Chanson des grues et des boas.** Victor Hugo revu et corrigé à la plume et au crayon par Gill, Paris 1865, in-8°. Contient six lithographies de Gill dont une charge de Victor Hugo, portant sous son bras les tours de Notre-Dame, (omise dans l'iconographie du poète, dressée par Aglaüs Bouvenne). Plaquette extrêmement rare. Quelques pièces ont été reproduites dans *les Poètes parodistes,* anthologie de parodies du XVII<sup></sup>e siècle à nos jours, choix et notes de Paul Madières. L. Michaud, éditeur, 1911.

1865. — **Voyage fantastique du petit Trimm à la queue d'un chat,** par André Gill. Paris, G. Richard, éditeur, petit in-18, vingt dessins de Gill.

Ce conte pour les enfants, écrit et dessiné par Gill, fait partie de la « bibliothèque du Petit Poucet », que donnait en prime *la Mère Gigogne*.

1866. — **Affiche** pour annoncer l'apparition de *la Lune*.

**La Lune** (voir page 175, tome I).

**Journal amusant.**
N° 547. — 23 juin. Vieille histoire.
N° 552. — 28 juillet. Le grand concours du Prix de Rome.
N° 558. — 8 septembre. Le nouveau Cid... aux pommes.
N° 559. — 15 septembre. Impressions de voyage de M. Jambis.
N° 562. — 6 octobre. Au cirque du Prince impérial.
N° 571. — 8 décembre. Les chevaliers de la Table Ronde.

**Petit Journal pour rire.** Aux bureaux du *Journal amusant,* petit in-4°, huit pages, sans date, dix centimes.

N° 278. — Comment on fait un tableau de paysage (paru dans le n° 182 du *Journal amusant*).

N° 567. — Opéra-Comique : *Mignon,* dix croquis imposés sur trois pages.

N° 621 et 622. — Le dimanche du collégien (paru dans le n° 323 du *Journal amusant*).

**Le Hanneton.** Journal des toqués (1862-1868). Dirigé et rédigé par Le Guillois, Victor Azam, Louis Ariste, Auguste et François Polo, Eug. Vermesch, Henry Lecomte, Amédée Blondeau, Paul Mahalin, Victor Chauvin, Henry Vié, Firmin Javel, Félix-Savard, J. Denizet, A. Mérat, A. Glatigny, F. Coppée, P. Verlaine, L. Valade, A. Dézamy, P. Saunière, G. Aymard.

Illustré par Gédéon, Bénassit, Hadol, Gill, Léonce Petit, Cattelain, Mailly, Pilotell, Bernay, Gilbert-Martin, Ferdinandus.

La collaboration de Gill commença en 1865 par une série de petites vignettes dont le journal parsemait alors ses pages. C'est d'abord une bouteille d'encre dans laquelle un écrivain pique une tête, que nous trouvons pour la première fois dans le n° 126 ; dans le suivant c'est un Amour, fin d'Empire (n°128); puis un bonhomme qui n'y voit pas plus loin que son nez, et pour cause (n° 133) ; un deuxième, transpercé d'une flèche (n° 138); et enfin un dernier recevant un pavé sur la tête (n° 141).

Mais le véritable début de Gill est la charge de Dumas, au crayon et à la plume, parue dans le n° 169 du 11 février 1866, sous le titre de *Binettes rimées.*

> Quel cœur! quel corps! quel torse fier!
> Quel talent! quel toupet! quelle âme!
> Quel bras de fer! quel œil de flamme!
> Quel astre! quel chemin de fer!

N° 170. — 18 février. *La Coqueluche des dames...* c'est Timothée Trimm.

N° 172. — 4 mars. *Pierrot* (Pierre Dupont).

Tout l'aime dans la campagne,
Du chêne jusqu'au chardon;
Le rossignol l'accompagne,
L'alouette sait son nom.

Ce même numéro contient un article de Gill intitulé : *La Barrière.*

N° 176. — 1er avril. *Mélingue,* le mousquetaire de Belleville.

Si, lorsqu'à Belleville il passe dans la rue,
A pied, Binette auguste à la foule apparue,
Un gavroche ou quelque homme soû,
Enthousiasmé, s'écrie : *Ohé! le mousquetaire!*
Mélingue ôte son feutre et le salue, austère,
Et quelquefois lui donne un sou.

N° 177. — 8 avril. *Jules Noriac,* Ave, Noriac imperator!

C'est un drôle de corps; il a cette habitude,
Pour trois cents lignes qu'il écrit
Chaque jour, sans effort, avec exactitude,
D'avoir trois cents fois de l'esprit.

N° 186. — 10 juin. *Charles Monselet.*

UN SONNET A MONSELET[1]

Car tout est charme en toi : binette, humour, vers, prose;
On t'aime in-douze, in-seize, on t'adore sonnet.
Ta muse, entre la truffe et le clicquot éclose,
Aux lambris de Péters suspendant son bonnet,

Se trémousse et gazouille, et mélange à la rose
La moutarde avec chic, et joue au bâtonnet
Avec ces noms fameux, géants dont s'étonnait
Le monde entier, Machin, Un Tel et monsieur Chose.

L'abbé, tu l'es abbé, ce détail est connu,
Abbé de la chapelle où ce petit cul-nu,
Cupidon, sert la messe. Et comme chez Vachette

Où tu daignes souper, on serait bienvenu
A vouloir, n'est-ce pas? poser pour la fourchette
Près de toi, Monselet, — poupard chéri, — bichette!



N° 200. — 16 septembre. *Le Phénol-Bobœuf!!!* Page de réclame phénolménale pour ce produit nouveau.

1. Parodie du sonnet célèbre de Monselet : *Au Cochon.*

N° 206. — 28 octobre. *La Foire aux almanachs.* Reproduction de la couverture de l'Almanach du *Hanneton* pour 1867.

**L'Almanach du Hanneton pour 1867,** in-18, couverture illustrée par André Gill. Les vignettes pour les douze sonnets dédiés à Ch. Monselet par Eug. Vermesch sont aussi de Gill, pages 9 à 31.

Page 70, Ch. Monselet, charge ; page 71, Un sonnet à Monselet; page 76, Pierre Dupont, charge; page 77, Pierrot; page 88, A. Dumas père, charge; page 89, C'est lui ! page 112, Mélingue, charge; page 113, Le mousquetaire de Belleville; page 134, T. Trimm, charge; page 135, Si j'étais cet homme admirable !...

Il est à remarquer que ces portraits parus dans *le Hanneton* sont quelque peu modifiés, et qu'aussi la charge de T. Trimm est accompagnée ici de cette... rêverie bouffonne :

Si j'étais cet homme admirable,
J'aurais son grand cœur, son gilet,
De velours et son gros mollet,
Et j'aurais son style adorable,
Manne d'un milliard d'abonnés,
Et j'aurais du poil dans le nez,
Si j'étais cet homme admirable...

**Le Charivari.** Paris, 20, rue Rossini. Rédacteur en chef : Pierre Véron.

11 décembre. *Erckmann-Chatrian.*

Erckmann pense sous ses lunettes,
Chatrian a l'air contristé;
Phénomène dont les deux têtes
Sont Talent et Fraternité.

28 décembre. *Le Théâtre au crayon,* parodie en douze compositions de « la Maison neuve de Victorien Sardou ».

**1867. — Le Charivari.**

14 janvier. *Gustave Doré.*

Crayon prodigieux, gymnaste réputé,
Celui dont ci-dessus vous contemplez le torse
C'est Doré, sans pareil pour tous les tours de [force,
Qui s'en va sur les mains à la postérité.

6 février. *Gustave Courbet.* Sans légende. Ce dessin a été interprété pour la décoration d'une assiette; aux bords quelques fleurs naïves et cette inscription de E.-A. Chapuis : Gustave Courbet, né à Ornans en 1819, mort à la Tour-de-Peiltz (Suisse) en 1878. Peintre à barbe assyrienne. Point du tout



*La Rue* (1867).

aristo — déboulonneur — par erreur, célèbre par sa modestie (voyez sa biographie par A. Estignard)[1].

20 février. *Th. Barrière.*

Après certain succès au fulgurant éclat,
On l'appelait jadis Barrière des bons hommes ;
Mais avec tant d'ardeur ce lutteur se débat
Contre tous les abus de l'époque où nous sommes
Que ce serait plutôt Barrière de combat.

10 mai. *Messieurs du roman.* Dumas père et fils, Ponson du Terrail, Paul de Kock, Champfleury, de Goncourt frères, Amédée Achard, Ernest Feydeau, Paul Féval, Élie Berthet, Jean du Boys, E. Gonzalès.

**Journal amusant.**

N° 591. — 27 avril. Les Souvenirs (Souvenirs de Vaudeville).
N° 603. — 20 juillet. Les Arabes au théâtre international.
N° 607. — 17 août. Ambigu-Comique. Reprise du Juif errant.
N° 616. — 19 octobre. Antony. Un coup de poignard et deux coups de crayon.

**La Rue**, paraissant tous les samedis. Paris pittoresque et populaire, 9, rue d'Aboukir, trente-trois numéros grand in-4°. Jules Vallès, rédacteur en chef. Collaborateurs : Cavalier dit Pipe-en-bois, Longuet, Pierre Denis, Stamirowsky dit Stamir, J-B. Clément, Maroteau, G. Puissant, Pouvillon, Arthur Arnould, Savinien Lapointe, Francis Enne, etc., etc. Illustrateurs : Paul l'Aube, Montbard, Félix Régamey, Pépin, Alph. Lévy, Beyle, Cattelain, Pilotell, Gilbert-Martin, André Gill.

N° 3. — 15 juin. Les pauvres attendent la soupe devant la porte du Louvre, dessin de Gill.

N° 18. — 28 septembre. Le lion de demain, Poulalion, article.
N° 22. — 26 octobre. Notes d'un caricaturiste, article.
N° 23. — 2 novembre. La Mort conduisant un régiment, dessin.
N° 25. — 16 novembre. L'ours du Jardin des plantes, dessin.
N° 31. — 28 décembre. Un polichinelle (Louis Veuillot), dessin.

*La Rue* parut du 1er juin 1867 au 11 janvier 1868, n° 33. Le journal fut poursuivi et condamné pour un article intitulé : *Cochons vendus* (n° 27).

Il existe un numéro 34. Ce numéro tout entier, coupé dans l'œuvre de P-J. Proudhon, dont c'était l'anniversaire, devait publier un dessin de G. Courbet représentant, d'après une photographie de Carjat, Proudhon sur son lit de mort. Le dessin n'ayant pas été autorisé, on autographia une lettre de protestation du peintre et la page fut encadrée de noir.

Le numéro devait être tiré à trente mille exemplaires, mais l'imprimeur Kugelmann, pris de peur par la saisie du dernier numéro, fit arrêter le tirage de celui-ci au bout de dix exemplaires.

1. Charles Léger, *Gustave Courbet selon les caricatures et les images,* Rosenberg, édit.

**Le Parnassiculet contemporain.** Recueil de vers nouveaux précédé de *l'Hôtel du Dragon bleu* et orné d'une très étrange eau-forte. Paris, *Librairie Centrale* (J. Lemer, éditeur, 9, rue des Beaux-Arts) 1867. L'eau-forte non signée, *attribuée à Gill,* serait, paraît-il du peintre Delor, élève de Jérôme. Ce petit livre anonyme, parodie du *Parnasse contemporain* est dû à la collaboration de Paul Arène, Jean du Boys, A. Daudet, Renard et Delvau.

**La Duchesse de Quiquenveult,** par Alexis Bouvier. Paris, Armand Léon et Cie, éditeurs, 1868, petit in-18.
Couverture illustrée par Gill.

**La Grande Duchesse de Gérolstein.** Quadrille brillant par Strauss. Brandus, éditeur, 103, rue de Richelieu. Sur la couverture, lithographie de Gill représentant en charge les artistes qui ont rempli les principaux rôles de l'opéra-bouffe : Grenier, Dupuis, Christian, Kopp et Couderc.

**Prologue,** par Albert Glatigny, représenté pour l'ouverture du théâtre des Délassements-Comiques, le samedi 4 mai 1867. (Direction Hugot et Maillot.)
Costumes dessinés par André Gill. Personnages : *Les Délassements* (Mme H. Monnier) ; *le public* (Me Dupuis) ; *la rue de Provence* (Me Cottin) ; *le Vieux théâtre* (M. Lomon).

**L'Éclipse.** (Voir page 235, tome I.)

1868. — **Gill-Revue.**
N° 1. — **Le Salon pour rire,** 1868. Paris. Bureaux de *l'Éclipse,* in-4° de seize pages.
N° 2. — **La Vessie** qu'il ne faut pas prendre pour la lanterne de Rochefort, in-8° de 30 pages, texte et dessins de Gill.

**Le Melon de Gill.** Complainte en vingt-trois couplets. Paris, Plataut et Roy, in-16. Couverture illustrée, vignettes dans le texte, impression en vert.

**La Gazette de Java.** 6 boulevard Montmartre. Rédacteur en chef : Victor Noir, in-4°, huit pages, dessins de Bénassit et de Gill. Ce journal rédigé en javanais, cette langue de toqués, « parlée par tous les Parisiens », n'eut qu'un seul numéro. Toute la science du javanais consistait à placer les lettres *A V* devant chaque voyelle : *Jave pavassavais haviaver avavec mavon avami Vavictavor Navoir savur lave bavoulaveavard daves Avitavlaviens.*
Traduction : Je passais hier avec mon ami Victor Noir sur le boulevard des Italiens.
Le dessin de Gill est à la dernière page, et représente *arravêtavé davevavant lava pavortave d'avun bavuaven-ravetaviravo avun chaviaven qavuavi pavaravissavait cavonstavipavé.*

**La Légende de Rocambole.** Image coloriée à cinq centimes, genre d'Épinal. Paris, typographie A. Pougin, 13, quai Voltaire. Complainte sur l'air de *Fualdès* avec un dessin de Gill pour annoncer la publication du roman repris par Constant Guéroult dans *la Petite Presse.*

**Le Petit Figaro** reproduisant toute la partie littéraire et anecdotique du *Grand Figaro*. Paris, 5, rue Coq-Héron et 3, rue Rossini. Grand in-folio illustré. H. de Villemessant, rédacteur en chef.

N° 159. — 7 juin. Alex. Dumas (voir *Hanneton,* n° 169).

N° 166. — 14 juin. Gustave Courbet.

N° 173. — 21 juin. E. de Girardin.

N° 180. — 28 juin. Ch. Monselet (voir *l'Éclipse,* n° 5).

N° 175. — 24 juillet. A. Daudet (voir *l'Éclipse,* n° 5).

N° 182. — 31 juillet. Nadar heureux.

**La Chronique illustrée** faisant suite au numéro hebdomadaire illustré du *Petit Figaro,* Paris, 3, rue Rossini et 9, rue de Fleurus.

N° 6. — 20 septembre. Le baron Brisse.

N° 9. — 11 octobre. Mélingue.

N° 13. — 8 novembre. Militairure.

N° 14. — 15 novembre. L'Homme peint par son métier : l'épicier, le géomètre, la crémière, le savetier — les joies du ménage —, une jolie cantinière.

N° 15. — 22 novembre. Comme on paye.

N° 18. — 13 décembre. L'Amateur de violon. Cette suite est différente dans ses détails de celle publiée dans *la Lune,* n° 5.

N° 59. — 13 mai 1869. Devant un boulanger.

**Grand Almanach-album comique pour 1869.** Paris, Fayard, 1869, in-8°. Dessins de Cham, Gill, Randon, Mailly. Compositions de Gill : Après la distribution des prix; les bains froids; l'Amateur de violon, dessin paru dans *la Chronique illustrée,* n° 18.

**Almanach de l'Éclipse.** Première année, 1869. Aux bureaux de *l'Éclipse,* in-18.

Frontispice de Gill. Charge de Gill, par lui-même, signée : Augustine, nom de sa maîtresse.

**Almanach de la Société des Gens de lettres.** Première année 1869. Paris. Librairie du *Petit Journal,* 21, boulevard Montmartre, petit in-18. Illustrations de Gill : têtes de chapitres, vignettes et culs-de-lampe. — Portrait de H. de Balzac; Marcou-Pacino Cane; l'Écrivain public; Composition pour illustrer la chanson de Marcel; Gill s'est représenté tenant la main de sa maîtresse. (Seule année parue.)

1869. — **Les Vers du nez de Loulou Guenillot.** 1869. Paris, 16, rue du Croissant, in-8°.

Parodie des *Couleuvres,* de Louis Veuillot, par Gill et Vermesch. Sur la couverture Gill a imité le titre du volume des poésies chez Palmé, en y ajoutant une écumoire.

**Le Peuple.** Journal quotidien. Rédacteur en chef : Jules Vallès.

N° 10. — 13 février 1869. Portraits après décès, article de Gill reproduit dans *la Rue,* n° 4, du 21 décembre 1879.

**La Chanson illustrée.** Paris, 16, rue du Croissant. Polo, éditeur.

N° 4. — 18 avril 1869. Le Bourreau des cœurs, dessin de Gill.




PARIS
ALFRED-DUQUESNE. EDITEUR
16, RUE HAUTEFEUILLE, 16

TOQUO TOQUARD

Excentricité Interprétée par CHARLES CONSTANT

PIANO, 2f 50 Pt FORMAT, 1f

PAROLES DE
LÉON QUENTIN. Musique de HERVÉ

Paris CH GROU Libraire Editeur de Musique et de Chansons rue Cadet, 8
Propriété pour tous pays

**Le Bourreau des Cœurs.** Chanson, paroles de Baumaine et Blondelet, musique de Villebichot. Lithographie de Gill chez Vieillot, éditeur.

**Les Curiosités de Paris,** par Ch. Virmaître. Un volume in-18, chez Lebigre et Duquesne, éditeurs. Couverture illustrée par Gill du portrait-charge de l'auteur.

**Sara la baigneuse.** Lithographie anonyme, 12×18. Cette œuvre empreinte du plus pur romantisme paraît être inspirée de la *XIXe Orientale,* de Victor Hugo. Au fond d'un bois ombreux, une nymphe se balance au-dessus d'un ruisseau.

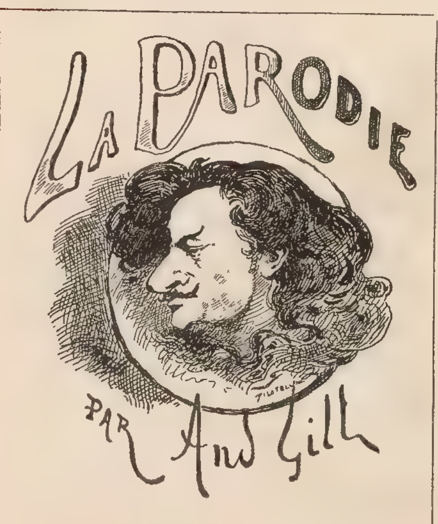
A part la ressemblance de visage que l'artiste a prêtée à son sujet, tout, dans cette composition, démontre que Gill en est l'auteur. Et puis, son ami G. Puissant ne parle-t-il pas quelque part d'une *Sarah la baigneuse* (musique de Pambini) chantée, mimée et disloquée, par Gill ? Pourquoi pas dessinée ? Cette petite lithographie, d'une insigne rareté, est une véritable curiosité. L'exemplaire que nous possédons porte en marge la signature d'André Gill au crayon.

**La Parodie,** par Gill. Bureaux : 19 rue des Martyrs, Paris. Rédacteur en chef : André Gill. Administrateur : J. Legrand. Illustrations en noir et coloriées par Ouleway, F. Régamey, Coinchon, Le Petit, Hadol, Gédéon, Sahib, Robida, Humbert, Pilotell.

Vingt et un numéros in-4° de seize pages, du 4 juin 1869 au 16 janvier 1870.

« Le plus amusant et le plus vivant spécimen de l'état d'esprit des artistes à la fin du second Empire. O. Uzanne. »

Gill annonça son journal par une affiche représentant une Minerve illustrant ces lignes étincelantes et sonores :




AND. GILL

*va publier*
*va publier*
*va publier*

*Quoi ?*
*Quoi ?*
*Quoi ?*

LA PARODIE

*Quand ?*
*Quand ?*
*Quand ?*

*Aujourd'hui 1er juin*

*Quel bonheur !*
*Quel bonheur !!*
*Quel bonheur !!!*

(Lithographie Van Geleyn, faubourg du Temple, 99, Paris.)

N° 1. — 4 juin. Couverture coloriée : *Le Salon pour rire*, par Gill et Ouleway.

Préface. — Celui qui écrit ces lignes s'est imposé une fonction : Rire, chose grave; Faire rire, chose plus grave : Mission. Mission, Fonction, tout est là. Ou la, *La ou la*, tyrolienne. Passons.

Il ne se dissimule pas que le siècle est morose, Morose, Montrose. Triste comme un comique. Sombre énigme. Complication qui sollicite un dénouement. Supplication de l'Ennui-Ténèbres vers le Rire-Lumière. A foule qui pleure, homme qui rit : Victoire.

Une cuisinière. Intervention désirée, attendue, exigée. Expédition de Rome retournée, Nécessité.

D'ou la Parodie.

Étant donné la Tristesse cadenas, la Parodie est un rossignol. Elle ouvre et chante. Huret complété par Capoul, Fichet et Marie-Rose combinés. La Parodie : mère du Rire; Le Rire : conquête, soustraction, vol auguste. L'Esprit le chipe à la matière, Picpocket divin, grinche béni, filou sublime.

Ne point rire, impiété. Plus qu'impiété, crime. Plus que crime, contravention.

Toujours Rire, Parce que et quoique. Sans respect. D'Homère, avec Lasouche. D'ici à là, du flamboiement au blêmissement, du nez au pif, et d'Hamburger, cet Émile Ollivier des Bouffes, à Émile Ollivier, cet Hamburger de la Démocratie. Un point. A la ligne.

Tout cela, l'auteur se l'est dit, et il fonde *la Parodie*. Enfantement, enchantement. Mais pour lui seul, courbé sur son œuvre, se dresse à travers l'inextricable entre-croisement, dans l'enchevêtrement bourru des choses qui ne sont pas encore, un *anankè* farouche : l'*anankè* de l'abonnement.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Paix au penseur. Son œil a le reflet des Avenirs. Or, tandis que, hideux, pesants, avec l'effarement des chutes, cédant de plus en plus à la mystérieuse et obscure volonté de l'abîme, groupe effroyable, les journaux ennuyeux s'effondrent; *la Parodie* légère, radieuse ainsi qu'une gloire de diamants célestes, là-haut, dans les ineffables tressaillements des aubes prochaines, monte, monte, monte encore; et sereine resplendit.

*Ainsi soit-il !*
*Amen !*
*Asi sea !*
*Aro raï !*
*Avamaven !*
*Ainchi choit-il!*

And. Gill.

Chaillot-House, par une grande chaleur.

N° 2. — Du 19 juin au 4 juillet. *Théâtre*.

Taillée à la mesure du grand poète, la préface abracadabrante qu'on vient de lire nous prépare à la lecture d'une correspondance — véritable cacophonie de Lettres — où se

rencontrent les noms de Victor Hugo, Jules Janin, Barbey d'Aurevilly, E. de Girardin, Alexandre Dumas, Jules Vallès et Gagne.

Détachons-en cette perle :

Mon cher Monsieur Gill,

Je vous envoie ci-joint le dernier couplet de la chanson que j'improviserai au prochain banquet, où nous savourerons le jus de la treille en l'honneur de votre estimable journal. J'ai choisi l'air de *la Colonne,* parce que c'est un de ceux qui répondent le mieux aux sentiments de patriotisme dont n'a jamais cessé d'être animée la majorité des Français.

Mais quel objet sur cette table brille?
Parmi les mets j'aperçois un crayon...
Jadis il fut dans la main de Grandville,
De Gavarni, Traviès et Philippon...
Gill aujourd'hui lui rend l'âme et la vie;
Chantons, messieurs, son talent, son succès!
Ah! qu'on est fier d'être Français
Alors qu'on lit *la Parodie!*

E. de la Bédollière.

Dessins : Le jeune premier et l'avant-scène, double page.

— Grand-Prix de Paris (Jules Favre). — Théâtre en chambre, vignettes.

N° 3. — Du 4 au 19 juillet. *Le Boulevard.*

Un Café littéraire. — Ce très cher crevé de Cupidon. — Autre Parodie, texte de Gill, illustration de F. Régamey. — Le Vulcain *for ever.*

N° 4. — Du 19 juillet au 4 août. *Les Livres.*

— Les Parisiennes de M. Arsène Houssaye (vignettes). — Saint-Paul (Ernest Renan). — Le roman d'une conspiration (Arthur Ranc). — Le Bouscassié de Léon Cladel.

N° 5. — Du 1er au 15 septembre. *Bade!*

— Types de Bade. — Eberstein. — Anna la bouquetière. — Chope.

N° 6. — Du 25 septembre au 1er octobre. *La Féerie.*

— Le Loup, féerie en collaboration avec E. d'Hervilly.

N° 7. — Du 2 au 9 octobre. *Les Femmes.*

— Souvenirs, article.

N° 8. — Du 9 au 16 octobre. *Une ténébreuse affaire.*

— L'affaire des vingt-huit pantalons rouges, par A. Gill et E. d'Hervilly.

N° 9. — Du 16 au 23 octobre. *La Rentrée.*

— Le petit moulin, nouvelle dédiée à André Gill, par G. Puissant. — L'Homme qui ne rentre pas, dessin de F. Régamey, vers de Sombrico-Mousseaux à propos du séjour de Gill à la maison Dubois.

N° 10. — Du 23 au 30 octobre. *Un Voyage à Constantinople.* — De la maison Dubois à l'isthme de Suez.

N° 11. — Du 30 octobre au 6 novembre. *Les Grèves.*

Ce numéro commence la publication en feuilleton du *Testament d'un blagueur,* par Jules Vallès, ouvrage qu'il reprit plus tard pour écrire son fameux *Jacques Vingtras.*

« J'ai six ans, et le derrière tout pelé. Ma mère m'a dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures... » Lire la suite dans *l'Enfant, le Bachelier* et *l'Insurgé*.

N° 12. — Du 6 au 13 novembre. *Les Chasses.*

O!!!!! Métra.

N° 13. — Du 13 au 20 novembre. *Le Quartier latin.*

N° 14. — Du 20 au 27 novembre. *Le Quartier latin*, deuxième partie. Ce numéro contient une page intitulée « Une Explication », qui fut rééditée en 1877, dans *la Lune rousse,* n° 38, et pour laquelle ce journal fut condamné. Cette fantaisie de Vermesch, signée La Palférine, est tout simplement un petit chef-d'œuvre.

N° 15. — Du 27 novembre au 4 décembre. *Le Quartier latin*, troisième partie.

N° 16. — Du 5 au 12 décembre. *Les Livres nouveaux.*

— Alphonse Daudet. — Daudet au bois, article d'André Gill. — J. Michelet.

N° 17. — Du 12 au 19 décembre. *La Gloire.*

— La belle Césarine ou la Vénus au râble. — Poulalion.

Ce numéro, intitulé *La Gloire*, est consacré aux « Princes du pavé », qu'on pourrait plus exactement qualifier « les Verrues de la capitale ». Parmi ces victimes de la nature et de l'adversité, et auxquelles les uns et les autres doivent leur triste célébrité, Vallès rappelle *Françoise* la fiancée de Borie, l'un des quatre sergents de La Rochelle, dont l'odyssée a été racontée longuement par Alfred Delvau.

N° 18. — Du 20 au 27 décembre. *Le Corps législatif.*

— Accessoires.

N° 19. — Du 27 décembre au 3 janvier 1870. Sommaire : *Variétés.*

— La nostalgie de Jocko.

N° 20. — Du 2 au 9 janvier. Sommaire : *Variétés.*

— Compliman. Texte de A. Gill et A. Brun. — Émile Ollivier.

A signaler, dans ce numéro, deux amusantes pages de E. Vermesch sur Glatigny.

N° 21. — Du 9 au 16 janvier. Sommaire : *Variétés.*

— Le Roi Coup-de-Sabot, dessin de A. Lemot, d'après Gill. (*Le Courrier français,* du 11 octobre 1885, a publié l'esquisse originale de Gill.)

**De Paris à Bade.** Paris, 19, rue des Martyrs, in-quarto, seize pages.

Ce fascicule est le supplément de toute collection complète de *la Parodie;* il contient une remarquable charge de Litolff.

**La Mille et deuxième nuit.** Conte inédit d'Edgar Poe. Paris, librairie du *Petit Journal,* 21, boulevard Montmartre.

Album destiné à la jeunesse, petit in-quarto cartonné de quarante-cinq pages avec dessins de Gill. Péripéties extraordinaires du huitième voyage de Simbad le marin.

**Grand Almanach-album comique pour 1870** (deuxième année). Paris, Fayard, 1870.

Dessins par Cham, Gill, Randon et Tobb. De Gill : Les quatre règles; les Bals masqués; Prédictions pour le 1er janvier; Les quatre éléments.

**Almanach drolatique.** Paris. Au dépôt central des Almanachs. C'est la réédition avec une autre couverture de l'Almanach ci-dessus, dont on a remplacé le calendrier par des dessins de Cham.

**Almanach de l'Éclipse.** Deuxième année, 1870. Frontispice de Gill.

1870-71. — **La Marseillaise.** Paris, 9, rue d'Aboukir. Rédacteur en chef : Henri Rochefort.

N° 26. — 13 janvier 1870. Victor Noir sur son lit de mort, d'après nature, dessin d'André Gill, daté du 10 janvier 1870.

N° 94. — 24 mars. Croquis de Gill : Ulric de Fonvielle; Interrogatoire de l'accusé; Paschal Grousset; L'accusé.

N° 95. — 25 mars. Les docteurs Pinel, Samazeuil, Morel et Tardieu.

N° 97. — 27 mars. Le brigadier Balagna; les agents Boissière, Darleu, Coutheret; Lechantre, boucher.

**Le Petit Rappel.** Paris, 15, rue Montmartre, petit in-folio.

N° 1. — 24 juillet 1870. Espion prussien arrêté aux portes de Metz.

N° 2. — 25 juillet. La popote au camp du Ban-Saint-Martin.

N° 4. — 27 juillet. Paysans des environs de Metz enfouissant leurs objets précieux.

**Le Journal du Peuple,** 8, rue du Croissant, petit in-folio, soixante-huit numéros, du 1er juillet au 6 septembre 1870. Rédacteurs-fondateurs : Arthur Arnould, Louis Noir, Ulric de Fonvielle, Alphonse Humbert, Germain Casse, G. Puissant, Francis Enne, G. Cavalier, Victor Bergeret, Georges Sauton.

N° 17, du 17 juillet. Le prince de Hohenzollern, dessin de Gill.

Dans le n° 15, du 15 juillet, se trouvait la note suivante : « Nous avions promis à nos lecteurs un dessin de Gill. Il a été impossible d'obtenir l'autorisation de la censure. Notre vignette représentait le prince de Hohenzollern, le candidat au trône d'Espagne, à genoux devant un prie-Dieu. Ce n'était pas une caricature, c'était un portrait. Point de sous-entendu. Point d'allusion. Le prince est dévot. Gill l'a représenté en prière. Ne pouvant donner le portrait au crayon, nous le donnons à la plume. Notre ami Puissant a esquissé ce croquis. Con A. Lods. »

**Le Charivari** (format réduit de moitié).

6 octobre. — I. Trochu.
8 octobre. — II. G. Flourens.
12 octobre. — Actualités : Charité de siège.
14 octobre. — III. Vinoy.
17 octobre. — IV. Dorian.
21 octobre. — V. Général de Polhes.
24 octobre. — VI. Rochefort.
1er novembre. — VII. Général Bourbaki.
14 décembre. — VIII. De Moltke.

**Le Jour de l'an d'un vagabond,** par Albert Glatigny.

(La première édition a été publiée à Nice.) Un charmant frontispice de Gill, gravé à l'eau forte, par Ph. Cattelain, orne l'édition Lemerre, Paris, 1870, un volume in-seize.

**Le Siège de Paris.** Les conditions de M. de Bismarck, placard demi-raisin, chez Coulbeuf, 97, passage du Caire.

**Les Martyrs de Strasbourg,** poème de G. Champagne, artiste dramatique, placard imp. Trinocq. Réduction en lithographie du dessin de *l'Éclipse* du 14 août 1870 : La Patrie en danger. Lithographie rééditée en frontispice de « la République des Paysans », chanson de Pierre Dupont. Tralin, éditeur.

**Théorie de la Garde nationale et du Combat,** placard in-folio raisin. Imprimerie Vallée.

En quelques jours, paraît-il, la Théorie du garde national se vendit à quatre-vingt mille exemplaires. Nous ne pensons pas que ce soit cette édition, malgré la modicité de son prix.

**Siège de Paris.** Garde sédentaire, vu de dos, lisant un journal. Litho 16 × 29, sur demi-raisin. Imprimerie Lemercier.

Reproduit en simili et publié en hors-texte par *la Nouvelle Revue* du 15 mars 1896, sous ce titre : « L'un des nôtres. »

**Route du Bourget,** décembre 1870. Lithographie demi-raisin reproduite dans *le Radical,* numéro exceptionnel, 12 février 1872.

Le dessin de la quatrième livraison de la publication « Le Travail et les travailleurs » est à peu près le même.

**Montmartre,** 18 mars 1871. Les cadavres des généraux Lecomte et Clément Thomas. Lithographie 21 × 30, sur format demi-raisin. Vente Aglaüs Bouvenne, novembre 1894, n° 312, vendue trente francs.

**18 mars, Buttes Montmartre.** Un fédéré, lithographie. Vente Bouvenne, n° 311, vingt-quatre francs.

**Montmartre,** 19 mars. Un canon dominant Paris, lithographie. Vente Bouvenne. n° 310. vingt francs.

**22 mars. Place Vendôme.** Portrait de Bergeret, lithographie. Vente Bouvenne, n° 308, seize francs.

**26 mars.** Portrait de Castioni, membre du Comité central, pièce connue sous l'indication suivante : Un fédéré endormi à table, lithographie. Vente Bouvenne, n° 309, vingt francs. (Voir l'article de Maxime Vuillaume, *Radical,* 30 avril 1895.)

**Bastion 88.** Porte d'Italie, lithographie.

**Salle des morts, 4 avril.** Lithographie reproduite dans *le Chat noir,* 21 juin 1884.

**Mai 1871.** Femme renversée sur une barricade en flammes, photographie Dusacq et C[ie].

**L'Illustration** 60, rue de Richelieu. Aug. Marc, directeur, 18 février. Le Garde qui veille aux barrières du Louvre, dessin rétrospectif du Siège de Paris.

**Le Plan de Trochu.** Seule histoire vraie du siège de Paris, in-folio raisin. Supplément du *Grelot.* Édition populaire en noir : dix centimes; édition de luxe coloriée : vingt-cinq centimes. Publié en août 1871, il fut saisi, bien que mis en vente après l'autorisation du ministère de l'Intérieur.

*Le Grelot,* du 3 septembre, annonce ainsi cette saisie : « Depuis quelques jours, les gardiens de la paix saisissaient, dans la plupart des kiosques du boulevard, cette spirituelle chanson du Plan Trochu dont *le Grelot* s'est fait l'éditeur et qui a obtenu un si grand et si légitime succès.

Le nouveau préfet de police. M. Conti, a non seulement défendu la saisie de cette chanson sur la voie publique, mais il en a fait rechercher les auteurs qui seront proposés pour la décoration. »

Autre chanson : Le général Trochu avait un plan, déclara-t-il pour sa défense, plan déposé sous forme de testament chez son notaire, M[e] Ducloux. Le plan Trochu, ce plan mystérieux, devint un texte de plaisanteries sans fin. On le mit en caricatures et en chansons. Tout Paris répétait ces couplets assez drôles improvisés sur l'air de : *On va lui percer le flan.*

**Les Douze dessins de Gill pendant le siège de Paris.** Chez Madre, éditeur, 20 rue du Croissant. Prix : cinq francs. Album de douze lithographies annoncé dans *le Grelot* du 17 septembre 1871, pour paraître prochainement. L'annonce renouvelée le 22 octobre est suivi de cette note : « Plusieurs souscripteurs aux *Douze dessins de Gill* s'étonnent des lenteurs qu'éprouve l'apparition de l'Album. L'œuvre de M. Gill, destinée, croyons-nous, à faire sensation, demande une exécution fort soignée, et nous ne croyons pas être en mesure de la livrer avant la fin du mois. » Mentionné sur la foi de ces deux annonces successives dans le catalogue minutieusement dressé par Armand Lods et dans *la Caricature politique en France pendant la guerre, le Siège de Paris et la Commune* par J. Berleux, cet album a échappé à toutes nos recherches. Il n'est pas à la Bibliothèque nationale, ni à Carnavalet, le musée collecteur de tout ce qui touche à l'histoire de Paris.

Qui peut dire où sont passées ces lithographies originales?

**La Complainte de Badinguet,** chanson. Imprimerie Vallée. Dépôt chez Martinon. Sans signature, ce dessin attribué à Gill, est de Hadol.

**Le Grelot,** in-folio hebdomadaire. Paris. Madre éditeur, 20 rue du Croissant.

Rédacteur en chef, Arnold Mortier. Caricatures de Bertall et A. Le Petit.

Ce journal fondé en pleine Commune, le 9 avril 1871, donna trois dessins signés Floch, dus à la collaboration d'André Gill et Frédéric Régamey.



N° 28. — 22 octobre 1871. *La Commission d'enquête.* Ce dessin n'ayant pas été autorisé, *le Grelot* parut avec sa première page portant, en très gros caractères, trois lignes : RELACHE — POUR CAUSE DE — CENSURE, qu'encadraient le titre et la légende : La Commission d'enquête. — Enlevez... c'est pesé!

L'enquêteur tient une balance dans les plateaux de laquelle on voit, d'une part les traîtres et d'autre part les héros, plus nombreux, de la Défense nationale. Or, par une manœuvre qu'on devine, car les caricaturistes l'ont dissimulée par la forte corpulence dudit enquêteur, ce sont les traîtres qui l'emportent. Enlevez... c'est pesé!

Dans une deuxième édition, le journal donne ce dessin qui le fit aussitôt saisir, non sans protestation de la rédaction, qui termine son article du 5 novembre par les lignes suivantes :

« *L'Éclipse* de l'autre semaine publiait un dessin de Gill : *Sous l'orme,* représentant le comte de Chambord, le duc d'Aumale et Napoléon III, attendant l'heure où le pays désespéré réclamerait l'un d'eux. Le dessinateur a pu caricaturer Chambord et d'Aumale, mais Napoléon n'est vu que de dos.

Encore une fois, nous n'avons pas seulement le désir de plaider la cause des journaux illustrés, qui est la nôtre; nous voulons surtout combattre les intrigues impérialistes de quelques fonctionnaires de la République. Il n'y a que les journaux subventionnés par Chislehurst qui puissent nous donner tort. »

Albert Glatigny, dans *le Rappel,* décochait à la censure cette épigramme échappée à la cueillette de ses œuvres.

## LA CENSURE

Censure, tu possèdes
De miraculeux aides
De qui les yeux aigus
Valent Argus.

Mains blanches et peau lisse
Comme il faut la police,
Comme ils surveillent nos
Affreux journaux!

Oh! comme à quatorze heures
Ils vont dans nos demeures
De l'artiste étourdi
Chercher Midi !

Un surtout, — je l'adore!
Car je me remémore
Avec quel courage il
Arrêta Gill.

Coquelicot dans l'herbe,
Il est fier et superbe.
Vraiment ce Derien
N'a peur de rien.

Armé de son crayon rouge
Il dit : Que nul ne bouge!
Et fait trembler Daumier
Tout le premier.

Car ce fonctionnaire
Qui lance le tonnerre
Défend avec fureur
Son empereur.

Et la chaise percée
A Sedan ramassée
Est le trône et l'autel
De cet immortel.

N° 29. — 29 octobre. La rentrée de Paul (P. de Cassagnac).

N° 30. — 5 novembre. La Souscription Baudin — Mottu rasé par Villemessant.

**La Némésis de Gavroche,** par E. d'Hervilly, Paris, au bureau de *l'Éclipse*, brochure in-18, 1872 (publiée en octobre 1871). Couverture dessinée par Gill : Un gavroche avec un mirliton en sautoir inscrit sur un mur : Vive la République!

**Saint-Cloud,** par J. Stair, 1871, in-18. Couverture dessinée par Gill.

**Almanach de l'Éclipse.** Troisième année, 1872. Dessins de Gill : L'invalide à la tête de bois (Trochu); le marchand de mouchoirs (J. Favre).

1872. — **Album de la Lune et de l'Éclipse,** Paris, aux bureaux de *l'Éclipse*. 1872, in-4°. Couverture coloriée dessinée par Gill. Prix 12 francs.

Album contenant la réduction des cent principales charges publiées par André Gill dans *la Lune* depuis le n° 29 jusqu'au n° 136 de *l'Éclipse*.

**Histoire de France tintamarresque,** depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Texte de Touchatout. Dessins de Lafosse, Draner, Gill, Hadol, A. Le Petit, Robida. Publication de *l'Éclipse,* 16, rue du Croissant.

Dessins de Gill : Louis XI, potence bois sculpté du xv<sup>e</sup> siècle. Liv. 45. — Henri IV. Tapisserie de haute lice (Gobelins). Liv. 53.

**François Polo,** carte de visite du directeur de *l'Éclipse* dessinée par Gill. Charmante pièce de toute rareté.

**Le Peuple souverain.** Paris, rue du Mail, 30. Publia quatre numéros exceptionnels illustrés, trois dessins de Gill.

N° 12. — 27 mai. Le peuple souverain, par Daumier.
N° 19. — 3 juin. Un témoin contre l'Empire, par Gill.
N° 26. — 11 juin. Bazaine, par Gill.
N° 33. — 17 juin. Le général Changarnier, par Gill.

**L'Esprit follet,** Paris, 6, cité Trévise, grand in-4° hebdomadaire illustré.
N° 117. — 8 juin. Le salon pour rire, de Gill.
N° 118. — 15 juin. Juin, par Gill.

**Almanach de l'Éclipse.** Quatrième année, 1873. Dessins de Gill : Par-dessus le bord, Thiers voit du haut d'un pont l'aigle, la fleur de lys et le coq tomber à l'eau; Le premier soldat de France, réduction du dessin de *l'Éclipse*, n° 202 du 8 septembre.

1873. — **Contes et récits,** par Alphonse Daudet. Paris, librairie Polo, in-8°, illustrés par Gill, Sahib, Fleury. Treize dessins, treize vignettes et neuf culs-de-lampe par Gill.

La gravure de « La partie de billard » (page 92), représentant des généraux jouant au billard pendant la bataille a été interdite par la censure. Quelques exemplaires contiennent cependant cette composition; dans les autres, mis en vente par livraisons, elle est remplacée par une page blanche avec cette légende : « Dessin interdit par la censure. »

Ce livre est assez rare.

Les illustrations ont à nouveau paru dans *les Romans illustrés,* livraison 138 et suivantes.

**Femmes d'artistes,** par Alphonse Daudet. Paris, Lemerre, éditeur, in-18. Eau-forte d'André Gill. Femme nue faisant la chasse aux papillons.

**La Passante,** essai dramatique en vers par A. G. (André Gill), illustré de deux eaux-fortes de Frédéric Régamey. *Paris à l'Eau-forte,* n° 15 du 6 juillet 1873.

**L'Étoile,** par André Gill et Jean Richepin. Paris, Lemerre, éditeur, in-18. Drame en un acte en vers.



CONTES ET RÉCITS, DE A. DAUDET

*Dessin interdit.*

**Le Trombinoscope,** revue biographique des contemporains, par Touchatout. Dépôt de vente : 20, rue du Croissant, in-8°, deux cent quarante livraisons, illustrations de G. Lafosse, P. Hadol.

Portraits par André Gill : Liv. 94, Boïard ; liv. 100, Pothuau ; liv. 101, Buffet ; liv. 102, Quinet ; liv. 104, Falloux ; liv. 105, Offenbach ; liv. 106, Cham ; liv. 154, Franclieu ; liv. 155, Les frères Lionnet ; liv. 163, Georges Konstantin ; liv. 167, de Mahy.

Un portrait du prince impérial dessiné par Gill fut interdit. Le fils de Napoléon-le-petit était représenté les deux mains dans ses poches.

La censure attendait-elle qu'il fît un pied de nez pour l'autoriser?

**Der Floch,** journal satirique illustré publié à Vienne, in-folio. Cette feuille, à laquelle collaboraient plusieurs artistes français, donna en 1875 quatre grands dessins de Gill.

N° 7. — 16 février. Le comte de Goluchowski, gouverneur de Galicie.

N° 8. — 23 février. Le portrait-charge d'Émilio Castelar.

N° 9. — 2 mars. Le Père Beck, général des Jésuites.

N° 10. — 9 mars. Edouard Sturm, chef du parti libéral de Vienne. (Coll. A. Lods.)

**Affiche pour les Almanachs 1874-75.**

**Affiche pour le Travail et les Travailleurs.**

**Almanach des Travailleurs,** Polo, éditeur, 1874, in-4°. Recueil formé par les cinq livraisons parues : « Le travail et les travailleurs. »

Liv. 1, Le forgeron, par Émile Zola; liv. 2, Le charpentier, par Ed. Siebecker; 3, La modiste, par E. d'Hervilly; 4, Le soldat, par Jules Claretie; 5, Le menuisier, par E. d'Hervilly.

1874. — **Paris à l'eau-forte,** Richard Lesclide, éditeur, 61, rue Lafayette (hôtel du *Petit Journal*), cent quatre-vingt-sept livraisons d'avril 1873 à décembre 1876, formant onze volumes in-4°. Liv. 62, 14 juin 1874. Un Hercule; liv. 64, 21 juin, Nasi.

« Notre *Hercule* est une eau-forte d'André Gill qui a son histoire. Il y a près d'un an, à la suite du succès qui accueillit le livre de Léon Cladel, les *Va-nu-pieds,* nous traitâmes avec l'auteur pour une seconde édition, que nous avions le projet d'illustrer d'eaux-fortes. André Gill, Félicien Rops, et quelques autres artistes de première valeur nous firent à cet égard d'obligeantes promesses.

Les circonstances ont malheureusement ajourné cette publication virile. Il est des époques et des estomacs auxquels on ne peut offrir que de la bouillie. Il faut donc attendre. »

**Un Caissier,** par A. Gill et G. Richard, pièce en un acte, représentée en juillet au théâtre de la Renaissance.

Publiée en 1880 dans la sixième série des *Saynètes et monologues*. Tresse, éditeur.

**Théâtre Déjazet.** Les femmes de Paul de Kock, par Beauvallet.

Très jolie affiche illustrée en couleur, demi-colombier en hauteur, signée André Gill. (Collection Sagot.)

1875. — **Nos hommes d'État,** par un Français. Paris, Digou Codut, in-4°. Première livraison, Thiers, portrait de Gill; le texte est de M. Proal, député des Hautes-Alpes.

**Portraits contemporains,** par Jules Claretie. 2 vol. in-8° Librairie illustrée. Portrait de M. Thiers gravé sur bois par André Gill.

Publié à nouveau dans les *Souvenirs du 4 septembre* par Jules Simon liv. 5; dans *l'Histoire de six ans de guerre et de révolution 1870-76,* liv. 30; dans *l'Histoire nationale illustrée de la France*, page 589, toutes publications de la Librairie illustrée.

A servi également à illustrer *l'Hommage au libérateur du territoire.* Le convoi de M. Thiers. Paris. Perreau imp. 39-41, passage du Grand-Cerf, grand in-18, 1877.

1876. — **Théâtre-Concert,** Paris, 10, rue de la Ville-Neuve.

N° 1. 22 au 29 janvier. M^me^ Peschard (le Prince Caprice du *Voyage dans la Lune*.) Reprise du Châtelet.

**Le Monde comique,** Paris, aux bureaux de *l'Éclipse,* in-4°. Nouvelle série n° 5. Dessin de Gill. Une regrettable abstention : A négligé d'envoyer à l'exposition des serins.

**L'Éclipse,** revue comique illustrée, nouvelle série, neuvième année, juillet à décembre 1876, huit pages petit in-4°, format du *Punch,* sous couverture dessinée par Frédéric Régamey.

Dessins en noir de Gill, Frédéric Régamey, Grévin, Mars, Draner, Pépin, A. Le Petit, Sahib, Trick, etc., etc.

N° 1. — Vie et aventures publiques et privées de *Césarin Joli-Coco* (histoire en images, sous forme de feuilleton à suivre jusqu'au numéro 9).

— L'homme du jour : *Jules Simon*.

— *L'École des préfets*.

N° 2. — L'homme du jour : *Jules Grévy*.

— *Affaires d'Orient*.

N° 3. — L'homme du jour : *Lepère*.

— *En amateur, chacun son tour*.

N° 4. — L'homme du jour : *Rouvier*.

— *L'Amer-Mitchell*.

N° 5. — L'homme du jour : *Challemel-Lacour*.

— *Les chiens de faïence*.

— Le prince *Milan de Serbie*.

N° 6. — L'homme du jour : *Duc d'Audiffret-Pasquier*.

— *Gaietés orientales*, l'ordre règne à Constantinople.

N° 7. — L'homme du jour : *Waddington*.

— *Papier tue-mouches*, très recommandé cet été.

N° 8. — L'homme du jour : *Gambetta*.

— *Quinze Août*, anniversaire intime, souvenirs et regrets.

N° 9. — L'homme du jour : *M. Langlois*.

— *L'amant d'Amanda et son cri-cri*, spécimen des idoles d'un siècle de progrès.

N° 10. — *Le Tétralogue Wagner*.

— L'homme du jour : *Grévin*.

— *Les Bains froids* (deux demi-pages).

Supplément. — *L'Ouverture de la chasse*, planche coloriée représentant Gambetta sonnant du cor, tandis que Brisson, Tolain, Lockroy, Louis Blanc, Spuller et Floquet s'apprêtent à tirer sur les lièvres *réactionnaires*, que Crémieux essaye de haranguer et que Jules Simon cherche à apprivoiser.

N° 11. — *Tout change, les dictons comme le reste*.

— Qu'on ne dise plus : Fort comme un Turc, mais féroce comme un Turc.

— L'homme du jour : *Christofle*.

N° 12. — L'homme du jour : *Jean Richepin*.

— *Croquis cynégétiques* (double page).

N° 13. — L'homme du jour : *Spuller*.

— *Un chasseur*.

— *L'ami Fritz*. « Loué par le monde entier, blâmé par Saint-Genest, je m'efforce de ne point rire de peur d'en crever. »

N° 14. — *Le Succès du Vaudeville :* Fromont jeune et Risler aîné. Transformation d'une perle littéraire en monnaie moyennante, et mise en pièce du merveilleux roman d'*Alphonse Daudet* jeune, par lui-même et *A. Belot aîné*.

Cet heureux événement va nécessiter, pensons-nous, pour la maison Risler, l'acquisition

d'une nouvelle et forte caisse; et pour Alphonse Daudet la location d'un fièrement vaste jardin pour y cumuler ses lauriers de poète et dramaturge.

— *Affaires d'Orient. Statu quo.*

— L'homme du jour : *Jules Claretie.*

N° 15. — L'homme du jour : *Alphonse Daudet.*

N° 16. — *Les Succès de la Porte Saint-Martin. Coq-Hardy.*

Louis Davyl. — Lecoq des *jeunes;* Breton, catholique et... un gars! à l'Odéon, au Gymnase, à la Porte Saint-Martin, déjà le coq a chanté trois fois. Il a bien gagné ses éperons. Hardi, coq!

N° 17. — *Le Congrès ouvrier.*

— *Gaietés lugubres,* courses d'automne (deux demi-pages).

— *La Grappe,* fantaisie d'octobre.

N° 18. — Ce numéro ne donne aucun dessin de Gill. Par contre il contient un sonnet : *Horoscope.* Ce sonnet a été reproduit dans le *Cri du Peuple* du 14 février 1887, avec dédicace à Jules Vallès.

N° 20. — *Course de toute saison.*

N° 21. — Fargueil! la grande comédienne Fargueil dans la *comtesse de Lerins.* (Théâtre historique.)

*A propos de la chaussure du grand Corneille.* L'auteur du *Cid,* remouché par M. Victorien Sardou, vient implorer l'indulgence de ce grand homme et constate la supériorité de ses pieds.

N° 22. — *Victor Tissot,* l'auteur du *Voyage au Pays des Milliards.*

— L'homme du jour : *Victor Massé.*

— *Le ramoneur factice de novembre.*

Ouvrez la porte, ouvrez les bras,
Messieurs, Mesdames, le voilà
Celui qui vous ramonera
Le cœur du haut en bas.

N° 23. — *L'Éternel duel.*

— Voyage à Cythère (deux demi-pages).

N° 24. — *Premier amour, premier rendez-vous, première neige.*

N° 25. — *Les Quatre éléments.*

N° 26. — L'homme du jour : *Tony Révillon.*

Avec ce numéro prend fin la collaboration régulière d'André Gill à *l'Éclipse,* qui ne publiera plus maintenant que quelques médaillons restant dans ses cartons :

— *Alphonse Karr,* 14 janvier 1877; *Gustave Droz,* 25 mars 1877; *Émile Augier,* novembre 1877; *Édouard Dentu,* juillet 1878.

**La Corde au cou.** Comédie en un acte par André Gill, représentée à l'Odéon. Un volume in-18. Marpon, frontispice à l'eau forte.

**La Vie de Bohème,** par Henry Murger. Paris, Librairie illustrée, 7, rue du Croissant, un volume petit in-4°, cinq cent cinquante-deux pages. Dessins coloriés par Gill et

Fréd. Régamey. Encadrement de Grasset. Les douze premières livraisons sont illustrées par Gill.

**Le Charivari.**
20 octobre. — Projet d'amnistie (Guerre d'Orient).
23 novembre. — Les loisirs de Bachi-Bouzouk.

**Tom-pouce.** Paris, 8, rue du Croissant.
N° 2. — 1er novembre. La Rédaction du *Figaro*.

Le Tom-pouce n'est pas un journal illustré, mais il se réserve pourtant le droit de publier en *images* toutes les fois qu'il y trouvera un intérêt spécial, il explique comment la double page de Gill lui est tombée entre les mains. Le *Figaro* donne, chaque année, un almanach, les charges de Gill étaient destinées à cette publication; certains rédacteurs froissés de n'y point figurer ont fait ajourner le dessin qui représentait, dans un plat à barbe, les têtes coupées de H. de Villemessant, Albert Wolff, Francis Magnard, A. de Saint-Albin, Auguste Vitu, Hector de Callias, B. Jouvin, Henri Chabrillat, Th. de Grave, Yvan de Wœstyne, Albert Millaud, Saint-Genest, de Montépin, Adrien Marx, Auguste Marcade, Gustave Lafargue, Philippe Gille, A. Périvier, Fernand de Rodays, Jules Prével, Arnold Mortier, Ignotus (Platel), Alphonse Karr.

Il en a été tiré des épreuves de luxe sur chine avant la lettre et avec texte. Lithographie Lemercier.

**L'Avant-scène.** Journal des théâtres, 10, rue de Châteaudun. Dix numéros in-folio, première page en couleurs.
N° 1. — Novembre. Capoul, par Gill.
Les autres numéros sont illustrés par Fritz (Régamey) et Punch.

**Affiche de la Lune Rousse.** Lithographie van Geleyn, 99, faubourg du Temple.
Il existe trois états différents pour le texte en deux formats, en noir et coloriés :
1° A partir du 6 décembre, *la Lune Rousse;* 2° Demandez *la Lune Rousse;* 3° A partir du 6 décembre, demandez *la Lune Rousse*.

**La Lune Rousse.** (Voir page 89, tome II).

**Affiche pour le Bulletin de Vote.**

1877. — **Le Bulletin de Vote.**

Portraits et biographies des candidats républicains à la députation. Dessins de Gill, textes de Maxime Rude. *Le Bulletin de Vote* est une idée de Gill qui la soumit, ainsi que le titre, à son Comité de direction de *la Lune Rousse* qui, lui-même, en décida la publication en vue des élections d'octobre 1877.

Paru le 29 juillet, il remporta dès la première heure un tel succès qu'il fallut immédiatement procéder à des tirages supplémentaires. Devant aussi le peu de temps qui restait pour mener la campagne électorale on dut songer à mettre les bouchées doubles, c'est-à-dire à faire du *Bulletin de Vote* bi-hebdomadaire un journal quotidien. A cet effet, un

centimes | N° | 5 centimes

# Le Bulletin de Vote

Administration à Meaux (Seine-et-Marne) | PAR GILL | Bureau correspondant rue Coq-Héron , Paris

LÉON RENAULT




M. Léon Renault a quarante ans. L'âge où un homme politique peut se recommander d'un passé et promettre l'avenir.

Celui-là est d'autant plus solide que, par nature et par esprit, il

*Fac-simile du premier numéro.*

14 OCTOBRE 1877

JULES GRÉVY

GAMBETTA

CLÉMENCEAU

SPULLER

JULES FERRY

FLOQUET

TIRARD

DESCHANEL

LOCKROY

NAQUET

BARODET

RASPAIL

F.-VINCENT

TALANDIER

ANDRIEUX

BRISSON

COCHERY

LEPÈRE

cautionnement de vingt-quatre mille francs fut versé, et c'est au milieu de mille difficultés, telles que les autorisations obligatoires des candidats et l'éternel veto de la censure, que le *Bulletin de vote* prit vigoureusement part à la victoire des trois cent soixante-trois.

La collection du *Bulletin de vote* est complète en soixante-treize numéros. Le dernier numéro est fort rare; il ne porte pas de numéro d'ordre. Intitulé « Le Vote », le dessin de Gill représente une main déposant un bulletin dans l'urne.

L'article de Maxime Rude, réponse virulente au manifeste du maréchal de Mac-Mahon, motiva sa saisie. Les numéros contenant la biographie des candidats de Paris et de la Seine, c'est-à-dire l'élite de la Chambre des députés, ont été réunis en une brochure avec une préface de M. Rude. Nous indiquons par un astérisque ces vingt-cinq numéros. Le n° 43, Jules Grévy, est une réimpression, le texte en a été augmenté.

Exceptionnellement le n° 33 donne deux portraits, celui du député sortant, Carré-Kérisouët qui ne se représentait pas, et celui du candidat Janzé qu'il recommandait à ses électeurs.

46.* *Allain-Targé.*
15. Andrieux.
27.* *Bamberger.*
14.* *Barodet.*
5.* *Blanc (Louis).*
70.* *Brelay.*
20.* *Brisson.*
60.* *Cantagrel.*
33. Carré-Kerisouët.
32. Casimir-Périer.
47.* *Casse (Germain).*
68. Caubert.
2. Choiseul (de).
44.* *Clemenceau.*
40. Cochery.
21.* *Denfert-Rochereau.*
71.* *Deschanel.*
7. Devoucoux.
18. Duffo.
38. Duportal.
62.* *Duprat.*
6. Duvergier de Hauranne.
24. Éven.
36.* *Farcy.*
16. Ferry.
11.* *Floquet.*
65.* *Frébault.*
26.* *Gambetta.*
66. Garran.
30.* *Greppo.*
9. Grévy (Albert).
43*. *Grévy (Jules).*
57. Guyot-Montpayroux.
34. Hugot.
33. Janzé (de).
41. Joly.
12. Journault.
4. Lacretelle (de).
69.* *La Forge (de).*
37. Laisant.
64. Leblond.
63. Lecomte.
25. Lepère.
42. Liouville.
55. Lisbonne.
13. Lockroy.
35. Loustalot.
23. Mahy (de).
3. Marcère (de).
59.* *Marmottan.*
58. Martin-Nadaud.
49. Menier.
53. Millaud.
17. Naquet.
51. Osmoy (d').
29. Perin.
39. Philippe.
72. Picard.

54.* *Raspail* (Benjamin).
19. Raspail (François-Vincent).
10. Rémusat (de).
1. Renault.
52. Rouvier.
45. Saint-Martin.
31.* *Sée.*
56. Souchu-Servinière.
22.* *Spuller.*
28.* *Talandier.*
67. Tenaille-Saligny.
50. Thourel.
61.* *Tirard.*
48. Viette.
8. Wilson.

*Le Bulletin de Vote* ayant terminé sa mission avec la période électorale, annonce qu'il se transformera et deviendra : L'ÉTOILE, *Encyclopédie illustrée des contemporains* qui, donnant au jour le jour un portrait et une étude biographique des célébrités politiques, artistiques, littéraires et industrielles du moment, formera, avec le temps, le plus intéressant et le plus complet dictionnaire des notoriétés de France.

Mais le projet en resta là. L'apparition, sous une autre direction, des *Hommes d'Aujourd'hui*, fut en somme la réalisation de ce programme.

**Idylle comique.** Saynète à deux personnages composée sur des vers de Molière, arrangement et musique de Cabaner, dédiée à Coquelin aîné.

Dépôt à la librairie Crouzat, 21, rue de Clichy.

Lithographie de Gill sur la couverture représentant les deux duellistes enferrés jusqu'à la garde. (Collection J. Klein.)

**Toquo-Toquad.** Excentricité interprétée par Charles Constant, paroles de Léon Quantin, musique d'Hervé. Grou, éditeur, 8, rue Cadet.

Lithographie de Gill sur la couverture représentant un clown dansant sur les mains. (Collection J. Klein.)

**Jules Vallès.** Eau-forte (7 × 10), signée André Gill.

Imprimerie A. Salmon. Restée inédite, devait être placée en tête de l'étude de Richepin, publiée par Lacroix : *les Étapes d'un Réfractaire.*

**Garibaldi,** par Bordone. Paris, Dentu, éditeur, un volume in-18; en frontispice, portrait de Garibaldi, gravé sur bois par Gill.

Ce cliché a servi dans l'illustration de *la Vie de Victor Hugo*, par Alfred Barbou, édition Charpentier.

**L'Illustration nouvelle.** A. Cadart, 56, boulevard Haussmann.

Publication artistique par une société de peintres graveurs à l'eau-forte.

N° 406 du 1er novembre. — *L'Ombre de M. Thiers*, eau-forte de Gill.

Tirages à part sur japon et sur chine.

1878. — **L'Assommoir,** par Émile Zola. Paris, Marpon.

Grand in-8° illustré par A. Gill, Frappa, Regamey, Bellanger, Gœneutte, etc., etc.

Dix-sept dessins de Gill gravés sur bois.

Le supplément littéraire du *Figaro,* daté 21 février 1878, contient un article de Ph. Gille sur l'*Assommoir* illustré de quelques gravures spécimens de Gill.

La publication en livraisons terminée, l'*Assommoir* fut relié sous un cartonnage avec fers spéciaux. Sur le plat est la reproduction de Coupeau assis sur le rebord d'une table; on y voit entièrement la table, plus un tabouret que le graveur a ajouté à la composition.

Une nouvelle édition du *Dictionnaire de la langue verte,* de Delvau, porte sur la couverture une vignette : c'est la reproduction en réduction du *vis-à-vis de Nana* emprunté à l'*Assommoir*.

**La Jeune France,** 15, rue des Beaux-Arts.

In-8°. Rédacteur en chef : Allenet. Poésies inédites, nouvelles et articles de critique de Th. de Banville, Barrès, Baudelaire, Bourget, Cladel, Coppée, A. Daudet, Dierx, A. France, Haraucourt, de Hérédia, Leconte de Lisle, Rollinat, Sully-Prud'homme, etc.

Frontispice de la première année, par Gill, avec des vers de Valade.

Gill collabora à cette revue. Les numéros suivants contiennent :

| | |
|---|---|
| N° 17. — Septembre 1879. — | Souvenirs, article paru dans la *Parodie,* n° 8. |
| N° 19. — Novembre — | Sonnet. Les hommes de ma race. |
| N° — — — — | Sonnet. Presque au bout de la rue. |
| N° 27. — Juillet 1880. | Marine. La femme du pêcheur est debout. |
| N° — — — — | Dies. Un rayon d'ombre errant. |
| N° — — — — | Panneau décoratif. Sur un front léger d'azur. |
| N° 33. — Janvier 1881. | Ma tante Rosalie (*Lune rousse,* 9 juin 1878). |
| N° 40. — Août — | M. Daudet au bois (*Parodie,* n° 16). |
| N° 43. — Novembre 1881. | Waterloo. |
| N° 47. — Mars 1882. | Paysage. A moins d'un rendez-vous d'amour. |
| N° 48. — Avril — | Portraits après décès (*Le Peuple,* 12 février 1869). |
| N° 61. — Mai 1883. | Le Cheveu blanc. |

**Affiche de la Jeune France.** Revue mensuelle; paraît depuis le 1er mai 1878. Impression en noir et en rouge sur papier chamois.

Une jeune femme nue tient une cage ouverte d'où s'échappent des oiseaux. A gauche, un sonnet de L. Valade, à droite la liste des collaborateurs.

**Affiche de la Petite Lune.**

1° Jeudi prochain et tous les jeudis, la Petite Lune.

2° Tous les samedis, la Petite Lune. On s'en fera mourir.

1878-79. — **La Petite Lune.**

Cinquante-deux numéros avec titre, table et couverture. Dessins de Gill.

La P. L. n'est pas la moins curieuse des publications d'André Gill; elle se répandit vite dans les faubourgs, dont elle avait emprunté le langage réaliste, et comptait dans sa clientèle toute la jeunesse républicaine des ateliers. Elle marque une époque qu'on n'a pas oubliée. La preuve en est dans ces lignes qu'on a pu lire quarante ans après :

« En 1878, j'achetais régulièrement, chez mon papetier, *la Petite Lune,* d'André Gill.

André Gill! Vous trouverez sa tombe au Père-Lachaise, aux environs de celle de Victor Noir, pas bien loin du four crématoire, à la sortie de la rue des Rondeaux.

Dans une des pièces de sa *Muse à Bibi,* il écrivait :

*Piges-tu la Lune qui s'balade,*
*Qué qu'elle a donc c'te grenouille-là*
*Pour avoir la gueul' blanche comme ça?*

Je vous réciterais bien encore la suite par cœur, au bout de tant d'années, mais je ne veux pas vous en encombrer.

Il y a un instant, sorti fumer ma pipe dans mon carré de jardin, j'ai repensé à André Gill et à sa ballade, en voyant au ciel la même lune que celle qui éclairait les gothas, la nuit tragique... »

NICOLAS, plombier. (*La Victoire,* 1er mars 1918.)

Rares sont les journaux qui ont laissé de tels souvenirs.

Les vers de Bibi, les lettres de Populot et les chroniques de Martial sont, il est vrai, autant de petits chefs-d'œuvre qui valent d'être relus. La P. L. fut rédigée en grande partie par Gill et Louis de Gramont, qui faisait alors ses débuts dans la presse. *La Lune rousse* disparue, ce dernier collabora au *Mot d'ordre,* à *l'Intransigeant,* au *Radical,* à *l'Éclair,* à *la Presse,* à *l'Aurore,* etc., etc., en même temps qu'il donnait au théâtre : *Othello* (Odéon, 1882), *Esclarmonde* (Opéra-Comique, 1889) et nombre de pièces au Théâtre-Libre et aux Menus-Plaisirs. Louis de Gramont était le fils du comte de Gramont, poète estimé de la période romantique et ami de Balzac, pour lequel il composa le blason de la *Comédie humaine.*

La comédie continue, il n'y a que les acteurs qui changent : ils sont aujourd'hui naturalistes.

En feuilletant la collection, pour en revoir les dessins, nous relèverons au passage les pièces de vers dont certaines recueillies parmi les premières forment le fonds de *la Muse à Bibi,* première édition.

N° 1. — **Vas-y Léon.** (Gambetta.)
*Croquis,* poésie naturaliste.

N° 2. — **Pâquerette.** (Un ratichon.)
*Pierreuses.*

N° 3. — **La Fête Nationale du 30 juin.**
*Fillettes.*

N° 4. — **Bon Conseil d'Été.**
*Chanson de mer.*

N° 5. — **Petite revanche.**
*Le Paillasson.*

N° 6. — **Gosse à marier.** (Vélocipède IV.)
*Au fond du verre. — Matamore.*

N° 7. — **Deux amis du Peuple, deux vrais.** (Le pain, le vin.)
*Repeuplons.*

N° 8. — **Le mot du Canaque.** (Le crime de la rue Poliveau.)
*Cantate. — Il signore Barbiere.*

N° 9. — **Pendant la grève des cochers.**
*Cocher du jour.*

N° 10. — **Darwin.**
*Ballade de Bibi pour les jours de dèche.*

N° 11. — **Pouah!** (L'amour en Fifi.)
*C'est la belle âge.*

N° 12. — **La chasse est ouverte.**
*Le Connétable. — Le ballon Olivier.*

N° 13. — **Souvenir.** (A. Thiers.)
*C'est d'la choquotte.*

N° 14. — **Qui qu'a vu Cocotte?**
Par ordre de la censure, le titre de ce dessin a été couvert par une bande noire.
*Ça fait ch...anter. — Mouchard de Lettres.*

N° 15. — **Une colle.**
*Nocturne.*

N° 16. — **L'homme noir de demain.**
*Mieux vaut rire.*

N° 17. — **Jeanne d'Arc.**
*Oiseau nocturne.*

N° 18. — **La Gamelle du Volontaire d'un an.**
*Le Joueur d'orgue.*

N° 19. — **Le comble de la distraction pour un ramoneur.**
*D'la viande.*

N° 20. — **Joyeux Souvenirs de la Semaine.**
*Le Physique de l'emploi. — Millaud blague Hugo.*

N° 21. — **Qu'attendez-vous là, commissionnaire?**
Sous ce titre : *La Muse à Bibi,* va incessamment flamboyer le recueil des pièces de vers publiées dans la P. L., par l'inimitable poète. Dans ce volume on trouvera également

*l'Art de se conduire dans la Société des pauvres bougres* et nombre de chefs-d'œuvre inédits. Nous publions aujourd'hui la préface de ce livre évidemment appelé à un formidable succès.

*Invocation.*

N° 22. — **Mélancolie.**
*Le bel Oscar.*

N° 23. — **Retour.** (Victor Hugo.)
*La Fosse.*

N° 24. — **Trac d'invalo.**
*Vous m'prenez pour c'que je n'suis pas.*

N° 25. — **Portrait authentique et véritable d'Oscar Seize-Mayeux.** (M. de Fourtou.)
*Le Duelliste.*

N° 26. — **Gaîtés populaires.**
*Les Bourgeois.*

N° 27. — **Parabotte breveté S. G. D. G.**
*Le Buste. — La Cigale et la fourmi. — Le Lièvre et les grenouilles.*

N° 28. — **Le Cadeau de Noël du petit.**
*Le Noël de la R. F.*

N° 29. — **Étrennes de la R. F.** (Élections sénatoriales.)
*Le Boudin de l'Empire. — Riches et pauvres.*

N° 30. — **Souhait à Léon pour le nouvel an.**
*Tirons les Rois. — L'Assiette au beurre. — Silhouette.*

N° 31. — **Le Mitron veinard.**
*Landerlique de Landerneau.*

N° 32. — **Ex-Sénateur. — Changement de Siège.**
*A la manque!... à la redresse.*

N° 33. — **C'est toujours ça.**
*Un fils. — La Fin de l'ivresse.*

N° 34. — **Amnistie!** (Victor Hugo.)
*La Neige.*

N° 35. — **Une blague.**
*La Levrette et le gamin.*

N° 36. — **Le Soleil de France.** (Amnistie!)
*Les p'tits baquets.*

N° 37. — **Masque pour Mardi gras.** (Louis Veuillot.)
*Les Attaques nocturnes. — La Crémerie.*

N° 38. — **Nuit blanche.**
*Le Poisson rouge et les écrevisses. — La Légende du garde champêtre.*

N° 39. — **Le Carême.**
*Le Carême. — Loulou s'en va-t-en guerre.*

N° 40. — **Propos de mi-carême.**
*La Peste.*

N° 41. — **Souvenir parlementaire.**
*La Mi-carême.*

N° 42. — **A la foire aux pains d'épices.** (Jules Ferry.)
*Les Maçons. — Deux guerriers. — Le Retour à Paris.*

N° 43. — **L'Immortel du jour.** (Ernest Renan.)
*Philosophie.*

N° 44. — **Loisirs naturalistes de Zola.**
*Occidentale.*

N° 45. — **Des signatures, s. v. p.**
*Le Rince-gueule.*

N° 46. — **Printemps.**
*Le Renouveau. — Cochers cochons. — Le Cas d'Émile.*

N° 47. — **A la 100e de l'Assommoir.**
*La Veuve.*

N° 48. — **Protectionnisme.**
*Les Renards. — Nouvelles du Cap.*

N° 49. — **Ouverture des Chambres.**
*Anniversaire.*

N° 50. — **Le Nouveau collaborateur de la Lune rousse.**
*L'Abus.*

Ceux qui ne connaissent pas Clovis Hugues en demanderont des nouvelles à Marseille, d'où il vient. Ceux qui trouvent Marseille un peu loin n'ont qu'à lire *la Lune rousse*.

Pour les uns et pour les autres nous noterons que, né en 1851, il débuta à l'âge de dix-huit ans au journal de Gustave Naquet, *le Peuple,* organe républicain de Marseille. Il fut condamné par le conseil de guerre, en 1871, à trois ans de prison et six mille francs d'amende pour un article paru dans *la Fraternité*. Sorti de prison en 1875, il avait près

N° 50 5 Ces




Bureaux : rue Coq-Héron, 5 — Dessins de GILL — Abonnemts : Paris, 3 fr. — Départs, 3 fr. 50

## LE NOUVEAU COLLABORATEUR DE LA LUNE ROUSSE



Ceux qui ne connaissent pas **Clovis Hugues** en demanderont des nouvelles à Marseille d'où il vient. Ceux qui trouvent Marseille un peu loin n'ont qu'à lire la *Lune rousse*.

de vingt-cinq ans, il entra à *l'Égalité* puis à *la Jeune République* où il reprit la publication de ses satires en vers qui le rendirent si populaire dans le Midi.

A Paris, il collabora successivement au *Mot d'ordre,* à *la Vérité,* à *l'Intransigeant,* etc., etc.

N° 51. — **Divorce.**
*Qu'on se le tienne pour dit. — Au cœur léger.*

N° 52. — **La Grande nouvelle...**
A partir de la semaine prochaine, L. R. et P. L. réunies : dix centimes.

A deux sous, tout l'paquet,
Les bêt's noir's de Basile
Et du p'tit Badinguet!

*Le litre à douze.*

Ce numéro est le dernier de la P. L. petit format; elle formera désormais la quatrième page de la L. R., sa grande sœur. (Voir *la Lune rousse,* n° 132.)

**Affiche pour les Hommes d'aujourd'hui.**

**Les Hommes d'aujourd'hui.** — Publication hebdomadaire illustrée de portraits-charges par André Gill. Notices biographiques par Félicien Champsaur. Cinqualbre, éditeur. Paris, 1878-85.

Jusqu'au numéro trente, Champsaur en fut l'unique rédacteur; les suivants sont de divers écrivains sous la signature collective de Pierre et Paul.

Les charges sont d'André Gill jusqu'au numéro 142.

A partir de ce numéro, il a été publié encore trois dessins de Gill : le n° 231, Rosélia Rousseil, qui n'avait pu paraître plus tôt, l'actrice s'étant opposée à sa publication; le n° 249, Henri de Bornier; et le n° 311, Gustave Nadaud, ces deux derniers exécutés en 1883 à l'hospice de Charenton et rapportés par Émile Cohl, son élève et ami.

Henri Demare[1] succéda à Gill, puis la publication passa en 1885 aux mains de Léon Vanier, l'éditeur des « Décadents », de sympathique mémoire, qui en varia la tenue en collaboration d'Émile Cohl, Luque, Coll-Toc, etc.

La notice sur Jules Vallès, n° 119, est la reproduction d'un article de Gill paru en février 1880 dans le *Voltaire illustré.*

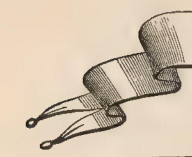
Sous son apparence frivole, cette revue d'une lecture agréable, est un répertoire des

1. Henri Demare, né à Paris en 1846. Fit ses études à Louis-le-Grand, puis suivit des cours de dessin aux Gobelins pendant qu'il faisait son apprentissage comme peintre-verrier.

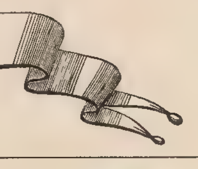
Débuta en 1866 à *la Lune,* collabora au *Bouffon,* au *Monde pour rire,* au *Sifflet,* etc., etc.

Au 4 septembre 1870, il est engagé dans un bataillon des mobiles de la Seine. En 1871, il soutient la Commune — sinon les hommes, mais l'idée, — et publie entre autres dessins : *Le Blagorama, Nos impôts, Nos vainqueurs, Communardiana,* suites de planches.

Après un voyage en Autriche où il donna quelques dessins au *Der Floch,* il collabora au *Carillon,* au *Grelot,* à *la Mascarade.* Comme tous ses confrères en caricature il eut de fréquents démêlés avec dame Censure; à ce sujet rappelons *l'apothéose de Thiers,* parodie du tableau de Vibert, qui fut poursuivie et condamnée.



# LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSINS DE GILL



Léon Cladel.




A. Grévin.



Olivier Métra.



E. Carjat.

L. Vanier, édit., 19, quai St-Michel.

plus sérieux des hommes et des questions touchant la politique, les lettres, les arts, les sciences et l'industrie sous la troisième République.

Un choix d'une vingtaine de dessins, pris dans les deux premières années de la collection, servit à la décoration d'assiettes qui égayèrent pendant longtemps les étalages des marchands de faïences. (J. Klotz, éditeur, 22, rue de Paradis, Paris.)

Liste des cent quarante-cinq portraits-charges par André Gill parus dans cette collection :

15. About (Edmond).
65. Allain-Targé.
55. Arène (Paul).
97. Arnould (Arthur).
60. Aubanel.
63. Banville (Th. de).
20. Bardoux.
83. Barodet.
141. Bauquier.
7. Bernhardt (Sarah).
52. Bienvenu (Léon).
13. Blanc (Louis).
90. Blanpain.
121. Bonnemère.
249. Bornier (H. de).
86. Bourdin *(Le Père Gérard)*.
51. Bouvier (Alexis).
122. Boysset.
94. Brisson (Henri).
114. Cadol (Édouard).
100. Cantagrel.
54. Cantin.
12. Capoul.
47. Carjat.
14. Cassagnac (Paul de).
133. Casse (Germain).
50. Castagnary.
79. Castellani.
129. Cazot.
22. Challemel-Lacour.
2. Cladél (Léon).
35. Claretie (Jules).
30. Clemenceau.
101. Cochery.
3. Coquelin (Constant).
84. Corbon.
16. Croizette (Sophie).
23. Daudet (Alphonse).
134. Depasse.
103. Deraisme (Maria).
89. Deschanel (Émile).
67. Dumaine.
137. Engelhard.
37. Erckmann-Chatrian.
92. Escoffier.
70. Farcy.
87. Farre (général).
36. Ferry (Jules).
109. Flammarion (Camille).
27. Floquet.
77. France (Hector).
98. Frébault.
73. Gagneur.
5. Gambetta.
24. Garibaldi.
10. Gill, par Grévin.
11. Girardin (E. de).
111. Gonzalès.
91. Greppo.
17. Grévin.
25. Grévy (Jules).
46. Guyot (Yves).
26. Hamel (Ernest).
113. Hérédia (de).
112. Hérisson.
58. Hérold.
105. Hervilly (Ernest d').
124. Hetzel (P.-J.).
74. Houssaye (Arsène).
128. Hovelacque.
142. Hubbard.
1. Hugo (Victor).

62. Humbert (Alphonse).
56. Jobbé-Duval.
120. Jung (colonel).
130. Lacroix (Sigismond).
42. La Forge (A. de).
69. Laisant.
118. Lamber, Juliette (Mme Ed. Adam).
135. Lanessan (J.-L. de).
75. Laurent-Pichat.
88. Lauth.
102. Leconte (de l'Indre).
57. Lecoq (Ch.).
107. Lepelletier (Ed.).
127. Lepère.
41. Lesseps (F. de).
18. Littré.
29. Lockroy.
44. Macé (Jean).
138. Maillard.
116. Malot (Hector).
131. Margaine.
139. Marmottan.
85. Martin-Nadaud.
21. Métra (Olivier).
104. Meunier (Victor).
32. Monselet.
76. Morin (A.-S.).
8. Nadar.
311. Nadaud (Gustave).
53. Naquet.
93. Nicole.
64. Pain (Olivier).
33. Pajot (Dr).
96. Parfait (Noël).
108. Pelletan (Camille).
31. Pessard (Hector).
110. Peyrat.
82. Pittié (général).
126. Pompéry (de).
115. Poulot (Denis).
39. Poupin (Victor).
61. Proth (Mario).
34. Ranc.
78. Raspail (Benjamin).
66. Révillon (Tony).
99. Richer (Léon).
81. Rivet (Gustave).
95. Roche (Jules).
68. Rochefort.
136. Roque de Filhol.
231. Rousseil (Rosélia).
28. Saint-Genest.
19. Sarcey (Francisque).
117. Saunière (Paul).
49. Schœlcher (Victor).
6. Scholl (Aurélien).
72. Secondigné.
43. Siebecker.
38. Spuller.
132. Talandier.
71. Taxil (Léo).
106. Tolain.
80. Turquet.
125. Ulbach (Louis).
9. Vacquerie (Auguste).
119. Vallès (Jules).
48. Vauchez.
45. Vaucorbeil.
59. Véron (Pierre).
123. Verne (Jules).
140. Viette.
40. Wimpffen (général de).
4. Zola (Émile).

**Menu du bon bock.** Quatrième année, quarante-quatrième dîner, octobre. Menu simple de composition, s'il en fut, mais copieux. Une tête, celle de Bellot, entourée de la fumée de sa pipe; un accessoire, un bock de bière dont la mousse déborde et se confond avec la fumée du tabac qui reçoivent ensemble, en leurs épaisses volutes, le texte de la lettre d'invitation.

**Gambetta** (1869-1879). Paris, Sandoz, éditeur, un volume in-18. Portrait de Gambetta, gravé sur bois par André Gill.

1879. — **La Muse à Bibi.** *Première édition.* Paris. Librairie des Abrutis, 13, rue du Croissant, imp. Dubuisson, 1879, in-12 de 106 pages. Couverture illustrée par Gill.

Ce volume publié sans nom d'auteur est d'André Gill et de Louis de Gramont, il est complété par « l'Art de se conduire dans la société des pauvres bougres, enseigné aux gens du monde », par la comtesse de Rottenville.

Dans *l'Intermédiaire des chercheurs,* n° du 10 septembre 1924, M. Armand Lods nous donne des renseignements qui, sans être définitifs, n'en sont pas moins curieux.

« Louis de Gramont était, dit-il, un de mes bons camarades du Cercle Volney; je me suis entretenu très souvent avec lui d'André Gill dont il était l'ami et dont je suis devenu le bibliographe. Il m'a offert un exemplaire de la première édition de *la Muse à Bibi* avec cette spirituelle dédicace :

*A M. Armand Lods, j'offre cet exemplaire;*
*Puisse-t-il à son cœur, de vices exempt, plaire.*

L. de Gramont m'a affirmé que la première édition anonyme (1879) contenait nombre de pièces dont il était l'auteur, pièces qu'André Gill a supprimées dans la seconde édition parue chez Marpon en 1882. J'avais demandé à de Gramont de me donner la liste des pièces qu'il avait composées; malheureusement il est mort avant d'avoir trouvé le temps de dresser pour moi cette intéressante nomenclature. »

De son côté, Bertrand Millanvoye qui comprend dans son *Anthologie des poètes de Montmartre* (1909), André Gill et Louis de Gramont, attribue, sans certitude toutefois, *Nocturne* et *Déménagement* à Gill; *la Levrette et le gamin* et *Crémerie* à de Gramont. Ces quatre pièces qu'il publie sont extraites de l'édition Marpon qui, à notre avis, serait définitivement l'œuvre de Gill. A part : *Paillasson, Nocturne, Croquis, Fillettes, A la Bourbe, l'Ane* et *Récit épique,* toutes les pièces sont nouvelles[1].

*La Muse à Bibi. Deuxième édition.* Paris, Marpon et Flammarion, 1881. Un volume de VI et 100 pages in-16. Imp. Darantière à Dijon. Couverture et frontispice de Gill.

Le premier tirage est sans nom d'auteur; le deuxième et les suivants, Imp. Louis Boyer et Cie à Asnières, portent le nom d'André Gill.

*La Muse à Bibi* est mentionnée sous le n° 243, dans la *Bibliographie raisonnée de l'argot et de la langue verte,* par R. Yve-Plessis, 1901. Dans son Dictionnaire *l'Argot au XIXe siècle,* Aristide Bruant en donne des extraits pour imager les mots suivants :

Abdomen : *Globe;* Capricieux en amour : *Paillasson;* causer : *Débagouler;* coup : *coler des chataines;* eau-de-vie : *eau d'aff;* épouse : *éponge;* laid : *mouchique;* maquereau : *mec;* vidangeur : *fifi.*

*Le fifi plut à la belle*
*Un même feu les brûla!*

1. M. Pierre Dufay, pour qui les poètes n'ont point de secrets, donne dans le *Mercure de France,* n° 663 du 15 octobre 1924, deux quatrains jusqu'ici inédits sur *les Bourgeois.*

Signalons enfin un exemplaire unique de format in-4°, entièrement manuscrit et illustré par J. Coulon, un artiste lyonnais qui, pour sa propre satisfaction — il y a de cela quelque vingt ans déjà, — eut l'idée de condenser dans la mise en page de cette œuvre originale les diverses expressions de son très réel talent. Non destiné au commerce, cet exemplaire devait cependant trouver un acquéreur à Paris. Nous ignorons quel en est actuellement l'heureux possesseur.

1880. — **Affiche du Voltaire illustré.**

**Le Voltaire.** Supplément illustré. Jules Laffitte, directeur, 11, faubourg Montmartre, treize numéros, in-folio, du 4 janvier au 28 mars 1880.

Il paraissait le dimanche avec l'édition quotidienne et portait en manchette : *Ce supplément ne peut être vendu séparément;* puis il en était fait une ÉDITION POPULAIRE mise en vente le lendemain au prix de CINQ CENTIMES. Enfin une troisième édition vendue dix centimes publiait en deuxième, troisième et quatrième page le programme des théâtres.

Chaque numéro contient un dessin de Gill et un article sous le titre : *Notes d'un caricaturiste.* Ces notes ont été recueillies et composent la majeure partie de son volume : *Vingt années de Paris.*

N° 1. — **All Right!**

LUI, Gambetta, en chef de gare, commande le départ du train conduit par le ministère. Sur la voie sont placés des pavés : *Amnistie, Article 7,* etc., etc.

Ce numéro d'une présentation défectueuse, imprimé d'un seul côté, ne contient comme texte que de la publicité.

N° 2. — **La Débâcle.**

Vue du Pont de la République.

Texte : *Histoire d'un melon,* par André Gill.

N° 3. — **Général Farre.**

Un petit coup d'astiquage aux bureaux d'abord! — Ça, c'est la propreté du soldat.

Texte : *Actes en vers,* par André Gill.

N° 4. — **Le Comble de la nature morte.**

Lard ranci, lugubre chapeau,
Reliques de honte imprégnées,
Aigle empaillé, sinistre oiseau
De proie, — en proie aux araignées!

Texte : *Le Musée du Luxembourg,* par André Gill.

N° 5. — **Feu Janvier.**

Page d'images à l'instar d'Épinal, neuf sujets neufs ou revue de l'actualité.

Texte : *Le Vol,* par André Gill.

24

N° 6. — **L'Éducation d'Alfred** ou les Sermons du père Dumas fils.

Minute, mon garçon; je vais t'éclaircir ton affaire. J'ai ce qu'il faut : de la bonne encrre, de mon ennerre à moi, de l'ennnerrrre d'Alexandre! Tu vois comme ça devient clair et amusant; je lâche le point de vue légal, et je pars d'Adam et Ève en suivant; et tant que tu voudras, mon bon!

Texte : *Feu le bœuf gras,* par André Gill.

N° 7. — **Suzanne.** (L'autre Lagier.)

Une femme orchestre... quoi!

Texte : *Jules Vallès,* par André Gill.

(Reproduit dans le « Cri du Peuple » du 14 février 1887 pour l'anniversaire de la mort de Vallès.)

N° 8. — **La Diva Adelina Patti.**

Quinze ans de triomphe, et jamais de faiblesses!... excepté dans le grand air :

Tu ne m'attrap'ras pas,
Nicolas!

Texte : *L'Inflexible Piétri,* par André Gill.

N° 9. — **Le 78e Laurier.**

Jolie et fine composition en l'honneur de Victor Hugo, avec cet envoi autographié :

La Muse qui, pour chaque fête,
Anniversaire du Poète,
Apporte un nouveau laurier d'or,
Arriva ce matin même. Or
Déposant, toute rougissante,
Aux pieds du Maître, son trésor,
Elle a compté : total soixante
Dix-huit. — Ça fait vingt-deux encor.

Texte : *La Porte de Paris,* par André Gill.

Cette pièce de vers qui avait déjà paru dans *la Lune Rousse,* n° 96, a été recueillie dans la seconde édition de *la Muse à Bibi*. Ici elle est précédée d'une note *historique.* C'est la déposition d'un témoin. « Il y aura, lundi prochain, neuf ans que les Prussiens sont entrés dans Paris.

Ce fut par un matin blafard, sous un ciel brumeux que trouait, d'échappée en échappée, à de longs intervalles, un soleil pâle, avare, froid : le soleil de mars.

Ils descendirent de Courbevoie, franchirent les Champs-Élysées, envahirent la place de la Concorde, où quelque main pieuse avait, de longs voiles noirs, intercepté les regards de pierre des statues... Là, ils s'arrêtèrent.

On pouvait entendre de loin leurs pas lourds. Nul bruit dans la ville agonisante, nul murmure; après la nuit sans sommeil, on restait enfermé, muets. Fronts pâles, yeux rougis, dents serrées : silence de mort. — Maisons et âmes closes... Un semblable deuil se reverra-t-il jamais?

Ainsi que dans le gouffre, ainsi que dans l'épouvante il y a, dans la douleur, pour certains tempéraments, une âpre et indomptable sollicitation qui attire, force à la constatation précise; une sorte de vertige que j'ai subi pour ma part. J'ai voulu voir.

Par les rues désertes, je suis allé, tête baissée, au-devant de l'outrage. On pourrait croire que j'étais seul; il y avait, bien loin, devant moi, arrivée déjà, une multitude, une foule chétive : des enfants.

C'est d'eux que je vais parler. Le fait qu'on va lire est authentique; il n'a été consigné nulle part. Pourquoi? Je l'ignore; et j'ai cru bon de le raconter. »

N° 10. — **Le dernier Fauteuillard.** (M. du Camp.) A propos de l'élection de l'auteur des *Convulsions de Paris* à l'Académie française.

*Le sergent de ville.* — Un collègue!... C'est tout de même flatteur!

*La République* (de Soitoux). — M'a-t-on mise là pour le voir passer?

Texte : *Sermon de Carême,* par And. Gill.

N° 11. — **Général Grand chancelier Faidherbe,** de garde à l' « Étoile des Braves ».

Texte : *Clément Thomas,* par And. Gill.

En troisième page, *Jacques Inaudi,* le jeune calculateur prodige, plus fort que Barême, dessin d'And. Gill.

N° 12. — **Conclusion.**

Pas bidard, le camarade.

Texte : *A l'École des Beaux-Arts,* par And. Gill.

N° 13. — **Bulletin de Santé.**

— Il n'y a pas à dire, c'est imprimé : Vous n'allez pas bien du tout!

— Et alors, docteur, vous ordonnez?...

— De continuer à vous porter mal comme ça.

— Ah! ah! ah!

Texte : *Le Tableau de Marcel,* par André Gill.

Dans une note qui, cette fois, n'est pas du caricaturiste, le journal annonce son dernier numéro : « L'engagement que nous avions pris avec André Gill est expiré. Nous étions convenus que nous tenterions une expérience de trois mois : d'un commun accord, nous ne le prolongerons pas. »

Suivent des explications d'ordre administratif qui n'offrent, à notre point de vue, aucun intérêt.

Ce fut pour Gill plus qu'une expérience : ce fut le commencement de la fin. Le malheureux artiste qui, dans cette feuille, avait encore tant donné de lui-même, le sentit si bien que le 25 mai suivant il écrivait à Champsaur : « J'ai lâché le journalisme, Laffitte m'ayant donné le coup de grâce... »

**Galerie contemporaine.** Baschet, éditeur, 126, boulevard Magenta, grand in-4°.

N° 153. — Première série. *André Gill,* photographie par E. Carjat. Notice par Paul

Hippeau, illustrée de croquis de l'artiste : le Chat botté, M. Thiers, Prudhomme fils, l'Amour chef d'orchestre.

**L'Anticlérical.** Paris, 35, rue des Écoles, in-4°. Rédacteur en chef : Léo Taxil.

N° 38. — 8 février. Léo Taxil, par Gill. — A ta santé, mon vieux Satan.

Cette planche fut réimprimée et coloriée en 1885, à l'occasion de la conversion de Taxil. Elle illustrait une complainte, dont lui-même serait l'auteur que cela n'étonnerait personne pour qui a connu le cynisme de ce Judas de tous les partis.

*Tous Tartufes!* Numéro exceptionnel de « l'Anticlérical ». Roman illustré de trois dessins de Gill avec couverture. Les amateurs qui auront l'occasion de feuilleter le catalogue des *Arts incohérents de 1884,* seront quelque peu surpris d'y rencontrer l'abbé Fouillouse dans les parages du Moulin de la Galette. On n'emprunte qu'aux riches.

**Lyon républicain,** supplément illustré. Syndicat de la Presse départementale, Paris, 4, rue Chauchat.

4 avril. — L'impôt diminué, par Gill.

**La Vie populaire,** Paris, 18, rue d'Enghien, in-4°.

N° 6. — 4 avril. Mon boulanger, dessin et texte de Gill, page 87.

N° 8. — 18 avril. M'sieu Gugusse, l'ami des Jésuites, pour annoncer le feuilleton du *Petit Parisien.*

N° 9. — 25 avril. Mon boucher, dessin et texte, page 130.

**Enseigne de la ferme Saint-Siméon** à Honfleur, peinte en 1880. Carte postale, A. Mottais, photographe à Honfleur.

**Le Réveil Illustré,** Paris, 19, rue Bergère. Quatre numéros in-folio, du 14 juillet au 8 août 1880.

Sous la direction d'Edmond Lepelletier, *le Réveil* hebdomadaire était une feuille d'une belle tenue littéraire, qui fut un peu le supplément de *la Marseillaise* et du *Mot d'ordre,* entièrement consacrés à la politique et à la vie quotidienne.

La collaboration de Gill y fut ainsi annoncée : « A partir du samedi 24 juillet, *le Réveil* contiendra dans chaque numéro un magnifique dessin inédit d'André Gill.

Nous n'avons pas ici à faire l'éloge du dessinateur populaire, qui est en même temps un grand peintre, dont le crayon républicain fit une guerre implacable à l'Empire, au Seize-Mai, au cléricalisme et aux réactionnaires de toute robe et de toute couleur, dans *la Lune, l'Éclipse* et *la Lune rousse,* journaux hardis et fameux dont les collectionneurs retrouveront avec joie dans *le Réveil* la suite interrompue de cette galerie satirique d'histoire contemporaine...

Un numéro spécimen du *Réveil* paraîtra par extraordinaire le 14 juillet avec un dessin magistral d'André Gill, en couleur. »

C'est dans ce journal où sa collaboration fut si éphémère que Gill inaugura, pour exécuter ses originaux, le procédé Gillot, où il excella dans ses deux superbes dessins : *Alas! poor Yorick* et *le Fossoyeur.*


SAINT SIMEON
VIERGE et MARTYR

N° 1. — Mercredi 14 juillet 1880. Double page en couleur. *La République reçoit les amnistiés.*

Quel rêve! C'eût été sublime
De voir ces martyrs inconnus
Lever leur front hors de l'abîme...
Mais tous ne sont pas revenus!

N° 2. — 25 juillet. *Saint Siméon martyr,* dessin en noir, procédé Gillot.

*Ecce homo.* Voilà l'homme qui s'opposait à toute mesure de clémence.

N° 3. — 1er août. *Sur l'impériale de Belleville.* (Gillot.)

Gambetta embêté par Rochefort, *intransigeant* contre opportuniste.

N° 4. — 8 août. *Route de Cherbourg.* (Gillot.) J. Grévy, Gambetta et Léon Say.

Ce numéro du 8 août porte à tort 3 au lieu de 4; il est le dernier de cette série illustrée.

**Napoléon dernier,** Paris, librairie anticléricale.

Réédition des soixante-douze *Lanternes* de Rochefort en livraisons illustrées à dix centimes, trente-deux dessins de Gill, gravés sur bois par A. Beltrand, illustrations de Frid'Rick, P. Méjanel, A. Sapeck et H. Demare. Le lancement de cette publication a été fait avec une livraison-spécimen contenant trois dessins de Gill.

Quelques-uns des dessins de Gill ont été publiés dans la *République anticléricale* (1883), et onze ont servi à l'illustration des *Amours secrètes de Napoléon III,* par Pierre Vésinier, du même éditeur.

**Fête nationale. — Avenue Trudaine.** 14 juillet 1880. Imprimerie Jules Chéret. Planche litho couleurs.

Composition de G. Maincent, d'après l'Arc de triomphe, dessiné et peint par Gill. — Gambetta avec un portefeuille sous le bras, sur lequel est inscrit *Commission,* donne la main à un communard portant un sac sur lequel est écrit *Exportation.*

Une photographie en a été faite et publiée en format carte-album.

**La Mascarade** quotidienne, politique et illustrée, Paris, 11, place de la Bourse. G. Moris, rédacteur en chef, vingt-sept numéros du 5 novembre 1880 au 2 janvier 1881.

N° 1. — 5 novembre. — Cissey et la Kaulla.
N° 3. — 7 — Le dernier refuge.
N° 5. — 9 — ? — E. de Girardin.
N° 9. — 13 — Gloire aux Buttes Montmartre.
N° 15. — 19 — A propos de Charlotte Corday. (Rochefort et Gambetta.)
N° 16. — 20 — Vent d'automne! (Jules Ferry.)
N° 18. — 22 — L'embêtement du pompier.
N° 21. — 25 — Les lundis du *Figaro* (Emile Zola), ou le naturaliste empaillé par lui-même. Ce qui le fait loucher c'est l'âne qui rit. Caricature visant les articles que Zola publiait au *Figaro* en 1880-1881, et qu'il a depuis réunis en un volume sous le titre : « Une campagne. »

**Almanach anticlérical**. Troisième année, 1881, Paris, librairie anticléricale, in-18°.
Dessins de Gill : page 18, Le Nouveau chemin de la Croix (Napoléon dernier); page 45, l'abbé Fouillouse (Tous Tartufes); page 48, le R. P. Montclar, jésuite (*id.*); page 53, Mgr Esclangon, évêque (*ib.*).

**Gare les jambes,** par Pierre Quiroul. (*L. Poupart Davyl.*) Paris, Dentu, un volume in-18. Couverture dessinée par Gill.

1881. **La Vie moderne.** Paris, 13, rue Taitbout.
22 janvier. — Panorama Gill. Trois croquis d'André Gill.
29 octobre. — La Veuve.

**L'Esprit gaulois.** Paris, 15, Faubourg-Montmartre, petit in-folio.
N° 28. — 18 juillet. Le coup de balai.
N° 29. — 25 août. Mollirais-tu mon vieux biceps?
Page 2 : André Gill, sonnet de Jules Jouy, déjà paru dans *l'Hydropathe*.
N° 30. — 1er septembre. A travers les repaires.
N° 31. — 8 septembre. Encore un accident.
N° 32 — 15 septembre. Avor et Neubourg ou le double plat-cul.
Ce numéro annonce l'apparition de *l'Esclave ivre,* journal politique illustré à 5 centimes.
N° 33. — 22 septembre. L'Esclave ivre, vers de Jules Jouy. Ce dessin a été reproduit dans *l'Aurore* du 20 novembre 1897.
N° 34. — 29 septembre. A l'Assommoir Léon.

**Le Dessin de Gill.** Photogravure, procédé Gillot, in-folio.
N° 1. — *Alas! Poor Yorick*. Shakspeare, Hamlet, acte V. (Gambetta et Rochefort.) Cinqualbre, éditeur. Imprimerie Van Geleyn.
Il existe des exemplaires tirés sur papier de couleur.
N° 2. — *Le Fossoyeur*. (Henri Rochefort.)
L'Éditeur parisien, 15, Faubourg-Montmartre. Typographie L. Larguier.

**Nana,** par Émile Zola, Paris, Marpon et Flammarion. Illustrations de Gill et Bertall.
Trois dessins de Gill, dont celui de la première livraison qui servit en couverture. En voici une description que fait un correspondant de Victor Hugo, et que nous copions sur la lettre que nous possédons : « 24 février 1881. Il paraît que Zola ne décolère pas depuis quinze jours. Le bruit de votre fête a grandi au moment où ce pornographe bien connu lançait *Nana* en livraisons illustrées, avec un frontispice représentant *une personne callipyge autant qu'obscène, très occupée de montrer au public le bas de ses reins, tandis qu'elle-même regarde et montre dans une glace tous les détails de sa partie antérieure.* Zola prétendait que vous lui faites perdre vingt mille de vente. Je le souhaite sans trop l'espérer. »

Qui trompe-t-on? Est-ce le dessin de Gill ou la lettre trop complaisante de l'épistolier qu'il faut taxer d'obscénité?

André **GILL**



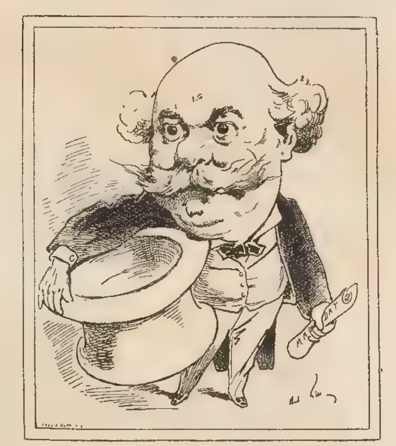
ALAS! POOR YORICK

*(Shakspeare, Hamlet Acte V)*

**Le Ventre de Paris,** par Émile Zola. Paris, Marpon et Flammarion. Neuf dessins de Gill.

**Le Charivari.**

16 août. Moi aussi j'la pose ma candidature... et d'vant les dames.
30 — Camescasse;
12 septembre. Tony Révillon;
23 — Camille Pelletan;
30 — Henry Maret;
14 octobre. Spuller;
25 — Ranc.



TONY RÉVILLON

**L'Esclave ivre,** 15, Faubourg-Montmartre, Paris. Quatre numéros in-8°, sans date, du 15 septembre au 6 octobre 1881. Le titre est agrémenté d'une tête d'ouvrier, type Coupeau brindezingue. Détail qui ne manque pas de sel, le gérant signait *Beaurepaire.*

L'apparition de cette petite feuille conçue sur le plan de *la Petite Lune,* mais destinée à combattre l'opportunisme dans la personne de son chef, fut annoncée en ces termes :

Demain, jeudi 15 septembre 1881,

Éternelle éphéméride
paraîtra chez tous les libraires

*L'ESCLAVE IVRE*

Hebdomadaire illustré à 5 centimes.

C'est l'œuvre du peuple français, le crépuscule de Léon! Le tigre d'Hyrcanie, le crocodile du Gange, tiendraient à honneur de recommander pareille œuvre. *A Gill.*

N° 1. — *Entre amis.* (Galliffet et Gambetta.)

— Qu'est-ce que je veux moi? Faire notre affaire.

— Bien sûr? Moi aussi.

— Comme il me comprend cet animal-là, et on ne veut pas que je le gobe!

N° 2. — *Consolation de Trompette.* (Gambetta et son cuisinier.)

— Fleurez-moi ça, mon président, n'en v'là encore un que Belleville n'aura pas.

N° 3. — *L'Élu de Charonne.* (Tony Révillon.)

Esclave du journal, du livre
Esclave aussi de son drapeau;
Mais s'il buvait dans son chapeau,
C'est lui qui serait esclave ivre.

N° 4. — *Son Excellence travaille.* (Général Farre.)

Cher général, fich'tre non! mais général cher.

Non de D...! oui!!

Imprimé en banlieue et sans bureau de vente au Croissant, *l'Esclave ivre* devait mourir d'inanition. L'échec de cette publication se manifeste à telle enseigne que les cinquième et sixième dessins de Gill gravés pour *l'Esclave ivre* passèrent dans *l'Esprit gaulois,* avant même que fût paru le quatrième.

Ainsi donc, en même temps que paraissait le deuxième numéro de *l'Esclave ivre, l'Esprit Gaulois,* n° 33 du 22 septembre, publiait le cinquième dessin intitulé « l'Esclave ivre » sans légende de Gill, mais habillé d'une poésie de Jules Jouy dont voici la première strophe :

Gill, toi qu'es un vrai copain
Un lapin,
Dans ton journal : l'Esclave ivre,
Donn' donc à c'mauvais soldat
D' Gambetta
Un' bonn' leçon d'savoir vivre.

*L'Esprit gaulois* avait adroitement déguisé cette publication anticipée en la faisant suivre d'une réclame :

*L'Esclave ivre,* dessin de Gill. Paraît tous les jeudis, 5 centimes le numéro.

Cela ne devait rien changer au résultat, prévu d'ailleurs, car le n° 34 du 29 septembre publiait le sixième dessin intitulé : *A l'Assommoir Léon.*

Il représente Gambetta en mastroquet offrant un verre à Populot qui le lui refuse sur ce ton :

— Toujours du même! Ah ben vous, mon gros, n'en faut plus! C'est ça qui m'rend malade.

Le 6 octobre, le dernier numéro de *l'Esclave ivre* était mis en vente, et quinze jours plus tard Paris apprenait la folie du malheureux artiste.

En 1897, *l'Aurore* littéraire, artistique et sociale, que dirigeait alors Ernest Vaughan, publia un dessin de Gill qu'accompagnaient les lignes suivantes rappelant la genèse de *l'Esclave ivre :*

« On trouvera à la troisième page un dessin inédit d'André Gill, l'un des derniers qu'ait exécutés le maître caricaturiste. Voici en quelles circonstances :

C'était en 1881, peu de temps après la fameuse réunion de la rue Sainte-Blaise, où Gambetta, violemment pris à parti traita ses interrupteurs d' « esclaves ivres » et les menaça d'aller les chercher « jusque dans leurs repaires. »

Gill fonda un petit journal satirique intitulé *l'Esclave ivre.* Le premier numéro montre Gambetta et Galliffet, bras dessus bras dessous; le deuxième donnait le portrait du célèbre Trompette, le cuisinier du dictateur; dans le troisième, il y eut une charge de Tony Révillon élu député de Charonne; dans le quatrième, une charge du général Farre, alors ministre de la guerre.

Pour le cinquième, sous ce titre : *la Fin de l'orgie,* André Gill avait dessiné un travailleur étendu mort au pied d'un mur, après avoir vidé — jusqu'à la lie — une bouteille sur laquelle se lisait ce mot : MISÈRE.

Mais Gill ressentait déjà les atteintes de l'affreuse maladie à laquelle il devait si

prématurément succomber. Le cinquième numéro de *l'Esclave ivre* ne parut pas. Il fut seulement tiré quelques épreuves du dessin qui lui était destiné. C'est une de ces épreuves que nous reproduisons aujourd'hui. »

On sait que cette page de profonde tristesse ne fut pas la dernière. Après un séjour de quelques mois à Charenton, l'artiste reprenait son crayon et, poursuivant la lutte de toute sa vie, donnait encore à *la Nouvelle Lune* une demi-douzaine de vigoureux dessins qui peuvent être considérés, ceux-ci, comme les tout derniers efforts du puissant caricaturiste, vaincu par la paralysie.




LA FIN DE L'ORGIE

**La Nouvelle Lune,** 167, rue Montmartre. Directeur : S. Heymann. (Deuxième année.)

N° 41. — 6 octobre. *La tante à Gambetta.*

Page 2 : Sonnet-Madrigal, paysage par André Gill.

N° 42. — 13 octobre. *Ministère d'automne.* Bien fait pour verser. (Jules Ferry.)

**L'Art de voler ses maîtres,** par Swift. Paris, Marpon, in-16. Couverture illustrée par Gill.

1882. **La Nouvelle Lune.** (Troisième année.)

N° 1. — 1er janvier. *Deux dessins d'André Gill* envoyés par lui de la maison de Santé de Saint-Maurice à *la Nouvelle Lune.*

Au-dessous, cette légende : « Voilà mon portrait depuis six semaines. Mes soi-disant amis sont venus me voir comme on va voir la girafe, mais nul n'a eu la pensée si simple de me faire sortir. Quant à... et... je leur ai écrit et télégraphié deux fois ; mais aucun de ces paladins n'a jugé à propos de s'émouvoir ; c'est pourquoi je les prie d'être assurés de mon incurable mépris et, à l'occasion, de mon plaisir à les souffleter de fond en comble... »

En deuxième page, article d'Émile Cohl : André Gill à Charenton.

Le 15 janvier, *la Nouvelle Lune* commença la publication d'une nouvelle : *Nicolas Reverdi,* que lui envoie Gill. Voir la suite et la fin dans les n[os] 3, 4, 5, 7 et 10.

C'est *la Thèse du D[r] Antonius Krautz* interrompue dans *la Lune rousse* reprise, remaniée et terminée.

N° 13. — 26 mars. *Actualité.*

N° 15. — 9 avril. *Les générosités de la R. F.*

N° 16. — 16 avril. *Hymen-vapeur.* (Sarah-Bernhardt.)

N° 17. — 23 avril. *Le Pot-Bouille à Zola.*

N° 18. — 30 avril. *Panthéon des Épateuses.* Louise Michel.

N° 19. — 7 mai. *Marine.* (Ce cliché a été réimprimé dans le n° 43 de 1886, échoppé de la tête de Gambetta et de la signature de Gill; — en 1887 il en fut de même pour Sarah Bernhardt, retour d'Amérique, à toute vapeur sans Damala... bien entendu.)

**Le Chat noir.** Paris. 84 boulevard Rochechouart. Directeur : Rodolphe Salis, in-folio.

N° 8. — 4 mars. Faits divers, nouvelle de J. de Marthold dédiée à André Gill.

N° 10. — 18 mars. La statue d'Erwin. Sonnet d'André Gill.

N° — — Le printemps, ça pousse! Dessin de Gill.

N° 12. — 1[er] avril. Le chat. Poésie de Gill.

N° 13. — 8 avril. Testament. Poésie de Gill.

N° 18. — 13 mai. Victor Noir. Souvenirs historiques d'André Gill.

N° 29. — 29 juillet. Paillasson. Poésie de Gill.

**La Vie de la Bourse.** Journal satirique financier. N° du 25 mars. — Polydore capital, dessiné par Gill le 22 mars 1882.

1883. — **Panurge.** Paris, 16, rue d'Aumale. Rédacteur en chef : Félicien Champsaur, vingt-neuf numéros in-folio.

N° 17. — 21 janvier. Croquis inédit d'André Gill : Meilhac et Halévy dont la charge n'avait pas encore été publiée; ces auteurs tiennent la même plume, ils sont appuyés sur le toit d'un théâtre.

Ce croquis a reparu dans *le Boulevardier,* n° 2 du 23 septembre 1883, à côté d'un portrait de Sarah Bernardt sous le titre : « Froufrou et ses auteurs ».

**Vingt années de Paris,** par André Gill. Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-12. Préface d'Alphonse Daudet. Portrait de Gill par Desmoulins d'après la photographie de Pirou, et cinq reproductions hors texte.

Page 8. — Le melon, *Éclipse,* n° 29 bis.

Page 32. — Jules Vallès, *La Lune,* n° 71.

Page 72. — Henri Rochefort, *Éclipse,* n° 20.

Page 168. — G. Courbet, *La Lune,* n° 66.

Page 222. — A. Thiers, *La Lune,* n° 54.

Lorsque la folie eut saisi le malheureux Gill, ses amis, pour lui créer quelques ressources, eurent la pensée de réunir en un volume les articles que le joyeux et génial caricaturiste avait semés au courant de sa plume, dans bon nombre de journaux.

André GILL



Le Printemps

Ça pousse!

En voici les origines :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Histoire d'un Melon, | *Le Voltaire illustré,* | | 11 janvier 1880. |
| Le Musée du Luxembourg, | — | — | 25 janvier. |
| Jules Vallès, | — | — | 15 février. |
| Feu le bœuf gras, | — | — | 8 février. |
| Actes en vers, | — | — | 18 janvier. |
| Pauvres censeurs, | — | — | 4 janvier. |
| L'Inflexible Piétri, | — | — | 28 février. |
| Sermon de Carême, | — | — | 7 mars. |
| Clément Thomas, | — | — | 14 mars. |
| Le Modèle, | *La Lune rousse,* | | 27 juillet 1879. |
| A l'École des Beaux-Arts, | *Le Voltaire illustré,* | | 21 mars 1880. |
| Le Tableau de Marcel, | — | — | 28 mars 1880. |
| Le Vol, | — | — | 1er février 1880. |
| Portraits après décès, | *Le Peuple,* | | 13 février 1869. |
| Eugène Vermesch, | *Beaumarchais,* | | 23 février 1881. |
| L'Ouvrier boulanger, | *La Vie populaire,* | | 4 avril 1880. |



E. COQUELIN

Gravé par A. Descaves. *D'après Gill.*

**Le Charivari.**

2 octobre. — Grévin.

16 octobre. — A Delpit.

10 novembre. — Gustave Rivet.

**L'Obélixe.** Monologue de Maurice Boniface, dit par Coquelin cadet, de la Comédie-Française, chez H. Kistemaeckers, Bruxelles.

Plaquette in-18 avec portrait de Coquelin en taille-douce par A. Descaves, d'après le dessin original de A. Gill. (Collection J. Klein.)

**La Nouvelle Lune** (quatrième année).

N° 9. — 4 mars. Nouveaux croquis d'André Gill;

Page 2 : Nos croquis, note de la Rédaction.

N° 38. — 15 décembre. En attendant, par André Gill;

Page 2 : Annonce de l'exposition d'œuvres d'André Gill; en feuilleton : André Gill et son œuvre, par Émile Cohl.

1884. — **Le Monde illustré.** Paris, 13, quai Voltaire.

Directeur : Paul Dalloz.

N° 1397. — 5 janvier. Nos contemporains; page 6, notice; page 13, dessins : Victor Hugo; A. Daudet; G. Ohnet; A. Delpit.

**Le Chat noir.**

N° 128. — 21 juin. La Salle des morts, d'après une lithographie de Gill communiquée par Ph. Cattelain.

N° 129. — 28 juin. Buttes Montmartre, 18 mars 1871, d'après une lithographie de Gill.

**Eugène Grü**[1], par André Gill. Photographie carte-album, cliché E. Baron, 82 rue de Rambuteau, d'après l'aquarelle de Gill ainsi dédiée : « A toi Eugène, avant que tu ne racontes ma mort. » Reproduction en lithographie par Ch. Clérice, imp. Joly.

Nous trouvons dans le troisième Album du *Bon bock*, année 1884, ce dessin à la plume, non signé et accompagné des vers suivants :

Chronologie
Pâtisserie
Font de ma vie
Le seul bonheur;

J'obtiens sans peine
La panse pleine
Et la migraine
Par ce labeur.

*(Musique d'Hervé.)*

1885. — **Le Chat noir.**

N° 165. — 7 mars. Félicien Champsaur, par André Gill.

Reproduction en simili-gravure d'une peinture. Rien à dire de cette charge; cependant une petite étiquette dans le coin à gauche, portant le n° 37, rappelle que le tableau figura à l'exposition des œuvres de Gill, galerie Vivienne, et qu'il fut inscrit dans le catalogue sous un nom dont l'orthographe et la prononciation n'appartiennent à aucune langue. C'était une leçon. Qu'il soit pardonné au jeune auteur de *Dinah Samuel*.

Ce journal a publié un album qui contenait dans sa deuxième livraison « le Rôtisseur » par Gill, d'après un lavis, phototypie G. Poirel.

**Écho de Paris,** 6 mai 1885. Le Boulevard d'enfer, dernier article écrit par Gill à Charenton. Communiqué par Émile Cohl.

**Le Monde illustré.**

N° 1467. — 9 mai. Le duc d'Aumale; Henri Rochefort; Émile Zola; A. Grévin, dessins.

Page 324. André Gill, portrait gravé par G. Vuillier. — Article nécrologique, signé H. M.

**Le Courrier français.** Paris, 14, rue Séguier. Directeur : Jules Roques.

Deuxième année. N° 41. — 11 octobre 1885. Le roi Coup-de-sabot allant à la chasse aux corbeaux. C'est l'esquisse de la composition parue dans le n° 21 de *la Parodie*, avec la collaboration de A. Lemot.

Troisième année. N° 4. — 24 janvier 1886. Quelques dessins inédits d'André Gill pendant son séjour à Charenton, communiqués par Émile Cohl : deux croquis militaires : A. Scholl; E. Zola; Labiche; G. Rivet; E. Gonzalès; F. Sarcey; Maîtres mollets; Gill par lui-même; Un fou; Gill par E. Cohl; Lettre d'Émile Cohl à Jules Roques.

N° 6. — 7 février. H. Litolff.

**Vingt portraits contemporains,** par André Gill. Paris, M. Magnier et C^ie^, éditeurs, 53 *bis*, quai des Grands-Augustins.

Album in-4° raisin de vingt planches avec préface de Jean Richepin. Reproduction de vingt tableaux originaux inédits en héliogravure, impression en noir et en bistre sur papier de Hollande; en couleurs, tirés à la poupée sur papier du Japon :

1. Pâtissier et homme de lettres, publia « Les morts violentes ».

Victor Hugo; Thiers; Jules Grévy; Littré; Gambetta; Louis Blanc; Garibaldi; Mac-Mahon; duc d'Aumale; Bismark; Léopold II, roi des Belges; czar Alexandre II; A. Naquet; P. de Cassagnac; A. Dumas fils; Émile Zola; Coquelin aîné; Sarah Bernardt; Daubray; Gil-Naza.

La table des portraits reproduit la charge de Gill par H. Meyer.

1887. — **André Gill, sa vie, bibliographie de ses œuvres,** par Armand Lods et Véga.

Paris, Léon Vanier, 19 quai Saint-Michel, in-12 avec portraits par Émile Cohl et caricatures inédites d'André Gill. Deux dessins inédits de Gill : Diafoirus, page 72; Revanche, page 88.

**Le Courrier français.**

Quatrième année. — N° 26. — 26 juin. Hommage à Minerve, charge du Dr Christian.

1891. — **Les Annales politiques et littéraires,** 5, rue Coq-Héron, in-4°.

Supplément illustré au n° 430 du 20 septembre. M. Jules Grévy devant son billard. Charge inédite de *la Lune rousse*.

**La Levrette en paletot,** par A. de Chatillon. L. Vanier, éditeur des modernes, 19, quai Saint-Michel. Plaquette in-18. Couverture de Gill. (Dessin paru dans *la Lune rousse*, n° 43.)

1894. — **Petites curiosités bibliographiques. La Lune.**

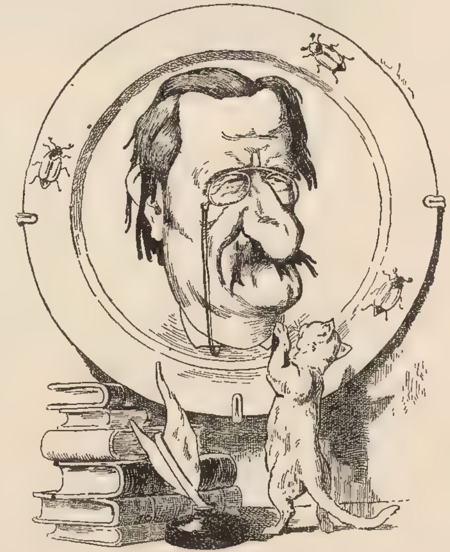
Histoire, descriptions et particularités par le bibliopole Vanier, avec deux dessins d'André Gill : Le flambeau du réalisme, Albert Glatigny. Brochure in-8°, trente-huit pages, prix : un franc.

**La Galerie comique du XIXe siècle.** Paris, Librairie illustrée, 7, rue de Croissant, port-folio en fascicules.

N° 10. — Quatre dessins de Gill : Monsieur Thiers, paru dans *la Lune rousse;* l'avocat Lachaud, paru dans *la Lune rousse;* Jules Favre, inédit; E. Littré, inédit.

En cette année 1894, Léon Vanier, l'éditeur des *Hommes d'aujourd'hui,* qui avait acheté tous les clichés de *la Lune rousse*, se proposait de publier un dernier album des dessins inédits refusés par la censure. Cet album allait paraître avec une préface d'Armand Lods, quand, brusquement, la mort frappa à la porte de la librairie du quai Saint-Michel. Notre éminent confrère, Armand Lods a bien voulu reconstituer pour nous la liste de cette très curieuse série :

Jules Favre, E. Littré, parus depuis dans *la Galerie comique du* XIXe *siècle;* Champfleury; Jules Ferry; Un chien dégobillant, dessin pour



CHAMPFLEURY *Dessin inédit.*

*la Petite Lune;* Six portraits de candidats, pour *le Bulletin de vote;* Le Vote (n° 73 du *Bulletin de vote,* SAISI); Gambetta au lit de mort de Thiers, 16 septembre 1877; Incognito, 14 octobre 1877; Ouvrier tenant un drapeau sur lequel on lit : *Suffrage universel;* Légitimiste tenant un drapeau blanc fleurdelisé; Le président Grant, 2 décembre 1877; Le président Grévy au billard, paru dans les *Annales politiques et littéraires*, 1891 ; Où est le général ? 27 janvier 1878; Croquis de carême, 17 mars 1878; Jésuite coiffant un élève de l'école Saint-Cyr, 24 mars 1878; Le maréchal de Mac-Mahon saluant la statue de la République, 30 juin 1878; Jésuite au milieu d'une ronde d'enfants, 7 juillet 1878, *saisi;* L'Arc de triomphe de l'Étoile, 2 février 1879; La rue des Postes ou dernière incarnation de Rocambole (*Affaires de G.*); Musique pastorale, 11 mai 1879; Bazaine fumant un gros cigare ; La Partie de billard, (*Contes et récits d'Alphonse Daudet*); Paul de Cassagnac; Vélocipède IV (*le Trombinoscope*).




ARMAND LODS

Enfin, nous aurions voulu ajouter à notre liste un livre sur Gill, qui devait voir le jour en 1914. La guerre en a retardé la publication en faisant de son auteur un brillant officier. Nous attendons cet ouvrage avec d'autant plus d'impatience qu'il est signé par un poète délicat, J. Valmy-Baisse, notre excellent confrère, qui fut l'un des fondateurs du *Salon des humoristes*.

« Nous avons eu entre les mains tous les ouvrages, tous les journaux et toutes les pièces que nous décrivons, disait Armand Lods en terminant son minutieux catalogue, à l'exception seulement de *l'Histoire du sire de Framboisy,* illustrée par Gill et André Cheviron et du *Traité du duel* par Robaglia, ces deux volumes ne se trouvant dans aucune des bibliothèques de Paris. N'ayant pas été plus favorisé dans nos recherches que notre honorable devancier, ses regrets sont également les nôtres.

A ces deux ouvrages introuvables, devons-nous en ajouter un troisième? Un de nos amis, grand collectionneur devant l'Éternel, nous a dit, il y a fort longtemps déjà, avoir vu, de ses yeux vu, un petit livre — cartonné dans le type de la Bibliothèque rose, — intitulé *Tante Rosalie* et illustré par Gill. (??)

## TABLEAUX — ÉBAUCHES — ESQUISSES DESSINS

20[1]. **Amour aux oiseaux.** Tableau refusé au Salon de 1873.

« Je trouve des noms célèbres parmi les refusés : A. de Bar, André Gill, Théodore Delamarre, etc., etc. » J. Claretie.

« Selon nous, et pour une foule de raisons, Gill n'était pas refusable. En attendant que nos lecteurs puissent en juger par eux-mêmes, nous leur offrons la reproduction du *Chef d'orchestre*.

Ce titre est de nous, mais le sujet l'autorise. Un enfant nu, assis dans les herbes, regarde une bande d'oiseaux qui sont venus se pencher sur une branche fleurie. Les oiseaux s'accordent assez bien avec les enfants; j'ai vu d'effrontés pierrots voler des miettes de brioche jusque sous le nez des babys épouvantés; j'en ai vu d'autres, moins pervers, causer avec des marmots et faire assaut de gazouillements argentins.

Les oiseaux de Gill sont bienveillants et s'accordent à chanter une symphonie à l'enfant, qui reconnaît leur politesse en conduisant gravement l'orchestre.

Ce n'est certainement pas de la grande peinture, mais il y a là-dedans une idée délicate et une exécution réussie. Il n'y a pas de mal à ce que les peintres pensent un peu et à ce que leurs tableaux disent quelque chose. » Georges Richard.

Gravé à l'eau forte par Frédéric Régamey. *Paris à l'eau forte*. Huitième livraison du 18 mai, page 124. Appartient à M. Reignard[2].

10. **Amour aux oiseaux.** Étude, appartient à M. Coquelin cadet.

**La Chanson du Fou** (71), en collaboration avec Baduel. Salon de 1875.

Voir *l'Éclipse*, n° 341, la caricature par Hadol.

4. **Un Joyeux compagnon** (915). Salon de 1875.

« *Le Joyeux compagnon*, d'André Gill, est une bonne peinture et un portrait extrêmement vivant. » Castagnary. Appartient à M. Daubray.

**Un joyeux compagnon.** Celui-ci est le portrait de Coquet, un vieux restaurateur de la place Blanche « Noces et Festins », le front couronné des roses de l'hyménée.

Appartient actuellement à M. Semaille.

**Crispin.** Salon de 1876.

M. Truffier, de la Comédie-Française, dont c'était le portrait, souleva un incident à la

1. Les numéros placés en regard du titre sont ceux du catalogue de l'exposition de ses œuvres en 1883, galerie Vivienne.

2. Il est entendu que depuis que ces œuvres ont été cataloguées, elles ont pu changer de propriétaire, après vente ou décès.

vente de cette toile dont il avait payé le cadre ; son opposition étant parvenue trop tard, le commissaire-priseur passa outre. Elle fut adjugée à M. Porte, directeur des courses d'Enghien.

**Souvenir d'un grand comédien** (Lesueur). Salon de 1877.

« Nous avons perdu, en 1876, Lesueur, un des premiers comiques de ce temps. Les acteurs de race se font trop rares aujourd'hui pour qu'on accepte, avec indifférence, la disparition de l'un d'eux. » A. Racot.

6. **L'Homme à la pipe** (931). Salon de 1877.

> Ce bonhomme, dans son maintien,
> Représente un excellent type ;
> Il m'a l'air de ne croire à rien,
> Excepté pourtant à sa pipe. (R. F. *Le Carillon.*)

Appartient à M. Daubray.

3. **L'Ami Daubray.** Salon de 1878. Reproduit dans *l'Art.* Rouam, éditeur ; gravure de Smeton-Tilly.

« Rien n'a manqué à la « gloire » de Daubray. Avec tous les succès, il a obtenu celui d'être choisi pour modèle par André Gill, ce dessinateur merveilleux des célébrités contemporaines.

Une des meilleures œuvres du caricaturiste, savant et caustique, est certainement le portrait de Daubray.

Le joyeux comique y vit tout entier, avec sa tête épanouie et rutilante dans la blancheur de son large col, comme une pivoine empourprée dans le papier de la bouquetière.

Plus heureux que la plupart des comédiens, Daubray ne mourra donc pas tout entier. Il se survivra dans son image signée André Gill. » Albert Clennes.

(*Paris-Artiste,* n° 17 de 1884.) Appartient à M. Daubray.

**Catherine.** Salon de 1878. Portrait d'une amie :

*Dire que j'aime cette gueuse.*

11. **Mademoiselle Bullier** (1366). Salon de 1879. Appartient à M. Bullier, propriétaire-fondateur du fameux bal.

**Un petit homme** (1367). Salon de 1879. (Acquis par l'État.)

**L'Homme ivre** (H. 2m25, L. 2m05). Salon de 1880. (Acquis par l'État, actuellement au musée de Boulogne-sur-Mer.)

« L'homme ivre, c'est Coupeau rentrant de l'Assommoir et venant s'affaler sur le carreau de sa mansarde. Sa femme, Gervaise ou une autre, avec ses deux mioches, l'un dans ses bras, l'autre agrippé à la muraille, entre le lit et la porte. C'est audacieusement composé et habilement peint ; le maître caricaturiste a nettoyé un peu la chambre, et son homme ivre s'est pochardé très proprement ; sa femme a du soin et les enfants ne sont pas mal mouchés.

Le tableau du brave Gill nous a bien plutôt l'air d'une scène de théâtre qu'une scène de la vie réelle.

C'est Gil-Naza qui a posé pour Gill (André), et la mansarde n'est qu'une toile de fond de l'Ambigu. » Maurice du Seigneur.

C'est là une de ces œuvres qu'il est permis de défendre et d'admirer en peinture comme en littérature, répondit le bon sens populaire qui ne se paie pas de mots.

« Tout le monde connaît, à Paris, André Gill, le spirituel caricaturiste. Est-ce caricaturiste qu'il faut dire? André Gill est à la fois peintre, dessinateur, moraliste, poète, orateur; il est tout ce qu'il veut être, apportant, dans tout ce qu'il fait, une fougue, une intelligence, une bonne humeur qui font de lui une des physionomies les plus sympathiques, dans ce petit coin de ciel rempli d'étoiles qui domine le boulevard de la capitale.

La vigoureuse chevelure dont il est muni, et qui a contribué à rendre sa tête populaire, fut longtemps son unique fortune...

André Gill, comme peintre, poursuit une noble idée. « Si la vie m'en donne le temps, nous écrivait-il récemment, je tâcherai d'exprimer le peuple, ses joies et ses douleurs, sa vaillance et ses chutes, d'intéresser les heureux au grand drame du travail, de restituer aux humbles leur poésie poignante. »

Le tableau de cette année sera un des épisodes de ce drame... (*L'Art Contemporain.*)

Reproduction : *Journal illustré* du 9 mai 1880, gravure de Méaulle.

Reproduction : *Phototypie de l'art contemporain,* livraison 61.

Reproduction : *Catalogue illustré du Salon,* 1880, croquis de l'artiste.

5. **Le Capitaine.** Salon de 1880. Appartient à M. Daubray.

**Le Nouveau-né.** Salon de 1881.

— C'est un intérieur d'ouvriers. — Grave et pâle,
La jeune mère est là, couchée en son lit blanc.
L'homme, un vrai travailleur aux bras nus, au front mâle,
Entre et s'assied près d'elle, ému, joyeux, tremblant;
Bien délicatement, comme on cueille une rose,
Entre ses doigts calleux il prend le nouveau-né,
L'admire, lui sourit et lui parle sans cause,
Ponctuant chaque mot par un baiser donné.

« Un fils! un héritier! Ça vous donne courage!
« Ah! monsieur le poupon, comme on va vous choyer!
« Comme on aura, pour vous, plus d'entrain à l'ouvrage!
« Comme on vous bercera, le soir, près du foyer!
« Est-il assez gentil! Tiens, femme, il te ressemble!... »
« — Tais-toi! — dit la maman — ne vois-tu pas qu'il dort? »
Puis, sur un ton grondeur et câlin tout ensemble :
« Tu vas le réveiller en l'embrassant si fort! »

A ces mots, l'ouvrier, dont l'âme se dilate,
Par égard pour l'enfant, devient silencieux;
Mais sa joie est alors si grande qu'elle éclate
En larmes de bonheur au bord de ses grands yeux :

Et ce rude artisan, couvrant d'un regard tendre
Sa bien chère malade aux traits pleins de langueur,
Trouve ainsi le moyen de lui faire comprendre
Le poème d'amour qui chante dans son cœur!

Adrien Dézamy.

Ce poème sert de légende, dans le *Monde illustré,* à la reproduction du tableau gravé par J. Ausseau.

La même gravure a été publiée en hors-texte par les *Annales politiques et littéraires.*

Reproduction, en phototypie, par *l'Art contemporain,* livraison 61.

*Le Petit Moniteur* en fit une petite réduction (6 × 9), pour servir à sa publicité.

Le tableau qui faisait partie de la *Vente André Gill* fut acheté par un Anglais, M. Georges P...

**Portrait de Jules Vallès.** Salon de 1881.

« Dans un salon qui me parut somptueux (je n'avais pas jusqu'alors beaucoup vécu dans le monde), une dame qui me sembla imposante était assise. » Sac a tout.

Ce Salon n'est pas celui des Champs-Élysées, c'est le Salon de Séverine, où le portrait de Jules Vallès occupe la place d'honneur, ainsi qu'on peut le voir dans l'illustration du texte précité, extrait des *Mémoires d'un petit chien,* rédigés par cette femme d'élite.

Ce portrait a figuré en 1893 à l'exposition des Écrivains et des Journalistes de la Presse française.

1. **Le Fou** (H. 2m70, L. 1m60). Salon de 1882.

Cette toile produit un grand effet : le fou, dans son cabanon éclairé par un rayon de soleil, les yeux hagards, les cheveux hérissés, se tord furieusement dans la camisole de force.

« Voici un triste sujet : *le Fou,* par André Gill. Tout Paris s'est intéressé à la catastrophe de l'infortuné caricaturiste; il avait la réputation, il avait encore la jeunesse ou, du moins, la seconde jeunesse; tout à coup, on apprend que sa raison s'est envolée comme un de ces oiseaux de passage qui s'enfuient à l'approche de l'hiver.

Pauvre Gill... son tableau du *Fou* qui était primitivement, croyons-nous, le portrait de M. Gil-Naza dans la dernière scène de *l'Assommoir,* — a fléchi les rigueurs de la critique et apitoyé les âmes sensibles.

L'aliénation mentale gagne notre génération pendant que le phylloxéra envahit nos vignes.

Gare au jus de la treille! Gare à nous aussi! » Daniel Bernard. (L'Exposition des Beaux-Arts. Salon de 1882. Baschet, éditeur.)

Reproduit dans *la République illustrée,* gravure de E.-A. Tilly.

Reproduit dans le *Catalogue illustré du Salon,* croquis de l'artiste.

Reproduit en caricature dans le *Comic-Salon,* par H. de Sta. Notes critiques de Timoléon avec cette légende : « Coupeau pris de violentes coliques pour avoir bu l'eau de sa cruche. »

Appartient à M. E. Porte auquel il fut adjugé pour six cents francs.



Dans *l'Éclair* du 1er janvier 1910, nous pouvions lire l'entrefilet suivant, en échos de première page :

« Depuis quelques jours, on voit se balancer, sans cadre, à l'éventaire en plein vent d'un bric-à-brac, aux environs de la Bourse, une toile impressionnante. Elle représente un alcoolique aux yeux fous, vêtu de toile grossière, les bras enfermés dans une camisole de force. Cette toile rappelle deux tristes drames parisiens.

Le fou qui est ainsi représenté a existé; il a été célèbre à son heure : c'est Gil-Naza, le créateur du Coupeau de *l'Assommoir,* qui alla mourir, à Charenton, du *delirium tremens,* qu'il simulait si bien à la scène[1].

L'artiste qui a peint cette image, dans l'asile même où, fou à son tour, il reviendrait mourir, fut plus célèbre encore : c'est André Gill.

Comment a échoué là, dans cet éventaire, sur ce trottoir, ce fameux tableau, devant lequel passe, indifférente, la foule qui ne soupçonne guère qu'il rappelle, en ce moment, deux tragiques destinées?... »

Or, avant que parût cette note, nous savions que le marchand en demandait 250 francs. Ni plus, ni moins.

Lorsque, le surlendemain, nous repassâmes dans le quartier pour y revoir cette toile, elle n'y était déjà plus.

Le commis, que nous connaissions, nous confia qu'elle avait été vendue *mille francs.*

Heureux effet d'une adroite publicité, dira-t-on? Oui et non. L'échotier n'avait rédigé son « papier » qu'en protestation de voir cette œuvre échouée sur un trottoir. Le marchand, nous le savons, profita seul de l'aubaine.

**Le Requiem du rossignol.** (Refusé au Salon.)

« Étude de fillette nue, l'une des meilleures choses de la vente. » Paul Eudel.

**47. L'Amour chef d'orchestre.**

Gravé à l'eau forte (1882), par Ph. Cattelain, superbe pièce.

Photographie Ad. Braun et Cie, n° 1346, format carte-album.

Appartient à M. Reignard.

**13. L'Amour chef d'orchestre** (Esquisse). Voir la reproduction dans la « Galerie contemporaine ». Appartient à M. Philippe Gille.

**2. Le Nain dans les roses ou Un Joueur de mandoline.**

Lire, sur ce sujet : *Le Nain, Souvenir du Pavé latin,* page 217, de *Vingt années de Paris.* Appartient à M. Zidler.

1. Que Gil-Naza ait servi de modèle à Gill pour ce tableau, il n'y a aucun doute; mais dire que lui-même succomba dans cet asile à une crise de *delirium tremens*, est une erreur.

La vérité est que le grand comédien qui montra, avec un réalisme si terrifiant, l'ouvrier victime de l'alcool, est décédé à l'âge de 74 ans, à Versaignes (Haute-Marne), en septembre 1899, exactement vingt ans après avoir créé le rôle de Coupeau.

44. **Le Batailleur** ou **La Rixe** (H. 2m05, L. 1m70).
Un solide forgeron, énergique et résolu, retrousse ses manches pour se battre; sa femme, un enfant dans les bras, se cramponne à lui avec terreur et veut le retenir; œuvre puissante, vraie, inachevée. Un coin de la toile est resté en blanc, et le pantalon n'est indiqué que par une tache. Appartient à M. Groult.

**Victor Hugo** couronné de lauriers par la République et par ses enfants. Tableau peint à l'occasion de la fête du grand poète (1881).

**Le Christ portant sa croix.** Grande page inachevée.

**Le Christ portant sa croix** (Étude). (Vente André Gill.)

**Le Retour des ouvriers le dimanche** (**Les Lilas**).
L'enfant, huché sur les épaules de son père, agite gaiement des branches de lilas. La mère suit le groupe avec le panier de provisions. Scène pittoresque pleine d'une saveur toute naturaliste.

16. **Les Lilas** (Ébauche). Appartient à M. Leblois.

28. **Lilas** (Projet). Collection de l'auteur.

53. **Amour au Cygne.** Appartient à M. Bullier.

27. **Amour au Cygne** (Esquisse).
Étude d'enfant assez bonne, toile bien préparée, très décorative, mais inachevée. Le cygne est indiqué seulement; l'enfant est bien modelé. Appartient à M. de Combelle.

**Étude de femme nue.**
Étendue sur le ventre au bord de la mer. (Vente André Gill.)

**Étude de femme** sur un rocher. (Vente André Gill.)

**Étude de femme** soutenant ses seins et les regardant avec complaisance.

**Femme nue** aux carnations roses, couchée sur le ventre, ayant près de la tête une croix et un crâne, et rappelant la « Madeleine » du Corrège.

**Portrait de femme,** l'une des dernières amies de l'artiste, peinture excellente : tête aux cheveux fauves achevée, mais buste indiqué seulement.

7. **Une Tête de femme.** Un portrait? Appartient à M. Daubray.

48. **Tête de négresse.** Appartient à M. Paul Jouy.

**Tête de femme** (Étude).

54. **Tête d'Espagnole.** Appartient à M. Tanzi.

19. **Étude de nu, femme en pied vue de dos.** Appartient à M. Émile Cohl.

**Portrait de petite fille** (Peinture). Appartient à M. Émile Cohl.

46. **Portrait de femme.** Appartient à M. Foinard.

12. **Portrait.** Appartient à M. Zidler.

14. **Portrait** (Ébauche). Appartient à M. Eudel.

15. **Portrait de femme** (Monaco 1882). Appartient à M. Jean Dolent.

23. **Portrait de M^lle^ Léo Taxil.** Appartient à M^me^ Léo Taxil.

40. **Portrait de M^me^ Ancement.** Appartient à M^me^ Ancement.

45. **Portrait de M^lle^ Mary Suzanne.** Appartient à M^me^ Ancement.

8. **Portrait-charge de Gustave Rivet.** Appartient à M. Rivet.

35. **Portrait-charge de Coquelin cadet** (Peinture à l'huile). Appartient à M. Coquelin. (N° 451. Exposition des maîtres de la Caricature. École des Beaux-Arts, 1888.)

36. **Charge** (Fusain). Appartient à M. Coquelin cadet.

9. **Portrait-charge de Daubray.** Appartient à M. Schlosser.

32. **Charge de Truffier.** Appartient à M. Truffier.

39. **Charge de Lapierre.** Appartient à M^me^ Ancement.

34. **Portrait-charge d'Eugène Gru.** Appartient à M. Gru.

37. **Portrait-charge de M. F.-C.** (Peinture à l'huile). Appartient à M. F. Champsaur. (N° 447. Exposition des Maîtres de la Caricature. École des Beaux-Arts. 1888.)

33. **Gambetta** (Ébauche). Appartient à M. E. Porte.

43. **Charge de Gambetta.** Appartient à M^me^ Taxil.

21. **Amour peignant les papillons.** Appartient à M. Regniard.

25. **A la vie! A la mort!** Appartient à M. Daubray.

26. **Le Chat botté.** Appartient à M. Daubray.

38. **Pierrot aux cerises** (Ébauche). Appartient à M. Molin.

24. **La Distribution des drapeaux** (Projet). Appartient à M. Vuilié.

42. **La Commune.** Appartient à M. Daubray.

55. **Le Suicidé.** Appartient à M. Lhotte.

**Les Adieux du matelot.**

**Le Départ du marin** (Œuvre non terminée).
Sur un quai, un matelot quitte sa fiancée qui pleure.

**Sur la jetée.** Portrait en pied d'une amie (Honfleur, 1880). Appartient à M. A. Lods.

18. **A Honfleur**. Appartient à M. Daubray.

17. **Une Marée basse** (Plage à Honfleur). Appartient à M. Daubray.

22. **Plage**. Appartient à M. Alphonse Daudet.

49. **Plage**. Appartient à M. Paul Jouy.

**Enseigne de la ferme de Saint-Siméon à Honfleur** (1880).
Au-dessous, en légende : A la bonne matelote, à la délicieuse friture.

30. **Au Lapin agile** (Enseigne). Panneau de 1 m. 48 × 1 m. 10. Appartient actuellement à M. Ad. Tabarant.

31. **La Femme au bock** (Panneau). Appartient à M. Morreux.

**L'Agriculture**. Vaste toile où une robuste femme, une vigoureuse Cérès, nourrit ses enfants. Toile inachevée.

**La Pétroleuse**. Aquarelle inachevée, hideuse comme la Buveuse d'absinthe de Rops.

**Gambetta à la revue du 14 Juillet,** saluant les troupes qui défilent.

**Gambetta,** orné d'une queue de diable, cherche vainement à la couper.

**Gambetta,** couché dans le même lit que Naquet, veut tirer la couverture à lui; Naquet résiste.

**Charge de Sarah Bernhardt** se détachant sur un fond jaune et semblable à un parapluie fermé.

50. **Portrait-charge de Bullier** (Peinture à l'huile). Appartient à M. Bullier.
N° 450. (Exposition des maîtres de la Caricature, École des Beaux-Arts, 1888).

51. **Portrait-charge de Victor Hugo** (Peinture à l'huile). Appartient à M. Bullier.
N° 449. — (Exposition des maîtres de la Caricature, École des Beaux-Arts, 1888).

52. **Portrait-charge de Thiers** (Peinture à l'huile). Appartient à M. Bullier.
N° 448. — (Exposition des maîtres de la Caricature, École des Beaux-Arts, 1888).



AND. GILL *pinxit.* *Cliché Paul Lemare.*

*A l'écrivain d'art Adolphe Tabarant, l'historiographe de Manet, Pissaro, Maurice Utrillo, etc...*

En illustration du *Lapin Agile,* notre ami Maglin qui, comme nous, avait perdu de vue l'enseigne disparue depuis tant d'années, s'était fié à sa mémoire pour nous donner une composition dont nous pouvions alors nous contenter. Mais aujourd'hui que nous avons eu la bonne fortune de découvrir la retraite de cette peinture admirable d'humour nous nous faisons un devoir d'en offrir une reproduction des plus fidèles.

**Vingt portraits-charges d'hommes du jour.**

Ces peintures ont été reproduites en héliogravures et composent l'album édité par Magnier[1].

Au moment de la vente André Gill, M. Lepelletier avait été autorisé à garder ces tableaux, en qualité de gage, ce financier ayant signé avec Gill un traité par lequel il donnait à l'artiste une somme mensuelle de 600 francs pour quatre tableaux à livrer chaque mois. Au cinquantième tableau, une vente devait intervenir, dans laquelle l'artiste et son commanditaire devaient partager les bénéfices.

56. **Le Panorama** (Projet formant quatre tableaux).

« Voici l'œuvre de Gill sur laquelle il fondait ses plus grandes espérances : l'esquisse du Panorama qu'il voulait établir place du Carrousel.

L'idée en est originale : toutes les célébrités parisiennes se rencontrent sur la place de la Concorde.

L'omnibus du Panthéon emporte sur l'impériale Victor Hugo, Leconte de Lisle, Banville, tandis que Coppée court en faisant des signes au conducteur.

Sarah Bernhardt descend de voiture, non loin d'un groupe où Jeanne Samary, pour montrer ses dents blanches, rit au nez de Coquelin.

Daubray promène son obésité naissante, et Dailly, en dandy, brandit son pain de l'*Assommoir*.

Gambetta triomphant sort du Palais-Bourbon presque couché dans sa voiture.

Baudry d'Asson, en casaque violette et coiffé d'une toque de jockey, caracole sa jument *Poire-tapée*.

Un convoi de députés et de journalistes s'en va modestement à pied : Jules Ferry, Ranc, Spuller, Cassagnac, Rochefort, Clemenceau et Wilson, revêtu d'un superbe paletot noisette. A pied aussi Naquet, qui sourit malicieusement en voyant passer une noce bourgeoise, et Laisant, qui cause galamment avec des dames.

Albert Wolff et Aurélien Scholl devisent ensemble; ils font des mots sans doute.

De graves personnages discutent; ils sortent tous d'une séance de l'Institut : Cabanel, Gounod, Massé, Charles Garnier.

M. Hérold salue M^me^ Adam qui s'éloigne en voiture. Des Champs-Élysées, un groupe descend, parlant de la scène à faire : c'est Augier, Dumas, Sardou, Duru. Enfin, toutes ces célébrités défilent la parade sur la grande place[2]. »

En voici la liste qui comptait près de quatre-vingts personnages :

Vacquerie, Louis Blanc, Lockroy, Carjat, Manet, Baudry d'Asson, Barodet, Rochefort, Laisant, Louise Michel, Cladel, Jules Vallès, Wilson, Tolain, Clemenceau, Spuller, Ranc, Jules Ferry, Gambetta, Coquelin aîné, Richepin, de Goncourt, A. Daudet, Busnah, Claretie, Zola, Victor Hugo, Banville, Leconte de Lisle, Gil-Naza, M^lle^ Massin, Dailly, Coppée, Labiche, E. Augier, A. Dumas, Ph. Gille, Sardou, A. Houssaye, M^lle^ Croizette, Carolus Duran, Worms, Delaunay, Got, Daubray, M^lle^ L. Abbema, Sarah Bernhardt,

1. Voir la liste page 205.
2. P. Eudel, *l'Hôtel Drouot et la curiosité en 1883*.

de Girardin, M^me^ Samay, Coquelin cadet, Mounet-Sully, Andrieux, duc d'Aumale, Faidherbe, Gérome, Général Pittié, Carrier-Belleuse, Champfleury, Puvis de Chavanne, Cabanel, Turquet, Meissonier, Jérôme, Capoul, Ambroise Thomas, Gounod, Massenet, Nilssonn, Faure, M^me^ Krauss, Baudry, Garnier, Hérold, Wolff, Scholl, Naquet, Zulma Bouffar, Olivier Métra.

41. **La France en danger** (gouache). Appartient à M^me^ Ancement.

118. **A Montmartre**, 19 mars. Appartient à M^me^ Jeanne Denné.

104. **Le Bataillon de marche.** Appartient à M^me^ Ancement.

105. **Le Bastion.** Appartient à M^me^ Ancement.

106. **La Boucherie de cheval.** Appartient à M^me^ Ancement.

107. **La Queue à la boulangerie.** Appartient à M^me^ Ancement.

103. **La Chute de la Commune.** Appartient à M^me^ Ancement.

108. **Le garde sédentaire.** Appartient à M^me^ Ancement.

**Victor Noir** sur son lit de mort. 10 janvier 1870.

110. **Les Petits marchands de fagots** (Siège de Paris 1871). Appartient à M^me^ Ancement.

109. **Retour du Drancy.** Appartient à M^me^ Ancement.

116. **Ça pousse.** Appartient à M. Rodolphe Salis.

120. **L'Homme ivre** (Croquis). Appartient à M. F.-G. Dumas.

119. **Le Fou** (Croquis). Appartient à M. F.-G. Dumas.

101. **Croquis.** Appartient à M. Marpon.

102. **Croquis.** Appartient à M. Marpon.

**Une Jeune fille à la fontaine Wallace.**

**Charge de Rochefort** (dessin ébauché au lavis).

114 **Anastasie** (projet de charge). Appartient à M. Daubray.

**La Fille de M^me^ Angot.** Appartient à M. Decaux.
N° 452. — Exposition des maîtres de la Caricature. École des Beaux-Arts 1888.

121. **Charge.** Appartient à M. Boussenot.

113. **Le Chien du jardinier** (projet de charge). Appartient à M. Daubray.

133. **Mac-Mahon.** Appartient à M. Bataille (Sapeck).

134. **Gambetta.** Appartient à M. Bataille (Sapeck).

135. **A. Dumas fils.** Appartient à M. Bataille (Sapeck).

136. **Charge de Sapeck.** Appartient à M. Bataille (Sapeck).

112. **Les Saltimbanques** (projet de charge). Appartient à M. Daubray.

111. **Le Fossoyeur** (projet de charge). Appartient à M. Rameau.

115. **Route de Cherbourg** (projet de charge). Appartient à M. Daubray.

117. **La Tante à Gambetta.** Appartient à M. R. Salis.

**Le Rôtisseur.** Appartient à M. R. Salis.

132. **Montmartre,** 18 mars. Appartient à M. G. Vazelle.

**Le Vase,** dessin. Vente Armand Gouzien, 1893.

**Gutenberg** (Lumen), dessin 25 × 34 (cachet de la vente André Gill). Appartient à M. Ch. Pitou.

**A qui le tour?** (Rochefort et Gambetta), projet de charge pour *la Nouvelle Lune, refusé.*

**Chacun le sien!** projet de charge aquarellé pour l'*Éclipse.*

**Chat échaudé,** projet de charge aquarellé (*inédit*).

**Histoire naturelle : l'autruche,** projet de charge aquarellé (*inédit*).

**A qui le socle?** projet de charge aquarellé (*inédit*).

**Le Garde-chasse** (Mac-Mahon), projet de charge (*inédit*).

**Gustave Rivet,** portrait-charge à la plume, fait à Charenton, publié par *le Courrier français.*

**Francisque Sarcey,** portrait-charge à la plume, fait à Charenton, publié par *le Courrier français.*

**Emmanuel Gonzalès,** portrait-charge à la plume, fait à Charenton, publié par *le Courrier français.*

**Coupeau,** esquisse sur bois non gravé, pour l'édition de *l'Assommoir,* en livraisons.

**La Corde au cou,** projet de costume pour *Violette,* aquarellé, avec note manuscrite.

**La Corde au cou,** projet de costume pour *Marine,* aquarellé, avec note manuscrite.

**Hector Berlioz,** portrait en buste, peinture. Collection Georges Viau.

**Désiré,** peinture, toile ovale 70×60.

Au dos du cadre on lit la mention suivante : Portrait de Désiré Courtecuisse, célèbre comique des Bouffes-Parisiens, peint par André Gill, offert à L. Péricaud par son ami et camarade Étienne Rey, 6 février 1901. Vente Louis Péricaud, 1910.

**Portrait-charge de Victorien Sardou** agitant des marionnettes, Mmes Pasca, Pradeau, Chapelard (pièce de Séraphine), dessin à la plume rehaussé 31×28. Vente Louis Péricaud.

**Hommage à Minerve,** charge du Dr Christian. Appartient à M. Armand Lods.

**Alphonse Daudet** en académicien. Croquis sur papier autographique daté de Charenton, 20 septembre 1883.

**Jeune femme et fillette.** Croquis daté 14 juillet 1884.

Ce dessin, donné à Mlle Leschère, infirmière à la maison de santé de Charenton, est peut-être le tout dernier du malheureux artiste : c'est un essai plutôt pénible et navrant où s'avère l'état de paralysie auquel il devait succomber quelques mois après. (*Collection de l'auteur.*)

On sait que la plupart des études et peintures de Gill furent dispersées à l'Hôtel des Ventes sans qu'il en ait été fait le moindre catalogue et que, l'année suivante, son élève Émile Cohl, faisant appel aux amis connus, tenta de les rassembler pour une exposition.

De ces deux manifestations, pourtant si différentes l'une de l'autre, nous avons essayé de dégager les œuvres originales du Maître.

Pour celles demeurées encore éparses, force nous est de nous en remettre au temps pour les connaître toutes.

Ainsi, au moment de mettre sous presse, on nous signale une toile des plus intéressantes. C'est la première esquisse du *Panorama* que Gill situait sur les Grands Boulevards vers 1877, et représentant la terrasse du Café des Variétés.

## ICONOGRAPHIE

**Photographie E. Liébert,** cliché 18×24. André Gill à 25 ans.
Édité dans la collection des cent portraits *Figaro-Album,* format carte de visite.
Lithographie de Bocquin, *Chronique illustrée,* nº 2, du 23 août 1868.
Reproduit par Eugène Rapp, *Le Cri du Peuple,* 5 mai 1887.
Reproduit dans l'album de *l'Invasion, Guerre et Commune,* par Armand Dayot, page 306.

**Photographie G. M. Légé,** deux clichés format carte de visite.

**Photographie Saint-Edme,** trois clichés format visite.

**Photographie Reutlinger,** deux clichés format visite.

**Photographie X,** format visite. Très curieux portrait de Gill en *lunettes* (1869).

**Photographie Mélandri,** format visite (1878).


Charenton. 20 7re 83

**Le Salon pour rire** (1864). Couverture. Gill s'est représenté tirant l'oreille à Minerve.

**La Lune.** N° 40, 9 décembre 1866. Gill par lui-même entre deux profils sévères.

**Le Diogène.** N° 3, 14 septembre 1867. Charge par H. Meyer. Reproduite dans le prospectus et dans l'album de *Vingt portraits de contemporains,* par André Gill, éd. Magnier. Tirage à part pour la même édition.

**La Lune.** N° 80, 15 septembre 1867. André Gill par lui-même. Reproduit dans *la Caricature et l'humour français au* XIX^e^ *siècle,* par Raoul Debert.

**La Rue.** N° 32 du 4 janvier 1868. Gill par E. Pépin.

**La Comète.** N° 6 du 8 mars 1868. Si *l'Éclipse* est A. GILL, *la comète* l'est aussi, par Faustin.

**Portrait-charge de Gill** (10×14), eau-forte anonyme représentant Gill en pied, le poing sur la hanche; de la main droite il tient un immense crayon terminé en bas par une plume; son gilet est remplacé par un disque, la lune. Idée originale, mais pauvre comme dessin.

**La Cloche,** polka imitative composée pour le piano par Victor Tirpenne. Dédiée à *Monsieur Gill.* Couverture, lithographie en noir et vert signée D, représentant L. Ulbach, de Villemessant, Rochefort, etc., et Gill tirant la corde de la cloche. Paris, maison Besson, 16, rue de Clauzel.

**L'Éclipse.** N° 13 du 19 avril 1868. Voir dans les Fleurs du jour, un champignon, personnage muet.

**Éclipse.** N° 32, 30 août 1868. Gill par Pépin.

**Lithographie de H. Mailly** (9×14). Imprimerie Destouches, reproduite et réduite par la photographie (Mailly, 12, rue de la Fidélité).

**La Caricature.** 29 novembre 1869. Charge par Pilotell. Réimprimée en 1871 sur feuille volante in-4°, reproduite dans le livre sur Gill par A. Lods, en hors-texte et sur les titre et couverture.



AND. GILL, *par H. Mailly.*

**Almanach de l'Éclipse.** Première année 1869. Gill par lui-même entre Rocambole et son fameux melon, rivé à sa cheville comme un boulet. Signé Augustine. Reproduit en hors-texte par A. Lods.

**Almanach de la Société des Gens de Lettres** (1869). Gill et sa maîtresse, dessin de Gill.

**L'Éclipse.** Titre de la première année par A. Bocquin. Excellente lithographie groupant les collaborateurs du journal, Gill en tête. Existe en tirage à part sur chine appliqué, très rare dans cette condition.

**L'Éclipse.** N° 79 du 24 juillet 1869. Gill et Polo.

**Le Monde pour rire.** N° 89, 13 novembre 1869. Charge de Gill par A. Jann.

**La Chronique illustrée.** N° 21, septembre 1871. Binettes contemporaines par Faustin. La dernière de la page porte en suscription : *Un bien connu*. C'est Gill.

**L'Éclipse.** N° 161, 26 novembre 1871, *l'Éclipse* et la censure. La première est représentée dans la personne de Gill.

**Album de la Lune et de l'Éclipse.** Frontispice, imprimé en rouge, représentant Gill et Polo tête-bêche ; même dessin colorié en couverture. Reproduit dans *l'Éclipse,* n° 183 du 28 avril 1872.

**La Scie.** N° 14, 25 septembre 1872. *Feuilles du jour*. Grand défilé caricatural des journaux, par A. Lemot ; n° 20, *l'Éclipse,* sous les traits de Gill.

**L'Éclipse.** N° 266, 30 novembre 1873. Gill et Polo suivent le convoi de la Caricature.

**L'Éclipse.** N° 298, 12 juillet 1874. Gill par Hadol.

**Le Trombinoscope.** Première édition. Livraison 183. Gill par Hadol.

**L'Éclipse.** N° 342, 16 mai 1875. Le Jugement de Pâris. Le caricaturiste s'est représenté lui-même en berger.

**La Lune rousse.** N° 13, 4 mars 1877. Cramponne-toi, Guguste.

**La Lune rousse.** N° 60, 27 janvier 1878. Un dessin de Gill.

**Portrait d'André Gill,** par A. Belleuvre, pointe-sèche, tirage sur hollande et sur japon pour la librairie Magnier, quai des Grands-Augustins.

**Les Hommes d'aujourd'hui.** N° 10, 15 novembre 1878. Gill par A. Grévin.

**Galerie contemporaine.** N° 153, première série. Photographie de E. Carjat.
Sous son portrait Gill a composé les vers suivants :

Carjat dont le renom va d'Aix à Carcassonne,
Ayant fait vingt portraits de mon humble personne,
Choisir était un casse-cou
Et j'ai pris le seul qu'il renie,
Pour le punir de la manie
De faire un chef-d'œuvre à tout coup.

Reproduit en lithographie par Maurice Perrée (n° 647. Quatrième exposition Blanc et noir, 1890.) Épreuve sur chine avant la lettre et avec fac-similé de signature.

**Photographie Carjat,** deux clichés format carte-album. Épreuves sur clichés non retouchés, non mises dans le commerce.

**La Jeune France.** Frontispice de Frédéric Régamey groupant la rédaction et les principaux collaborateurs de cette revue, dont André Gill faisait partie.

**L'Hydropathe.** N° 2, 5 février 1879. Portrait-charge non signé, dû à la collaboration de G. Lorinet d'André Gill lui-même.

**La Nouvelle.** N° 3, 24 octobre 1881. Portrait de Gill par J. Eschbach.

**La Nouvelle Lune.** N° 44, 27 octobre 1881. Portrait de Gill par Émile Cohl.

**Photographie Mélandri,** Poirel, successeur, format carte-album.

**Le Papillon.** N° 28, 30 octobre 1881. Portrait de Gill au crayon par Desmoulins.

**Le Journal illustré.** N° 44, 30 octobre, 1881. Portrait de Gill par H. Meyer, d'après la photographie de Mélandri.




AND. GILL, *par A. Le Petit.*

**Les Contemporains.** N° 41, 3 novembre 1881. Charge de Gill par Alfred Le Petit.

**Gazette lyrique.** N° 52, 29 octobre 1881. Portrait de Gill, dessin de Jobb.

**La Revue illustrée.** N° 150, 5 novembre 1881. Portrait de Gill par G. Morogel.

**La Chronique parisienne illustrée.** N° 65, 6 novembre 1881. Portrait de Gill par J. Eschbach.

**Le Trombinoscope** (deuxième édition), livraison 85. Charge de Gill par B. Moloch.

**La Caricature,** 29 décembre 1883. Charge par A. Robida.

**Vingt années de Paris,** par André Gill. Portrait de l'auteur, dessin à la plume par Desmoulins d'après la photographie de Pirou, gravé par Gillot.




AND. GILL, *par Moloch.*

**Silhouettes parisiennes,** par Olympe Audouard. Portrait de Gill par Desmoulins, reproduit par Eugène Rapp dans *le Cri du Peuple,* du 18 octobre 1887.

**Nouvelle Lune.** N° 38, 15 décembre 1883. Portrait-charge de Gill par lui-même.

**Paris rose,** par Georges Lorin, illustré par Luigi Loir et Cabriol. Page 25 de ce livre d'une rare élégance, l'auteur présente *Les Gens.* Il en est, dit-il,

*De très polis, de gais, d'intègres,*

et souligne ce vers d'un charmant dessin représentant Grévin, Daubray et André Gill.

**Le Monde illustré.** Numéro du 9 mai 1885. Portrait de Gill, dessin de G. Vuillier d'après Pirou.

**Photographie Charles,** 1, boulevard Beaumarchais. C'est là, qu'au cours de sa maladie, ont été faits les derniers portraits de Gill réservés aux amis intimes de l'artiste. Un seul a été contre leur gré communiqué à la Presse au moment de son décès.

**L'Illustration.** N° 2202, 9 mai 1885. Portrait de Gill par Leriverend Dochy, d'après la photographie de Charles.

**La Chronique parisienne.** N° 248, 10 mai 1885. Portrait de Gill par Eschbach.

**La Nouvelle Lune.** N° 10, du 15 au 31 mai 1885. André Gill sur son lit de mort par Émile Cohl. (Charenton, le 1er mai 1885.)

**La Halle aux charges.** N° 169, mai 1885. Portrait-charge par Isoré.

**L'Incroyable** de Bordeaux, n° 8, sans date. Portrait-charge de Gill par J.-A. Claret.

**Le Courrier français.** N° 37, 13 septembre 1885. Gill par Uzès.

**Le Courrier français.** N° 4, 24 janvier 1886. Portrait de Gill par E. Cohl. (Charenton, 25 janvier 1883.)

**L'Art français.** N° 25, 16 octobre 1887. André Gill. Buste de Mme Laure Martin-Coutan (Salon de 1887). Reproduit en supplément du n° 29 de *l'Indépendant littéraire.*

**Paris illustré.** N° 27 du 29 octobre 1887. Tombe de Gill au Père-Lachaise, page 439.

**La Vie moderne.** N° 44, 29 octobre 1887. Buste de Gill, croquis de Mme Laure Martin-Coutan.

**Panthéon des peintres célèbres,** par Guimier (1889). Photographie 24×32 d'un assemblage confus de portraits, parmi lesquels Gill, entre J.-P. Laurens et Charles Lebrun (!)

**Les Mœurs et la Caricature en France,** par J. Grand-Carteret. Caricaturistes à la douzaine par Alfred Le Petit, page 654. Ils sont exactement vingt-quatre en tête desquels Gill, sa *Lune* sous le bras, pose devant Carjat.

**L'Éclipse,** 7 juillet 1892. Gill par Lamouche.

**Affiche pour l'inauguration du monument de Gill,** à Montmartre, 28 avril 1895. Gill par Rœdel.

**Menu du banquet,** restaurant Vantier, 28 avril 1895. Gill par Jack Abeillé.

**Le Chat noir,** 11 mai 1895. Gill par Émile Cohl.

**Le Magasin pittoresque,** 15 juillet 1895. Reproduction du buste d'André Gill par Rouillière, sculpteur.

**Les Chansons illustrées.** N° 49. Gill par Faria, médaillon d'après *la Lune.*

**Histoire de la Presse française de 1789 à nos jours,** par H. Avenel. Portrait de Gill d'après le cliché Pirou.

**L'Argot au XXe siècle.** Gill, par L. Borgex, en lettrine (lettre G) et en cul-de-lampe, pages 237 et 251.

**La Caricature et les caricaturistes,** par Émile Bayard. Portrait de Gill par Émile Bayard.

**Dictionnaire Larousse.** Tome IV, page 846, André Gill, par Lœvy.

**Buste d'André Gill,** par Chapuy (terre cuite).
« Ce buste personnifie bien, sans l'idéaliser, le caricaturiste avec ses cheveux au vent, sa moustache en croc, son air vainqueur. » P. Eudel.
Adjugé pour trois cents francs à *la vente André Gill,* 1883, non reproduit.

**Médaillon** plâtre en relief (diamètre 0m42). Interprétation de la charge de Gill dans *la Lune* par Ketra. (*Collection de l'auteur.*)

**André Gill,** sa vie par Armand Lods et Véga, 1887.
Portrait de Gill en 1867 par Émile Cohl.
Gill en 1879 par Émile Cohl, d'après la photographie de Mélandri.
Gill par Émile Cohl. (Charenton, 25 janvier 1883.)
Gill sur son lit de mort, par Émile Cohl. (Charenton, 1er mai 1885.)

**Carte postale illustrée.** Tombe de Gill au Père-Lachaise. F. Fleury, éditeur.

**Carte postale illustrée.** Tombe de Gill au Père-Lachaise. J. Hauser, éditeur.






(l'homme et l'œuvre)

**jugé**
**par ses contemporains**

---

GAGE DE MA TRÈS VIVE SYMPATHIE
AU MAITRE ÉCRIVAIN
*GEORGES MONTORGUEIL*

Ch. F.

*Les gens ne pardonnent pas à ceux qui dévoilent leurs faiblesses, leurs mensonges et leurs laideurs. L'homme s'irrite de trouver sans cesse sa figure réfléchie par un miroir où n'apparaissent que ses difformités morales. Qu'on se raille de lui légèrement, mais il ne faut pas trop appuyer.*

*Est-il intéressant, s'écrient les délicats, de représenter ces laideurs?*

*Chétifs estomacs qui ne peuvent digérer la raillerie, ou plutôt, braves gens qui, ayant peur pour eux, affichent d'extrêmes délicatesses.*

*Qu'il serait curieux de connaître la vie d'un Lucien qui ne respecta ni prêtres, ni dieux, ni vanités, ni prétentions, ni gens, ni personnages* sérieux, *ni hommes à* principes, *et qui traduisit à sa barre les rhéteurs religieux et philosophiques de son temps, pour les dépouiller de leurs masques!*

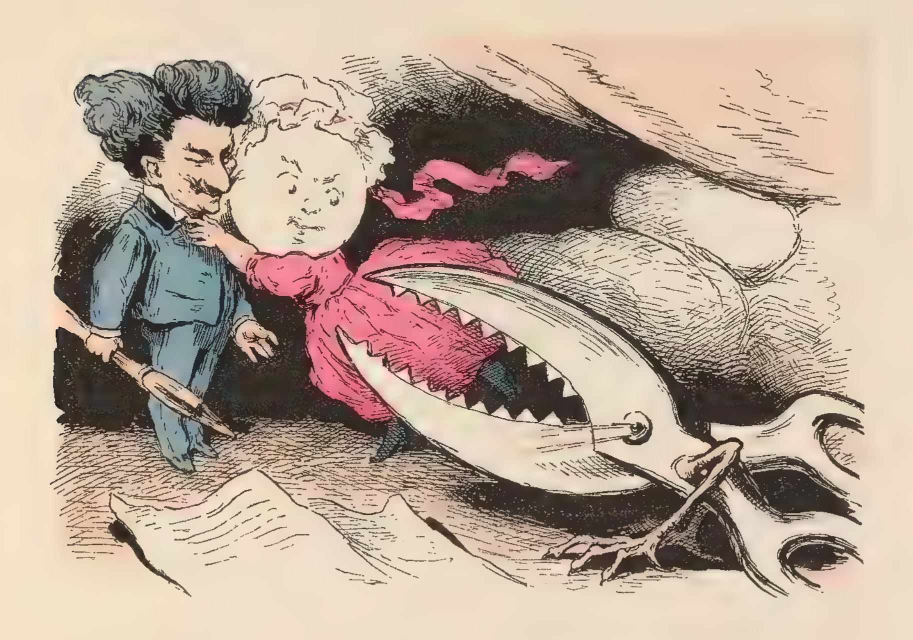
*« Aussi, s'écrie le satirique, tu vois que de gens me haïssent, et à quels périls ce métier m'expose. »*

*Quoique sur un plan plus effacé, le caricaturiste subit une partie de ces dédains : on le méconnaît, on le laisse dans l'isolement. L'homme n'a de récompense à attendre que de la mort; mais ce jour-là, la mort qui ne pardonne à personne et qui brise la couronne des princes pour en montrer la fragilité, ce jour-là, la mort pleine de pitié pour d'honnêtes natures méconnues, leur tend au bout de sa faux la couronne immortelle de la réputation.*

CHAMPFLEURY.







# TROISIÈME PARTIE

## GILL JUGÉ PAR SES CONTEMPORAINS

### I

### LA FOLIE (16 OCTOBRE 1881)

La *France*, 20 octobre 1881.

Nous avons annoncé hier, qu'André Gill, le célèbre caricaturiste, venait d'être enfermé dans la maison d'aliénés d'Évère[1], en Belgique.

Il est atteint de la folie des grandeurs, comme Gil-Pérès et Cœdès.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il se préparait à publier un volume de poésies, et c'est de Belgique qu'il a adressé à son éditeur le sonnet suivant :

1. A cinq kilomètres de Bruxelles (Province de Brabant).

## WATERLOO

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une très morne plaine,
Où le rare passant, d'histoire halluciné,
Trouvant la terre grasse et gluante, étonné,
S'imagine enfoncer dans de la chair humaine.

Des corbeaux, des champs ras. Un guide suranné,
Qui vous parle de Thiers et de Hugo, qui traîne
Un bâton, de cent sous pour l'Anglais, mais donné
Pour dix à nous, Français, qui n'eûmes pas de veine.

Un lion bête. Au loin, une ferme où picore
Une poule. Du vent, des pas; peut-être encore
Le musée où l'on voit, sous un casque fendu,

Rire les dents d'un mort broyé dans la tourmente.
Par trois fois, j'ai crié d'une voix éclatante :
Napoléon!! L'écho ne m'a pas répondu.

12 octobre 1881.

*Le Voltaire,* 21 octobre. — **Le Million.**

Vous voyez bien que nous vivons trop vite et que cela ne peut pas durer. Cette effroyable agitation des Parisiens atteint au paroxysme; les mieux organisés y succombent. Ah! ce pauvre Gill, taillé en hercule, qui nous criait d'une voix de stentor : Je suis poitrinaire! et qui ne savait pas qu'il était déjà fou. Personne ne s'en doutait d'ailleurs. Peut-être l'étions-nous et le sommes-nous autant que lui, et partant mauvais juges!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai rencontré André Gill il y a quinze jours à peine sur les boulevards : — Eh bien, me dit-il avec ce bon sourire cordial qui était le charme de sa face puissante, eh bien, l'as-tu?

Connaissant ses préoccupations du moment et ses déboires, je compris tout de suite ce qu'il voulait dire et qu'il s'agissait du *Million!*

— Oui, lui répondis-je, je l'ai. Et toi? — Pas encore, fit-il d'un ton comiquement théâtral. — Viens, repris-je, et nous nous mîmes à causer en arpentant la chaussée. — J'ai une très belle affaire. Il s'agit de tuer la P. L. M. Veux-tu en être? — J'en suis, nous fondons une société pour le rétablissement des diligences. Tu seras Laffitte et je serai Caillard. Encore deux accidents de Charenton, et le succès est assuré. — L'excellent Gill se divertit beaucoup de cette fantaisie, et nous nous séparâmes sur la promesse facétieuse du partage du Million. Qui m'aurait dit, hélas! que je le quittais sur le seuil d'une maison de santé?

Eh bien si, tout devait me le dire. Le lieu où nous conversions, notre conversation même, l'idée de cette recherche du Million, qui est l'obsession, avouée ou non, du Parisien. Paris, c'est Millionville. Plus nous allons, et plus ce besoin s'exalte chez tous les Parisiens, d'avoir le Million, de l'acquérir et de le conquérir. Pourquoi voulez-vous que les

gens d'esprit échappent à ce désir impérieux qui, demain, sera une nécessité, presque une condition d'existence?

Ils deviennent fous les premiers, car ils ont rêvé plus ardemment que les autres; leurs tempes battent plus vite, leurs fièvres sont plus fortes, leurs désillusions sont plus cruelles. O infâme Million, sale Million, ignoble Million, qu'est-ce que tu voulais à ces travailleurs heureux, à ces beaux jeunes gens aimés et favorisés, joie de l'univers et consolation de l'humanité? Pourquoi les as-tu arrachés à la féconde misère, à la liberté, à l'admiration, pourquoi leur as-tu volé le talent, la fierté et quelquefois même jusqu'à la conscience? car cela arrive aussi. Que viens-tu faire chez nous, monstre de bêtise, d'injustice et d'inutilité? Tu es donc jaloux de l'esprit, de la beauté et des dons de la nature? Pourquoi ne restes-tu pas avec tes prêtres, tes adorateurs, tes clients et tes plats valets, grosse potiche pléthorique, honteux Bouddha tout en ventre et en derrière, conquérant de Paris, roi de nos boues et père de nos crimes, Million exécré et exécrable, qui nous as volé le clair esprit, le généreux cœur et le talent précieux du pauvre André Gill?

Certes! j'espère et je crois, si les renseignements fournis par les journaux sont exacts, que l'attaque subie par le cher artiste ne sera point définitive et qu'il nous reviendra guéri, et le cerveau désobstrué de ses visions noires. Ce jour-là, nous ferons bien tous de nous réunir autour de lui, nous « qui nous tenons la main dans cette obscurité », comme dit le poète, et de nous prêter les uns aux autres le serment de pauvreté et de travail. Le Million, c'est l'absurdité. Le Million, c'est la mort des arts, des lumières et des nobles tentatives; le Million, c'est le vice, le crime et l'ignominie. Quand tous les Parisiens seront millionnaires et qu'un oignon vaudra cent francs sur les marchés, Paris mourra et c'est Charenton qui deviendra la capitale de la France.

Émile Bergerat.

*Gil Blas*, 22 octobre. — **La Folie d'André Gill.**

Nous nous étions malheureusement trop pressé, hier, d'annoncer l'amélioration qui semblait s'être produite dans l'état de Gill. Mais ce sont là les terribles jeux de ces maladies affreuses! Il était venu, lui-même, nous trouver au journal, un peu surexcité sans doute, mais parlant raisonnablement et gaiement. On pouvait, en vérité, croire qu'il avait seulement été en proie à un accès violent de fièvre.

Hélas! une heure ne s'était pas écoulée qu'il entrait au théâtre des Nouveautés, et, à propos d'une lorgnette dont il s'emparait, commettait mille extravagances et s'en allait, nu-tête, en courant.

Déjà, sans que nous l'ayons su au moment de sa visite, il s'était livré, au restaurant Marguery où il avait dîné, à quelques excentricités. Bien qu'il fût près de neuf heures, il avait envoyé porter au télégraphe une dépêche dans laquelle il donnait rendez-vous pour *huit heures,* à une amie. Tous ces détails sont navrants, et nous eussions voulu pouvoir les cacher.

Tout à coup, il s'est fait apporter une plume et de l'encre, et après avoir avalé coup sur coup plusieurs verres d'une bouteille qu'il croyait être du champagne et qui n'était en réalité que de l'eau de Seltz, — il ne s'était pas aperçu de cette substitution, — il avait écrit les vers suivants. Ce sont probablement les derniers qu'on lira du pauvre artiste. Les voici :

Quand Phœbus flamboyant recule
Et redescend vers le Nadir,
Au fond du ciel on voit grandir
Le pâle écuyer Crépuscule.

En justaucorps d'acier terni
Dont le reflet bleuit la dune,
Fier ambassadeur de la Lune,
Il s'avance vers l'infini.

Et sur ses pas. la Reine blanche,
Éparpillant un flot brillant
D'astres dans l'azur scintillant,
*Retrousse en souriant sa manche...*

Quelques strophes, écrites d'une façon nerveuse, sont entièrement rayées. On peut ensuite déchiffrer, à grand'peine, les vers suivants :

A travers les bois, Crépuscule
Endort les nids, éteint les fleurs,
De la rosée *essuie* les pleurs,
Berce tulipe et renoncule.

Puis, bondissant sur les prés verts
Interroge les marguerites,
Confesse lilas, clématites,
Et fait taire les roseaux verts.

Il met en ordre toute chose
Et puis, par instant s'interrompt,
Jette à la Lune un œil tout rond.
. . . . . . . . . . . . . .
Soupire qu'elle est belle
Et puis verse d'abondants pleurs.

Le reste, couvert de ratures, est absolument illisible.

M. Heymann ouvre une souscription pour permettre du moins le transfert d'André Gill dans une maison de santé, où il puisse être soigné d'une façon décente. Nous faisons de tout cœur appel à tous ceux qui ont connu le vaillant artiste, au moment où il aidait si volontiers de sa bourse et de ses conseils tous ceux qui s'adressaient à lui.

Paul Ginisty.

*Revue politique et littéraire,* 22 octobre.

Il y quelques mois, lorsque Cœdès a été mené chez le docteur Blanche, frappé de paralysie générale, nous disions aux confrères et amis : Messieurs, à qui le tour? C'était le tour d'André Gill, le célèbre caricaturiste.

Le dessin après la musique! Le monstre de la Paralysie générale tient ses comptes en ordre; il frappe les lettres, la politique et les arts, chacun son tour, de manière à ce que personne n'ait le droit de réclamer et de crier à la faveur ou à l'injustice.

André Gill avait servi la République de son crayon, aux temps difficiles, sous Napoléon III. Il avait fait rage contre les gens du Seize-Mai. Après la victoire, a-t-il vainement sollicité un emploi à sa convenance de quelque ministre avec qui il buvait jadis la bière chez Frontin? Cela se peut. L'emploi eût apaisé le cerveau en fixant l'existence. Peut-être le ministre eût-il accordé; mais le bureau compétent n'aura pas voulu.

Gill! un homme que ne connaît pas l'Institut, un caricaturiste qui n'a pour lui que le génie et quelques services rendus au parti républicain! On sait assez que trop souvent le ministre propose et le bureau compétent dispose. Nous ne faisons ici qu'une hypothèse. Nous ignorons, bien entendu, s'il s'est passé à propos de Gill, au ministère des Beaux-Arts, quelqu'une de ces comédies bureaucratiques dont les ministères sont le théâtre. Toujours est-il que Gill a pris, comme les camarades, le chemin de la maison de santé, et que la dernière victime de son crayon triomphant aura été l'un des membres du cabinet actuel.

*Le Réveil,* 23 octobre.

C'est fini de Gill; il a fallu le conduire à Sainte-Anne. Il va dessiner là dans le vide, avec des gestes d'illuminé, la caricature de la vie.

La folie le tient pour toujours, paraît-il. Elle est entrée, Dieu sait quand, dans cette grosse tête et l'a vidée, la laissant comme une tirelire sans le sou sur les épaules de ce malheureux, qui nous échappait des mains pour courir après des millions.

Quand dimanche soir arriva cette dépêche — *André Gill colloqué à l'asile des aliénés,* — je ne crus point que sa raison fût condamnée sans appel, mais elle allait en tout cas être menacée par la torture qui attend ceux que l'on jette là, et je savais que cette raison n'était point de taille à résister.

Pauvre Gill, grand enfant, qui me défendait de lui causer trop longtemps des douleurs humaines, qui avait peur de mes récits noirs; il allait se trouver tout d'un coup un des damnés de cet enfer qu'on appelle un asile d'aliénés!

Devant ces hommes qu'on disait ses semblables, vomissant l'écume, faisant les yeux blancs, plongeant leur bouche comme un groin dans le sable des cours, ou tordant leurs bras dans la camisole de force en hurlant au secours, sa raison n'allait-elle pas s'envoler?

Comme le train qui nous menait là-bas marchait lentement!

Quand nous fûmes arrivés, que de retards encore! Il fallut attendre jusqu'au lendemain.

La folie née de la terreur n'avait-elle pas déjà emmêlé ses griffes dans la tignasse du prisonnier?

Nous sommes en route enfin!

La nature insulte de sa joie notre douleur. Nous marchons vers le cimetière des vivants entre des rangées de verdure.

Voici la maison. — De grands arbres, de l'espace, de l'air! On dirait une habitation de plaisance. Ironie féroce! Terrible mensonge!

On sait ce que nous voulons, et le doigt de l'employé nous montre au bout de l'allée le bâtiment des irresponsables, sur le toit duquel tombe comme une douche la pluie des feuilles mortes!

— Pouvons-nous le voir? a crié tout le monde à la fois.

La réponse est attendue comme une décision du jury dans une affaire de condamné à mort.

— Oui, a dit le juge, c'est-à-dire le directeur de l'asile.

— Pouvons-nous l'emmener?

Un silence.

Le médecin ne veut parler qu'à son compatriote, à l'avocat Stocquart, ami belge de Gill, devant qui s'était déclarée la folie.

Quelle minute!

Nous collions notre oreille contre la porte; à travers la serrure nous cherchions à voir bouger les lèvres.

Un geste surpris nous plonge dans l'espoir; un mot saisi au vol nous rejette dans l'épouvante.

Cela dura bien en tout deux cents secondes, — mais en deux cents secondes une cervelle peut se gâter sous cette cloche à fous.

Une fureur, un cri, un regard d'un de ceux qui rôdent autour de Gill, derrière ce mur, peut jeter l'horreur et semer la nuit dans sa pensée.

Des pas.

J'ai la même émotion que le jour où j'entendis un homme, dont on allait scier le cou, traîner ses pieds dans le corridor au bout duquel j'étais...

Est-ce aussi un condamné qui avance? déjà guillotiné — sans tête — avec un masque d'homme seulement!

Il vient, le voilà! — Étrange dans son costume de hasard improvisé pour remplacer celui qu'avait sali et déchiqueté une nuit de course à travers les champs, par un affreux orage, sous la pluie, la foudre!...

Mais il a l'œil clair et le geste ferme.

Le médecin, en nous le rendant, a bien dit tout bas qu'il vaudrait mieux le conduire chez le docteur Blanche, à l'arrivée; mais nous pensons que c'est une manie d'aliéniste, dérouté par les manières d'un Parisien. On n'a pas compris Gill dans le Brabant.

Nous allons le reporter en France, lui remettre les pieds dans la terre où il est né, et il ne restera de tout cela que le souvenir d'une aventure sinistre, une charge funèbre, rappelant un de ses dessins fantastiques et sombres.

Mais il parle :

— J'ai tué deux loups. J'ai un million de rente. Je vais bâtir sur une lieue de façade!

Et il saute hors de la voiture, et nous fuit, et ne répond pas à nos appels et à nos prières.

Il s'abat devant une table, dans une salle d'hôtel.

— J'ai faim et froid, dit-il... Comme il fait froid dans les maisons de fous!... Ils m'ont mis la camisole, vous savez... Oh! j'ai les bras cassés!

Il dit cela avec des airs de chien battu et craintif, qui cherche si le fouet n'est pas toujours caché dans quelque coin.

— Nous allons ameuter la foule et marcher contre la maison de fous!

Il se lève.

— C'est votre affaire, reprend-il avec un sourire en se tournant vers moi, votre affaire à vous, révolutionnaire, qui avez voulu brûler les bibliothèques et les collèges!

Révolutionnaire! Eh oui, pauvre Gill!

S'il pouvait, ce décapité qui fut mon ami, s'il pouvait, quoi qu'en aient dit les médecins, retrouver la raison, je lui conterais comment, malgré la douleur et la misère, on ne devient pas fou — tandis qu'on peut perdre la tête dans le bonheur et la gloire!

Il ne voulait pas m'écouter, quand je lui parlais de l'émotion fertile des grandes luttes, de la santé que porte au cœur l'air bu sur les champs de bataille populaires, de la fierté que donne le sentiment du devoir accompli, de la justice défendue; la religion de l'idée planant au-dessus des ambitions d'un homme dans les plis d'un drapeau, quel qu'il soit, ce drapeau-là, fût-il blanc ou rouge, bariolé ou noir, acclamé ou maudit.

Il ne peut plus m'entendre. Mais il y a des jeunes, des obscurs, des solitaires qui me liront; je parle pour eux.

Devant le malheur de Gill qui ne voulait être qu'un fantaisiste et ne rêvait que le talent et ne tenait à fréquenter que le bonheur, j'évoque le troupeau de lutteurs qui depuis un demi-siècle sont descendus au forum, dans la rue, l'arme au poing. Comptez-les! promenez-vous dans notre cimetière!

Vous y trouverez des assassinés à chaque coin de barricade, mais des assassinés qui se sont défendus, qui ont riposté au fusil par le fusil et ont gardé leur raison jusqu'au bout pour tenir contre l'ennemi. Ils n'ont pas été guillotinés par la folie à Sainte-Anne, ils ont été fusillés menaçants encore en 39, en juin, en 71, sur les hauteurs de la Croix-Rousse, de Belleville et de Montmartre.

C'est que la solidarité du péril et du combat arme chacun des militants d'un dédain des petitesses, d'un mépris de la pauvreté et de la mort qui croît et grandit sous les pas des révoltés en marche.

Quand on tombe, on roule dans le sang, — et s'il en est parmi les vaincus qui ont fait un rêve de gloire, ils peuvent être sûrs que l'Histoire se penchera sur leurs cadavres. Elle s'arrête toujours anxieuse et solennelle devant ces grandes mares rouges!

En tout cas, bourreaux ou victimes, tous ceux qui vivent des sensations de la place publique, ceux-là durent longtemps, gardent le cerveau frais, l'esprit ferme, qu'ils s'appellent Dufaure ou Blanqui, Senard ou Raspail. — La fièvre de lutte les tient debout et droits jusqu'à ce qu'ils s'écroulent comme des arbres ou qu'on les tue; les coups de lance qu'on leur porte les clouent à la vie au lieu de les pousser dans la mort.

— Allons démolir Évère! criait Gill.

Trop tard.

S'il avait eu de ces cris-là jadis, il serait encore au milieu de nous, le front haut et la pensée saine. Il ne courrait pas après des millions dans les corridors de l'asile.

Il avait la partie belle, pourtant!

La société ne fut pas ingrate pour ce bâtard et ce fils de pauvre! Il était sûr de ne pas tomber en route ayant conquis un nom.

Il avait son crayon comme gagne-pain et baïonnette.

Je me prendrais à être dur pour son malheur, si je ne savais combien, au fond, il avait le cœur grand! Mais la pitié et la bonté ne suffisent plus dans ce monde de lutte! Il faut prendre parti. Il ne le voulut pas, il repoussa tous les képis et se contenta de coiffer le bonnet de l'artiste. Le bonnet s'est resserré sur les tempes et est devenu la coiffure d'un galérien de Sainte-Anne!

Et il ne démolira pas le bagne comme il le demande!

Il faut s'y mettre mille et ne pas attendre d'être fou pour monter à l'assaut des bastilles. Nous irons peut-être bien un jour renverser tout cela, maisons de fous comme maison de rois, mais peut-être aussi quand nous entrerons dans la place, je me heurterai contre un fou à cheveux blancs et à poings d'hercule : ce sera Gill qui, ne me reconnaissant pas, me tuera.

Jules Vallès.

*La Nouvelle*, 24 octobre.

Et maintenant que l'affreuse catastrophe est un fait accompli; maintenant que Gill n'est plus (la science a prononcé; puissent ses arrêts n'être pas sans appel!) qu'on me permette à mon tour d'écrire quelques notes sur celui qui voulut bien être mon ami. Et ici, je n'examine pas si nous autres Français nous avons à déplorer la perte d'un grand artiste dont le nom vient d'entrer dans l'immortalité : à un point de vue plus personnel, ou, si l'on veut, plus égoïste, je sens qu'il me manque à moi une affection qui m'était chère parce que je la savais solide, dont j'étais fier parce qu'elle était venue me chercher dans mon obscurité et me faire, en quelque sorte, participer au rayonnement de cette retentissante personnalité si misérablement effondrée dans une irrémédiable folie...

Il me plaît de retracer les circonstances dans lesquelles je connus Gill. Voici bientôt quatre ans. J'avais jeté à la boîte de *la Lune rousse*, alors très achetée, grâce au puissant crayon de son dessinateur et aussi, quelque peu, au talent singulièrement vivace de rédacteurs qui avaient nom Cladel, Marc Bayeux, Sauton, Toudouze, Gramont, Mahalin, sans parler de Gill lui-même, etc., deux articles qui parurent successivement l'un après l'autre. Enhardi par ce succès inespéré, je continuai mes envois les semaines suivantes, et déjà cinq ou six de mes « fantaisies » avaient paru que j'étais un inconnu pour Gill.

Une après-midi, vers cinq heures, plus heureux que les autres jours où je l'avais infructueusement demandé, j'entrai sans être annoncé dans la salle où se trouvaient réunis plusieurs collaborateurs du journal. Au milieu d'eux, Gill...

Dès qu'il m'aperçut, il s'avança vers moi, la main tendue, et m'appela par mon nom : « Je vous attendais », dit-il simplement, et sans paraître s'étonner le moins du monde de cette divination dont il venait de me fournir une preuve des plus singulières. Cette poignée de mains que nous échangeâmes n'était pas une de ces étreintes banales que l'on éparpille journellement sur sa route, et dont la stupide prodigalité a si complètement corrompu le sens. C'était comme une tacite promesse que nous faisions de nous aimer, et cette promesse, nous l'avons tenue tous deux jusqu'à la fin...

Une fois déjà, mais il y avait de cela nombre de mois, je l'avais vu très désorienté, désorbité, si je peux dire. L'échec qu'il venait d'éprouver au *Voltaire* après qu'il eut

assisté au naufrage de *la Lune rousse* l'avait péniblement affecté : « Tant mieux! me disait-il d'une voix menaçante; je retourne au grand art, à la peinture! J'étais né pour la peinture, moi, pour les tableaux, pour les toiles immenses! Je veux, vois-tu, peindre la vie du peuple dans toutes ses manifestations. Mon talent appartient à ce peuple que j'aime, aux petits que j'ai toujours défendus, et c'est à moi de retracer sur mes toiles leurs joies étalées en plein soleil, leurs souffrances grossièrement révélées aux comptoirs des marchands de vin ou ténébreusement étouffées dans les bouges sans nom de nos faubourgs! »

C'est alors qu'il fallait le voir dans son atelier de la rue Denfert-Rochereau, passant des journées entières à brosser des mètres de toiles, ébauchant fiévreusement, grattant, corrigeant, effaçant tout avec une admirable patience, s'exacerbant et s'épuisant dans l'infatigable recherche du vrai et du beau, puis, tout à coup, secouant sa crinière de lion et s'écriant avec des gestes d'une ampleur et d'une autorité indicibles : « Le monde est à moi! »

Quel est donc l'artiste qui n'a pas de ces cris? Un de nos maîtres, un homme qui est la modestie elle-même et qui a du génie, ne s'est-il pas une fois écrié devant nous : « S. n. d. D., je veux faire quelque chose à dégoter Raphaël! »

Cet homme, c'était Vollon.

Ce fut la phase heureuse et pleine de la vie de Gill. Alors que le jour pâlissant et plus recueilli versait dans l'atelier, à travers les vitres poussiéreuses, les flottantes mélancolies du crépuscule, le grand artiste, brisé par cette heureuse lassitude qui est comme une suprême volupté de l'intelligence qui s'exerce, quittait sa palette, jetait un dernier coup d'œil au tableau si amoureusement caressé, traversait la rue et rejoignait, dans l'intimité de son foyer, l'enfant adoré qui venait de lui naître et la femme qui était alors la douce et fidèle compagne de sa vie, comme elle sera désormais la triste et pieuse gardienne de son glorieux souvenir. Gill se retrouvait là tout entier dans la libre expansion de ses tendresses enfantines, soigneusement réprimées et refoulées devant des camarades gouailleurs et sceptiques qui prenaient à tâche de dissimuler eux-mêmes, à l'aide d'une blague plus ou moins spirituelle ou d'un bagout de convention, hérissé d'aphorismes et de paradoxes monstrueux, la primitive et exquise délicatesse qui est au fond de toutes les âmes d'artiste.

C'est là le Gill qu'il fallait connaître et aimer, et ce n'est pas une inappréciable jouissance d'indiquer véritablement un homme à plusieurs de mes confrères de la presse qui n'ont voulu voir en lui qu'un bohème orgueilleux. Ils ont cependant poussé la condescendance jusqu'à lui accorder quelque talent. Comme Gill les cinglerait de son crayon, s'il revenait à la vie, ou, ce qui est la même chose, à la raison!

Émile Taboureux.

*Gil Blas*, 26 octobre. — **Le Vrai million.**

Je ne veux pas parler de Gill. Je ne le pourrais point. La plume me tremblerait entre les doigts. Je l'aimais trop, le pauvre cher ami, si bon et si tendre, et sa catastrophe m'a trop frappé en plein cœur pour que j'aie le sang-froid d'en faire de la *copie*.

Mais je veux parler de son mal, qui nous menace presque tous, artistes, gens de

lettres, grands enfants égarés et affolés dans ce monde moderne, dans ce monde de la vie à outrance et du jeu forcené, dans ce monde qui ressemble à un tapis vert et parfois à un tapis franc.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le remède, c'est le travail, c'est l'amour des belles chimères; c'est, par-dessus tout, le mépris pour tout ce qui n'est pas l'art, l'art adoré, l'art divin, l'art consolant, l'art où nous devons chercher et trouver notre seule opulence, j'entends la gloire.

Oui, ce sont là des banalités, des idées surannées et abolies, je le sais bien. Et je ne suis pas de mon temps, sans doute, en prêchant le renoncement au jeu et à la satisfaction immédiate des appétits! Et les buveurs d'eau sont démodés, d'accord! Et il est niais, et falot, et même bourgeois, de venir dire aux gens d'aujourd'hui :

— Enfermez-vous et faites votre œuvre sans penser au succès! Garçons, mangez à la crémerie, n'allez pas au café, et mettez du noir sur du blanc dans une chambre garnie! Hommes faits, cloîtrez-vous dans le mariage, dans la famille, et travaillez là en paix comme un oiseau qui chante dans son nid caché! Artistes, ne vous occupez que de votre art. Placez en lui toutes vos espérances, tous vos rêves. Soyez de bons ouvriers tout à votre ouvrage.

Oui, cela est bien vieux et a bien peu de chances d'être écouté. N'importe! je le dis quand même; car c'est la parole de salut.

Jean Richepin.

*La Nouvelle Lune,* 27 octobre.

Il nous est difficile, devant une catastrophe qui nous touche de si près, nous autres qui étions les collaborateurs de Gill, de garder un silence que l'on pourrait prendre pour de l'ingratitude.

Non pas cependant que l'envie ne nous soit venue en face des attaques passionnées comme des admirations sans bornes auxquelles a été en butte notre malheureux dessinateur, abîmé dans une de ces folies qui n'en est plus à compter les victimes parmi nous.

Qui choisira-t-elle demain? Hier, c'était Gill, avant-hier Cœdès, peu avant Bataille, et Guyot-Montpayroux a ouvert le feu. Quand donc sera close la liste fatale, et se clora-t-elle seulement?

Nous tous qui travaillons dans ce journal, nous avons appris à connaître Gill.

Dire que nous l'avons connu, n'est-ce pas dire que nous l'avons aimé?

Ici, dans ce journal où Gill ne compte que des amis dévoués, nous avons tenu, à l'heure où nous le pouvions, à rendre un légitime et sincère hommage à sa mémoire. Qu'il revienne parmi nous et il trouvera nos portes et nos cœurs largement ouverts : il trouvera nos mains tendues, avides de presser les siennes, et ce bonheur que nous envions pour nous-mêmes, nous l'appelons aussi de tous nos vœux pour nos lecteurs et nos amis. Puisse-t-il ne pas se faire trop longtemps attendre!

La Rédaction.

**Le Patron.**

C'est la fin, ils l'ont enfermé à Charenton. Nous ne verrons plus son œil clair, sa crinière léonine dans laquelle il passait fiévreusement les doigts! Nous n'entendrons plus sa voix qu'il grossissait à dessein pour avoir l'air d'un ogre, lui, la bonté même.

Nous ne le verrons plus, se cambrant devant sa toile, en bras de chemise, ou bien assis devant sa grande table surchargée de papiers, traçant en deux coups de plume un dessin pour *la Nouvelle Lune,* tout en chantonnant un air indéfinissable.

Seul, le souvenir de ce que fut Gill nous restera. Quand on entrait, le patron (comme il nous plaisait de l'appeler) nous accueillait avec un large sourire et nous donnait l'accolade franche des vraies amitiés; avec quel soin il s'occupait de nous, s'intéressant à nos petites luttes, épiant nos progrès, donnant ses précieux conseils avec une patience admirable! Ah! nous surtout qui avons vécu près de lui, en communauté de pensées, savons quelle perte a faite l'art dans sa disparition, qu'on ne peut, hélas! espérer momentanée.

Il est fou... Pauvre et grand artiste! En toi nous voyons disparaître plus qu'un maître, plus qu'un ami : nous perdons un frère, un frère aîné, bon et doux!...

Quel triste dénouement tu nous réservais!...

Je ne pourrai me souvenir sans émotion d'une visite que je te fis l'an passé.

Gil-Pérès, un autre malheureux, venait de perdre la raison. J'appris à la campagne ce malheur, mais sans attendre les détails; je compris mal et crus que c'était toi, Gill.

En une heure, j'étais à Paris, rue d'Enfer. Autour de ta demeure, rien de changé, pas un visage triste, pas d'indices. J'étais étonné. Les larmes aux yeux, je tournai doucement le bouton de ta porte. Alors, je te vis, seul dans la nudité du grand atelier, courbé sur un portrait, celui de Daubray, notre ami. J'étais pétrifié! A plusieurs reprises, je m'informai de ta santé et ce, avec tant d'insistance, que tu en fus frappé!

— Enfin, qu'y a-t-il? Quel est cet air furibond?...

— On me dit que vous êtes fou.

— Fou, moi!... Elle est bonne!

Et son gros rire muet illumina soudain sa robuste tête; puis ce furent des quolibets sans fin.

Hélas!... j'étais en avance d'une année... Triste destinée!

Aujourd'hui te voilà loin de nous, ta main ne tracera plus ces œuvres de verve et d'esprit qui rendront ton nom immortel, et tes doigts compteront désormais la fortune imaginaire que ton cerveau vide a enfantée.

Honneurs, richesses, à tous ceux qui ont combattu avec toi; pour toi, un cabanon d'aliéné.

Mais au fond de nos cœurs, à nous tes élèves, une place, la meilleure, et, dans notre esprit, l'exemple de ton courage et de ta foi.

Émile Cohl.

*Revue politique et littéraire,* 29 octobre.

Je ne reviendrais pas sur la folie d'André Gill, dont il a été parlé longuement et excellemment, il y a huit jours, à cette place même, si je n'avais à émettre un doute qui m'est venu sur la cause de ce malheur.

On a parlé de l'amour des grandeurs et du dépit, pour un artiste de cette valeur, de gagner à peine sa vie. Je crois qu'il faut ajouter l'abus de la caricature. On devient fou à étudier les grimaces humaines dans les visages les plus sérieux, comme on devient fou à vouloir faire rire les contemporains.

André Gill avait raffiné la caricature. Souvent il la faisait si subtile qu'il la rendait obscure pour le vulgaire. Il travaillait trop sa colère ou son mépris; il s'est usé à ce travail. Que le premier symptôme de sa maladie ait été la tentation d'un poème épique sur Napoléon, que la première marque de sa douleur ait été une aspiration extravagante vers la fortune, cela se conçoit. Il avait vu défiler devant lui tant de grands hommes qui ne le valaient pas, il avait vu s'enrichir tant de faux artistes qui n'avaient pas sa valeur, que son premier cri de révolte devait être pour protester contre l'outrecuidance de ces deux sortes de parvenus.

Si du moins on pouvait espérer, à défaut d'une guérison toujours bien incertaine, une inconscience qui empêchât la douleur! Mais non, il est prouvé que les fous sont malheureux et souffrent. C'est une dernière satire contre la sagesse humaine, qui voit le mal dans le monde et n'en est pas malheureuse à hurler de douleur!

Gill était un très grand artiste : il avait élevé la caricature à la hauteur d'une frise de tribunal. Quelques-uns de ses dessins ont une autorité vengeresse qui ne sera pas oubliée. Il donnait la ressemblance de ses modèles en exagérant le trait principal de chaque physionomie, sans aller jusqu'à la grimace et la contorsion. Il ne défigurait jamais l'espèce humaine en flagellant l'homme.

Louis Ulbach.

*L'Univers illustré,* 29 octobre.

Pauvre Gill!... Il avait eu bien du talent, et ses caricatures vigoureuses et hardies faisaient, par moments, penser à Daumier... Par malheur, Gill a fait école... et quelle école! Il est l'inventeur de cette caricature enluminée, brutale, criarde et vulgaire qui fait aujourd'hui, de chaque kiosque du boulevard, un véritable petit musée des horreurs.

Je viens de parcourir le volume, devenu très rare, de la première série du journal *la Lune*.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pauvre, pauvre garçon! Il était à ce moment porté par le succès. Il gagnait beaucoup, beaucoup d'argent. Certains numéros de *la Lune* se vendaient à quarante et cinquante mille exemplaires. Un dessin lui rapportait, je crois, trois ou quatre cents francs.

Puis le vent a changé, la vogue s'est épuisée, les jours cruels sont venus et la nuit s'est faite dans cette intelligence où avaient passé tant de brillantes et joyeuses fantaisies.

Gérome (Anatole France).

*Le Monde illustré,* 29 octobre.

Nous publions la reproduction du dernier tableau de Gill qui figurait au Salon du printemps dernier : *Le Nouveau-né.*

L'exécution est brutale, mais la composition ne manque pas d'originalité et dénote, à défaut d'une science précise, des dispositions qui auraient peut-être abouti plus tard à un résultat supérieur, sans le déplorable mal qui vient de frapper le pauvre Gill en pleine jeunesse, en pleine vie...

Des espérances déçues, une ambition et un désir de parvenir, voyant chaque jour

reculer le but souhaité, et le succès de compagnons de début plus favorisés par la fortune, tels sont, assure-t-on, les causes de la désastreuse épreuve qui frappe dans la force de l'âge et brise à jamais le malheureux artiste.

*Tout Paris,* 29 octobre.

Le bon public, qui veut bien s'apitoyer aujourd'hui sur la folie de Gill, ne semble guère se douter qu'il en est la cause unique — et impitoyable.

Toujours en faim et en soif d'actualités, poussant au jour le jour ses curiosités inassouvies, — il s'éternise pour quelques-uns dans des admirations toutes faites, tandis que pour d'autres il ne regarde jamais en arrière.

Un matin, il s'est dit, le bon public : Mais il est vidé, votre Gill!...

Et avec une trop humaine ingratitude, il a oublié le temps — si proche encore, — où il était débordant de forces vives et d'inspiration.

Paperasses jaunies que ces dessins admirablement éloquents, étoffés, larges d'expression, hauts en couleur, et qui ont fait balle pour la foule plus que tous les écrits.

Ah! la profonde fantaisie, où le coup de crayon avait des cinglements de cravache, où toute une idée parlait dans une grimace, où toute une profession de foi éclatait dans un geste...

Gill a campé la République, avec une série de chefs-d'œuvre improvisés...

Et aujourd'hui, pour l'en récompenser, nous n'avons trouvé qu'un moyen : lui payer sa pension dans une maison d'aliénés...

Une bourse entière de folie!...

MAUCROIX.

*Le Papillon,* 30 octobre.

Les maisons dites de santé sont nombreuses; il paraît que les locataires n'y manquent pas, puisqu'il n'y a pas eu une seule petite chambre chez le Dr Blanche pour ce pauvre André Gill. Mais si ces maisons reçoivent les fous, hélas! elles les gardent au lieu de les rendre guéris, ce qui prouve que la médecine n'a nullement progressé dans l'art de guérir l'horrible maladie appelée folie.

Et comment nos médecins pourraient-ils faire pour combattre cette maladie, alors qu'elle n'attaque pas le corps mais bien notre être intellectuel, notre *moi,* et que ce second être, enfermé dans le corps, est encore inconnu dans son origine? Les matérialistes qui veulent que notre esprit, nos pensées, tout notre être intellectuel enfin, ne soit qu'une émanation de la matière, les matérialistes qui se figurent que pensées, génie, haine, amour et mémoire naissent spontanément dans notre cerveau comme des champignons poussent sur le fumier, diront : « La folie vient d'un détraquement du cerveau » ; mais qu'ils me feraient donc plaisir de me dire ce qu'ils trouvent de dérangé dans le cerveau d'un fou lorsqu'ils dissèquent son cadavre!

La folie vient généralement de peines morales : un choc intellectuel violent, une sensation de terreur et une douleur immense la produisent. On voit dans un corps à la Scarron, dans un corps au sang vicié, dans un corps difforme, scrofuleux et rachitique, une intelligence lumineuse; tandis qu'un corps robuste et sain ne contient parfois qu'une intelligence

mesquine et faible; si la logique n'est pas un vain mot, nos deux êtres, le corporel et l'incorporel sont très indépendants l'un de l'autre; pour arriver à traiter la folie efficacement, il faudrait donc étudier enfin notre être incorporel, soigner les fous par des remèdes moraux; au lieu de cela, pour calmer un esprit troublé, on douche le corps, on éloigne le malade des gens qu'il aime, on l'enferme, on le laisse en contact avec d'autres troublés. On lui impose un supplice à rendre fou le moins fou des hommes.

Si le progrès marche, en revanche la logique et le bon sens diminuent au lieu d'augmenter.

André Gill, qui subit dans ce moment la dure épreuve de la folie, était un bon et charmant garçon, très intelligent. Il était non seulement un spirituel caricaturiste, mais encore un écrivain...

Grand cœur, belle intelligence! n'est-il pas douloureux que tout cela soit troublé par l'horrible folie?

Le voilà loin de ses amis, livré à des étrangers. Pauvre Gill!

Il ne saura pas même combien il était aimé, car il ne pourra lire toutes les lignes sympathiques écrites sur lui. Pauvre Gill!

Olympe Audouard.

*Le Journal illustré*. N° 44, 30 octobre.

Le célèbre caricaturiste, l'artiste de cœur et de talent que tout Paris connaît, est devenu fou la semaine dernière, à Bruxelles, où sa femme et son ami Jules Vallès sont allés aussitôt le chercher.

Le malheureux était relativement calme. C'est dans la nuit de samedi à dimanche qu'il avait été enfermé à l'*Amigo* de Bruxelles, puis conduit par la police à Évère. Il était sans argent et avait pris une voiture après avoir longtemps erré dans la campagne.

Il est arrivé à Paris dans un état assez satisfaisant.

Le soir, il s'est assis à la terrasse d'un café du boulevard, en compagnie de quelques amis, avec lesquels il s'est entretenu, sans que sa conversation trahît aucun dérangement d'esprit.

Il voulait assister à la représentation des Nouveautés et l'on a eu beaucoup de peine à l'en empêcher.

D'après le diagnostic des médecins, Gill serait atteint d'une paralysie progressive du cerveau. On craint qu'il ne soit incurable.

*Le Réveil*, 31 octobre.

L'autre jour, venant de quitter Gill à jamais perdu, furieux de son malheur, j'ai voulu chercher, dans le tas des fatalités, celle qui avait sauté sur la raison de notre ami et l'avait tuée.

Sans m'attarder à suivre la marche de l'ennemi, j'ai signalé, comme responsable du meurtre, ce mépris de la vie publique, ce dédain des luttes sociales que professent tant d'artistes et que Gill affichait.

Là-dessus quelques-uns s'étonnent; un journal écrit même que je perds la tête à mon tour.

« La folie de Gill remonte alors au temps de la Commune, à 1871? »

Oui, c'est bien là ce que j'ai voulu dire. — Dans les derniers jours de l'Empire, Gill incarna un moment, contre Napoléon, la force de l'esprit gaulois, il prêta l'arme de la blague aux républicains sans fusils.

Toutefois ce n'était que jeu d'artiste pour lui.

Il ne voulait lancer que la fusée du rire, et je me rappelle combien il se défendait, quand je lui conseillais de glisser une balle dans le canon de son pistolet de paille.

Avec quelle pitié il se moquait de mes prophéties de bataille et d'hécatombes!

La guerre vint, pourtant; après la guerre, la Commune; puis la semaine du massacre, l'éclipse de la conscience humaine, la lune du sang.

Gill ne comprit rien à cette partie tragique qui s'engageait entre les vareuses brunes et les pantalons rouges.

Ne vint-il pas me demander de le faire nommer quelque chose au Luxembourg?

Je lui répondis que c'était s'inscrire pour la mort.

Il haussa les épaules.

— Tout s'arrangera, me dit-il, avec un sourire qui m'accusait de *la lui faire au drame.*

Tout s'arrangea si bien qu'il risqua d'être fusillé à la fois par les fédérés et par Versailles, — par les fédérés irrités de ne pas le voir descendre du musée dans la rue au moment suprême, — par Versailles qui aurait signé son arrêt d'exécution sur le Livre d'émargement de la Commune.

Ayant échappé à la mort, il eut peur de la prison. Et voilà pourquoi, après l'entrée des troupes, il écrivit au *Figaro* une lettre qui le sauva, mais m'arracha dans ma retraite un cri de douleur.

Pour se faire absoudre, il reniait toute solidarité avec les agonisants et les vaincus.

Il croyait de bonne foi, l'artiste, qu'un musée est un asile comme jadis les temples de Rome, et qu'on pouvait, à la façon des esclaves, y manger la soupe pendant que nous nous battions au Forum; quelques exécutions le détrompèrent, mais il dut en garder une impression terrible.

Les angoisses du combattant ne troublent pas sa raison; — ce combattant-là a fait son compte; mais pour la fierté de la révolte, tant pour l'horreur de la défaite. Au hasard du canon!

Mais celui qui n'a songé, à travers les malheurs de la guerre civile, qu'à se blottir dans une sinécure au lieu de prendre rang parmi ceux qui vont à l'ennemi, celui-là doit avoir le cerveau traversé par un bien dangereux frisson, quand il voit sa vie à la merci du dé que jettent sur leur tambour les soldats ivres de vin ou de fureur.

La folie de Gill peut bien dater de ce moment-là, quoi qu'en dise le journaliste moqueur.

En tout cas elle entra chez lui, le lendemain, avec la misère et l'obscurité.

Le bon temps est passé. La caricature est morte!

Gill a eu jusqu'ici, comme outils de fortune et de renommée, le génie de l'allusion, le don de l'ironie voilée. Mais allusions et voiles ont été mis en guenilles par les baïonnettes et il ne s'agit plus de tirer à sel sur le maître et d'égratigner les masques; le canon

grogne encore les pattes dans les cendres, et les têtes des vivants sont défigurées pour tout de bon à Satory.

Quel fut le sentiment de Gill devant le champ de bataille éteint et l'abattoir tiède encore?

Il pouvait garder l'horreur des horizons noircis par la fumée, ensanglantés par la flamme, mais il pouvait aussi être pris d'une curiosité sympathique et douloureuse devant ce cimetière où dormaient tant de gens qu'il avait connus; — il tutoyait la plupart d'entre nous et il savait bien que nous n'étions ni des assassins, ni des bandits!

Non, il tourna le dos au cimetière et lâcha les calomniés et les morts...

Il ne lui servit à rien d'avoir un cœur généreux.

Gill fut bon, mais bon comme les charitables; il soulageait la douleur des pauvres, il ne proclamait pas avec nous le droit au pain. Il refusa éternellement de réfléchir sur ce problème de misère que nous voulons résoudre comme Proudhon et qu'il tranchait comme saint Vincent de Paul; et voici qu'aujourd'hui nous sommes forcés de mendier pour lui en prenant son crâne fêlé pour sébile.

Jules Vallès.

### Qui sait?...

Où, quand et comment reçut-il ce coup de marteau? se demande parfois le monde en apprenant que tel ou tel des siens a perdu la raison. Hier, en m'interrogeant de la sorte, à propos du remarquable caricaturiste qu'on vient de séquestrer à l'asile de Charenton, je me souvins que, déjà, je l'avais vu fou quelque dix années auparavant.

Il errait alors dans Paris, terrorisé par les bons apôtres de Versailles, et voici ce qu'il me raconta près de la rue Soufflot, un soir où les mitrailleuses rurales fauchaient, dans le jardin du Luxembourg, des fournées de citoyens vaincus et condamnés sans jugement et sans appel :

« La journée touchait à sa fin et je n'y tenais plus!

Il y avait, mon cher, trente-six heures que je vivais, ou plutôt que je ne vivais pas, au fond des caves du théâtre de Cluny. Soudain l'écho de mille voix joyeuses sonne à mes oreilles et je me hisse sur un monceau de décors pour tâcher d'apercevoir, à travers les barreaux d'un soupirail, ce qui se passait au dehors. Ah! je n'oublierai jamais ça! *Ma cervelle se tourne en eau, quand j'y pense, et j'ai la tête en feu!*

Plus tard, je le peindrai peut-être, ce tableau!

Figure-toi que sur le trottoir bordant le bâtiment où je m'étais réfugié, gisaient étendus une vingtaine de fédérés criblés de balles. Autour de leurs corps, la soldatesque de MacMahon et de Galliffet s'amusait à ce jeu : laisser tomber, après avoir visé longuement, une baïonnette dans l'un des yeux de ces communards déjà glacés et raidis.

On n'y réussissait pas à chaque coup; parfois l'acier frappant les os du crâne ricochait sur l'asphalte avec un son mat qui m'entrait au ventre, et l'on raillait le maladroit en riant comme des bossus.

Au contraire, lorsque, bien dirigée, la pointe de l'arme blanche s'enfonçait dans l'œil crevé d'un mort, tous les jouteurs complimentaient celui de leurs camarades qui s'était

signalé par cette prouesse et, montrant la monnaie trouvée dans les poches du supplicié posthume, étalée à côté de lui, gueulaient à bouche que veux-tu : « Gagnant, toi tu vas nous payer la goutte, animal! » Et ma foi, l'on allait boire en chœur chez le marchand de vin d'en face un petit verre de n'importe quoi, tandis que la tige de fer vibrait encore dans la prunelle du cadavre. Oui, mon ami, j'ai vu ça, j'ai vu ça la semaine dernière; Ernest Pichio, d'autres encore, le virent comme moi; j'ai vu le triomphe de l'ordre. »

Et soudain Gill, André Gill frémit sur ses orteils, et les bras tendus vers le ciel, les traits convulsés, l'écume à la bouche et du sang plein les paupières, il me planta là, criant, ou plutôt aboyant, hurlant comme un chien fugitif, à la mort.

Léon CLADEL.

*Le Temps,* 1er novembre.

Il était, au surplus, inévitable que l'électricité, le tramway, le téléphone, le phonographe, et toutes ces inventions qui transforment prodigieusement l'existence moderne, fussent accusés de pousser à l'innervation toujours croissante de nos contemporains, et à la névrose générale. Le veau d'or, — l'affreux Million, que tout le monde méprise et que tout le monde envie, — a été le bouc émissaire de la folie du pauvre André Gill, si effroyablement frappé, emporté par cette manie des grandeurs, ce délire spécial que M. le docteur Foville regarde comme une mélancolie persécutrice, cette terrible *mégalomanie* qui, plus que la tristesse des Antony et des René, est vraiment le *mal du siècle.*

On a tout dit de cet artiste puissamment original qui fut un esprit lettré, un poète à la fois narquois et attendri, et qui rêvait de devenir le dramaturge du peuple.

Il avait des conceptions bizarres qui, exécutées par lui, eussent été charmantes. Il voulait écrire un roman : *la Vie à rebours.* L'histoire d'un homme qui commence l'existence avec des cheveux blancs, rajeunit de jour en jour et finit en rendant, avec la première goutte de lait, le dernier soupir sur le sein de sa nourrice.

L'argent, quoi qu'on en dît, ne jouait pas un si grand rôle dans les préoccupations d'André Gill. Il l'aimait non pour les joies égoïstes qu'il donne, mais pour les libéralités qu'il permet de faire. Le plaisir de Gill était d'inviter à une même table de pauvres diables de sculpteurs, de peintres, de chercheurs, de rêveurs et de payer pour tous. Riche, certes il eût aimé à l'être, mais il n'eût pas fait une concession pour le devenir.

J'ai cependant encore devant les yeux une *charge* de lui par lui-même : sa tête coupée comme celle d'un saint Jean-Baptiste et présentée au public sur un plat rempli de pièces de vingt francs. Ce décapité souriant dans un bain de louis d'or m'est revenu à la pensée, lorsqu'on m'a annoncé cette folie de l'artiste épris de millions.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je retrouve en tête du premier numéro d'un journal où il donna, à la fois, d'admirables charges et de fort jolis vers, ces lignes qui marquent bien le ton gai, fringant, un peu mousquetaire de ce fin railleur parisien : « Ce serait, cher ami, un beau spectacle qu'un feuilleton où il ne serait parlé que de ma gloire et de *la Parodie* que je vous envoie avec mille tendresses! » And. GILL.

Sa gloire! Il n'en eut que la monnaie, et certain refus — par le jury du Salon — de telle jolie figure de fille grêle et charmante jouant du violon auprès d'un oiseau mort lui

causa un désespoir profond, qui devint peu à peu une irritation sourde. C'était là une toile étrange mais tout à fait savoureuse. Gill comptait sur un succès. On lui refusait, non seulement la possibilité d'être admiré, mais le simple droit d'être vu.

Je crois bien que ces révoltes qui viennent d'aboutir si brutalement à une catastrophe et qui datent de cette déception, ont plus violemment en lui rompu l'équilibre que les préoccupations d'argent dont il se moquait au fond, et se consolait avec le succès !

Jules Claretie.

*Le Gil Blas,* 2 novembre. — **Pour André Gill.**

J'aimais beaucoup Jules Vallès, et j'ai rompu bien des lances non seulement pour défendre son talent (ici la tâche était facile), mais pour expliquer sa nature, ce qui était moins commode.

A ceux qui lui reprochaient la monotonie de sa rhétorique, je répondais :

— C'est vrai, il n'a que cinquante mots dans son sac, mais ce sac est une giberne et ces cinquante mots sont autant de cartouches. Cela vous fait un pétard dans l'oreille, une flamme devant les yeux, et un trou en plein cœur.

A ceux qui ne pouvaient digérer son amertume, je disais :

— Que voulez-vous?... Il a souffert et il en a gardé une bile inextinguible. — A coup sûr une philosophie plus haute, plus oublieuse, aurait plus de fierté véritable. — Mais cette rancune persistante a sa beauté aussi. — Cet homme a encore les fesses en feu, des corrections qu'il a reçues étant enfant. — La neige qui a blanchi ses cheveux et sa barbe n'a pu éteindre cette cuisson. — Après vingt ans passés, il grince toujours des dents au souvenir des misères, des famines, des noires bohèmes traversées jadis. — Les épingles dont il rafistolait ses redingotes, lui sont restées fichées dans la peau. Les culottes de pion calamiteux lui demeurent collées au derrière, comme des culottes de Nessus. — Il en souffre encore, il se venge. — Son être entier n'est que révolte. — Eh bien! il faut le prendre tel qu'il est, farouche et dur, cuirassé dans son orgueil, superbe dans sa haine et grand malgré tout.

Et j'exaltais cette âpre éloquence, et j'admettais ces rudesses sans préjugés et je n'en voulais pas à cet insensible d'être désormais sans entrailles, puisqu'il me montrait si férocement ses entrailles arrachées et dévidées sur le chevalet de tortures de la vie.

Oui, j'aimais beaucoup Jules Vallès. — Aujourd'hui, c'est fini : je me contente de l'admirer, mais sans le comprendre, et je ne l'aime plus.

Je sais bien que cela lui sera parfaitement égal; car sans doute il ne tient pas à ma sympathie, pas plus qu'à celle de personne. Et c'est de bonne foi, j'en suis sûr, qu'il me trouvera niais et sentimental. — Mais cela m'est égal aussi. — Car décidément, cet homme a le crâne trop différent du mien pour que je puisse espérer d'être jamais son ami.

— Quand même je le voudrais d'ailleurs, j'y perdrais certainement ma peine. — Il m'a suffi de voir comment il entendait l'amitié à l'égard du pauvre, et bon, et généreux et cher André Gill.

Celui-là l'aimait certes, et presque comme un dévot aime son Dieu. — Et Vallès aussi aimait Gill, je n'en doute pas un seul instant.

— Mais quelle singulière façon d'aimer!

A peine le grand artiste est-il enfermé, quel est le premier mot de Vallès parlant de lui?... Ah! c'est incroyable, vraiment. Et il m'a fallu relire, relire encore, les deux articles de Vallès dans *le Réveil,* pour me convaincre que je ne rêvais point. Mais non; les phrases étaient bien imprimées, et flamboyaient et crevaient la page, et me crevaient le cœur en même temps. — La conclusion de Vallès sur le désastre de Gill, la voici crûment :

C'est bien fait!

Pour Vallès, Gill est devenu fou parce qu'il était un artiste pur et non un barricadier. Et Vallès lui reproche de n'avoir pas cru à la Commune, de l'avoir reniée après la défaite, d'être un égoïste (le mot y est), un lâche (l'accusation y est), et de n'avoir jamais songé (je cite textuellement) qu'à sa bourse et à sa gloire.

« Et voici qu'aujourd'hui, dit-il en finissant, nous sommes forcés de mendier pour lui « en prenant son crâne pour sébile. »

Mendier!... Il a eu le courage d'écrire : Mendier!... Et il a enchâssé cela dans un trait de rhétorique! Et il aimait Gill! Et il lui fait cette oraison funèbre à coups de poing, ce réquisitoire de colère et de haine, lui son ami!... Je ne comprends pas. Je n'apprécie même pas. Je suis stupéfait.

Mais que Vallès aime Gill à sa façon, et de cette façon, c'est son affaire! Cette façon-là n'est pas la mienne, voilà tout.

Cette façon-là, dois-je dire plutôt, n'est pas la nôtre. Car je ne connais pas un seul ami de Gill qui n'ait senti le rouge lui monter au front à cette idée d'aumône.

Donc, que Vallès mendie pour l'infortuné, après l'avoir traité de coupable! Mais qu'il le sache bien, il est seul à mendier ainsi. Nous autres, nous ne tendons pas la sébile, nous ne demandons pas l'aumône pour notre ami frappé. Nous ne venons pas implorer une grâce : nous venons rappeler à tous un devoir.

Non, nous ne demandons pas l'aumône pour Gill; nous disons simplement au public :

— Tu as une dette à payer. Donne!... Tu te feras honneur en donnant. Et, quand tu auras donné, c'est encore toi qui seras le débiteur.

Car toute la nuance est là, et tant pis pour ceux qui ne l'ont point vue. Toute la nuance est dans ceci : la souscription, Gill y a droit.

Quoi! cette intelligence vous a charmés, intéressés, passionnés, et vous pensez la payer en pitié aujourd'hui! Votre pitié ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est votre reconnaissance.

Quoi! ce pamphlétaire du crayon a combattu l'Empire, l'a bafoué, vous en a fait rire quand il y avait péril à le faire; et vous vous croiriez quitte envers lui par les deux sous dont vous achetiez ses feuilles!

Cet homme a mis, pendant quinze ans, son talent, son imagination, sa verve à vous distraire, à vous instruire, à vous venger au besoin; et vous ne voyez pas qu'il est et restera toujours votre créancier!

C'est en travaillant à votre profit qu'il s'est lassé et vidé le cerveau; c'est à vous sonner la diane qu'il a usé sa jeunesse et sa force; c'est en luttant contre l'ennemi commun, en cherchant le vrai et le beau, en battant la charge au premier rang, qu'il est tombé blessé;

c'est pour vous qu'il a donné sans relâche son cœur et son esprit; et vous auriez la prétention de lui faire l'aumône!

Ah! mais non!... Payez, payez, vous tous qu'il a enrichis de joies, de sensations, de rires vengeurs!

Payez et vous lui devrez encore, et vous lui devrez toujours.

L'autre jour, je faisais ici même un appel à nos lecteurs, et je disais qu'il n'était pas besoin de les solliciter davantage.

Eh bien! si!... Il fallait les solliciter plus clairement, et je le fais aujourd'hui en leur montrant bien qu'ils ont là un devoir à remplir et comme une traite à solder.

Cette traite, tout grand artiste la lance au public, qui ne saurait jamais assez payer le génie et le talent. Mais, généreux toujours, le grand artiste se contente que la traite lui revienne soldée en gloire. Or, ici, la gloire n'est pas assez, et nous réclamons un payement effectif, voilà tout. Est-ce que c'est mendier, cela? Non, ce n'est pas vrai, nous ne mendions pas pour Gill.

Que chacun de ceux qui aimaient son crayon, que chacun s'estime son débiteur pour un franc seulement, et ce n'est pas une chambre à Charenton que nous pourrions offrir à notre ami : c'est un palais qu'on pourrait lui bâtir avec le million qu'il rêvait.

Ce million-là, ce million de malheur, c'est bel et bien le million qu'on lui doit.

Allons, qui veut faire honneur à cette dette sacrée?

Venez. La souscription est ouverte, venez et donnez votre part si faible qu'elle soit, non comme une aumône, mais comme une restitution au prodigue qui vous laissait puiser à pleines mains dans le trésor sans prix de sa pensée...

Venez, et donnez, vous tous qui avez à cœur de n'être point insolvables.

Jean Richepin.

*Les Contemporains,* 3 novembre.

Une actualité fatale donne au grand caricaturiste républicain sa place, cette semaine, dans la galerie des portraits que je fais de nos contemporains. A cette occasion lamentable, j'ai publié dans un journal réactionnaire, mais très ouvert à la littérature et au parisianisme, *le Figaro,* cette chronique :

Puisse André Gill sortir de ce cimetière, la maison d'aliénés d'Évère, en ayant repris sa pensée que, comme un fardeau trop lourd, il a déposée.

Il est fou. La nouvelle en est arrivée hier de Bruxelles. Je ne m'inquiète pas s'il était républicain et si je parle à un public opposant, car il ne s'agit pas d'un républicain de moins, mais d'un homme, selon la plus grande hauteur du mot, qui sombre dans la folie. C'est la mort d'un esprit.

Je connais le célèbre caricaturiste depuis plusieurs années, et, si la nouvelle de sa folie m'a douloureusement affecté, elle ne m'a point étonné, car j'ai vu les prodromes du mal.

Quand il partit de Paris, sa raison déjà s'était envolée. La veille, sur le boulevard, il chantait des tirades contre Gambetta, contre les ministres, et, pour suprême argument, il ajoutait :

— Après tout, je suis le comte de Guines.

— Pourquoi n'avez-vous pas gardé ce nom?

— Parce que je voulais une noblesse plus forte.

A Paris un inconnu peut mourir de faim sans être dérangé; un artiste célèbre, que les ignorants envient, peut être torturé par les embarras pécuniaires, mesquins, mais pressants, et à mesure se succédant. Il est permis de dire de telles misères, maintenant que, sans doute, on n'y pourra plus remédier.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais les artistes ne sont-ils pas les uns des autres solidaires?

Tout peintre digne de son art tiendra à honneur d'offrir un tableau, une étude, pour une vente au profit de Gill. Il ne faut pas que ce caricaturiste entre et reste, comme un valet de pied, dans un hôtel de fous. La vente produira-t-elle assez pour qu'il possède une petite maison où reposer sa tête sans pensée? La direction des Beaux-Arts fera-t-elle au moins quelque chose pour le caricaturiste mort? Ne devrait-on pas organiser une représentation au bénéfice d'un artiste que la folie atteint? Ce n'est pas à ce journal d'indiquer une telle idée. Mais si Gill a contribué à l'élévation de ceux qui sont aujourd'hui au pouvoir, on sait que la reconnaissance n'est pas la vertu principale des républicains.

Chacun pour soi, Dieu pour le peuple.

Il est suffisant de considérer l'artiste, le successeur de Daumier, dans Gill, pour vouloir adoucir ses maux, et, sans se soucier de ses opinions, de prendre conseil de la profonde pitié que le malheur doit inspirer à tous.

Qu'en dit-on au camp républicain?

Félicien Champsaur.

*Le Réveil,* 4 novembre.

Quelques camarades étaient présents, l'autre matin, quand on vint demander pour l'imprimerie l'article sur Gill, celui-là même qui vient de soulever l'indignation d'un chroniqueur sentimental.

De ces camarades, l'un était le plus ancien ami du pauvre fou, les deux autres ses admirateurs convaincus. Je leur lus les feuillets avant de les livrer. Personne ne trouva un mot à changer. Il est vrai que les juges étaient, non des littérateurs de métier, mais des écrivains de combat. Ils trouvaient la thèse utile; M. Richepin a trouvé l'avocat cruel.

J'ai dit ce que je pensais, et je ne m'en repens pas!

Je ne crains pas d'être blâmé par ceux qui se connaissent, non pas en phraséologie, mais en choses de cœur. Ceux-là ont bien vu dans ma colère contre le mal la preuve irréfutable de mon chagrin. En tout cas, personne ne croira que j'abandonne Gill. Tandis que certains pleureurs littéraires versaient leurs larmes dans leur encrier et songeaient d'abord à la copie, je courais vers lui, à la première nouvelle du malheur, et le ramenais, comme un enfant, avec moi.

Pendant quinze ans, il m'appela son ami, son maître même, mais je devais cette amitié et ce titre à l'estime qu'il avait pour ma façon résolue d'attaquer les idées par le haut, le taureau par les cornes.

Devant Gill perdu, j'ai gardé cette façon!

Et je l'ai pris lui-même, pour servir une théorie que je crois juste.

L'article dénoncé défend les idées qu'il m'entendit éternellement soutenir, au temps où sa raison vivait.

Tout ce que j'ai écrit, tout ce dont M. Richepin s'attriste ou s'irrite, je l'ai crié à Gill sous l'Empire, pendant la guerre, du fond de l'exil, et, si Gill ressuscitait, il vous le crierait à son tour!

Soldat de l'idée sociale, croyant à la relation souterraine des douleurs et des malheurs humains, je me suis cru le droit de profiter de ce crime du hasard, pour signaler le danger aux autres.

J'ai ramassé le fou étendu à terre et je l'ai planté contre le mur, comme un épouvantail pour ceux qui veulent s'isoler dans la fantaisie et dans le rêve. Ma brutalité même a été un hommage arraché au souvenir d'une grande force inutilement perdue.

Devant ce public qui nous regarde et nous écoute, nous avons mandat de chercher la cause des blessures des hommes et d'en découvrir les remèdes, quitte à bousculer les malades pendant la visite et, pour appeler la foule à la clinique, il faut saisir le moment tout chaud, quand la curiosité sert de cloche, quand le cas est célèbre et que la sympathie fait cercle autour du blessé.

Je l'ai fait.

Certains ne l'ont pas compris, mais mieux vaut encore qu'on m'ait mal jugé, qu'on ait calomnié mon cœur et que quelques-uns de la race de Gill aient été sommés de réfléchir avant de s'engager dans le chemin qu'il a suivi. Sans compter qu'en dehors du monde des arts et des lettres, il y a des infortunés par centaines — des ouvriers, des obscurs, des simples, qui depuis des mois ont crevé la faim et qui commencent à mourir de froid! Il est bon que ces pauvres sachent que nous ne limitons pas au pays du journal nos souvenirs et nos tendresses. Et j'ai voulu, à propos d'un de ces hommes que j'ai le plus aimés, démontrer la nécessité de la grande solidarité sociale. Si généreuse que soit une corporation, eût-elle à son service le tambour de la presse et le casque de Bélisaire qui traîne dans les ateliers, cette corporation est impuissante à faire longtemps le bien.

Il a fallu aller demander la charité d'une bourse au ministère; avant la catastrophe, le pauvre Gill, lui-même, n'avait-il pas dû courber l'échine dans ces antichambres pour essayer d'obtenir les commandes qui ne sont pas venues?

Le mot d'aumône vous a révoltés; comment appelez-vous cela?

Ayez donc, pour une fois, le courage douloureux de dire avec moi que, la misère étant la compagne nue ou masquée de quiconque n'a pas une fortune de patrimoine ou de hasard, les artistes, plus que tous les autres, sont forcés de s'agenouiller devant l'État pour avoir du pain et du travail.

Voilà ce que j'avais à répondre à M. Richepin.

Je crains bien qu'il n'y ait, chez lui, plus d'universitarisme inconscient que de désespoir vrai. Ce n'est peut-être qu'une guerre de synonymes entre lui et moi. J'ai dit que nous étions forcés de « mendier » pour le fou. J'aurais dû écrire « quêter » et le normalien eût moins souffert.

Question de high life aussi. Dans le monde que fréquente maintenant Monsieur Richepin, le malheur d'un artiste peut servir d'affiche aux belles manières comme aux bons sentiments, près des lettrés et des dames.

J'aurais dû mettre des gants. Au lieu de cela, je parle de sébile, la gamelle à charité des pauvres, alors que le chroniqueur rêvait sans doute d'aumônières à glands d'or tendues par des femmes en robes de velours...

La conclusion de tout cela, le dernier mot que j'en veuille dire, est que tous ceux qui ont véritablement aimé Gill savent bien que je n'oublierai jamais celui qui est prisonnier, là-bas.

Depuis longtemps, ceux qui m'accusent auront désappris le chemin de l'asile, alors que, moi, je ferai encore le voyage, et j'irai, seul, porter à notre grand enfant des images et des oranges.

Jules VALLÈS.

*Chronique Parisienne,* 6 novembre. — **André Gill.**

C'était un grand bel homme, à la démarche fière,
Le torse bien cambré, le jarret bien tendu;
Des cheveux noirs, épais, rejetés en arrière,
Laissant le regard libre et montrant le front nu ;

Moustache relevée en croc, œil allumé,
Lèvres de sang, la main dans le gilet passée
Il marchait fier, reconnu par tous, acclamé...
Aujourd'hui sa cervelle est vide de pensée.

L'artiste qu'on aimait n'est plus maintenant,
L'esprit nage au hasard dans sa tête en délire,
La parole se perd en un éclat de rire...

La mort a dans ses bras emporté son enfant,
Et pauvre père en pleurs, esseulé dans la vie,
Sans force, il est depuis en proie à la folie !...

Maurice GUILLEMOT.

*Paris moderne,* 15 novembre. **André Gill.**

A tous ceux qui, un peu au courant des choses d'art, savent où en sont, à l'heure qu'il est, les fortunes de Stéphen Jacob et de Théophile Poilpot, il semblera que le fait dont je parle remonte loin, remontant à l'époque où Théophile Poilpot qui, aujourd'hui, mène voiture et se fait construire un hôtel, avenue de Villiers, ne parvenait que malaisément à payer six cents francs de loyer. C'était le temps où, sous l'œil de Gustave Boulanger, il exploitait l'antiquité gracieuse, pondait *le Passeur* et *le Traîneau* et vidait régulièrement à chaque salon, tantôt avec *le Tabarouck,* tantôt avec *Isa* ou *la mort de Diogène,* la coupe amère des désillusions; le temps où Stéphen Jacob, lui, mettait toute son ambition à dormir quatorze heures par jour et à brosser de petites têtes de femmes, façon Goupil. Ceci ne remonte guère, pourtant, qu'à cinq ou six années d'ici, longtemps déjà

après la guerre. Chacun d'eux occupait alors un des seize pavillons de cette immense villa placée au faîte de la butte Montmartre, presque sous l'ombre des moulins, et qui, de tout temps, fut peuplée d'artistes; depuis Ravel, le Fadinard du *Chapeau de paille,* qui vint y ensevelir des amours secrètes, jusqu'à Jules Moinaux, actuellement, et Robert de la Villehervé. Longtemps, les Carrier-Belleuse vinrent y manger des gâteaux le dimanche et jouer à la balle au pot. Et la maison avait, alors, de vagues airs de banlieue parisienne, avec ses pavillons coquets, ses sifflets lointains de chemin de fer et ses pelouses ensoleillées où s'allongeaient les grandes jeunes filles, paresseusement étendues, leurs jupes blanches enroulées sur les pieds.

Ce fut là que je connus Gill.

Dîner d'artistes : le maître de la maison, d'abord, Théophile Poilpot, encore mince, très élégant, la boutonnière fleurie du ruban jaune bordé de vert ramassé quelque part comme à Buzenval avec les galons de sergent; Stéphen Jacob, aux rares cheveux, mais dont la barbe « arborait l'incendie »; Georges Richard, de l'Odéon; Fervacques, qui devait mourir quelques semaines plus tard; Poupart-Davyl, au lendemain du *Gascon* et à la veille de *la Maîtresse légitime,* en chemise sans col ni poignets et bourgeron bleu de boucher, Charles Narrey et André Gill.

On avait dîné en plein air, sous une tonnelle touffue, puis l'on s'était attardé à causer devant les tasses restées vides, goûtant le charme de cette étroite camaraderie que semblait rendre encore plus douce le calme reposé de la nuit. Une lampe, posée sur la table, éclairait, au-dessus de nos têtes, la toiture sans cesse mouvante des chèvrefeuilles qui en tombaient le long des treillages, et découpait de grandes masses d'ombre dans les épaisseurs des vignes vierges dont, çà et là, de larges feuilles rouges ressortaient en pleine lumière. Sa lueur, vaguement arrêtée aux têtes des lilas avoisinants, s'allait mouvant, le long de l'allée sablée. Dans le fond, le jardin, noyé d'ombre, avait de mystérieuses profondeurs. Et l'on causait, l'on causait de choses d'art, dans le recueillement exquis que cette nuit sereine répandait autour de nous, tandis que la fumée bleue de nos cigarettes, rallumées au fil de la lampe, flottait un moment hésitante, avant que de filer gaîment par les étroites baies de la tonnelle.

Il me parut que le caricaturiste de *la Lune* ne déméritait pas de ce nom de « beau Gill » dont il se montrait si naïvement fier. Beau, il me le sembla réellement, surtout par sa carrure d'athlète et son air de grande force. La tête, bien que très douce, me plut moins, à cause, d'abord, des moustaches cavalières qui, selon moi, le vulgarisaient, l'*emboulevardaient,* gâtaient ce qu'elle eût pu avoir de sévèrement pur et classique; puis, et surtout, à cause de la mauvaise habitude prise par lui, de rentrer, en parlant, les lèvres au dedans de la bouche pour cacher ses mauvaises dents : coquetterie qui avait, en outre, pour effet, de lui donner parfois un parler de petit vieux, un mâchonnage, désagréable et fatigant. Peut-être était-ce là la raison des longs silences qu'il gardait.

Au cours du dîner en question, Gill n'avait que fort peu parlé, si ce n'est pour protester de sa haine violente à l'égard de la langouste. Il demeura quasiment muet, attentif toutefois, un sourire sur les lèvres, comme amusé de ce brouhaha de conversation qui s'élevait autour de lui. Sur la fin de la soirée seulement, il se réveilla et se montra. La discussion en était venue, je ne sais comment, sur ce point tout philosophique : la somme de

jouissances nécessaire à un homme pour qu'il pût se dire complètement heureux. Gill se montra étourdissant. Pendant une longue demi-heure, ce ne fut qu'un éblouissement, qu'une étincelle continue ! Semant les mots et les pensées à chaque phrase, dans une langue brillante, pailletée, triviale parfois, mais d'une brutalité puissante, il développa la plus merveilleuse improvisation qu'il ait jamais été donné d'entendre. Thèse étrange, d'ailleurs, et que ce seul mot : « Excelsior » me paraît suffisant à résumer. Toujours plus loin. Toujours et toujours davantage ! l'insatiabilité érigée en principe ! la réelle jouissance ne commençant pour l'homme que du moment même où sa force excédée ne lui permet plus de la supporter !

Il s'animait, grisé de ses propres paroles, devenant de plus en plus abondant, rebondissant d'argument en argument comme de tremplin en tremplin, intarissable, trouvant dans chaque mot qu'il semait une source nouvelle d'éloquence, un regain nouveau de fécondité !

Sous le charme attachant de ce merveilleux talent de parole, surpris, aussi, d'une telle abondance chez un garçon généralement timide et peu causeur, j'écoutais, mais sans conviction, ne croyant guère qu'à un paradoxe échevelé, et ne voulant voir dans cette gymnastique de mots qu'une jonglerie très habile d'acrobate.

— Mais, dis-je, celui qui oserait se mettre à ce régime d'outrance et d'intensité quand même, serait mort en six mois de temps, ou, tout au moins, devenu fou.

Gill demeura un instant sans répondre ; puis, avec un demi-sourire :

— Mon Dieu, fit-il, avant six mois, cela est peut-être beaucoup dire.

Certes la théorie de Gill n'était bien qu'un paradoxe, mais toute son existence ne fut pas autre chose. Bohémien jusqu'aux moelles, ayant du bohémien les vices, mais aussi les inappréciables qualités ; insatiable de jouissances, mais généreux jusqu'à l'abnégation la plus aveugle ; usant des autres sans scrupule aux heures difficiles et dures, mais sachant, à l'occasion, sacrifier ses besoins aux passions des autres, Gill vécut de cette vie fiévreuse et brisante faite d'oppositions, de luxe et de gêne, de hauts et de bas, de blanc et de noir. A cette suite d'alternatives et de contrastes précipités trouva-t-il réellement cette saveur intense que sa virilité y cherchait? Je le crois. Peut-être, aussi, s'y trouva-t-il naturellement amené par ce besoin d'étrangeté, cette soif de l'original que jette en toute âme d'artiste la haine du bourgeoisisme et de tout ce qui y touche.

Ce que fut sa valeur artistique, on le sait. Pendant vingt ans, Gill sema aux quatre coins de la presse parisienne tout ce qui est imaginable comme esprit et comme talent, et, partout où sa main se posa, sa griffe laissa, ineffaçable, la trace de cette verve puissante. *La Lune,* avec toutes ses phases par lesquelles il la fit passer ; *l'Éclipse,* sous ses deux formats, *le Dessin de Gill,* et, plus récemment, *les Hommes d'aujourd'hui*, furent autant d'incarnations de cette grande personnalité. Jusqu'au dernier moment Gill resta le même, sans défaillance, sans apparence de fatigue. Son dernier dessin, le Ministère d'Automne, paru dans *la Nouvelle Lune,* est sans conteste l'un des plus réussis. De tous les caricaturistes, il fut celui qui, le plus près, se rapprocha de Gavarni, sans le rappeler en rien, toutefois, et sans procéder d'autre chose que de sa propre originalité. Il fut peut-être le seul, avec Cham, qui sut mettre des légendes au-dessous de ses dessins, mais il eut sur lui cette supériorité d'avoir su mettre des dessins au-dessus de ses légendes.

Gill cependant n'était point décoré, semblable, en cela, à Pille et à Grévin, mais il ne s'en souciait point, étant de ceux qui honorent la décoration plus que la décoration ne les honore.

Ce sera sous l'un de ses côtés les moins saillants que j'étudierai dans cette chronique le rare esprit qui vient de s'éteindre.

Gill, comme tous les réels artistes, aima les lettres et la poésie. Entre temps, aux heures de répit que lui laissa sa merveilleuse fécondité, il écrivit quelques bluettes dramatiques, comme *la Corde au cou,* qui n'obtint qu'un demi-succès à l'Odéon; *Un Caissier* avec Georges Richard, et *l'Étoile* avec Jean Richepin, un acte d'une grande étrangeté, représenté il y a quelques années, sur le théâtre des jeunes artistes. Vers la même époque, chez Marpon, il publia, sans le signer, un recueil de douze à quinze cents vers, sous le titre burlesque de : *La Muse à Bibi;* œuvre baroque, écrite dans le ton dont *la Chanson des gueux* avait donné le diapason, faite, comme elle, de crapuleries voulues et de délicatesses infinies, et qui, selon moi, a pour effet de donner à Gill une place très en avant entre les poètes modernes.

En somme, Mürger fut consacré poète pour avoir fait *la Chanson de Musette,* et le nom du médiocre Arvers passera à la postérité par la seule vertu de cette heureuse fin de sonnet :

*Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :*
*« Quelle est donc cette femme? » Et ne comprendra pas.*

Je me demande quelle place devra être assignée à l'homme qui écrivit les vers que je vais citer, vers que je crois appelés, comme les précédents, à passer, avant qu'il soit peu, à l'état de tradition, mais d'un sentiment bien autrement élevé, d'une émotion exempte, cette fois, de sensiblerie, et par cela même, réellement profonde et gagnante.

HOROSCOPE

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux :
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la Chimère!

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats, souffre, pense :
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur, et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.

Je crois que les choses de cette valeur se comptent et que, ma foi, il n'en faudrait pas beaucoup plus pour justifier le rang où j'ai déclaré placer Gill. Le livre, au reste, n'est

pas restreint à ce seul chef-d'œuvre, et, bien qu'il en soit hautement dominé, les extraits à citer en pourraient être nombreux. Je me bornerai à en citer trois autres pièces qui, avec celle qu'on vient de lire, achèveront de mettre en lumière, et sous quatre faces différentes, le talent poétique de Gill. La première, tirée du début même du livre, est intitulée :

CARREFOUR

Carrefour de l'Observatoire,
Un danseur de corde, devant
Les badauds, exerce en plein vent
Sa verve funambulatoire.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Tout son corps vibre comme un luth,
Hystérique, amoureux du vide,
Il verse sur la foule avide
L'effluve de ses nerfs en rut.

C'est un triomphe où rien ne manque;
Et Bullier, par-dessus le mur
De son jardin, voit dans l'azur
Bondir le léger saltimbanque.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Et dans le cercle où l'on s'écrase,
Un croque-mort, entré pour voir,
Immobile, muet et noir,
Semble une araignée en extase.

Dans la crainte de voir cette étude prendre des proportions par trop grandes, j'ai dû écourter de moitié ce pittoresque tableau de genre. Ces quelques citations peuvent suffire, je pense, à donner une idée du ton sur lequel la pièce est écrite.

J'ai hâte d'arriver au *Nocturne* et j'y arrive, en effet, non sans quelques appréhensions. Nous voici si loin de l'*Horoscope,* si loin du rêve, si loin de la vision élevée, que je crains fort qu'un tel contraste n'occasionne à la délicatesse de mes lectrices un véritable chaud et froid. Je n'ai pas parlé de leur pudeur qui n'est en rien menacée, je me hâte de le dire. Ce n'est pas autre chose, en somme, que l'histoire abracadabrante d'un brave ivrogne sur les lèvres de qui les F et les S ne voltigent ni plus, ni moins qu'autrefois sur celles de Vert-Vert. Je les prie donc de vouloir y mettre un peu de complaisance, de considérer le *Nocturne* pour une brutale, mais admirable caricature, et de me permettre, surtout, d'en citer les vers tels qu'ils sont, dans leur réaliste nudité, sans me forcer à user des absurdes points de suspension. Une telle mutilation aurait, du reste, pour effet, en lui retirant la cause même de sa saveur et de son pittoresque, d'ôter à ce quasi chef-d'œuvre toute espèce de raison d'être.

Comme je le disais, c'est l'épopée funambulesque et insensée d'un pochard, machiniste en un théâtre quelconque, lancé sur le coup de minuit dans la solitude morne des rues de Paris, en lutte avec un vent du diable qui le secoue comme une feuille et le retourne comme une crêpe.

Bon sang d'bon Dieu! Fait-y un vent!
J'fais pas quat' pas l'un l'aut'e d'vant.

J'arriv'rai jamai' à Montrouge.
Qué sal' vent! C'est pas c'que j'ai bu :
J'ai rien bu; ça m'est défendu;
J'peux boir' qu'avec Alphonse l'Rouge.

Zinguer tout seul, c'est pas mon blo'.
Qui ça? Joseph el'machinisse,
Un homme d'théât', un artisse,
Boir' tout seul? Oh, là là! — Tableau!

L'ivrogne va, vient, bat les murs, cherche des discussions à la lune qu'il trouve trop ronde et trop pâle, offre ensuite de lui payer un litre, et finalement lui trouve une ressemblance frappante avec sa femme contre laquelle, subitement, sans qu'on sache pourquoi, il se sent pris d'une colère bleue :

Mais pourquoi qu'a m'fait des ch'veux gris?
Faudrait qu'j'y fout' l'argent d'mes s'maines!
J'ai beau y coller des châtai'nes
A r'biffe au tas tous les sam'dis!

Qu'a pleur', qu'a rigol'; c'est tout comme!
Sûr! j'y foutrai pas un radis :
« T'as qu'à turbiner, comm' j'y dis;
J'travail l'ben, moi qui suis un homme! »

« J'trouv' pas d'ouvrage », qu'all' me répond.
Et puis tous les ans c'est un gosse!
Qué pondeuse! En v'là d'un négoce!
C'est épatant! A pond! A pond!

Puis, ce vers trivial, et à la fois d'une impression, d'une sonorité très justes, lancé au milieu de ces incohérences et de ces stupidités :

Trois heur's qui sonn't! Faut que j'rapplique.

Et il repart, « chauffant le train » , chauffant à tue-tête, se pariant des cigares à lui-même, s'efforçant de regagner Montrouge et se retrouvant au Pont-Neuf sans savoir comment il y est venu. A ce moment, une apparition inattendue vient le dégriser quelque peu : c'est la silhouette d'une femme enjambant le parapet dans le but manifeste de se jeter à l'eau. Le pochard retrouve des jambes et de l'équilibre, prend sa course et arrive à temps pour retenir la femme par ses jupes. Ce qui s'ensuit, on le devine. Après les premières remontrances sur cette manière d'envisager « la rigolade », le « machinisse », émoustillé par cette rencontre de nuit et faisant une bonne fortune, commence à devenir galant, et il risque deux doigts de cour dans un langage tout spécial :

Allons, ho! Fais voir un peu ta pomme;
Rapplique un peu sous l'bec ed'gaz!
J'te gob'! Faut profiter d'l'occas';
Y a pas d'erreur, va : j'suis un homme.

Un chouett', un zig, un rigolo,
Fais donc voir ça : bon! v'là qu'a pleure...
Tu f'rais pas tant l'étroite à c'te heure
Si j'aurais laissé t'fout' dans l'eau!

Allons! bon, c'est ma femme! tableau!

Telle est cette chose, tout à fait étonnante, selon moi, et qui aurait certainement sa place dans ce livre immense qui s'appelle *la Chanson des gueux*. Je la livre sans commentaires. J'ignore si elle aura l'art de plaire à tout le monde et si d'aucuns ne répugneront pas devant ce tableau vivant mais brutal, sciemment crapuleux, et fait avec l'âme des pavés, comme dit Richepin. Pour moi, j'estime qu'elle peut être goûtée des esprits les plus délicats, et que, seulement, elle ne trouvera point grâce devant les délicats factices et les raffinés de convention.

Il me reste à citer le sonnet de *la Blanchisseuse,* un des plus aimables du livre, diffus un peu, peut-être, mais très original d'idée et dont les deux quatrains surtout donnent une impression délicieuse.

POUR LA BLANCHISSEUSE

Blanchisseuse aux robustes hanches,
Quand avril, sur le ciel léger,
Fait les nuages voltiger
En délicates avalanches,

J'imagine les choses blanches
Qu'après la lessive, au verger,
Tes petites mains font neiger
Sur les cordes et sur les branches;

Et que jaloux de copier
Jusqu'aux détails de ton métier,
Fille exquise, le ciel te singe;

Et je songe en riant : Parbleu!
Voici qu'aux bords du pays bleu
Les anges font sécher leur linge.

Je citerai encore l'*Impressionnisme* dont le « la *bémol qui serait roux* » n'est, je veux le croire, qu'une rencontre fortuite avec « *l'odeur qui serait blonde* » des *Intimités* de Coppée, et le *Croquis* de la mendiante qui, sur sa croûte de pain sec, « *a l'air de manger du soleil* ». Malheureusement, cette recherche de l'original et du nouveau n'aboutit quelquefois qu'à de grosses erreurs qui déparent l'ensemble du livre. Je n'en veux donner pour exemple que le *Sonnet sur le mirliton* où le poète, à une femme qui l'aime de la

32

veille et qui, maintenant, lui demande son âge, répond qu'il est âgé de douze heures parce que, l'amour datant l'existence, il n'a pas vécu plus d'un jour.

Mais cette tache, et deux ou trois autres du même genre, ne retirent rien aux qualités puissantes et personnelles de Gill. *La Muse à Bibi* n'est pas le livre de tout le monde et je regrette que le peu d'extension que je pouvais donner à cette étude m'ait obligé à en restreindre aussi considérablement les extraits et les citations. Peut-être ai-je réussi à donner de cette œuvre étrange une idée quelconque d'ensemble, mais que de détails ont échappé! que de demi-tons et de nuances, en effet, au long de cette gamme brillante qui part du sonnet de l'*Horoscope* pour se terminer au *Nocturne! au Nocturne,* cet éclat de rire navrant au fond, cette grimace de masque antique dont le rictus fantastique et énorme jette en les âmes une pointe de mélancolique tristesse.

Georges Courteline.

*La Vie humoristique.*

André Gill est, pour le moment, rayé de la liste des vivants. Quelle lamentable chose que d'assister à l'éclipse d'une aussi merveilleuse intelligence!

Comme caricaturiste, Gill a été un Daumier romantique d'une ampleur sans égale. Il n'avait pas la profondeur de celui dont il se disait l'élève, de ce Daumier qui a vu l'humanité terrible et bouffonne; Gill était plus plein de sérénité; son pilori était moins vengeur.

Les célébrités qu'il clouait sous son crayon avaient cette consolation d'être *fixées* — le ridicule au cœur — dans une apothéose de lumière et d'esprit : Gill regardait de haut et élevait les petits grands hommes jusqu'à sa gouaillerie; il voyait le côté satirique des choses avec une étonnante spontanéité.

Son crayon tombeur possédait au suprême degré le sentiment de la blague. Bien des gens moroses lui reprochaient ses écarts de ligne au point de vue académique. Qu'importe la science de M. Ingres quand il s'agit de souffleter?

Quelle vigueur il a déployée dans sa campagne antiréactionnaire! Toutes les semaines, deux ou trois capucins de cartes s'étalaient par terre, aux éclats de rire de la foule. Et si le ridicule tue en France, c'est épouvantable ce qu'il est mortel quand il est enveloppé d'esprit et d'art! Il était l'Attila comique de la séquelle couronnée : il ravageait avec le rire!

Le côté charmant de ces plaisanteries peintes, c'était la place qu'y occupaient la poésie et l'idylle. Vous souvenez-vous des petites Républiques couronnées d'épis, si naïves et honnêtes? Dans ces tableaux de la guerre de 70 ou de la revanche de..., il y avait toujours un coin de ciel, quelques fleurs ou des oiseaux qui chantaient l'espérance!

Ouvrier populaire, Gill a travaillé à la démolition des vieilles réactions; les visages livides du 16 mai en savent quelque chose. Son pinceau a rendu des services signalés aux institutions républicaines.

Ses charges parlaient aux yeux dans les faubourgs, sur les boulevards, en province, à l'étranger; le passant emportait un souvenir ineffaçable de ses fantoches. Il a dessiné à peu près tous ses contemporains. Victor Hugo, M. Thiers et Gambetta ont leur histoire complète dans le bagage peinturluré du caricaturiste. Gill était le serviteur du génie.

André Gill était généreux comme un grand seigneur (ne s'appelait-il pas de son vrai

nom le comte Gosset de Guines?); il pouvait être généreux; en cela il n'imitait que la nature qui l'avait généreusement doué. Peintre, poète, comédien, romancier, auteur dramatique, journaliste, danseur, musicien, il *jouait* de tous les arts. Malheureusement il n'était qu'un commenceur...

Quelques tableaux de Gill accusent des poussées de talent remarquables. Son idéal en peinture était Courbet; en prose, Vallès; en vers, Victor Hugo; et ses écrits ont eu quelquefois une envergure rappelant ses maîtres...

Gill, comédien, ne lisait pas *mieux* les vers, mais *autrement* que nos acteurs célèbres. Il y avait dans sa récitation je ne sais quoi de rythmique, de lyrique et de simple qui allait droit à l'âme. Il *vivait* les vers qu'il disait. Ses grands yeux bleus au regard profond s'illuminaient comme sous un rayon du soleil de l'art, et l'on écoutait, ravi, scandant de belles strophes, la voix chaude d'André Gill. Ajoutez à cela de longs cheveux qui encadraient à merveille cette physionomie bien jeune, un cou solide et aristocratique. Ce charmeur était vraiment beau!...

Voyez-vous, cet athlète était resté un enfant, et quand les enfants ont trop d'esprit...

Mais celui-là ressuscitera.

Oh, oui! tu guériras, et tu nous reviendras, cher André... Nous te crions tous: « Au revoir! »

E. Coquelin.

*La Nouvelle Lune,* 1er janvier 1882. — **André Gill à Charenton.**

Au commencement de la semaine dernière, le directeur de *la Nouvelle Lune* recevait cette lettre de notre cher artiste :

« Mon cher Heymann,

« Je compte sur votre obligeance et votre énergie pour faire grandir et reproduire par Lefmann le dessin ci-joint et la légende qui l'accompagne, et pour le faire publier dans le prochain numéro de *la Nouvelle Lune.*

« En même temps je vous prie de venir ou de m'envoyer chercher au plus vite.

« Merci d'avance et tout à vous,

And. Gill. »

La lettre contenait non pas un, mais deux dessins; M. Heymann nous chargea de reproduire ces dessins, l'un et l'autre, pensant avec raison qu'il serait bien plus agréable à nos lecteurs d'avoir ces deux croquis de notre sympathique caricaturiste.

Aussitôt le calque terminé, nous sommes allés à Charenton afin de remercier Gill et voir par nous-mêmes si, comme tout semblait le faire prévoir, notre Gill serait bientôt en état de revenir parmi nous.

Gill n'est pas changé. A peine sa figure a-t-elle maigri; ses cheveux sont coupés courts, et sa moustache est veuve de ses deux fières pointes; le corps est toujours droit et les épaules rejetées en arrière comme autrefois.

Sa conversation fut très sensée; il me demanda des nouvelles de ses amis, des boulevards, me disant en souriant : Je m'ennuie, ici; ça n'est pas une société que celle de tous ces fous...

— Au moins, travaillez-vous?

— Oui, j'ai mon album.

Je pris l'album, et alors je vis une curieuse collection de portraits de tous les compagnons de notre pauvre ami, quelques ébauches de femmes, possédant cette musculature puissante qu'il a l'habitude de donner à ses nudités; l'album contenait aussi des vers à demi effacés, maculés par le frottement du crayon.

— Donnez-moi un de ces bonshommes.

— Volontiers.

— Voici un crayon, signez-le.

Et il me signa son croquis. C'est un malade assis le long du mur. Le trait est net, rien de tremblé, pas d'hésitation.

— Voilà du papier, lui dis-je; vous nous ferez quelques dessins pour *la Lune;* tout le monde attend après.

Enfin, après une heure de conversation sur tous les sujets, il s'écria :

— Dites à Heymann qu'il vienne me chercher; on n'enferme pas ainsi un homme intelligent. Gambetta voulait qu'on abrogeât la loi de 1838, en disant : Sous chaque pierre d'une maison d'aliénés, il y a un crime.

— Oui, je sais, dis-je.

— Alors, envoyez-moi une voiture.

— Je n'y manquerai pas.

— Adieu.

Et tranquillement il se fit ouvrir la salle commune, reprit sa pipe et fuma, regardant avec ses beaux yeux bleus les spirales de la fumée se dissiper dans l'air.

En m'en allant, quelques mots du médecin me frappèrent : Pourquoi Gill est-il pêle-mêle avec les autres? Un comité s'est formé pour subvenir à ses besoins. Pourquoi ne pas lui louer une chambre à part? La dépense n'est pas si forte! Pendant quelques jours il en a eu une gratuitement. Mais un locataire est venu; il a fallu remettre Gill dans la salle commune. C'est dommage, car il était là avec un musicien et parlait d'art constamment; c'était un acheminement vers le jour, vers la raison...

Le comité va-t-il s'émouvoir? Nous attendons sa réponse.

Émile Cohl.

*Le Chat noir,* 11 mars. — **Chez André Gill.**

Nous sortons émus de l'atelier de Gill; le maître caricaturiste nous avait admis à visiter son prochain Salon.

Le sujet touche intimement à la plus douloureuse épreuve de la vie du grand artiste. — Un homme attaché dans la camisole de force, les pieds entravés, est debout dans le coin de l'affreux cabanon de Charenton; il a passé la nuit ainsi; une nuit de tortures.

La figure du malheureux est convulsivement étrange; le martyrisé a entendu des bruits hideux, ou les pas traînards des gardiens. Il sort de son atonie et regarde de son grand œil bleu dilaté, vers la porte.

S'ouvrira-t-elle, cette porte; l'ouvrira-t-on à coups de hache, comme celle de la Bastille, que le peuple ouvrait en jetant à bas la prison qu'elle fermait?

Gill s'est montré dans l'exécution de cette œuvre le maître que l'on connaît; la composition est d'un très grand caractère, la figure est largement peinte. — Nous avons l'honneur de dire, ici, ce que tout le monde dira à l'ouverture du Salon : Le tableau de Gill est un grand succès. Lui donnera-t-il, ce que n'a pas eu Daumier, mais ce qu'a obtenu M. Manet : la croix? nous l'espérons pour l'honneur de ceux qui la portent à des titres moins légitimes. Gill est à notre époque la personnalité la plus puissante; tout le monde a présent à l'esprit ces purs chefs-d'œuvre d'ironie et de gaîté que *la Lune, l'Éclipse,* et *la Lune rousse* ont fait admirer à ceux qui s'occupent d'art.

Rodolphe Salis.

*Le Temps,* 12 mai.

On s'échappe de partout, il est vrai, même d'une prison, même de Clairvaux, et le pauvre Gill en est la preuve. Le voilà repris d'un accès de folie. Le plus ironique, c'est que l'accès survient presque au lendemain du jour où il racontait, dans *le Voltaire,* que tel de ses anciens compagnons de Charenton n'est point fou. Et il le prouvait...

Je m'imagine ce malheureux Gill traqué, quelque part, à travers champs, et se défendant, de toute la force de ses muscles, contre ceux qui le cherchent pour le soigner, pour le sauver.

Avez-vous vu son *Fou,* terrible, hagard, au Salon de cette année? Cette apparition farouche — peinture vigoureuse, singulière et hardie — donne un petit frisson rapide. Géricault a fait de ces études de fous à Bicêtre. Et lui aussi, André Gill, a peut-être ces yeux atrocement fixes!

Les articles pleins de pitié banale vont recommencer, et les mêmes reportages, et les mêmes tourments pour le pauvre diable, avec la même vie de cabanon à laquelle il venait d'échapper, retrouvant à la fois toute la verve de sa plume et de son crayon!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Jules Claretie.

*Le Voltaire,* 14 mai.

Nous avions raison de dire hier que le pauvre Gill avait encore subi les atteintes de ce mal terrible qui avait nécessité son séjour dans la maison de santé de Charenton. Un rédacteur du *Petit Troyen* qui s'est rendu tout exprès à Bar-sur-Aube, a recueilli de nouveaux détails sur l'arrestation et la fuite du dessinateur.

Le 9 mai, Gill descendait du train de Troyes à la gare de Bar-sur-Aube. Il s'adressa au sous-chef de gare, lui demanda quel chemin il devait prendre pour aller à Nancy, ajoutant qu'il se rendait à Clairvaux, dit-il, pour visiter la maison de Blanqui.

Gill voulut alors se rendre à pied à Clairvaux en suivant la ligne du chemin de fer. L'employé s'y opposa et lui montra le chemin pour aller à Bar-sur-Aube. Tout d'abord l'artiste insista, mais il se rendit à l'invitation qui lui était faite et prit le chemin qui le menait en pleine campagne.

Le sous-chef de gare pensa avoir affaire à un original et ne prit pas garde davantage, et Gill put ainsi faire une longue course à travers champs.

Arrivé à Bergères, village voisin de Bar-sur-Aube, le pauvre garçon se fit servir un

copieux déjeuner dans une auberge. Son attitude était très calme et rien ne pouvait faire soupçonner qu'il fût sous l'empire de la folie. Celle-ci ne se déclara que lorsque sonna le quart d'heure de Rabelais.

Au moment de payer, il déclara n'avoir pas d'argent sur lui. « Madame, fit-il à l'aubergiste, soyez sans inquiétude, mes gens passeront vous payer. Faites seller mes chevaux, atteler mes voitures et prévenir mes laquais, car l'on m'attend ce soir pour dîner au Luxembourg. »

On conçoit que l'aubergiste dut trouver mauvaise cette façon de payer sa note. Elle fit prévenir les gendarmes de Clairvaux, qui arrêtèrent Gill et le conduisirent à la gendarmerie de Bar-sur-Aube, ainsi que nous le disions hier.

Jusqu'alors le prisonnier s'était laissé conduire sans manifester aucun étonnement : les gendarmes, du reste, n'y mettaient aucune brutalité. Mais, quand il arriva devant le palais de Justice, il se campa et d'une voix tonnante :

« Ah! tu me mènes au palais de Justice, dit-il au gendarme qui l'accompagnait; tiens, voilà pour toi! »

Et il lui administra un formidable coup de poing. Le gendarme eut le bon esprit de ne pas riposter et parvint à conduire son prisonnier devant le procureur de la République.

Ce magistrat l'interrogea avec des ménagements qui lui font le plus grand honneur...

Quelques personnes qui l'avaient connu à Paris vinrent lui rendre visite. Il leur parla de ses richesses, de sa gloire. Mais dès qu'il fut seul, il sauta par la fenêtre et se mit à courir sur la route à l'aventure. Rencontrant M. Fleury dégustateur, qui était en voiture et se dirigeait du côté de Courvignon, il monta près de lui en se disant le commissaire de police.

Ajoutons pourtant que des amis venus de Bar-sur-Aube assurent que Gill n'a pas été retrouvé, mais qu'il a été rencontré par plusieurs personnes qui n'ont rien remarqué d'étrange dans ses allures. Bien au contraire, il a parlé à l'une d'elles d'une façon très calme et très sensée, lui demandant des renseignements sur le pays.

Le bruit a couru hier soir, parmi les amis du dessinateur, qu'il avait été mis en état d'arrestation à la suite d'extravagances semblables à celles déjà commises par lui. Mais c'est là un renseignement qui mérite confirmation, puisqu'on n'indiquait même pas l'endroit où Gill aurait été arrêté.

Quoi qu'il en soit, une amie du caricaturiste, celle qui ne l'a jamais abandonné, a quitté Paris hier, se mettant à la recherche du pauvre fou.

Maurice Français.

*La Nouvelle Lune,* 21 mai. — **Triste nouvelle.**

André Gill, le célèbre caricaturiste, dessinateur principal de *la Nouvelle Lune,* est retombé dans les accès de folie qui l'avaient fait interner dans une maison de santé, l'hiver dernier. Nous avions jusqu'ici gardé le silence sur ce déplorable événement, mais tous les journaux en ont fait le sujet d'un fait divers que nous sommes, pour ainsi dire, forcés de rééditer dans sa triste exactitude.

C'est à Bergères, près Clairvaux, que Gill a été arrêté, mardi, par la gendarmerie. Il

errait depuis quatre jours dans les champs, dans les villages, effrayant quelque peu les paysans par ses allures, par sa tenue, et mangeant à peine, faute d'argent. . . . . .

Gill a été conduit par la gendarmerie de Clairvaux à Bar-sur-Aube, devant le procureur de la République, puis ramené à Paris, par les soins de sa femme, qui l'a confié aux soins d'un de nos plus grands docteurs aliénistes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Le Figaro* donne son appréciation sur la cause du nouvel accès de folie de notre collaborateur, et elle nous paraît quelque peu motivée :

« La nouvelle folie de Gill paraît avoir été déterminée par l'espèce d'indifférence qui a accueilli son exposition au Salon de cette année.

Il comptait sur un grand succès avec son tableau *le Fou*. Peut-être s'attendait-il à frapper Paris d'horreur, et au lieu de cela, les visiteurs passaient devant son tableau sans même le regarder. »

*Paris moderne,* 20 juin. — **André Gill.**

II

Qu'en sera-t-il advenu d'André Gill, à l'heure où ces lignes seront lues? Les dernières nouvelles qui nous parviennent de lui annoncent un mieux très sensible dans l'état du pauvre garçon et font prévoir une guérison prochaine.

Une fois déjà, à cette place, j'ai brièvement mis en relief les hautes qualités du poète; plus brièvement encore, cette fois j'aborderai l'immense talent du caricaturiste et son œuvre considérable. On juge que, restreint aux minces proportions dont je puis disposer, ce travail est moins une étude qu'un simple hommage rendu au pauvre artiste si cruellement éprouvé.

J'ai la rare bonne fortune de posséder la collection complète non seulement de l'ancienne *Éclipse,* mais même de *la Lune* qui lui fut antérieure et dont les premiers numéros remontent à dix-huit ans d'ici. Eh bien, il est à remarquer qu'il n'en a pas été de Gill comme il en est en général des autres artistes dont le talent, avec les années se modifie et s'accentue. Je n'en veux donner pour exemple que notre immortel Grévin dont les dessins fort médiocres, il y a seulement quinze ans, étaient loin de faire prévoir l'universelle réputation qu'il s'est acquise à l'heure qu'il est. Il semble, au contraire, que Gill ait été, dès le début, maître de sa forme et de son originalité. Entre ses plus anciens dessins et ses dernières caricatures, je ne trouve pas, quant à moi, de différence bien appréciable. Sa puissante personnalité était de celles qui ne s'annoncent pas, mais qui, du premier coup, s'imposent...

En vérité, c'est quelque chose d'admirable, le défilé de tous ces masques contemporains se prolongeant interminablement sans que jamais la fantaisie et l'imagination du caricaturiste soient prises en flagrant délit de paresse. Chaque pièce, dans ce merveilleux musée, est à soi seule toute une œuvre, surprenante de vigueur, charmante de conceptions et de détails, étincelante d'un esprit original et tout à part. Et de ces mille compositions, pas une ne se rencontrerait présentant, même de loin, une ressemblance quelconque avec une de ses aînées et pouvant faire pressentir chez l'artiste une lassitude d'un instant :

l'œuvre de Gill, d'une personnalité extrême et reconnaissable à vingt pas, éclate d'une inépuisable variété.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Paris moderne,* 25 juillet. — **André Gill.**

III

Je ne me suis point arrêté aux premières livraisons de *l'Éclipse* qui parut pour la première fois le 26 janvier 1868; Gill n'y a fait que continuer, d'ailleurs avec la même vigueur de talent, le même esprit charmant et sans cesse renouvelé, la série des actualités du boulevard dont j'ai parlé dans ma précédente chronique.

Mais, petit à petit, sous la grosse fièvre de l'époque, son instinct satirique s'éveille, la politique devient de plus en plus la note prédominante de son esprit. Traqué de près, comme de juste, forcé, ainsi qu'il s'est représenté lui-même, de marcher les yeux bandés, avec une souplesse de chat, sur un chemin pavé d'œufs qu'il ne faut point casser, il se réfugie prudemment sur le terrain neutre du portrait-charge, croquant tour à tour sénateurs, députés, ministres, politiciens de toute espèce, trouvant toujours le côté mordant et mauvais, la pierre à jeter dans le parc impérial, et côtoyant, sans y choir jamais, l'abîme toujours béant de la correctionnelle. Je ne crois pas que dans toute l'œuvre, si considérable cependant d'André Gill, l'originalité de l'artiste se soit jamais affermie davantage et d'une façon plus frappante...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai achevé. Aujourd'hui Gill est fou et, bien qu'on en ait dit et que j'en aie dit moi-même, irrémédiablement fou. Sinistre effacement d'un homme, a dit Hugo : plus sinistre encore mille fois quand cet homme est un artiste.

L'œuvre de Gill est de celles qui resteront, parce que Gill a su se faire une place considérable et à part dans ces deux choses si véritablement françaises qui s'appellent le rire et l'esprit, et parce que son rire lui fut essentiellement propre, qu'il ne fut ni le rire amer de Gavarni, ni, dans un autre ordre d'idées, ce qu'un poète a justement appelé le rire ignoble de Rabelais.

Il eut cet art infini d'avoir, pendant près de vingt ans, semé à chaque pas qu'il a fait son inépuisable gaîté sans qu'une fois, le pied lui manquant sur le terrain glissant de la charge, il ait cherché quelque secours facile dans l'avilissement de l'antique farce. De même, il dédaigna l'aide plus facile encore de cette fausse philosophie si à la mode de nos jours, se contentant d'être ce qu'il était, le Parisien dans toute l'acception du mot, éternellement enfant, flâneur jusqu'aux moelles, à la fois blasé et gobeur, poussant sa générosité naturelle jusqu'à l'absurde, et se couchant comme Titus, avec la douce certitude de n'avoir point perdu sa journée quand il a cassé une vitre ou fait un mot.

Gill, à soi seul, est toute une époque, comme Hugo tout un siècle. Hélas! c'est maintenant pour nous le vide navrant d'une place qui restera éternellement vacante, et une fois de plus, dans nos cœurs, le mélancolique regret des grandes et belles intelligences qui s'en sont allées.

Georges Courteline.

## II

## VENTE ANDRÉ GILL (1883)

*Paul Eudel. — L'Hôtel des ventes et la curiosité en 1883.*

Nous sommes au 17 janvier. Les portes à peine ouvertes, un public nombreux s'est entassé autour des tables. La bande tapageuse des amis de Gill a tout envahi de bonne heure.

Toute cette folle jeunesse se reconnaît, se salue, s'apostrophe; on échange des poignées de mains, des sourires, des lazzi; c'est *le groupe des sympathiques.*

La vente a été organisée avec une déplorable négligence. Il semble qu'elle doive se faire pour les vingt personnes du premier rang, tandis que deux cents autres ne peuvent rien voir. Pas de catalogue. Impossible de savoir ce qui se passe, à moins de toucher les tables.

C'est d'abord la vente des livres. La bibliothèque est là, composée de livres ornés de dédicaces; c'est que Gill comptait beaucoup d'amis dans les lettres. Sa nature ouverte et généreuse lui attirait toutes les sympathies : Victor Hugo, Alphonse Daudet, Léon Cladel, Henri Rochefort, Nadar, Jean Richepin, Théodore de Banville, François Coppée, Albert Glatigny, Jean Aicard, Émile Blémont, Léon Valade, Pirouette (Coquelin cadet), Jules Truffier, Arthur Arnould, Mahalin, Lermina, etc., etc., sont là pour attester les nombreuses amitiés qui accompagnaient le pauvre *fou.*

Les volumes illustrés, les eaux-fortes, les lithographies se vendent à vil prix. On ne sait ce qu'on achète. La foule devient houleuse. Des murmures s'élèvent.

On ne voit rien, on n'entend rien. Le public s'impatiente, murmure; on crie : Tableaux! Tableaux!

Enfin l'expert présente quelques toiles :

— De qui est-ce? demande-t-on.

Mais le commissaire-priseur déclare que rien n'est garanti, que tout ce qui a été trouvé dans l'atelier a été apporté à l'Hôtel, et qu'on s'est borné à écrire sur chaque œuvre en lettres rouges :

*Vente André Gill.*

Et jusqu'au bout, cette vente si mal préparée est conduite avec une insouciance irritante. Les chapeaux mous, les bérets, les tignasses rouges s'agitent, *le groupe sympathique* crie, siffle, hue.

Toute la salle s'en mêle.

— C'est une honte, s'écrie quelqu'un à haute voix, de faire une vente ainsi.

Au milieu du bruit, les tableaux sont enlevés à des prix dérisoires.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En somme, le total de cette triste vente s'élève en tout à une dizaine de mille francs seulement. Mais, certainement, bien des choses auraient été vendues, selon nous, à une plus haute limite si les acquéreurs sérieux, qui arrivent d'ordinaire vers trois heures,

avaient pu pénétrer dans la salle ou donner des commissions à l'aide d'un catalogue bien fait, comme cette vente le méritait assurément.

Et maintenant, la bête seule rugit encore et se cogne désespérément contre les murs d'un cabanon. Fou à lier après avoir provoqué toute sa vie le fou rire. — Pauvre Gill!

*Le Temps,* 19 janvier.

On a mis hier aux enchères tout ce que le malheureux Gill, qui n'est pourtant pas un incurable, avait laissé dans son atelier. On a tout vendu : dessins, tableaux, esquisses, plâtres, photographies avec dédicaces, bouquins avec des souvenirs. C'était là comme un entassement macabre, et la vente du fou sentait cruellement la misère.

Un écrivain de talent, poète et romancier pénétrant, M. Charles Canivet, s'élevait naguère contre cette barbarie de la loi faisant ainsi vendre les reliques, la défroque d'un aliéné sous ce prétexte que le malheureux *doit* à l'Administration le loyer de son cabanon et la nourriture de sa maladie. Évidemment l'aliéné coûte cher, dans la maison de santé, à ceux qui l'y détiennent. Mais, irresponsable de ses actes, l'infortuné est-il donc responsable de ses dettes? Supposons, prévoyons le possible : supposons André Gill guéri et reprenant le chemin de son logis. Tout est vide. Tout a été saisi, emporté, vendu à la criée. Où sont les esquisses, les projets, les rêves au pinceau?

Et les tableaux même, un moment accrochés aux murailles du Salon? Il n'y a plus rien. A l'encan, on a tout mis à l'encan! Demandez au marteau du commissaire-priseur et au hasard de l'Hôtel des ventes!

Il y aurait là, dans la misère noire à laquelle on condamnerait l'aliéné guéri, de quoi le rejeter brusquement, par le désespoir, dans la folie furieuse.

Pauvre Gill! Il est encore vivant,agissant, — il sera peut-être conscient demain, — mais il n'a plus maintenant rien au monde : ni un pinceau, ni une palette, ni une chaise, ni un volume de vers, rien, pas même la mémoire de ce qu'il posséda et la lueur de son brillant passé éteint!

Jules Claretie.

*Le Panurge,* 21 janvier.

Je n'ai jamais vu Gill alors que, même légèrement atteinte, sa vie encore exubérante avait peine à tenir dans ce grand Paris qui l'a tué. Au travers de ses dessins et de ses vers, je l'apercevais la tête haute, sa moustache de Porthos cachant son beau sourire, parlant, pérorant. Ceux qui le connaissaient me l'avaient dépeint tel.

Hier, avant que son œuvre qu'on a vendu à l'Hôtel Drouot se soit dispersée, jetant de tous côtés un peu de l'artiste, j'ai voulu voir l'homme. Je suis allé à Charenton.

On ne pénètre plus dans la cellule, de crainte de l'agiter. C'est par l'entre-bâillement de la porte ouverte, sans qu'il eût paru s'en douter, sans qu'il eût fait un mouvement, que je l'ai regardé.

A ce moment, André Gill se tourna vers la porte. Il nous avait entendus. Son regard, toujours voilé, se fixa sur nous pendant quelques secondes; puis il se détourna de nouveau vers la fenêtre pour se perdre dans la contemplation des arbres nus et du ciel gris. Il ne bouge plus.

Maintenant, il n'y a pas d'illusion possible; le dénouement approche rapidement; la paralysie du cerveau a fait, depuis quelques semaines, des progrès effrayants...

Le mois dernier, il eut encore une seconde de raison, un rudiment d'idée. Une des rares visiteuses habituelles de Gill, vieille parente à lui, l'entretenait depuis quelques minutes, cherchant à tirer une parole de cette bouche toujours fermée. Lui ne paraissait pas entendre : il restait debout, les bras ballants, inertes, les yeux grands ouverts, avec une fixité étrange, persistante. La pauvre femme pleurait.

Tout à coup, il releva la tête et, lui pressant la main, il articula très nettement avec une intonation indignée :

— Qu'est-ce que je fais ici, moi?

Et comme elle allait lui répondre, il laissa glisser la main. Son regard devint terne, la tête retomba sur la poitrine. Il avait déjà oublié. Depuis, il n'a plus rien dit. Ces mots auront été le cri suprême, cri de révolte de cette intelligence anéantie.

Je suis sorti navré, ayant encore devant les yeux cette tête hâve, cette chevelure blanche, ce regard de fou — et de fou malade.

Sur la route boueuse, ensoleillée pendant les éclaircies du brouillard, les gens passaient, ouvriers, maraîchers, bourgeois, et, derrière moi, la grande maison silencieuse à façade de prison disparaissait dans la brume, tandis que sur le trottoir, chantonnant, un ouvrier couvreur, la boîte de tôle aux reins, courait à tout petits pas, en donnant la main au môme.

Cela m'a rappelé cette esquisse puissante, presque achevée, du pauvre fou : *Le Retour de la campagne*.

Christin de Valleyres.

*Gazette de France,* mai.

Le métier de caricaturiste, peut-être précisément parce qu'il escompte la popularité et l'argent, est, de tous les métiers qui dérivent de l'art, celui qui fait le plus vite oublier ses artisans. Est-ce pour cela, est-ce parce qu'ils en ont conscience, que la plupart des grands caricaturistes sont ou ont été tristes, mélancoliques, taciturnes et misanthropes?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Me sera-t-il permis, après tant de grands noms, de rappeler celui, infiniment plus modeste, d'André Gill, le faiseur de portraits-charges de *la Lune,* puis de *l'Éclipse?*

Enfermé l'an dernier, dans une maison de fous, il était déjà oublié. Un volume de souvenirs, publié par quelques amis, vient de faire briller, une dernière fois, comme la dernière paillette d'une cendre déjà attiédie, ce nom qui eut son heure de popularité.

Celui-là aussi fut un caricaturiste; il ne fut jamais gai, il fut même plus d'une fois tellement amer qu'il en paraissait méchant. La folie est venue démontrer que ce n'était que de l'amertume, première étape du découragement, grande route du désespoir...

A voir certains croquis, certains dessins qu'il donna sous l'Empire, au temps du succès — d'ailleurs très relatif du journal *la Lune,* on a pu croire que ce grand garçon, aux allures solides, à la moustache de mousquetaire, à l'œil assuré et dédaigneux, appartenait à un parti, avait des opinions arrêtées.

Je l'ai pu croire moi-même; je ne le crois plus.

C'était tout simplement un contemplatif, je le répète, haïssant la règle, d'où qu'elle

vînt, refusant de prendre au sérieux aucune des conventions sociales sans lesquelles la civilisation mourrait demain; incapable de se lier par aucun engagement, fréquentant volontiers les faiseurs de paradoxes politiques et philosophiques, mais ayant soin de ne pas se compromettre dans l'application, dans la pratique. Je ne veux pas prononcer ici le gros mot d'absence de sens moral : il serait injuste. Les contemplatifs, surtout quand ils ont un brin de plume ou un brin de crayon à utiliser au profit de l'art, n'ont pas conscience de cet égoïsme qui leur fait trouver exclusivement la volupté dans l'indifférence absolue en matière politique et sociale...

Contemplatif, je le répète, rien que contemplatif.

Seulement, hélas! la contemplation, la curiosité ont une fin. L'âge vient, les cheveux grisonnent, les jambes s'alourdissent. On s'aperçoit que ce lendemain qui s'appelle la vieillesse, à laquelle on n'a jamais pensé, est imminent. Alors, on ne se contemple plus : on réfléchit et on se souvient. On s'aperçoit que, pendant qu'on contemplait, il y en a d'autres, beaucoup d'autres, qui ont mieux employé leur temps, plus pratiquement; qui ont des places, des rentes, des honneurs et tout ce qui s'ensuit.

Alors, on se dit qu'en ce monde, décidément, il faut prendre parti pour quelque chose, si on veut vivre. On veut essayer; il est trop tard : le cerveau est saisi d'une inexprimable angoisse et il meurt. N'accablons pas les contemplatifs, car ils ont effroyablement souffert, le jour où la réalité les a réveillés.

Adolphe Racot.

*La Nouvelle Lune,* 31 octobre 1883.

Sans être complètement guéri, André Gill est à peu près rétabli; il a déjeuné, la semaine dernière, avec ses amis Duez, Detaille, les trois Coquelin, Béraud, Bataille (Sapeck), dans un restaurant, près du pont de Charenton.

Notre collaborateur, Émile Cohl, se trouvait bien entendu parmi les convives. Déjeuner très gai : Gill a peu changé, ses cheveux ont légèrement blanchi, ce qui lui va bien, et il a engraissé. L'œil est un peu éteint et la langue paresseuse.

Les souvenirs de Gill sont très nets pour tout ce qui ne touche pas sa maladie; d'elle il ignore tout : ainsi il parle de Troyes, où il a été arrêté lors de sa rechute, et dit :

— Où diable ai-je pu concevoir une impression aussi nette sur Troyes? A aucun moment de ma vie je ne me rappelle y être allé, et je vois Troyes très exactement avec le souvenir de détails spéciaux. Nous irons quand je sortirai.

Il lit beaucoup : des livres, pas de journaux. Il dessine; il a crayonné, l'autre jour, un portrait de Grévin que *le Charivari* a publié. Bientôt il donnera des dessins au *Monde illustré* et au *Charivari* d'une façon continue.

Gill prépare son tableau pour le prochain Salon : *Pompiers courant au feu.* Il parle aussi de son livre de vers qui doit paraître chez Charpentier.

Ses amis projettent de l'amener dîner, ces jours-ci, à Paris. Il a passé une journée avec eux sans fatigue.

En les quittant, il leur a dit :

— Faites-moi sortir bientôt. Mais, d'ici là, envoyez-moi du pain blanc; celui de Charenton n'est pas de mon goût.

En somme, il va bien et pourra prochainement reprendre son existence et ses travaux d'autrefois.

*La Ville de Paris,* 4 novembre.

Si j'étais libre, je serais toujours ici avec vous, disait il y a quelques jours, au pauvre Gill, un de ses amis qui était allé lui faire une petite visite dans sa maison de santé. « Eh bien, pas moi », répondit en souriant tristement le célèbre caricaturiste. Non, certainement, il n'y serait pas, s'il était libre, et cette détention qui dure depuis dix-huit longs mois semble bien dure à ce pauvre homme qui, une fois de plus, a recouvré toute sa raison et dont le seul désir est de quitter, au plus vite, cette maison maudite où il a tant souffert, pour se remettre courageusement à l'œuvre.

Encore quelques semaines, quelques jours peut-être, de soins et de précautions, et André Gill pourra reprendre sa liberté et cette existence de travail qui lui manquent tant.

A Paris, on a facilement la main ouverte, mais le souci de tous les jours rend aisément la mémoire oublieuse, et bien des gens, qui l'avaient traité d'ami, croyaient Gill perdu quand le pauvre homme se débattait entre les étreintes de ce mal horrible qui vient enfin de l'abandonner. C'est grâce à Émile Cohl qui, pour arriver à ce but, n'a épargné ni son temps ni ses peines, qu'une souscription entre ses amis fut ouverte pour subvenir aux besoins du malade.

Cette souscription n'est pas close, et ne le sera que lorsque André Gill, définitivement rendu à la liberté, pourra gagner lui-même son pain quotidien.

Tous ceux qui ont l'honneur de tenir un pinceau ou une plume tiendront à contribuer, dans la mesure de leurs moyens, au soulagement d'un de leurs collègues qui vint si souvent au secours des infortunes d'autrui.....

En résumé, nous avons pensé que les nombreux amis d'André Gill seraient heureux d'apprendre que sa guérison est proche (il est sorti avant-hier et s'est promené pendant quelques heures dans Paris), et que c'est pour hâter le terme de sa délivrance que nous les prions d'entourer sa convalescence d'un peu de confort et de sympathie.

Jacques Dairel.

*Le Cerveau de Paris,* novembre. — **Oraison funèbre d'une ferme.**

Récemment, j'ai vu, tour à tour, à la ferme Saint-Siméon, Guillemet, le maître paysagiste, Renouf, Daubray, Pinel, Goudeau, Milher, Numès, des peintres, des comédiens, des poètes, des fumistes, Sapeck, des comédiennes. André Gill y a vécu ses deux derniers mois de raison. Peu de semaines après son retour à Paris, il était pris par la folie qui attendit ainsi, pour s'emparer de cet artiste, dont le talent gardait à la caricature une hauteur qu'elle n'a plus, d'être aidée par la ville insensée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Maintenant on ne voit plus sur les murs que des croquis où se reconnaît la main de Gill. Il a même peint une enseigne pour la maison, une enseigne haute de deux mètres, où une belle fille, en bonnet normand, fait sauter dans une casserole, pêle-mêle, un goujon, un poulet, un lapin vivants. Dans un coin du tableau, en médaillon, la tête de saint Siméon,

vierge et martyr. J'ai passé près d'André Gill, à la ferme, une partie de l'été de 81 ; alors il avait en train un panorama, panthéon des célébrités, panthéon Gill.

Le caricaturiste formait projets sur projets. Il aurait un hôtel, comme les autres, il ferait de la peinture monumentale, il décorerait les édifices publics; il sera riche enfin, et il sera toujours bon pour ceux qui n'ont rien. Souvent, à l'heure où le crépuscule tombait sur la mer, à Vasouy, assis sur les marches de pierre du calvaire, j'ai écouté ses rêves. La folie déjà le hantait. Mais je ne m'inquiétais pas. Ne sommes-nous pas tous atteints, plus ou moins, d'une névrose anormale...?

La ferme va disparaître. Après tout, cette chose subit le destin des hommes : elle meurt comme sont morts Courbet, Lambert-Thiboust, Gustave Mathieu, ceux qui lui ont donné sa petite célébrité. Quant à Gill, il semble devoir revenir de chez les trépassés. Je l'ai vu ces jours derniers. Il ne déraisonne plus, mais son intelligence est encore alourdie par son effrayant sommeil de deux ans. Il travaille. Je lui ai conseillé de faire la charge de Daubray, en costume japonais, dans un des rôles les plus amusants de la comédie de Meilhac et Gille : *Ma camarade*. Le fou sera sauvé, s'il reprend l'amour de son art...

Félicien Champsaur.

## III

## EXPOSITION D'ŒUVRES D'ANDRÉ GILL (15 DÉCEMBRE 1883)

*Nouvelle Lune,* 30 novembre.

Afin de venir en aide au grand caricaturiste lors de sa rentrée dans la vie active, une exposition d'œuvres d'André Gill est en voie de formation. Elle aura lieu à Paris, galerie Vivienne 55, 57, 59, et durera du 15 décembre prochain au 15 janvier 1884.

Les personnes qui possèdent des tableaux ou des dessins de cet artiste sont priées de nous faire savoir si elles consentent à nous prêter ces tableaux ou dessins.


EXPOSITION
D'ŒUVRES
d'ANDRÉ GILL
55, 57 & 59, GALERIE VIVIENNE
du 15 Décembre au 15 Janvier 1884
(De 9 heures à 4 heures)

M..................................
et une personne.

L'Organisateur

AVIS · Cette carte est personnelle et sera retirée si elle a été prêtée. Elle est valable pour toute la durée de l'Exposition ·

Voici les noms des personnes qui ont déjà répondu à notre appel :

MM. Alphonse Daudet, Philippe Gille, Daubray, Coquelin cadet, Zidler, Schlosser, Jean Dolent, Eugène Gru, Rodolphe Salis, E. Porte, Bullier, Finet, Eudel, Salze, Reignard, etc., etc.

Adresser les lettres à l'organisateur, M. Émile Cohl, 36, boulevard Henri IV.

*Le Clairon,* 15 décembre. — **L'Exposition d'André Gill.**

Aujourd'hui, ouverture de l'exposition d'André Gill; elle n'embrassera pas, dans son ensemble, l'œuvre générale du maître caricaturiste, mais réunira quelques toiles remarquables, outre des compositions diverses, des croquis et des charges de nos contemporains, petits chefs-d'œuvre d'humour et de fine observation que, grâce à son esprit primesautier et à la merveilleuse fécondité de son crayon, Gill a semés un peu partout.

Très intéressante, notre première visite à la galerie Vivienne; très réussi nous a semblé le choix des toiles et des dessins fait par M. Cohl, confrère et ami d'André Gill, et à qui revient l'initiative de cette exposition.

Citons, en première ligne, quatre grands panneaux où toutes les célébrités contemporaines, politiques, littéraires et artistiques se trouvent réunies, place de la Concorde.

Enlevée avec beaucoup de brio, *l'Enseigne d'un cabaret à Montmartre.* Jeannot Lapin, le chef orné d'une casquette, émerge d'une immense casserole, et, parfait équilibriste, jongle avec une bouteille!

Voici *Daubray; l'Homme à la pipe; l'Amour chef d'orchestre!*

*Le Nain à la mandoline; un Batailleur,* sont des toiles remarquables par le charme de la composition, la vigueur du dessin et la note vraie et vécue qu'a su donner l'artiste à ses personnages.

On trouvera, à l'exposition de Gill, la collection de *la Revue pour tous* de l'année 1862, où ont paru les premiers dessins de l'artiste; y figurent également *le Hanneton, la Lune, l'Éclipse, la Lune rousse,* et d'autres feuilles hebdomadaires, où, à pleines mains, et sans compter, André Gill a gaspillé un peu au hasard peut-être son talent, sa belle humeur et son esprit si parisien, — trop boulevardier peut-être.

Pour le public, le clou de cette revue artistique sera, pensons-nous, *le Fou,* dernière toile brossée par André Gill, dans laquelle, au dire de ses familiers, il s'est essayé à son propre portrait.

Léon de Lora.

*Le Moniteur universel,* 16 décembre.

Hier a eu lieu, galerie Vivienne, l'ouverture de l'exposition des œuvres principales d'André Gill.

Il est curieux de passer rapidement en revue les diverses charges que Gill donna successivement à *la Lune,* transformée en *Éclipse,* pour devenir plus tard *la Lune rousse* et se rajeunir en *Nouvelle Lune.*

Les traits sont lancés drus et serrés; souvent ils dépassent le but, souvent aussi ils portent juste et laissent une plaie saignante à la poitrine de ceux qu'ils atteignent; ils ravivent le souvenir, hélas! déjà loin de nous, de toutes nos polémiques des quinze dernières années.

On suit avec intérêt le développement du talent de l'artiste : dans ses premiers essais (1862) il cherche sa voie, il imite Daumier alors en pleine vogue; puis, se débarrassant de tout lien, il s'affirme, il devient personnel et nous donne une série de grands *Portraits-charges,* vrai panthéon des illustrations contemporaines.

Dans la caricature politique, ses allusions sont souvent trop grossières, son sel n'est

pas assez *attique;* il en a une saveur d'autant plus grande pour le peuple, sur lequel Gill a conservé pendant longtemps une influence véritable. Influence mauvaise puisqu'elle a assuré le triomphe de ces hommes « qui pour arriver ont été obligés de jouer aux libéraux, et qui, une fois parvenus, ont fait litière de leur passé »!

Bientôt le caricaturiste reprendra sa place dans le journalisme. Il aiguisera sa verve, nous en avons le ferme espoir, pour flétrir ces ministres qui ne réalisent aucune des promesses avec lesquelles ils sont parvenus à *engluer* la majorité des électeurs. Gill est un indépendant, jamais il ne s'est incliné devant les puissants; après le triomphe de la République, alors que ses anciens amis détenaient le pouvoir, il n'a pas craint de leur rappeler qu'ils faisaient faillite à leur programme; voyez plutôt Jules Ferry, ce garçon de café, *né pour verser;* voyez le président Grévy cherchant à neutraliser l'influence de Gambetta et ne lui permettant pas d'aller seul discourir à Cherbourg.

... Combien d'autres pages aussi piquantes nous pourrions citer.

A côté des caricatures se trouvent des eaux-fortes pleines de finesse. Les unes étaient destinées à illustrer un roman de Cladel; une autre, parfaite d'exécution, nous montre la *petitesse* de M. Thiers et la *grandeur* de son ombre. Enfin, la plupart des tableaux qui ont figuré au Salon depuis 1875 entourent des toiles provenant de collections particulières exposées pour la première fois. Nous serions incomplets si nous n'accordions pas une mention spéciale à l'ébauche du panorama, sur lequel le pauvre artiste fondait de si grandes espérances!

A. Lods.

*Le Temps.*

Je ne sais pas d'heure plus curieusement employée que celle qu'on peut passer, galerie Vivienne, dans les salles où M. Cohl, l'élève et l'ami de Gill, a accroché les peintures et les caricatures de son maître. C'est quinze ans de notre histoire qu'on peut voir affichés là : histoire politique, histoire littéraire, la chronique au jour le jour des événements et la biographie ou la satire au crayon des grands hommes, grands hommes souvent petits. Ils sont tous réunis dans une promiscuité ironique, jeunes, vieux, encensés ou fustigés; et souvent ces dessins d'autrefois, qui nous ont fait tant rire, prennent, avec la perspective des années, certains aspects macabres. Le rire alors devient tragique.

Jules Claretie.

*La Liberté.*

Le dernier envoi de Gill au Salon, *le Fou,* eût cependant mérité une médaille, si les bons camarades de notre temps n'étaient pas implacables pour ceux qui chancellent et dont il semble qu'on n'ait plus rien à attendre..... Une enseigne, celle du *Cabaret des assassins,* rue des Saules à Montmartre, qui est tout simplement une merveille de gaieté foraine, de grosse et large bonne humeur.

N'y eut-il pas du Lantara dans ce joyeux fantaisiste dont l'hôpital fut encore plus lugubre que celui du peintre du XVIII^e^ siècle?

Édouard Drumont.

## A L'EXPOSITION DES ŒUVRES D'ANDRÉ GILL (Galerie Vivienne).




LA GALERIE DES CÉLÉBRITÉS DE 66 A 70.

Toutes les figures en vue de la politique, des arts, de la littérature et des théâtres, de Thérésa à Victor Hugo, de Ponson du Terrail à Bismarck, d'Hortense Schneider à Napoléon III, tout ce qui occupe le boulevard et l'Europe, des années de gaieté et d'exposition à l'année funèbre.

LA PEINTURE

Une bonne serie de portraits et d'études, des *Daubray*, aussi réjouissants que le modele, quelques études de femmes, de l'habillé et du nu, tous deux bien modernes et bien vivants. — Puis *l'Homme ivre*, le commencement des sujets tristes et *le Fou* du Salon de 1882.

Un souvenir au journal ultra-fantaisiste et ultra-joyeux *la Parodie* et au *Hanneton*, non moins joyeux.

LES DESSINS.

Après les charges littéraires de *la Lune*, voici les caricatures politiques de *l'Eclipse*, de *la Lune rousse*, la serie des Rochefort, le grand duo Thiers-Gambetta, puis des souvenirs du siège, des tranchées, des barricades, des avant-postes, en dessins largement traités.

LE PANORAMA

Galerie des célébrités. Deuxième manière.

Victor Hugo sur l'omnibus du Panthéon avec Théodore de Banville et Leconte de l'Isle et Coppee qui l'attrape au passage. Zola, courant apres et perdant son chapeau dans la course; Labiche, Augier et Dumas fils en conférence, les membres de l'Institut à côté, tout le Paris célebre de 1880 reuni sur la place de la Concorde, poetes, écrivains, journalistes, peintres, artistes dramatiques, etc., etc.

*La Caricature*, 29 décembre 1883.

## IV

### LA MORT (1er MAI 1885)

*La France,* 3 mai 1885.

André Gill fut une curieuse figure et une triste victime de Paris. C'est la vie parisienne qui écrasa sa cervelle comme il le dit plus tard lui-même.

Le vicomte André Gosset de Guines, dit André Gill, était fort jeune lorsqu'il débuta à *la Lune,* sous l'Empire. Il fit avec son crayon une guérilla incessante au gouvernement. Mais quand la République fut proclamée, le caricaturiste n'eut presque plus raison d'être. Car la caricature est d'opposition par son essence, et il ne pouvait pas combattre la République. D'année en année, la vie devint plus dure au malheureux artiste. Plus pauvre, il ne perdit pas une illusion. Quand il n'avait pas de bottes, il rêvait encore au million...

Un jour, il fallut le conduire à Charenton. Il en sortit guéri, croyait-on, et il fit un tableau représentant un *Fou* dans une cage. Ce tableau, reçu au Salon, fut mal placé. Gill s'imagina qu'on avait mis son œuvre si haut pour lui voler sa gloire. Il eut une crise : on le ramena à Charenton. Il ne devait plus en sortir que pour faire de courtes promenades dans la campagne, et à de longs intervalles, avec quelques amis...

Mermeix.

*La Vie artistique,* 3 mai.

Les articles à esthétiques boulevardières écrits sur la folie et sur la mort d'André Gill furent, à peu près tous, tels qu'on pouvait les attendre. Folie des grandeurs, désir des richesses, vanité artistique, désordre du ménage de garçon, poursuite de la chimère, ce sont là les thèmes développés à l'occasion de ces sortes d'aventures. Les cabotins du café de Suède donnent la réplique aux philosophes du café de Madrid. Le crâne du fou est ouvert, à l'heure de l'absinthe, par des mains vacillantes. Des politiciens qui ne seront jamais que des candidats, des socialistes qui figurent un programme maximum par la forme d'un chapeau, des peintres qui ne savent pas dessiner, des journalistes qui n'ont pas le temps d'écrire, s'en vont soupeser dédaigneusement l'œuvre du mort de la veille, et — avec des interruptions pour dire : Très peu de bitter — des conclusions sont bientôt alignées, des jugements rendus.

Les mots de « raté », de « vidé » sortent des bouches mauvaises et tombent dans les verres. L'aliéné est vite reconduit.

Les journaux reprennent sur un mode plus grave. Les grandes ombres de Gil Pérès et de Cœdès sont évoquées encore.

L'affaire finit habituellement par l'habituelle publication d'une statistique de la folie littéraire et artistique. Avec des plumes corrosives on cherche, dans le cerveau et dans le cœur de la dernière victime, le secret du mal soudain. On dit le dessinateur enragé de grande peinture, le petit journaliste avide de vraie littérature; on fait défiler toutes les

banalités des ordinaires oraisons funèbres terminées par des nouvelles à la main; on raconte les histoires de femmes, on exhibe les vers rongeurs. On fait toucher du doigt la poussière de l'atelier de la rue d'Enfer, épaissie sur les montants des chevalets et sur les couleurs desséchées des palettes, on montre le dessinateur loin de chez lui, faisant bouffer ses cheveux et friser sa moustache auprès des filles de l'Élysée-Montmartre, sous le bâton de Métra.

Rien de tout cela n'est oublié, mais on ne dit rien de plus. Seulement des considérations usées, des anecdotes vieillottes. Quelqu'un qui aurait connu Gill, qui l'aurait pénétré du regard, sondé de la parole, pouvait montrer ce qui serait autrement intéressant : la construction cérébrale de l'homme, le comment de son existence, le pourquoi de sa déraison. Mais les habitudes d'analyse sont rares, et il est plus facile de parler psychologie que d'être psychologue. Pour connaître les choses dont on parle, il faudrait regarder la vie de trop près. Le diagnostic n'a donc pas été établi, et on nous a donné, comme toujours, de l'imagerie parisienne à regarder.

Au moins, si aucun n'a pris la parole, de ceux qui furent, à une heure donnée, bien placés pour voir et pour comprendre l'homme mort à Charenton, les autres, les premiers venus, qui ont lu les vers, regardé les tableaux, feuilleté les journaux illustrés, peuvent rechercher la signification de ce travail artistique, mené au jour le jour, pendant quinze années. Si l'on ne sait rien de certain sur la transformation du beau garçon orgueilleux et timide, solide et fin, en ce corps diminué, en cette tête déprimée, qui ballottèrent dans la bière trop large, du moins pouvait-on essayer de caractériser l'esprit qui prenait, chaque semaine, son vol par les rues, s'intéresser aux sourires et aux grimaces, aux traits et aux couleurs qui éclairaient de leurs torches et de leurs contournements les kiosques et les devantures.

Que l'on fasse le silence sur le malade, sur lequel on n'a rien à dire, pour s'occuper de l'artiste, qui a su amuser les yeux et faire sourire les bouches!

Il y a un intérêt attaché à ces collections de *la Lune* et de *l'Éclipse,* et aussi à celles de *la Parodie* et de *la Lune rousse,* un intérêt de dates et de collections qui rend précieux pour l'histoire future tous les papiers noircis et coloriés. Le dessin de Gill est un document, qui sera regardé, dans l'avenir, par les catalogueurs, par les curieux de notre époque, par les historiens de notre vie intellectuelle, — et par ceux qui sont sensibles à la belle allure d'un coup de crayon, à la recherche du caractère et de l'expression.

On entend d'ici les objections. Œuvre inférieure — feuille de papier ornée, oui, mais feuille de papier volante, — joli trait sans importance, — risibles compositions qui ne pourraient même pas figurer dans un vestibule de musée!

Certes, Gill, gaspillé dans les journaux, mort fou à quarante-cinq ans, n'est pas personnel et complet : il n'offre pas le magnifique développement des artistes qui se renouvellent tout en affirmant une vision spéciale de la nature et de l'homme.

Pourtant cet inquiet, avec une évidente préoccupation de Daumier qui jamais ne le quitta, affirme une manière à lui dans la disposition d'une scène, dans le silhouettement d'un personnage, dans le paroxysme expressif d'une physionomie.

Il a le goût du sommaire, la constante recherche de la ligne qui enferme un corps et

le rend significatif. Et cette préoccupation, il peut d'autant mieux l'affirmer qu'il est caricaturiste; cette ligne, elle est d'autant plus visible qu'il l'arrondit, qu'il la distend, qu'il l'enfle à faire éclater la forme, et que le dessin en prend une ampleur qui stupéfie, comparée à la restreinte feuille de papier.

N'est-ce pas que tous les bonshommes de *la Lune* et de *l'Éclipse,* vus comme à travers une boule d'eau, ont l'air de dépasser le format du journal, de venir en avant, de s'étaler sur les côtés, de supporter le titre comme un plafond trop bas?

N'est-ce pas, aussi, que le trait principal, l'expression dominante d'un visage, la haute note d'une situation, sont souvent résumés au bon endroit en un tracé ferme et fin qui parle de loin et chuchote de près?

Ce sont là des qualités, et si l'artiste qui les a possédées les a mises en œuvre intelligemment, sachant discerner parmi les événements qu'amène chaque jour, au milieu de l'incessant défilé des personnages, ceux qui seront oubliés le lendemain de ceux qui auront la relative durée, alors il faut bien reconnaître que son œuvre est au moins un recueil de pièces justificatives.

L'écrivain qui racontera le second Empire, le règne de l'Assemblée de 1871, les coups du 24 mai et du 16 mai, devra faire une allusion à ces documents, noter l'éclat de rire qui sonnait parfois du faubourg au boulevard, lorsque la charge signée André Gill apparaissait dans la rue houleuse, étoilant le kiosque, trouant la devanture du libraire.

Feuilles tachées de rouge, de bleu, de vert, de jaune, dessins faits de noir et de blanc, portraits sobres et charges violentes, rébus raillant la censure et allégories commentant l'actualité, tout cela sera compris dans la sélection à venir des choses d'art dites « caricatures » qui racontent les mœurs et la politique.

Il n'y aura pas là, sous cette courte signature vite connue, « André Gill », la haute misanthropie et la raffinée observation de Gavarni, la puissance musculaire et l'intensité d'expression de Daumier, l'horrible et le tragique de Goya, l'épique bourgeois de Monnier: Gill n'a vu que quelques hommes, — et non une époque. Il a été épigrammatique, — et son talent modéré est resté inactif pendant les tourmentes. La bataille ne l'a pas excité et l'odeur du sang ne l'a pas troublé. — Ce qu'on trouvera chez lui, c'est une gaieté tranquille et une connaissance malicieuse du visage humain.

Gustave Geffroy.

*Paris,* 3 mai.

Le pauvre fou est mort.

Il s'est éteint juste à l'heure où ses anciens amis du Tout-Paris, les peintres, les sculpteurs, les poètes, les journalistes, les habitués du boulevard, allaient ouvrir l'exposition annuelle des beaux-arts.

Personne, l'autre matin, ne pensait à lui, et c'est à ce moment même qu'il fermait les yeux pour ne plus jamais les rouvrir...

Nous avons vu Gill à Charenton, il y a un an environ. Sa belle chevelure avait entièrement blanchi; l'œil était atone, la lèvre pendante. On raconte qu'en ces derniers temps son corps était celui d'un squelette. Il y a un an, le malheureux était encore de bonne mine.

Assis à une table, seul, son chapeau sur la tête, il prêtait attention à deux de ses compagnons qui jouaient aux cartes. Vainement nous avons tenté de converser avec lui. L'esprit était absent.

Ce même jour, à la soirée chantante et dansante que donne deux fois par semaine à ses pensionnaires le directeur de Charenton, Gill, toujours seul, mangeait des gâteaux. Un d'absorbé, il en dévora un autre, puis un troisième, un cinquième, un dixième. Manger, manger encore, c'était sa manie. On la tolérait.

Du reste, on tolérait tout de lui, car c'était un fou pacifique, et il avait l'affection de tous ceux qui l'entouraient. Pauvre Gill!

Pierre Aubry.

*La France,* 4 mai.

La courte note que nous avons consacrée hier à André Gill ne suffit pas à l'oraison funèbre d'un homme aussi intéressant que le fut ce malheureux artiste.

André Gill était un homme plein de cœur. Les vers qu'il a laissés témoignent de son exquise sensibilité. Il s'y révèle mélancolique, attristé, comme tous les hommes qui pensent à « l'au-delà » mystérieux de cette vie.

Il a écrit des vers qui ne sont pas seulement des assemblages de mots sonores habilement rythmés, mais où on reconnaît le cri d'une âme souffrante et qui n'espère plus...

Dans aucun des journaux qui ont parlé de Gill hier matin, nous n'avons trouvé aucune allusion à son fils. Gill avait eu un fils. Il l'avait reconnu. Mais bientôt le frêle enfant, qu'il aimait d'un amour de bête fauve pour ses petits, mourut.

Le père en ressentit une douleur si vive qu'il en eut une première attaque de folie. Son ami intime, ce généreux Sapeck qui est aujourd'hui un des plus intelligents fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, l'arracha du bord de la petite tombe et l'emmena bien loin, en Belgique, puis en Allemagne, puis en Italie. Il le grisa de son étourdissante gaieté. Gill ne succomba pas cette fois. Mais la blessure, qui ne s'envenima pas immédiatement, resta ouverte dans son cœur, et c'est dans une heure de souffrance, sans doute, qu'il écrivit ce vers sur les hommes forts de sa race :

*Des blessures du cœur, ils ne peuvent guérir.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

On va porter en terre tout à l'heure la dépouille mortelle de ce prince des caricaturistes, que la mort n'a tué qu'après l'avoir odieusement dégradé. Combien seront-ils tout à l'heure « des chers amis » de brasserie de ce malheureux, de ceux qui lui prirent les miettes de son esprit et qui s'amusèrent si longtemps à le voir dans ses belles poses et à l'entendre dans les récits où il excellait, combien seront-ils derrière le cercueil, au bord de sa tombe? Nous vous le dirons demain.

Mermeix.

*Le Cri du Peuple,* 4 mai.

André Gill, le grand caricaturiste, est mort. Depuis quatre ans, atteint du délire des grandeurs, il était interné à Charenton. C'est là que la mort est venue le délivrer.

Lorsque Gill fut interné à Charenton, ce fut Vallès qui fut choisi comme tuteur du malheureux. Dans la maison de fous le caricaturiste, qui retrouvait parfois des lueurs de raison, eut des mots terribles :

— Mon cerveau, disait-il un jour, mon cerveau est une persienne ; il y a comme des trous !

Un autre jour, comme un visiteur gardait son chapeau sur la tête, il laissa tomber ces paroles :

— On se découvre devant un mort !

L'agonie a commencé dans le milieu de la journée de vendredi. Gill est mort samedi matin, à trois heures. Nous l'avons vu hier : il était méconnaissable. Cheveux blancs, moustache grise coupée en brosse, toutes les dents tombées, le corps d'une maigreur de squelette ; c'est un cadavre effrayant.

Depuis quatre ans, Gill n'existait plus. Sa disparition comme caricaturiste a laissé un vide qui sera bien difficile à combler.

Paul Grandet.

*Le Mot d'ordre,* 4 mai.

N'oublions jamais que Gill a été l'un des plus ardents, des plus vaillants, des plus utiles ennemis de l'Empire. Avec Rochefort, c'est le démolisseur excellent des hommes de cette période odieuse. Son Napoléon-Rocambole, forçat à deux faces, est un trait de génie. Il y a dans ses moindres dessins des éclairs qui illumineront l'Histoire. Vous rappelez-vous Thiers en petit soldat, avec le bonnet de police ? Une trouvaille. Et les laquais de l'Empire ! Pinard, saisi par le cou à ce moment où, en chat, il fait ses ordures dans son portefeuille ministériel. Les charges de Gill sont des portraits vivants, saisissants, qui fixent non seulement la physionomie, mais encore les *dedans* de l'homme.

Il voulut être peintre. Il l'était. Il y a quelque part un portrait d'Alice G..., la rieuse, qui vaut un Franz Hals. On a serré les rangs pour l'empêcher d'arriver. Comme Doré, on le devinait envahissant.

De combien d'espérances, d'illusions, de volontés, de reculs, de découragements a été faite sa folie !

Pauvre Gill !

Jules Lermina.

*La France,* 5 mai.

Hier, André Gill a été enterré ; derrière le corbillard de dernière classe, qui a porté au cimetière les restes de ce gentilhomme de l'Art, on a vu beaucoup d'hommes de lettres. Citons au hasard : Émile Cohl, Félix Régamey, Ernest d'Hervilly, Olivier Métra, Alexis Bouvier, Francis Enne, Fernand Bourgeat, Gramont, Daubray, le Dr Labarthe, Robida, Georges Coutan, Georges Sauton, Léon Cladel, Paul Legrand, Genay.

Par contre, on a remarqué l'absence de quelques hommes que Gill a aidés à leur début et qui battirent monnaie, quand il devint fou, avec les confidences que le caricaturiste avait faites à leur amitié. Ces hommes de lettres, qui n'ont pas eu la reconnaissance de l'estomac, ont vérifié, une fois de plus, cette observation que la gratitude du ventre dure à peine l'espace d'une digestion.

M. Clovis Hugues a prononcé sur la tombe de Gill un discours fort ému.

*Le Cri du Peuple,* 5 mai. — **Les Obsèques de Gill.**

L'enterrement du malheureux André Gill a eu lieu hier, à quatre heures. Le cortège, composé d'une cinquantaine de personnes parmi lesquelles nous avons remarqué Émile Cohl, Gramont, Susini, Olivier Métra, Alexis Bouvier, Daubray, etc., etc., est parti de l'hospice de Charenton et s'est dirigé directement vers le cimetière de Saint-Maurice, où a eu lieu l'inhumation provisoire. C'est dire que, malgré la pression exercée par la sous-direction de l'hospice, la cérémonie a été purement civile.

Au cimetière, M. Clovis Hugues a prononcé une émouvante allocution où il a rappelé que Gill n'avait pas été seulement le premier caricaturiste de notre époque, mais encore que l'artiste s'était doublé en lui d'un polémiste. La campagne que Gill a menée, crayon en main, contre l'Empire, est encore présente à toutes les mémoires.

Sur la tombe ont été déposées deux belles couronnes d'immortelles jaunes, l'une envoyée par les *Journalistes républicains,* l'autre anonyme, et une semblable, mais plus petite, portant cette inscription : *A son ami, Gil-Naza.*

Notre camarade Séverine y a joint une grande couronne de perles noires : *A André Gill, les amis de Vallès,* et deux grosses brassées de lilas.

Et maintenant, en attendant que le caveau qu'on est en train de lui construire au Père-Lachaise soit achevé, le pauvre grand artiste est là, dans la terre de ce cimetière juché sur le haut de la colline et regardant Paris. Du moins, Gill, comme l'a fait remarquer M. Clovis Hugues, a-t-il la tombe qu'il voulait, en pleine nature.

*Séverine.* — **Pages rouges.**

Je ne prétendrai pas que tous les pensionnaires des maisons d'aliénés sont en possession de leur pleine raison, et victimes de l'infâme arbitraire. Si l'envie me prenait, d'ailleurs, de rééditer ce paradoxe, je n'aurais, pour qu'elle passât, qu'à me rappeler que celui qui le soutint devant moi avec la plus profonde conviction et le plus d'éloquence fut ce pauvre André Gill, dans l'intervalle de ses deux accès.

Il était sorti de Charenton, l'après-midi même, et avec quelques camarades nous dînions en un café de la rue Montmartre. Tranquille, l'œil calme, la parole apaisée, il nous donnait des détails sur ses compagnons de captivité. Tous avaient du génie : celui-ci comme inventeur, celui-là comme artiste, cet autre comme écrivain, cet autre encore comme théologien. Nous l'écoutions, anxieux, guettant ses mots, ses gestes. Soudain, il dit, grave :

— Dans l'établissement, il n'y avait que deux fous, mais ils le sont bien. J'ai pensé souvent que notre devoir était de les soigner, et j'en ai parlé aux autres. Mais, là comme ailleurs, les hommes sont égoïstes! Puis, ils étaient peut-être dangereux...

C'étaient le médecin et le directeur.

— Il est fichu! me glissa tout bas, dans l'oreille, Tony Révillon.

C'était vrai, hélas! Six mois plus tard il rentrait à Charenton; et il n'en devait quitter que les pieds devant, comme on dit dans le peuple, — mort!

*Le Cerveau de Paris.*

Un homme remarquable, dont le crayon évoquait superbement, dans la charge humaine, les dessous obscurs de la conscience, mourait hier.

André Gill (Gosset de Guines), mort à Charenton, vient d'être enseveli, par un sale temps de pluie. Bien peu se sont dérangés pour donner au maître caricaturiste un dernier coup de chapeau. On a tort de perdre sa raison, on a tort de mourir deux fois.

Pour bien juger André Gill, il faut se reporter à vingt ans en arrière. Il fut un des plus remarquables parmi les combattants de l'époque impériale. (A moi la pourriture !) Dans ce temps-là, M. Jules Ferry faisait des calembours, M. Brisson gagnait quinze louis par mois dans un journal. Le tas d'ambitieux égoïstes qui, depuis, ont tenu le pouvoir, ne se sont point souciés de celui qui fut superbement à la bataille. Gill, c'est Don Quichotte. Il était bien trop naïf, après la victoire, pour vendre la farine des moulins à vent...

Il n'a pas voulu. Tant pis ! Admirons les malins. O gens pressés, vous avez eu raison de ne pas aller, sous l'averse, tout là-bas, à Charenton, saluer au bord de la fosse le fier gentilhomme que le respect de son art et l'amour de l'Idéal ont tué.

Félicien Champsaur.

*Le Mot d'ordre,* 5 mai.

Encore un mot à propos d'André Gill.

Tous les journaux ont raconté un fait — absolument vrai, — mais sur lequel hier je n'ai pas voulu insister, tant il est odieux et si grande est la responsabilité qu'il fait peser sur les artistes.

Gill était sorti de Charenton, mieux portant, ayant les idées nettes et retrouvant, hors de cette obscurité, sa passion artistique.

Aussitôt, il se mit à l'œuvre et brossa un tableau, un *Fou;* tel était le titre de cette œuvre. Il semblait que ce fût un défi à la nature. Présenté au Salon, le tableau fut reçu. En vérité, il eut été étrange qu'il en fût autrement. Car, quoi qu'on en ait dit — et en dépit du dédain calculé des prétendus connaisseurs — le *Fou* de Gill est une œuvre très belle, d'une vie intense, d'un dessin très solide et qui vaut cent fois, mille fois, les lècheries édulcorées de tel ou tel qu'on pourrait nommer.

Gill comptait beaucoup sur le succès de cette toile *vécue,* peut-on dire, avec un à-propos horrible.

Il vint au jour du vernissage, et chercha son tableau. Les prétentieux organisateurs avaient relégué cette œuvre d'un mérite sérieux, mais qui était d'un caricaturiste (comme ils ont tué Doré parce que c'était un dessinateur) tout en haut, au deuxième rang au-dessus de la cimaise. Le tableau était invisible, condamné, surtout quand on songe que le troupeau bête des prétendus amateurs s'en réfère tout d'abord aux décisions du jury. Gill fut profondément froissé, peiné, humilié.

Deux jours après, il rentrait à Charenton, retombé dans le barathrum de la folie.

Grand bien vous fasse, messieurs les artistes ! Vous n'en serez pas moins les médiocres que l'on sait...

Jules Lermina.

*Le Cri du Peuple,* 6 mai.

Quand ils ont tous été partis, qui vers Paris, qui vers le bois ombreux où « quelqu'un » les attendait sous les lilas en fleur, je suis revenu vers la tombe de celui qui, malgré ses

folies de vanité et ses faiblesses de caractère, fut l'ami de mon ami. Et là, seule, dans le silence murmurant du cimetière, j'ai pensé au mort avec un frisson de douleur et des larmes plein les yeux.

Ah ! pauvre, pauvre Gill !

Je le vois encore dans son atelier de la rue Denfert, avec sa belle prestance, son large rire, ses gamineries, et ses gasconnades si naïves qu'on en était désarmé. Nous avions fait alliance tous deux pour faire poser Vallès.

Et ce n'était pas une mince besogne de faire « poser » Vallès, ce remuant, cet exubérant, ce fougueux en diable, qui, toutes les dix secondes, sautait de sa chaise, et se mettait à traverser la pièce à grandes enjambées, furetant dans les coins, retournant les esquisses, bouleversant les cartons.

Gill lui courait après, sa palette en main : « Voyons, Vallès... mon cher Vallès, ce n'est pas sérieux ! reprenez la pose ! » Ah ! bien oui, reprendre la pose ! Le cher Vallès se démenait de plus belle ; Gill me regardait, — consterné !

Alors, négligemment, comme par hasard, je tirais une feuille de papier du tiroir de la table.

— Tiens, monsieur Gill, vous faites encore des vers ?

— Des vers !

*Vingtras,* là-bas, s'était retourné, farouche.

— Des vers ! !

Et l'orage commençait, effroyable ! Mais tout en criant, en gesticulant, en tonnant, Vallès se rapprochait, et un moment venait où il me suffisait de le pousser du doigt pour le faire retomber sur son siège, — à la pose !

Cela durait ce que cela durait; mais c'est tout de même grâce à cette complicité que Gill a pu finir l'admirable portrait de mon maître regretté.

Puis, quel charmeur, ce Gill! D'autres ont célébré ses gaietés tapageuses ; je leur préférais, moi, et de beaucoup, les mélancolies voilées à travers lesquelles on devinait son brave et vaillant cœur. Gill, triste ?...

Eh oui! mais il ne l'était pas avec tout le monde, et il m'a fait l'honneur de l'être devant moi.

Un jour qu'à mon tour j'avais bouleversé tout un tas de paperasses, je dénichai un papier jauni où vaguement se profilait une figure de baby, les yeux clos.

— Monsieur Gill, qu'est-ce, cela ?

— Ça ! Oh ! ça !...

Il m'avait arraché le croquis, et, très pâle, s'était assis à mes côtés. Puis brusquement, avec frénésie presque, il embrassa l'image à demi effacée et s'abattit, les coudes en avant sur la table, tout secoué de sanglots. J'étais demeurée interdite d'avoir provoqué cette grosse douleur. Mais, au bout de quelques secondes, il se relevait secouant sa crinière et séchant ses larmes avec les poings.

— Ça, c'est mon petit, mon cher petit, mon Jacques !... Je l'avais appelé comme ça à cause de Vingtras. Et dire qu'il est mort, mort, mort !

Sa voix s'enflait, et il arrivait à bramer le mot terrible avec les inflexions animales et navrantes des femelles à qui on a arraché leur petit. Et je n'oublierai jamais l'impression d'immense tristesse qui tombait, avec le crépuscule, dans le grand atelier désert où la mélopée de ce désespoir troublait seul le silence.

Ah! pauvre, pauvre Gill!

Et plus tard, à sa sortie de Charenton, je me rappelle encore son arrivée brusque à un café où parfois j'accompagnais Vallès. Il n'avait pas voulu attendre au lendemain pour nous revoir, il avait voulu nous rencontrer vite, bien vite. Le fiacre qui l'avait pris à la porte de l'épouvantable asile l'avait amené tout d'un trait.

Il était assis sur la banquette de velours entre nous deux et nous tenait les mains — si content! Nous étions heureux, aussi, mais inquiets, et nous cherchions dans ses yeux la lueur vivante de jadis.

Il comprit :

— Oh! mes enfants! rien, rien, je vous dis — sain comme l'œil! Un gros coup de fièvre... la fatigue et l'embêtement. Mais maintenant, je le ressaisirai bien, ce gueux de succès! Et les belles choses que je vais faire, vous verrez ça, Vallès! Plus de fariboles, d'Hi-dé-ï-al, comme disait Courbet. Du fait, du fait! J'ai haut comme ça de notes. Ah! vieux bougon, vous serez bien forcé d'applaudir. M'avez-vous assez malmené tout de même, dans ma sacrée vie!

Que c'est loin, tout, tout cela! J'ai effeuillé une brassée de lilas sur la tombe de Gill, et, en rentrant, j'ai, comme chaque soir, fleuri le portrait de Vallès. Morts tous deux, le peintre et le modèle! J'ai crié ce mot de mort comme Gill l'avait crié jadis, et j'ai eu comme lui un accès de désolation profonde. Mais en relevant les yeux j'ai aperçu tout en haut, sabrant l'or du cadre, le sillon rouge de l'écharpe des communeux — notre arc-en-ciel à nous! Et j'ai repris courage. Il y a encore à bien faire, il y a encore à se dévouer!

SÉVERINE.

*Le Monde illustré,* 9 mai.

André Gill est mort à l'hospice de Charenton, où il était enfermé depuis plusieurs années. Avec lui disparaît l'une des quatre personnalités vraiment populaires de la fin du régime impérial. Pendant les dernières années de l'Empire, quatre noms, en effet, retentirent plus que tous les autres, chaque jour, aux quatre coins de Paris. C'étaient Timothée Trimm, Henri Rochefort, Thérésa et André Gill, de son vrai nom Louis-Alexandre Gosset de Guines, un noble, vous le voyez, comme Rochefort de Luçay.

André Gill était devenu célèbre en une semaine. Après avoir publié quelques caricatures au *Journal amusant,* il avait fait, en 1865, la connaissance d'un doux et brave garçon — François Polo — mort aussi et mort fou, comme Gill et tant d'autres.

Polo, rédacteur du *Hanneton,* profita de la réclame faite pour la création du journal *le Soleil,* pour fonder *la Lune* avec des illustrations d'André Gill.

Le modeste journal de François Polo fit une révolution dans la presse amusante. Dès son début, il avait paru, non plus avec un dessin au crayon, mais avec un dessin rehaussé de couleurs. Le premier de ces dessins représentait la chanteuse Thérésa, vêtue d'un costume de nourrice cauchoise et portant en ses bras un sapeur, héros barbu d'une de ses chansons préférées...

Tout Paris acheta cette image, et tout Paris lut le nom de son auteur : André Gill.

Plus tard, les caricatures politiques vinrent. La collection en est aujourd'hui très rare et très chère,



Tombe de Gill a Saint-Maurice.

*Le Cri du Peuple,* 1887. Dessin de Eugène Rapp.

Pendant le siège, André Gill devint garde national, comme tous les citoyens de Paris, et lorsque la Commune fut proclamée, il fut nommé directeur du Luxembourg.

Depuis, Gill vécut presque obscur, cherchant en vain à ressaisir ce qu'il appelait sa gloire d'autrefois. Il publia une *Nouvelle Lune* battue par la concurrence; il illustra plusieurs ouvrages; il fit de la peinture et, un matin, les journaux nous apprirent qu'il était devenu fou.

Le malheureux était atteint de la folie des artistes : la folie des grandeurs.

C'était en 1881. Un peu plus tard, André Gill se crut guéri. Il sortit de la maison terrible, reprit ses pinceaux et envoya au Salon de 1882 un tableau : *le Fou,* devant lequel on s'arrêta.

Mais le mal ne l'avait quitté que pour mieux le reprendre. Il fallut bientôt l'enfermer encore.

Gill avait quarante-deux ans.

Depuis ses moments de lucidité, André Gill travaillait encore et cherchait à dessiner dans les journaux.

Son ami de la première heure, M. Cohl, nous apporte quelques charges sur les célébrités du jour que nous avons publiées, quoiqu'elles n'eussent plus les qualités d'autrefois; il nous restait même à publier les quatre portraits que l'on trouvera dans ce numéro et qui sont, peut-être, les derniers coups de crayon qu'ait donnés l'artiste. Nous disons *portraits* plutôt que caricatures, car il est extraordinaire que le pauvre artiste, déjà éteint, ait gardé assez la mémoire des traits de ceux qu'il a esquissés pour les rendre avec autant de fidélité. A ce double titre, ces portraits auront un grand intérêt.

H. M.

*Le Don Quichotte,* Bordeaux, 9 mai.

La mort physique est enfin venue délivrer le pauvre Gill de cette autre mort plus affreuse, la mort intellectuelle, qui le tenait, depuis plusieurs années, enfermé dans une maison de fous.

Cela date déjà d'une semaine, et il n'en faut pas tant pour qu'un événement tombe dans l'oubli.

Mais *le Don Quichotte* se doit de saluer une dernière fois, avec une profonde tristesse, un des artistes qui se sont affirmés avec le plus de vigueur, de talent et de personnalité dans l'art de la caricature.

Sous les appréciations consacrées par la presse à André Gill, il m'a semblé trouver en général une maigre part de justice. On a plutôt cherché à restreindre la place de ce maître crayonneur qu'à l'exagérer. On n'a pas fait assez ressortir quelle touche magistrale, étonnante de hardiesse, était mise au service d'un esprit chercheur et mordant. On a trop voulu établir, enfin, que Gill n'a brillé qu'au second rang, alors que son œuvre de journaliste doit le mettre au premier.

C'en est fait maintenant. La terre s'est refermée sur le corps du malheureux artiste, qu'elle a été trop lente à réclamer. Mais André Gill laisse un monument admirable, qui s'appelle : *La Lune, l'Éclipse* et *la Lune rousse.* C'est par là que vivra, dans l'histoire de l'art, cette belle intelligence obscurcie en pleine sève.

Ch. Gilbert-Martin.

*L'Incroyable,* Bordeaux, 9 mai.

... André Gill est mort. La caricature vient de perdre, en lui, un crayon hardi, fécond et spirituel.

Parvenu à un succès voisin de la gloire, le célèbre caricaturiste s'est éteint à Charenton, triste asile où finissent bien souvent les illusions perdues, et aussi les illusions dont la réalisation a dépassé le rêve.

Le dessin que nous publions aujourd'hui est dû au crayon d'un des élèves les plus estimés du regretté André Gill.

Toute la rédaction de *l'Incroyable,* par le crayon de J.-A. Claret, rend hommage à la mémoire d'André Gill.

André Gill, s'il n'appartenait pas à nos opinions, avait du moins le grand mérite, lui républicain, d'être noblement désintéressé dans sa politique.

Il ne fut jamais du côté des ventrus, des repus et des exploiteurs qui composent le parti républicain opportuniste.

Hommage à André Gill!

*La Chronique parisienne,* 10 mai.

Le pauvre Gill a rendu au Grand Tout son âme folle. Il avait si durement souffert qu'il faut voir, pour lui, la tombe comme une délivrance, et la mort comme une joie attendue.

Je sens que cet homme a dû beaucoup souffrir, car l'adulation l'avait aveuglé sur sa valeur réelle, et cette souffrance a dû lui être d'autant plus amère qu'il n'a même pas obtenu, dans sa dure existence, ce qu'il ne méritait que justement.

Peu de carrières ont été aussi lamentables que celle-là à son déclin. Cependant, Gill eut des amis jusqu'à la dernière heure. M. Émile Cohl fut de ce petit nombre. Caricaturiste habile, élève dévoué à son maître, M. Cohl alla le voir à Charenton régulièrement. C'est lui qui lui a rendu les derniers devoirs. Cette affection fut la dernière consolation du caricaturiste.

E. Deschaumes.

*Courrier de l'Art,* 15 mai.

André Gill laissera un nom et une œuvre dans l'histoire de l'art de la caricature contemporaine. Il a créé un genre original qui eut son heure de popularité; on a conservé le souvenir de bon nombre de ses planches qui furent des satires éclatantes contre les hommes de l'Empire et ceux du 16 et du 24 mai, et des chefs-d'œuvre d'humour et d'esprit. C'était un brave et loyal garçon, pétillant de gaieté et d'entrain, amoureux du travail et de son art.

Malheureusement, la folie de la fortune instantanée, immense, le toucha un jour au cerveau, et il fut perdu.

*Nouvelle Lune,* 15 mai.

Le pauvre grand artiste qui fit autrefois la gloire de ce journal, après avoir été celle de ses prédécesseurs, *la Lune, l'Éclipse* et *la Lune rousse,* André Gill n'est plus!

L'histoire d'André Gill — j'entends celle qui appartient au public — tient tout entière dans deux dates : campagne de la fin de l'Empire, campagne du 16 mai, c'est-à-dire lutte

constante du droit contre la force, et quelle lutte! Celle de l'esprit français contre l'autoritarisme, faite toute de finesse et d'ironie, dissimulant sous l'éclat de rire gouailleur et le geste comique du gamin de Paris la farouche protestation du fils de Voltaire contre la tyrannie brutale du pouvoir. Que de graves fantoches percés à jour de la pointe vengeresse de ce crayon, qui semblait affilé par les mêmes mains qui taillèrent les plumes de *la Satire Ménippée* comme de *la Lanterne* de Rochefort!

Toute cette collection des caricatures de Gill sous l'Empire et sous le 16 mai aura quelque jour l'importance documentaire d'une page d'histoire vécue, et éclairera les mœurs politiques de notre époque de la même lumière dont Gavarni et Daumier ont éclairé les mœurs intimes de leur temps. Et c'est là l'impérissable titre d'André Gill à la véritable gloire — toujours posthume, hélas! — et dont la lenteur à venir aura été la cause principale de sa folie et de sa mort...

Édouard Norès.

*Annales médico-psychologiques,* septembre 1885. — **Recueil de faits.**

*Paralysie générale chez un héréditaire. — Première période douteuse. — Rémission. — Deuxième période caractéristique. — Forme insolite de certains symptômes. — Autopsie.*

Le malade dont il s'agit était un artiste qui a eu son heure de célébrité, et dont le nom a retenti dans bien des journaux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Autopsie. — L'autopsie, pratiquée vingt-quatre heures après sa mort, permit de constater les lésions classiques de la paralysie générale : méninges épaissies, injectées, parsemées de taches blanchâtres, lactescentes. Elles adhèrent intimement à la substance corticale, et ces adhérences existent dans presque toute l'étendue de la convexité des hémisphères; on les retrouve également à la base; la substance grise est injectée et ramollie; la substance blanche est diminuée de consistance. Le poids total de l'encéphale est de 1,360 grammes; les deux hémisphères cérébraux pèsent : le droit 590 grammes, le gauche 560 grammes.

Mais ce qui frappe surtout, c'est le développement asymétrique du crâne : le côté gauche est beaucoup moins développé que le côté droit; cette différence est particulièrement sensible à la base du crâne.

Les deux poumons sont farcis, dans toute leur étendue, de tubercules en voie de ramollissement.

Réflexions. — Rien de particulier dans les autres organes.

1° X... était atteint de paralysie générale, cela n'est pas douteux, mais cette paralysie générale a suivi une marche que nous ne sommes pas habitués à voir. Sous ce rapport, la maladie de X... peut se diviser en deux périodes distinctes, séparées par une rémission. La première période a été bien différente de ce qu'elle est d'ordinaire; on eût dit plutôt une folie systématisée. La rémission elle-même a été si complète qu'elle a confirmé mes doutes. Quand j'ai vu X... faire un tableau, dessiner, écrire des articles de journaux, — j'ai trouvé là une rémission tellement différente de celles que j'observe si souvent dans la paralysie générale classique — qu'il m'a fallu les caractères tranchés de la seconde période, pour que le diagnostic fût certain.

2° Cependant, je ne voudrais pas admettre qu'il y a eu chez X... deux maladies distinctes. Non; il était paralytique général dès le début; seulement, la première période a été tout à fait insolite.

3° A quoi a pu tenir cette marche insolite de la paralysie générale chez X...? *Je n'attache pas grande importance à l'alcoolisme passager* dont il a présenté les symptômes; ce n'a été qu'un épisode accidentel.

Mais X... était un HÉRÉDITAIRE, et l'influence de l'hérédité s'était traduite chez lui par des stigmates profonds, par cette remarquable asymétrie du crâne que nous avons trouvée à l'autopsie, et qui, pendant la vie, ne nous était pas apparue.

On verrait donc ici la confirmation de ce qu'ont avancé un certain nombre d'auteurs, et notamment Doutrebente dans sa thèse, à savoir que, lorsque la paralysie générale survient chez un héréditaire, celui-ci conserve ses tendances premières à la périodicité et à la chronicité.

4° L'influence héréditaire, nous le voyons, domine toute l'existence de X... Elle en explique le décousu et ses bizarreries. Elle permet de comprendre pourquoi tant de brillantes facultés n'ont pas donné ce qu'il était légitime d'en attendre, pourquoi il n'a jamais su s'astreindre à une vie de travail régulière et suivie; elle donne la clef des lacunes et des défaillances qui ont empêché son talent de s'épanouir.

5° *Aussi ne faudrait-il pas croire que ce sont les excès et les irrégularités de la vie qui ont causé la paralysie générale de X... C'est par eux que l'influence héréditaire s'est révélée d'abord, mais la paralysie générale n'a été que le dernier terme de l'évolution morbide dont il avait apporté le germe en naissant;* X... était prédestiné : son triste sort n'en mérite que davantage notre sympathie.

Dr CHRISTIAN.

## V

## LA TOMBE DE GILL AU PÈRE-LACHAISE (17 OCTOBRE 1887)

*Le Cri du Peuple,* 5 mai 1887.

« La conclusion de toute cette polémique, le dernier mot que j'en veuille dire est que ceux qui ont véritablement aimé Gill savent bien que je n'oublierai pas celui qui est prisonnier là-bas.

« Depuis longtemps, ceux qui m'accusent auront désappris le chemin de l'asile, alors que moi, je ferai encore le voyage, et j'irai, seul, porter à notre grand enfant des images et des oranges.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vallès qui écrivit ces lignes est mort; André Gill est mort aussi. Le triste cabanon s'est changé en une triste tombe, et les cadeaux humbles des visites à l'hospice en humbles bouquets qui se fanent ou s'effeuillent sur un sol ingrat.

Quand, peu de temps après l'ensevelissement, je retournai vers cette sépulture que je

supposais fleurie comme un reposoir et embaumée comme une chapelle par la piété des survivants, voici ce que je vis :

Un bout de terrain aride, resserré dans un étroit cadre de bois noir, une croix de deuil, une couronne de métal peint — et même pas la terre nue et vivante, mais une couche de sable étendue là pour tuer l'herbe et la mousse qui auraient pu, de leurs guenilles vertes, voiler cette misère et draper cette pauvreté!

Les quelques amis restés fidèles — j'en sais un qui fut héroïque! — n'étaient point, les chers garçons, assez fortunés pour jeter à pleines poignées, sur cette détresse, l'or des giroflées et l'argent des lis.

Les autres... Ah! les autres, les camarades d'autrefois, les compagnons de bamboche ou de bohème, aujourd'hui « cossus », aujourd'hui « arrivés », ceux qui, au moment de la folie de Gill, avaient taxé Vallès de cruauté et l'avaient éclaboussé du tact de leur pitié et du raffinement de leur délicatesse?... Ceux-là, rien! Ni une visite au fou, ni un hommage au mort!

Et — je le dis avec une joie profonde — et c'est pourquoi j'ai mis en tête de ceci les paroles de Vallès, réalisées même au delà de la mort : c'est lui seul qui, de sa tombe, a veillé sur cette autre tombe; c'est de par sa volonté que les gardiens de l'enclos arrachent les herbes mauvaises, font boire la terre et sèment des pâquerettes ou des belles-de-jour qui ouvrent leurs paupières au soleil levant.

Mais ce n'est point assez. Gill est mal à l'aise, là. Ce n'est pas le cimetière de campagne, plein de ronces gaies et d'oiseaux jaseurs; c'est la nécropole de banlieue, c'est le charnier d'hospice; on y met tous les fous de l'asile, tous les notables du pays.

Moi, je voudrais pour lui un morceau de ce Paris qui l'a affolé, un coin au Père-Lachaise, où les amis pourraient venir rêver, où les oublieux pourraient venir se repentir, où les Parisiennes jetteraient, en passant, le bouquet de deux sous qui embaume leur corsage.

Cela, c'est facile à obtenir. Si le « grand enfant » a été coupable envers l'idée sociale qu'il n'a point comprise, il a été un fervent de la République. La Ville peut donner un peu d'elle-même à celui qui l'a défendue avec tant de gaieté et de vaillance sous l'Empire et au 16 mai.

Reste la tombe.

Pour cela je ne ferai point appel au peuple. Il a à s'occuper de manger d'abord, de se défendre ensuite, et ses saints doivent être impeccables.

Mais les artistes, mais les amoureux de la fantaisie, mais tous ceux qui tiennent une plume, un crayon, un pinceau, qui jonglent avec les rimes ou font pleurer sous leurs doigts les musiques extasiantes..., ceux-là laisseront-ils impayée la dette de l'art envers André Gill?...

Qui veut m'aider?

SÉVERINE.

*Revue générale,* 15 juin 1887.

Il grondait ce jour-là une véritable rumeur dans ce bout de Faubourg-Montmartre bien connu de Paris gendelettre et de Paris noctambule, et qui s'étend de l'imprimerie Schiller au coin de Brébant. Comme il n'y avait ni affiches électorales sur les murs, ni émeute dans l'air, je m'informai de la cause de cette émotion et appris que Gill venait d'être ramené à Charenton.

Je sautai en fiacre et courus au 89 de la rue d'Enfer qu'un calembour municipal devait plus tard déguiser sous l'appellation de Denfert-Rochereau.

En pénétrant dans la cour j'y trouvai un vieil ami de Gill, le peintre Cuisant dont le soleil couchant dorait la belle barbe rousse. Installé n'importe comment sur un pliant boiteux, il retraçait sur sa toile le puits de la cour avec les branches de lilas blanc qui, se mêlant aux cordes et à la poulie, prolongeaient leurs grappes odorantes jusqu'à la margelle de pierre.

Une poule effarée s'enfuit à mon approche, tandis qu'un gros chat blanc élevant son échine en dôme se caressait au siège de Cuisant. Je ne m'arrêtai pas à ces détails :

— Et Gill?

— Parti on ne sait où, me répondit l'artiste. Les journaux disent qu'il a été retrouvé en Belgique et enfermé depuis tantôt à Charenton. Voilà quatre jours que personne ne l'a vu ici, car j'ai encore la clef.

— La clef?

— Oui, la clef de son atelier. Si vous voulez voir...

En sortant de la rue d'Enfer, où choses et gens n'avaient rien pu m'apprendre, je me rendis avenue d'Orléans au dernier domicile de Gill.

Je frappai : une jeune femme vint m'ouvrir; c'était la dernière amie d'André : on la nommait Fanny. J'étais trop ému pour juger si, oui ou non, elle était jolie[1] : je ne sus qu'une chose, c'est qu'elle avait un cœur d'or et adorait Gill comme tous ceux qui l'ont connu. L'une des premières, elle avait su les extravagances d'André; l'une des premières, elle les excusait, n'y voyant qu'une originalité d'artiste.

— Ainsi, monsieur, quand il sortit de Charenton pour la première fois, je fus le chercher et, en arrivant dans la cour, André manifesta une surprise énorme. Il avait rêvé que je venais le prendre dans une charrette anglaise traînée par deux chevaux, l'un bleu, l'autre rose, et l'absence de tout équipage le contrariait. Plusieurs fois cette idée de chevaux étranges lui revint : mais n'est-ce pas là une idée de peintre? Ça existe peut-être, des bêtes de cette couleur-là.

Toute son âme était dans ces derniers mots. Et l'on eût dit qu'en palliant de la sorte l'erreur de son ami, Fanny se souvenait des coursiers bizarres de Delacroix qui, traduisant son rêve sur la toile, nous légua des chevaux bleus et de roses haquenées.

Le même jour, rentré à Paris sans charrette anglaise ni attelage idéal, Gill rencontrait Georges Moynet et Sapeck, le célèbre fumiste dont la République a fait un sous-préfet, et comme ceux-ci le questionnaient sur les pensionnaires de Charenton, le caricaturiste s'écria :

— Charenton! mais il n'y a pas de fous! Beaucoup d'imbéciles seulement dans... l'administration!

Puis se ravisant :

— Ah! si, il y a un aliéné : le médecin en chef!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et de ce peintre mâle dont *l'Homme ivre,* acquis par l'État, devrait figurer au Luxembourg, de ce poète populaire dont la lyre rappelle les accents de Richepin, de ce caricaturiste unique qui fit trois cents fois Foutriquet-Thiers sans jamais l'avoir vu, qui seconda

1. C'est elle la maman du petit Jacques, et la femme qui posa l'accouchée pour le *Nouveau-né.*

le Lanternier dans sa campagne contre l'Empire et écrasa un Napoléon sous ces deux choses légères, une plume et un crayon, — que reste-t-il?...

Paul Hugounet.

*Le Parti national,* 1er juillet 1887.

Il est des morts qu'il faut qu'on tue, des morts tenaces, récalcitrants, à l'étroit dans leur bière, qui dressent chaque jour leur squelette cliquetant et reviennent s'asseoir au banquet de la vie, comme le spectre de Banco en face de Macbeth. Longtemps après les avoir conduits en terre, leurs contemporains gardent vivace leur souvenir, discutent leurs idées, leurs actions, attaquent leur mémoire ou s'acharnent à la défendre. Et le nom du disparu, jeté à tous les échos par les mille trompettes de la presse, retentit aux quatre coins du monde, vivant, toujours vivant.

Il est des morts qu'on oublie vite, des morts qui disparaissent tout entiers dans le trou béant de la funèbre fosse, morts ensevelis dans un linceul d'indifférence glaciale, le pire des linceuls, et qui vraisemblablement dormiront jusqu'au jour du jugement dernier sans qu'on vienne troubler, même en pensée, leur éternel repos.

André Gill, pour lequel quelques amis réclament un tombeau, appartient à cette seconde catégorie de disparus plus qu'à la première. Son nom, sonore cependant et populaire, ne se glisse plus sous la plume des chroniqueurs qui dispense la réclame, et si son souvenir persiste encore çà et là, le nombre diminue chaque jour de ceux qui l'ont pieusement gardé.

J'ai connu André Gill, plein de vie et de santé, à l'époque où sa réputation solidement établie doublait son prestige de bel homme et mettait comme une auréole de gloire autour de son front. On se retournait sur son passage; on le suivait des yeux, ébloui par son allure qui tenait du mousquetaire et du matamore; on le regardait curieusement avec le respect du talent énorme qu'il dépensait sans compter au hasard de l'inspiration, et qu'il éparpillait sur les feuilles légères qui ne vivent guère qu'un jour et que le vent terrible de l'actualité emporte.

Son talent de caricaturiste fut trop incontestable pour que je m'y arrête. Il créa la charge synthétique; ses dessins éloquents ont la simplicité, la carrure et la vigueur des meilleures satires de Juvénal.

André Gill repose maintenant dans le petit cimetière ignoré de Saint-Maurice. Une simple croix de bois marque la place qu'il occupe. On voudrait lui donner un modeste tombeau et l'on vient d'ouvrir une souscription dans ce but. Personne, plus que moi, ne souhaite qu'elle réussisse.

Paul Belon.

*Le Moniteur des Arts,* 5 août 1887.

Il y a parfois des rapprochements, des coïncidences qui sont étranges. Au moment où l'on apprenait, dans le monde des arts et des lettres, la mort du directeur des musées nationaux, le Conseil municipal de Paris faisait concession d'un terrain pour élever un monument funèbre à André Gill, qui fut, à l'époque troublée de la Commune, quelque chose dans la direction des musées : bien peu de chose, autant qu'il nous en souvient, dont il ne fut même pas possible de lui faire un crime et qui s'oublia vite, comme on l'oublie lui-même un peu trop. Car André Gill fut un de nos plus grands caricaturistes et, à ce titre,

il a droit à autre chose qu'à ce petit tertre bien humble, surmonté d'une pauvre petite croix noire, où il repose depuis sa mort.

La concession du Conseil municipal est le commencement d'une réparation. André Gill mérite un tombeau, et quelques amis moins oublieux s'unissent pour lui élever un souvenir durable. Cette cause a, du reste, été plaidée d'une façon touchante par M. Gustave Rivet dans *le Voltaire,* par M. Albert Dubrujeaud dans *l'Écho de Paris,* et Mme L. Coutan a modelé de Gill un fort beau buste, aujourd'hui à la fonte, qui surmontera le modeste monument qu'on va lui élever sur le terrain concédé par la Ville.

L'artiste avait un grand talent, original, personnel, et il a sa place marquée dans l'histoire de la caricature, parmi les premiers.

Quant à l'homme, il était excellent, d'un cœur naïvement bon, serviable à tous, et charitable comme pas un. Il y a de lui cent faits à citer, celui-ci par exemple, qu'on nous racontait il y a quelques jours. C'était au temps des débuts de Gill :

Un de nos confrères, aujourd'hui en bonne fortune politique, rencontra une nuit un ouvrier qui l'accosta et lui dit :

— Je suis sans le sou, je meurs de faim et je n'ai pas d'asile.

— Est-il possible, s'écria C..., saisi d'une belle indignation démocratique, qu'un homme souffre de la faim et n'ait pas où reposer sa tête ! Venez avec moi, citoyen. Je veux vous prouver que la fraternité n'est pas un vain mot.

Et C... conduisit l'ouvrier chez... André Gill qui trouva l'aventure très simple et toute naturelle.

Il donna son souper et son lit à son hôte et se coucha sur un divan.

Quand il se réveilla le lendemain, il fut fort étonné de se trouver seul. Son compagnon avait disparu et, avec lui, tous les vêtements d'André Gill. Le futur caricaturiste resta toute la journée chez lui, ne pouvant sortir en costume d'archange.

Le soir seulement, le hasard lui fit découvrir, dans la cheminée, la défroque du voleur à la fraternité. Il l'endossa bravement, et on put le voir pendant plusieurs jours, vêtu d'un pantalon déplorable et du plus lamentable des bourgerons.

Et Gill montrait ces loques en souriant, et ajoutait débonnairement :

— Il m'a pris mes vêtements, mais je ne lui en veux pas : il en avait diablement besoin ! L'homme est là, tout entier.

Émile Cardon.

*Le Cri du Peuple,* 11 septembre.

**Pour la tombe d'André Gill.**

*A Mme Laure Martin-Coutan.*

Peuple, André Gill fut ton frère;
Il t'aimait de tout son cœur.
Quand le sort te fut contraire,
Il flagella ton vainqueur.
Son amour fut sans reproche,
Tendre et fort, doux et viril.
Tire un gros sou de ta poche
Pour la tombe d'André Gill.

Il aimait la gaîté franche
De nos gamins de Paris,
Moineaux chantant sur la branche,
Contre la peur aguerris.
Oiseau des villes, gavroche,
Fais trêve à ton gai babil,
Tire un gros sou de ta poche
Pour la tombe d'André Gill.

Il aimait l'humble ouvrière,
De fleurs parfumant son nid.
Jeune et pauvre couturière,
Arrête un instant, Jenny.
A ton doux corsage accroche
Ton aiguille avec ton fil,
Tire un gros sou de ta poche
Pour la tombe d'André Gill.

Il aimait le beau tapage
Des forges et des chantiers,
Il aimait le gai ramage
Des rabots et des métiers.
Sur le bois qui s'effiloche,
Jean Labeur, lâche l'outil,
Tire un gros sou de ta poche
Pour la tombe d'André Gill.

Du Pouvoir bravant la foudre
Il aimait les insurgés,
Son esprit vaut bien la poudre,
Peuple, des canons chargés;
Du tien son courage est proche,
Son crayon vaut ton fusil.
Tire un gros sou de ta poche
Pour la tombe d'André Gill.

Paris de soixante et onze,
Grand Paris, merci pour lui!
Car c'est coulé dans ton bronze
Qu'il ressuscite aujourd'hui;
Il revit dans un fier buste,
Par toi, revenu d'exil.
Nous serrons ta main robuste
Sur la tombe d'André Gill.

Jules Jouy.

*Masques modernes,* septembre. — **Le Panorama du fou.**

Quand Gill fut charentonesque, son panorama qui réunissait la tribu des contemporains illustres sur la place de la Concorde, dut être repris et exécuté par Gervex et Pierre Carrier-Belleuse. L'heure n'était pas venue; l'enfant n'était pas à terme. Mais voilà qu'à présent deux jumeaux sont annoncés. Il faut croire que les germes intellectuels rôdent jusqu'à ce qu'ils trouvent un cerveau capable de les recueillir et de les produire; aujourd'hui elle a trouvé trois moissonneurs pour un, deux panoramas pour un, la pensée vagabonde du fou.

Il fut exposé en esquisse, ce *Panthéon Gill,* en 1880, place Vendôme, dans les bureaux d'un banquier. Gill qui, à quarante ans passés, commençait à réfléchir sur l'incessante question du lendemain, sentait continuellement, au-dessus des autres inquiétudes, celle de l'argent, crut se tirer d'affaire par ce panorama, dire adieu pour toujours aux embarras pécuniaires, mesquins, mais pressants, mettre enfin et pour toujours la misère à la porte, la misère d'un artiste populaire, que les ignorants envient, torturé par l'appréhension de l'avenir, un avenir très proche, devant soi comme un spectre. Il espéra assurer son existence; son imagination se mit en branle; il établit sur les bénéfices de son panorama toutes sortes de projets. Enfin il sortirait de l'ornière, de l'incertain, lui que la foule comptait parmi les « arrivés ». Il se retirerait à la campagne, où il vivrait en petit bourgeois. Il venait d'être père d'un garçon. Le bonheur s'arrêterait-il près de lui, près d'eux? Gill imitait Perrette qui calcule la couvée, le cochon, la vache, tout ce que lui vaudra son pot au lait. J'étais alors dans le Midi. Gill m'écrivit pour m'annoncer la naissance de son fils :

« Bonjour, Champsaur! Comment allez-vous? Que faites-vous? Que chantent les cigales? Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire, finir votre charge. Je n'en ai rien fait. — Que voulez-vous? à mon âge, on s'oublie à regarder tomber la neige. Au vôtre, on cherche la pierre philosophale; avez-vous trouvé? Un bon livre? un drame? une religion gaie?

Nous verrons cela. Vous allez revenir, n'est-ce pas? Moi, j'ai lâché le journalisme, L... m'ayant donné le coup de grâce; et je ne fais plus que de la peinture jusqu'à nouvel

ordre, et la maturité de Gambetta pour la chute. J'ai deux tableaux au Salon, 3,000 francs d'économies, et un fils, Louis-André-Jacques, un fils âgé de huit jours, qui n'a pas encore fait de dettes. Espérons.

Je vais et viens de Paris à Bruxelles d'où j'ai rapporté un bon portrait de Vallès pour la prochaine Exposition. Je fais à Bruxelles, paisible et clair, un « Diorama » de quinze mètres qui, dit-on, me donnera des rentes.

Espérons encore.

Si cela arrive, j'aurai un coin de masure en vieux plâtre, auprès d'une rivière endormie dans l'herbe, et vous y viendrez.

Bonsoir. Voici le crépuscule; c'est l'heure des bleus mourants et des verts sombres, des ciels pâlis et des arbres roux; l'heure tendre; je pense à vous et je vous embrasse.

Espérons toujours.

*And. Gill.* »

25 mai 1880.

Le panorama ne s'est pas fait, le petit garçon, Louis-André-Jacques est mort quelques mois après, et Gill ne s'en est pas consolé. La masure, construite au pays du rêve, au bord de la rivière endormie dans l'herbe, s'est écroulée dans un vent subit et fou.

Félicien Champsaur.

*Le Réveil-Matin,* 25 septembre 1887.

Le public est un vent qui oublie vite. Le jour où il perd ceux dont il a épousé la renommée, il est tout en larmes. Puis ça sèche comme une ondée que suit un rayon de soleil. Au bout de quelques jours, le veuvage est fini et tout est bien sec sous les paupières publiques, qui ne se souviennent même plus d'avoir été un instant mouillées.

Cependant, quelques-uns se remémorent et essayent de faire souvenir les autres. C'est ce qui vient d'arriver à ce pauvre André Gill. Qui donc, en vérité, songeait encore à ce gros et robuste garçon, qui foisonnait dans la vie, exubérait à table, se multipliait, s'abandonnait, s'étalait au plein air de l'existence parisienne et semblait pourvu d'une vitalité perpétuelle et d'une flamme intérieure inextinguible? Un jour, la machine à vivre a ralenti son fonctionnement, la flamme a vacillé, charbonné, s'est éteinte, et avec stupeur on apprit dans Paris que Gill était fou.

Oh! il y eut un moment de généreuse sympathie et un élan de pitié altruiste vigoureux. Ce fut à qui s'intéresserait au pauvre fou, à qui parlerait d'aller en pèlerinage à Charenton.

On parlait presque, tant l'affluence devait être grande au cabanon, de demander aux compagnies d'organiser des trains de tristesse. Cela dura trois ou quatre jours, mettons-en cinq pour faire la bonne mesure, puis l'égoïsme éternel reprit son triomphal ascendant. Deux ou trois amis persistants franchirent seuls, de loin en loin, les grilles de l'asile où le malheureux fou finit par crever entouré d'indifférence, relégué dans l'oubli, mort déjà dans la mémoire du public.

Une sorte d'exhumation morale va être faite, ces jours-ci, de ce cadavre que la terre n'a reçu que longtemps après sa mort réelle. Une souscription a été ouverte, qui a permis

d'élever un buste à André Gill. C'est Mme Coutan (Laure Martin), déjà connue par ses belles et nombreuses œuvres de sculpture, qui est l'auteur de ce modeste monument dont l'inauguration aura lieu dans quelques jours.

André Gill a eu ceci de remarquable que non seulement il fut un caricaturiste de grand talent, mais qu'on peut dire que, pour notre époque, il a été Le Caricaturiste...



ADIEU!...

(*Lune Rousse*, 1877.)

Gill a, on peut le dire, renouvelé et transfiguré la caricature. Tour à tour il en a fait de la peinture d'histoire, comme dans ses portraits de Victor Hugo, de Thiers mort, composition magistrale s'il en fut, on s'en souvient : le vieillard, grotesque au point de vue esthétique, de son vivant, est enveloppé du drap mortuaire, et la mort rend grave et digne cette tête sarcastique qu'elle a touchée. Auprès de lui une femme, d'un geste noble et triste, allonge une couronne qu'elle étend au-dessus du front du mort, et ce simple mot sort de sa bouche : « Adieu! »

Bien des tableaux d'histoire ne valent pas ce dessin, improvisé en quelques heures, acheté durant un jour ou deux, destiné depuis à l'éternel oubli...

Gill n'est pas seulement un dessinateur, comme l'a dit le poète ou à peu près : il ajoutait un joli brin de plume à son crayon. Sans atteindre une grande hauteur, sa poésie était pénétrante et vécue.

Il s'adonnait plus volontiers au genre funambulesque et ironique, inauguré par Auguste de Châtillon, dans son immortelle *Levrette en paletot;* par Paul Verlaine, dans *l'Ami de la nature,* et par Ponchon, dans *A Montmartre.* Le *Clair de Lune,* où Joseph le machiniste, après une dramatique intervention sur le Pont-Neuf, reconnaît son épouse dans la malheureuse qui allait se périr, est demeuré typique et légendaire. On le récite encore, en l'écorchant, dans les cafés de province, entre commis voyageurs, en l'attribuant d'ailleurs à Alfred de Musset. En province, toutes les pièces de vers sont de Musset.

Et à Charenton, quand déjà la Mort heurtait aux barreaux de sa cellule et disait à la Folie : « Va-t-en! je suis là, moi, l'éternelle niveleuse qui mets d'accord les médecins et sais égaler le cerveau de l'homme de génie à celui de l'aliéné gâteux », Gill, sur son lit

de moribond, sut ranimer sa muse et trouver encore des accents à sa lyre dont les cordes allaient bientôt péter sous ses doigts de mégalomane hystérique. Voici ce sonnet à peu près inédit, dont l'original est entre les mains de Francis Enne, je crois, le seul des amis de Gill qui, avec Vallès, fit jusqu'à la dernière minute le pèlerinage de Charenton :

Quand le grand jardin vert s'alanguit et s'embrume,
A l'heure où les baisers chantent dans l'air ému,
Quand la lune se berce au fond du grand ciel nu,
L'heure où les catarrheux rentrent chauffer leur rhume;

Quand la chair de la femme, inéluctable enclume,
Tressaille sous l'effort de son mâle éperdu,
Quand le regard des nuits dans l'azur épandu,
Argente les sommets de sa bleuâtre écume,

Au fond des bosquets gris où tremble une lueur,
Il court comme une voix, avec une chaleur
Qui dit : Aimez! aux fleurs ainsi qu'aux sombres rocs,

Qui fait naître la fleur de l'amour dans tout arbre
Et qui, mettant le feu jusqu'aux veines des blocs,
Fait redresser l'orgueil de leurs sexes de marbre.

E. Lepelletier.

*La France,* 15 octobre 1887.

Hier, au petit cimetière de Saint-Maurice où l'asile des fous de Charenton envoie ses morts, on a procédé à l'exhumation d'André Gill.

Le caricaturiste serait resté à Saint-Maurice jusqu'à la fin des temps, si la direction du *Cri du Peuple* n'avait eu la généreuse pensée de ramener ce Parisien dans la terre parisienne.

Depuis hier, Gill est au Père-Lachaise. On inaugurera prochainement son buste, que Mme Martin-Coutan a exécuté, sur un terrain acheté par souscription.

C'est Mme Séverine qui eut l'idée de cette souscription, et qui l'ouvrit dans son journal, avec l'appui de presque toute la presse et avec un très médiocre succès. Ceux que Gill avait obligés, ceux qu'il appelait ses amis, s'abstinrent pour la plupart. Les membres du conseil de tutelle qu'on lui avait donné quand il devint fou ont, avec une unanimité touchante, oublié d'envoyer leur offrande à la souscription. Pas un seul de ces messieurs, que nous aurons la bonté de ne pas nommer, ne trouva un louis pour la tombe de Gill. Et tous sont riches.

A tous les membres de la Société des artistes français, Mme Séverine envoya une circulaire pour les solliciter en faveur de leur ancien camarade. Savez-vous combien répondirent à cet appel? Trois, sur quatre mille environ.

Il y en a trois, nous regrettons de ne pas connaître les noms, qui se souvinrent que Gill avait été des leurs et qui pensèrent que, même mort, il valait encore que pour lui on se privât de quelques pièces de menue monnaie.

La somme qui a permis hier d'exhumer Gill et de le porter au cimetière où il avait

exprimé le désir d'aller attendre a été recueillie pour la plus grande partie chez des pauvres gens.

Il y a des souscriptions de 20, 25, 50, 80 centimes en très grand nombre. Les malheureux sont plus généreux et ont plus de gratitude que les autres. Ceux qui n'ont pas profité des victoires politiques auxquelles le crayon de Gill aida puissamment, ceux qui ne sont rien « devenus », ni représentants, ni fonctionnaires, ont eu pour les bénéficiaires de ce travail du caricaturiste la reconnaissance qu'eux-mêmes n'avaient pas.

Gill ne doit sa tombe parisienne à nul de ceux qu'il a obligés. Il ne la doit qu'à des inconnus...

MERMEIX.

*L'Art français*, 16 octobre.

Le buste d'André Gill, par Mme Laure Martin-Coutan[1], est un pieux hommage rendu à la mémoire d'un artiste dont tout le monde connaît la fin lamentable.

L'habile statuaire a représenté André Gill tel que nous l'avons vu sur le boulevard, superbe, triomphant, les cheveux rejetés en arrière, la moustache en croc, l'air souriant, avec une pointe d'ironie dédaigneuse.

Ce buste est d'une ressemblance frappante.

Mais ce dont il convient surtout de féliciter Mme Laure Martin-Coutan, c'est d'avoir admirablement compris le caractère de l'homme, qu'elle nous montre. Il y a, en effet, entre la physionomie spirituelle, vive, narquoise, pleine de verve et de bonne humeur, de notre regretté confrère, et l'exécution sobre et franche de ce buste, une harmonie si étroite, qu'il semble qu'André Gill se soit portraicturé lui-même. N'est-ce pas le suprême de l'art du portraitiste?

André Gill! Quels souvenirs ce nom éveille chez nous autres qui avons débuté, il y a une vingtaine d'années, dans les petits journaux où le poète-caricaturiste faisait alors ses premières armes!

L'un de ces journaux s'appelait *le Hanneton, journal des toqués*. Il y avait là de jeunes poètes inconnus, dont l'un se nommait François Coppée.

Ce jeune poète a mal tourné : il a fini à l'Académie! Peut-être cela vaut-il encore mieux que d'aller à Charenton!

Bref, tous ceux qui ont, à cette époque déjà lointaine, embrassé la noble carrière du journalisme se remémoreront les heures d'insouciance, ou d'ambitions folles, où nous nous croyions célèbres pour avoir vu une fois notre nom imprimé vif... Oui, on évoquera tout ce passé, tout « cet heureux temps où nous étions si malheureux », le jour de l'inauguration du buste d'André Gill.

Ajoutons que, pour l'auteur de ce buste, cette cérémonie sera un triomphe.

Firmin JAVEL.

1. Née à Dun-sur-Auron (Cher). Élève d'Alfred Boucher. On doit à cette artiste qui était douée d'un grand talent de portraitiste surtout, les bustes de la *Taglioni* et de la *Maillard* à l'Opéra; ceux de *Leverrier* et de *Vivien* à l'Institut; le monument d'*Hégésippe Moreau* au cimetière Montmartre et le monument de ce poète élevé à Provins; celui du maréchal des logis *Guindey*, qui tua le prince de Prusse à Iéna, élevé à Laruns; le *Moineau de Lesbie* à la mairie du XVIe, etc., etc.

*Le Cri du Peuple*, 19 octobre.

**Inauguration de la tombe d'André Gill.**

*Hier a eu lieu, au cimetière du Père-Lachaise, l'inauguration du monument élevé sur la tombe d'André Gill, avec le produit de la souscription ouverte par* le Cri du Peuple.

*Le soleil qui, depuis quelques jours, semblait vouloir se cacher, frissonnant dans les brouillards humides et froids, a voulu se mettre de la fête et, durant toute l'après-midi, il a éclairé de vifs rayons la fête que les amis de Gill ont voulu donner à sa mémoire.*

AU PÈRE-LACHAISE

*Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, une foule nombreuse stationnait sur le boulevard de Charonne, près de la grande porte du cimetière.*

*A trois heures, arrivent Mme Séverine, directrice du* Cri du Peuple, *Mme Laure Martin-Coutan, le célèbre statuaire auteur du buste d'André Gill, Mme Louise Decan, sœur de Gill, et son mari, Mme Clovis Hugues, Mme Cladel, Mme Millet.*

*La foule se dirige aussitôt vers la tombe du pauvre grand artiste; plus de trois mille personnes étaient présentes quand on arriva autour du modeste monument.*

*L'assistance se composait de nombreux amis de Gill, qui avaient tenu à lui rendre un suprême hommage, et d'autres encore qui, sans l'avoir connu, avaient pour son talent une sincère admiration.*

*Nous ne saurions citer tous ceux que nous avons vus là; bornons-nous à noter ceux dont nous nous rappelons les noms : Louis de Gramont, Émile Cohl, Étienne Carjat, Clovis Hugues, Philippe Gille, Alfred Leconte, Georges Coutan, Alphonse Allais, Georges Montorgueil, Paulard, Joffrin, Réties, Caran-d'Ache, Émile Goudeau, Hippolyte Lyonnet, Daubray, Gustave Boussenot, Alexandre Georget, Xavier de Carvalho, Georges Teulet, Léon Cladel, J. Goyard, Auguste Gouts, Delille, Millet, Cazals, Ch. Châtel, Philippe Cattelain, Clarus, Marcel Legay, Marius Larapée, Gustave Amiot, Plessis, Naudin, Lévy, etc.*

*La rédaction et l'administration du* Cri du Peuple *étaient représentées par Victor Marouck, John Labusquière, Paul Buquet, Félix Pyat, Henri Brissac, Victor Dalte, Georges de Labruyère, Jules Jouy, Edouard Devertus, Eugène Rapp, Blosseville, Paul Jouy, Edm. Cambier, Marius Corréard, Sattler, Oudard, etc.*

LE MONUMENT

*Le terrain concédé par le Conseil municipal, sur la proposition de notre excellent ami le citoyen Jules Joffrin, proposition appuyée par ses neuf collègues socialistes-révolutionnaires, se trouve situé dans la 95e division.*

*L'endroit où repose le vaillant artiste, entouré d'une bordure de pavés, disparaît sous les fleurs et les bouquets du sein desquels, svelte et dégagée, surgit la « selle »*

*sur laquelle, placé sur une draperie de bronze, repose l'admirable buste modelé par Mme Coutan.*

*C'est Gill, bien ressemblant, bien vivant, qui apparaît aux yeux de la foule émerveillée et émue, quand tombe le voile noir qui enveloppe le buste. C'est lui, avec sa figure caractéristique, son œil fin, son regard clair, sa moustache en croc, sa bouche railleuse et pensive à la fois.*

*On le retrouve tel qu'on l'a vu aux heures heureuses du succès et de l'espérance.*

*Touchante attention : à la boutonnière, sur le revers du vêtement, est plantée une fleur qui détache sa blancheur sur les jaunes reflets du bronze.*

## LES DISCOURS

*La foule fait cercle. Le citoyen J. Labusquière s'avance et prend la parole.*

Citoyennes, Citoyens,

Madame Séverine et mes camarades de la rédaction du *Cri du Peuple* m'ont confié la délicate mission de parler en leur nom, d'indiquer le mobile qui nous a poussés à convier les anciens amis de Gill, les rares amis qui lui sont restés fidèles, tous ses admirateurs, à élever à ce grand artiste un monument digne de son talent et de son grand cœur.

Tout d'abord, comme rédacteurs du *Cri du Peuple,* comme socialistes-révolutionnaires, nous n'hésitons pas à déclarer que ce monument n'est qu'un acte de justice rendu à celui qui lutta pour l'indépendance de l'art contre les préjugés et les tyrannies.

Plein de talent et de courage, Gill combattit l'Empire et, par ses charges étincelantes de verve, d'esprit, d'énergie, il contribua à démolir ce régime maudit.

Oui, nous saluons en lui un grand artiste, nous qu'on appelle des vandales, des « anti-artistes », car nous honorons tous ceux qui, comme lui, ont le culte de l'art et consacrent leur génie au développement de l'esprit humain...

Nous honorons l'art, mais nous voulons qu'il ne soit plus le privilège des heureux, des riches. Nous voulons qu'il soit accessible à tout le monde, à ce juge impartial qui s'appelle le Peuple, qu'émeuvent si fortement les grandes œuvres vivantes et passionnées.

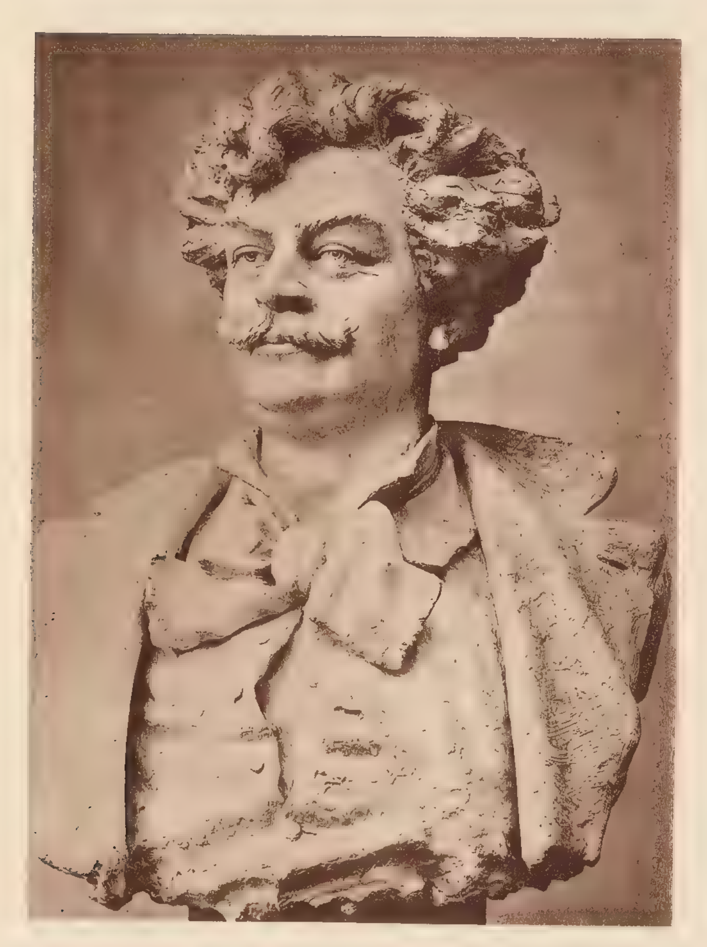
Et les exemples ne manquent pas. Combien d'artistes méconnus ont été vengés par la foule!

Berlioz sifflé à l'Opéra, Berlioz conspué par un public aristocrate et bourgeois, fut lancé en pleine immortalité le jour où, dans les concerts, le peuple enthousiasmé put acclamer ses pages sublimes et immortelles.

C'est du Peuple aussi que Gill reçoit en ce moment un éclatant témoignage d'admiration et de reconnaissance.

Le Peuple, il le connaissait, lui qui avait la passion des faubourgs, de la rue, dont il traduisit si bien les douleurs et les railleries.

*Le discours que notre ami et collaborateur Labusquière a dit de la voix chaude et vibrante qu'on lui connaît, a produit une profonde émotion, et a soulevé à diverses reprises de sympathiques applaudissements.*



Mme Laure Martin-Coutan. Salon de 1887.

## ANDRÉ GILL

*L Coutan Montorgueil*

*Le citoyen Clovis Hugues, le député-poète auquel les soucis de la politique ne font pas oublier l'art et les grands artistes, a dit sur la tombe de Gill des vers merveilleux et sonores dont chaque strophe a été soulignée par de chaleureux applaudissements.*

## A ANDRÉ GILL

André Gill, ô vaillant artiste!
Ton vieux Paris s'est souvenu
Que tu dormais seul et tout triste
Là-bas, très loin, sous le sol nu;
Et voici que ton front superbe,
Écartant cailloux et brins d'herbe,
Avide d'aube et de ciel bleu,
Surgit dans le bronze et rayonne,
Cerclé d'une vague couronne
Comme le front d'un jeune dieu!

C'est que la foule se rappelle,
En un temps où tout dépérit,
Ta résistance à côté d'elle,
Ta fière lutte à coups d'esprit;
C'est qu'elle t'a vu la défendre :
C'est que tu n'étais pas à vendre,
Quand César couvait le dessein
D'atteler à son char de gloire
Les prostitués de l'histoire
Changés en sonneurs de buccin!

Et qu'aurais-tu fait dans la bande,
Chez le maître louche et cruel,
Toi, dont l'âme sereine et grande
Contenait tout l'azur du ciel?
Toi qui rêvais, vierge de haine,
L'universelle paix humaine?
Toi qui préférais aux lambris,
Au luxe, à l'ivresse inconnue,
Une violette venue
De Guernesey douce aux proscrits?

Qu'aurais-tu dit à ces barbares
A ces lubriques tout-puissants,
Toi qui vengeais les vieux Lazares
Du soufflet des Crésus récents?
Toi qui pleurais toutes tes larmes,
Quand la strophe appelait aux armes
Les peuples voués à l'affront,
Et que des faces d'épopées
Passaient dans l'éclair des épées,
Avec des étoiles au front?

Une fois le pied dans leur fange
Et soûlé du vin des tyrans,
Quel rôle savamment étrange
Aurais-tu joué, chez les grands;
A moins d'évoquer dans leurs fêtes
Le lent redressement des têtes
Hors des trous et du gazon vert,
Pendant que Baudin haut et pâle,
Aurait fait résonner la balle
Qui ricoche en son crâne ouvert?

Non pas! tu bataillais sans trêve,
Tu prenais l'Empire au collet,
Tu souffletais avec ton rêve
L'orgueil du maître et du valet;
Et quand la grimace farouche
Avait assez tordu la bouche
Des gueux cloués sur ton dessin,
La honte qu'ils nommaient leur gloire
Nous apparaissait, toute noire
Des poussières de ton fusain!

Nature profonde! ô mystère
De l'ombre et des événements!
Les grains de plomb qui sous la terre
Boivent l'âme des éléments;
Les grains de plomb que la nuit couvre
Chassent tôt ou tard de leur Louvre
Les rois qui s'étaient crus vengés;
Car ils nous font, œuvre bénie!
Des crayons aux mains du génie,
Des balles pour les insurgés!

Ton crayon qui charma le monde,
Ce crayon terrible et moqueur,
Qui mettait sur la face immonde
Tout le ricanement du cœur;
Cet outil du Songe et du Rire,
Qui faisait panteler l'Empire
Comme un aigle pris au lacet;
Ce rien qui fustigeait les crimes,
C'était entre les doigts sublimes
De la foudre qui s'amusait!

Et tu manias ce tonnerre,
Jamais vaincu, toujours debout,
Opposant tout ce qu'on vénère
A tout ce qui rentre à l'égout,
Jusqu'à l'heure stupide et sombre
Où la folie aux gestes d'ombre,
Voleuse errante des esprits,
Accourut en un choc du gouffre
Tendre sous ton crâne qui souffre
Ses ailes de chauve-souris!

Maudits soient, au nom de l'Idée,
Ceux qui dans le bruit des tambours
Firent en ton âme obsédée
Ruisseler les vertiges sourds!
Maudits soient les tueurs sinistres
Qui, pour égayer les ministres
Et déshonorer les aïeux,
Sauvaient les Prudhommes honnêtes
En enfonçant leurs baïonnettes
Dans les fronts béants, sous tes yeux!

Ah! nous le savons, nous qui sommes
Les frères pensifs des damnés :
C'est cette énorme moisson d'hommes
Broyés, tués, assassinés;
C'est la mort encombrant la rue;
C'est l'horrible haine apparue
Sous l'ondoyant pli des drapeaux;
C'est la France luttant contre elle,
Qui t'a fait sauter la cervelle,
Sans recourir aux chassepots!

Mais, va, le jour promis se lève,
L'avenir n'est point épuisé,
Déjà l'aube blanchit la grève,
Déjà le flot s'est apaisé.
Le soir, à l'ombre des grands chênes,
On entend comme un bruit de chaînes
Qui se détachent lentement;
Un nid gazouille auprès des tombes,
Et le rêveur voit des colombes
Voltiger dans le firmament.

Or, nous qui t'aimons, ô poète!
Dans ta force et dans ta beauté,
Avec ton allure d'athlète
Et ton buste décolleté,
Nous reviendrons te voir encore;
Nous te dirons : « Voici l'aurore!
Tu fais bien de lever le front! »
Et la brise sera plus douce
Aux petits brins d'herbe et de mousse;
Et les colombes descendront!

Quand elles seront descendues,
Elles te diront à leur tour
Que les illusions perdues
Refleurissent dans de l'amour,
Que les chimères ingénues
Reviennent s'asseoir, demi-nues,
A côté du cercueil fermé,
Et que, même après cette vie,
L'homme reste digne d'envie
Lorsqu'il a doucement aimé.

C'est pour cela qu'un souffle d'âme
Anime ton buste vainqueur,
Ce buste qu'une main de femme
A fait tressaillir jusqu'au cœur;
Et c'est pour cela que la foule,
Océan de têtes qui roule
Sa vague au bas du ciel vermeil,
Te retrouvera, chaque année,
Songeur et la face tournée
Vers la gloire et vers le soleil.

*Ensuite, Etienne Carjat, un des meilleurs amis de Gill, a prononcé, au nom de tous ceux qui, comme lui, l'ont connu et aimé, un émouvant discours dans lequel il a retracé toutes les luttes infatigables soutenues par le vaillant artiste. Nous en reproduisons les principaux passages :*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Permettez-moi de remercier tout d'abord les cœurs généreux et fidèles qui se sont souvenus, celle surtout — je veux parler de Mme Séverine, cette admirable citoyenne dont l'âme ardente et passionnée vibre sans cesse aux grands mots de liberté, de justice et de dévouement, — celle qui a pris l'initiative de la souscription qui assure un dernier et inviolable asile aux restes de ce vaillant qui, pendant vingt ans, a lutté à coups de plume et de crayon pour la cause à laquelle nous avons tous, comme lui, dévoué notre vie.

Je veux aussi féliciter en votre nom Mme Laure Martin-Coutan, la sympathique artiste qui, par un prodige d'évocation, nous rend avec tant de vitalité et de touchante poésie la tête superbe et triomphante de ce charmant d'Artagnan de la caricature, dont nous nous rappelons tous avec émotion le bon sourire affectueux, nuancé parfois d'une pointe de mordante raillerie. Ce buste restera comme un des meilleurs morceaux de l'habile et consciencieux statuaire.

Je tiens encore à vous signaler la noble et touchante conduite d'un autre jeune artiste modeste qui ne pouvait manquer à ce dernier rendez-vous. Le nom d'Émile Cohl est sur toutes vos lèvres, car tous vous savez de quels soins affectueux et fraternels il a entouré, pendant sa longue et lamentable maladie, celui dont il eut l'honneur d'être l'élève de prédilection. La fidélité de Cohl consolera hardiment de la lâche ingratitude de ceux qu'il avait poussés et trop cordialement surfaits aux jours de leurs débuts.

*Après avoir rappelé l'œuvre de Gill dans les collections de* la Lune, *de* l'Éclipse *et de* la Nouvelle Lune, *Carjat ajoute :*

André Gill fut un vrai caricaturiste de combat bien supérieur à ses aînés de 1830. Il n'avait pas besoin de faire jaillir des banderoles de la bouche de ses personnages pour traduire sa pensée. Sa malice de gavroche, parisien jusqu'aux moelles, suppléait à ce mode un peu trop primitif. Il prit une large part à l'œuvre de démolition, car ses dessins plus d'une fois firent sourire jusqu'aux amis complaisants du maître. Il tua le respect. Or, le respect tué, César est malade, César est un homme mort.

*Carjat parle ensuite des luttes soutenues par Gill contre le régime d'*ordre moral *qu'imposèrent les réactions des 24 mai 1873 et 16 mai 1877.*

Puis des panoramas gigantesques que rêvait le dessinateur, qui venait de se révéler peintre, et dont l'avortement survenu par suite de la défection de ceux qu'il croyait ses amis, le jeta « lui, l'oiseau brillant et jaseur, abattu, blessé à mort, sous le toit maudit de Charenton »!

*Carjat termine ainsi ce discours si poignant en parlant du poète :*

Prosateur élégant, tout en semant sa verve et sa fantaisie dans maint recueil, Gill fut surtout un adorable poète, dans la plus noble acception du mot, un poète que nos enfants aimeront à relire, soyez-en sûr. Nous qui l'avons connu, nous les confidents des douces heures d'épanchement, nous avons applaudi, avec enthousiasme, de nombreuses pièces d'un tour original, d'un souffle entraînant et d'une inspiration superbe. Sa muse héroïque plébéienne, comme un clairon d'avant-garde, sonna plus d'une fois le réveil de la patrie et des revendications sociales. Son vers vibrant, ardent et coloré, fut toujours l'honnête et

pur écho des grandes et viriles pensées qui, jusqu'à son dernier souffle de raison, firent battre son cœur d'artiste et de citoyen.

André Gill est mort, mais son œuvre si parisienne, si franchement humaine, si profondément démocratique, vivra tant qu'il y aura une France et une République.

Vive la France! Vive la République!

*Des acclamations enthousiastes accueillirent la péroraison de Carjat.*

*Après lui, notre doyen Félix Pyat prend la parole en ces termes :*

Citoyennes et citoyens,

Pas un trait de plus au portrait complet, parfait, que Carjat vient de photographier comme un rayon de soleil.

André Gill,

Enfant de Paris, à toi cette terre de Paris qui t'est rendue par la noble initiative de l'amie, de l'héritière de Vallès.

A toi, la double couronne due à ton double talent de peintre et de poète. Tu l'as également gagnée par la plume et le crayon.

Nous, démocrates socialistes, ennemis de tout cumul, nous admettons et admirons du moins celui-là. C'est pourquoi nous rendons deux fois hommage à ton esprit et à ton cœur, à ton génie qui, dans ce temps de sagesse opportuniste, a été plus grand que ta raison.

Maintenant, repose en paix et en gloire. Tu as mérité de revivre dans ce bronze d'une véritable artiste et dans le souvenir du Peuple que tu as aimé et servi.

*Les paroles de notre vieil ami Félix Pyat ont été accueillies par d'unanimes marques d'approbation.*

*Vers quatre heures et demie, la foule profondément émue quittait la tombe de Gill. Mais on ne pouvait sortir du Père-Lachaise sans adresser à ceux qui dorment* au mur *d'un repos éternel, aux victimes de la répression versaillaise, l'hommage bien mérité qui leur était dû.*

*A cinq heures, la foule se dissipa peu à peu. Pourtant des groupes assez nombreux stationnent quelque temps encore devant les tombes de Vallès et de Blanqui, deux hommes qui, eux aussi, sont morts à la peine après toute une vie employée à la défense des faibles et des opprimés!*

*Ne terminons pas la relation de cette fête artistique et révolutionnaire sans remercier les collaborateurs de Mme Coutan : M. Garnier, ciseleur; M. Vasseur, fondeur; M. Villebord, bronzeur, et M. Lerendu, marbrier, dont le concours précieux a procuré aux amis de Gill un monument digne du grand et regretté artiste.*

Pierre LÉCOT.

*A minuit.* — **Discours rentré.**

Chouette après-midi, qu'l'inauguration d'la tombe à Gill André.

Un Père-Lachaise printanier, malgré la saison, gentil tout plein, tiède d'soleil couchant, calme et doux, avec l'panorama esbrouffant d'Pantin colossal qui fumait à ses pieds. Un Père-Lachaise plein de tact, un Champ des Navets sachant vivre, j'veux dire qu'avait

arboré juste l'décor qu'y fallait c'jour-là, ni trop triste ni trop gai, ni gueulard, ni tragique, tout en nuances tendres, absolument en harmonie avec la cérémonie qu'était l'apothéose mélancolique d'un artiste et d'un poète, apothéose due au bon cœur d'une femme — la patronne, tiens! — aidée d'une autre femme, M^me^ Laure Martin-Coutan qu'a su faire revivre en bronze la crâne binette à not' aminche, « l'd'Artagnan du crayon ».

Les fleurs... Inutile d'vous dire qu'all's n'ont pas manqué sur la tombe, fraich'ment jonchée d'couronnes et d'bouquets.

Les discours... vous les avez lus plus haut! Labusquière, Carjat et Félix Pyat, en prose, eul' député Hugues Clovis, en verses, ont excellement donné c'qui leur z-y a jailli du cœur. Eh bien, pourtant... — oui, y a un pourtant! y avait une lacune r'grettable dans leurs quatre flanches...

« Citoyennes, Mesdames,

« Y n'ont pas tout dit, les orateurs, puisqu'vous ont oubliées.

« Et l'poète lui-même, l'ingrat — du Midi pourtant — triplement ingrat alorse — n'vous a pas consacré une strophe.

« D'sorte qu'y faut qu' c' soit ma fiole, moi Trubl', l'mal embouché s'y en fût, qui répare c'te lacune, en v'nant parler en votr' nom, tas d'Dédèles, folles ou tendres — ou les deusses — qui ont tant aimé l'caricaturiste — poète, — et en votre nom aussi, tas d'loupiots et d'momichards, pour qui le poète André avait un cœur d'dab.

« Eh bien, ne vous y trompez point : les ceusses qu'ont beaucoup chéri les Dédèles, et à qui les Dédèles l'ont larg'ment rendu, sont pas les premiers v'nus, non, jamais. Y-z-ont éeu un cœur, ceux-là, et l'espèce en est d'autant plus rare, qu'all' s' perd chaque jour.

« Carjat vous a parlé d'd'Artagnan... Mezigue a aussitôt r'monté en pensée à Dumas père. Eh bien, y avait plus d'un rapport entr' Dumas père, qu'avait aussi un riche cœur d'artichaut, et André Gill. Entre Gill et quéques autres, des zigs d'la bath', dont — faut-y l'dire? tant pis, j'me risque — l'patron était aussi, lui. Tous des trublotards, quoi! Tous des cœurs larges, enthousiastes, capables d'éprouver des sentiments relevés, et par suite d'en inspirer, nom d'Dieu! Tous des passionnés, les derniers romantiques si on veut, mais d'rudes tempéraments, ayant quéqu' chose sous l'téton gauche, quoi! Tandis qu'aujourd'hui... aujourd'hui, en c'temps d'positivisme néophyte et d'jeunes pisse-froid sans jeunesse... parmi c'te jolie génération qu'arrive, d'hommes d'cheval et d'hommes d'bourse, décadents névropathes ou cœurs d'huissiers, génération qu'a été conçue sous l'second Empire, en un temps d'spéculation folle et d'nopces à outrance... portée d'fils d'gommeux et d'fausses-couches bourgeoises... etc., et cætera!

« ... Hein! V'là c'que j'aurais débagoulé tantôt...

« Les anonymes Dédèles d'André, qui sont v'nues, n'avaient pas besoin d'mon éloquence pour dévorer des larmes s'crètes. »

TRUBLOT (Paul-Alexis).

*Écho de Paris,* 19 octobre 1887.

Hier, au Père-Lachaise, quelques-uns de ceux qui savent ne pas oublier inauguraient le buste de notre cher André Gill.

L'artiste, Mme Laure Martin-Coutan, a su nous restituer, de saisissante manière, l'homme souriant et bon, au masque expressif, respirant la force, l'intelligence et la gaieté, que ses amis pleurèrent, hélas! longtemps avant que la Camarde vînt accomplir son œuvre de délivrance.

Heureux Gill! tu n'es pas de ceux que la mort enveloppe de son obscurité; de tant d'efforts accomplis grâce à de multiples aptitudes, tout ne sera pas perdu et tu revivras dans l'art et dans l'histoire par tes incomparables caricatures politiques!

Quels souvenirs laisseront après ton œuvre inoubliable et personnelle, les gens d'académie qui, parfois, refusèrent à tes œuvres l'entrée du Salon de peinture?

La charge politique prit, avec lui et par lui, les proportions d'un grand art.

C'était à l'époque héroïque des luttes contre l'Empire; Rochefort publiait *la Lanterne*.

André Gill illustrait *la Lune*.

Chaque semaine, le journal de Gill était guetté, attendu. Quelle physionomie allait-il livrer à la risée ou à l'admiration de ses millions d'acheteurs?

Serait-ce l'un des ministres honnis, l'un des courtisans exécrés?

Serait-ce au contraire quelque tribun populaire de l'opposition?

Voilà ce qu'on se demandait avec une sorte d'anxiété curieuse. Et quand la charge de la semaine était enfin placardée chez les libraires, quel succès, quelle impression! On ne se bornait pas à les admirer, ces dessins sans rivaux : on les analysait, on les étudiait pour y trouver — même ce que Gill n'y avait pas mis.

Lui, continuait à suivre, que dis-je? à prévoir l'actualité avec une intuition absolument miraculeuse.

Chaque personnage en vue surgissait à son heure, sans que nulle persécution, nulle suppression pût avoir raison de l'inflexible programme de l'artiste républicain : Après *la Lune, l'Éclipse*.

Un seul modèle, l'empereur, lui était formellement interdit en principe, même pour un portrait sans allusions. Mais Gill ne pouvait être embarrassé par une simple mesure administrative.

C'était l'époque où triomphait Ponson du Terrail et son plus fameux héros du roman-feuilleton.

André Gill soumit au ministère un portrait de Rocambole qui passa sans difficulté.

Seulement, le public plus clairvoyant que la censure impériale reconnut Napoléon III.

Maxime Boucheron.

*Le Réveil-Matin,* 19 octobre 1887.

On a inauguré hier, au Père-Lachaise, la tombe d'André Gill.

Il y avait plus de monde à la grille du Père-Lachaise, qu'à la porte de la maison de santé de Charenton. Il faisait soleil, hier; il pleuvait, il y a deux ans.

J'ai encore, dans la mémoire, la triste journée des obsèques d'André Gill. Je revois les derniers fidèles, Gustave Rivet, Clovis Hugues, Olivier Métra, Alexis Bouvier, Étienne Carjat, Félix Régamey, O. Montprofit, Louis de Gramont, Eugène Baillet, Bourgeat, Flammarion, Paul Legrand, Daubray, Péricaud, Bordonne, Marius Michel, Sauton, Mélandri, Édouard Clerc, Lehoux, Hippolyte Lionnet, Francis Enne, Georges Lorin,

Ernest d'Hervilly, Léon Cladel, Grenet-Dancourt, Callet, Robida, Boisglavy, Pirou, Garran, Jeannin, Pontalier. J'oublie peut-être dix noms, pas davantage, car il ne fallait pas compter la population de Charenton, venue par curiosité.

Deux couronnes étaient déposées sur la bière, l'une au nom de l'Association des journalistes républicains, l'autre portant ces mots : « A mon ami André Gill — Gil-Naza », mais rien des artistes peintres, rien des dessinateurs, rien des auteurs, rien de tous ceux qu'il avait aimés et pour la gaieté desquels il dépensait chaque jour, chaque nuit, son esprit, sa verve, son talent et sa vie.

Nous étions à peine quarante, et cela me fendit le cœur.

La veille, j'étais allé aux obsèques du remarquable comédien Régnier et le lendemain j'assistais à l'enterrement du regretté directeur du *Gil Blas*. Le Tout-Paris des dernières était présent, plus de deux mille personnes s'inscrivaient aux maisons mortuaires; les couronnes et les fleurs débordaient des voitures de deuil.

O André Gill! Paris ne fut pas, ce jour-là, la ville auguste que chanta le poète et, fou ou délivré par la mort, ils n'étaient pas venus te saluer, tous ceux qui disaient t'aimer!

O vous qui, même du vivant de Gill, n'hésitiez pas à signer de sombres bulletins mortuaires qui faisaient passer un frisson par tout le corps, aviez-vous donc oublié qu'à côté de sa vanité d'artiste, il avait la timidité d'un enfant et, au-dessus de son scepticisme gouailleur, un cœur d'or! Aviez-vous donc oublié qu'André Gill avait — comme Clovis Hugues le rappela si bien sur sa tombe — écrit avec son crayon satirique toute l'histoire du second Empire et enfoncé bien des traits aigus dans l'épiderme impérial du personnage qui régnait aux Tuileries?

Aviez-vous donc oublié qu'il avait été peintre, poète, écrivain à ses heures; qu'il avait jeté sa verve et son esprit aux quatre vents du ciel, avec cette prodigalité qui n'appartient qu'aux pauvres? aviez-vous donc oublié que, tout à coup, il s'était trouvé presque sans ressources, sans journaux, qu'il venait de perdre un enfant qu'il adorait et qui l'aurait peut-être arraché à la folie, qu'il avait échoué dans une dernière entreprise, un panorama qui l'aurait sauvé de la gêne, et que, au Salon de 1882, son tableau : *le Fou*, conçu dans cette même maison où il est mort, avait été placé hors de vue comme l'œuvre d'un débutant que l'on veut décourager!

Tout cela s'écroulant à la fois sur André Gill, ne pouvait-il pas faire chanceler sa raison?

Le jour des obsèques, Émile Cohl, son ami dévoué jusqu'à la dernière heure, me fit voir André Gill, étendu dans sa bière. J'ai toujours sa figure devant mes yeux...

Ah! ce n'était plus le brillant, le superbe Gill que nous avions connu et que M^me^ Martin-Coutan vient de nous rendre si merveilleusement, les cheveux rejetés en arrière, l'air souriant et ironique.

On a beaucoup discouru hier et, malheureusement, ce sont ceux qui ont le moins connu Gill qui se sont abstenus de venir à Charenton, il y a deux ans, qui parlaient hier de lui avec le plus d'emphase.

Ce sera toujours la même chose.

Bertol-Graivil.

*Le Petit National,* 19 octobre 1887.

Je ne veux point refaire ici la biographie d'André Gill ; on l'a faite cent fois, et des plumes plus autorisées que la mienne ont tracé, sur le papier, tout le bien, tout le vrai, qu'il y avait à dire sur ce brave et généreux garçon, qui tenait à la fois de d'Artagnan, de Fracasse, de Porthos, et de ce dernier par l'encolure.

Gill vint à son heure. Il fut de cette promotion, de cette phalange de vaillants qui, de la parole, de la plume et du crayon, boutèrent ferme le régime d'alors.

C'était l'époque des bons combats, des grandes mêlées, que cette époque où paraissaient *le Diable à quatre, le Corsaire, la Cloche, la Marseillaise, la Lanterne* et tant d'autres feuilles qui, chaque jour, harcelaient à merci le gouvernement d'aventuriers qui craquait de toutes parts.

L'Empire et ses tire-laine rencontrèrent, dans André Gill, un de leurs plus audacieux adversaires.

Comme d'une flamberge, il fouailla du crayon les puissants, la plupart courtisans de ce souverain que l'Histoire n'a même plus à stigmatiser.

En ce temps-là, les saisies et les mois de prison pleuvaient dru, sur les hommes assez courageux pour cracher la vérité à la face du pouvoir et de sa domesticité.

Gill eut à subir les unes et les autres ; peu lui importait d'ailleurs ; la contrainte passée, il taillait à nouveau son crayon et couchait, sur le papier, les satires muettes qui ont fait de lui le maître de la caricature politique dont il établit, le premier en ce siècle, la formule exacte.

André Gill apportait dans ses dessins cette sûreté de traits, cette limpidité d'idée qui, plus qu'une légende explicative, faisaient comprendre au premier passant venu le point faible, ridicule, saillant ou vrai, du personnage dont il traçait, à larges coups de crayon, la personnalité toujours grotesque.

Bien avant lui déjà, au *Nain blanc* qui se publiait à Gand pendant les Cent-Jours, à *la Caricature* de Philipon, au *Charivari,* au *Journal pour rire* auquel succéda, en 1851, *le Journal amusant,* certains s'étaient essayés à la satire des hommes d'État, gouvernants ou satellites, sans y parvenir cependant.

Tout cela était fouillis incompréhensible, d'un grotesque mal compris et n'existait, en somme, que par les légendes d'un esprit contestable. Lui, faisait large : d'un trait il vous représentait la façon d'être d'un individu ; d'un autre, il caractérisait son sujet, et de hachures il ombrait sa victime.

Il rêvait grand, en caricature comme en littérature, comme en peinture, et c'est de toutes ces conceptions grandioses qu'il est devenu fou...

A. Paer.

*Le Forum,* 22 octobre 1887.

Triomphant, le sourire aux lèvres, la moustache crânement retroussée, les cheveux embroussaillés, le col libre dans l'ample vêtement, André Gill renaît plein de vie et, dans l'asile des morts, ce revenant qui n'a plus rien de macabre semble aussi à l'aise qu'en plein Luxembourg, alors que nous, petits, contemplant son geste large et sa désinvolture de mousquetaire égaré dans ce siècle étriqué, nous nous disions : C'est lui, Gill !

Merci, ô grande artiste, Laure Martin-Coutan : non seulement vous avez accompli une œuvre admirable, mais encore vous avez fait une bonne action.

Une fois de plus, nous constatons que ce que femme veut arrive, et deux femmes se sont particulièrement intéressées à cette noble tâche : M^mes Séverine et Coutan, deux têtes, deux cœurs. Et cela a suffi pour que des miracles s'accomplissent. Avec treize cents francs on peut subvenir à tout. O prodige de la générosité!

Et quel couronnement! Par une printanière vêprée, des fleurs, des regrets sincères exprimés, des vers divins! Aussi, chères dévouées, pour vous, quelle douce récompense que l'émotion de cette foule vibrante qui, dans un enthousiasme, oubliait le funèbre lieu et battait des mains chaque fois qu'une pensée émue ou généreuse s'élevait devant l'effigie du grand artiste...

Nos jeunes ont besoin d'avoir constamment sous les yeux l'exemple que perpétuent une image, un nom gravé dans le marbre ou l'airain. A cette génération gouailleuse et sceptique, il faut montrer que les grands citoyens ne gisent pas tous dans les légendes historiques; il faut qu'elle sache bien qu'hier, que tout à l'heure, un homme généreux est tombé, las de la lutte, après avoir assuré la victoire dont, seuls, les derniers venus profiteront. Il est bon qu'au quartier latin, cette pépinière des grands esprits de l'avenir, on sache qu'il est possible d'être à la fois un viveur et un vaillant prêt à quitter la femme, la fleur et le verre, pour saisir l'arme qui doit frapper la tyrannie et faire triompher la Liberté.

C'est pourquoi nous dirons à tous ceux qui ont apporté leur obole à Séverine, à tous ceux aussi qui n'ont pas voulu franchir le seuil du *Cri du Peuple :* Il reste encore un devoir à accomplir; nous voulons ériger au Luxembourg un monument modeste à celui qui passa une partie de sa trop courte existence dans ce jardin où poussent, avec les arbres et les fleurs, l'intelligence et le génie...

Auguste Gouts.

*Le Journal des artistes,* 23 octobre 1887.

Comme les autres, le pauvre Gill a été oublié de ses plus chers, aussitôt que la folie eut détraqué son cerveau de poète et d'artiste. Les anciens, les camarades des premiers jours, les compagnons de lutte contre l'Empire libéral, les amis qui avaient rompu avec lui le pain de la bohème et que son bon cœur avait aidés, lorsqu'il le pouvait, tous ceux-là se sont évaporés quand on a fait appel à leurs souvenirs pour élever un humble monument à Gill.

Nous avons parcouru les listes de souscription; nous y avons trouvé beaucoup de noms inconnus, quelques personnalités dont on connaît le grand cœur, tels Émile Zola, Coquelin cadet, Louis de Gramont, Daubray, mais nous avons vainement cherché ceux qui auraient dû répondre les premiers à l'appel.

Nous ne parlons que des riches, nous n'accusons pas les autres, car nous en connaissons qui ont pleuré de ne pouvoir donner leur obole.

Tant pis! Puisque les fidèles du pauvre fou n'ont pas eu d'or, ils ont élevé le monument avec de gros sous et cela fait un bronze superbe.

La tombe est très simple : un monceau de fleurs aux couleurs vives et brillantes,

desquelles émerge une selle de sculpteur; sur le plateau, une draperie; sur la draperie, le buste.

C'est bien là Gill, la tête haute, la moustache en croc, sa luxuriante chevelure au vent, la lèvre souriant railleusement, l'œil bleu profondément perdu dans l'infini. Le gilet un peu débraillé ajoute sa note particulière à l'allure générale.

D'ailleurs, la figure de Gill ne pouvait pas être traitée d'une façon banale. Ce Parisien fut une des plus attrayantes physionomies du boulevard, et ne l'ont connu que ceux qui l'ont approché dans l'intimité. Il était fait d'antithèses : grand et fort, avec un cou de taureau, il n'aurait pas écrasé une mouche; mordant et satirique en son crayon, il était personnellement doux et indulgent...

Ce Parisien ne pouvait rester dans la banlieue de Paris. Ce n'est pas que le cimetière de Saint-Maurice soit triste; il est au contraire d'une rare gaieté. Petit et coquet, il se trouve sur une terrasse dominant le panorama admirable des vallées de la Marne et de la Seine. De cette terrasse haut placée, les morts ne peuvent entendre des vivants qu'un long bourdonnement montant le long de la muraille. Les oiseaux y chantent à pleine gorge.

Gill était bien là; mais nous sommes égoïstes; nous avons voulu qu'il revînt dans son Paris, plus près de nous, et qu'il eût de temps en temps la visite des quelques-uns qui se souviennent.

Lui, avait rêvé un tombeau en pleine nature, un arbre robuste et fort montant jusqu'au ciel, des fruits, des fleurs, des oiseaux; il voulait voir les gueux

En groupes amoureux organiser la danse,
Et sentir dans leur âme obscure l'espérance
Renaître, et courtiser les gueuses tout le jour,
Les lèvres empourprées de rouges fleurs d'amour.

Pauvre Gill! tu auras, l'arbre, un sorbier aux fleurs rouges, et les oiseaux; mais tu ne verras pas les couples rêvés s'enlacer et danser des rondes joyeuses comme dans les kermesses de Rubens ou de Téniers! Les vivants s'attristent à côté des morts, et les jeunes vierges qui laissent s'égarer sous leurs jupes les mains de leurs amants, se croiraient damnées, si elles accordaient ces privautés sur un lit funéraire.

Mais tu te consoleras en écoutant les merles picorant les grains écarlates, et qui se plairont à siffler les fausses larmes comme tu as sifflé les faux bonshommes; et tes yeux de bronze continueront à regarder vaguement l'infini, comme si ton cerveau de fou, dans une éclaircie ensoleillée, songeait que l'égoïsme humain est éternel.

Georges Coutan.

*La France*, 24 octobre.

Il y a une façon d'être décoré qui n'entraîne pas de déshonneur avec elle : c'est celle qui consiste à recevoir le témoignage de l'estime ou de l'admiration de ses concitoyens, sous la forme du bronze ou du marbre, en quelque coin de cimetière; et c'est la décoration que nous avons apportée cette semaine à notre pauvre André Gill...

Je le reverrai toujours dans son vaste atelier du boulevard d'Enfer, brossant quelque toile monumentale, la tête haute, les manches retroussées en hercule bon enfant qui se fait

de la gloire à coups de pinceau. Dans un coin se dressait une espèce de grabat mal équilibré sur deux châlits, qu'il avait déjà fait figurer dans un grand tableau de misère. La lumière entrait, un peu grise, comme si elle avait ramassé de la poussière en dégringolant par les toits d'alentour.

Un soir, j'étais venu tout seul. Tout à coup, comme je gravissais l'escalier, j'entendis derrière la porte entre-bâillée quelque chose d'étrange, plus rêvé que prononcé, plus balbutié que dit, et où il y avait on ne sait quelle tendresse de grand enfant. L'erreur n'était pas possible : c'était bien André Gill qui parlait. Mais à qui? Personne ne répondait.

J'allais me retirer, me jugeant indiscret, lorsque j'aperçus dans la pleine lumière, au milieu de l'atelier, André Gill, immobile et debout devant une toile.

— A qui diable en veut-il donc?

Et je restai un instant collé à la porte, dans une curiosité.

Eh bien! c'était à Jules Vallès absent que Gill s'adressait. Depuis quelques jours, il avait entrepris un portrait de l'ami proscrit qui s'ébauchait là, sur la toile : il éprouvait le besoin de causer avec lui.

Une inoubliable causerie; et voici ce que disait le bon Gill :

— Avons-nous assez ri et souffert ensemble, mon pauvre vieux! Tu n'es pas beau, c'est vrai! Mais attends que j'arrange tout ça et l'on verra quand ce sera fini. Allons, ne fais pas le méchant comme cela : tu sais bien que ces gros airs mauvais ne prennent pas avec moi. Dis, est-ce que tu te rappelles quand nous logions sous les toits, dans le même trou? Il y avait un grand diable de chat qui ronronnait sur le mur, chaque soir. Et la petite qui m'effrayait tant, tu te souviens? Avec ses jolis yeux dont j'étais fou! Oh! très timide avec les femmes, n'est-ce pas? et c'est curieux comme ça m'est resté, quoique je n'en aie pas l'air.

J'avais tout entendu, je poussai la porte, j'étais dans l'atelier.

— Vous étiez là?

— Tiens, parbleu! et vous êtes un rude brave cœur, allez!

Là-dessus, Gill me raconta des choses du passé; et comme il les racontait bien, ces choses faites avec des lambeaux d'âme!

D'abord, la bonne tante qui avait veillé sur son enfance et qu'il avait tant aimée. Oh! une sainte, une vraie sainte! La nuit, quand il était déjà un grand garçonnet, il l'appelait, se réfugiait auprès d'elle, tout effaré; car il avait toujours eu peur de l'ombre.

— Une peur à me rendre fou! me disait-il. Et que de fois, plus tard, j'ai réveillé des voisins, parce que je venais de m'apercevoir que je n'avais pas d'allumettes sur ma table de nuit!

Une sensation particulière, celle-là, et qui lui resta même dans sa folie. Tout ce qui évoquait le souvenir du noir, l'image du sombre, l'épouvantait, le jetait dans un effroi soudain; et ses amis se sont répété souvent et avec une douleur poignante le mot qu'il dit un soir à l'un d'eux en lui montrant un tas de charbon, à quelques pas de l'asile de Charenton :

— Méfie-toi du charbon, mon cher! C'est très méchant.

Hélas! la vie lui avait été quelquefois autrement méchante que le charbon; et il ne

comptait plus les désillusions qu'il avait eues. Du côté des femmes, surtout; car il avait des idées à lui, et ça ratait le plus souvent.

— C'est pourtant si gentil, ces petites souris!

Et il avait la rage de les sauver, les petites souris!

Mais va-t'en voir s'ils viennent, Jean! Elles retournaient toujours au ruisseau quand elles avaient déjà trottiné dans le ruisseau; et c'était à se décourager, à la fin!

Dans les derniers jours, une nouvelle « petite souris » était venue, et le paradis s'était rouvert. Un enfant aussi était venu, le petit Jacques. Puis l'enfant était mort et le paradis s'était refermé.

Une triste vie, hélas! et c'était à tout cela que je pensais l'autre jour pendant que nous inaugurions, au Père-Lachaise, le buste si vivant de notre pauvre ami. Mais quelque chose me consolait un peu, et c'était de penser qu'André Gill avait connu la joie des affections réelles, tout au moins pendant quelques mois, et que le petit Jacques l'avait bien serré dans ses bras mignons, sous les yeux d'une « petite souris » qui l'avait bien aimé, celle-là!

Clovis Hugues.

*Revue littéraire et artistique*, nº 56, novembre 1887.

Je ne crois pas qu'on ait montré Gill sous son véritable jour. L'un en fait un acrobate et un trouvère de brasserie, l'autre un matomore, celui-ci un Arpin évadé de la foire, celui-là un Alphonse platonique, un égoïste, un indifférent, un poltron, un raté. Si des amis lui attribuent ces diverses qualités, que n'aboieraient des ennemis? Donc, je ne vois point, dans ces notices hautainement protectrices, sournoisement hostiles où rancunières, « mon » Gill, c'est-à-dire l'artiste hors ligne, l'originalité robuste, la « force de nature » que Michelet décernait à Dumas père, — j'ai toujours considéré Gill comme une réduction heureuse de Dumas premier, — l'homme bon, probe et fier, obligeant et discret, simple et dévoué que je connais. Puisse ce croquis, aussi fraternel que consciencieux, aider un écrivain impartial à reconstituer équitablement cette personnalité sympathique dont la place est marquée parmi les « Figures » de la seconde moitié du XIXe siècle...

De quelle manière je me liai avec Gill? Le plus simplement du monde.

Pendant le siège, j'occupais un chétif emploi au musée du Luxembourg, dont André fut nommé directeur en 1871; il nous maintint tous dans nos places. Peu à peu, il me fit l'honneur de se familiariser avec moi, et, comme il se plaignait de la nourriture indigeste des restaurants, je lui proposai d'essayer de notre petit ordinaire. Gill n'accepta point; s'astreindre à la régularité des repas excédait ses forces. Il promit, néanmoins, qu'il viendrait à la maison, lorsque son estomac se délabrerait, « savourer un bon pot-au-feu de ménage », et qu'il m'avertirait la veille, quand il se déciderait à partager notre table. Je dois constater qu'il manqua fréquemment de parole et nous induisit en menus frais qui ne laissaient pas de me contrarier. Mais il s'excusa de si cordiale façon que je ne me formalisai plus de ses oublis. Pour racheter ses absences de mémoire, il nous visita très assidûment, à bouchées doubles pour ainsi dire, capta les bonnes grâces de ma femme et enleva d'assaut la tendresse de ma fillette. Après ce coup de collier, il espaça

les « dînettes », et enfin, lorsqu'il abdiqua, on se perdit de vue à peu près. Cependant, il reparut chez nous jusqu'en 1881, de loin en loin, à des intervalles variant de six mois à un an, quand il se sentait las de la vie tapageuse ou de l'isolement, aux heures noires qu'écourte la poignée de main et la franchise d'un vrai compagnon. Il nous revenait, harassé de piétinements sans but, indigestionné d'amertume. Avec nous — passez-moi l'expression — il se déboutonnait, se soulageait...

Il aimait les enfants, les humbles et les pauvres, car le fond de son caractère n'était pétri que d'amour et de pitié. Il aimait les humbles et les pauvres parce qu'il avait souffert et souffrait comme eux; il les aimait, non au point de vue commercial, pour les exploiter comme un nouveau filon littéraire, sans arrière-pensée mercantile ni politique. Les enfants! il les *amourait* — l'expression est de lui! — il s'irritait à l'idée que « ce gredin » de V... eût un enfant, lui, un enfant dont il ne s'occupait pas plus que de ses pituites. « Et toi, — ajoutait-il — plongeant ses yeux brouillés dans les miens, ta fille, l'aimes-tu assez? N'ignores-tu pas que pour aimer *assez* son enfant, on doit l'aimer *trop!*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le livre de MM. Lods et Vega contient ces deux phrases :

« Vers le même temps (1880), un fils lui était né; il s'en trouvait heureux et, par moments, malgré ses soucis et ses chagrins, il entrevoyait un avenir plus satisfaisant... Ce fils mourut à la fin de l'année. »

Eh bien! qu'est-ce que vous me chantez avec votre alcoolisme et votre hérédité d'aliénation mentale? La voilà, la folie, la vraie folie de Gill : la douleur! Comprenez-vous? à cet être éternellement affamé d'aimer, un enfant survient, vers ses quarante ans, et il le perd dans le berceau! à quarante ans, au moment où tout croule sous son pied, position, camaraderies, ressources, passé, présent, avenir, il perd l'enfant unique, inespéré, qui rajeunit et revernit sa maturité entamée; l'enfant, sa consolation, son courage, le sang, le souffle, la vie!

Résistez donc à ce coup de massue! Voilà ce que vous négligez, messieurs les biographes qui n'avez pas d'enfant ou qui n'interrogeâtes point vos entrailles paternelles, avant de disséquer le cadavre « moral » de Gill. Oui, vous le méconnaissez, vous le calomniez! Et moi, petit, moi infime, je vous crie, en rage et les poings crispés :

Ne touchez plus à Gill! le malheur l'a sacré!...

Qu'importent la flétrissante ingratitude des uns, l'insolente pitié de celui-ci, l'envie et la haine des autres? Qu'importent, à cette heure, les cuistreries et les vilenies! Mettons sous nos pieds ces misères. L'homme passe, l'œuvre survit; et ton œuvre survivra, parce qu'elle eut une raison d'être, une portée, un effet. Ton œuvre! Elle conservera, chez ceux qui ont su te connaître, chez ceux qui apprendront à te connaître plus tard, le souvenir de ce que tu fus réellement : un artiste d'élite, un fin lettré et ce qui, suivant moi, vaut mieux encore que le talent, même que le génie, — un cœur honnête, loyal et solide en amitié. Les grands génies, on les admire, on les vénère, on les adore, on se fait tuer pour eux... on ne les aime pas. Toi, tu as le meilleur lot : tu t'es fait aimer, estimer et pleurer.

René Maury.

*Le Gil Blas,* 1er mars 1889. — **André Gill et Aristide Bruant.**

Au printemps de 1887, quelqu'un qui avait peu connu André Gill mais qui avait hérité envers lui d'une amitié ancienne, s'avisa que sa tombe, là-bas, au diable, dans le petit cimetière de Saint-Maurice, était bien délaissée et bien lointaine.

Il devait mal dormir, cet amoureux de clarté, de bruit, de fantaisie, de fanfares et de lumières, dans ce casier à notables et aliénés, entre un huissier de banlieue et un voisin de cabanon, sous ce carré de terre parsemé de cailloux ovales et blancs comme des dragées de baptême, sous cette croix de deuil semblable à celle qui, aux carrefours des grandes routes, signalent le meurtre ancien, sous ce cadre de bois noir que devait dépasser de la tête et des pieds sa stature de beau géant.

Et le quelqu'un dont j'ai parlé rêva pour lui le retour en plein Paris, le séjour sur la haute colline vers laquelle montent tous les rires et tous les sanglots de la cité, que blondit le premier rayon de l'aube, que dore la dernière lueur du couchant, — ce panthéon de feuillage et de fleurs qu'est le cimetière du Père-Lachaise, et dont les hôtes ailés regardent en pitié le Panthéon de l'autre rive, la cage de pierre où l'on prétend enfermer les âmes d'illustres dont les restes sont, au hasard du caprice humain, portés en apothéose ou jetés à l'égout.

La tâche était difficile. Le terrain, le transport, un tas de frais... il fallait de l'argent, et le quelqu'un en question avait tout, — sauf cela!

Enfin, il y avait plus. Pour donner à Gill, ici, une sépulture aussi triste que celle qu'il avait là-bas, ce n'était vraiment pas la peine de le déranger.

Or, si le quelqu'un dont il s'agit était personnellement contre les bustes, contre les statues, contre la pétrification des gloires, ce quelqu'un-là pensait aussi qu'avant tout, les survivants doivent faire ce qu'eût désiré le mort, obéir à sa volonté secrète, à son désir caché. Et pour ce grand enfant, si soucieux de la postérité, si inquiet des qu'en dira-t-on du lendemain, il fallait l'hommage du bloc de marbre ou de la coulée de bronze qu'il eût souhaité de son vivant.

Le conseil municipal offrit le terrain ; Mme Martin-Coutan, la charmante et méritante statuaire se chargea du buste; tous les artisans dont le concours était requis ou firent don de leur travail ou réduisirent leur salaire aux plus minimes proportions.

Ce n'était point suffisant, cependant. On avait beau entasser chiffres sur chiffres, le résultat restait le même, — désolant.

Une résolution héroïque fut prise et un journal ouvrit une souscription.

— Pour les 1.300 francs qu'il vous faut, dit un assistant, ça durera juste une semaine. Gill avait tant d'amis! Tant d'amis!

La souscription, ouverte le 4 mai, ne fut close que le 17 octobre. Elle ramassa la somme de 1.303 fr. 80 centimes...

Eh bien! mais, et les « amis », ce groupe qui faisait à Gill une escorte d'honneur, quand, un peu leur aîné et de tous le plus glorieux, il passait sous les galeries de l'Odéon, ou descendait le boulevard Saint-Michel, le feutre sur l'oreille et la rose à la boutonnière, emplissant le trottoir, presque la chaussée, de son geste large et de son rire éclatant?

Où les pitchouns? Où les touraniens? Où le Midi? Où la bohème? Où les faiblots zézayeurs et les robustes vibrants, tous les traîneurs de besace de jadis, aujourd'hui parvenus, casés, « calés »?...

Aucun de ceux-là ne répondit à l'appel, et Dieu sait cependant quels flots d'encre ils avaient versés sur l'infortune de Gill — shakespearienne, disaient-ils — alors que cette infortune avait sa semaine de mode, sa huitaine d'actualité.

Des amis du vieux temps?... J'en compte jusqu'à sept.

Sans parler d'Émile Cohl qui, pendant ses longs mois de folie, fit tous les dimanches — et le plus souvent à pied — le trajet de Montparnasse à Charenton, apportant des « douceurs » et des images à celui qui avait été son maître, le promenant par la main, comme un petit enfant, admirable, en un mot, de courage et de dévouement, ce garçon jeune qui aurait pu, comme tant d'autres, aller dans une guinguette avec sa bonne amie et laisser le dément à ses douches; sans parler de celui-là, je ne retrouve que les noms de Louis de Gramont, de Coquelin cadet, de Clovis Hugues et de Truffier.

Et c'est tout, c'est lamentablement tout!

Ceux-là firent tout ce qu'ils pouvaient pour racheter l'oubli honteux des autres, mais on n'en restait pas moins bien en arrière de l'humble but qu'on s'était fixé.

C'est alors que survint une aide imprévue, et qui devait mener à bonne fin l'œuvre entreprise.

Le lendemain de l'ouverture de la souscription était arrivée une carte bleu-gris, portant dans l'angle un titre et une adresse : *Le Mirliton,* 14, boulevard Rochechouart. Puis un nom — un louis.

Huit jours après, une seconde carte... moins d'argent, plus de souscripteurs. Mais des vocables inscrits, de l'allure du tout, une bonne chaleur de camaraderie, quelque chose comme une poignée de main invisible, timbrée par la poste, et faisant bon au cœur.

Encore une carte, puis une autre, puis d'autres noms... Et, au fur à mesure que la souscription traînait, que les listes se faisaient plus rares, les donateurs plus rebelles, ces petits bouts de carton bleu, couleur de constance apportaient l'héroïque effort du cabaret d'artistes où les fils de Gringoire vidaient leurs poches rapiécées en l'honneur du maître mort.

On se privait sur le tabac, on se privait sur la « consolation »; les riches — ô ironie! — donnaient un franc, les pauvres un sou. C'est de ces miettes d'argent blanc, de cuivre bis, qu'est fait le buste triomphant d'André Gill, riant aux étoiles ou riant au soleil, sur le sommet du Père-Lachaise!

Ils ne se contentaient pas de sacrifier tout leur avoir, ces prodigues méprisés des bourgeois, — ils allaient aussi dans les autres quartiers porter la bonne parole. Du *Mirliton,* on partait en mission, le soir, qui vers Montrouge, qui vers Batignolles. Et dans les cafés les plus inconnus, dans les brasseries les plus reculées on causait de Gill, le coude sur la table, en appelant à la solidarité des voisins, au nom de l'Art, dont il avait bien mérité, ce Juvénal de la charge! Le lendemain une carte arrivait encore à la souscription. Et c'est grâce à ceux-là — et grâce aux faubouriens — que le plus grand satiriste de notre temps a pu avoir une tombe digne de lui.

JACQUELINE.

## VI

## LA RUE ANDRÉ GILL[1] (29 JUILLET 1894)

*L'Écho de Paris,* 25 mai 1894.

**La rue André Gill.**

*Pour Paul Jouy.*

Il faut aimer les morts à leur manière, et non à sa manière : modestement, avec les modestes; glorieusement, avec les glorieux. Substituer sa personnalité à celles qu'ils incarnèrent, c'est mal les regretter; les méconnaître; pécher par orgueil; se croire, se déclarer supérieur à eux.

Ceux qui se mirent dans une mémoire et s'y font des grâces sont les cabotins du deuil; cœurs secs, esprits intéressés, qui n'entretiennent le feu sacré que pour y mettre mijoter leur propre cause — alors qu'il faut évoquer dans le cristal la vision chère et évanouie; alors qu'il faut, ombre discrète, faire flamber haut, bien au-dessus de soi, la flamme funéraire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

On demande une rue André Gill.

L'idée, je le dis tout de suite, n'est pas de moi...

Elle émane d'un inconnu, et m'a été transmise par Aristide Bruant, qui, à son talent poignant, joint un cœur imbu de toutes les délicatesses. Il fut le grand aide, déjà, lorsqu'il s'agit de tirer du cimetière de Saint-Maurice, de son cercueil administratif, de son suaire de fou, la dépouille de Gill, pour l'amener au Père-Lachaise, dominant ce Paris dont il était féru.

On ouvrit une souscription. Et le petit canard à Bruant, — le journal minuscule où ses chansons paraissaient chaque semaine, puissamment imagées par Steinlen, — le petit canard à Bruant, filleul de l'enseigne : *le Mirliton,* circula chaque soir, chaque nuit, sébile au bec, entre les piles de soucoupes.

Ces sous-là devinrent bronze : le beau buste de Laure Coutan, qui se dresse là-haut, tête en arrière, torse bombé, moustache en croc — tout Gill!

Et chaque année, au 1er mai, anniversaire de la mort, une belle couronne tout battant neuf, portant en exergue le nom du *Mirliton* et des souscripteurs de l'année, est venue témoigner que les fils de Gringoire, que les neveux de Villon n'oublient pas.

Aujourd'hui, il s'agit d'ajouter à ces hommages posthumes, comme la coquetterie d'une fleur à la boutonnière, le nom de Gill épinglé au frais corsage d'une maison neuve. Du reste voici la lettre; je la soumets comme un placet aux intéressés. Elle est très simple et dit bien ce qu'elle veut dire :

1. En impasse, située rue des Martyrs nos 76 et 78, sur le terrain occupé jadis par le *Bal des marronniers.*

« Monsieur Bruant,

« Il se construit, en ce moment, divers immeubles rue des Martyrs, en face le concert Lisbonne. Pour faciliter l'accès de ces immeubles, une impasse d'une centaine de mètres a été ménagée.

« Connaissant votre admiration pour André Gill, ne pourriez-vous pas, soit par la voie de la presse, soit par tout autre moyen, obtenir des propriétaires que le nom du regretté caricaturiste soit donné à cette impasse?

« Villa André-Gill ne ferait pas plus mal, il me semble, que rue Alfred-Stevens.

« Que pensez-vous de mon idée?

*Un buttard montmartrois.* »

« *P.-S.* — On pourrait même, par souscription, offrir les plaques indicatrices. »

Cela, ce n'est pas la peine; je sais quelqu'un qui s'en chargerait joyeusement. Toute la question est de savoir si les possesseurs desdites constructions acquiescent à notre prière, consentent à exaucer notre vœu.

Le plus bizarre est que je ne sais pas du tout à qui je m'adresse; que j'ignore absolument leurs noms. Mais, quels qu'ils soient, il me semble impossible que des Parisiens se montrent hostiles à un parrainage de si belle allure; inhospitaliers à ce nom célèbre, honorable et honoré.

Je les adjure de ne pas repousser cette requête; de se concilier les sympathies du voisinage, et de causer une vive joie aux amis et admirateurs de Gill.

Comme disait Déjazet : « Ça leur coûtera si peu... et ça nous fera tant plaisir! »

Puis, vraiment, il mérite si bien la survivance, cet esprit d'élite, ce cœur d'or, cette nature ardente et chevaleresque!...

Ce fut lui qui, toute une suite d'années, traduisit, à coups de crayon, la blague, l'émotion, ou l'irritation publique. Seulement, au contraire des dessinateurs d'aujourd'hui, sa verve était gouailleuse plutôt qu'ironique; son rire éclatait comme une fanfare dans l'éclaboussement des couleurs!

*La Lune, l'Éclipse, la Lune rousse,* et tant d'autres œuvres qui vinrent ensuite sont, non point des recueils éphémères, mais des registres d'annales utiles à consulter pour bien établir l'histoire de notre temps.

Le dessin en est d'une justesse merveilleuse, d'une ligne impeccable; le trait caricatural est marqué avec un rare bonheur; la satire s'y affirme spirituellement, d'ordre supérieur, triviale quand il lui plaît, hautaine quand il lui convient..., parfois d'une mélancolie intense.

Rappelez-vous *la Croix-Rousse, le Bonhomme de neige,* et Hamlet-Gambetta interrogeant anxieusement, lors de l'amnistie, la tête de Yorick-Rochefort.

C'était de l'art, cela, allez, du grand art, comme n'en font pas souvent les messieurs de l'Institut!...

L'homme? Il n'eut jamais rien à lui; fut l'ami par excellence, le compagnon des heures mauvaises. C'était lui qui, à Bullier, s'en allait choisir non pas la plus jolie, mais la plus

lasse, la plus pâlotte, la plus chétive; l'emmenait dans quelque auberge au fond des bois ou au bord de la mer; la traitait comme une jeune sœur, respectueux et affectueux; lui « refaisait une santé »; puis lui disait :

— Va ma fille, tu es libre! Fais selon ton cœur!

Je comprends celles qui lui ont sauté au cou; il le méritait bien! D'autant que sa destinée ne fut pas égale à sa valeur; et sa pauvre raison en sombra. Mais au moins, il avait su créer la fidélité qui n'abandonne point; et son élève de prédilection, Émile Cohl, s'institua gardien dans le triste asile, jusqu'à l'heure des adieux.

Tel fut l'artiste, tel fut l'homme, pour qui, aujourd'hui, je sollicite la consécration donnée à tant qui en furent moins dignes.

Est-ce accordé?...

Séverine.

*La Libre Parole,* 30 juillet 1894.

Depuis hier, le nom du caricaturiste André Gill est inscrit sur une des plaques indicatrices des rues de Paris. La nouvelle voie située dans le haut de la rue des Martyrs, n'est guère formée que par cinq immeubles récemment construits; mais l'hommage rendu au pauvre grand artiste n'en est pas moins touchant.

André Gill s'était créé une célébrité méritée dans l'art de la caricature et, pendant les dernières années de l'Empire, ses dessins de *la Lune* et de *l'Éclipse* étaient attendus avec autant d'impatience par le public que de crainte par ceux qu'il prenait pour cibles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A. Nangis.

*La Justice,* 19 août 1894.

Le voilà officiellement consacré grand homme, le pauvre artiste qui mourut, le cerveau détraqué par je ne sais quels rêves de gloire et de folles apothéoses. Deux belles plaques bleues, sur des murailles d'une blancheur aveuglante, étalent son nom aux yeux des passants. Il aura désormais sa place officielle dans l'annuaire des postes, sur le registre des impôts, dans le Bottin, ce livre d'or des notabilités où la littérature et l'art brillent d'un éclat modeste, d'une pâle flamme pas du tout dorée et fort peu argentée, à côté de l'opulente épicerie. Si dans la Bohème paradisiaque où il erre, sans doute, à l'aventure, André Gill apprend quels honneurs posthumes on lui rend à Montmartre, jugera-t-il qu'il y a là de quoi se consoler d'être mort?...

Il y a treize ans, pendant que Gill était à Charenton, Jean Richepin sommait le public de solder à l'artiste une traite qu'il lui devait, de la gloire et de l'argent. L'argent n'est pas venu, et Gill n'en a plus besoin. On lui fait les honneurs d'une rue. Est-ce que c'est ça, la gloire?

R. Guinaudeau.

## VII

## INAUGURATION DU BUSTE D'ANDRÉ GILL[1] A MONTMARTRE (28 AVRIL 1895)

*Le Journal*, 27 avril 1895.

Tous les Parisiens de mon temps se souviennent encore des merveilles d'esprit, d'ingéniosité et d'habileté déployées par André Gill pendant cette époque (1869) où il fallait *la faire* chaque semaine à l'administration qui, — bête comme elle l'a toujours été, heureusement pour le bon renom de la gaieté française, — n'y voyait pas plus loin que son nez.

Les charges hilarantes de *Veuillot, le Melon* (Delesvaux), *Rocambole* (l'empereur bicéphale qu'il fallait tourner et retourner pour bien saisir la pensée comique de l'auteur), restent comme des preuves flagrantes de ce que peut l'esprit français.

Pendant cette lutte amusante où les censeurs les plus féroces ne comprenaient l'intention du numéro qu'après son apparition, l'artiste se surpassa. Au point que Daumier qui savait, lui aussi, comment on peut jouer avec la bêtise humaine, me dit un jour : « Vous connaissez ce jeune homme? Je voudrais bien le voir et le féliciter. » Ils se rencontrèrent quelques jours après dans mon atelier. Gill, tout fier d'avoir été compris par son ancêtre génial, lui voua dès ce moment une affection profonde. Aussi, lors des obsèques du grand artiste à Valmondois, retenu malade à Paris, il me chargea de lire en son nom quelques strophes vibrantes qui remuèrent profondément l'assistance...

C'était pendant l'émouvante campagne qui suivit le coup d'État du *Seize-Mai*. Tout le Paris républicain se souvient de cette inoubliable période pendant laquelle son crayon incisif et mordant, doublant la plume d'Émile de Girardin, cet infatigable athlète de la polémique, porta des coups terribles au ministère de Broglie et de Fourtou.

La plupart des charges publiées à cette époque resteront comme autant de pages de l'histoire contemporaine...

Étienne Carjat.

*Le Figaro*, 27 avril 1895.

Tous ceux qui ont fréquenté Gill se rappellent l'anecdote suivante, qu'il aimait à raconter.

Un jour, Timothée Trimm entend frapper à sa porte. — Qui est là? demande-t-il avec sa petite voix de gros homme.

C'est une voix grave, chaude et timbrée qui lui répond :

— André Gill.

— Connais pas, réplique le journaliste.

1. Comité de patronage : Jack Abeillé, Paul Arène, J. Bailleu, A. Bataille, E. Carjat, G. Denis, René Dubreuil, P. Dureau architecte, E. Fournière conseiller municipal, Grün, Clovis Hugues député, Léon Mansart, E. Orième architecte, Ch. Quinel, Jean Richepin, Roedel, Marcel Rouillière sculpteur, Russeil, Séverine, Ch. de Sivry, Vavasseur, A. Willette, E. Woittier capitaine en retraite, propriétaire.

Et Gill de riposter, orgueilleux et tonitruant :

— Vous êtes le seul.

Orgueilleux? Non pas. Sincère et véridique, rien de plus. C'était tout simplement la constatation naïve d'un fait. Qui donc, en effet, ne connaissait pas Gill à cette époque? Qui pouvait ne pas le connaître? Il était en plein épanouissement de renommée. Sa signature flamboyait à tous les kiosques. Il tenait l'Empire en échec au bout de son crayon.

Grand, découplé, musclé, les jarrets tendus, les mollets saillants (des jambes pour Michel-Ange, proclamait-il dans un sourire), les épaules larges, la poitrine bombée, la tête haute et fière sous une chevelure apollonienne, la moustache en pinceaux poignardant le ciel, il était beau, crâne, naturellement superbe; et on ne l'imaginait pas autrement qu'avec ces allures romantiques, ce verbe ronflant, cet accent et ces gestes à la Frédérick Lemaître.

Rien de blessant, d'ailleurs, sous ces attitudes, un peu emphatiques au premier abord, mais où les malveillants seuls ont vu de la pose. Le regard des yeux bleus était très doux. La moustache de capitan cachait une bouche joyeuse et affable. Au bout de deux ou trois phrases grandiloquentes, la voix se désenflait tout de suite en modulations tendres, pénétrantes, pleines de caresses. Le grand geste, envolé comme s'il brandissait une rapière de cinquième acte, s'achevait dans une poignée de main cordiale et familière. Et alors on s'apercevait que ce prétendu « épateur » était, au fond, un timide, un enfant, par-dessus tout un bon enfant...

Il n'était bien à l'aise qu'entre amis, entre camarades, entre bohèmes, au café, dans un atelier, à déjeuner chez un marchand de vin. Car, en bon Parisien qui connaît les endroits sérieux, il préférait la cuisine nature du marchand de vin à la chimie alambiquée du restaurant...

Je me rappelle une sortie de lui, un soir que nous nous étions laissés inviter, par le futur fondateur d'un journal élégant, à dîner dans un « café Anglais » quelconque. Le maître d'hôtel, à mine de diplomate, proposait un menu raffiné, des hors-d'œuvre exotiques, des primeurs, des plats portant des noms célèbres dans l'histoire de France, des vins qu'on traîne en voiture comme des invalides. Notre amphitryon, qui visiblement voulait nous éblouir, choisissait les choses les plus hétéroclites, et disait chaque fois, avec un clin d'œil de satisfaction : N'est-ce pas, Gill?

Et Gill, intimidé par la solennité du lieu, la gravité du maître d'hôtel, les regards gouailleurs jetés à la dérobée sur nos costumes de la rive gauche et nos chevelures d'anthropophages, Gill acquiesçait mélancoliquement. Soudain, il aperçut un sourire dans l'œil du maître d'hôtel lui-même. C'en était trop. Refoulant sa timidité, il retroussa bravement sa moustache, et, d'une voix sonore qui fit trembler toute la salle :

— Garçon, dit-il, pour moi, ça sera un bœuf et un litre.

Ce « bœuf » et ce « litre », à combien de ventres creux les a-t-il offerts, le bon Gill! Oh! bon surtout, adorablement bon. De mauvaises langues ont raconté que, s'il était toujours entouré de commensaux, c'est parce qu'il avait horreur de la solitude, parce qu'il aimait à se faire une cour. Une cour des miracles, alors! Car c'était surtout des éclopés de la vie, des estropiés de l'art, qu'il hébergeait. Et sans leur demander en retour leur admiration, ni même leur reconnaissance.

J'en ai entendu, de ces pauvres diables, dire du mal de lui, devant lui, ayant encore, dans leurs barbes, les miettes de son repas et les rubis de son litre partagé. Il ne leur en voulait point, excusait même leur ingratitude qu'il trouvait bouffonne, et ne les faisait taire qu'en les soûlant.

C'est qu'il aimait vraiment les malheureux. Il avait connu la misère, les jours sans pain et les nuits sans gîte.

Et comme il racontait ce temps-là! Sans emphase, sans amertume, avec de douces larmes au souvenir d'une vieille tante qui lui avait servi de mère, à lui, l'enfant naturel, orphelin. Il ne tirait pas de là des déclamations contre la société marâtre, mais une profonde pitié pour les malchanceux.

A l'heure où la folie arriva, éteignant ses idées, ses dernières pensées furent des pensées charitables à leur endroit, ces pensées-là étant sans doute ses plus tenaces, celles, comme dit Pascal, de derrière la tête. Quand on vint le prendre à la maison d'Évère, pour le ramener à Paris, après son premier accès, on trouva sur la table de son cabanon les vers suivants, pleins d'incorrections, sans doute, mais où le métier seul est à la débandade, et non le cœur.

TESTAMENT

Si l'on pouvait choisir son lieu de sépulture,
Je voudrais que le mien fût en pleine nature
Et fait d'un sol fertile, au bord du grand chemin
Où vont, furtifs, pâlis, nus et tendant la main,
Les grelottants glacés de la misère humaine,
Orphelins, vagabonds, mendiants, va-nu-pieds,
Les vendeuses d'amour aux seins estropiés,
Et tous ceux qui s'en vont rampant sous le soleil
Ou la neige, transis, sans repos, sans sommeil,
Au-devant de la mort horrible et maternelle.
Et je voudrais aussi, dans ma couche éternelle,
Qu'un arbre issu de moi, de mon cœur, de ma chair,
Montât robuste et fort jusqu'au fond du ciel clair,
Inondé de rayons, fourmillant de fleurs rouges,
Plein de fruits et d'oiseaux, pour que, du fond des bouges
Où pleurent les damnés d'ici-bas, l'on pût voir
En troupeaux d'affamés, comme un long serpent noir,
A mon arbre venir les gueux de toute espèce,
Et dénouer autour de mes branches leur tresse,
Et manger, boire, et rire et chanter des chansons,
Et le soir, au couchant, sur l'or des horizons,
En groupes amoureux organiser la danse,
Et sentir dans leur âme obscure l'espérance
Renaître, et courtiser des gueuses tout le jour,
Les lèvres empourprées de rouges fleurs d'amour.

Car il était poète, on le voit, et même plus poète que peintre; ou plutôt, pour dire toute la vérité, il était par-dessus tout et essentiellement poète...

Rappelez-vous, si vous avez eu le bonheur de voir ces toiles : « l'Astezani », le nain

grattant sa mandoline, à côté d'une grosse botte de roses; « le Dimanche de pauvres », cette famille d'ouvriers revenant de la banlieue, la femme pendue au bras de l'homme, le gosse à califourchon sur les épaules du père, le plus grand traînant une branche de lilas; « la Leçon de musique », un bébé grassouillet assis devant un pot de fleurs, et battant la mesure que suivent, en chantant, sept oisillons échelonnés sur les rameaux de l'arbuste; et rappelez-vous surtout « le Requiem du rossignol », une adolescente debout, aux formes grêles et suaves, aux cheveux mordorés comme des feuilles d'automne, aux yeux brillants de larmes, qui joue d'un violon appuyé à l'italienne sur sa cuisse, tandis qu'entre ses pieds gît le cadavre de l'oiseau, les ailes à demi éployées, les petites pattes crispées et raides...

Et poète, il l'était encore de bien d'autres façons, admirablement doué pour rendre ses sentiments par les moyens d'expression les plus variés. Car il disait les vers à miracle, et chantait délicieusement. Vous en souvenez-vous, Daubray, Scipion, gais compagnons cependant, qu'il vous a fait pleurer? C'était un soir d'été, à Meudon. On avait ri. La vie était rose. Du diable si l'on avait le cœur à la mélancolie! A propos de quoi nous déclama-t-il « Un vieux lapin »? Je ne sais plus. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que tout le monde « y alla de sa larme ». Et d'autres fois, dans son grand atelier du boulevard d'Enfer! Et auparavant, dans son petit cinquième de la rue d'Assas! Vous rappelez-vous, fillettes à qui qui il lisait du Dickens? « Il est mort, le pauvre Joe! » « Il est mort, mylords et gentlemen!... » Vous rappelez-vous, quand il chantait « l'Archet » de Charles Cros, sur la douloureuse musique de Cabaner? Vous rappelez-vous vos bonnes larmes?...

Pourquoi (j'y reviens) ne publie-t-on pas ses poèmes, cette quintessence de son esprit et de son cœur, où il a mis le meilleur? C'est par là qu'il aurait le plus de chances d'être tout à fait arraché à la nuit qui menace de l'engloutir.

Dans cette pléiade du XIX^e siècle, qui vaut bien celle de la Renaissance, et qui demeurera glorieuse en notre histoire littéraire, il aurait son médaillon avec son brin de laurier. Et certes, parmi tant de poètes que nous sommes, il n'en est guère qui en soient plus dignes que lui, car vous pouvez feuilleter bien des recueils de rimes avant de trouver beaucoup de vers aussi touchants, aussi solides, aussi beaux que cet admirable sonnet, où se résume toute la destinée des artistes solitaires :

## HOROSCOPE

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux;
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la Chimère.

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère;
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats, souffre, pense.
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur, et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.

Non, mon cher Gill, mon bon et tendre Gill, non, avec quelques vers pareils, il n'est pas vrai que vous deviez mourir tout entier. Ceux-là seuls suffiraient à garder votre mémoire. Quiconque les entendra vous aimera, et ainsi vous survivrez. Car il s'applique à vous, le mot charmant que vous disiez à propos de ce pauvre Joe, dont la fin faisait si tristement se douloir votre mignonne de la rue d'Assas.

Elle ne pouvait s'en consoler, de la mort de ce pauvre Joe, si bien lue par vous. Elle trouvait Dickens cruel de l'avoir tué. Elle sanglotait. Elle répétait, toute navrée :

— Dire qu'il est mort!

Et vous lui répondîtes en l'embrassant :

— Mais non, grosse bête, il n'est pas mort, puisque tu le pleures, puisque tu l'aimes.

Jean Richepin.

*Le Jour,* 28 avril 1895.

Demain matin, nous irons là-haut, près des Buttes Montmartre, saluer le buste d'André Gill.

La cérémonie sera simple et familière; les poètes, j'imagine, ne diront pas trop de vers et les orateurs n'abuseront pas de leur prose. Et ce sera le meilleur moyen d'honorer le camarade qui partit pour l'autre monde, un soir de folie. On dit qu'un artiste de talent, le jeune sculpteur Rouillière, a fait revivre dans le marbre la figure du grand caricaturiste, et que nous allons revoir, fièrement campé sur son socle, le gars magnifique qui s'en alla, avant l'heure, sans nous donner tout ce qu'il avait dans le cœur et dans l'esprit.

Les hommes de ma race ont la puissante épaule
Et les muscles vainqueurs, de longs yeux puérils,
Où l'éclair s'alanguit dans l'épaisseur des cils,
Et l'orgueil de jouer sur terre un vaillant rôle.

Ainsi chantait, il y a vingt ans à peine, l'auteur de *la Muse à Bibi,* et je crois bien que demain, devant l'humble monument du souvenir, cette strophe reviendra à la mémoire de quelques-uns.

Pauvre Gill! Il va se trouver bien dépaysé là-haut, sur les buttes, en ce quartier désormais profane, où les poètes travaillent pour les mastroquets.

Et je me demande pourquoi nous allons honorer à Montmartre, au fond d'une impasse, celui qui fut la gloire et l'orgueil du quartier latin...

Ce n'est pas là-haut qu'il fallait son buste, à côté de cabarets où les artistes enrichissent les bourgeois; mais plutôt de l'autre côté des ponts, au bout du Boul'mich, au coin de cette rue Denfert, où André Gill, tous les jours, passait jadis triomphant...

Voilà quinze ans que j'attendais ce buste, quinze ans pendant lesquels les Parisiens se sont montrés ingrats. Nous avons vu s'élever, par les villes et les campagnes, des bronzes et des plâtres inexpliqués. Des inaugurations solennelles ont été faites, dont on n'a jamais compris la raison. André Gill, lui, a été oublié. Parce qu'un jour, sous les cyprès de

Saint-Maurice, des amis sont allés le chercher pour le conduire au Père-Lachaise, où l'attendait un buste de Laure Coutan, on s'est imaginé que la chose était suffisante, et que Paris avait fait son devoir.

Et nous avons dédaigné l'artiste, le poète, dont l'œuvre fut bonne pour la République et pour l'art...

Gill fut non seulement un artiste épris de son idéal, mais ce fut encore une âme généreuse; si sa verve s'éparpilla en des dessins vengeurs, si dans cet aristocrate né républicain il y eut la foi agissante, il y avait aussi le poète dont les strophes ont été trop tôt oubliées.

Je voudrais que, parmi les admirateurs et les amis qui se trouveront autour du monument, il y en eût un au moins pour réunir l'œuvre éparse, pour recueillir dans les journaux d'autrefois, *la Lune, l'Éclipse, la Lune rousse,* l'ancien *Voltaire,* tout ce qu'André Gill prodigua de verve et de talent. Quel beau livre avec tous ces dessins, avec toutes ces pages!

Et cela vaudrait mieux qu'un buste dans Montmartre embourgeoisé.

Ah! qu'il était, mon chat botté,
Luisant d'amour et de gaîté,
Quand, chat d'audace,
Avec des airs exorbitants
Il précédait mes beaux vingt ans
En criant : Place!

Hélas! il ne l'aura pas eue, la place que voulait et méritait le caricaturiste, le poète; et, devant son image aimée, combien serons-nous demain pour regretter la mort stupide qui faucha ce vaillant en pleine force, et pleurer sur l'indifférence qui nous l'a fait presque oublier?

Ch. FORMENTIN.

*Le Temps,* 29 avril.

La cérémonie de ce matin a été d'une grande simplicité. Un discours a été prononcé par M. Eugène Fournière, conseiller municipal du quartier; puis le poète Clovis Hugues a récité une pièce de vers.

Dans son discours, le conseiller socialiste a déclaré que, pour la première fois de sa vie, il se voyait obligé de faire l'éloge d'un propriétaire. « Ce cas unique, ajoute-t-il, d'un propriétaire assez amoureux d'art pour dépenser un peu de son argent à la glorification d'un artiste, il le salue avec reconnaissance et avec joie. » M. Fournière a fait ensuite l'éloge d'André Gill, de sa vaillance pour lutter par son crayon, d'une ironie impitoyable, contre la tyrannie de l'Empire. Le discours de M. Fournière a été très applaudi.

M. Clovis Hugues a dit, en vers sonores, ce que M. Fournière avait mis en prose. Dans une de ses strophes les plus brûlantes il a assimilé le crayon de Gill, sa mine de plomb, à la balle du prolétaire, de même origine, et qui atteint le même but. Dans ce milieu montmartrois l'image a produit son effet et, quand le poète eut fini de parler, des applaudissements énergiques ont réveillé les échos du quartier.

*Le Petit Journal,* 29 avril.

La cérémonie a été des plus simples. M. Fournière, conseiller municipal, a pris le premier la parole. Au nom des habitants du quartier Clignancourt, et après avoir fait remarquer l'absence du ministre de l'Intérieur et du préfet de la Seine, au nom de la ville de Paris, il félicite les montmartrois qui ont songé à glorifier André Gill, l'auteur de son buste, M. Rouillière, et les propriétaires qui ont donné à l'impasse le nom du grand artiste républicain.

Après lui, M. Clovis Hugues a lu une superbe poésie où il a retracé « la fière lutte à coups d'esprit » que Gill a soutenue contre l'Empire.

*Le Journal,* 29 avril.

Ce fut gentil, pas du tout solennel. Aucun ministre n'était venu; pas même le plus petit morceau de délégué des Beaux-Arts. On était là comme en famille.

Il y avait le conseiller municipal du quartier, M. Eugène Fournière, qui, le premier, parla; puis, Clovis Hugues, qui portait sa lyre et dont la voix sonore éveilla tous les échos de Montmartre.

Étaient là aussi, par petits groupes, des hommes de lettres, des journalistes, des peintres, des dessinateurs et des chansonniers.

Quelques noms : Georges Courteline, Rodolphe Darzens, Charles Formentin, Jacques Baillieu, Armand Lods auteur d'un volume sur André Gill, Léon Vanier éditeur de ce livre, Mesplès, Émile Cohl, Henri Salmon, Frédéric et Félix Régamey, Rœdel, Grand-Carteret, Fernand Fau, Alfred Le Petit, Étienne Carjat, Charles Quinel, Edmond Teulet, Trimouillat, Edgar Trimaux.

M. Fournière, en un discours sobre et digne, salue l'œuvre du sculpteur Rouillière, qu'à l'aide d'un parapluie, sans plus d'apparat, un ouvrier vient de dévoiler, durant que palpite l'obturateur d'un objectif sournoisement embusqué dans un entresol.

Puis, telle la sibylle sur son trépied, Clovis Hugues, campé sur un escabeau de maçon, donne, cheveux au vent, libre cours à sa verve lyrique.

De tous les balcons, de toutes les fenêtres, de jolies filles applaudissent. De là-haut, un bouquet de violettes dégringole sur le nez du buste acclamé.

Après les vers, les fleurs : André Gill sourit, content...

Georges Docquois.

*L'Écho de Paris,* 29 avril.

Aujourd'hui, à Montmartre, quelques-uns de ceux qui se souviennent des belles batailles artistiques et politiques — les unes n'allaient pas sans les autres, autrefois — apporteront leur hommage à André Gill.

Ah! la superbe époque de foi que celle-là où nous attendions l'apparition de la charge de Gill, si large, si spirituelle, si gauloise! Et comme la vie était belle d'espérances, lorsque, dans l'atelier ou dans les bonnes guinguettes de Montrouge, on échangeait des idées sur la République idéale!

L'heure du succès qui sonna pour les habiles marqua pour les timides, dont Gill était,

la fin du rêve entrevu. On ne daigna même pas lui donner le bout de ruban qu'on prodigue tant depuis et que, pourtant, il avait bien gagné à la pointe de son crayon.

Aujourd'hui, on recherche par d'autres moyens la popularité et l'on se moque des sincères. Il aurait trop souffert s'il avait vécu.

Il est du moins vengé par la pauvreté d'idées et d'exécution qui se manifeste dans les prétendus dessins politiques, où la trivialité le dispute à l'ignorance.

Portons des lilas à André Gill.

Pertinax (O. Monprofit).

*Le Soleil,* 29 avril.

Le souvenir d'André Gill, le fameux caricaturiste, est demeuré vivace parmi tous les survivants qui l'ont approché et qui entouraient, hier, le monument dû à leur piété amicale. Il y a cependant longtemps déjà que Gill est mort, dix ans ou bien près. Encore, la mort de l'intelligence avait-elle précédé de quelques années la mort réelle. Tous les Parisiens du boulevard ont connu jadis ce beau et très exubérant garçon qui, paraît-il, était la timidité même, ce qui lui donnait, sans doute, ses allures fendantes sinon provocantes. Une renommée très rapide l'avait grisé. Il en est ainsi de tous ceux que la faveur publique enlace, dès les premiers moments, et qui tombent de leur haut, quand celle-ci fait semblant de les délaisser, ce qui n'est point chose rare.

André Gill n'appartenait à aucune coterie : il était lui-même, mais il l'était trop. Dans les toutes dernières années de l'Empire, il eut une notoriété énorme et qui le grisa. Ses caricatures de *la Lune,* ensuite celles de *l'Éclipse* eurent un succès que ne trouvaient point toujours d'autres artistes, doublés de philosophes et de penseurs plus affinés. Ceux de demain ne le retrouveront point, comme nous retrouvons aujourd'hui les Gavarni, les Granville et les Daumier. C'est que son talent appartenait plutôt à la parodie qu'à la pensée.

Aujourd'hui, l'amour de la réclame touche presque à la mendicité, et il faut être d'un esprit fièrement trempé pour résister à ses envahissantes séductions. C'est que la réclame rapporte, je ne dirai pas de la gloire, mais de la renommée en beaux écus sonnants; chacun en est obsédé; au bout de toute production artistique, de quelque nature qu'elle soit, on voit poindre le louis d'or, et Gill en avait tellement l'obsession qu'il se représenta lui-même, en décapité, sa belle tête dans un plat, comme celle de saint Jean-Baptiste, mais nageant dans l'or, au lieu de nager dans le sang. C'est un mal dont nous devrions bien nous guérir, car il multiplie, chez nous, d'une façon déplorable, le nombre des agités et n'est pas sans jeter quelque ridicule, souvent irréparable, sur des hommes de très grande valeur. André Gill en est mort, en pleine force de l'âge, après avoir dépensé, un peu dans toutes les directions, un talent réel et très original. Il méritait assurément, autant et plus que tant d'autres, un souvenir matériel.

Ses amis, très nombreux, ont voulu que cet hommage fût rendu à la mémoire de l'artiste à l'imagination errante et fugitive, mais de cœur assurément excellent, puisqu'au bout de dix années, il se trouve glorifié encore par ceux qui l'ont connu et aimé. N'est-ce point tout ce qu'il faut, et tout ce qu'il y a de mieux?

Charles Canivet.

*Le Quotidien illustré,* 30 avril.

C'est hier matin que, dans la petite rue qui porte son nom, on a inauguré le buste d'André Gill.

Assemblée nombreuse, d'ailleurs, aussi littéraire qu'artistique, ce qui devait singulièrement surprendre les amis du défunt caricaturiste, étant donné que sept à huit personnes au plus suivaient ses obsèques. Il est vrai qu'un banquet succédait à cette cérémonie, et qu'après les toasts de rigueur il fallait s'attendre aux applaudissements provoqués par les discours émus.

Pendant la matinée pluvieuse, chacun se pressait dans le cul-de-sac qui se termine par un gracieux jardinet, au milieu duquel est érigé le buste, fort ressemblant, d'André Gill.

Le sculpteur, M. Rouillière, quoique n'ayant jamais connu l'artiste, a su fidèlement reproduire les photographies qu'on lui avait confiées et donner à tous l'exacte impression du fin sourire et du front songeur de ce Gaulois de la vraie race.

Après quelques paroles de M. Fournière, conseiller municipal de l'arrondissement, qui s'est étonné de l'absence de MM. les ministres de l'Intérieur et des Beaux-Arts, dont la présence à une cérémonie in time eût certes paru plus surprenante encore, M. Clovis Hugues a prononcé, d'une voix vibrante et pleine d'une généreuse émotion, les beaux vers qu'il composa à propos de l'inauguration du monument du Père-Lachaise, élevé à la mémoire d'André Gill. Puis les assistants se sont acheminés dans la direction du restaurant promis.

Comme il fallait le supposer, les propos sont allés leur train au retour, car rarement, l'inauguration d'un monument aura donné lieu à autant de discussions et de froissements d'amour-propre, que celle du buste de l'homme qu'on laissa finir, si tristement oublié, à l'asile de Charenton.

Il est des exceptions, cependant, et nous pouvons citer M. Émile Cohl, l'élève et l'ami d'André Gill, dont les paroles n'ont pu que rencontrer l'unanime assentiment des assistants, sans doute surpris de cette fidélité dans le souvenir.

Pour conclure, brillante fête, ainsi qu'il convient à toute inauguration, et échange de congratulations diverses sur le rôle dévolu à chacun.

La mémoire d'André Gill survivra désormais dans le souvenir de bien des assistants.

*Le Radical,* 30 avril.

Je rencontrai Gill pour la première fois dans cette petite et noire imprimerie de la vieille rue du Jardinet, rasée aujourd'hui, et qui abrita, dans les dernières années de l'Empire, tant de brûlots révolutionnaires, depuis *le Père Duchêne,* de Maroteau, jusqu'à *la Rue* de Vallès. C'était dans les derniers mois de 1869.

Une note me disait de passer au journal. Je me dirigeai donc vers l'immeuble suintant de la rue du Jardinet, et l'on me fit monter dans la salle de rédaction. Avant même d'avoir frappé à l'huis, un vacarme formidable me cloua sur le seuil. J'entrai et me trouvai au milieu d'une mêlée indescriptible, une de ces discussions échevelées comme on en entamait en ces temps heureux. Une douzaine de gais compères criaient à qui mieux mieux. On peut les nommer aujourd'hui : Vermesch, Humbert, Francis Enne, Pilotell, Passedouet, la rédaction du brûlot du jour, toute prête à remplir celui du lendemain.

Dans un coin, un grand et beau gaillard, à la chevelure léonine et aux moustaches de garde du corps, debout à l'unique fenêtre de la pièce, crayonnait sur un carton. Désespérant de voir le silence se rétablir, je m'avançai vers lui et lui expliquai en deux mots ma visite : « Ah! c'est vous qui avez fait l'article sur Juin? » me dit-il. Et, se retournant vers la rédaction qui continuait à se débattre bruyamment : « Camarades, voici un nouvel ami. » Gill venait de m'enrôler dans le bataillon révolutionnaire que je devais suivre bientôt jusqu'au bout, et lui aussi.

Le Siège arriva, et je revois Gill, entrant triomphalement un soir chez Glaser, à cette petite brasserie de la rue Saint-Séverin dont je parlais l'autre jour, revêtu d'un superbe costume d'officier de la garde nationale. Vallès causait dans un coin, et nous le vîmes qui s'esclaffait de son gros rire sonore. Gill galonné! Nous eûmes bientôt le secret de cette transformation militaire, en regardant de près l'uniforme de notre nouveau guerrier, dont les parements de velours vert et la bordure verte du képi, sur laquelle brillait un serpent d'Esculape, nous révélèrent les secrets. Gill était attaché comme pharmacien à un bataillon. Et, comme nous riions de plus belle : « Eh bien, oui, Gill pharmacien! nous dit-il; est-ce que je ne puis pas être pharmacien tout comme un autre? » Et il le fut, pas bien longtemps il est vrai.

La Commune suivit. Gill, comme tous ceux de chez Glaser, s'y mêla. Il s'en tira du reste assez bien, n'ayant fait en somme que suivre en amateur ce grand mouvement dont il ne voyait que le côté pittoresque et grandiose à la fois. Il était l'un des habitués de notre petite échoppe de la rue du Croissant, et nous avions formé ensemble, Vermesch, lui et et moi, le projet de publier un album de la Commune, dont il nous donna les premiers dessins. Dessins superbes, disparus dans la tourmente. Je vois toujours celui qu'il fit pour la proclamation de la Commune. Dans le fond, l'Hôtel de ville, avec l'estrade réservée aux élus, la foule des bataillons, au-dessus de laquelle pointent les baïonnettes et les hampes des drapeaux, et, au premier plan, une robuste femme du peuple qui soulève de ses bras nerveux son enfant en maillot : « Regarde, petit! »

Les dix à douze dessins que Gill avait exécutés pour cet album auraient certainement pris place parmi les pages les plus curieuses de son œuvre puissante. Je me suis souvent demandé ce qu'ils pouvaient être devenus et en quelles mains ils avaient pu tomber, lorsque ceux qui restaient firent une rafle générale de ce qu'avaient laissé les absents. Où diable peuvent être nos dessins de Gill? Un autre représentait Castioni, qui fut membre du Comité central, soupant, deux jours après le 18 mars, et s'endormant, la cuiller à la main. Depuis trois jours et trois nuits, il n'avait pas quitté son uniforme ou pris une minute de repos.

C'étaient alors les jours heureux, tout de victoire et d'espérance. Vinrent les jours sombres, la lutte acharnée et sans merci, la défaite et la séparation. De tout cela, mieux vaut ne rien dire. Le temps a nivelé ces souvenirs poignants sur lesquels s'est fermé le livre de l'Histoire. Gill resta. Nous partîmes. De la troupe joyeuse que j'avais rencontrée chez Gaittet, — comme nous appelions familièrement notre imprimeuse, — beaucoup sont morts...



# LA COURONNE

## D'ANDRÉ GILL

Arsène Alexandre.
Pierre Aubry.
Olympe Audouard.
Émile Bayard.
Paul Belon.
Henri Béraldi.
Émile Bergerat.
Bertol-Graivil.
Maxime Boucheron.
Ch. Canivet.
Émile Cardon.
Étienne Carjat.
F. Champsaur.
Dr Christian.
Léon Cladel.
Jules Claretie.
Émile Cohl.
E. Coquelin.
Georges Courteline.
Georges Coutan.
Jacques Dairel.
E. Deschaumes.
Georges Docquois.
Ed. Drumont.
Paul Eudel.
Ch. Formentin.
Maurice Français.
Gustave Geffroy.
Gérome (Anatole France).
Ch. Gilbert-Martin.
Paul Ginisty,
Auguste Gouts.
J. Grand-Carteret.
P. Grandet.
Maurice Guillemot.
Guinaudeau.
Paul Hugounet.
Clovis Hugues.
Firmin Javel.
Jules Jouy.
J. Labusquière.
C. Léandre.
Pierre Lécot.
Ed. Lepelletier.
Jules Lermina.
Armand Lods.
Léon de Lora.
G. Le Fustec.
Maucroix.
René Maury.
A. Mélandri.
Mermeix.
Georges Montorgueil.
A. Nangis.
Ed. Norès.
A. Paer.
Pertinax (O. Monprofit).
Félix Pyat.
Ad. Racot.
Jean Richepin.
Rodolphe Salis.
Séverine.
Émile Taboureux.
Trublot (Paul-Alexis).
Jules Vallès.
Ch. de Valleyres.
Maxime Vuillaume.
Louis Ulbach.

En songeant ce matin à ce joyeux ami des jours de jeunesse, je sentais les larmes me monter aux yeux.

Maxime VUILLAUME.

*Le Jour,* 30 avril.

La cérémonie d'inauguration du buste d'André Gill a été suivie d'un banquet réunissant cent cinq personnes. La plus grande cordialité et la bonhomie la plus complète n'ont cessé de régner, comme le matin, à ces agapes du souvenir du grand caricaturiste.

La présidence fut donnée d'acclamation à Clovis Hugues, à la droite duquel l'on plaça Émile Cohl, tandis que Fournière prenait sa gauche. Autour de lui, groupés par amitiés, Carjat, Guillemet, Rouillière, le sculpteur du buste, Ch. Quinel, Ch. Formentin, Docquois, Mme France, Bataille, Vanier, Jacques Ballieu, Frandin, Stocquart, etc., etc.

Dans une improvisation toute pétillante d'esprit, Clovis Hugues rappela ses débuts à Paris dans *la Lune rousse,* de Gill, et conseilla avec un attendrissement tout imprégné de souvenirs, de se tenir en liesse pour bien fêter la mémoire dont il s'agissait.

Puis Émile Cohl, celui qui soigna Gill avec tant de dévouement et s'inquiéta de ne le laisser manquer de rien aux moments de sa triste fin, rappela quel homme était Gill en termes émus; nous détachons de son discours le passage suivant :

« Gill repose dans la terre parisienne, en haut du Père-Lachaise, et sa tombe faite « pierre par pierre se dresse au-dessus de ce Paris qu'il adorait. Sa tête puissante et « léonine a été ressuscitée par l'art magistral, tout à la fois mâle et fin, d'un statuaire « bien connu, Mme Laure Coutan, que nous pouvons enfin en ce jour remercier publique- « ment. Et Gill regarde pour l'éternité, avec ses yeux de bronze, la ville houleuse, tout à la « fois bonne et féroce, qu'il a lui-même remuée tant de fois avec son esprit et ses coups de « foi acharnés. C'est une souscription populaire qui vous l'a donné, ce buste, et si la victoire « a permis autrefois l'érection orgueilleuse d'une colonne faite avec les canons de l'ennemi, « nous, de notre côté, nous avons aussi notre orgueil : c'est d'avoir fait couler le buste de « là-bas avec le bronze des gros sous du peuple. »

Enfin, Fournière aussi envoya dans l'au-delà son amical souvenir à André Gill, et ce fut le tour de quelques numéros d'un concert improvisé où se distinguèrent particulièrement Mme France et M. Lagrange.

*L'Écho de Paris,* 3 mai.

L'autre semaine, notre confrère Formentin, dans *le Jour,* s'étonnait qu'on eût choisi Montmartre pour y élever le buste d'André Gill, alors que le cher garçon aima par-dessus toutes choses le quartier Latin, y vécut sa triomphante jeunesse, y mourut, peut-on dire, puisque c'est là que sombra sa raison.

Et le chroniqueur raillait — amicalement — l'emplacement qu'il croyait choisi, critiquait doucement le zèle intempestif d'amis moins bien avisés qu'intentionnés.

C'est qu'il ne savait pas l'ironique vérité : qu'il s'agissait d'un cadeau; qu'aucun conseiller municipal ne s'était levé pour demander que le nom d'André Gill fût inscrit sur une plaque bleue; et que, si jadis, la Ville, à l'instigation d'Édouard Vaillant m'avait fait l'aumône d'un bout de terrain au Père-Lachaise pour y transférer les restes de

l'incomparable caricaturiste, elle ne l'avait pas jugé digne d'être le parrain d'une rue, d'une ruelle, d'une impasse!

Ce qui s'est fait, s'est fait uniquement de par l'initiative privée, — qu'on se le dise! Si le bon visage rit au soleil, devant la maison neuve; si la Muse de Clovis Hugues l'a baisé aux lèvres, pour lui souhaiter la bienvenue; si de jolies filles ont lancé des violettes quand le parapluie du maçon a dévoilé l'œuvre; si de jeunes hommes ont secoué, dans le vent d'alentour, des chevelures d'Absalon et des fronts d'Ézéchiel; si l'excellent Émile Cohl, le disciple filial qui passa les plus beaux dimanches de son printemps sur la route de Saint-Maurice, et demeura pieusement fidèle jusqu'au dernier soir, a eu les paupières brouillées de joie, c'est qu'il a plu à quelques braves cœurs, à des particuliers, qu'il en soit ainsi.

Loués soient-ils, puisqu'ils ont réparé une réelle iniquité, un oubli si vilain que les coupables — par pensée, par action ou par omission — en devraient rougir!

Mais ce sont des gens en place... ils ne peuvent plus.

Le premier promoteur? J'ignore qui il était, sans doute quelque fils de bohème : non point celle des romanichels et des zingaros, ni celle que chanta Murger, l'exquis paradoxal, — mais la bohème enfiévrée, enthousiaste et gueuse, que mon maître Vallès burine en ses eaux-fortes des *Réfractaires* et du *Bachelier*.

Poète, pourtant. Car cette fleur d'âme qui s'appelle le souvenir s'épanouit de préférence au jardin de la chimère, sous la bénédiction des étoiles.

La lettre, toute simple, était adressée au chansonnier de la rue, des Tristapattes et des rien-qui-vaille; au très grand artiste Aristide Bruant. C'était justice; le journal et le cabaret du *Mirliton* m'ayant aidée, plus que personne, à ramener ici André Gill, à lui élever, au Père-Lachaise, le modeste monument auquel il avait droit, et que surmonte la fière silhouette pétrie par les petites mains de Laure Coutan.

Il fallait quinze cents francs : *le Cri du Peuple* et *le Mirliton* les ramassèrent presque sou à sou. Et chaque 4 mai, anniversaire de la mort du dessinateur, une belle couronne, produit de la collecte de l'année, est portée là-bas par les jeunes de chez Bruant.

Il était donc naturel qu'on s'adressât à lui. Bruant m'envoya la requête. Je la publiai ici même, et voilà ce qui y fut, dès le lendemain, répondu :

*Paris, 28 mai 1894.*

« Madame Séverine,

« Nous avons lu, dans *l'Écho de Paris* du 25 mai, l'éloquent article que vous consacrez à la mémoire d'André Gill, et où vous examinez la possibilité de donner son nom à la villa en construction, 76 et 78, rue des Martyrs.

« La moitié de cette villa (n° 76) appartient à M. Woittier, capitaine en retraite, demeurant 35, rue Bergère, et l'autre moitié (n° 78) à MM. P. Dureau et Em. Orième, architectes, 30, rue Hamelin.

« Nous donnerons très volontiers le nom d'André Gill à la voie privée qui va aboutir rue des Martyrs, quand les constructions seront terminées. Nous avons l'intention de ménager au fond du passage un petit coin de verdure avec quelques arbres; il sera facile d'y établir un socle en pierre, ce dont nous nous chargeons, bien entendu, et, sur ledit

socle, le sculpteur qui fait nos travaux de décoration, M. Marcel Rouillière, se fera un plaisir de placer, également à titre gracieux, un buste en terre cuite d'André Gill.

« Il n'y aura donc pas, comme vous le prévoyez justement d'ailleurs, besoin de recourir à une souscription pour réaliser votre idée, non plus que pour les plaques indiquant le nom de la « rue André-Gill ».

« Veuillez agréer, madame, nos salutations respectueuses,

E. Woittier, Paul Dureau, E. Orième. »

Avouez que c'est gentil!

Voilà pourquoi, voilà comment la rue André-Gill est à Montmartre — ne devant rien à personne, qu'au rêveur inconnu qui en eut l'idée; à Bruant qui me la transmit, et surtout aux trois aimables hommes qui voulurent bien placer leur immeuble sous le vocable désigné d'un des plus précieux artistes de ce temps.

Quant à M. Marcel Rouillière, les bravos lui ont dit, l'autre jour, ce qu'on pensait de son acte et de son œuvre. Le succès l'a récompensé, et j'y joins, de loin, mon plus cordial merci.

Mais de ceux-là seulement, nous, les amis de Gill, sommes et restons les obligés. Ni l'État, ni le Conseil municipal, ni aucun des pouvoirs publics n'est pour rien dans l'affaire; et, quoi qu'il en ait été dit, je trouve que c'eût été un comble de les y voir représentés.

J'ajoute qu'il fut un temps où je n'étais pas seule à considérer l'ingérence des officiels, près de la tombe ou la mémoire des amis, comme une offense plutôt qu'un hommage.

Gill fut, toute sa vie, de l'opposition. Je m'y tiens!

SÉVERINE.

*Le Magasin pittoresque,* 15 juillet.

Le 24 avril dernier, c'est-à-dire dix ans presque jour pour jour après la mort d'André Gill, les amis du caricaturiste inauguraient un monument élevé par eux à sa mémoire. Tout neuf, dans une rue toute neuve de Montmartre, son buste s'y dresse en terre de bohème, si tant est que le monde parisien contienne encore de ces terres-là. Tout autour, il y a des éclats de musique, des ronflements de chansons; à côté de lieux de plaisir, des cabarets où éclôt cet art vif et spontané fixant en traits rapides et précis les faits du jour, les pensées du moment.

C'est l'art d'André Gill, celui du moins qui l'a mené à la célébrité. Du portrait de Thérésa paru dans *la Lune* en 1866, aux dernières charges que lui inspira la campagne politique de 1877, il a mêlé la caricature aux événements de cette décade, la présentant toujours sous un aspect très simple et de sens aigu, souvent profond. Elle a égayé tour à tour *l'Éclipse, le Peuple souverain, la Lune rousse,* sans compter nombre de productions de moindre importance, issues d'un événement, et disparues avec son souvenir...

André Gill est le type complet du dessinateur moraliste, en ce qu'il apparaît toujours préoccupé de penser et de traduire sa préoccupation par la plume aussi bien que par le crayon. Si ses deux instruments furent inégalement âpres et puissants, si la forme la plus parfaite qu'il ait rencontrée, grâce peut-être à son passage à l'école des Beaux-Arts et à l'atelier de Leloir, est celle de l'image, son œuvre tout entière garde ce caractère d'âpreté assez saisissant pour nous laisser des impressions inoubliables...

J. LE FUSTEC.

## VIII

### NOTES EN MARGE

*Les Mœurs et la Caricature en France,* par J. Grand-Carteret (1888).

Gill, quel que soit le talent des autres, voilà le vrai maître en la matière.

Plusieurs écrivains, ces derniers temps, consacrant des études au caricaturiste, me semblent avoir méconnu complètement le caractère de sa production. Que Gill soit l'incarnation de la dernière bohème de l'Empire; qu'il soit un contemplatif ayant, à la fois, le mépris affecté de l'ordre social établi et un désir immodéré de gagner de l'argent; qu'il ait été d'une indifférence absolue en matière politique et sociale, cela importe peu[1], parce que cela n'empêche pas son œuvre d'avoir une portée artistique et politique.

La vérité est que Gill a su admirablement comprendre, saisir, exprimer la physionomie de ses modèles. Suivant la juste observation de son biographe Armand Lods, « il ne se contente pas de déformer ou d'exagérer un ou deux traits, il voit le côté comique de l'ensemble; ses bonnes charges sont des portraits fort spirituels et fort ressemblants ».

J'ajouterai qu'il ne s'est pas borné à nous représenter l'extérieur de l'homme, à nous donner son enveloppe plus ou moins pittoresque, mais qu'il a toujours essayé de rendre le for intérieur, l'âme de l'individu, se rapprochant en cela de Daumier, ce grand pétrisseur de carcasses humaines.

« D'Artagnan du crayon », le mot a été prononcé[2], et il est juste. Il y a, en effet, en ses charges, une ampleur, une crânerie, une puissance d'improvisation, une franchise d'allure, qui se trouveront rarement chez les caricaturistes de cette espèce. C'est en comparant la production ordinaire du portrait-charge avec les belles œuvres de Gill, que l'on peut voir pourquoi et comment ces dernières s'élèvent bien au-dessus de la moyenne.

Mais Gill a su pénétrer dans l'intimité de l'individu; il est arrivé à se familiariser avec son *modus vivendi,* à s'imprégner de sa pensée, de son atmosphère. Voyez son Courbet, son Paul de Kock, ses Alexandre Dumas et surtout ses Victor Hugo, ses Thiers! Il ne nous donne pas des têtes posées sur un corps — mannequin humain servant à l'exposition de figures les plus différentes, — il nous donne bien réellement des personnages connus, pris sur le vif, dans leurs côtés comiques, et, qui plus est, pouvant se déshabiller, tant ils sont parfaitement académiques. Toutefois, le succès de Gill fit qu'on abusa du portrait-charge.

*Les Graveurs du XIX^e^ siècle,* par Henri Béraldi (1888).

... Un jour de 1866, on vit chez les marchands de journaux le numéro d'une feuille hebdomadaire jusque-là non remarquée, donnant une charge coloriée de Thérésa, maigre,

1. Lire entre autres l'article d'Adolphe Racot.
2. Par Carjat à l'inauguration du buste de Gill, au Père-Lachaise.

déhanchée, en costume de Cauchoise, la bouche ouverte tout immense pour lancer le refrain de la chanson en vogue : *la Nourrice sur lieux*.

La publication de cette charge faisait instantanément monter le tirage de *la Lune* à vingt-cinq mille, et le nom du dessinateur Gill, ignoré la veille autre part que dans les petits cafés de bohèmes et d'étudiants, devenait plus connu, devenait populaire...

Les meilleurs portraits de Gill, très ressemblants, à peine chargés, d'une mise en scène spirituelle, furent ceux de sa première année à *la Lune*. Ils firent fureur. Mais bientôt il agrandit le format de ses dessins et la dimension des têtes, et ce fut moins bien; plus tard, il arriva même quelquefois à des têtes grandeur nature, et ce fut mal; il donna dans la politique, et ce fut moins amusant. Toujours est-il que le dessin de Gill eut cette fortune de demeurer, pendant douze ans, un des plats hebdomadaires indispensables à l'existence du Parisien : le Parisien attendait son Gill de la semaine comme il attendait son Grévin, sa *Vie parisienne*, sa feuille de caricature de Cham...

Gill, dans la caricature politique, était peu violent en comparaison des dessinateurs que Philipon avait jadis lancés sur la monarchie de Juillet, Daumier et autres. Il n'en eut pas moins de constants démêlés avec la censure impériale. Les collectionneurs de journaux se souviendront du soin qu'ils mettaient, vers 1867, à se procurer les dessins défendus ou saisis de *la Lune* et de *l'Éclipse*, le « Rocambole » dans lequel on trouvait Napoléon III, ou la parodie du tableau de Prud'hon, « la Justice et la Vengeance poursuivant le Crime », remplacés dans le journal par le dessin d'un simple *Melon*, dessin sur lequel les censeurs se torturèrent l'esprit à trouver soit le portrait du président Delesvaux, soit même une obscénité !

Le 4 septembre 1870 fut pour Gill le plus beau jour de sa vie. Il a raconté lui-même dans ses *Vingt années de Paris* l'impression d'indicible volupté que produisit sur lui la proclamation de la République...

Il reprit en 1871 son travail de caricaturiste, mais avec moins de succès que sous l'Empire : les idées étaient moins abondantes et tournaient autour du même cercle; il se répétait : en deux ans il nous servit *M. Thiers* trente-cinq fois!

Pourtant, il avait de temps en temps des trouvailles comme cette charge représentant Gambetta-Hamlet tenant le crâne de Rochefort...

*L'Art du rire et de la caricature*, par Arsène Alexandre (1893).

Avec sa chevelure en coup de vent, ses airs de d'Artagnan de Montmartre, poseur et bon enfant, Gill s'est fait à la fois beaucoup d'amis et d'ennemis. Les amis sont restés, très fidèles, peut-être un peu enthousiastes; quant aux ennemis, la mémoire de ce brave garçon, expansif, ardent, à l'esprit généreux, n'en doit pas conserver un seul, surtout après sa fin navrante.

Indépendamment des sympathies que sa « nature » pouvait inspirer, et qui ont été pour quelque chose dans son succès, pour quelque chose aussi dans sa perte, André Gill, né Gosset de Guines, avait de réelles qualités de caricaturiste. Il possédait l'entrain, la vigueur, la clarté, la belle humeur. L'Empire a vu sa plus belle période; Gill a joué un rôle, certainement, un rôle politique avec les belles charges qu'il publia dans *la Lune* et dans *l'Éclipse*. Ces grands portraits à la plume rehaussés de teintes plates, ne furent pas seulement des caricatures : ce furent des pages de combat.

Dans les uns, on sentait une véritable hostilité; dans d'autres, malgré l'allure caricaturale, une profonde et communicative sympathie. Quand Gill dessina les hommes politiques adversaires du gouvernement, il contribua à leur popularité, tout en saisissant d'une manière remarquable ce qu'il y avait de saillant, de typique dans leurs physionomies, dans leurs attitudes. C'était d'un art véritablement supérieur aux à peu près dont on se contente aujourd'hui dans la moyenne des caricatures politiques. Gill ne se contentait pas de dessiner une tête d'après une photographie plus ou moins ressemblante et de la placer sur un corps de convention. Il voulait que tout cela répondît à l'idée que l'on devait se faire du personnage : il pénétrait son esprit et ses tendances; bref, il s'inspirait, avec conviction, du caractère de son modèle, et c'est en cela que certains de ses portraits, celui de Victor Hugo émergeant de l'océan, pour n'en citer qu'un, et un très beau, furent véritablement des *portraits de combat.*

Gill eut aussi, sous l'Empire, des idées dignes d'un excellent satirique, et s'il ne put pas, à ce moment, donner toute sa mesure dans ce sens, c'est que la censure veillait, avec des bâillons tout préparés. Pourtant, le célèbre *Melon* aura sa place dans l'histoire de la caricature politique. De même, les amateurs et les curieux se disputeront les exemplaires de la planche *Rocambole.* C'était une excellente idée de satire, ce dessin qui paraissait illustrer tout simplement le fameux roman de Ponson du Terrail, et qui, en réalité, allait souffleter Napoléon III. Rocambole, mi-parti gentleman et mi-parti forçat, avait une ressemblance avec l'hôte des Tuileries, ressemblance telle que le dessin fut supprimé dès son apparition, trop tard pourtant pour que le coup n'eût pas porté.

Après la guerre, Gill fit encore de bonnes caricatures, de son dessin clair et correct d'ancien élève de l'école des Beaux-Arts. Elles n'eurent peut-être plus, dans le mouvement de la politique, une influence bien directe. Il faut signaler cependant les croquades où Gill représenta le petit Thiers avec un étonnant relief de vie et un mouvement bien spirituel.

Sa série des *Hommes du jour,* fort alerte et bien enlevée, contient aussi de nombreux portraits qui auront plus tard une valeur historique certaine. Enfin, Gill a parfois eu de piquantes idées satiriques, notamment lorsque sur un mot de Gambetta il fonda, avec Louis de Gramont, l'éphémère *Esclave ivre...*

Quelle triste fin que celle de ce garçon plein de talent, exubérant de force et de santé, de ce beau et triomphant bohème! Un cabanon, que de rares dévouements, restés fidèles, celui du caricaturiste Émile Cohl, notamment, ne parvinrent pas à rendre moins navrant.

Gavarni hypocondriaque, Daumier aveugle, Gill fou! La caricature a parfois un revers peu gai. Gill a eu de la vaillance, de l'honnêteté, du patriotisme. Il n'a jamais sali son crayon à fouiller des ordures. Son œuvre a des fiertés. Elle marquera, quand ce ne serait que pour faire honte à plus d'une période que nous avons traversée depuis lui, et qui n'a pas pu faire naître un seul caricaturiste vraiment fouailleur.

*La Caricature et les caricaturistes,* par Émile Bayard (1900).

André Gill n'est pas à proprement parler un dessinateur, c'est une « nature ». L'expression de son art est médiocre, le résultat d'une habileté excessive, sans progrès, une formule enfin, agréable à regarder, plus attrayante encore par l'idée qui domine.

La véritable valeur de Gill ne réside, selon nous, que dans l'inspiration réussie; il est vrai de dire que le succès lui fut une habitude.

Gill a l'éloquence superbe, la caresse hautaine, le coup de fouet las et méprisant; grisé par le sourire de la foule, il trône, il vit de cette petite gloire d'un moment, qui flatte sa nature encline au panache, pleine d'extériorités, toute à la satisfaction du soi-même que reflète un physique imposant, noble, de belle allure.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Aussitôt que l'énorme charge signée A. Gill apparaissait dans les kiosques, les colères tombaient et l'éclat de rire si communicatif secouait la foule. Pendant les mauvais coups du 24 mai et du 16 mai, l'artiste ranima par sa joie toujours éclatante l'énergie des plus démoralisés; il souffla le ridicule pour tuer le mal.

Quelle excellente manifestation de l'esprit français! Comme tous ces dessins chantent et rient sur la feuille muette!

Au premier abord, du reste, la caricature de Gill apparaissait inoffensive; mais elle n'en était que plus dangereuse, car bientôt la foule y démêlait une idée qui éclatait au mépris de toute sanction, de toute censure; le fait seul d'avoir mis au grand jour certain personnage, d'apparence placide, constituait l'outrage et la sanglante invective...

On avait même fini par faire interdire les dessins que l'on ne comprenait pas, tant on avait crainte de ne pas en avoir saisi l'allusion.

A côté de cela, que de dessins narguèrent les censeurs dont la perspicacité avait été trompée!...

La délicatesse de Gill était réellement surprenante quand elle fouillait les mille expressions du visage humain : voyez ses innombrables charges de M. Thiers, si éloquentes, si diverses entre elles; ses étonnants Napoléon III, et le pieux journaliste, cette dernière personnification si cruellement fixée, l'un des meilleurs types créés par l'artiste.

Gill excella à faire ressortir le côté ridicule d'une physionomie, le mouvement gauche ou le tic de l'être. Sa charge est très exagérée ; elle repose surtout sur le grotesque, sans nul autre souci de vérité que celui de la ressemblance des personnages qu'il portraiture.

Nul ne peut être comparé à l'artiste quand il exprimait les sous-entendus; depuis les fameuses poires de Philipon, personne n'avait su déguiser sa pensée avec un esprit aussi spécial et une telle fertilité.

Sous l'artiste, nous trouvons un lettré qui fit à Sainte-Barbe d'excellentes études et qui lut à ses amis des drames en vers. Gill mania, du reste, la plume avec un grand talent : sa *Muse à Bibi* renferme des pages très belles, très originales, sinon d'une distinction parfaite, et son recueil d'esquisses en prose, intitulé *Vingt années de Paris,* qu'Alphonse Daudet avait orné d'une préface, est d'une lecture d'un intérêt saisissant. N'oublions pas, du reste, que les caricaturistes, en général, sont doublés d'écrivains ingénieux, et que leur art est presque inséparable de cette qualité double...

Dans ses dernières années, André Gill s'était ressouvenu de ses études premières à l'école des Beaux-arts, il abandonna le crayon et entreprit quelques toiles.

Citons parmi les peintures de l'artiste : *Catherine,* les portraits de *Daubray* et de *Mlle Bullier, l'Assommoir,* et *Un petit homme.* Viennent ensuite *l'Homme ivre, le Capitaine* (1880), *le Nouveau-né,* et un portrait intéressant de Jules Vallès (1881).

La peinture de Gill ressemble à ses dessins : même ampleur du trait, même rehaussement à plat de la couleur; c'est de l'enluminure ingénieuse avec, çà et là, quelques hardiesses de pâte, comme une sorte de ponctuation qui aide à l'aspect de l'œuvre et la fait vibrer.

C'est encore là de la peinture spirituelle, intuitive, dont le charme n'est guère durable.

La dernière œuvre peinte de Gill, intitulée *le Fou,* exposée en 1882, obtint un grand succès d'effet. Rien de pénible à voir comme cette horrible page que le malheureux artiste avait dû retracer d'après une propre vision du mal qui devait l'emporter; l'exactitude des affres peintes sur les traits de ce dément emprisonné dans la camisole de force, au fond de sa cellule, était saisissante, et l'on souffre quand on pense à l'œuvre et à l'homme qui la conçut avec l'appréhension d'une même torture...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## POSTFACE

Par deux fois, en 1881, alors que sombra sa raison, et en 1885, quand la mort le délivra, la presse parisienne prononça, sur André Gill, l'oraison funèbre que méritaient son talent et sa fin malheureuse.

Tout, depuis le brutal fait divers jusqu'à la brillante chronique, devait être recueilli. Ce dossier, aujourd'hui ouvert, aidera à juger la curieuse physionomie de l'artiste insuffisamment connue parce que trop vite oubliée.

Malgré les soins que nous avons pris à élaguer notre copie de certains mots et anecdotes ressassés, on y peut encore rencontrer des répétitions que nous avons dû maintenir, celles-ci servant de motifs aux observations : ainsi, dans l'article de Richepin, on retrouve *l'Horoscope* déjà cité par Courteline; mais ce sonnet n'est-il pas de ceux qu'on ne peut se lasser de lire et relire?

Nous avons donc réuni tout ce que nous avons pu de ce qui a été publié sur lui, dans les journaux et dans les livres, sans distinction de parti ou d'opinion; les éloges y sont abondants et les sympathies unanimes; quant à la presse réactionnaire, elle fut, à une exception près, silencieuse devant la carrière impeccable du caricaturiste républicain.

A cette *exception*[1] — sorte d'homélie-mélo — qui voulut faire acte de critique sévère, nous allons opposer tout à l'heure une page même du livre de Gill[2], dont la publication lui servit de prétexte.

1. *Gazette de France,* mai 1883.
2. A. Gill. *Vingt années de Paris.*

Après la réponse faite d'un trait de plume par J. Grand-Carteret, il nous reste à dire que l'insistance du rédacteur de *la Gazette de France* à traiter André Gill de « contemplatif » est autant malhabile que l'expression est impropre dans le sens qu'il lui prête. Ce mot, qui revient dans son article, comme un leitmotiv, ne saurait être à double tranchant. Voyez plutôt M. Joseph Prudhomme !

Boileau, qui admirait Molière, le qualifiait de « contemplateur »; Jean-Jacques aussi était un contemplatif. Or, ce qui est un hommage pour le grand comédien et ce qu'on nous présente pour une grande qualité chez le philosophe écrivain, ne peut, par le bon plaisir de la vieille gazette royaliste, se changer en un défaut à l'égard du dessinateur ironiste.

Contemplateur !

Gill a-t-il jamais envié ce titre?

Dans tous les cas, il y a droit autant que le grand poète comique.

Comme lui, n'eut-il pas le cœur si généreux que sa porte fut toujours ouverte aux malheureux, et, comme lui encore, ne passa-t-il pas tristement sa vie à faire rire les hommes?

Que ceux qui se défendent de contemplation lisent et méditent les dernières lignes que nous donnerons de lui sous ce titre :

## SERMON DE CARÊME

« J'ai l'honneur d'être admis dans l'intimité de quelques sexagénaires qui m'émerveillent par la vitalité physique et intellectuelle qu'ils développent incessamment. Quand une heure sombre m'arrive, il me faut fuir en hâte les hommes de mon âge, et surtout l'entretien stérile des plus jeunes. — C'est près de quelque grand aîné que je me réfugie.

Difficilement, en effet, trouverais-je autre part, en été, un géant de belle humeur qui, comme l'illustre professeur Pajot, m'entraînât, tout une après-midi, sur les flots jaseurs et ombragés de la Marne, à force d'avirons; l'hiver, un viveur intéressant, de causerie prestigieuse, enthousiaste et consolant comme Miolin, dont l'esprit, l'appétit et le cœur sont toujours en éveil; ou même, en tout temps, un espiègle de haute futaie, comme Nadar qui, fatigué de photographie, de dessin, d'aérostation et de littérature, se repose en bondissant, comme un clown, à travers ses ateliers, défaisant, de minute en minute, le nœud de ma cravate, avec les cris de joie d'un écolier lâché !

Et qu'on ne dise point que ce sont là des cas spéciaux résultant d'organisations exceptionnelles; il m'est revenu du courage, de l'espoir, de tous les anciens que j'ai connus.

Les jeunes ont des vapeurs, des névroses, de l'ennui latent, des ironies clichées pour tout ce qui fut admirable, un vilain dégoût de l'effort, un rire de crécelle à tout idéal, une avide recherche du *truc* lucratif et rapide, une maîtresse en coopération, des vices solitaires.

*
* *

D'où vient cette dégénérescence?

D'une fabrication ruinée d'abord : j'entends bien que les rudes soldats de 92, au retour des batailles, devaient offrir à la fécondité de leurs puissantes épouses librement vêtues, des arguments que n'ont pu égaler, de leur échine fléchie, les sous-préfets de l'Empire, accointés de leurs minces dames sanglées, de la nuque à la crinoline, en d'étroits corselets.

De même, je ne saurais oublier que les *Nana,* dont, tantôt, l'histoire nous fut contée, ont triomphalement, aux applaudissements du dernier règne, inventé, vulgarisé, multiplié quantité de pratiques peu ravigotantes pour la descendance de leurs adorateurs.

Mais ce sont là des fatalités dont on ne peut attendre un remède que du temps et d'une éducation nouvelle.

D'ailleurs, un peu moins de muscle, de pourpre dans le sang, n'est point ce que je déplore uniquement dans la génération actuelle. Encore que la vaillance de la chair ait, avec celle de l'esprit, une indéniable correspondance, on ne peut exciper de la fragilité à des poumons pour absoudre un manque de souffle idéal, un dépérissement de l'entrain, de la verdeur gauloise.

Un ardent poète regretté, Glatigny, qui, certes n'était point robuste, a néanmoins brûlé jusqu'au bout d'une belle flamme; et, si nous n'étions en proie à une école de découragement systématique, on pourrait peut-être encore se tirer d'affaire, avec de violents dépuratifs.

Malheureusement il y a parti pris d'indifférence lâche, de ramollissement hâtif. On ne voit, en haut du pavé, que rejetons de bourgeois et de banquiers, pâles de sucer leurs petites cannes, héritiers, fainéants, ignorants, railleurs; et si l'on venait dire aujourd'hui : « Tel a bien mérité de l'humanité », tous répondraient en chœur : *« Faut pas nous la faire! »*

*
* *

La génération de 48, après l'écœurement d'une révolution ratée, pendant les loisirs débauchés de l'Empire, a commencé l'œuvre de dénigrement par dégoût, désespérance peut-être, pour s'excuser elle-même.

L'habitude en est venue, la mode : l'usage en a passé dans l'art et dans la science. Va pour la science dont les analyses décevantes sont compensées par le bien-être des découvertes; mais pour l'Art, l'Art qui doit être comme un baume appliqué proportionnellement sur les blessures de la science en perpétuelle démonstration du Néant, l'Art peut-il abandonner sa mission sacrée, qui est de faire sans cesse éclore, aux champs désolés de la réalité, l'Illusion, fleur éternelle qui parfume le monde et console la vie?

1848, il est vrai, succédait à 1830, et dans l'ordre naturel des réactions, devait dédaigner la moisson de gloire que lui avaient léguée les devanciers, comme on voit, aux années de récolte surabondante, couler le sang de la vigne aux ruisseaux.

Tant pis! Je regrette les romantiques fureurs des anciens; j'eusse aimé mieux porter l'écarlate pourpoint de Gautier que le gilet de flanelle des éreintés de mon temps.

Ah! nous sommes loin du Corrège et de son cri d'enthousiasme : « Anch'io son pittor! » devant Raphaël; bien loin, même, de Carpeaux, le grand statuaire attardé parmi nous, qui, souffrant déjà du mal dont il devait mourir, en quittant les galeries du Louvre jetait, au *Prisonnier* de Michel-Ange, la rose de sa boutonnière, avec un baiser!...

Le fonds qui manque le plus, c'est l'admiration; l'admiration, ressort indispensable! Qui admire est tenté d'égaler, de surpasser... » André Gill.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La veille de l'inauguration du buste de Gill dans la nouvelle impasse de la rue des Martyrs, M. Ch. Formentin, alors chroniqueur au *Jour*, émettait sur l'hommage rendu à l'artiste une idée très personnelle :

« Je voudrais, disait-il en substance, que parmi les admirateurs d'André Gill qui se grouperont demain autour du monument, il y en eût seulement un qui pense à rassembler son œuvre éparse dans les journaux, depuis *la Lune* d'autrefois jusqu'au *Chat noir* d'aujourd'hui.

Quel beau livre avec tous ces dessins, toutes ces pages! »

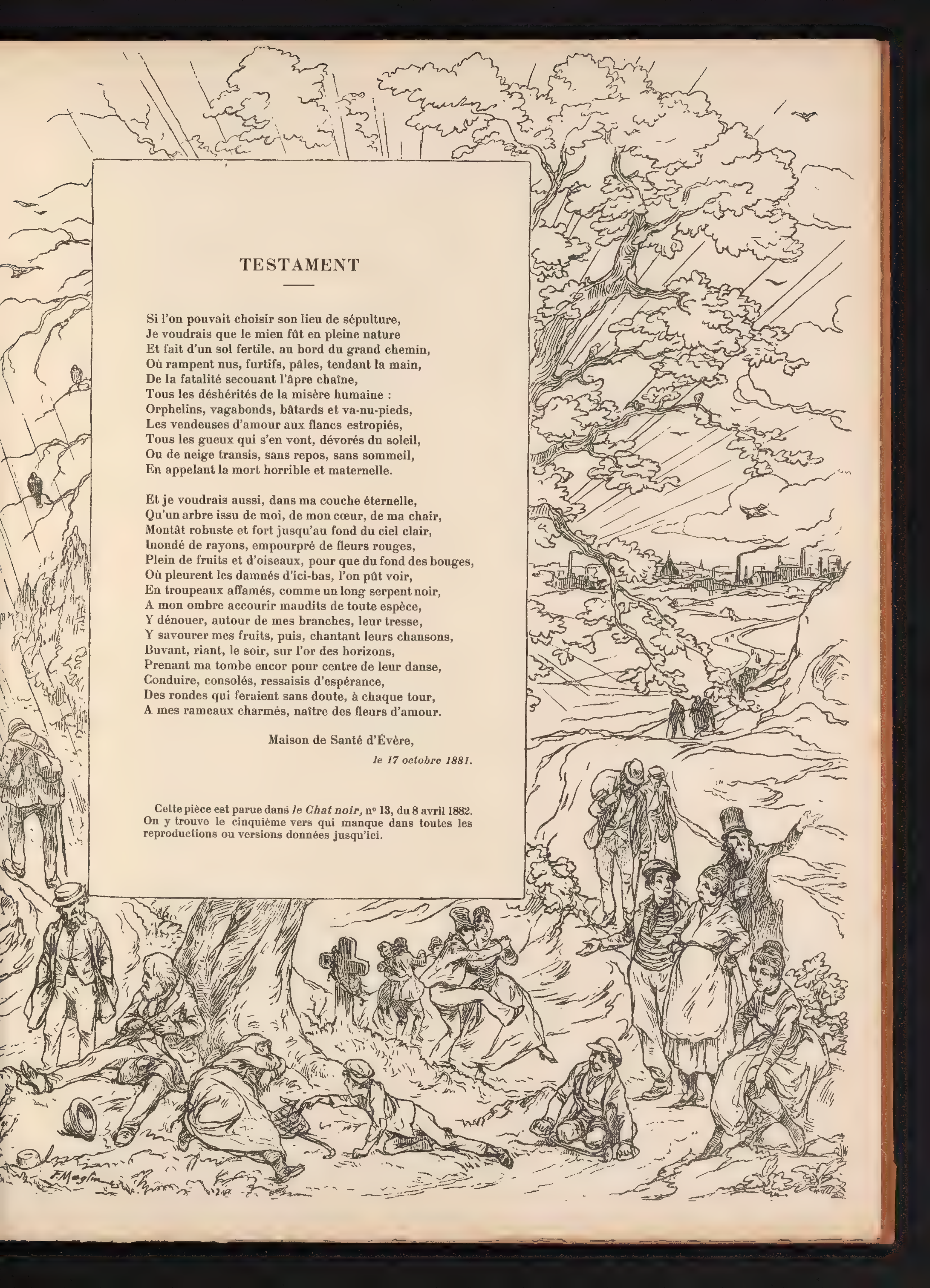
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Eh bien, ce livre, le voici !

Il est fait, selon le noble vœu du journaliste, de pages choisies parmi les meilleures, — ne pouvant les publier toutes ; — mais s'il est fait pour le plaisir des bibliophiles, il est fait surtout pour perpétuer dans la mémoire des « contemplateurs », dont la race ne saurait s'éteindre encore, le nom du maître caricaturiste André Gill.

*Paris, 1921-1927.*





## TESTAMENT

Si l'on pouvait choisir son lieu de sépulture,
Je voudrais que le mien fût en pleine nature
Et fait d'un sol fertile, au bord du grand chemin,
Où rampent nus, furtifs, pâles, tendant la main,
De la fatalité secouant l'âpre chaîne,
Tous les déshérités de la misère humaine :
Orphelins, vagabonds, bâtards et va-nu-pieds,
Les vendeuses d'amour aux flancs estropiés,
Tous les gueux qui s'en vont, dévorés du soleil,
Ou de neige transis, sans repos, sans sommeil,
En appelant la mort horrible et maternelle.

Et je voudrais aussi, dans ma couche éternelle,
Qu'un arbre issu de moi, de mon cœur, de ma chair,
Montât robuste et fort jusqu'au fond du ciel clair,
Inondé de rayons, empourpré de fleurs rouges,
Plein de fruits et d'oiseaux, pour que du fond des bouges,
Où pleurent les damnés d'ici-bas, l'on pût voir,
En troupeaux affamés, comme un long serpent noir,
A mon ombre accourir maudits de toute espèce,
Y dénouer, autour de mes branches, leur tresse,
Y savourer mes fruits, puis, chantant leurs chansons,
Buvant, riant, le soir, sur l'or des horizons,
Prenant ma tombe encor pour centre de leur danse,
Conduire, consolés, ressaisis d'espérance,
Des rondes qui feraient sans doute, à chaque tour,
A mes rameaux charmés, naître des fleurs d'amour.

Maison de Santé d'Évère,

*le 17 octobre 1881.*

Cette pièce est parue dans *le Chat noir*, nº 13, du 8 avril 1882. On y trouve le cinquième vers qui manque dans toutes les reproductions ou versions données jusqu'ici.




# TABLE

## DES ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

### TOME I

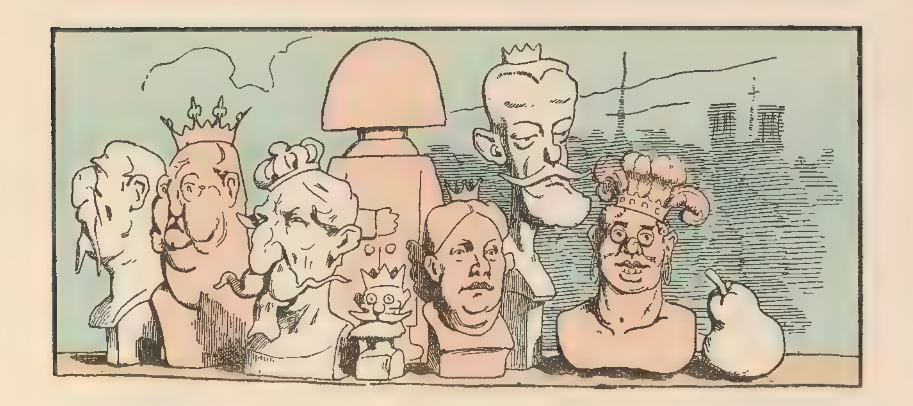
Frontispice de F. Maglin, taille-douce, gravure de Maccard . . . . . . . . . . . . . . . TITRE.
Pour son quarante-deuxième anniversaire, composition et dessin de Émile Cohl . . . . . . VIII
Gill à vingt-cinq ans, photographie de Eugène Liébert . . . . . . . . . . . . . . . . 26
Lettre autographe de Gill (1868), mise en page de F. Maglin . . . . . . . . . . . . . . 38
Gill en 1867, dessin de A. Machaux d'après la photographie de Disderi . . . . . . . . . . 50
Pauvresse paroissiale *(La Muse à Bibi)*. Lithographie originale de Léandre . . . . . . . 118
Le cabaret du *Lapin Agile*, composition de F. Maglin . . . . . . . . . . . . . . . . . 120
Arc de triomphe de l'avenue Trudaine (1880). Cliché X, d'après nature . . . . . . . . . . 136
Le Chef d'Orchestre, d'après l'eau-forte de Cattelain, tableau de Gill . . . . . . . . . . 154
Émile Cohl, portrait inédit, dessin de Gill (Charenton 1883) . . . . . . . . . . . . . . 160
Thérésa . . . . . . . . . . . . . *La Lune*, n° 27 . . . . . . . . . . . . . . . . 182
Alexandre Dumas . . . . . . . — 39 . . . . . . . . . . . . . . . . 186
Strauss . . . . . . . . . . . . . — 44 . . . . . . . . . . . . . . . . 190
A. Dumas fils . . . . . . . . . . . — 55 . . . . . . . . . . . . . . . . 194
A. Thiers . . . . . . . . . . . . . – 54 . . . . . . . . . . . . . . . . 198
Veuillot . . . . . . . . . . . . . — 59 . . . . . . . . . . . . . . . . 202
Victor Hugo . . . . . . . . . . . — 63 . . . . . . . . . . . . . . . . 208
Frédérick Lemaître . . . . . . . . — 67 . . . . . . . . . . . . . . . . 210
Jules Vallès . . . . . . . . . . . — 71 . . . . . . . . . . . . . . . . 214
Les lutteurs masqués . . . . . . . — 87 . . . . . . . . . . . . . . . . 222
Portrait authentique de Rocambole. — 89 . . . . . . . . . . . . . . . . 224
Rédaction de *l'Éclipse* (1868) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 234
Champfleury . . . . . . . . . *Éclipse*, n° 10 . . . . . . . . . . . . . . . . . 242

Rochefort. . . . . . . . . . . . . *Éclipse*, n° 20 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 246
M. X...? . . . . . . . . . . . . . — 29 *bis* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 254
Wagner . . . . . . . . . . . . . — 65 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 274
Théophile Gautier . . . . . . . . . — 67 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 278
Les gourdins réunis . . . . . . . . — 109 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 296
Gambetta . . . . . . . . . . . . . — 117 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 298
Le paradis perdu . . . . . . . . . — 127 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 302
La France en danger. . . . . . . . — 134 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 306

## TOME II

Frontispice, Gill portrait par F. Maglin gravé sur bois par Zaniboni . . . . . . . . . . TITRE.
Remember . . . . . . . . . . . . *Éclipse*, n° 145 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4
Le Rachat. . . . . . . . . . . . . *Éclipse*, n° 172 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 14
A qui le socle? projet de charge pour *l'Éclipse* (inédit) . . . . . . . . . . . . . . . . . 16
Le Petit Poucet . . . . . . . . . . — 220 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 34
M. de Choiseul . . . . . . . . . . — 249 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 42
Chat échaudé, projet de charge, refusé par la Censure (inédit) . . . . . . . . . . . . . 46
M. Wallon . . . . . . . . . . . . *Éclipse*, n° 332 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 67
Les prétendants de Francia . . . . — 361 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 74
Virginie Déjazet. . . . . . . . . . — 372 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 78
Émile Zola . . . . . . . . . . . . — 390 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 80
La Foire au pain d'Épice . . . . . — 393 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 82
Affiche de *la Lune Rousse* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 84
Victor Hugo . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 90
Crac! . . . . . . . . . . . . *Lune Rousse*, n° 11 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 96
La Croix-Rousse . . . . . . . — 12 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 98
Un vieux soldat . . . . . . . — 14 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 99
Daubray. . . . . . . . . . . — 15 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 100
A pied! . . . . . . . . . . . — 25 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 102
Adieu, dessin interdit (inédit) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 108
Niniche . . . . . . . . . . . *Lune Rousse*, n° 64 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 114
Renouveau. . . . . . . . . . — 75 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 122
Garde sédentaire, lithographie à la plume (1871) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 170
Enseigne de la ferme de Saint-Siméon, dessin de Maglin, d'après Gill . . . . . . . . . . . 196
Le dessin de Gill — Alas poor Yorick. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 198
Le Printemps, dessin sur papier Gillot (Chat noir, 1882) . . . . . . . . . . . . . . . . 202
Le Nouveau-né. Salon de 1881 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 210
Enseigne du *Lapin Agile*, cliché Paul Lemare . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 215
Alphonse Daudet, croquis inédit (Charenton, 1883). . . . . . . . . . . . . . . . . . . 220
Roedel, affiche pour l'inauguration du monument à Montmartre . . . . . . . . . . . . . 226
Mme Laure Martin-Coutan. Buste d'André Gill (Père Lachaise, div. 95). . . . . . . . . . . 298
Monument de la rue André Gill, photographie X. (avril, 1895) . . . . . . . . . . . . . . 326
Testament, poésie d'André Gill, encadrement de F. Maglin . . . . . . . . . . . . . . . . 339

---



# TABLE DES MATIÈRES

## TOME I


Sur Gill, préface par C. Léandre . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . I
Lettre d'Émile Cohl à l'auteur . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . III

Première partie : SA VIE

I. — Le 17 octobre 1840, rue de la Bourbe. — Orphelin. — Le petit Louis. — La vieille fille. — M. Blanc. — A la porte du Musée. — *Le chat.* — *Le vol.* — *Ma tante Rosalie.* — De Sainte-Barbe chez l'architecte André Cheviron. — A l'école des Beaux-Arts. — Nadar. — Louis Gosset de Guines. — Gil et Gill. — *Le Journal Amusant.* — Chez M. Duchod, dessinateur en broderies. — Commissionnaire et lithographe. — *A la Caserne.* — Les légendes populaires. — *Portraits après décès.* — Souvenirs d'enfance : n° 5, rue Neuve-Guillemain. — « C'était du temps où je crevais de faim » . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1

II. — André Gill d'après Armand Lods. — Gill vu par G. Puissant. — *La Barrière.* — E. Vermesch et Polo. — *Le Hanneton.* — Gill vu par Alphonse Daudet. — La Lune. — L'Éclipse. — Gill vu par Ch. Virmaître. — A la maison Dubois. — La liberté de la presse en 1868. — « La Lanterne ». — Les propos de Labiénus. — La Badinguette. — Le décès du « Hanneton ». — Histoire naturelle : L'Aigle, la Grue. — La presse subventionnée. — Le quartier latin. — La pension Laveur. — Le dîner Courbet. — La chanson du père Laveur. — Chez Carjat. — Sapho. — Le melon de Gill. — L'assassinat de Victor Noir. — Le plébiscite. — La mort de Barbès. — La guerre de l'Impératrice . . . . . . . . . . . 25

III. — Le 4 septembre 1870. — Victor Hugo rentre en France. — Gill garde national. — Chez Rochefort. — Visite à Charles Blanc. — Le siège de Paris. — Un poète : Arthur Rimbaud. — Le 26 février à Montmartre. — Le graveur Cattelain. — Une eau-forte pour 60 francs. — Le 18 mars 1871. — La caricature pendant la Commune. — Gustave Courbet et la Fédération des artistes de Paris. — Gill délégué au musée du Luxembourg. — Un soir au club Saint-Séverin. — Lettre au « Figaro ». — Un brave homme : Ph. Cattelain, chef de la Sûreté. — Le citoyen Pilotell, son rôle pendant la Commune . . . . . . . . . . . . . . . 66

IV. — *L'Éclipse* reparaît. — La charge de M. Thiers. — Le chien belge, notes de voyage par Gill. — Sur un livre d'étrennes. — « L'Étoile ». — « Un Caissier ». — « La corde au cou ». — *Actes en vers.* — La mort de Polo. — LA LUNE ROUSSE. — *Le Bulletin de vote.* — *La petite Lune.* — *Les hommes d'aujourd'hui.* — La Censure. — « La Muse à Bibi ». *Au fond d'un verre, Impressionisme.* — Les mercredis de Daudet. — Gill vu par Armand Silvestre . . . . . 106

V. — Le Salon. — « Au lapin agile ». — L'illustre Sapeck. — Le tirant d'eau. — Le bal Bullier. — Gill vu par Émile Goudeau. — Les Hydropathes. — « Au bon bock ». — Le 14 juillet 1880, avenue Trudaine. — *L'Homme ivre.* — *Le nouveau-né.* — Berceau vide. — *Panorama-Gill.* — « C'est un million qu'il faut à Gill ». — Voyage à Bruxelles. — La folie. — De la maison d'Évère à Charenton. — L'article de Mélandri. — Représentation à l'Odéon. — *Le cheveu blanc.* — Le Salon de 1882 : *Le Fou.* — Rechute. — Arrestation aux environs de Troyes. — Transfert à Sainte-Anne. — La vente André Gill. — *Vingt années de Paris.* — Les trois chapeaux d'Alphonse Daudet. — Émile Cohl « l'ami fidèle ». — Le *Boulevard d'Enfer.* — Délivrance, le 1er mai 1885. — Au Père Lachaise . . . . . 120

DEUXIÈME PARTIE : SON ŒUVRE

*Catalogue descriptif et étude analytique, politique, littéraire et anecdotique.*

1° Des journaux. *La Lune* (1865-68) . . . . . 169
*L'Éclipse* (1868-70) . . . . . 231

## TOME II

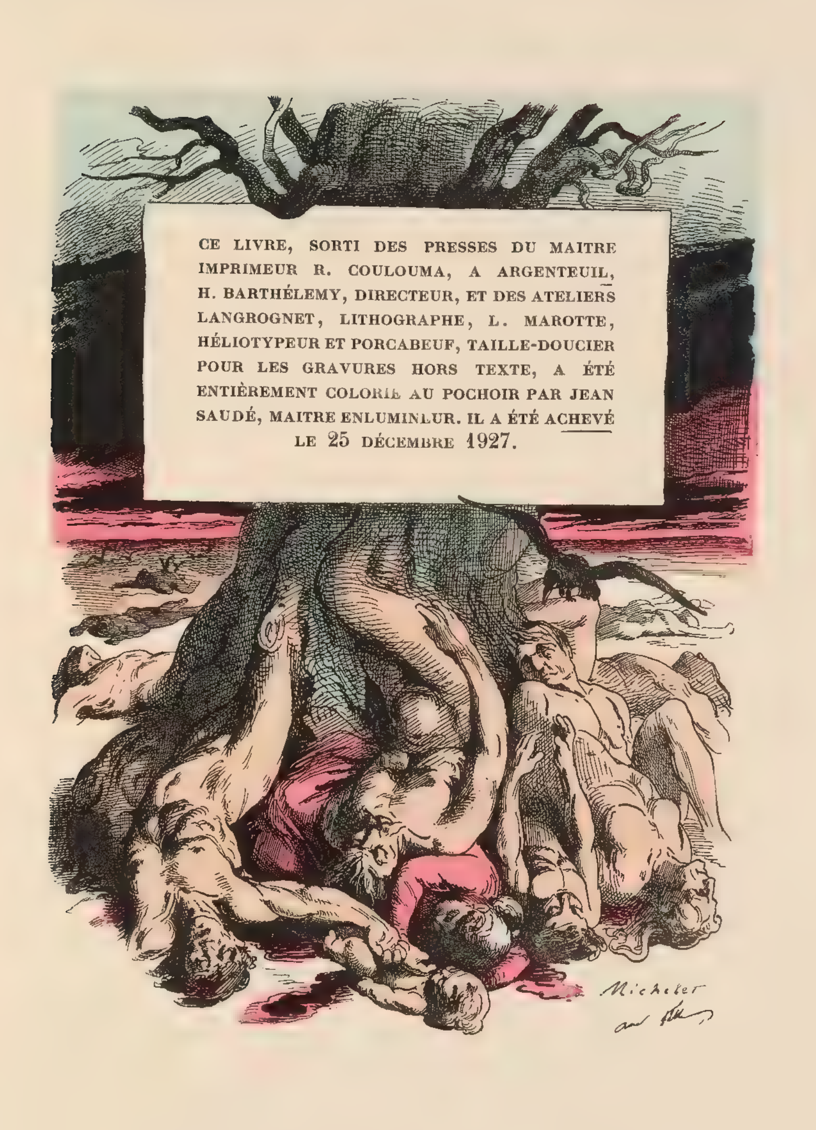
Préface de Georges Montorgueil . . . . . I
*L'Éclipse* (1871-76) . . . . . 1
*La Lune Rousse* (1876-79) . . . . . 89

2° Des publications diverses, satires, beaux-arts et littérature mêlés . . . . . 153
Tableaux, dessins . . . . . 207
Iconographie (1859-1895) . . . . . 220

TROISIÈME PARTIE : GILL JUGÉ PAR SES CONTEMPORAINS

*Revue des journaux et des livres.*

I. — La folie (16 octobre 1881) . . . . . 229
II. — Vente André Gill (17 janvier 1883) . . . . . 265
III. — Exposition d'œuvres d'André Gill (15 décembre 1883) . . . . . 270
IV. — La mort, Charenton (1er mai 1885) . . . . . 274
V. — La tombe de Gill au Père Lachaise (17 octobre 1887) . . . . . 287
VI. — La rue André Gill (29 juillet 1894) . . . . . 314
VII. — Inauguration du buste de Gill à Montmartre (28 avril 1895) . . . . . 317
VIII. — Notes en marges . . . . . 330
Postface . . . . . 334
Table des illustrations hors texte . . . . . 341
Table des matières . . . . . 343


CE LIVRE, SORTI DES PRESSES DU MAITRE IMPRIMEUR R. COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, ET DES ATELIERS LANGROGNET, LITHOGRAPHE, L. MAROTTE, HÉLIOTYPEUR ET PORCABEUF, TAILLE-DOUCIER POUR LES GRAVURES HORS TEXTE, A ÉTÉ ENTIÈREMENT COLORIE AU POCHOIR PAR JEAN SAUDÉ, MAITRE ENLUMINEUR. IL A ÉTÉ ACHEVÉ
LE 25 DÉCEMBRE 1927.